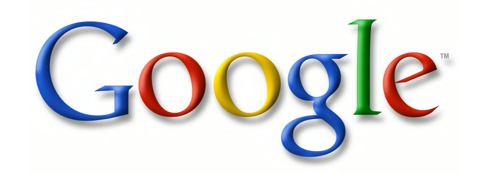
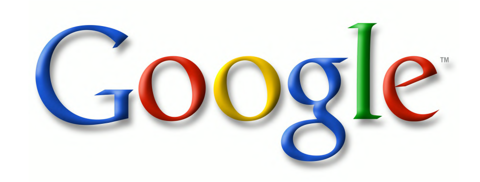








HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE,

PAR M. L'ABBÉ

BERAULT-BERCASTEL, Antoin

Henri de

CHANOINE DE L'ÉGLISE DE NOYON.

Nouvelle édition, augmentée d'une Continuation de cette même Histoire, depuis 1721, où s'est arrêté M. Berault, jusqu'en 1801, époque du Concordat sur les affaires de l'Église de France.

TOME PREMIER,

COMPRENANT l'espace de tems écoulé depuis l'établissement de l'église, jusqu'à la mort de Constantin en 337.

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, éditeur, rue Saint-Rome.

1809.

PRÉFACE.

A LA première annonce d'une nouvelle histoire de l'église, certains lecteurs trouveront nos travaux inutiles, et ils diront que nous avons de quoi satisfaire la diversité même des goûts. D'autres, en plus grand nombre ou d'un plus grand poids, désirant un ouvrage qui tienne le milieu entre l'histoire de M. l'abbé Fleury et celle de M. l'abbé de Choisy, applaudiront au dessein que nous avons conçu de remplir leur vœu ; c'est-à-dire, de donner une histoire de l'église, moins étendue que celle de Fleury, plus instructive et moins superficielle que celle de Choisy.

Il y aurait de la présomption à prétendre surpasser le premier, pour ce qui est de la critique ou de l'exactitude, du choix et de la distribution des matières, de l'édifiante et persuasive simplicité du style. Mais trente-six volumes considérables, tant de l'auteur que du continuateur, effraient bien de personnes, parmi celles que nous avons directement en vue ; savoir, les jeunes ecclésiastiques, et ceux des simples fidèles qui veulent s'instruire parfaitement de leur religion. Si tout néanmoins s'y trouvait d'une nécessité absolue et universelle, ce serait à la seule étendue de la matière qu'il faudrait s'en prendre, sans chercher une brièveté impossible ou préjudiciable. Mais pour la classe nombreuse des lecteurs que nous venons de marquer, il paraît qu'on peut leur épargner une bonne partie de ces longueurs.

Quant à l'histoire de l'abbé de Choisy, on y voudrait au contraire moins de brièveté. Il appréhendait, dit-il, de l'alonger et de la surcharger d'érudition. Mais sans la rendre beaucoup plus volumineuse, il la pouvait rendre plus utile, lui donner même plus de dignité, en se renfermant dans son objet, en ne mêlant pas à chaque instant le profane avec le sacré, les intrigues du monde et de la cour, avec les austérités du désert ou du cloître ; en un mot, en ne donnant pas une sorte d'histoire universelle pour l'histoire de l'église.

Outre ces deux histoires ecclésiastiques, nous avons différens abrégés. Les uns, fort concis, ne peuvent que rappeler à la mémoire ce qu'on sait d'ailleurs. Les autres plus étendus, et à cet égard plus dignes du titre d'histoire que celle de Choisy, mériteraient bien des observations. Mais contens de retracer les saines maximes en général, nous nous abstiendrons, avec la circonspection la plus délicate, de tout ce qui pourrait aigrir l'esprit, tant des auteurs

qui n'ont point de principes, que de ceux qui paraissant quelquefois en connaître, n'y sont pas invariablement fidèles.

Ce que nous avons dit de la marche des deux historiens, entre lesquels nous prétendons garder le milieu, suffit pour donner une idée de notre plan. Nous essayons de rassembler, dans un ouvrage d'une étendue mitoyenne, les avantages particuliers de nos différentes histoires de l'église, d'en retrancher les superfluités, les traits qui sont défectueux, ou par eux-mêmes, ou par la manière de les présenter, de mettre enfin cette histoire, par sa juste proportion, sa méthode et sa simplicité, à la portée des fidèles qui aiment à connaître leur religion dans ses principes.

On a cru qu'une histoire ecclésiastique, tracée sur ce plan, ne serait pas inutile, après tous les ouvrages que nous avons sur la même matière. Quant à l'exécution, on n'espère y réussir qu'en profitant des travaux de tant d'auteurs, qui ont successivement aplani cette carrière. On trouve dans leurs écrits les matériaux tout prêts, arrangés jusqu'à un certain point, plus ou moins avantageusement présentés; on voit jusqu'où ils ont poussé leurs succès, jusqu'où ils pouvaient avancer encore. Nous partirons du point où ils sont restés; nous nous tiendrons en garde contre les préventions de chacun d'eux; nous approfondirons quelquefois les sources un peu plus qu'ils n'ont fait; nous consulterons quelques monumens qu'ils ont négligés, ou qui n'étaient pas déterrés de leur temps; nous n'accorderons point une confiance exclusive à tel ou tel auteur, aux écrivains de tel ou tel parti, et le seul amour du vrai dirigera invariablement notre marche. C'est ainsi que, sans avoir la profondeur de nos guides, nous pourrons recueillir, au terme où ils nous auront conduits, quelques vérités qu'un pas de plus leur eût fait découvrir; et sans nous répondre d'atteindre le but, nous en approcherons le plus près qu'il nous sera possible.

Plût à Dieu que nous n'eussions qu'à donner la forme et l'arrangement aux matières, qu'à rassembler ce qui se trouve épars dans une multitude d'ouvrages que peu de personnes peuvent lire, ou se procurer! Nous ne ferons pas difficulté de puiser, comme il est de toute nécessité pour le fond des choses, dans tous les auteurs; de les suivre dans leur choix; d'en saisir les traits les plus intéressans; d'user même de ces expressions propres et justes, consacrées par l'usage des saints docteurs et des écrivains sûrs, principalement en matière de dogme, où il est si dangereux de donner du neuf. Il n'est point de lecteur sensé qui ne nous sache gré de nous énoncer en bien des rencontres comme les historiens qui ont touché avant nous les mêmes objets. Souvent il n'est qu'une manière de bien rendre une pensée; et nous aimons beaucoup mieux, dans ces cas, répéter

l'expression la plus convenable, d'après ceux qui nous ont précédés, que d'en substituer de faibles ou d'impropres, comme une émulation mal entendue l'a fait faire à plusieurs des écrivains les plus modernes. Peu jaloux de la gloire de l'invention, et contens de donner à cette histoire, s'il nous est possible, une marche libre et facile, une manière propre et naturelle, nous nous proposons, et nous le déclarons hautement, de tirer parti de tous les ouvrages, anciens et nouveaux, qui pourront contribuer à enrichir le nôtre. Tel est le juste hommage que nous rendons à tous nos écrivains ecclésiastiques de quelque célébrité, nommément à l'histoire de M. Fleury, comme à la plus exacte et à la plus parfaite, ou du moins selon ses plus sévères critiques, comme à la meilleure collection de mémoires pour l'histoire de l'église. Mais c'est ici le but ou la fin des choses, qu'il importe infiniment de ne point perdre de vue.

Ce serait, sans contredit, s'en écarter, que de vouloir tout dire, de rapporter ou de toucher tous les événemens, de raconter une infinité de faits minutieux et uniformes. Certes, nous ne pouvons suivre de meilleurs modèles que les écrivains inspirés. L'histoire de l'ancien testament, qui fait la première partie de l'histoire ecclésiastique prise dans toute son étendue, les fastes du peuple de Dieu, toutes les divines écritures nous apprennent ce qu'il convient de relever ou de négliger. Ce qui pique une vaine curiosité, ce qui a trait aux vues humaines, aux intérêts passagers et purement terrestres, s'y trouve extrêmement abrégé, n'y est présenté que sous les faces qui tiennent aux choses d'un ordre supérieur. Mais dans les différentes parties de l'histoire des Hébreux, comme dans le peu qu'elle raconte des autres nations, les écrivains sacrés s'étendent avec complaisance sur tous les événemens et sur tous les objets religieux, sur les merveilles de la foi et de la vertu, sur tout ce qui élève l'esprit au Dieu qui s'exprimait par ces dignes organes.

Tout tendra donc, dans cette histoire de l'église, à former le cœur et les mœurs. Les faits n'en seront, pour ainsi dire, que l'écorce. Sans accumuler tous ceux de même espèce, on ne choisira dans le nombre que les plus propres à développer et à inculquer les vérités solides qu'on veut établir; mais en évitant le ton de moralité, la profusion des maximes et des sentences, en faisant peu de réflexions, et en donnant lieu d'en faire beaucoup. C'est par les faits, sans doute, que doit instruire l'histoire, qui consiste essentiellement dans le récit des faits.

Pour l'histoire ecclésiastique, son objet n'est autre que la foi, la discipline et les mœurs, c'est-à-dire, le principe et les effets de l'autorité de l'église, les maximes de son gouvernement, les différens moyens de sanctifier ses mem-

bres, les ressources admirables dont l'Esprit-Saint l'a prémunie contre tous les efforts que fait l'enfer pour en rompre l'unité et pour en ternir la pureté. Voilà les bornes que nous marque la nature des choses, et dans lesquelles nous nous renfermerons ponctuellement : résolus sur-tout à n'insérer dans tout le cours de notre ouvrage nulle opinion d'école, encore moins celles de parti. Nous apporterons une attention religieuse à nous régler constamment, dans notre marche, sur celle du concile de Trente, autant remplie de sagesse que de dignité, et qui, en écartant jusqu'au moindre soupçon de partialité, n'épousait ni ne combattait aucun des sentimens libres et controversés entre les orthodoxes. Enfin dans notre idée, l'histoire de l'église en abrégé, ou plutôt en substance et en grand, c'est l'histoire de sa sainte intégrité, des qualités essentielles qu'elle doit conserver avec éclat et sans interruption, jusqu'à la consommation des siècles.

Partant de ce point fixe, et l'ayant toujours sous les yeux, le choix et la distribution des faits, le fond et la forme de notre ouvrage sont dès-lors décidés ; la liaison si difficile des matières, les transitions dominantes tracées ou déterminées. Dès-lors nous voilà bornés aux grands faits : ce qui n'est que trait isolé, à plus forte raison les matières étrangères et profanes, ne trouvent plus de place dans ce majestueux ensemble. Et cette conclusion pratique nous paraît d'une telle importance, que dans les personnages qui ont rempli des rôles relatifs au siècle aussi-bien qu'à la religion, nous distinguerons avec la précision la plus exacte les traits de l'un et de l'autre. On ne doit nullement confondre dans un prince chrétien, ce qu'il a fait comme prince avec ce qu'il a fait comme chrétien; de même qu'en certains prélats, ou dans les prélats de certains âges, dans ceux de l'empire français, par exemple, sous la seconde race de nos rois, et dans ceux d'Allemagne tels qu'ils sont encore aujourd'hui, il faut avoir, et nous aurons attention à ne pas confondre ce qu'ils ont fait comme seigneurs temporels, ou comme premiers vassaux de l'empire, avec les devoirs et les fonctions propres de l'épiscopat et du christianisme.

Ainsi parviendrons-nous à ne rien dire d'inutile, et à ne rien omettre de nécesaire. Nous regagnerons sur les superfluités et les digressions un champ suffisant, pour traiter d'une manière convenable les événemens qui tendent à notre but : et sans effrayer nos lecteurs par le nombre des volumes, nous pourrons leur présenter les grands faits, non par un seul endroit, mais sous toutes leurs faces et avec toutes leurs circonstances importantes. On pourra marquer les ressorts ou le principe des actions, l'ordre et la suite des desseins, les ressources et les moyens employés

première comprendra l'histoire de l'église primitive, avec les temps qui s'en rapprochent, depuis l'institution de cette église jusqu'au sixième siècle inclusivement ; ce que nous appellerons siècles de lumière et de ferveur. La seconde partie renfermera les cinq siècles suivans, où les grands talens furent plus rares dans l'église, comme dans tous les états, et qu'on peut appeler siècles d'ignorance : dénomination devenue ordinaire, mais que tout orthodoxe instruit n'emploie que d'une manière comparative, et dans un sens bien différent de celui des sectaires qui l'ont mise en usage. Dans la troisième seront compris les douzième, treizième et quatorzième siècles, qu'on peut appeler, avec les mêmes modifications, siècles de relâchement. Dans la quatrième enfin, le reste des temps jusqu'à celui où nous vivons, et qu'on nomme, en deux sens bien différens, siècles de réforme.

Suivant les principes de la raison aussi-bien que de la piété, les qualifications de ces quatre âges ne doivent pas se prendre dans le sens rigoureux qu'y attachent les ennemis de l'église. Il en est de cette division, comme de toutes les choses morales, dont le district et les dépendances n'ont jamais de bornes précises. Des espaces de temps si considérables se trouvent nécessairement mêlés de ferveur et de relâchement, de ténèbres et de lumière, de dépravation et de réforme, de régularité humble et sincère, et de rigorisme hypocrite. Il est même de foi, que dans les plus mauvais temps l'église ne se vit jamais réduite à un tel état d'opprobre et d'obscurité, que le ministère essentiel de l'édification et de l'instruction en fût interrompu. Il n'est ici question que de différencier, en faveur de l'ordre, ces âges entr'eux. Mais si l'amour de la précision et de la clarté nous fait employer les expresions reçues, l'impartialité, l'esprit d'équité nous obligent de les ramener à leur juste sens, et nous osons espérer d'en confondre les inventeurs par leurs propres inventions.

Reprenons chacun de ces âges, et présentons le germe des idées saines que nous prétendons faire éclore du récit des faits compris sous ces quatre époques. Pour le commencement de notre histoire, ou du cours suivi de notre narration, nous n'avons pas cru le devoir prendre plus haut qu'au temps de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qu'au Cénacle où ils se trouvaient rassemblés, et qu'on peut regarder comme le berceau de l'église. Quand on en fixerait la naissance à celle de son divin instituteur, comme l'évangile ne nous laisse pas ignorer ce qui concerne la vie mortelle de ce Dieu-Homme, il n'est aucun fidèle qui ne puisse recourir à cette source sacrée, et nul de nos pieux lecteurs, à qui elle ne soit familière. Il n'en est pas ainsi des travaux apostoliques des premiers

disciples du Fils de Dieu, ni de ceux des coopérateurs qu'ils s'associèrent. L'histoire en est rapportée en partie dans les actes des apôtres : mais ces monumens, aussi infaillibles sans doute et aussi divinement inspirés que l'évangile, se taisent sur plusieurs événemens qui n'entraient pas dans le plan de l'historien sacré, et qui ne laissent pas de porter sur des fondemens solides.

Considérant d'ailleurs ces premiers siècles, tels qu'ils sont incontestablement, comme les plus féconds en doctrine et en vertu, comme la base de la religion et de la piété; nous recueillerons avec un soin religieux les trésors épars dans tous les anciens monumens : mais nous n'avons garde d'entasser tant de richesses, sans exception et sans choix. Il ne s'agit pas de faire une mention particulière, encore moins l'analyse de cette foule d'écrits, si volumineux dès les premiers siècles. Comment suffire à une pareille entreprise, je ne dirai pas dans une histoire abrégée, mais dans le plan le plus vaste et le mieux rempli ? La méthode que nous nous sommes prescrite, nous ne nous en départirons jamais, sous quelque prétexte que ce soit : mais après avoir fourni, dans chaque genre, autant de traits qu'il en faut pour atteindre notre but, nous éviterons cette surabondance démesurée, qui en le faisant perdre de vue, produirait encore la confusion et l'ennui.

Pour appliquer ce principe général à une espèce particulière, aux actes des martyrs, par exemple, il est bon d'avertir, que, sans laisser ignorer les prodiges de constance qui contribuèrent si efficacement à l'établissement du christianisme, et qui font une preuve des plus frappantes de sa divinité, nous n'entreprendrons pas d'épuiser la matière. Les premiers prédicateurs de l'évangile, et leurs dignes successeurs, cette nuée de généreux témoins qui signaient leurs témoignages de leur sang, et qui lui donnaient par-là tant d'énergie ; comment peindre tous leurs combats, si ce n'est dans un tableau consacré à ce seul objet, et assez étendu pour y ménager à chacun de ces héros un champ suffisant ? Donner une narration circonstanciée de tous leurs travaux, de toutes leurs tortures, avec les interrogatoires et les réponses copiés dans toute leur longueur; c'est faire l'histoire particulière de ces martyrs, plutôt que l'histoire générale de l'église; c'est courir le risque de rebuter une multitude de lecteurs, dès l'ouverture de la carrière où ces longueurs se rencontrent.

Nous n'aurons garde cependant de tromper la pieuse attente des fidèles. Nous fournirons même une ample matière à cette partie de l'édification, en rapportant des actes originaux, tout ce que le goût et la piété en désirent. Pour satisfaire jusqu'à la curiosité, concernant un objet aussi

saint que la cause des premiers défenseurs du christianisme, nous donnerons la traduction littérale d'un bon nombre, et de tous les plus beaux traits de ces actes.

Nous en userons de même par rapport aux canons des conciles, aux règlemens des premiers pasteurs, et aux œuvres des pères. Tout est infiniment précieux dans les monumens des premiers siècles, auxquels on en appellera toujours, comme aux années les plus heureuses de l'église : ces écrits inestimables font véritablement partie, et peut-être la partie capitale de son histoire, puisque ses loix fondamentales s'y trouvent consignées, qu'ils en font connaître les coutumes, les mœurs originales et le caractère ; c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus essentiel dans notre objet, à n'en juger même que par analogie avec l'histoire de quelque peuple que ce soit. Mais prévenu que l'excès est principalement à craindre dans les choses les meilleures de leur nature, nous userons encore ici de sobriété : procédé d'autant plus convenable, que pour acquérir la vraie science des pères et des conciles, le secret unique est de puiser infatigablement dans les sources, et qu'en ce genre la présomption qu'inspirent les extraits et les analyses, est plus dangereuse qu'en tout autre. Ainsi, loin d'offrir à tout propos des morceaux détachés d'érudition, nous lierons au corps de l'histoire tout ce qu'il est à propos d'extraire des pères et des conciles, de tous les dépôts de ce genre. Nous apporterons une attention toute particulière à discerner, à rédiger, à presser, à n'entasser jamais les pièces de même marque, à donner, autant qu'il est possible, un air aisé à cette partie doctrinale de l'ouvrage. Par ce moyen, nous pourrons réduire la collection de tant de choses précieuses à de justes bornes, qui, sans rebuter aucun lecteur, seront suffisantes pour instruire ceux à qui nous prétendons particulièrement être utiles.

Nous nous resserrerons beaucoup plus encore, pour le second âge, qui comprend néanmoins cinq siècles, à compter depuis le sixième, le dernier qu'on puisse rapporter au bel âge de l'église. Mais que servirait de s'appesantir sur bien des espaces ténébreux, où, par une prolixité et des répétitions qui semblent affectées, quelques écrivains renommés font des impressions désavantageuses à l'église dans les esprits faibles, et laissent à la plupart des lecteurs de vraies tentations à combattre? On a peine, quand on y réfléchit, à ne pas savoir mauvais gré à ces auteurs d'avoir chargé de tant d'ombres le tableau de cet âge : temps nébuleux à la vérité, mais par comparaison, comme on ne saurait trop l'inculquer, avec des temps plus heureux, et dans lequel l'épouse de Jesus-Christ ne fut pas moins surement guidée par l'Esprit-Saint, que dans ses jours les plus sereins et les plus brillans. C'est même à travers ces

ténèbres que la direction céleste est, à quelques égards, le plus sensiblement marquée. Voilà ce que nous ferons sentir en toute rencontre, sans manquer nulle part à la sincérité que l'histoire exige. Nous savons qu'elle n'est point un panégyrique, et que nous n'avons pas à faire l'éloge de l'église, quoiqu'elle n'ait rien qui n'en soit digne, ni des grands hommes ou des saints personnages qui ont le mieux mérité d'elle, et qui mêlent toujours aux dons parfaits d'en-haut quelques imperfections de l'humanité. Nous ne flatterons pas les portraits des premiers princes que la foi se glorifie d'avoir soumis à son joug; moins encore de leurs favoris ou de leurs adulateurs. Nous laisserons voir le monstrueux mélange des idées de religion, et quelquefois des pratiques de piété, avec l'ambition romaine, avec la férocité des nations septentrionales, avec la corruption, la perfidie, la sacrilége hypocrisie des Grecs.

Depuis l'invasion des Barbares, et sur-tout des Musulmans, sous l'oppression où ils tinrent pendant plusieurs siècles des régions entières, toutes peuplées de chrétiens, l'instruction fut gênée, le culte sans éclat; le don de la parole et l'art du raisonnement se ressentirent au loin de la grossièreté des dominateurs. Les docteurs, les pasteurs prirent le goût d'une éloquence dégradée; et à leur manière de traiter les sciences même du sanctuaire, ils firent assez connaître l'étrange décadence de tous les talens naturels. Les règnes brillans de quelques princes chrétiens, tels que Charlemagne, remirent les sciences, au moins l'étude en honneur, et contrastèrent d'une manière frappante, avec la triste obscurité répandue par tout ailleurs. Mais au sein même des nations chrétiennes les plus florissantes, la puissance de l'église ou de ses prélats, la part honorable qu'on leur donna au gouvernement féodal, en plongea un grand nombre, malgré les réclamations d'un nombre plus grand encore, dans la dissipation du siècle et les agitations de la cour. Ils ont des sujets, il faut les régir et les défendre; ils tiennent une partie considérable des forces de l'empire, il en faut maintenir dans la même proportion la sureté et l'intégrité. Ils se trouvent à ses assemblées les plus tumultueuses, les plus fastueuses, ils en soutiennent les résolutions, ils en procurent au besoin l'exécution par la force, ils vont à la guerre, ils y disposent au moins leurs vassaux : de là quels périls pour le saint ministère! et dans plusieurs en effet, quelle négligence des sciences sacerdotales, des fonctions modestes et paisibles de la cléricature! Nous ferons connaître ces abus, autant que l'exigent la vérité et la liberté de l'histoire. Nous ne dissimulerons pas la grandeur d'un mal, bien capable de toucher toute ame sensible aux vrais intérêts de la religion; mais qui fait la tache de l'homme, et si l'on veut, de bien

des ecclésiastiques, non celle du sacerdoce ni de l'église. Cr, comme nous faisons l'histoire de l'église, et non de la dépravation ni de la faiblesse humaine, nous ne nous étendrons sur ce dernier article, qu'afin de rendre plus sensible le miracle de la propagation et de la conservation de l'œuvre de Dieu, malgré tous les assauts du monde et de l'enfer.

Le troisième âge ne présente pas un champ plus heureux, dans les relâchemens qu'occasionèrent les révolutions des douzième, treizième et quatorzième siècles. L'ignorance, comme on vient de l'observer, commença plutôt à causer beaucoup de relâchement, et même beaucoup de désordre et de corruption. Mais par le mot de relâchement, nous n'entendons pas ces fougues soudaines des passions, ces débordemens de vices effrénés, qui proviennent de l'obscurcissement de la raison, et plus encore de l'indifférence où jette ce genre de stupidité, par rapport aux principes des mœurs et de la conduite. Ici l'on veut parler d'une sorte de relâchement raisonné et réduit, pour ainsi dire, en système, par un peuple qui substitua la voix de la présomption et du préjugé à celle de ses pasteurs. Abus qui tirant son origine de loin, s'était affermi par le temps et l'habitude, par l'ignorance ou l'oubli des anciennes règles. L'on n'en vint pas d'abord à ce point d'aveuglement : pour y parvenir, il fallut des siècles entiers de négligence. On doit encore remarquer, comme nous le ferons sentir en chaque occasion, que l'enseignement public ne varia jamais sur aucun article de la loi divine, ni de la discipline qui tient à l'évangile. Loin qu'on puisse citer aucune décision canonique et générale en faveur de la dépravation, on voit au contraire, jusque dans les temps les plus malheureux, que la multitude des pasteurs et les vrais fidèles ne cessaient d'invoquer les anciens canons, toujours universellement révérés, et même retracés, d'une manière effective, dans la conduite de plusieurs d'entr'eux. Mais l'abus, en différens points, n'eut que trop d'ascendant sur bien des personnes de tout état, et sur quelques-unes du rang le plus saint et le plus sublime.

Grégoire VI avait commencé, sur la fin de l'âge précédent, à se conduire par des maximes inconnues au temps de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de tous les pères les mieux instruits des vraies prérogatives de l'église. Il devait ces notions nouvelles à la collection plus ancienne des canons d'Isidore, formée sans discernement, dès le huitième siècle, des lettres attribuées aux papes, et des prétendus décrets des conciles. Partant de ce faux principe, ce pontife avec un grand zèle et d'éminentes vertus qu'on ne saurait lui refuser, étendit ses prétentions aux choses de ce monde, qui ne sont point du royaume spirituel de

Jesus-Christ et de son église. Jusqu'ici ce n'était que le premier effet d'une critique peu éclairée, que l'esprit d'ambition et d'indépendance affectait de prendre pour la précieuse découverte. Quand on recommença de cultiver les lettres, dans le douzième siècle, les mauvaises études, telles qu'elles sont dans leur renouvellement, c'est-à-dire, bien plus dangereuses que l'ignorance, réduisirent les préjugés en maximes : c'est à quoi servit principalement le décret de Gratien, l'oracle de l'Europe, ou pour parler plus exactement, de l'Italie sa patrie; puisqu'il fut ordonné en France de ne l'enseigner qu'avec des sages restrictions. L'équité demande qu'on observe encore, que les nouvelles maximes dûrent beaucoup moins leur fortune aux théologiens, qu'aux flatteries politiques et intéressées des légistes ou jurisconsultes. Mais enfin il n'y eut que trop de personnes qui ne reconnurent pas les fondemens ruineux sur lesquels portait le droit nouveau; je veux dire les fausses décrétales, dont toutefois nous ne prétendons pas faire puérilement un monstre exterminateur, et la cause universelle de tous les maux de la religion.

Gardons un juste milieu : en nous défiant avec justice de l'ancienne critique, n'ayons pas une déférence aveugle pour la moderne, qui n'aurait d'autre titre que ses vagues déclamations contre la crédulité des anciens. Mais en nous rappelant une règle de prudence si nécessaire, nous n'en regardons pas moins, comme apocryphes et vraiment abusives, les prétendues décrétales qui donnèrent lieu à certaines entreprises d'Innocent III, par exemple, d'Innocent IV, de quelques autres papes, dans le treizième siècle et les suivans : procédés qui étonnèrent encore, depuis ceux de Grégoire VII.

A l'aspect du champ que nous nous ouvrons, on doit reconnaître que nous ne sommes pas disposés à trahir le devoir le plus indispensable de l'historien, à violer, à exténuer les droits sacrés de la vérité. Non, nous ne dissimulerons rien; nous n'affaiblirons aucun genre d'inculpation; nous présenterons tous les griefs, vrais ou prétendus, avec toute l'ingénuité que peut donner l'espoir de les voir tourner à la gloire même de l'église.

Après la première source de relâchement dont nous venons de parler, une plus féconde encore furent les croisades, ou plutôt la manière dont se firent ces expéditions. Sans prononcer avec la témérité passée en mode, et néanmoins si digne de décri par le ton seul de ses zélateurs, sans prononcer sur la substance de la chose envisagée sous toutes ses faces, et bien moins encore sur tant d'illustres et vertueux personnages qui en furent les auteurs ou les approbateurs; on peut dire qu'en voulant réprimer des usurpa-

teurs barbares pour qui les lois de l'équité naturelle n'étaient pas plus sacrées que celles du christianisme, tous les états du monde chrétien se bouleversèrent, avec un tulmute et un désordre que put à peine dissiper une longue suite de siècles. Tout devint guerrier dans le sein pacifique de l'épouse du Christ. Des prélats qui déjà se croyaient excusables en combattant pour l'empire, se jugèrent dignes des célestes récompenses, en versant leur sang pour la conquête d'une terre consacrée par celui du Fils de Dieu. Quel fut donc l'enthousiasme des autres conditions ? On aimait à croire que les périls et les travaux de quelques mois expieraient tout ce qu'on avait à se reprocher d'iniquités.

On vit substituer les exercices militaires aux œuvres humiliantes et aux plus rigoureux canons de la pénitence, sans trop examiner si la compensation était convenable, et à quelles bornes on devait la restreindre. Ainsi les lois pénitentielles commencèrent à tomber, ou à demeurer sans effet. Car il ne s'agit point ici du droit des indulgences, aussi ancien dans l'église et aussi divin que le pouvoir des clefs; mais uniquement de l'abus qui peut se glisser dans leur dispensation. Cependant les idées de dispense ou de commutation ayant une fois pris dans l'esprit des peuples, malgré le zèle des pasteurs éclairés, on en fit un étrange usage. Quand il n'y eut plus moyen d'entrer à main armée dans la terre et la ville saintes, on acquit par négociation et à prix d'argent la faculté d'y aller en qualité de pélerin : non que les pélerinages n'aient une origine plus ancienne; mais on n'avait pas encore vu des peuples entiers couvrir sans interruption la route des saints lieux, avec cette inquiétude qui les y avait conduits autrefois, les armes à la main. Ces attroupemens nouveaux se portèrent non-seulement aux lieux consacrés par la mort du Rédempteur, mais aux tombeaux des saints apôtres, à saint Jacques de Compostelle, aux extrémités de l'Ibérie, et dans les contrées les plus sauvages du Nord, après que de nouvelles croisades y eurent établi de nouveaux conquérans et de nouveaux colons. Sur le même principe, mais contre l'avertissement de bien de prélats et le sentiment exprès des conciles, on convertit la pénitence en une espèce de trafic : on prétendit, tantôt acquérir à prix d'argent le pardon de ses péchés, tantôt se rédimer des autres satisfactions par les récitations multipliées et bien comptées du psautier; et quantité de fidèles, abusés par leurs préventions, se flattèrent de recouvrer l'innocence et toutes les vertus, sans un vrai changement de cœur, au moins sans des épreuves durables et solides qui pussent répondre de la persévérance.

On substitua les pratiques d'une dévotion arbitraire aux devoirs d'état les plus graves et les plus incontestables. Par

ces seuls principes, quelques évêques des plus grands siéges se transportèrent à Rome, non-seulement des provinces circonvoisines, mais des îles Britanniques, du fond de la Germanie et de la Scandinavie. Peu contens d'avoir rendu au successeur de Pierre un hommage propre à resserrer les liens de l'unité, et à communiquer aux peuples le respect dû au siége qui en fait le centre; assez souvent, et sous le prétexte de quelques avantages qui n'entraient point en comparaison avec les fruits de la résidence pastorale, ils multipliaient ces voyages, et séjournaient long-temps loin de leurs ouailles, exposées par-là au danger de la séduction et de la perversion. Les souverains pontifes, de leur côté, outre les justes causes qu'ils eurent quelquefois de visiter les princes et les peuples, le firent aussi en des circonstances où ils ne devaient que les édifier par la réputation de leurs vertus, et par les oracles sortis, pour ainsi dire, immédiatement du tombeau des saints apôtres. Ils fixèrent même leur demeure loin des lieux où Pierre avait établi son siége; et l'église de Rome, réduite à une triste viduité sans manquer d'époux, apprit pendant une longue suite d'années leur élection et leur mort, c'est-à-dire, le commencement et le terme de son union avec eux, sans avoir joui de leur présence. Par un attachement trop naturel à leur nation, quelques-uns d'entr'eux parurent oublier, qu'en leur qualité de pères communs des fidèles, tout le monde chrétien était devenu leur patrie. D'autres gémirent, mais inutilement, de la contrainte où les tenait la puissance politique, afin de perpétuer leur dépendance. Cependant les Romains irrités par la douleur, et abusés par l'intérêt, commencèrent à distinguer entre la chaire et le pontife. Ils crurent, ou feignirent de croire, que le centre de l'unité tenait plus au climat qu'au titre ou au caractère, et que la puissance de Pierre ne pouvait plus subsister si loin des lieux où il l'avait établie. De là la multiplication de cette dignité prééminente qui est nécessairement une, et qui s'anéantit en se multipliant; de là ces scissions et ces intrusions, d'autant plus funestes qu'elles étaient mieux colorées. Il ne s'agissait plus, comme autrefois en certaines conjonctures extraordinaires et peu durables, d'un schisme évidemment criminel : ici les droits, de part et d'autre, étaient si plausiblement défendus, et par-là même si fort obscurcis, que l'œil le plus sain ne distinguait plus le légitime pontife. Il fallut, pour faire usage du discernement, que la confusion devînt absolument insupportable; qu'au lieu d'un premier pasteur, on en vît jusqu'à trois, et que l'on craignît d'en voir encore davantage. Alors les princes et les prélats, le peuple et le clergé, tous les ordres de fidèles se pressèrent de chercher le remède à ce mal extrê-

me ; et l'on conçut de toute part des idées de rétablissement et de réforme. Mais ici finit le troisième âge de l'église, ou les siècles du relâchement le plus long et le plus marqué qui l'ait fait gémir ; et dont nous presserons le récit avec la même rapidité que pour l'âge précédent.

Pour la quatrième et dernière partie, nous la traiterons dans le même goût que la première. Elle ne peut pas être plus utile : mais n'ayant point encore été donnée dans notre langue, avec autant de succès que les trois précédentes, c'est-à-dire, que l'histoire ecclésiastique des quatorze premiers siècles ; elle exige un soin particulier, et une étendue qui ne laisse point d'autres recherches à faire. D'ailleurs, comme elle se rapproche du temps où nous vivons, les faits beaucoup mieux connus se présenteront avec plus d'abondance, ou avec des circonstances qui demandent plus de développement.

Qu'on ne craigne donc pas de nous voir rien sacrifier d'intéressant à une frivole symétrie, ou user alors d'une briéveté mal entendue. Dans ces derniers siècles, comme dans ceux qui les précèdent immédiatement, il est assez d'autres retranchemens à faire, ne supprimât-on que les portraits et les éloges d'une infinité de mérites subalternes ou factices, aussi indifférens pour nous que chers aux écrivains de parti. Que nous importent, ainsi qu'à tout humble fidèle, ces bruyans déclamateurs qui n'avaient rien de distingué que leur arrogance, et qui s'érigeaient en réformateurs, avec d'autant plus d'audace, qu'ils ne figuraient point assez dans la hiérarchie, pour que les coups de la réforme tombassent sur eux ?

Depuis les préliminaires du concile de Pise jusqu'à la conclusion de celui de Florence, il y eut sans doute des hommes respectables par leur science et par leur vertu, qui avec autant de sagesse que de justice réclamèrent la pureté de l'ancienne discipline. Mais combien ne fut-on pas étourdi, et souvent scandalisé par des clameurs séditieuses sur le dépérissement de l'esprit de l'église dans son chef et dans ses membres ! Combien de sujets n'avons-nous pas encore de gémir, sur la révolution funeste qu'elles firent dans les esprits, contre le respect dû à l'épiscopat et à ses saintes assemblées ! Cet âge est donc nommé l'âge de réforme, soit pour cette manie qui agita d'abord infructueusement une foule présomptueuse de censeurs sans mission, soit pour le rétablissement réel de l'ordre, ou de cette discipline fondamentale qui tient à l'esprit de l'évangile, et qui peut bien avoir son accroissement et son déclin, mais qui ne doit jamais périr. Or qui à ce sujet ne rendra spécialement justice aux pères du concile de Trente ? Nous ne pesons pas encore toute l'importance des obligations qu'a l'église notre

mère,

mère, et que nous avons tous à ces dignes oracles de l'Esprit-Saint. Comme à chaque partie de notre histoire nous joindrons un discours sur chaque âge de l'église, nous nous réservons de faire sentir alors les avantages inestimables que ce saint concile a procurés au monde chrétien. Qu'on se borne ici à comparer en général la face de l'église, telle qu'elle est de nos jours, la décence du clergé, la vigueur des lois qui la maintiennent, et la flétrissure imprimée aux vices contraires, avec ces temps malheureux où le concubinage des clercs, par exemple, n'était plus noté de toute l'infamie qu'il mérite, ne les privait point du ministère honorable des autels; ni de la libre jouissance de leurs revenus: à ce sujet, qui ne reconnaîtra que Jesus-Christ n'abandonne point son épouse en l'éprouvant; que si, par la nature des choses humaines qui ne sont point à l'épreuve du temps, ce dernier âge n'égale pas le premier en splendeur, au moins le cours des siècles n'imprime point de rides sur le front de l'église, ne flétrit pas sa beauté, et que la sainteté est un de ses apanages, aussi durable que la vérité?

Voilà ce que nous avons dessein de faire sentir dans toute la suite de notre ouvrage, la protection perpétuelle du Seigneur sur le corps de son peuple, la sainteté de l'église, aussi-bien que son infaillibilité, sa beauté même et son éclat jusque dans les temps les plus ténébreux, et malgré les taches qui ont souvent défiguré une partie de ses membres. Rien de plus propre à nourrir ou à ranimer la foi, à lui donner ce degré de vie et de vigueur, sans quoi ce don toujours fertile, ou de sa nature en fruits de bénédiction et de salut, ou par notre faute en fruits de mort et de perdition, ne servirait que de matière à une condamnation plus rigoureuse.

Cette réflexion suffit pour faire sentir l'utilité de l'histoire ecclésiastique, et nous nous croyons dispensés de rien ajouter à tout ce qu'on en a dit avant nous. Il serait peu sensé de s'étendre avant d'entamer la narration, pour être court et serré dans la narration même. Quant aux propriétés de notre ouvrage, c'est à ceux qui le liront qu'il appartient d'en juger; et nous nous abstiendrons de tout ce qui semblerait tendre à autre chose qu'à le leur rendre utile. La seule vue de l'auguste objet que nous avons à traiter, doit nous tenir en garde contre tout ce qui ressent l'esprit de prétention. C'est uniquement la nécessité de rappeler, du moins les lecteurs chrétiens, aux sains principes du goût et du jugement, qui nous fait encore dire un mot sur la simplicité du style et de la méthode que nous avons cru devoir employer.

Tout doit être noble, mais simple dans un sujet saint. Je

sais que pour édifier plus surement, il faut se faire un devoir, et si l'on veut, un art de plaire; mais toujours selon les lois de la vérité, de la simplicité et de la sévère raison. Un lecteur judicieux sent, à la seule manière d'écrire, si on cherche à l'amuser, ou si l'on tend à lui être utile. Il ne convient pas sans doute, qu'un auteur, sous prétexte de piété, s'abandonne à la négligence : son style doit être exact et correct; mais il faut qu'il soit naturel et sage. Quel que soit le penchant de notre siècle vers l'enflure et les raffinemens de toute espèce; quelle que soit dans le pays des lettres l'épidémie de l'épigramme ou de la maxime, de l'énergie guindée ou de l'afféterie puérile; en un mot, du faux brillant des pensées et de la nouveauté peu naturelle des expressions : la contagion n'a pas tellement prévalu, dans un temps si voisin du plus beau siècle de notre littérature, que des lecteurs, même chrétiens, puissent dédaigner un ouvrage où ils ne retrouveront pas le vernis emprunté des corrupteurs du goût et des ennemis de la religion.

Ils ne nous ont imposé, ni pour la diction, ni pour la méthode; en quoi nous avons cru devoir nous conformer également à la pratique des anciens. Qu'on défigure aujourd'hui tous les genres de composition; que des points les plus graves de l'histoire, on fasse des contes frivoles, et qu'on travestisse les hommes d'état en moralistes ou en discoureurs romanesques; qu'on partage encore les fastes de l'église et des empires en sections et en paragraphes : nous ne nous sentons point assez de ressources dans le génie, pour attacher nos lecteurs, en les conduisant par des routes où l'on ne rencontre aucun guide de l'antiquité. Ce n'est pas que nous voulions inculper le zèle ingénieux qui s'accommode jusqu'à un certain point à la faiblesse des lecteurs, ni censurer généralement la façon nouvelle de réduire dans l'histoire la matière de chaque siècle à cinq ou six chefs principaux. On peut l'employer avec succès, dans un abrégé concis; elle sert alors à faire retrouver plus facilement, et à rafraîchir la mémoire de ce qu'on a déjà vu et appris ailleurs. Mais ce serait s'abuser étrangement, que de la donner en général, pour une invention heureuse, et de la vouloir substituer à la manière de tous les grands historiens, qui n'ont connu d'autre ordre que celui des événemens et des temps. Comme eux, nous avons pensé qu'elle jetait inévitablement dans la nécessité, soit de hacher les faits, et d'ôter à l'histoire tout son intérêt avec son ensemble, soit de faire des répétitions ennuyeuses, que tout le fard de l'élocution ne saurait couvrir. Le moindre développement porterait cette observation jusqu'à l'évidence. Mais nous en avons dit assez, pour rendre raison de notre marche, et pour préparer les esprits à nos fins,

qui ne sont autres que la gloire de l'église et l'édification de nos frères. Fasse le ciel que nous parcourions notre carrière avec la même simplicité et la même droiture d'intention que nous venons de la tracer!

On ne recommande rien davantage à ceux qui veulent tirer un fruit solide de la lecture de l'histoire, que d'avoir des tables dressées à cette fin. On en pourrait prendre le modèle dans quelques abrégés historiques, publiés avec succès : mais il sera beaucoup plus commode de trouver tous ces avantages réunis dans le même recueil. C'est pourquoi, outre les sommaires fort détaillés que nous plaçons à la tête de chaque livre, nous mettons à la fin de chaque volume des tables chronologiques, par le moyen desquelles on pourra se rappeler d'un coup d'œil les traits les plus intéressans et les plus dignes de recherche.

En conséquence, nous n'embarrasserons pas nos marges de calculs ou des dates, qu'il faudrait multiplier à l'excès, et souvent croiser, dans une histoire abrégée selon notre plan. Comme nous touchons quelquefois, dans la même page, les faits arrivés en des temps et en des lieux fort différens, ce serait induire en erreur, que d'y laisser la même date : d'un autre côté, on ne produirait que la confusion, en marquant ces dates, autant que l'exacte chronologie le demanderait. Pour obvier à ces deux inconvéniens, il faudrait s'engager dans un troisième, beaucoup plus fâcheux que les deux autres; c'est-à-dire, qu'on se réduirait à voltiger sans cesse d'incident en incident, d'une région à l'autre; à couper la narration la plus intéressante, pour annoncer, par exemple, la mort d'un pape ou d'un empereur; en un mot, à rompre à chaque instant le fil de l'histoire, contre les principes et la pratique des bons historiens de tous les temps. Nous ne laisserons toutefois rien à désirer, pour ce qui est de l'ordre et de la chronologie convenable à nos lecteurs. Outre les dates que nous ne manquerons pas d'ajouter à la narration, par-tout où elles seront de quelque conséquence, l'espace de temps compris dans chacun de nos livres, et marqué à leur frontispice, fournira tout ce qu'on peut raisonnablement demander en ce genre.

Comme l'usage des notes, poussé aujourd'hui à l'excès, diminue pareillement l'intérêt de la lecture, et laisse même beaucoup d'obscurité dans le texte ou dans l'esprit du lecteur, qui souvent ne se donne pas la peine de les lire; nous nous sommes particulièrement étudiés à les rendre peu nécessaires, à l'exemple des anciens, dont le texte net et plein ne laissait point de notions ultérieures à désirer pour son intelligence, du moins à leurs contemporains.

Nous craignons même d'interrompre l'attention, par

une multitude de citations. Ce ne sont pas des érudits que nous prétendons former; et pour les personnes ordinaires, il suffit de les prévenir que nous puisons habituellement aux mêmes sources que le torrent des bons auteurs. Quand nous croirons avoir de fortes raisons de nous éloigner des sentimens adoptés par coutume, par préjugé, sans un examen suffisant; quand la lecture de quelque trait extraordinaire pourra faire naître des doutes ou une curiosité raisonnable, nous ne manquerons point alors de citer nos garans et nos guides.

SOMMAIRES
DU PREMIER VOLUME,
EN FORME DE TABLE.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION. *Antiquité de la religion chrétienne*, pag. 1. *Nécessité générale de la foi au Rédempteur* 2. *Figures du Messie. Prophéties* 4. *Vérification des prophéties* 9. *Perfection de la doctrine évangélique* 11. *Opérations et vertus merveilleuses de Jesus-Christ* 14. *Ascension* 18. *Election de l'apôtre saint Matthias* 19. *Descente du Saint-Esprit* 20. *Saint Pierre convertit trois mille juifs. Pierre et Jean guérissent miraculeusement un boiteux* 21. *Discours que Pierre fait dans le temple* 22. *Conversion de cinq mille hommes. Pierre et Jean sont arrêtés avec le boiteux guéri* 23. *Le sanhédrin défend aux apôtres de prêcher* 24. *Ferveur des premiers fidèles. Esséniens* 25. *Disciples de l'église naissante* 26. *Barnabé associé à l'apostolat* 27. *Punition d'Ananie et de Saphire. Miracles et conversions* 28. *Procédé de la synagogue contre les fidèles* 29. *Gamaliel modère l'emportement du conseil. Apôtres flagellés* 30. *Etablissement des premiers diacres* 31. *Martyre de S. Etienne* 32. *Persécution générale à Jérusalem. Progrès de l'évangile dans la Palestine* 33. *Succès du diacre Philippe à Samarie. Simon le magicien* 34. *Baptême de l'eunuque de Candace* 36. *Faux zèle et violence de Saul* 37. *Sa conversion* 38. *Saul va trouver Pierre à Jérusalem* 40. *Calomnies des juifs contre les fidèles. Tibère, instruit par Pilate,*

propose de mettre Jesus-Christ au nombre des dieux 41. *Exil et désespoir de Pilate. Fin d'Hérode et d'Hérodiade* 42. *Pierre visite les chrétientés de Judée. Guérison miraculeuse d'Enée* 43. *Résurrection de Tabithe* 44. *Vocation de Corneille* 45. *Le nom de chrétien donné aux fidèles d'Antioche. Hérode-Agrippa fait trancher la tête à S. Jacques le Majeur* 47. *Délivrance de S. Pierre* 48. *Mort d'Agrippa* 49. *Translation de la chaire pontificale d'Antioche à Rome* 50. *Evode, évêque d'Antioche. Marc fonde le siége d'Alexandrie. Evangile de S. Marc* 51. *Première épître de S. Pierre. Glaucias, interprète de S. Pierre. Dispersion des apôtres* 52. *Evangile de S. Matthieu* 53. *Quête en faveur des pauvres de Judée* 54. *Saul entre dans sa carrière d'apôtre des gentils* 55. *Elymas frappé d'aveuglement dans l'île de Chypre. Conversion du proconsul Sergius-Paulus. Saul prend le nom de Paul* 56. *Jean-Marc quitte Paul et Barnabé. Paul annonce Jesus-Christ dans la synagogue d'Antioche de Pisidie* 57. *Il convertit à Icône une multitude de juifs et de gentils. Ste. Thècle, vierge et première martyre* 60. *Paul et Barnabé pris pour des dieux. Les habitans de Listre lapident Paul* 61. *Autres missions de saint Paul* 62. *Il ne veut pas laisser circoncire Tite* 63. *Il résiste à Céphas* 64. *Obstination de Cérinthe. Concile de Jérusalem* 65. *Jude et Silas portent à Antioche les décrets du concile* 66. *Paul et Barnabé se séparent. Timothée. Saint Luc, évangéliste* 69. *Paul convertit en Macédoine une marchande Lydienne. Délivrance d'une possédée* 70. *Paul et Silas déchirés de verges, puis délivrés miraculeusement de prison. Réparation faite par les magistrats de Philippes* 71. *Paul dans l'aréopage* 73. *Travaux de Paul à Corinthe. Aquila et Priscille* 75. *Epîtres aux Thessaloniciens* 76. *Publication de l'évangile de saint Luc* 77. *Apollo. Miracles et succès évangéliques à Ephèse* 78. *Soulèvement des idolâtres contre l'apôtre* 80. *Première épître*

aux Corinthiens 82. *Débordement de Corinthe* 84. *Appollone de Thyane* 86. *Seconde épître aux Corinthiens* 90. *Epître aux Romains* 93. *Epître aux Galates* 94. *Première épître à Timothée* 96. *Epître à Tite* 98. *Résurrection d'un jeune homme à Troade. Route de l'apôtre qui retourne en Judée* 99. *Agabe prophétise à Césarée* 100. *Préventions des juifs contre l'apôtre des gentils* 104. *Il est arrêté tumultuairement. Le tribun Lysias se saisit de l'apôtre* 102. *Paul comparaît devant le conseil des Juifs. Le grand-prêtre Ananie* 103. *Conspiration des saducéens contre la vie de Paul* 105. *Il est conduit à Césarée. Félix, gouverneur de Palestine* 106. *Sa femme Drusille protège l'apôtre* 107. *Il appelle à César* 108. *Il paraît devant le gouverneur Portius-Festus, le roi Agrippa et la princesse Bérénice* 109. *Prédiction de l'apôtre dans une tempête* 111. *Il ne souffre aucun mal de la morsure d'une vipère. Guérison miraculeuse dans l'île de Malte* 112. *Paul arrive à Rome* 113. *Actions de S. Luc* 114. *Martyre de S. Jacques le Mineur* 117. *Ananus déposé du pontificat. Epître de S. Jacques* 118. *Epître de S. Jude. Saint Simon, évêque de Jérusalem. Succès de S. Paul à Rome* 119. *Epître aux Philippiens* 120. *Conversion d'Onésime. Epître à Philémon. Epître aux Colossiens* 121. *Epître aux Ephésiens* 122. *Epître aux Hébreux* 123. *Paul mis en liberté. Trophime d'Arles et Crescent de Vienne* 124. *Courses apostoliques de S. Pierre et de S. Paul* 125. *Seconde épître de S. Pierre. Les SS. apôtres annoncent aux fidèles la ruine du temple de Jérusalem* 126. *Paul emprisonné par Néron* 127. *Seconde épître à Timothée* 128. *Fin de Simon le Magicien* 130. *Jesus-Christ apparaît à saint Pierre. Martyre de S. Pierre et de S. Paul* 131. *Persécution de Néron* 132.

LIVRE SECOND.

Juifs *maltraités de toute part* 134. *Commencement des sicaires* 135. *Phénomènes effrayans. Malédictions du juif Ananus* 137. *Révolte de Jérusalem. Juifs massacrés dans les provinces* 139. *Cestius-Gallus mis en fuite par les rebelles* 141. *Joseph se rend à Vespasien* 142. *Cruautés de Néron contre les chrétiens* 143. *Fin de Néron. Galba, Othon, Vitellius, empereurs* 144. *Vespasien, empereur. Apollone de Thyane près de Vespasien* 145. *Guerre de Judée. Divisions et désordres de Jérusalem* 147. *Irruption des Iduméens* 148. *Jean de Giscale, Eléazar et Simon de Giora, chefs de factions opposées* 149. *Multitude prodigieuse renfermée dans Jérusalem. Faction d'Eléazar détruite. Approches des Romains, sous le commandement de Tite* 151. *Juifs crucifiés* 153. *Circonvallation et famine affreuse de Jérusalem* 155. *La ville basse forcée. Mère qui mange son enfant* 157. *Cessation des sacrifices* 158. *Incendie du temple* 159. *Massacre effroyable dans le lieu saint* 160. *Jérusalem mise à feu et à sang, et totalement détruite. Sort de Jean de Giscale et de Simon de Giora. Nombre des Juifs mis à mort* 161. *Réduction entière de la Judée* 163. *Ecrits de Joseph. Secte des nazaréens. Ebion* 164. *Cérinthe, Ménandre* 165. *Hermas compose son livre du Pasteur. Epître de S. Clément aux Corinthiens* 166. *Ecrits apocryphes. Mort de Vespasien* 170. *Persécution de Domitien. Martyrs et confesseurs illustres* 171. *S. Jean l'évangéliste mis dans l'huile bouillante. Apocalypse* 162. *Apollone de Thyane accusé de conspiration* 173. *Nerva fait cesser la persécution. Actions de S. Jean l'évangéliste à Ephèse* 175. *Evangile de S. Jean. Ses épîtres* 176. *Sa mort* 177. *Mort de la Ste. Vierge* 178. *Persécution de Trajan* 179. *Martyre de S. Siméon* 180. *Thébutis, Elxaï, nicolaïtes et*

gnostiques 181. *Pline écrit à Trajan touchant les chrétiens* 182. *S. Ignace condamné à mort* 185. *Epîtres de S. Ignace* 186. *Son martyre à Rome* 190. *Succession de papes. Différens martyrs* 191. *Trajan ralentit la persécution. Affreux tremblement de terre à Antioche, où se trouvait Trajan* 193. *Erreurs des millénaires. Papias* 195. *Excès des Juifs révoltés sous la conduite d'Andrias* 197. *Persécution d'Adrien. Saturnin, Basilide, Carpocrate* 199. *Corruption des gnostiques* 200. *Hérésie de Valentin* 201. *Tatien et Cassien* 204. *Ecrits de Celse contre les chrétiens. Martyrs* 205. *Sainte Symphorose. Apologie de Quadrat. Apologie d'Aristide. Remontrances de Sérénius - Granianus* 208. *Adrien tout-à-fait changé en faveur des chrétiens* 209. *Jérusalem rebâtie sous le nom d'Elia* 210. *Révolte des juifs sous la conduite de Barcoquéba* 211. *Ruine irréparable du corps de la nation juive* 213.

LIVRE TROISIÈME.

MORT *d'Adrien* 215. *Antonin favorable aux chrétiens. Conversion du philosophe Justin* 217. *Son apologie des chrétiens* 219. *Rescrit d'Antonin en faveur de la religion chrétienne* 222. *S. Télesphore, pape et martyr* 223. *Succession de papes. Hégésippe, premier historien ecclésiastique. Marc-Aurèle et Luce-Vère, emp.* 224. *Martyrs, sous Marc-Aurèle. S. Polycarpe* 225. *Cerdon, Marcion et autres hérétiques* 226. *Confession et martyre de S. Polycarpe* 230. *Son épître aux Philippiens* 232. *Martyre de sainte Félicité* 233. *Autres martyrs* 234. *IIe. apologie de S. Justin* 235. *Sa confession et son martyre* 236. *Ses divers écrits* 237. *Perégrin se brûle aux jeux olympiques* 239. *Alexandre de Paphlagonie* 241. *Montan, Priscille et Maximille* 242. *Proclus, Eschine et Quintille* 244. *Théodote de Bysance* 245. *Extravagances de plusieurs sectaires* 246. *S. Denys de Corinthe et S.*

Pynite de Gnosse 248. *Epître de S. Denys* 249. *Canon des écritures par S. Méliton. Apologies d'Apollinaire et d'Athénagore* 250. *Miracle de la Légion fulminante. Marc-Aurèle défend de dénoncer les chrétiens* 251. *Anciennes églises des Gaules* 252. *S. Pothin. Martyrs de Lyon* 253. *S. Symphorien martyrisé à Autun* 260. *S. Bénigne de Dijon, et autres martyrs. Marcosiens hérétiques. Ouvrages de S. Irénée* 264. *Marc-Aurèle se laisse mourir de faim. Martie rend l'empereur Commode favorable aux chrétiens. Martyre de S. Apollone, sénateur* 268. *Œuvres de S. Théophile d'Alexandrie* 269. *Pertinax, emper. Julien achète l'empire. L'emper. Sévère favorise d'abord les chrétiens* 271. *Sérapion, savant évêque d'Antioche. Mission de S. Pantène* 272. *S. Clément d'Alexandrie. Ses Œuvres* 273. *S. Narcisse, évêque de Jérusalem* 276. *Question de la Pâque* 277. *Polycarpe d'Ephèse* 278. *Lettre de S. Irénée au pape S. Victor* 279. *Persécution de Sévère* 280. *Martyre de Léonide* 281. *Commencemens d'Origène* 282. *Martyre de Ste. Potamienne* 283. *Martyrs Scillitains* 284. *Martyre des Stes. Perpétue et Félicité, avec leurs compagnes* 288. *S. Irénée immolé, avec une grande partie de ses ouailles. Autres martyrs de Gaule* 297. *Tyrannies de Plautien* 298. *Tertullien* 299. *Son Apologétique. Autres ouvrages de Tertullien pour la défense du christianisme. Sa chute* 300. *Mort de l'empereur Sévère. Caracalla massacre son frère Geta* 302.

LIVRE QUATRIÈME.

CONVERSION *de Cécilius* 304. *Montanistes confondus par Caïus. Jule-Africain* 305. *Macrin empereur. Héliogabale* 307. *Alexandre césar, puis empereur* 309. *Religion de la princesse Mammée. Talens et vertus d'Origène* 310. *Son différent avec Démétrius. Conversion de Bérylle de Bostre* 312. *Hérétiques arabes et valésiens* 313. *Ouvrages d'O-*

rigène 314. *Ecrits de Celse* 316. *Erreurs d'Origène* 318. *Commencemens de S. Grégoire le Thaumaturge.* 319. *Premières églises. Cimetière de Calixte. Jurisconsultes, ennemis du christianisme* 322. *Ulpien. Alexandre massacré* 323. *Maximin, persécuteur* 324. *Ouvrage de Tertullien sur la Couronne du soldat* 325. *Ste. Barbe et S. Pontien pape, martyrisés. Election de S. Fabien* 326. *Empire des Gordiens, de Puppien et de Balbin* 327. *Grégoire fait évêque de Néocésarée. Ses Œuvres apostoliques et miraculeuses* 328. *S. Alexandre le charbonnier* 331. *S. Babylas d'Antioche. Christianisme de l'empereur Philippe* 333. *Emportement des idolâtres contre les fidèles d'Alexandrie* 334. *Ste. Apollonie, vierge et martyre. Mort de Tertullien* 335. *Son génie et ses divers ouvrages* 336. *Fin d'Origène* 337. *Commencemens de S. Cyprien* 339. *Il est élevé sur le siége de Carthage. Dèce proclamé empereur* 340. *Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape Fabien. S. Paul et S. Austremoine* 341. *S. Martial, S. Gatien, S. Denys de Paris et ses compagnons* 344. *S. Saturnin* 345. *S. Ursin* 346. *Progrès de la foi dans les Gaules* 347. *Eglises de la Germanie et de la Belgique. Martyre du pape S. Fabien. Vacance du S. siége* 348. *Relâchement parmi les fidèles* 349. *Cruauté de la persécution de Dèce. S. Polyeucte et autres martyrs* 350. *Martyre éclatant de S. Pione* 351. *Multitude de martyrs en Asie. Ste. Denyse* 354. *S. Chrystophe. Les sept frères Dormans. Ste. Agathe. Ste. Victoire. Martyrs d'Alexandrie et de Carthage. Célèbre confession d'Acace* 356. *Confession de Numidique. S. Denys d'Alexandrie pris et délivré* 361. *Retraite de S. Cyprien. Sa vigilance et ses lettres dans sa retraite* 363. *S. Grégoire le Thaumaturge poursuivi* 364. *S. Paul hermite* 366. *Apostats et libellatiques* 367. *Pénitences canoniques* 368. *Indulgences indiscrètes de quelques confesseurs* 369. *Lettre de S. Cyprien aux confesseurs* 370. *Conduite de S. Cyprien approuvée par le clergé de Rome* 371. *Sa lettre à Antonien. Schisme de Félicissime et de Novat* 373.

LIVRE CINQUIÈME.

ELECTION *du pape S. Corneille* 375. *Schisme de Novatien* 376. *Lettres de S. Denys d'Alexandrie à Novatien. Concile de Carthage* 378. *Novatien et Félicissime excommuniés. Canons pénitenciaux. Concile de Rome contre Novatien* 379. *Réconciliation des confesseurs* 380. *Pénitence accordée aux mourans* 381. *Antonien raffermi contre le schisme. Traités de S. Cyprien sur l'Unité de l'église, et sur les Tombés* 382. *Concile péremptoire sur la pénitence des mourans. Schisme de Fortunat. Lettre de S. Cyprien au pape* 383. *Dèce périt dans un marais* 384. *Persécution de Gallus et de Volusien. Martyre des papes Corneille et Lucius* 385. *S. Hippolyte martyr* 386. *Ravages de la peste. Conversion de tous les habitans de Néocésarée* 387. *Fin de S. Grégoire le Thaumaturge, et ses écrits* 388. *Irruptions de barbares. Emilien proclamé empereur* 389. *Valérien ravit l'empire à Emilien. Aquariens condamnés par le second concile de Carthage* 390. *Troisième concile de Carthage* 391. *Marcien d'Arles, tombé dans le novatianisme. Dispute sur le baptême des hérétiques* 392. *Firmilien de Césarée* 393. *Issue de la question des rebaptisans* 394. *Martyre du pape S. Etienne. Missionnaires envoyés dans la Belgique par le pape S. Sixte. S. Pérégrin d'Auxerre, S. Memmie de Chaalons, S. Sixte de Reims, et S. Sinice de Soissons. Violente persécution de Valérien* 396. *Exil de S. Denys d'Alexandrie. Ses écrits. Histoire de Sérapion* 397. *Exil de S. Cyprien* 399. *Souffrances des confesseurs* 400. *Redoublement de la persécution. Retraite de S. Cyprien* 401. *Son martyre* 402. *Martyrs appelés la Masse-blanche* 403. *Martyrs de Lambèse. Générosité d'Arcade* 404. *Martyre du pape S. Sixte. Vacance du S. siége. Catacombes* 405. *Martyre de S. Laurent. S. Fruc-*

tueux de Tarragone 406. *Martyrs de Gaule. S. Patrocle de Troyes. S. Cyrille de Cappadoce* 407. *Histoire de Saprice et de Nicéphore* 408. *S. Félix de Nole, confesseur* 409. *Il secourt l'évêque Maxime* 410. *Sort funeste de Valérien. Macrien est massacré* 412. *Rescrit de Gallien pour arrêter la persécution. S. Marin martyr* 413. *Le patrice Asture confond les idolâtres aux sources du Jourdain. Charité des fidèles d'Alexandrie pendant la peste* 414. *Malheurs et désastres dans tout l'empire* 415. *Gallien se déshonore et périt, avec toute la race de Valérien. Claude II, empereur* 416. *Aurélien empereur. Election du pape S. Denys. Condamnation de Sabellius et de Paul de Samosathes* 417. *Odénat et Zénobie* 418. *Vie scandaleuse de Paul de Samosathes chassé par Aurélien* 419. *Edit d'Aurélien pour la neuvième persécution. Aurélien massacré* 421. *S. Prix, Ste. Colombe, S. Eutrope, le pape S. Félix et autres martyrs. Martyre éclatant de S. Conon* 422. *Commencemens de S. Antoine* 423. *L'empereur Tacite. Fausse prédiction des aruspices* 426. *Probe empereur. Imposture et châtiment de Manès* 427. *Erreurs des manichéens* 428. *Caïus succède au pape Eutychien* 430. *Successions d'empereurs* 431.

LIVRE SIXIÈME.

CARACTÈRE *de Dioclétien et de Maximien* 433. *Claude, Astère et Néon, avec Domnine et Théonille, martyrs*, 434. *S. Côme et S. Damien. Martyre de Tiburce* 436. *S. Maurice et la Légion Thébaine* 437. *Les SS. Donatien et Rogatien* 438. *S. Caprais d'Agen, Ste. Florence, S. Ferréole, S. Julien de Brioude, Ste. Reine et autres martyrs de Gaule* 439. *Les SS. Crépin et Crépinien. Martyre éclatant de S. Quentin* 440. *S. Firmin et autres martyrs d'Amiens*, 441. *S. Victor de Marseille* 442. *S. Maximilien. S. Marcel, centurion* 445.

Lettre de Théonas d'Alexandrie au chambellan Lucien 446. *Edit de Dioclétien contre les manichéens. Constance-Chlore et Maximien-Galère créés césars* 447. *Persécution résolue, à l'instigation de la mère de Galère* 448. *Eglise de Nicomédie abattue. Galère fait mettre le feu au palais, et accuse les chrétiens de ce crime* 449. *Chute des impératrices Prisque et Valérie. Martyre de saint Antime, évêque de Nicomédie, et d'une multitude de fidèles. Tout l'empire inondé du sang chrétien, excepté les états de Constance* 450. *S. Sébastien* 452. *Sainte Agnès, vierge et martyre* 453. *Ste. Lucie. S. Vincent de Saragosse* 454. *Ste. Afre, S. Genès* 456. *Traditeurs. Fidélité de Mensurius de Carthage* 458. *Concile de Cirthe. Concile d'Elvire* 459. *Célibat du clergé* 461. *Cruauté impie de Maximien-Galère* 462. *Martyre des SS. Taraque, Probe et Andronic* 464. *S. Cyr et Ste. Julitte martyrs. Courage étonnant de S. Barlaam* 465. *Conversion de Boniface et d'Aglaé* 466. *S. Janvier de Bénévent* 467. *Les SS. Caïus pape, Gabinius et Susanne. Histoire du pape Marcellin* 468. *Humiliation de Dioclétien* 469. *Constantin se soustrait à Galère, et succède à son père Constance* 471. *Calamités de l'empire* 472. *Mort funeste des persécuteurs Dioclétien, Hercule et Galère* 473. *Fausse modération de Maximin* 477. *Il recommence la persécution. Ste. Catherine et plusieurs autres martyrs* 478. *Epître canonique de S. Pierre d'Alexandrie* 479. *Saint Antoine vient à Alexandrie, au secours de la foi* 480. *Martyre et doctrine de S. Lucien* 481. *Apologie d'Arnobe. Ouvrage d'Hiérocles contre la religion* 482. *Le philosophe Porphire* 483. *Tyrannie de Maxence. Chasteté courageuse d'une dame romaine* 484. *Guerre de Maxence et de Constantin* 485. *Apparition de la croix à Constantin* 486. *Défaite et mort de Maxence* 488. *Edit de Constantin et de Licinius en faveur du christianisme* 491.

LIVRE SEPTIÈME.

HEUREUX *état de l'église* 493. *Edit envoyé à Maximin pour arrêter la persécution* 494. *Guerre et fin de Maximin* 495. *Punition de toute la race des derniers persécuteurs* 497. *Lactance* 498. *Religion et libéralités de Constantin* 500. *Progrès du schisme des donatistes* 501. *Recours des schismatiques à la puissance impériale* 503. *Concile romain contre les donatistes* 504. *Condescendance excessive de Constantin* 507. *Ier. Concile d'Arles* 508. *Concile d'Ancyre* 510. *Concilè de Néocésarée. Appel et fourberies des donatistes* 512. *Donat II. Circoncellions* 515. *Lois religieuses de Constantin* 516. *Persécution de Licinius. S. Blaise martyr. Les Quarante-Couronnés* 519. *S. Nicolas de Mirrhe confesseur. Défaite de Licinius* 520. *Zèle de Constantin* 522. *Prospérité de l'empire* 523. *Arius se joint à Mélèce. S. Pierre d'Alexandrie condamne Arius* 524. *S. Achillas trompé par Arius* 525. *S. Alexandre condamne Arius en concile* 527. *Lettres de S. Alexandre* 528. *Eusèbe de Nicomédie. Ecrits d'Eusèbe de Césarée* 529. *La princesse Constance séduite par les ariens* 533. *Eusèbe de Nicomédie est l'ame de l'arianisme* 534. *Ariens reçus en Palestine* 536. *Modération de Constantin après une sédition* 537. *Osius envoyé en Egypte* 538. *Concile de Nicée* 539. *Les SS. Potamon et Paphnuce. S. Spiridion de Trimithonte* 541. *S. Jacques de Nisibe* 542. *Principaux fauteurs de l'arianisme parmi les évêques* 544. *Blasphèmes d'Arius* 546. *Caractère de S. Athanase* 547. *Sage conduite de Constantin* 548. *Ordre de l'assemblée* 549. *Portrait de Constantin* 550. *Examen de la doctrine* 551. *Symbole de Nicée* 554. *Décision touchant la Pâque* 555. *Condamnation du schisme de Mélèce* 556. *Canons de discipline* 557. *Les grands siéges épiscopaux* 558. *Jugement sur le baptême des hérétiques* 559. *Contradiction d'Acé-*

sius, évêque novatien. Canons arabiques 560. *Lettres confirmatives de l'empereur* 561. *Fête donnée à l'occasion du concile* 563. *Etat de la hiérarchie* 564. *Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée excitent l'indignation de Constantin. S. Athanase élevé sur le siége d'Alexandrie* 565. *S. Pacôme* 566. *S. Palémon* 567. *S. Ammon. S. Antoine retiré sur la montagne de Colzim* 569. *Il visite les monastères de Piper* 570. *La sœur de S. Antoine. Commencemens de S. Hilarion* 571. *Effets de la piété de Constantin* 573. *La princesse Hélène découvre la sainte croix* 574. *Eglise du S. Sépulcre* 575. *Autres églises bâties par Constantin* 576. *Pratiques odieuses de l'idolâtrie* 578. *Conversion du comte Joseph* 580. *Progrès de la foi* 582. *Conversion des Ibériens* 583. *S. Frumence apôtre des Abyssins* 585. *Chrétiens de Perse* 587. *Mort du prince Crispe* 588. *Punition de l'impératrice Fauste* 590. *Mort de Ste. Hélène. Aveugle confiance de Constantin en sa sœur* 591. *Arius est rappelé* 592. *S. Antoine défend la foi contre les ariens* 593. *S. Eustathe d'Antioche calomnié et déposé* 596. *Fondation de Constantinople* 597. *Trames des ariens contre S. Athanase* 600. *Faux concile de Tyr* 602. *Calomniatrice confondue* 604. *Calomnie d'Arsène* 605. *Conte d'Ischiras* 606. *Faux concile de Jérusalem* 607. *S. Athanase relégué à Trèves. S. Antoine écrit à Constantin* 609. *S. Alexandre de Constantinople* 611. *Mort funeste d'Arius* 612. *Constantin partage l'empire entre ses fils. Mariage du prince Constance* 613. *Baptême de Constantin* 614. *Sa mort* 615.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TOME PREMIER,

Comprenant l'espace de tems écoulé depuis l'établissement de l'église jusqu'à la mort de l'empereur Constantin en 337.

LIVRE PREMIER.

Depuis l'établissement de l'église jusqu'à la mort des apôtres saint Pierre et saint Paul en 66.

L'ORIGINE de l'église remonte jusqu'à celle du genre humain, et la religion de Jesus-Christ, à la considérer dans toute son étendue, commence à la chute du premier homme, ou à la promesse que Dieu lui fit d'un libérateur aussitôt après qu'il se fut rendu l'esclave du démon. Dès ce moment, l'homme pécheur, traité bien différemment des anges rebelles, fut élevé à un rang supérieur aux priviléges mêmes dont la libéralité magnifique et gratuite de son *Créateur* l'avait comblé en le créant.

Il doit naître de son sang, suivant la divine promesse, un fils semblable à lui en toutes choses, à l'exception du péché, et en même temps égal à Dieu, c'est-à-dire fils de Dieu aussi véritablement et aussi proprement que de l'homme. Unissant dans une seule personne la nature divine et la nature humaine, il a un droit naturel à l'héritage céleste, à la possession et au bonheur de Dieu même; et en se dévouant à la mort pour ses frères selon la chair, il leur acquiert un titre à la participation de ses droits. Ainsi les hommes déchus du rang d'amis de Dieu où les avait élevés la justice originelle, deviennent, par la médiation de l'Homme-Dieu, les enfans même de Dieu; et dès-lors s'établit, quant à son essence, la religion du Christ, plus merveilleuse encore, et beaucoup plus honorable pour l'homme que celle de l'état d'innocence.

Pour recueillir les fruits de cette divine médiation, tous les hommes, tant sous la loi de la nature que sous la loi judaïque, devaient croire au Rédempteur, n'attendre leur salut que de lui et de leurs œuvres unies à ses mérites. C'est pourquoi les pères transmettaient cette tradition salutaire à leurs enfans. Le Seigneur leur rappelait souvent ses promesses; et soit par la bouche des justes inspirés, soit par des types et des emblèmes propres à réfléchir la lumière qu'il y répandait, tantôt il leur représentait le pontife éternel, le conciliateur du ciel et de la terre, dans le pontife et le roi pacifique de Salem; tantôt dans les souffrances du juste Job, il leur peignait le modèle de toute justice en proie à l'opprobre et à la douleur, avant de reprendre une vie à jamais heureuse.

Toutefois les descendans du premier homme, naissant dans les ténèbres et la corruption, loin d'user du remède qui leur était préparé, augmentèrent par leurs fautes personnelles la dépravation de leur origine, donnèrent presque tous dans les

égaremens et les excès les plus déplorables, bâtirent des temples et consacrèrent des autels au premier auteur de leur dégradation et de leur infortune. Les abominations les plus sacriléges et les plus infames furent érigées de toute part en culte religieux. Pour ne pas laisser éteindre dans le genre humain les lumières mêmes de la nature et de la raison, pour conserver dans leur ame l'empreinte de la divinité et la mémoire du Rédempteur promis, de la masse charnelle et corrompue il fallut séparer un peuple particulier, et consigner dans la multitude et le merveilleux éclat de ses monumens, les traditions sacrées qui tendaient à leur entier anéantissement.

On vit alors le père des croyans abandonner, par l'ordre du Seigneur, la terre où il avait pris naissance, et se porter vers le lieu qu'on croit avoir été celui de l'origine du genre humain, et qui était le plus propre à lui rappeler les anciennes miséricordes du Créateur. Alors se renouvellent et se multiplient les divines promesses, ou d'une manière littérale et précise, ou par des figures accommodées au génie du temps et du climat, et les plus capables d'y faire de profondes impressions. On promet au fils de Tharé, non-seulement qu'il deviendra père d'une nation plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, ce qui ne convint jamais qu'imparfaitement aux Hébreux, resserrés dans les bornes de la Palestine. Mais ce qui convient évidemment et uniquement au Messie, on annonce que dans un enfant d'Abraham seront bénies toutes les nations de la terre. On l'oblige à imprimer dans son propre corps le sceau de la divine alliance, symbole du caractère ineffaçable que le sacrement de la régénération doit graver dans l'ame chrétienne. Dans son fils Isaac, qui naît, contre l'ordre de la nature, d'un père épuisé d'années et d'une mère stérile; dans cet enfant de bénédiction, qu'on lui ordonne de sacrifier sur une *montagne*, *et qui* porte lui-même à ce

mont figuratif le bois de son sacrifice, on lui représente le libérateur promis depuis tant de siècles, fils d'une vierge devenue féconde sans rien perdre de sa virginité, et portant au Calvaire la croix sur laquelle il doit être immolé.

Quand la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob eut formé un corps de nation, quand il plut au Tout-puissant de la tirer de la terre de servitude, et de briser le joug de Pharaon, sans l'exposer aux coups de l'exterminateur; ce fut le sang d'un agneau, figure de celui qui efface les péchés du monde, qui fit le salut de leurs familles. La multitude des sacrifices établis ensuite par le législateur d'Israël, et dont la multiplication même annonçait l'insuffisance, les purifications, les oblations, tant de fêtes et d'observances, ne tiraient leur vertu que de l'adorable victime qu'elles figuraient. Qui n'en retrouve, après les écrivains évangéliques, les traits dessinés dans le bouc émissaire, chargé des iniquités d'Israël ? dans le serpent d'airain élevé à la vue du peuple pour sa guérison ? dans le personnage étonnant de Samson, qui combat seul des armées entières, et procure en un moment, par sa mort, l'affranchissement de sa nation ? dans Jonas englouti par la baleine, et reparaissant plein de vie au bout de trois jours ?

S'il reste de l'obscurité dans ces figures, qui ne devaient être en effet que les ombres des choses à venir, quels torrens de lumières n'y répandent pas les révélations et les oracles des prophètes ? Le législateur des Hébreux ne leur laisse point ignorer que ces lois ne sont qu'une ébauche (1) ; que le règne des observances serviles n'aura qu'un temps, après quoi le Seigneur suscitera le grand prophète, qu'on doit écouter à jamais. On spécifie le temps, le lieu, toutes les circonstances de son avénement (2) ; la petite ville de Bethléem, qu'il doit élever par sa naissance au-dessus des plus illus-

---

(1) *Deut.* 18. (2) Mich. 5.

tres cités d'Israël; la tribu de Juda, et la race particulière de Jessé, d'où il tirera son origine (1); l'époque précise de son avénement, aussi remarquable et aussi fameuse que la translation du sceptre de Juda dans une main étrangère; le calcul exact des années après lesquelles il doit paraître (2); l'année même où il sera renié et mis à mort par son peuple. Avant la révolution de tant de siècles, avant la naissance de l'aurore, David voit ce fils (3), qu'il nomme aussi son Seigneur, sortir du sein de l'Eternel, et s'asseoir dans la splendeur des saints à la droite de son père, sur un trône plus éclatant et plus inébranlable que les colonnes des cieux. Il entend le Très-haut qui lui dit de toute éternité : Je vous ai engendré aujourd'hui (4), et votre héritage sera l'empire de tous les peuples, sur lesquels vous régnerez par la douceur, par la vérité et par la justice : empire qui n'aura point de fin, et point d'autres bornes que celles de l'univers.

Les prophètes dans tous les temps ont publié les mêmes merveilles (5); et l'on observe que dans le dernier âge du peuple de Dieu, en conférant l'administration de la puissance publique à Simon, le dernier des frères de Judas Machabée, le décret d'investiture porte qu'il n'en jouira, lui ou ses descendans, que jusqu'à l'avénement du fidèle et véritable prophète. L'attente du Messie se répandait au loin, hors des bornes où le Dieu d'Israël avait jugé à propos de se faire particulièrement connaître. Job (6), au centre de la gentilité, professe clairement la croyance d'un Dieu fait homme, et nous dit en termes exprès, que son plus doux espoir est de contempler un jour son Dieu, son Rédempteur, vivant et visible à des yeux de chair.

---

(1) Gen 14.
(2) Dan, 9.
(3) Ps. 71.
(4) Ps. 2 et 44.
(5) Boss. *Hist. univ.* 2 part. 5.
(6) Job 19.

Comme nous ne prenons pas l'histoire de la religion de ce Dieu incarné, à sa première institution, nous n'entreprenons pas non plus de déployer toute la chaîne des prophéties. Dans ce que nous venons d'en rapporter, nous n'avons prétendu que préparer les esprits à la publication de l'évangile, ou mieux encore à l'établissement et à la propagation de l'église proprement dite. Mais pour bien remplir ce point capital de notre objet, nous allons encore présenter quelques traits d'Isaïe, qui semble autant l'évangéliste, que le prophète du Rédempteur.

D'abord il le voit et nous le montre aussi grand et aussi divin qu'il l'est de toute éternité dans le sein de son père. Qui parlera dignement, s'écrie-t-il (1), de sa génération, plus pure et plus ancienne que celle de l'étoile du matin ? Quant à sa génération temporelle, une vierge concevra, dit-il, et mettra au monde cet enfant admirable, fils de David et fils du Très-haut, l'ange du conseil et de la force, l'auteur du bonheur à venir, le prince de la paix, l'Emmanuel ou Dieu avec nous, c'est-à-dire Dieu et homme tout ensemble (2). Les ténèbres couvraient la terre, poursuit-il, et une profonde obscurité enveloppait toutes les régions : mais à la splendeur qui illustre la naissance de ce Dieu-Enfant, au lever de cette étoile merveilleuse de Jacob, les princes des nations se mettent en marche ; ils viennent de Saba lui apporter leur or et leurs parfums ; ils chargent leurs riches présens sur les dromadaires de Madian et d'Epha ; les rois s'estiment heureux d'être ses nourriciers, et l'adorent, le front prosterné sur la terre, comme ses esclaves. Le prophète, dans ces sublimes figures, ne présente pas d'une manière moins expressive, les prodiges que le désiré des nations doit opérer dans l'ordre moral, autant et plus que dans celui de la nature. Quand votre Dieu vien-

(1) Is. 53.

(2) *Ibid.* 7 et 9.

dra, leur dit-il (1), la douleur et les gémissemens fuiront devant lui. A son aspect, le pied du boiteux deviendra léger comme celui du cerf, la langue du muet se déliera, l'oreille du sourd entendra, et les yeux de l'aveugle s'ouvriront. On verra le loup dépouillé de sa férocité, obéir à la houlette ainsi que la brebis, le léopard se jouer avec le chevreau, l'ours et le lion brouter à côté du bœuf, et le dard de l'aspic s'émousser dans toute l'étendue de la sainte montagne : c'est-à-dire, que la cruauté et la violence, la malignité, la perfidie, tout genre d'iniquité sera proscrit par l'évangile, comme le prophète l'explique lui-même, dans la cause étonnante qu'il assigne à ce nouvel ordre de choses. Car ce prodige, ajoute-t-il, arrivera, parce que la terre sera remplie de la connaissance du Seigneur. Il marque encore mieux l'établissement et la sainte fécondité de l'église, lorsqu'il adresse ces paroles à cette mère des nations (2) : Poussez des cris de joie, vous qui n'enfantiez point, vous qui gémissiez depuis si long-temps dans l'opprobre de la stérilité. Les enfans de la femme ainsi négligée, dit le Seigneur, vont être en bien plus grand nombre que ceux de la première épouse : ils accourront de l'Assyrie, de l'Egypte et des Isles, ou de l'Europe, de toutes les régions les plus éloignées. Non, vous ne vous souviendrez plus de votre longue viduité, et je vous ferai oublier jusqu'à la honte de votre jeunesse. Cherchez un vaste emplacement, déployez-y vos tabernacles, et les étendez à droite et à gauche : celui qui vous a choisie, s'attache inséparablement à vous ; son nom est le Seigneur, le Sauveur d'Israël, le Dieu de toute la terre. Je fonderai votre nouvelle habitation, vous dit-il, plus solidement que ne le sont les collines et les montagnes. Les remparts en seront de jaspe, les portes plus éclatantes et plus à l'épreuve que le saphir et le diamant. Mais l'appui inébranlable de

(1) Is. 35. (2) Is. 54 et 60.

votre puissance et de votre bonheur ; ce sera la justice et la discipline que vos enfans tiendront du saint d'Israël.

A ces traits de grandeur, sous lesquels on montre le Messie, on joint la prédiction des douleurs et des opprobres dont il sera rassasié ; et tel devait être le tableau, pour représenter dans son intégrité le ministère du Rédempteur. Dieu offensé par les hommes s'était engagé à leur pardonner ; mais il ne leur avait pas promis un pardon gratuit. Il prétendait au contraire, tout en signalant sa miséricorde, venger encore mieux sa justice et sa majesté infinie, que par la proscription des anges rebelles. Cette pleine satisfaction n'était pas au pouvoir d'une créature, quelque parfaite qu'on la supposât, et un homme, sans être Dieu, n'y pouvait atteindre. Mais un Dieu, sans être homme, ne pouvant ni s'humilier, ni souffrir, ne pouvait pas non plus se la procurer. Il fallait donc un Dieu-Homme ; et si le Messie, chargé de la réparation, eût été quelque chose de moins, il se fût trouvé au-dessous de sa destination et de ses engagemens.

C'est pourquoi Isaïe, après David, ne manque pas de joindre aux attributs du fils de Dieu, les souffrances du fils de l'homme, avec leurs circonstances les plus particulières. Le roi prophète (1) avait vu tous les membres de cette grande victime disloqués par les tourmens, ses pieds et ses mains percés, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses vêtemens partagés, sa tunique jetée au sort, ses ennemis insulter avec amertume à ses douleurs, et avec la férocité des plus cruels animaux, s'assouvir de son sang. Le fils d'Amos (2) voit l'homme de douleur frappé de la main de Dieu, traité comme le dernier des hommes, et réduit à une sorte d'anéantissement. Il le voit et le présente défiguré comme un lépreux, par les fouets, par

(1) Ps. 21. (2) Is. 53.

les cloux, par la couronne d'épines, par des plaies si multipliées, que depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, on n'aperçoit en lui aucun trait de sa divine beauté, ni presque de son humanité. Il paraissait moins un homme, ajoute le prophète, qu'un ver de terre foulé aux pieds. Toutefois, reprend-il, il n'avait commis aucune iniquité; mais le Seigneur l'avait chargé de tous nos forfaits, et c'est pour les expier, qu'il est ainsi moulu de coups; c'est par ses blessures, c'est par la générosité de son oblation que nous sommes guéris. Il est immolé, parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas seulement ouvert la bouche pour sa défense; il a été conduit à la mort, comme un agneau qui ne se plaint pas sous la main qui le frappe.

Isaïe exprime jusqu'aux particularités les plus singulières, telles que la prière du Sauveur pour ses bourreaux, sa mort entre deux scélérats, et sa sépulture dans le tombeau du riche, ou de Joseph d'Arimathie. Mais ce qu'il publie avec le plus de complaisance, c'est la gloire de cette sépulture, si honorée en effet dans la suite par les hommages des plus grands potentats, par le concours des princes et des peuples du nord et du midi, de l'orient et de l'occident. Ainsi cette sublime prophétie nous préparait-elle à l'explication de l'énigme qu'elle ajoute au tableau du médiateur immolé; savoir, que par les souffrances endurées pour les péchés d'autrui, il se ferait une longue postérité, qu'il dépouillerait le fort armé, de la manière la plus glorieuse, en affranchirait les esclaves, et les rendrait justes de sa propre justice.

Qu'on rapproche à présent l'évangile de ces différens oracles, proférés tant de siècles auparavant, et qu'on examine si tous les traits du tableau prophétique ne s'y rencontrent pas, comme dans l'unique objet qu'il peut représenter. C'est le pieux et consolant exercice que nous laissons à nos lecteurs, tous instruits de l'histoire évangélique, en leur indiquant cependant encore les traits qu'ils

doivent observer avec le plus d'attention, dans la vie mortelle du Verbe fait chair.

Ils y remarqueront que malgré les merveilles de sa naissance, ou demeurées secrètes, ou faisant peu d'impression sur l'Israélite charnel, son enfance et sa jeunesse se passèrent dans l'obscurité de la retraite et l'oubli des hommes. A l'âge d'environ trente ans, il se fait annoncer par le précurseur, qu'Isaïe avait appelé la voix de celui qui crie dans le désert(1). Aussitôt après il paraît au grand jour, il exerce avec éclat le ministère de la parole, il lève tous les voiles des prophéties, il fait retentir les synagogues des vérités qu'elles n'ont point encore entendues. Des flots de grâce et de lumière coulent de sa bouche; tous les assistans sont dans l'admiration, et se disent les uns aux autres : *N'est-ce pas le fils de l'artisan Joseph, qui montre cette profondeur de doctrine, sans avoir étudié les lettres?* Le monde en effet n'avait jamais rien vu de semblable, pour le développement des mystères, pour la pureté et la sublimité de la morale, pour le pouvoir qu'il a sur tous les esprits.

En passant près d'un lac de la Galilée, il rencontre deux pêcheurs, Simon, depuis nommé Pierre, et son frère André, qui préparaient leurs filets; il leur dit : *suivez-moi*; et ils abandonnent tout pour le suivre. Il s'attache ainsi tous les disciples qu'il juge à propos, avec une promptitude qui ne laisse pas à un fils le temps de rendre à son père les devoirs de la sépulture; avec une constance qui ayant mis la main à l'œuvre, ne se permet plus un regard en arrière. Les troupes du peuple le suivent avec une ardeur semblable. Il gouverne les cœurs, il éclaire les esprits, il exerce les fonctions de la parole, d'une manière visiblement supérieure au pouvoir borné des scribes et des pharisiens.

Par quelles admirables leçons remplit-il, surpasse-t-il l'attente de la multitude, dès le premier

---

(1) Is. 40.

sermon qu'il leur fait sur la montagne ? Quelles idées de vertu et de perfection, élevées au-dessus des maximes de tous les législateurs, et des réformateurs les plus austères ? Où a-t-il puisé cette morale si sublime et si pure, dont il donne les premières leçons ? Du sein d'un peuple charnel, qui attache le salut à son temple et à ses observances extérieures, dans le temps où la doctrine de Moyse s'altère par les traditions multipliées des partis, les plus sublimes leçons se font entendre, et montrent que celui qui les publie n'en a tiré les élémens que de lui-même. Si votre justice, dit-il à ses disciples, n'est plus grande que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. On vous disait d'aimer votre frère, et de haïr votre ennemi ; et moi je vous commande de faire du bien à vos calomniateurs et à vos persécuteurs. On vous disait de redemander œil pour œil, et dent pour dent ; et moi je vous dis de porter la perfection jusqu'à présenter la joue gauche à celui qui vous donne un soufflet sur la droite, jusqu'à livrer votre manteau à celui qui vous enlève votre tunique. On vous disait de ne point renvoyer votre épouse, sans lui déclarer par écrit que vous la répudiiez ; et moi je vous déclare que désormais quiconque abandonnera sa femme, hors le cas d'infidélité, ou qui épousera une femme répudiée, en quelque cas que ce puisse être, sera coupable d'adultère. Sachez même qu'en portant simplement un regard passionné sur une femme, vous en avez déjà abusé dans votre cœur. On se borne à vous défendre la profanation du nom de Dieu ; et moi je vous interdis tout jurement inutile, même par les créatures, en qui vous devez révérer le Créateur. Ne vous abstenez pas seulement de l'œuvre extérieure, mais des pensées et des affections mauvaises, qui souillent aussi l'homme, et lui corrompent le cœur d'où procèdent les œuvres. Dans les exercices mêmes de la vertu, ne vous réputez pas innocens, si vous n'épurez

soigneusement vos motifs. Quand vous faites l'aumône, ne l'annoncez pas au son de la trompette, comme les hypocrites; mais que votre main gauche ignore ce que donne la droite. Ne cherchez pas cette vaine récompense qui consiste dans l'estime du monde ; mais les seuls regards du père cèleste, qui pénètrent dans les lieux les plus cachés. N'amassez pas des trésors que la rouille consume tous les jours, et qui peuvent devenir la proie des voleurs : c'est dans le ciel qu'il faut placer votre trésor, avec toutes les affections de votre cœur. Il faut en un mot que vous soyez parfaits, comme votre père céleste est parfait.

Quelle sublimité de maximes et de législation ! Mais plus différent encore de tous les législateurs, qui traçaient seulement les règles, sans donner la force de les réduire en pratique, il confère la grâce pour suivre tous ses enseignemens, et les fait goûter aux ames les plus dépravées. Il rend les pécheurs publics, les maîtres et les modèles de la perfection. A sa première invitation, Matthieu le publicain abandonne tout, et devient l'un de ses plus zélés coopérateurs. Le chef de ces publicains tant décriés, Zachée le dispute au peuple fidèle, en piété et en humilité, exerce une libéralité qui confond toute l'ostentation pharisaïque. La pécheresse de Jérusalem fait une pénitence si exemplaire, que son nom se rend recommandable entre tous les justes que forme l'évangile. La débauchée présomptueuse de Samarie ne sort pas seulement du schisme et du désordre, mais devient l'apôtre de ses concitoyens. Le larron se convertit si merveilleusement sur la croix, qu'au même jour qu'il est proscrit de la société des hommes, il entre en participation de la félicité angélique.

Le divin auteur de la loi de grâce fait pratiquer la perfection aux ames faibles, et donne aux esprits les moins pénétrans, les plus hautes connaissances des choses de Dieu. La plupart des juifs, avec la loi et les prophètes, qui étaient en grande

partie des livres scellés pour eux, ne savaient pas même énoncer le premier de nos mystères. Si en nommant le Dieu d'Israël *celui qui est*, ils pouvaient exprimer d'une manière générale l'indépendance et l'infinie perfection de son être, au moins ne savaient-ils pas spécifier sa manière d'être en trois personnes également parfaites.

Dans les plus beaux temps des Hébreux, Salomon leur propose encore cette question singulière : *Dites-moi le nom de Dieu et le nom de son fils, si vous le savez* (1). Or Jesus-Christ nous apprend à tous, que ce nom mystérieux est celui de Père, mais d'un Père qui engendre de toute éternité un Fils égal à lui; et que le nom de ce Fils, qui est l'empreinte éternelle de sa substance, et l'image naturelle de toutes ses perfections, n'est autre que le nom de Verbe. Avec le Père et le Fils, nous connaissons pareillement le Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre, et le lien éternel de leur union. C'était au Fils, qui résidait dans le sein du Père, et tout à la fois au milieu de nous; c'était à cette lumière qui éclate au milieu des ténèbres, de manifester à chacun des fidèles, ce qui n'avait été connu jusque-là que des amis de Dieu, tels que les patriarches et les prophètes, ce qui fait l'admiration des chérubins même. C'était à lui de nous apprendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme sauveur des autres hommes, était en même temps annoncé sous le nom et les attributs inaliénables de la divinité; d'où vient qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; en un mot, c'était à lui de nous apprendre qu'il est Dieu incarné, et qu'afin de réconcilier toutes choses en lui-même, il unit dans sa personne la nature humaine avec la nature divine. Or il l'a fait durant tout le cours de son ministère, en inculquant dans toutes les rencontres, qu'il était descendu du ciel,

(1) Prov. 30.

et qu'il est cependant au ciel ; et plus clairement encore, qu'il est fils d'Abraham, et qu'il était avant la création d'Abraham.

Mais avec quelle dignité, avec quel sang-froid adorable, si l'on peut s'exprimer ainsi, traite-t-il de si hauts objets ? Ces merveilles dont la perspective causait des transports si étranges aux plus illustres des patriarches et des prophètes, ne l'étonnent nullement. Il en parle d'un air facile et naturel, comme étant né au sein de ces divines grandeurs, et comme l'éternel dépositaire des secrets de l'Eternel.

Il opère de même les prodiges de sa toute-puissance. Pendant plusieurs années consécutives, il parcourt la Palestine, en comblant de bienfaits miraculeux tous ses habitans ; et lui seul ne ressent pas l'admiration qu'il excite. La mort de Lazare, qu'il arrache à la corruption du tombeau, après quatre jours de sépulture, n'est dans son langage que le réveil d'une personne endormie. Il dit au paralytique de trente-huit ans, sans nul signe d'émotion, et comme à un homme en pleine santé, d'emporter son lit, et de retourner à sa maison. Il commande avec la même tranquillité et la même efficacité, à toutes les maladies et à toutes les puissances de l'enfer. Le principe de ses divines opérations est en lui ; elles coulent de source, comme d'elles-mêmes, et semblent quelquefois prévenir ses ordres. Après que l'hémoroïsse eut été guérie par ce seul attouchement de sa robe, *je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi* ; et il en sortait une infinité, dit l'évangéliste, qui rendaient la santé à tout le monde.

Il ne se montre pas moins le modèle de la perfection, que le docteur de la vérité et le maître de la nature. *Qui de vous me reprendra de péché ?* dit-il au milieu d'une multitude d'ennemis attentifs et jaloux, sans qu'aucun d'eux ait jamais répliqué que par ces injures vagues et grossières qui annoncent l'impuissance de former la moindre accusation plausible. Si on lui reproche de fréquenter

les pécheurs et les publicains, c'est le dépit et l'orgueil pharisaïque qui tient en vain ce langage contre le plus humble et le plus grand des enfans des hommes.

Mais la pureté bien plus qu'angélique de ses mœurs est si reconnue, que pendant tout le cours de sa vie, jamais la noirceur la plus envenimée ne tenta seulement de le calomnier sur cet article. Il se glorifie hautement, sans être jamais démenti, que toute son occupation est d'accomplir les volontés de son père.

Quelle assiduité au temple, sa seule demeure dans Jérusalem, à la célébration des fêtes, à tous les exercices d'une religion purement figurative, et prête à être abolie, mais qu'il honore jusqu'au dernier moment marqué par le Seigneur pour l'exaltation de son Christ! Quel zèle pour la maison de Dieu! il en est dévoré. Ce prince de la paix, en toute sa vie, ne marque de colère qu'aux profanateurs qui, de la maison de prière, font le théâtre de leur négoce et de leur avidité sacrilége. Quelle révérence pour la chaire de Moyse, malgré l'indignité de ceux qui y sont assis! Quelle déférence pour les prêtres! Il renvoie par-devant eux les lépreux qu'il a guéris miraculeusement; il soumet ses divines œuvres à leur examen. Quelle générosité! quel désintéressement! quel détachement des richesses et des grandeurs humaines! Ce sont des biens frivoles et dangereux dans ses principes; c'est un sujet d'effroi et de pleurs.

Plus indigent que les animaux sauvages, qui ont au moins une caverne pour se retirer, il n'a pas où reposer sa tête. Roi des rois et Seigneur des seigneurs, comme fils de Dieu; comme fils de l'homme, héritier du trône de David; les peuples pénétrés de vénération pour l'auguste majesté de sa personne, le veulent établir dans la possession de tant de droits, et il prend la fuite, comme s'il était question de se dérober au comble de l'infortune. Il paye exactement le tribut; et s'il veut qu'on

rende à Dieu ce qui appartient à Dieu, il enseigne, par ses exemples comme par ses préceptes, à rendre également à César ce qui appartient à César.

Quelle est sa charité et sa bienfaisance? Sa vie publique en fut un exercice perpétuel. Pour répandre en tout lieu ses bienfaits, il parcourait sans cesse la Judée et la Galilée, les confins même de Tyr et de Sidon; quoiqu'il ne fût pas envoyé directement à ces villes idolâtres. Il faisait du bien au pharisien jaloux, comme au plus fidèle Israélite, subordonnait ses miracles et sa gloire au plus grand avantage de son peuple, n'opérait point dans le ciel les signes qu'exigeaient les Juifs pour lui rendre leurs hommages; mais il délivrait les démoniaques, guérissait les malades de toute espèce, ressuscitait les morts, convertissait les cœurs, remettait les péchés, procurait le salut des corps et des ames en toutes les manières. L'envie et l'ingratitude, les emportemens et les piéges, nul danger, nul obstacle n'est capable de le rebuter. Il étonne ses disciples, par l'intrépidité avec laquelle il retourne au lieu où ses ennemis attentaient à ses jours, et avaient presque réussi tout récemment à le mettre à mort.

Quelle force enfin, et quelle divine constance, dans la consommation de son sacrifice, où sa vertu toute nue le soutient, sans nulle consolation, sans nul applaudissement de la part de la multitude, qui n'est témoin de sa magnanimité que pour en blasphémer le saint héroïsme. Le plus vanté des philosophes (1), en cherchant l'idée de la vertu parfaite, a trouvé que, comme le plus odieux des mortels serait le scélérat qui, par son hypocrisie, s'attirerait toute la considération due à l'homme de bien, aussi le plus estimable devait être le juste infortuné qui, digne de toutes les récompenses de la vertu, serait couvert de tous les opprobres du crime; ensorte que n'ayant pour lui que sa

(1) Plat. *de Republ.* l. 2.

conscience,

conscience, il se verrait condamner par tout son peuple au dernier supplice. Idée juste et admirable, que Dieu n'a mise dans l'esprit d'un sage du paganisme, comme l'ont observé tant de pères, que pour en montrer la réalité dans le Sauveur du monde, avec cette circonstance qui renchérit sur la chose, savoir, qu'il sut souffrir et mourir sans ostentation comme sans faiblesse.

Vertu la plus élevée au-dessus des forces d'un pur homme, et uniquement propre du fils de l'homme, qui n'est qu'une même personne avec le fils de Dieu; vertu qui le fait paraître encore plus grand dans les opprobres de sa mort, que dans les actions de sa vie les plus éclatantes, et qui, malgré le scandale du juif et les risées du gentil, imprime au mystère de la croix le sceau frappant de la puissance et de la sagesse divine. L'auguste victime qui est immolée, ne l'est que parce qu'elle l'a voulu. Il a prévu cette mort annoncée par tant de prophètes; il en a prédit toutes les circonstances; il se livre lui-même, dès que l'heure des puissances de ténèbres est arrivée; et en s'abandonnant entre les mains de ses ennemis, il leur défend d'attenter à la vie ou à la liberté de ses disciples. Il ne dit pas un mot pour sa défense; il impose un silence absolu à cette divine éloquence, qui avait confondu tant de fois l'envie et la malignité; il dédaigne la protection du président romain, qui n'attendait, pour ainsi dire, que son aveu pour le délivrer. Par une magnanimité si nouvelle, il lui imprime une admiration mêlée d'effroi; il refuse un de ces signes qui lui étaient si familiers, à la curiosité d'Hérode et aux premières démonstrations de sa bienveillance, qu'il laisse dégénérer en une compassion aussi stérile que méprisante. Il n'ouvre la bouche que pour excuser les attentats commis contre lui, pour solliciter des grâces en faveur de ses bourreaux, pour accomplir les différentes parties des prophéties, jusqu'à ce que tout soit consommé. Cependant la terre tremble, les rochers se fendent, les tom-

beaux s'entr'ouvrent, le voile du temple se déchire, le soleil, sans que nul obstacle étranger arrête ses rayons, s'éclipse durant trois heures ; toute la nature consternée rend hommage à son auteur ; et pour montrer lui-même que sa mort n'est point l'effet de sa faiblesse, il pousse en soupirant un cri si fort et si extraordinaire, qu'il fait publier aux païens mêmes que celui qui meurt de la sorte est vraiment le fils de Dieu.

Il ressuscite trois jours après sa mort, il apparaît triomphant à ses disciples, il raffermit ses apôtres, la base de cette église immense, qui comprend toutes les tribus et toutes les nations ; il donne la dernière forme à son ouvrage, fait reconnaître Pierre pour le prince du collége apostolique, lui confie, et à ses collègues, le pouvoir que son père lui avait remis, leur promet d'être avec eux par son assistance continuelle et quotidienne, jusqu'à la consommation des siècles. Toutefois il leur déclara qu'ils ne devaient pas mettre la main à la grande œuvre pour laquelle il les avait choisis, sans avoir reçu auparavant, avec l'Esprit-Saint, les qualités plus qu'humaines qui les y devaient disposer. *En attendant*, leur dit-il avant de les quitter pour monter au ciel, *demeurez tranquilles à Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut.* Il les bénit ensuite, et en leur présence il s'éleva aux cieux, dans tout l'éclat de sa gloire, quarante jours après sa résurrection. Ils s'en retournèrent à Jérusalem, suivant ses ordres, y passèrent dix jours dans la retraite et la prière ; et à cette époque, où se forma proprement l'église, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles sous le gouvernement des pasteurs légitimes, va commencer le cours de l'histoire que nous en avons entreprise.

L'AN TRENTE-TROIS de Jesus-Christ (1), selon la manière ordinaire de compter, Pierre établi leur chef et son vicaire, proposa de remplacer, avant

(1) Act. 1.

toute chose, le traître Judas, qui avait été l'un des douze. En vertu de sa primauté ou de l'autorité suréminente dont il était revêtu, il s'éleva au milieu de ses dix collègues dans l'apostolat, et des disciples rassemblés à Jérusalem au nombre d'environ six-vingts, et leur exposa la nécessité de remplir le collége apostolique. Ils l'entendirent avec tout le respect que méritait le chef de l'église, portèrent le même jugement que lui, et l'on procéda sur le champ à l'exécution.

On proposa deux sujets, Joseph, nommé Barsabas en hébreu, en latin le Juste, et Mathias, l'un et l'autre si également doués des vertus et des qualités convenables, que l'on conjura le Seigneur de déterminer lui-même le choix entre les deux. On l'abandonna au sort, et il tomba sur Mathias, qui de simple disciple se trouva aussitôt élevé à la dignité d'apôtre du premier ordre. Ainsi furent remplis, sans exception, les douze trônes où devaient s'asseoir, suivant la parole du fils de Dieu, les pasteurs envoyés en premier lieu aux douze tribus d'Israël, dont ils devaient anathématiser les incrédules, et et à qui ils devaient substituer des peuples plus dociles. Outre Pierre leur chef, et Mathias dont nous venons de parler, les dix autres étaient Jean et Jacques fils de Zébédée; André, frère de Pierre et le premier appelé; Philippe; Thomas, aussi ferme dans la foi qu'il avait paru chancelant; Barthélemi; Matthieu ou Levi, qui avait été publicain; Jacques, dit le Mineur, fils d'Alphée et de Marie, sœur ou proche parente de la sainte Vierge; Simon de Cana, et Jude ou Thadée, frère de Jacques le Mineur. Tels furent les ministres que le Tout-puissant voulut employer à l'exécution du plus grand de tous les desseins; tous, à l'exception de Matthieu, gens sans fortune et sans lettres, sortis de la lie du peuple, et appliqués depuis l'enfance à la plus grossière des professions. Ils se tenaient depuis dix jours dans le recueillement, quand le propre jour de la Pentecôte ou de l'oblation des prémices du

blé, l'une des trois fêtes principales du peuple de Dieu, sur les neuf heures du matin (1), au moment que l'on offrait au temple les pains du blé nouveau, on entendit tout-à-coup un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, dont retentit toute la maison où ils étaient assemblés. L'on vit en même tems des langues de feu descendre du ciel, et se reposer sur chacun d'eux. C'était le symbole de l'opération merveilleuse de l'Esprit-Saint qui les remplissait. Au même instant ce furent des hommes tout différens de ce qu'ils avaient été, d'une élévation d'ame extraordinaire, pleins de science et de lumières, en un mot, les dignes ministres de l'Eternel, et de généreux apôtres. Ils ne purent contenir l'ardeur sacrée qui les embrasait; ils quittèrent leur retraite, et rendirent publiquement témoignage à Jesus-Christ.

On s'aperçut qu'ils parlaient diverses langues; la solennité de la fête ayant rassemblé à Jérusalem toutes sortes d'étrangers, Juifs d'origine, mais habitans de tous les pays. Il y avait des Parthes, des Mèdes et des Arabes; des gens de la Mésopotamie, de la Cappadoce, de toutes les provinces de l'Asie-Mineure, ainsi que de la Haute-Asie, et des îles nombreuses de la Grèce; des Egyptiens, des Lybiens, des Romains même, c'est-à-dire des juifs nés en ces différentes régions, nouvellement arrivés en Palestine. Jamais le concours n'avait été si grand, pour la Pâque et les fêtes suivantes; tout le monde étant persuadé, au rapport de l'historien Joseph (1), que les prophéties touchaient à leur terme, et que le Messie allait paraître. Les apôtres se mêlèrent dans la foule, annonçant l'évangile à tous ceux qui les environnaient, répondant aux questions et aux objections. Chaque étranger les entend parler dans sa propre langue, d'une manière si aisée et si naturelle, qu'il les croirait du pays où il est né, s'ils n'étaient généralement con-

(1) Act. 2

(2) Joseph, *Lib. Bell. VII*, 12.

nus pour de pauvres pêcheurs de Galilée, attachés dès leur enfance aux bords du lac, où leur travail fournissait à leur subsistance. Jamais on n'a rien vu de semblable : chacun est juge et témoin ; la calomnie elle-même est forcée de finir par l'admiration.

Le chef du collége apostolique adressa d'une voix haute la parole à tout le monde, exposa par ordre les mystères accomplis dans la personne de Jesus de Nazareth, et leur montra que le fils de l'homme, que l'on avait condamné quelques semaines auparavant, était en même temps le fils de Dieu et le Messie. Trois mille hommes se convertirent.

Peu de temps après, sur les trois heures du soir, Pierre alla au temple avec le disciple bien-aimé. C'était le temps de la prière (1); et tandis que subsista la synagogue, que les fidèles circoncis voulaient révérer jusqu'à son extinction, ils ne manquèrent pas de suivre les exercices de la religion mosaïque. Les deux apôtres trouvèrent à la porte du lieu saint, nommée la Belle-Porte, un pauvre qui était né boiteux, et qui ne pouvant faire aucun usage de ses jambes, s'y faisait tous les jours porter, pour demander l'aumône aux passans. Comme il s'y trouvait fort assidument depuis une longue suite d'années, en ayant déjà quarante, il était connu de toute la ville. Il représenta sa misère aux apôtres, et les pria de la soulager. L'esprit de Dieu les avertit intérieurement l'un à l'autre, du prodige qu'il voulait opérer par leur entremise. *Jetez les yeux sur nous*, dirent-ils à ce malheureux, d'un air attendri. Il les fixa avec toute l'attention que donne l'espérance. *Nous n'avons ni or ni argent*, reprit Pierre, *mais nous vous faisons le bien qui dépend de nous. Au nom de Jesus le Nazaréen, levez-vous et marchez.* Il le prit en même temps par la main, pour l'engager à faire usage de ses jambes. Le boiteux les sent aussitôt affermies ; et ne se

(1) Joseph, *Ant. XIV*, 8.

possédant pas de joie, il la témoigne par des mouvemens et des transports extraordinaires. Pierre et Jean entrèrent dans le temple : il suivit ses bienfaiteurs, et rendit au Seigneur les actions de grâces les plus expressives.

Ils s'avancèrent tous trois vers la galerie, qu'on nommait le portique de Salomon. Tout le peuple épars dans les dehors, accourut de tous côtés ; et bientôt Pierre se vit entouré d'une foule nombreuse, empressée à l'entendre, au sujet de la merveille qui venait de s'opérer.

« Enfans d'Israël, leur dit-il, quel est le principe de votre étonnement ? et pourquoi arrêtez-vous les yeux sur nous, comme si nous avions guéri cet homme par notre propre puissance ? Ce n'est pas nous, c'est Jesus-Christ, fils unique du Très-haut, le même que vous avez livré à Ponce Pilate, en forçant ce gouverneur infidèle à porter la sentence de condamnation ; c'est ce fils de David, votre Christ et votre vrai roi, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vient de glorifier. Vous lui avez préféré un insigne brigand, un homicide ; vous avez opiniâtrément sollicité la délivrance du scélérat Barrabas, et fait proscrire l'auteur même de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, ainsi que nous l'attestons, nous qui l'avons vu de nos propres yeux dans la gloire de sa résurrection et de son triomphe. C'est par la foi qu'on doit avoir en lui, que cet homme que vous voyez et connaissez tous, vient d'obtenir une guérison parfaite, à la vue de tant de témoins. Toutefois si je vous dis, mes frères, que vous avez fait mourir le Juste par excellence et le Messie, ce n'est pas pour vous faire injure. Je reconnais, au contraire, que vous avez agi par ignorance, avec vos magistrats, vos anciens et les princes de vos prêtres. Le Seigneur a tout fait servir à l'accomplissement des desseins de sa miséricorde, à la consommation du sacrifice de son Christ, annoncé par tous les prophètes. Faites donc pénitence,

» pour n'être pas exclus de cette bénédiction pro» mise à nos pères, et dans la race d'Abraham, à » toute la terre. Nous voici au terme décisif qui a » été prédit par les saints oracles de tous les temps, » et dont Moyse disait en particulier : *Voilà que le » Seigneur vous suscitera un prophète, pris du mi» lieu de vos frères, dont la doctrine confirmera la » mienne, et la portera à sa perfection. Ouvrez » l'oreille, pour en prendre le sens, et soumettez» vous sans réserve à ses lois ; si quelqu'un s'y rend » indocile, qu'il soit exterminé du milieu de son » peuple.* »

Cinq mille personnes, sans y comprendre les femmes ni les enfans, se convertirent à ce discours, qui fut néanmoins interrompu par les sacrificateurs et les gardes du temple, joints à une troupe animée de saducéens. Tous ces incrédules, peu d'accord entr'eux, ne manquèrent pas cependant de s'unir contre les disciples de Jesus; les premiers ne pouvant souffrir que l'on manifestât la résurrection glorieuse du Sauveur, et les saducéens qui ne croyant pas la résurrection des corps, comptaient néanmoins bien des prêtres parmi eux, s'irritant de la preuve qui résultait de la résurrection de l'Homme-Dieu, en faveur de la résurrection future de tous les hommes. Ils se saisirent des deux apôtres, et du mendiant guéri ; et comme il était déjà tard, ils les firent soigneusement garder jusqu'au lendemain.

Dès le matin, le sanhedrin s'assembla (1). C'était le conseil suprême de la nation juive, composé de soixante et onze membres, dont vingt-quatre princes des prêtres, ou chefs des vingt-quatre familles sacerdotales, le reste docteurs, lévites et anciens de chaque tribu. Anne ou Ananus, beau-père de Caïphe, était président de cette compagnie, qui ne se convoquait que pour les affaires de grande importance. On amena les apôtres Pierre et Jean

(1) Thal. *Cod. Sanh. c.* 1 *et seq.*

au milieu de l'assemblée, et on leur demanda en quel nom, ou par quelle vertu ils avaient fait le prodige dont on ne contestait pas la vérité. Pierre répondit avec assurance, que c'était au nom de Jesus crucifié; que la crainte des mauvais traitemens ne pouvait l'empêcher de rendre gloire au premier auteur d'une opération si miraculeuse; que ce tout-puissant bienfaiteur était véritablement la pierre fondamentale dont il est fait mention dans les prophéties, et qui, pour avoir été rejetée, n'en était pas moins la base de tout l'édifice du salut; qu'enfin ses propres ennemis n'avaient aucun autre fondement d'espérance pour le ciel.

Cette fermeté et cette connaissance des écritures en des gens sans éducation et sans étude, qu'on avait vus peu auparavant si faibles à la mort de Jesus, jeta dans le plus grand étonnement. On voyait à leurs côtés le boiteux guéri; et le fait n'était pas de nature à recevoir aucun tour favorable aux vues du conseil. On éloigna les accusés, et l'on délibéra long-temps. La résolution n'en eut, ni plus de suite ni plus de vigueur.. On les fit rapprocher, et tout finit par des menaces vagues. Le président, en leur rendant la liberté, leur défendit d'enseigner en aucune manière, ni d'annoncer le nom de Jesus. « Non, répondirent ensemble les deux apôtres, » nous ne pouvons obéir à un pareil ordre. Jugez» en vous-mêmes, sur la loi que vous révérez » comme nous. Est-il juste d'écouter les hommes » plutôt que la voix du ciel, qui nous commande » d'annoncer les vérités dont il nous a fait déposi» taires, et qui confirme notre prédication par des » signes si peu équivoques? » On les menaça de rechef; cependant on les élargit, parce qu'on craignait le peuple, qui glorifiait hautement le Seigneur de ce qui était arrivé.

Pierre et Jean ne manquèrent pas d'en rendre compte aux fidèles. Tous en bénirent le Toutpuissant; et jugeant bien que la paix accordée par la synagogue ne durerait qu'autant qu'elle verrait

de risque à la rompre, ils prièrent le Seigneur de donner aux prédicateurs de son nom, avec la vertu des miracles, la grâce de les faire servir à sa gloire. A la fin de cette prière, le ciel marqua d'une manière sensible, qu'il l'avait exaucée. Le lieu où les apôtres se trouvaient avec leurs disciples, fut ébranlé, et tous les assistans reçurent avec plus d'abondance les dons de l'Esprit-Saint.

Les pures impressions qui se faisaient sur les cœurs, étaient encore plus salutaires que le don des langues et des autres prodiges. Tout Jérusalem s'en édifiait, au moins l'ordre du peuple naturellement simple et droit, et qui ne doit ordinairement sa perversité qu'aux séductions étrangères de l'ambition. Ils voyaient les fidèles, non-seulement pieux, recueillis, assidus à la prière et à l'instruction; mais ce qui frappait beaucoup plus une nation aussi attachée aux biens terrestres que le furent les Juifs dans tous les temps, ils admiraient dans les sectateurs de cette loi nouvelle, un désintéressement plus angélique qu'humain. Tous en effet n'avaient qu'un cœur et qu'une ame, et ne semblaient faire qu'une grande famille, où personne ne possédait rien qui ne fût également à ses frères. Ils vendaient leurs maisons et leurs terres, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, qui le distribuaient à toutes les familles. Ainsi il n'y avait plus ni riches, ni pauvres parmi eux, ni péril du superflu, ni souci de l'indigence; mais toute cette sainte société coulait des jours heureux dans l'innocence et la concorde la plus inaltérable.

Il est vrai que les chrétiens avaient trouvé l'exemple de ce détachement dans les esséniens (1), espèce de juifs qui passaient pour beaucoup plus saints que les autres. Mais ils étaient aussi les plus superstitieux, les plus jaloux de la liberté, ou d'une orgueilleuse indépendance. Ces hommes altiers se

(1) Jos. Bel. 11, 12.

piquaient de ne reconnaître d'autre maître que Dieu ; et ils auraient tout sacrifié, plutôt que de se soumettre à aucun humain, par quelque motif que ce fût (1) : bien éloignés en cela de la vertu pure et modeste des fidèles croyans, aussi humbles que désintéressés, et les plus sociables comme les plus édifians de tous les hommes.

Les apôtres s'appliquaient à cultiver ces productions de la grâce, sur-tout dans les prosélytes qui augmentaient de jour en jour le nombre des fidèles. Ils affermissaient la foi, qui ne devait pas rester long-temps en paix. Ils réglaient avec soin les mœurs et la discipline. Ils rassemblaient les frères, pour les exercices propres de leur religion, dans la maison de quelques-uns des disciples les plus accrédités. Là on célébrait l'adorable sacrifice, on recevait les sacremens, on entendait retracer en de fervens discours les mystères et les maximes du Rédempteur. Bientôt ses adorateurs furent en trop grand nombre pour pouvoir se réunir en un seul endroit, et il fallut se partager en diverses troupes, qui formèrent autant d'assemblées dans les différens quartiers de Jérusalem. Chaque assemblée avait ses anciens qui veillaient au bon ordre, et au moins son prêtre, ordonné selon le rit de la loi nouvelle, avec quelques ministres inférieurs. Nous apprenons de saint Epiphane (2), que dans ces premiers temps les apôtres établissaient, tantôt des évêques et des diacres sans prêtres, tantôt des prêtres et des diacres sans évêques. Mais pour le premier ordre du sacerdoce, ou les évêques, leurs fonctions ordinaires, comme celles des apôtres, étaient d'annoncer l'évangile avec plus d'éclat, de confondre l'incrédulité, de confirmer les fidèles dans la foi, de visiter les églises naissantes pour en écarter les abus, de faire de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, ou de perfectionner les premières.

(1) Jos. *Ant. XIII*, 9.
(2) Epiphan. *Tract. Hæres. ubi contra Aer.*

Ce régime et ces usages, tandis que l'église commençait à se former au milieu de ses ennemis, ne pouvaient manquer de différer de ceux de nos jours en quelques points de peu d'importance. On ne divisa l'empire et les différens royaumes en diocèses fixes et limités, qu'à mesure que les peuples et les provinces embrassèrent le christianisme. Or, avant de se tourner vers les nations, les premiers ministres de l'évangile en devaient communiquer la lumière à ceux des enfans d'Israël qui ne s'obstinaient point à y fermer les yeux. Telle fut la marche des apôtres et de leurs coopérateurs, et en quelque sorte l'origine de la discipline apostolique, qui dès-lors distinguait des choses d'une obligation étroite, et d'autres de pure perfection. De cet ordre relevé, était apparemment le dépouillement effectif et total des propriétés ou des biens de fortune : mais on exigeait strictement la droiture et la sincérité dans ceux qui faisaient profession de ce point de perfection ; et c'était une hypocrisie très-coupable, de faire le sacrifice public de tout ce qu'on avait, et d'en détourner secrètement quelque partie.

Parmi ceux que le détachement distingua, on nomme le lévite Joseph, originaire de Chypre, qui vendit une terre qu'il possédait, et en remit le prix aux apôtres. Ils lui donnèrent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire enfant de la consolation, et ils l'associèrent aux fonctions et à là dignité même d'apôtre, où nous le verrons bientôt s'illustrer.

Un autre disciple, nommé Ananie, engagé dans le mariage, entreprit, de concert avec sa femme Sapphire, de tromper le prince des apôtres. Ayant vendu ses terres, il présenta une partie de l'argent qu'il en avait retiré, et retint le reste. Dieu révéla au chef de son église cette criminelle dissimulation, et la punit avec une rigueur étonnante, mais nécessaire pour affermir l'autorité apostolique, et maintenir la pureté de l'église naissante. « Ananie, lui dit le prince des apôtres, en le re-

» gardant fixement, c'est à Dieu que vous mentez;
» et non aux hommes. Vous a-t-on contraint, par
» des sollicitations importunes, à vous défaire de
» votre héritage ? et quel aveuglement, sous l'appa-
» rence de l'œuvre la meilleure, vous précipite
» dans les piéges de Satan ? » Frappé de ces mots, comme d'un coup de foudre, Ananie tomba mort. On l'emporta sur le champ, et on l'enterra. Trois heures après parut Sapphire, qui ne savait pas ce qui venait d'arriver. Saint Pierre l'interrogea, comme son mari, sur le prix de la vente. Elle fit le même mensonge, et subit le même châtiment. Cette double punition produisit les meilleurs effets. Non-seulement les fidèles en conçurent une frayeur salutaire; mais les étrangers en prirent la plus haute idée de la grandeur et de la puissance du Dieu qui veillait ainsi à la gloire de son église.

Il s'opérait une infinité d'autres merveilles, par les mains des apôtres. Ils chassaient les esprits immondes, ils guérissaient toutes sortes de malades; et saint Pierre le faisait si habituellement, qu'on les exposait dans leurs lits, sur les places où il devait passer, afin que son ombre tombât sur eux : ce qui suffisait pour leur rendre une santé parfaite. De toutes les villes voisines, on lui apportait à Jérusalem les possédés et les infirmes. Ces merveilles multipliaient de jour en jour le nombre des fidèles; et si les principaux des juifs, par un respect humain trop ordinaire à leur condition, n'imitaient pas la multitude, ils ne pouvaient éteindre la foi, ou du moins arrêter la vénération du peuple. Cependant l'envie sacrilége des ennemis du Christ avait peine à se contenir; et pour flétrir ses adorateurs dans l'esprit du public, ils convinrent de donner une forme juridique à la persécution.

Les principaux acteurs de la cabale furent encore le grand prêtre en exercice, et les membres de son conseil : tous gens gâtés sur le fonds de la religion, et prêts à tout pour faire triompher la

secte impie des saducéens. Ils firent arrêter les plus célèbres des disciples, et on les renferma dans les prisons publiques, pour commencer dès le lendemain leur procès en règle; mais l'ange du Seigneur les en tira pendant la nuit. Le conseil étant assemblé, on les envoya chercher : tout était en état dans les prisons, et les sentinelles faisaient la garde la plus exacte à l'entour. Toutefois il ne s'y trouva plus aucun des fidèles emprisonnés. A cette nouvelle, la surprise et l'embarras se peignent sur le visage de tous les sénateurs; ils se regardent les uns les autres, ils raisonnent, ils délibèrent; mais sans trouver aucun moyen de couvrir leur honte. Cependant quelqu'un vint leur dire que les prisonniers qu'on cherchait instruisaient actuellement le peuple au milieu du temple. L'envoyé céleste, en les délivrant, leur avait enjoint d'y aller sans crainte, et de continuer à prêcher la parole du salut. On les amena avec beaucoup de ménagement et une grande démonstration d'équité, comme pour écouter leurs moyens de défense. Mais on n'en agissait ainsi que par la crainte qu'on avait d'un peuple frappé du prodige dont il avait été témoin, et qu'un premier emportement pouvait pousser à lapider les persécuteurs.

Quand les prisonniers furent devant le tribunal : « Ne vous avions-nous pas défendu très-expressément, leur dit le pontife, d'enseigner au nom » d'un homme mort, que vous prétendez être le » Christ ? Vous avez néanmoins rempli toute la » ville de sa doctrine, et vous faites retomber son » sang sur nous, comme sur autant de meurtriers » et de sacriléges. » Pierre, en son nom et en celui de ses frères, répondit comme la première fois, *que nulle puissance humaine ne pouvait les empêcher d'obéir au Seigneur;* et il ajouta avec plus de force que jamais, *que Jesus crucifié par la synagogue, mais glorieusement ressuscité par le Dieu d'Israël, était le Sauveur dont tout Jacob devait espérer la grâce de la pénitence et la rémission des*

péchés. En un mot, le courage et le zèle furent tels dans le prince des apôtres, le dépit et la fureur dans le grand prêtre, que celui-ci, oubliant tout son système de ménagemens politiques, allait porter les choses aux dernières extrémités, quand un vénérable docteur, nommé Gamaliel, arrêta l'emportement par un avis aussi sage que simple.

Il était de la secte des pharisiens, sans en avoir la jalousie orgueilleuse; et par conséquent moins éloigné du principe de la foi et des mœurs, que le reste du conseil, rempli de saducéens, qui n'avaient de religion que ce qu'en peuvent avoir des gens persuadés que l'ame meurt avec le corps. *A quoi bon*, dit-il, *nous inquiéter au sujet de ces gens-là? Si leur entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même; si c'est l'ouvrage de Dieu, en vain y opposerez-vous vos efforts, et peut-être l'événement vous fera-t-il passer pour des gens qui résistent au Seigneur*. L'avis parut faire impression; mais on ne le suivit qu'en partie. On ne pensa plus à faire mourir les accusés; on les flagella ignominieusement, et on les renvoya, en leur défendant toujours de parler de Jesus. Si leurs ennemis prétendirent autre chose par-là, que de se tirer d'intrigue, ils s'abusèrent étrangement. Les disciples se retirèrent, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de recevoir des outrages pour le nom de Jesus-Christ, et ils n'en parurent que plus ardens à prêcher chaque jour l'évangile dans le temple, aussi bien que dans les maisons particulières.

Le nombre des prosélytes, loin de diminuer, s'accrut au contraire par cette voie; et la multitude des fidèles en devint si grande, que les apôtres ne pouvaient plus suffire à toutes les fonctions de la charité. Mais les coopérateurs sur qui ils furent obligés de se décharger; n'ayant point de caractère propre pour cela, il parut qu'ils ne s'en acquittaient point avec l'autorité, ou toute l'attention convenable. Il s'éleva quelque jalousie entre les juifs de Palestine, nommés proprement

hébreux, et ceux qui parlaient la langue grecque, appelés hellénistes. Pour prévenir une dissention plus nuisible à l'église que toutes les persécutions, le prince des apôtres convoqua l'assemblée des fidèles; et représentant, au nom de tous ses collègues, que les premiers pasteurs ne pouvaient vaquer au ministère de l'aumône, sans négliger celui de la parole ou de la prière, il proposa d'élire pour leur décharge, sept hommes sans reproches, doués des dons de l'Esprit-Saint, et spécialement du don de sagesse. La proposition fut universellement applaudie, et l'on choisit Etienne, distingué par l'ardeur de sa charité, comme par la vivacité de sa foi, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas nouvellement arrivé du pays d'Antioche. Les apôtres leur imposèrent les mains, et leur conférèrent l'ordre du diaconat, dont ils tenaient l'institution et le rit de Jesus-Christ même. Outre la distribution des aumônes, on les chargeait encore de l'administration de l'eucharistie, dans les différens quartiers de Jérusalem, où on les préposa; et tels furent les sept premiers diacres régionaires, à l'exemple desquels nous verrons par la suite instituer ceux de l'église romaine.

Par cette augmentation de coopérateurs, l'évangile fit des progrès encore plus remarquables par la qualité que par le nombre des conversions; et bientôt on vit une multitude même des enfans d'Aaron embrasser le christianisme. Il ne suffit plus à la synagogue de commander un silence mal observé : afin de prévenir une entière défection, il lui fallut entrer en dispute avec les nouveaux prédicateurs qui étaient le plus en réputation d'habileté.

On parlait sur-tout du diacre Etienne, pour la force de son raisonnement et de son éloquence, et plus encore pour les miracles éclatans qu'il ne cessait d'opérer à la vue du peuple. Les hellénistes disputaient le plus souvent avec lui, sans doute

parce qu'il était né lui-même parmi les Grecs ; comme son nom le fait croire, et qu'il en parlait ordinairement la langue. Mais ils ne purent résister à la divine sagesse qui s'exprimait par sa bouche, et ils subornèrent des témoins, pour l'accuser de blasphème. On l'arrêta, et on le traduisit au tribunal, où le grand-prêtre en personne le voulut interroger. Tous les yeux étaient fixés sur l'accusé ; et le Seigneur rehaussant par un miracle les dons de la nature, il parut tel qu'un ange du ciel, et s'énonça avec autant de dignité.

D'abord il rendit compte de ses disputes précédentes et de sa doctrine, tâchant avec douceur de lever les préventions de ses adversaires. Mais remarquant bientôt que c'était un parti pris, d'opprimer la vérité, il ne se proposa plus que d'empêcher l'effet du scandale sur la multitude : et leur reprochant avec force leur aveuglement volontaire : *Cœurs incirconcis*, leur dit-il, *je ne reconnais que trop votre obstination invétérée. Vous résistez à l'Esprit-Saint, comme l'ont fait vos pères. Est-il un prophète qu'ils ayent laissé vivre ou mourir en paix ? Mais s'ils ont mis à mort les précurseurs du Christ, vous êtes, vous personnellement, ses meurtriers sacriléges.* Ils frémissaient à ce discours, et grinçaient les dents de fureur.

Etienne, sans s'effrayer de ces cruels pronostics, lève un front serein vers le ciel, d'où il attend sa force et sa couronne. Il le voit entr'ouvert ; et au sein lumineux de la gloire éternelle, apercevant distinctement l'humanité sacrée du Sauveur, il s'écrie : *Oui, je vois en ce moment le fils de Dieu que vous méconnaissez, assis au-dessus des astres, à la droite de son père.*

Ils ne lui en laissèrent pas dire davantage, ils se bouchèrent les oreilles, comme s'il eût blasphémé ; et se jetant tumultueusement sur lui, sans attendre aucune sentence, ils le traînèrent hors de Jérusalem, où il n'était pas d'usage de verser le sang,

sang, et ils ramassèrent des cailloux pour le lapider. Les témoins qui devaient jeter les premières pierres, selon la coutume, avaient donné leurs vêtemens en garde à un jeune homme, appelé Saul, non moins animé qu'aucun d'eux, mais qui n'avait pas encore tout-à-fait trente ans, âge nécessaire pour être acteur ou témoin juridique dans ces sortes d'exécutions. C'est ce vase d'élection, abusé pour lors par les préjugés et le zèle aveugle de la religion de ses pères, qu'on verra par la suite se signaler si utilement entre les apôtres, et qui dut sa conversion aux prières que le martyr ne cessa de faire pour ses bourreaux, pendant toute la durée de son supplice. Cependant la mort d'Etienne, quelque motif infamant qu'on eût prétexté, ne lui imprima aucune flétrissure. La fougue homicide calmée, il fut enseveli et pleuré (1); ce qui ne se faisait jamais pour les coupables condamnés légitimement. Il reçut cet office religieux du pharisien Gamaliel, qui transporta les saintes reliques dans une maison de campagne qu'il avait à huit lieues de Jérusalem, et où lui-même fut enterré dans la suite, ainsi que son neveu Nicodème, qui avait déjà pris soin d'embaumer le corps du Rédempteur.

Ce premier martyre fut comme le prélude d'une persécution générale contre l'église, resserrée jusque-là dans la capitale de la Judée. Les grands et les prêtres procédèrent avec tant d'artifice, que le public inconstant crut, ou parut croire leurs ennemis coupables. Mais l'endurcissement de la capitale ne servit qu'à répandre au loin la lumière de la foi. Les seuls apôtres restèrent auprès du troupeau qu'ils avaient formé en premier lieu, et qu'ils craignaient d'abandonner au péril de la séduction; tandis que les autres ouvriers se dispersèrent dans les cantons de la Palestine plus directement soumis au gouvernement romain, et peu

(1) Thalm. Sanh. VI.

après en Phénicie, dans l'île de Chypre, et dans le pays d'Antioche. Le disciple Ananie poussa jusqu'à Damas, où il forma une église des seuls juifs convertis : car on n'annonçait pas encore l'évangile aux gentils. Cependant on emprisonna quantité de fidèles à Jérusalem, où plusieurs furent condamnés et exécutés à mort. Saul se montrait de jour en jour plus ardent à les poursuivre. Il avait sollicité et obtenu des magistrats, un plein pouvoir pour entrer dans les maisons, et y faire telles recherches qu'il lui plairait. Il en tirait indistinctement les hommes et les femmes, les chargeait de chaînes, les faisait honteusement châtier par les synagogues.

Durant cet aveuglement de ce qu'il y avait de plus qualifié dans la nation juive, les samaritains que le zèle apostolique comprenait dans les ouailles égarées de la maison d'Israël, recevaient avec des dispositions toutes différentes la doctrine du salut. Philippe, un des diacres collègues d'Etienne, prêchait ce peuple avec succès, et confirmait par d'éclatans miracles tout ce qu'il annonçait. Il y avait alors dans la Samarie (1), un certain Simon, natif de Giton, dans la même contrée, en si grand crédit par ses prestiges, qu'on l'appelait la vertu de Dieu. Il ne put néanmoins tenir devant le saint lévite. Le magicien parut même touché, fit hommage au pouvoir suprême de Jesus-Christ, et demanda le baptême. Tant de nouveaux croyans avaient cependant attiré les apôtres Pierre et Jean, qui s'étaient détachés pour un temps des frères de Jérusalem, afin d'administrer la confirmation aux néophytes de Samarie ; ce que n'avait pu faire un diacre. Le don des langues et des autres miracles accompagnait presque toujours alors la réception de ce sacrement. Simon crut pouvoir obtenir, à prix d'argent, ces divines prérogatives : il en osa faire la proposition aux apôtres. *Que ton argent*

(1) Justin. *Apol.* 2.

périsse avec toi, lui dit Pierre dans le premier mouvement de son indignation, *puisque ton impiété met les dons du ciel à une indigne enchère.* Il l'exhorta néanmoins à faire pénitence. Simon en prit le langage; mais il paraît que son repentir était simulé, et qu'il ne se conduisait que par une crainte basse des ministres du Seigneur, dépositaires de sa toute-puissance. Aussi cet insuffisant désaveu, qui ne fut pas suivi de la persévérance, n'a pas empêché que la honte de son trafic sacrilége ne demeurât à jamais attachée à son nom.

Bientôt même il employa la connaissance imparfaite qu'il avait du christianisme, à former une hérésie, la première qui se soit élevée dans l'église. Il menait avec lui une femme qu'il avait achetée à Tyr, où elle était esclave prostituée, et qui se nommait Hélène ou Sélène, mot grec qui veut dire lune. Il n'est point de rêverie qu'il ne débitât sur le compte de cette femme (1), mêlant à la mythologie le peu qu'il savait des divines écritures, et défigurant par ce monstrueux assemblage l'histoire de la création, aussi bien que nos saints mystères. Sa doctrine touchant les moeurs, n'était pas plus pure que sa foi. Il posait pour principe, qu'il n'y a point d'actions bonnes de leur nature; qu'ainsi les œuvres sont inutiles au salut, mais qu'on se sauve uniquement par la grâce, dont il se disait l'auteur. Il eut des disciples, qui firent subsister sa secte durant près de deux siècles; après quoi elle se dissipa d'elle-même, sans avoir jamais été persécutée. Tous ses sectateurs furent d'une hypocrisie et d'une dissimulation semblable à celle de leur chef, digne par-là de servir de modèle à tous les hérésiarques. Il usa principalement de feinte en présence de saint Pierre et de saint Jean, et jusqu'à ce qu'ils fussent partis de Samarie pour retourner à Jérusalem. Ces deux apôtres, les premiers et les plus illustres témoins

(1) Iren. *l.* 1, *c.* 20.

de la résurrection de Jesus-Christ, prêchèrent, en revenant, la gloire de son nom dans tout le pays des Samaritains, avec un succès égal à leur autorité.

Pour le diacre saint Philippe, il reçut ordre du Seigneur, par le ministère d'un ange, d'aller vers le midi, sur la route de Jérusalem à Gaze, qu'on nommait la voie Déserte, depuis qu'Alexandre le Grand, dans ses expéditions contre les Perses, avait ruiné cette dernière ville. Il y trouva un Ethiopien de rang distingué, eunuque et ministre de Candace, reine de cette partie de l'Ethiopie, où l'on dit que la souveraineté se conférait aux femmes, à l'exclusion des hommes. Il était Juif d'origine, ou de religion; au moins sommes-nous autorisés à le croire par l'époque de son baptême, administré dans un temps où il n'avait pas encore été décidé qu'on dût baptiser les incirconcis. Il était venu adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et s'en retournait en sanctifiant le loisir de son voyage par la lecture des livres prophétiques. Philippe entendit qu'il lisait le prophète Isaïe. *Pensez-vous*, lui dit-il, *comprendre ce que vous lisez? Non*, répondit humblement l'eunuque, à qui Dieu parlait en même temps au cœur; *mais montez ici, et vous leverez le voile que je ne saurais percer.* L'Ethiopien en était à ce texte: *Il a été conduit à la mort comme une brebis.* Le lévite de la loi nouvelle montra l'accomplissement de cette prophétie, dans la mort de Jesus de Nazareth, dont l'étranger n'avait pu manquer d'entendre parler pendant son séjour à Jérusalem. Il lui expliqua ensuite nos principaux mystères, l'ordre et l'économie de la divine miséricorde en faveur du genre humain, la nécessité d'une régénération spirituelle pour y avoir part: et comme le docile et fervent disciple eut aperçu de l'eau près du chemin: *Voilà*, dit-il, *ce qu'il faut pour me procurer la grâce du baptême, si vous n'y trouvez point d'obstacle. Il n'en est aucun*, repartit Philippe, *si vous*,

croyez de tout votre cœur. Oui, reprit l'Ethiopien, *je crois fermement que Jesus est le fils de Dieu ;* et il fut baptisé. Il continua sa route, plein de joie, et fort empressé à publier dans son pays les vérités salutaires qu'il venait d'apprendre. Philippe disparut à l'instant, ayant été enlevé par l'esprit du Seigneur, à la vue de l'eunuque. Il se retrouva dans la ville d'Azot, sur les bords de la grande mer, et parcourut la côte, en prêchant la foi dans tous les lieux considérables, jusqu'à Césarée, séjour ordinaire de sa famille.

La paix régnait encore parmi les fidèles de ces contrées éloignées de Jérusalem, et l'évangile y faisait des progrès remarquables. Saul, toujours plus ardent à défendre la loi de ses pères, n'apprit ces nouvelles qu'avec un violent dépit, et résolut d'en arrêter le cours, quoi qu'il en pût coûter. Personne n'était plus propre que lui à y réussir. Né à Tarse capitale de la Cilicie, de parens juifs de la tribu de Benjamain, il en avait le naturel bouillant et impétueux, que les livres saints ont paru désigner sous l'emblème d'un loup insatiable de carnage. D'ailleurs jeune, entreprenant, d'une force de tempérament supérieure à toutes les fatigues, et d'un courage à l'épreuve de tous les périls, il ne voyait point de difficulté qu'il ne méprisât, et prenait sur toutes les personnes avec qui il avait à traiter, un ascendant dont il était comme impossible de se défendre. Son génie élevé et pénétrant s'était encore perfectionné par les meilleures études, dans le lieu de sa naissance, métropole illustre, qui jouissait de tous les privilèges des citoyens romains, et où l'on enseignait toutes les sciences d'Athènes et des autres écoles les plus vantées (1). Pour la science de la religion et de la loi, il l'avait étudiée dans la capitale de la Judée, sous le docteur Gamaliel ; et il suivait, comme son maître, les maximes sévères des pharisiens. Il

(1) Strab. l. 4

se distinguait même par la pureté de ses mœurs, par la noblesse de ses sentimens et la droiture de son caractère. Mais il ne s'en montrait pas plus favorable à la doctrine du salut. Il en regardait au contraire les prédicateurs, comme des novateurs irréligieux, qu'il se faisait un devoir de combattre en toutes les manières.

Il se fit autoriser en forme par le souverain pontife, pour persécuter les fidèles jusques dans les provinces ; et d'abord à Damas, où le disciple Ananie avait engagé un bon nombre d'Israélites à embrasser la foi de Jesus-Christ. Le grand prêtre avait pouvoir sur ces juifs, et leurs synagogues dépendaient de celles de Jérusalem. Il donna ses lettres de créance à Saul, portant pouvoir de mettre dans les fers tous les enfans de Jacob, hommes et femmes, devenus chrétiens, et de les amener à Jérusalem, où le tribunal de la nation les jugerait. Mais comme Saul approchait de Damas en respirant les menaces et la destruction, il fut tout-à-coup investi d'une lumière céleste, qui fendant les cieux avec la rapidité d'un éclair, sembla pour quelques momens obscurcir le soleil. Frappé comme d'un coup de foudre, il fut renversé avec tous ceux qui l'accompagnaient. A l'instant une voix se fit entendre, et lui dit en langage hébraïque : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Hé, qui êtes-vous, Seigneur*, s'écria-t-il ? *Je suis* reprit le Sauveur, *ce Jesus de Nazareth, à qui vous faites la guerre, mais à la voix duquel il vous serait funeste de demeurer rebelle. Eh bien, Seigneur*, dit Saul confus et tremblant, *que voulez-vous que je fasse ? Levez-vous*, lui dit le Seigneur, *entrez dans la ville, et vous recevrez mes ordres. Mais sachez dès ce moment, que je vous établis le prédicateur des merveilles dont vous êtes témoin. Ne craignez rien de la part des juifs, et encore moins des gentils, que vous devez délivrer du joug de satan, et rendre participans de l'héritage des saints, par la foi vive qu'ils auront en moi.*

Durant cet entretien, la surprise et l'effroi tenaient immobiles les compagnons de Saul, qui étaient des juifs originaires de Grèce. Ils n'entendaient que le bruit effrayant de la voix céleste, sans nulle parole distincte, dont ils pussent comprendre le sens, et ils n'apercevaient personne. Saul se releva : mais il était devenu aveugle ; ensorte qu'il fallut lui donner la main pour entrer à Damas, où il fut trois jours sans recouvrer la vue, et sans boire ni manger. Il s'occupait continuellement à prier ou à méditer, ne parlait presque point, et se tenait principalement sur la réserve par rapport à la grâce merveilleuse qui venait de changer son cœur. Au bout de ce terme, il eut une seconde vision, où le disciple Ananie lui apparut, prêt à lui imposer les mains. Ananie reçut de la même manière les ordres du Seigneur, qui l'envoya vers Saul, pour le guérir de son double aveuglement. Aussitôt après qu'il lui eut imposé les mains, il tomba comme des écailles des yeux du nouveau disciple, qui recouvra la vue. On le baptisa, et il resta quelques jours tranquille au milieu des fidèles.

Bientôt il parut dans les synagogues, rendant gloire à Jesus-Christ de la manière la plus éclatante, et protestant que cet homme de prodiges, mis à mort par le conseil de la nation juive, et dont lui-même cessait à peine de persécuter les disciples, était fils unique de Dieu, le libérateur promis par les prophètes, le véritable Messie. Ce témoignage était d'un grand poids ; mais Saul confondit les juifs de Damas, sans les convertir. Il fut même obligé de s'éloigner assez long-temps, soit pour chercher dans le fond de l'Arabie, des Israélites mieux disposés, soit pour vivre ignoré avec les gens simples de la campagne de Damas, qui dépendait comme la ville, d'Arétas, roi des Arabes. Croyant enfin le premier orage passé, l'activité de son zèle le rappela dans la ville même, où il se jugea plus utile. Il y communiqua librement avec

les gentils, dont il était spécialement l'apôtre, et il les invita hautement à prendre dans l'église la place des Israélites indociles. C'était attaquer ceux-ci par l'endroit le plus sensible. Ils portèrent le ressentiment jusqu'à former la résolution de se défaire d'un homme que ses qualités personnelles et les circonstances de sa vie leur rendaient également formidable. Ils gagnèrent le gouverneur, qui mit des gardes aux portes de la ville, pour empêcher Saul de s'évader. Les fidèles, dont l'un avait une maison au bord du rempart, n'eurent point d'autres moyens de le sauver, que de le descendre de nuit dans une corbeille. Mais faisant voir qu'en se retirant par prudence, le soin de sa sureté ou de son repos n'était pas ce qui le dirigeait, il prit la route de Jérusalem, où il ne pouvait s'attendre qu'à des travaux et à des périls peut-être encore plus grands que ceux qu'il évitait.

Quoique la Judée ne fût pas le champ commis à son zèle, le motif de son voyage n'en était pas moins religieux. Il regardait comme un devoir indispensable (1), d'aller se présenter à Pierre, dont il n'était pas encore connu, non plus que des autres apôtres, et de rendre compte de sa mission au vicaire de Jesus-Christ. Saul avait imprimé une si grande terreur de son nom aux fidèles de Jérusalem, qu'ils ne purent d'abord prendre confiance en lui, quoiqu'il fit la profession la plus authentique de la loi nouvelle. Inutilement il en aborda plusieurs : tous l'évitaient avec effroi, sans lui donner le temps de s'expliquer. Barnabé, son ancien condisciple à l'école de Gamaliel, se comporta autrement. Il alla le prendre, et le conduisit aux apôtres, c'est-à-dire à Pierre et à Jacques; car il ne s'en trouvait point d'autres pour lors à Jérusalem. Il leur raconta le premier l'apparition de Jesus à Saul, et comment ce nouvel apôtre, instruit immédiatement par le Seigneur, s'était

(1) Hier. *in Ep. ad Gal.*; Chrys. *ibid.*

conduit à Damas. Pierre le retint quinze jours dans sa maison, où il ne manqua pas de le faire connaître aux plus distingués des fidèles; et où l'on pense qu'il lui conféra par l'imposition des mains le caractère du sacerdoce et la dignité de l'épiscopat. Pour la mission, Saul l'avait déjà reçue de Jesus-Christ. Pendant ce temps-là, il se crut obligé de réparer dans la capitale même, le scandale que ses violences y avaient autrefois donné. Il ne laissait échapper aucune occasion de rendre à Jesus-Christ des hommages publics, et souvent il disputait avec les juifs, mais seulement avec les étrangers, ceux du pays ne voulant ni l'entendre, ni le voir.

Toutefois ils ne se déconcertèrent point, pour un zélateur qui se tournait contr'eux. C'était leur coutume de faire passer à leurs frères répandus dans toutes les contrées, le nom de ceux que l'on condamnait dans la ville sainte, pour fait de religion. Ils prévinrent, par cette voie, les juifs de toutes les provinces (1), contre Saul et contre tous les fidèles qu'ils accusaient d'athéisme, et de mille horreurs que nous ne verrons prendre que trop de créance par la suite parmi les persécuteurs idolâtres.

Pilate, de son côté (2), avait trouvé la mort de Jesus assez extraordinaire, pour en donner avis à l'empereur, comme on l'exigeait en pareil cas des gouverneurs de provinces. Il envoya même les actes de la procédure à Rome. Après la lecture des merveilles qu'on y rapportait, l'empereur Tibère proposa au sénat de mettre le Dieu des chrétiens au nombre des dieux de l'empire (3). Le seul vrai Dieu ne pouvait se tenir honoré d'un pareil culte; et les sénateurs, d'un autre côté, empêchèrent l'exécution de ce projet, par un tour adroit d'adulation, en représentant à l'empereur qu'ils

(1) Justin. *Dial Tryph.*
(2) Tertul. *Apol. c.* 5.
(3) Eus. *Chron. an* 37.

ne pouvaient ainsi décerner à un autre homme les honneurs divins qu'il avait refusés pour lui-même. Ce prince ne laissa pas de conserver de la bienveillance pour les chrétiens. Il menaça de mort quiconque oserait les dénoncer ou leur faire quelqu'autre peine. Pilate fut disgracié peu de temps après (1). Les Samaritains qu'il avait maltraités, ayant eu recours à Vitellius, alors gouverneur de Syrie, le gouverneur de Judée qui en dépendait, fut contraint d'aller à Rome, pour répondre aux accusations. L'affaire traîna en longueur, à cause de la mort de Tibère, qui arriva dans les entrefaites, c'est-à-dire, l'an 37 de Jesus-Christ. Caligula qui lui succéda, ne se rendit pas plus favorable. Dès l'an 39, Pilate fut exilé à Vienne dans les Gaules, où il se tua de désespoir.

Telle fut à peu près la fin d'Hérode-Antipas (2), fils du vieil Hérode, meurtrier des saints innocens, et qui ne se rendit pas moins coupable que ce premier impie, en traitant le Sauveur d'insensé, et en décapitant son précurseur. Il était parti pour Rome, plein de jalousie et de mauvais desseins contre son propre neveu Hérode-Agrippa, que l'empereur venait d'élever au plus haut rang où des princes de cette classe pussent aspirer. Agrippa dépêcha un affranchi de confiance, qui arriva en Italie aussitôt qu'Antipas. L'envoyé présenta directement à Caligula les lettres de son maître, qui en était fort aimé, et qui accusait Antipas d'avoir conspiré avec Séjean, sous le dernier règne ; d'être même actuellement d'intelligence avec les Parthes. On alléguait en preuve, qu'il avait dans ses magasins des armes pour soixante-dix mille hommes. Il ne put nier ce dernier fait. L'empereur le tint dès-lors pour entièrement convaincu, le dépouilla de ses états, de ses trésors, et les ayant remis, avec sa femme la fameuse Hérodiade, au pouvoir de son délateur, il relégua l'accusé à Lyon dans

(1) Jos. *Ant. XVIII*, 8. (2) Jos. *ibid.*

les Gaules. Mais son incestueuse et superbe compagne aima mieux le suivre, que de devoir quelque chose au roi Agrippa, dont elle était sœur, et en considération de qui l'empereur voulait bien lui faire quelque grâce. Ils s'enfuirent tous deux des Gaules en Espagne, où ils périrent misérablement.

Ces révolutions ne firent pas cesser absolument la persécution à Jérusalem, et toujours la nouvelle religion s'y trouvait au moins fort gênée. Il n'en était pas ainsi du reste de la Palestine. Soit que les pontifes n'y eussent pas le même pouvoir, soit qu'ils fussent moins instruits de ce qui s'y passait, les églises multipliées au loin, dans la Judée, la Galilée et la Samarie, jouissaient d'une grande tranquillité. Pierre qui n'était pas sorti de Jérusalem, tandis que la grandeur du péril y avait rendu sa présence nécessaire, voulut alors visiter les différens troupeaux confiés, dans l'étendue de la Palestine, à leurs pasteurs particuliers, qui ne faisaient rien d'extraordinaire sans la participation du père commun des fidèles.

La sollicitude pontificale le conduisit d'abord à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, assez proche de la grande mer, ou de la Méditerranée, sur la route de Césarée. Il en rassembla aussitôt les frères, pour prendre l'état de cette église, et leur faire part de ses instructions. Ceux mêmes que leurs infirmités privaient de la consolation de venir l'entendre, il se faisait conduire chez eux. Ainsi visita-t-il un paralytique, nommé Enée, détenu depuis huit ans dans son lit. Le charitable pasteur ne put le voir sans être touché; et tout-à-coup inspiré d'en-haut, *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jesus vous guérit, levez-vous; et pour faire connaître à tout le monde le plein effet de sa puissance, faites vous-même votre lit.* Le malade se lève aussitôt en pleine santé, fait son lit; et le bruit de cette nouvelle se répandant par toute la ville et les habitations de la plaine de Sarone où elle était

située, on embrassa de toute part le christianisme.

On apprit bientôt à Joppé, proche de là, les merveilles qu'opérait le prince des apôtres. Il y était mort une femme chrétienne, appelée Tabithe, et plus communément la mère des pauvres, au service de qui elle s'était entièrement consacrée. On lava son corps, selon l'usage ancien qui a subsisté long-temps dans l'église, et on l'exposa dans une grande salle, qui fut bientôt remplie de pauvres, inconsolables de leur perte. En même temps on envoya deux disciples à Lydde, pour prier simplement l'apôtre, sans s'expliquer davantage, de se rendre aussitôt à Joppé. Il partit avec les messagers mêmes, qui en arrivant le conduisirent droit à la salle où le corps de Tabithe était exposé. Il n'était pas entré, qu'une troupe de pauvres veuves l'environnèrent en se lamentant et en lui montrant les vêtemens de toute espèce, que la défunte avait faits pour elles de ses propres mains. Pierre mêla ses larmes à celles de la compagnie, et ne doutant pas du miracle dont Jesus-Christ daignerait récompenser tant d'œuvres glorieuses à son nom, il fit retirer tout le monde, se prosterna pour prier, puis se tournant vers le corps, il dit à haute voix : *Tabithe, levez-vous.* Tabithe ouvre les yeux, et se met sur son séant. Il lui tend la main, l'aide à se lever tout-à-fait, rappelle les disciples, et la leur présente en parfaite santé. Cette nouvelle se répandit par toute la ville ; et grand nombre de citoyens se convertirent. Le vicaire de Jesus-Christ demeura assez long-temps à Joppé, chez un juif converti, nommé Simon, qui se faisait considérer dans sa profession de corroyeur, suivant le génie des anciens peuples, où l'art de subsister sans dépendance du seul travail des mains, ne passait nullement pour une profession vile.

Il y était encore, quand Dieu voulut communiquer aux gentils la lumière que rejetaient les Israélites ; sans qu'on puisse fixer avec plus de précision une époque où les chronologistes varient

considérablement. La grâce avait déjà jeté les premières semences de la vocation à l'évangile, dans le cœur du romain Corneille, qui commandait à Césarée une cohorte de la légion italique. C'était un homme religieux et pénétré de la crainte du Seigneur, qu'il faisait honorer à toute sa maison. Au milieu des idolâtres, dont il déplorait les erreurs, il avait amené tous ses gens à la croyance du vrai Dieu, et se faisait un devoir capital de les porter encore à la piété. Il avait des heures réglées pour la prière, faisait de grandes aumônes, jeûnait quelquefois jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire trois heures après midi; et tout incirconcis qu'il était, il se trouvait beaucoup plus près du royaume de Dieu, que les enfans de Jacob. Etant un jour en oraison, un ange lui apparut, et lui dit d'envoyer chercher Simon-Pierre, qui logeait à Joppé, chez Simon le corroyeur, tout près de la mer; qu'en vue de ses oraisons et de ses pieuses libéralités, montées jusqu'au trône du Très-haut, la divine bonté voulait, par l'organe de ce premier ministre de la nouvelle alliance, lui ouvrir la porte du salut. Pierre, de son côté, fut instruit par un songe mystérieux, des desseins de miséricorde du Seigneur sur le Romain et sur tous les gentils. La vision avait à peine cessé, quand les envoyés de Corneille frappèrent au logis de Simon le corroyeur, en demandant Simon-Pierre, qui partit dès le lendemain avec eux.

Le pieux officier avait rassemblé ses proches et ses amis, pour la réception de l'apôtre. Il alla même au-devant de lui, et se prosterna humblement à sa rencontre. Pierre le releva, et après s'être assuré des dispositions de toute l'assemblée, il les instruisit des mystères évangéliques. Il parlait encore, lorsque l'Esprit-Saint devenant lui-même leur maître, et se communiquant d'une manière extraordinaire, leur conféra le don des langues. Les fidèles de la circoncision, venus de Joppé avec Pierre, furent moins étonnés d'un prodige, peu

rare alors, que de la qualité de ceux pour qui il s'opérait. Ils ne pouvaient revenir de leurs préventions, qui fermaient aux gentils les portes de l'église, ou du moins qui les assujettissaient à la loi mosaïque, avant d'y pouvoir entrer; mais le vicaire de Jésus-Christ, et le premier dispensateur de ses grâces, ne crut pas devoir différer de donner le baptême à des gens qui avaient déjà reçu le Saint-Esprit: ce qui diminua les préjugés des juifs convertis, et ouvrit le plus vaste champ aux ouvriers évangéliques resserrés jusque-là dans les bornes de la famille de Jacob.

Après cet événement, l'évangile fit de grands progrès parmi les habitans de la ville célèbre d'Antioche, capitale de la Syrie et de tout l'Orient. Quelques disciples y avaient déjà porté la parole du salut, mais en l'annonçant, comme on a vu, aux seuls Juifs de naissance, ou de religion. Depuis l'ordre que Pierre avait reçu du ciel, et le rapport qu'il en fit aux apôtres, d'autres prédicateurs nés en Chypre et à Cyrène, où l'on parlait grec aussi-bien qu'à Antioche, s'adressèrent aux gentils beaucoup mieux disposés que les juifs. Les bénédictions du ciel se répandirent en abondance sur cette nouvelle moisson; et l'on jugea très-convenable d'envoyer à ces prosélytes nombreux un guide distingué, homme de poids et d'expérience, que l'on choisirait entre les anciens disciples. Tous les yeux se portèrent sur Barnabé, né lui-même helléniste, d'une foi et d'un désintéressement éprouvés, et particulièrement propre à cette mission, par la charité tendre que la culture des plantes nouvelles requiert dans les ouvriers évangéliques. Il ne put suffire à la récolte, et il s'en alla d'Antioche à Tarse qui n'en est pas éloignée, pour en amener Saul, qui n'aspirait qu'au moment de se dévouer tout entier au salut des gentils. Quand Saul eut appris comment le Seigneur avait levé la barrière qui les séparait de l'église, il n'y eut ni jalousie de préséance, ni point d'honneur, ni

obstacle qui pût ralentir son zèle. Premier ou second dans le ministère, tout lui fut égal, pourvu qu'il procurât de nombreux adorateurs à son Dieu. Quoiqu'il fût destiné à être le chef de l'entreprise qui concernait le salut des nations, il suivit en qualité de coopérateur, Barnabé son ancien, et passa près de trois années avec lui sur ce pied-là. Ils donnèrent un an à la mission d'Antioche, et la rendirent si florissante, qu'on peut la regarder comme le berceau du christianisme; et c'est là qu'en effet les fidèles commencèrent à porter le nom de chrétiens.

Mais plus la doctrine évangélique trouvait de cœurs dociles parmi les étrangers, plus les enfans d'Israël accéléraient par leur indocilité la consommation de leur ruine et de leur réprobation. S'ils ne versaient point à grands flots le sang des fidèles, c'est que les empereurs, ou leurs officiers, dont la république juive dépendait, n'approuvaient nullement les violences où l'on se portait pour cause de religion, contre des sujets paisibles. Mais les princes de la synagogue étaient fort attentifs à saisir toutes les occasions favorables à leurs desseins sanguinaires.

Ils ne manquèrent point de profiter des dispositions du roi Hérode-Agrippa, digne petit-fils de l'auteur du massacre des innocens, et qui se montrant juif zélé, cherchait tous les moyens de gagner l'affection des chefs de la loi. Comme Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, leur était particulièrement odieux, pour ce zèle ardent qui lui acquit le surnom d'enfant du tonnerre, il lui fit trancher la tête dès l'an 44. Le saint apôtre s'estima heureux d'être le premier des douze à signer sa foi de son sang, et il rendit témoignage à Jesus-Christ avec une telle constance, que son délateur étonné se convertit sur le champ, et subit le même supplice.

Hérode-Agrippa voyant combien cette exécution avait plu aux Juifs, résolut de faire mourir le chef même de l'église, qui était accouru au secours des

fidèles de Jérusalem, fort troublés de la proscription d'un apôtre. Comme c'était le temps de la Pâque, il fit mettre Pierre en prison, afin de s'en assurer jusqu'à ce qu'il pût donner le spectacle de sa mort au peuple perverti et enfin tout-à-fait changé. Cependant les fidèles priaient continuellement pour leur père. La nuit d'avant le jour marqué pour son supplice, il dormait entre deux soldats enchaînés avec lui; et d'autres faisaient la garde autour de la prison, au nombre de seize, qui se relevaient quatre par quatre. Le prisonnier avait été recommandé à leur vigilance, et ils en devaient répondre sur leur tête. Il ne fallait pas tant de précautions contre des gens instruits divinement à souffrir; mais elles ne suffisaient pas contre les ministres des volontés du ciel. L'ange du Seigneur descendit dans la prison, tout rayonnant de lumière. Il éveilla Pierre, à qui les chaînes tombèrent aussitôt des mains. *Levez-vous*, lui dit-il, *et me suivez.* Pierre obéit, sans trop discerner si tout ce qui se passait avait quelque chose d'effectif et de réel, ou si ce n'était qu'une vision figurative. Dans cet état d'étonnement et d'incertitude, il passa avec l'ange la première et la seconde garde. Ils arrivèrent ensemble à la porte de fer, qui conduisait à la ville; car la prison était hors de son enceinte. La porte s'ouvre devant eux; ils entrent dans Jérusalem, et vont de compagnie jusqu'au bout d'une rue, où Pierre se trouvant en sureté, l'envoyé du ciel disparut. Ce ne fut qu'à ce moment que l'apôtre reconnut d'une manière certaine, comment Dieu l'avait délivré de la fureur d'Hérode et du peuple juif.

Il rendit au Seigneur ses actions de grâces; et s'apercevant qu'il était près de la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, il frappa à la porte, dans le temps même qu'une troupe de fidèles en prières redemandait à Dieu le chef de son église. Une domestique, appelée Rhode, s'avança pour écouter : elle reconnut la voix de Pierre; et sans ouvrir,

ouvrir, sans même lui répondre, elle recourut, transportée de joie, annoncer le prince des apôtres. *C'est une visionnaire*, dirent quelques-uns des frères. D'autres disaient : *Ce n'est pas lui, c'est son ange;* nous montrant par-là l'antiquité de la croyance chrétienne, touchant les anges préposés à notre garde. En attendant, Pierre continuait de frapper. On ouvrit enfin. Rien n'égala la joie et la surprise de la religieuse compagnie : il modéra leurs transports en faisant signe de la main ; leur raconta par ordre le miracle de sa délivrance, et les chargea d'en instruire le reste des disciples, sur-tout Jacques fils d'Alphée, le seul des apôtres qui restât dans la capitale de la Judée, et qui toujours cher au peuple, craignait beaucoup moins que les autres, ou certainement moins que Simon-Pierre, poursuivi actuellement comme le chef de tout le troupeau. Quant à celui-ci, sans perdre de temps, et profitant de cette nuit-là même, il sortit de la ville, pour chercher un asile plus sûr. Ses gardes ne reconnurent l'état des choses, que lorsqu'il fit jour. Ils n'avaient aucune négligence à se reprocher ; et sans qu'ils eussent rien vu, ni rien entendu, leur prisonnier se trouvait échappé. Le tyran les fit néanmoins arrêter ; et après les perquisitions les plus rigoureuses, il les fit conduire au supplice, pour ne point paraître convaincu.

Il reçut peu de temps après la juste peine de son impiété sanguinaire. Ce fut dans le lieu ordinaire de son séjour, sur le théâtre de sa vanité fastueuse, c'est-à-dire à Césarée, située dans la province de Galilée, où il tenait sa cour, quoique le président romain qui gouvernait la Judée au nom de César, s'y fût aussi fixé depuis la destitution de Pilate. Hérode ayant eu quelque mécontentement des Tyriens et des Sydoniens (1), il les réduisit bientôt à rechercher son amitié, par

(1) Act. 11 ; Jos. *Ant.* XIX, 7.

la soustraction des grains de la fertile province de Galilée, qu'il empêcha de passer chez ces peuples nombreux, resserrés en des limites fort étroites. Ils envoyèrent des ambassadeurs, à qui le roi superbe voulut donner audience dans une cérémonie de grand éclat, où il célébrait des jeux pour le rétablissement de la santé de l'empereur. Le second jour de la solennité, il vint dès le matin au théâtre avec un nombreux cortége des Juifs et des Romains les plus qualifiés, s'assit couvert du manteau royal, sur un trône étincelant d'or et de pierreries, et se mit à haranguer. La sérénité du jour, l'éclat du soleil, tout concourait à l'appareil de la fête. Son éloquence, talent dont il était fort jaloux, répondit à sa magnificence; ensorte qu'on se mit à crier de toute part : C'est un Dieu qui nous parle, et non pas un homme. Agrippa se repaissait avec complaisance de ces éloges profanes. Mais son coupable plaisir dura peu. L'ange du Seigneur le frappa invisiblement. Il éprouva à l'instant des douleurs si vives, que la honte et la confusion succédant à la vanité, il dit à ses flatteurs : Voilà votre Dieu qui va expirer. On le reporta dans son palais, où il continua durant cinq jours à souffrir horriblement; puis il expira, rongé tout vivant des vers.

Avant cet événement remarquable, et dès la seconde année de l'empire de Claude, qui succéda l'an 41 à Caligula son neveu, le prince des apôtres avait transporté le siége pontifical à Rome (1); et c'est à cette année quarante-deuxième de Jésus-Christ que commencent les vingt-cinq ans de pontificat que lui donne la chronique d'Eusèbe. Il avait déjà siégé pendant sept ans, en cette qualité de souverain pontife, dans l'église d'Antioche, la première des gentils. Mais il ne fit nulle part une continuelle résidence, sa qualité de chef de l'église

---

(1) Orig. *in Genes.*; Eus. *Chron. an.* 42; Just. *Ap.* 2; Hier. *de Script. Eccl.*

l'appelant de tous côtés, dans ces premiers temps. Il en était de même, avec quelque proportion, de ses collègues dans l'apostolat, dont il paraît que nul autre que saint Jacques de Jérusalem n'a été attaché à un siége particulier. Le titre spécial et suréminent de Pierre ne l'empêcha point de porter l'évangile dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bithynie, ni en beaucoup d'autres provinces de l'Asie.

En partant pour la capitale du monde, où il devait enfin fixer le trône pontifical et la primauté de l'apostolat, il plaça sur la chaire d'Antioche son disciple Evode, qui gouverna vingt-six ans cette florissante église, et il amena Marc à Rome, avec plusieurs autres de ses élèves. Dans la suite Marc alla de Rome fonder l'église d'Alexandrie, au nom de son maître : et telle est l'origine des deux premières églises patriarcales ; l'une immédiatement régie durant quelques années par le prince des apôtres, l'autre fondée sous ses auspices, par un de ses plus chers disciples. Marc établit plusieurs églises en Egypte ; et comme il était d'une piété et d'une ferveur extraordinaires, il institua ces premiers solitaires, qui sous le nom de Thérapeutes qu'ils conservèrent en se faisant chrétiens, excitèrent plus que jamais l'admiration des juifs mêmes et de leurs écrivains célèbres.

Mais avant de remplir cette commission apostolique, Marc passa quelque temps à Rome, servant d'interprète et de secrétaire au premier pontife. Là il écrivit son évangile, où il recueillit, sans beaucoup s'astreindre à l'ordre des temps, ce qu'il avait ouï dire à Pierre, qui revit l'ouvrage, et lui donna son approbation. C'est pourquoi différens pères de l'église ont attribué cet évangile au vicaire de Jesus-Christ. Saint Chrysostome dit que la briéveté en est conforme au génie de Pierre, qui aimait à parler peu. On n'y trouve point l'éloge que le Sauveur fit de cet apôtre, après qu'il en eut été reconnu pour le fils de Dieu ; parce que

l'humilité de Pierre, qui depuis sa pénitence parut toujours sa vertu de prédilection, lui faisait supprimer tout ce qui pouvait lui concilier de l'estime. On y voit au contraire dans toute son étendue, son triple renoncement. Cet évangile fut écrit en grec, qui était la langue du commerce dans tout l'orient, et d'un si grand usage à Rome même, que les femmes l'y parlaient avec facilité.

Marc rédigea aussi, ou du moins traduisit la première épître de saint Pierre, qui fut adressée aux fidèles du Pont, de la Bithynie, de la Galatie et de la Cappadoce. Rome y est nommée figurément Babylone, comme le centre de l'idolâtrie et de toute la corruption qui en est la suite. On trouve dans cette lettre une majesté et une énergie dignes du premier des apôtres.

Glaucias, que l'hérésiarque Basilide se glorifiait d'avoir eu pour maître, succéda à saint Marc, en qualité d'interprète du père commun des fidèles, à qui la sollicitude de toutes les églises ne laissait pas le loisir de traduire ce qu'il écrivait. Marc, après environ cinq ans d'épiscopat, mourut martyr à Alexandrie, l'an 68 de l'ère chrétienne, et fut remplacé par Anien.

C'est vers le temps où Pierre vint à Rome pour la première fois, qu'on place avec plus de vraisemblance la dispersion des apôtres par tout l'univers. Avant de se séparer, ils convinrent d'un symbole, ou d'une formule commune de foi, qui servant de lien d'unité, fît distinguer les fidèles croyans des juifs et des hérétiques. Tous les orthodoxes le devaient savoir par cœur; quoique tous les termes ne s'en trouvassent pas absolument les mêmes en plusieurs églises.

Saint Jacques, appelé le Mineur, pour le distinguer de l'apôtre du même nom, que l'on croit avoir été plus âgé, resta à Jérusalem, dont Pierre et ses collègues l'avaient constitué premier évêque. Pierre ne laissait pas d'y résider souvent, et faisait de là des courses apostoliques en des régions

fort éloignées. Il pénétra jusques dans le pays des Parthes, où l'on présume qu'il fit beaucoup de conversions; puisque sa première épître portait anciennement le nom de ces peuples, à qui elle était adressée aussi bien qu'aux autres Asiatiques. Saint André alla prêcher les Scythes, et de là revint en Achaïe, c'est-à-dire dans la Grèce, qui alors portait généralement ce nom, et il y souffrit le martyre. Il est en grande vénération chez les Russes, qui possèdent les pays des anciens Scythes. Saint Philippe, après avoir prêché dans la Haute-Asie, mourut à Hiéraple en Phrygie; mais il est incertain s'il donna son sang pour la foi, ainsi que d'autres apôtres, qui n'en méritèrent pas moins la palme du martyre, par la disposition de leur cœur, et par leurs immenses travaux. S. Thomas porta l'évangile dans toute l'étendue du vaste empire des Parthes, et jusqu'aux Indes, où les Portugais prétendent avoir découvert son corps, qu'ils ont transporté à Goa. Saint Barthélemi exerça son zèle dans la Grande-Arménie, et dans la partie occidentale de l'Inde. Il y porta l'évangile de saint Matthieu, le plus ancien de tous, et dont il se servit, comme la plupart des apôtres.

L'auteur l'avait composé, à la prière des fidèles de la Judée, en considération desquels il l'écrivit en hébreu, c'est-à-dire, en une langue mêlée de syriaque et de caldaïque, dont on se servait alors en Palestine. Mais il s'en fit aussitôt une traduction grecque, qui n'eut pas moins d'autorité, et se répandit beaucoup plus que l'original; en sorte que le texte syriaque que nous avons aujourd'hui sous le nom de saint Matthieu, non plus que les autres textes hébraïques, n'est pas l'original même, mais une traduction faite sur le grec. Cet apôtre évangéliste prêcha les Ethiopiens, qu'il édifia par une abstinence extraordinaire, ne vivant que d'herbes et de graines.

Saint Simon, appelé le Cananéen, ou le Zélateur, travailla en Mésopotamie et en Perse. Saint

Jude, autrement dit Thadée, porta l'évangile dans l'Arabie et dans l'Idumée, peut-être aussi dans la Mésopotamie; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Thadée, ou avec celui des soixante et douze disciples, qui convertit Abgare, roi d'Edesse. C'est de l'apôtre que nous tenons l'épître qui fait partie des livres saints. On ne doute pas que saint Mathias n'ait prêché en Ethiopie, sans qu'on sache aucun détail de ses travaux ni de ses succès. On n'est guère mieux instruit touchant les œuvres particulières de la plupart de ces illustres envoyés d'un Dieu fait homme; et l'on ne peut rien avancer au-delà de ce qu'en rapportent les écrits évangéliques, et du peu que nous en avons dit sans donner croyance à des histoires apocryphes.

Pour les docteurs particuliers des gentils, saint Paul et saint Barnabé, le livre des actes écrit par saint Luc nous en dit assez, sinon pour satisfaire une curiosité peu digne des égards d'un écrivain inspiré, au moins pour fournir une ample matière à l'édification et à l'instruction. Il nous apprend d'abord, qu'un disciple doué d'un don éminent de prophétie, et nommé Agabe, ayant prédit à Antioche qu'une horrible famine désolerait bientôt l'orient, puis tout l'empire romain dont il faisait partie, on crut devoir prendre dans l'église des mesures particulières pour le soulagement des frères de la Judée, où les chrétiens plus mal accueillis que par-tout ailleurs, auraient aussi beaucoup plus à souffrir. On fit donc une collecte ou quête considérable, la première dont il soit parlé depuis l'établissement du christianisme. Il convenait de choisir des hommes d'autorité et de confiance pour la réception et la distribution des aumônes. On jeta les yeux sur Barnabé et Saul son associé. Après quelques mois de voyage ou de séjour, employés à consoler les frères doublement affligés, et de la disette et de la violence des persécutions, ils retournèrent à leur florissante mission d'Antioche. Un jour que les différens évê-

ques, agrégés selon l'usage du temps au clergé de cette église, se trouvaient rassemblés avec leurs ministres inférieurs, pour la célébration des divins mystères, la voix de Dieu parla au cœur, dans le même instant, à tous les grands sujets dont cette chrétienté était abondamment pourvue; entr'autres à Simon surnommé le Noir, à Lucius de Cyrène, et à Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque. Séparez Saul et Barnabé, leur dit l'Esprit-Saint, pour l'œuvre à laquelle je les destine. On jeûna, on se mit en prière, on leur imposa les mains; puis on les envoya où l'esprit de Dieu les appelait. Saul regardé jusque-là comme le coopérateur de Barnabé, prit désormais le premier rang, comme ayant été nommé le premier par la voix du Seigneur, qui le déclarait ainsi le chef de la conversion des gentils.

C'est alors, à ce qu'on prétend, qu'il fut ravi au troisième ciel, où Dieu ne lui communiqua pas seulement les lumières convenables au docteur de toutes le nations, mais encore lui révéla ce qui passe la portée de toute intelligence créée. Pour la conservation de la vertu d'humilité, non moins nécessaire que la science aux ministres évangéliques, ou comme il le dit lui-même, de peur que la sublimité de ses révélations ne lui donnât une haute opinion de sa propre personne, il fut assujetti aux tentations les plus humiliantes. Outre les fatigues de l'apostolat, l'humble et fervent apôtre crut devoir employer le travail des mains, les macérations, toutes les ressources de la piété et de la pénitence, afin de ne pas se pervertir en sauvant les autres.

Saul et Barnabé prirent avec eux Jean Marc, différent de Marc l'évangéliste, mais cousin de Barnabé, et fils de cette veuve pieuse chez qui saint Pierre s'était réfugié au sortir de sa prison. Tous trois ensemble allèrent en droiture à Séleucie de Syrie, ainsi appelée, pour la distinguer d'une autre ville de ce nom, située plus avant dans le continent de

la grande Asie. Celle de Syrie avait un port sur la Méditerranée, où ces ouvriers apostoliques, qui ne jugèrent pas encore à propos de s'y arrêter, s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Arrivés à Salamine, place considérable de l'île, ils commencèrent par annoncer l'évangile à la synagogue: et telle fut la conduite uniforme de l'apôtre dans ses diverses missions. Il présentait d'abord la lumière du salut aux enfans égarés de la maison d'Israël; et ceux-ci se montrant indociles, il cherchait sa consolation, avec la gloire du Seigneur, dans la simplicité des étrangers. Les deux prédicateurs, suivant cette méthode, parcoururent toute l'étendue de la Chypre, et vinrent enfin à Paphos, capitale du pays, où résidait le proconsul romain Sergius-Paulus.

Leur réputation les y avait devancés. Le proconsul souhaita de les entendre, par un désir sincère de connaître la vérité, plutôt que par la curiosité de voir les merveilles qu'on racontait d'eux. C'était un homme sage que cet illustre Romain, juste estimateur de la vertu, plein de moeurs et de doctrine : mais il avait avec lui un magicien ou charlatan, nommé, tantôt Barjésu, tantôt Elymas, qui faisait le prophète, et se montrait d'autant plus opposé au progrès de l'évangile, qu'il était juif d'origine. Il ne manqua point de se trouver à l'entrevue du proconsul et des apôtres, et il fit tous ses efforts pour empêcher le romain d'embrasser la foi. Mais le Seigneur ayant frappé l'imposteur d'un aveuglement subit, le proconsul se convertit solidement. Depuis cet événement, Saul prit toujours le nom de Paul, peut-être, comme l'avancent quelques écrivains, en mémoire du triomphe de la grâce dans une conversion de cet éclat; ou comme d'autres le conjecturent plus simplement et plus vraisemblablement, parce que l'apôtre des nations ayant principalement à travailler dans l'empire romain, il latinisa son nom, pour se procurer un accès plus facile.

Il s'embarqua peu après à Paphos même, ayant toujours en sa compagnie le jeune Marc avec Barnabé, et ils arrivèrent à Derbe en Pamphilie, où il paraît qu'il n'y avait point de synagogue pour les juifs, et où les missionnaires ne firent que passer. Avant de pénétrer plus avant dans les terres, ils renvoyèrent à Jérusalem, auprès de sa mère, le jeune Marc, qui se trouvait ou se croyait trop faible pour suivre des apôtres. Barnabé son parent eût été bien aise de le retenir: Paul au contraire, en lui facilitant la retraite, parut le soupçonner d'une pusillanimité ou d'une inconstance peu convenable à ses coopérateurs. Il n'en poursuivit pas moins son entreprise avec Barnabé, et ils arrivèrent à Antioche de Pisidie, ville considérable, quoiqu'inférieure à la capitale de Syrie. Là il y avait une synagogue, et beaucoup de juifs. Le jour du sabbat, les deux apôtres se rendirent à l'assemblée, où il se trouvait d'ordinaire, avec les Israélites, un bon nombre des gentils qui adoraient le vrai Dieu. Il ne s'agissait pas de sacrifices, ni d'autres cérémonies solennelles du culte mosaïque, dans ces temples improprement dits, bâtis hors de Jérusalem : on y priait seulement en commun, et l'on y expliquait la loi et les prophètes. Quand il s'y rencontrait par hasard quelque frère venu d'ailleurs, en réputation d'habileté dans la science de la religion, les docteurs du lieu lui déféraient la parole, et on le priait de dire quelques mots d'édification. Ainsi Paul passant pour éloquent, les chefs de la synagogue d'Antioche de Pisidie l'invitèrent à parler.

L'apôtre n'eut garde de manquer une si belle occasion d'annoncer Jesus-Christ. Il se leva aussitôt, et imposant silence de la main : Enfans d'Israël, dit-il, et vous tous qui craignez le Seigneur, de quelque nation que vous soyez; puisque vous m'engagez à parler, écoutez-moi avec l'attention que mérite la nature des choses que j'ai à vous dire. Le Dieu qui a choisi nos pères, tandis qu'ils

étaient esclaves en Egypte, et qui en a fait une nation privilégiée, par une longue suite de prodiges, a sur-tout honoré le sang de David, en promettant qu'il en formerait le Sauveur de son peuple. Or cette grande promesse, confirmée par tant de prophéties, vient enfin de s'accomplir dans la personne de Jesus de Nazareth. Jean que l'excellence de ses vertus a fait prendre pour le Messie, lui a rendu le témoignage le plus formel et le plus honorable, en déclarant qu'il ne se jugeait pas digne de délier les courroies de sa chaussure. C'est à vous aujourd'hui, mes frères, vous dignes enfans d'Abraham, qui en avez hérité la crainte du Seigneur, et vous tous adorateurs du vrai Dieu, de quelque sang que vous soyez, c'est à vous que la parole du salut est justement portée; car les habitans de Jérusalem, séduits par leurs chefs, ont méconnu le Rédempteur que nous vous annonçons. Mais en vain l'ont-ils mis à mort. Le Tout-puissant, comme il l'avait prédit, n'a pas souffert que la chair sacrée de son Christ éprouvât la corruption du tombeau. Il l'a ressuscité rayonnant de gloire, le troisième jour après sa mort. Vous n'êtes pas coupables, jusqu'à ce moment où la vérité n'avait pas encore lui pour vous. Mais tremblez désormais, si vous y fermiez les yeux; tremblez d'attirer sur vous la malédiction annoncée par les prophètes, contre quiconque méconnaîtrait la grande œuvre du Seigneur, dont ils ont fixé l'accomplissement à vos jours.

Le discours fini, tous les auditeurs se retirèrent en silence, avec l'air de la plus profonde réflexion. Des pensées bien différentes occupaient les esprits. On était généralement frappé de la justesse avec laquelle l'apôtre avait marqué, beaucoup plus au long que nous ne pouvons le rapporter, la conformité des divins oracles touchant le Messie avec la mort et la résurrection de Jesus. Les ames droites en étaient au comble de la joie : mais prévenus en tout lieu de l'idée d'un Messie qui devait rétablir

la puissance temporelle de sa nation, et plus obstinés encore à ne point reconnaître celui que les princes du peuple et de la nation avaient ignominieusement proscrit, le grand nombre des juifs d'Antioche frémissaient entr'eux de dépit, d'entendre annoncer avec tant de succès un Rédempteur crucifié. Si, comme les ames bien disposées, ils prièrent Paul de reprendre le même sujet pour l'instruction du sabbat suivant, ce ne fut que dans l'espérance d'être mieux préparés à le contredire, et d'arrêter par toutes les voies les effets de son éloquence. Toutefois un nombre assez considérable de pieux Israélites et de gentils craignans Dieu, s'attachèrent dès ce moment aux apôtres.

Le jour convenu pour les entendre de nouveau, on vit se rassembler presque toutes les personnes de la ville, où il paraît que la connaissance du Dieu créateur de toute chose était fort répandue, jusques parmi les citoyens les plus distingués. Les docteurs de cette synagogue opposèrent d'abord leurs vains raisonnemens, et bientôt en laissèrent eux-mêmes sentir la faiblesse, par l'indécence avec laquelle ils s'emportèrent aux injures et aux blasphèmes. Alors Paul et Barnabé leur dirent tous deux ensemble : « Il convenait que vous fussiez les premiers à qui » l'on annonçât la porte du salut; mais puisque » vous la rejetez avec mépris, nous l'adresserons » aux nations, suivant le précepte du Seigneur. » Ce peu de mots disposa encore plus favorablement les gentils, dont les conversions se multiplièrent tellement, que ce bon levain répandit sa vertu hors même de la ville, et fort au loin dans les terres. Mais les juifs usèrent de tout leur crédit, et sur-tout employèrent un grand nombre de femmes de marque qui se piquaient de dévotion, afin de chasser les prédicateurs de l'évangile. Ceux-ci secouèrent la poussière de leurs pieds contre les endurcis, selon la pratique que leurs collègues tenaient du Sauveur, et ils se retirèrent à Icône.

Là, comme à Antioche, ils entrèrent dans la

synagogue ; et oubliant ce que la prédication de la vérité venait de leur coûter, ils la publièrent avec un nouveau courage. Dieu bénit ce généreux zèle ; et une multitude de juifs, aussi bien que de gentils, se soumit au joug de la foi. Les circoncis et les incirconcis fréquentaient presque également les synagogues d'Icône et de toutes ces provinces ; la providence préparant les voies à l'évangile, par le moyen des Israélites, qui étendaient de toute part la connaissance d'un seul Dieu parmi les Grecs et les Romains, rebutés enfin des absurdités de l'idolâtrie et du polythéisme. Toutefois ceux des juifs qui furent incrédules, soulevèrent les citoyens d'Icône contre les ouvriers évangéliques, qui ne laissèrent pas d'y demeurer sept à huit mois. Les grands miracles que le Seigneur daignait opérer par leurs mains, contre-balançaient puissamment les efforts de leurs ennemis, et leur persévérance fut récompensée par des succès signalés. Paul fit entr'autres une conversion d'un grand éclat, dans la personne d'une illustre vierge, nommée Thècle. Déjà elle était promise en mariage à l'un des premiers du pays. Elle renonça généreusement à cette alliance, et préféra à tous les avantages qu'on lui promettait l'humble et sainte virginité dont elle venait de connaître le prix. Son époux futur tourna tout son amour en fureur, et lui procura la gloire d'obtenir, la première de son sexe, le triomphe du martyre. A la fin la ville d'Icône se divisa en deux partis, l'un pour les juifs, l'autre pour les apôtres, qui voyant le moment des derniers excès où les infidèles allaient se porter, leur en voulurent épargner le crime, et s'avancèrent davantage dans la province de Lycaonie.

Ils prêchèrent à Listre, à Derbe, et dans tous les lieux circonvoisins. A Listre, Paul remarqua tout en prêchant un boiteux de naissance, qui écoutait avec cette foi que Dieu se plaît à récompenser par les faveurs les plus merveilleuses. Le prédicateur adressa la parole à l'infirme, et lui

dit de se lever. Il se leva et marcha. A ce spectacle, la multitude s'écria : « Que des dieux revêtus » de la figure humaine, étaient descendus des cieux » au milieu des hommes. «. Ils croyaient voir, suivant les rêveries de l'ancienne mythologie, une nouvelle métamorphose de leurs divinités; et donnant le nom de Jupiter à Barnabé, plus âgé que Paul et d'une taille plus avantageuse, ils prenaient celui-ci, à cause de son éloquence, pour Mercure l'interprète des dieux. Cette folle imagination prit en un moment dans tous les esprits; de sorte que le prêtre de Jupiter courant à son temple, avec des troupes du peuple, en ramena des taureaux couronnés de fleurs, qu'il se mit en devoir de leur immoler. Mais ces fidèles dispensateurs du pouvoir d'en-haut témoignèrent leur horreur, par les démonstrations les plus expressives » Que faites- » vous, peuples aveugles, s'écrièrent-ils ? Nous ne » sommes que des mortels tout semblables à vous, » qui prétendons vous marquer, par des œuvres » dont le Dieu suprême est l'unique auteur, la » nécessité de renoncer à ces sacrifices impies, et » de vous convertir à ce Dieu très-grand et très- » bon, qui seul a fait le ciel et la terre, avec tout » ce qu'ils contiennent. » Ainsi empêchèrent-ils, non sans peine, qu'on ne leur sacrifiât.

Les sacrificateurs n'avaient pas même cédé tout-à-fait, et ils délibéraient encore, quand d'Antioche et d'Icône il survint quelques députés des synagogues, toujours plus jalouses de ce qu'elles apprenaient. Ils déclamèrent sans nulle pudeur contre le Sauveur et ses apôtres, les donnèrent pour les ministres des démons malfaisans, attribuèrent leurs miracles à la magie; et s'armant aussitôt de cailloux, ils maltraitèrent Paul, jusqu'à le laisser pour mort, après quoi ils le jetèrent hors de la ville. Mais il était moins dangereusement blessé qu'on ne pensait. Ses disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se releva, rentra dans la ville, et se trouva dès le lendemain en état de

partir pour Derbe, ainsi que Barnabé, où ils évangélisèrent avec autant d'assurance que si leur zèle ne leur eût attiré que de bons traitemens.

Après des succès abondans, qui fournirent un nouvel aiguillon à leur courage, ils n'hésitèrent point à reparaître dans Listre même, puis à Icône et à Antioche, afin de confirmer par-tout les nouveaux disciples dans la foi, et d'ordonner des prêtres, pour cultiver, sous la dépendance des premiers pasteurs, le champ que l'on confiait à leurs soins immédiats. Ils traversèrent ensuite la province de Pisidie, revinrent en Pamphilie; et ayant pour lors exercé leur zèle à Perge, où ils n'avaient fait que passer en commençant leur expédition apostolique, ils se rendirent à Attalie, port de mer dans la même province. Là ils s'embarquèrent pour la grande Antioche, capitale de l'Orient, d'où ils étaient partis en premier lieu.

Ils en rassemblèrent aussitôt les fidèles, leur firent le récit de ce que Dieu venait d'opérer par leurs mains, et leur peignirent vivement l'empressement des gentils vers la porte du royaume de Dieu, ouverte enfin à tous les enfans d'Adam. Quoiqu'ils ayent alors recueilli dans cette grande ville des fruits abondans de salut, on ne se persuade pas que cette église les ait seule occupés, durant le cours de plusieurs années qui s'écoulèrent depuis leur retour en Syrie jusqu'au concile de Jérusalem. Il y a toute apparence que ce fut dans cet intervalle que Paul, non-seulement prêcha par toute la Judée, mais qu'il acheva de porter l'évangile depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie et aux provinces d'alentour, comme son épître aux Romains prouve incontestablement qu'il l'a fait.

Il se trouva à Antioche, aussi bien que Barnabé, quand il s'éleva quelque dissention entre les disciples, au sujet de la circoncision et des autres observances légales. La dispute commença même dans la capitale de la Judée, où Paul avait antérieurement conduit un de ses élèves, nommé Tite,

gentil de naissance. Un grand nombre de juifs convertis, mais toujours fort attachés aux pratiques de la loi, exigeaient du prosélyte qu'il se fît circoncire. Cômme ils prétendaient faire un devoir indispensable de ce qui n'était que toléré, le docteur des nations et le protecteur de leur liberté ne voulut jamais entendre à cette onéreuse complaisance; d'autant mieux qu'il la regardait comme une injure faite à la grâce de Jesus-Christ, de la part de ces chrétiens mal dépouillés de l'orgueil judaïque, pleins d'une vaine confiance dans les œuvres de la loi et dans leurs propres efforts. Tite ne fut donc pas circoncis, et l'apôtre tint ferme pour les chrétiens de la gentilité. C'est ce disciple chéri qu'il mena dans plusieurs de ses missions, prenant plaisir de l'instruire de vive voix, ou par lettre quand ils étaient séparés, et qu'enfin il institua évêque de Crête, sans qu'on sache l'époque précise de son épiscopat, ni même quand cette île reçut la semence évangélique.

Mais il est certain que le faux zèle des chrétiens judaïsans pénétra jusqu'à l'église d'Antioche, avant le concile de Jérusalem. Il n'est pas moins constant que le prince des apôtres, indifféremment Pierre ou Céphas, se trouvait alors en Orient, après être sorti de Rome : départ dont on ignore la vraie cause; car celle qu'on voudrait tirer du bannissement des juifs par l'empereur Claude, se trouve fort incertaine, et les chronologistes varient extrêmement sur sa date. Quoi qu'il en soit des autres circonstances, Pierre ou Céphas se trouvait en Syrie l'année du concile apostolique; et suivant l'opinion de saint Augustin (1), ce fut avant ce concile qu'il eut à Antioche, avec l'apôtre des gentils, la dispute que quelques critiques s'efforcent assez inutilement de faire attribuer à un autre Céphas. Entre les différentes manières dont on la présente, voici la version du grand évêque d'Hyppone.

(1) *Epist. ad Hier.; de Bapt. c. Donat. l. 2.*

Depuis la vocation de Corneille, Pierre savait parfaitement qu'il ne fallait plus mettre de distinction entre les fidèles de la circoncision et les incirconcis. Aussi ne faisait-il plus aucune difficulté d'avoir commerce avec les gentils, ni même de manger avec eux. Mais quelques frères de Jérusalem étant venus à Antioche, il craignit de formaliser des gens pleins de préventions, et accoutumés à voir garder toutes les observances de la loi. Alors il évita les gentils, et témoigna sur-tout de la répugnance à manger avec eux. Ceux-ci furent extrêmement choqués de cette conduite, dont bientôt ils s'aperçurent qu'on usait de tous côtés à leur égard. Non-seulement la foule des juifs convertis suivirent un exemple de si grand poids, et si conforme d'ailleurs à leur disposition habituelle; mais Barnabé, ce compagnon affidé de Paul, et son associé à l'apostolat des nations, usa de la même dissimulation et des mêmes froideurs. Tant de motifs firent la plus vive impression sur le cœur de Paul, si tendre pour ses chers gentils; et allant du premier pas à la source du mal, il résista en face à Céphas : c'est-à-dire qu'il usa librement du droit de remontrance qu'ont tous les évêques à l'égard même du premier d'entr'eux, quand la faute ou l'inadvertance intéresse le corps de l'église, et que le silence augmenterait le scandale. « Si vous qui » êtes juif, lui dit-il publiquement, avez eu jus- » qu'ici assez de condescendance pour vivre comme » les gentils, et non comme les juifs, comment » n'apercevez-vous pas, que démentant cette pre- » mière conduite, vous faites à toutes les nations » une obligation du judaïsme ? » Le prince des apôtres reçut l'avis de son inférieur avec la plus édifiante modestie, reconnut le danger d'un ménagement abusif, et conforma plus soigneusement ses œuvres à la liberté de l'évangile, ainsi qu'à sa propre façon de penser.

Mais entre les disciples venus de Judée, il y en eut plusieurs, qui de concert avec l'hérésiarque Cérinthe,

Cérinthe, demeurèrent indociles. Le prince des apôtres était reparti pour Jérusalem; quand l'obstination montant à son comble, et la dispute s'échauffant de plus en plus, nonobstant la sage conduite de Pierre et le zèle de Paul, qu'on accusait de partialité en faveur des gentils, on ne vit plus d'autres moyens de la terminer, qu'en obtenant une décision solennelle du collége apostolique, présidé par son chef. Il fut donc résolu que Paul et Barnabé, bien revenu de sa faiblesse, iraient à Jérusalem, avec quelques personnes du parti contraire, pour consulter le Saint-Esprit, qui selon la promesse du Sauveur devait s'expliquer en pareil cas, par l'organe des premiers pasteurs.

Alors, c'est-à-dire l'an 51, se tint le plus ancien des conciles, et qui leur servit à tous de modèle. Le vicaire de Jesus-Christ convoqua l'assemblée, invitant tout ce qui pouvait s'y trouver de ses collègues dans l'apostolat, et des principaux pasteurs ou des évêques, avec les prêtres et les anciens qui avaient le plus de part au gouvernement hiérarchique : non que ceux-ci eussent par état voix décisive ou droit de jugement; prérogative annexée par son divin auteur à la plénitude du sacerdoce, dans le caractère des apôtres; mais parce qu'on voulait entendre tout ce qu'ils avaient appris des apôtres absens, ou de Jesus-Christ même. On s'informa de la tradition, on délibéra mûrement, chacun eut une entière liberté de s'expliquer jusqu'à la décision : après quoi il ne s'agit plus que de soumission, et de procéder à l'exécution. Pierre, premier pape, est à la tête du concile, propose la question, et dit son avis avant tous les autres, en leur rappelant comment le Seigneur, depuis la publication de l'évangile dans la Judée, lui avait enjoint d'instruire aussi les gentils, dans la personne de Corneille; d'où il conclut que ce serait tenter Dieu, de leur imposer un joug, qui maintenu par un reste de respect ou de condescendance, n'était plus nécessaire en soi pour le salut,

par rapport aux juifs mêmes. Paul et Barnabé appuyèrent ce sentiment, en racontant les succès dont le Seigneur les avait comblés, eux qui l'avaient constamment réduit en pratique dans les fonctions de leur ministère auprès des gentils. Jacques, évêque de Jérusalem, c'est-à-dire d'une église toute composée de fidèles de la circoncision, dont un bon nombre sortait de la secte des pharisiens, et soutenaient fortement qu'il fallait tout soumettre à la loi de Moyse; cet apôtre n'en fut pas moins zélé pour la liberté des nations : et ce qui est à remarquer, il ne souscrivit pas simplement à l'avis de Pierre, mais il dit formellement que telle était aussi sa décision et son jugement, dont il fit sentir la conformité avec les livres saints. Tout le concile marqua la même façon de penser, et l'on ne s'occupa plus qu'à la notifier à l'église où la difficulté avait pris naissance.

On choisit à cet effet Jude, surnommé Barsabas, et Silas qu'on joignit à Paul et à Barnabé, afin de prévenir toute ombre de défiance à l'égard de ces deux derniers qui avaient été les promoteurs du décret. Il était conçu en ces termes, qui en marquent l'infaillibilité toute divine : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne vous astreindre qu'à ces observances que nous continuons à juger nécessaires, c'est-à-dire de ne vous interdire que les viandes immolées aux idoles, le sang, la chair des animaux étouffés et la fornication. » Quoique la loi naturelle interdise ce dernier article, la corruption du paganisme l'avait tellement couvert de nuages, qu'on crut devoir en renouveler la défense d'une manière formelle et positive. C'est ainsi que l'église applique les lumières de la révélation surnaturelle à beaucoup d'autres points de la loi gravée dans nos ames par la main de la nature, mais presque effacés par le déréglement des passions. L'église d'Antioche reçut les lettres apostoliques avec le respect qui leur était dû; et au différent qui avait si fort alarmé

les consciences, succéda la concorde et la paix la plus consolante.

Tel est l'ordre des faits que suit saint Augustin, dans ce qui concerne la dispute fameuse de Paul et de Céphas. Mais quand on la placerait après le concile apostolique, qu'en pourrait-on conclure contre le vicaire de J. C. ? Si Céphas fut en effet Simon-Pierre, comme on n'en peut guère douter, il édifia beaucoup plus l'église par son humilité exemplaire, que sa complaisance pour les chrétiens judaïsans n'avait pu la scandaliser. Il ne s'agissait pas d'opinion ou de doctrine, ni par conséquent d'erreur, mais uniquement d'un point de conduite; en quoi certainement jamais pontife ne s'est cru irrépréhensible, puisqu'ils ne se sont jamais crus impeccables. La faute même de Pierre en cette conjoncture, ou ce que Paul reprenait en lui, n'était qu'une faute très-improprement dite. Il n'était question que du fait, non de l'intention que Dieu seul connaît, et dont on ne saurait présumer que la charité d'un apôtre voulût juger. Dans le fait même, il est encore deux choses à distinguer, le corps ou l'objet de l'action, et l'effet que l'action produisait. Quand à l'action, on ne la saurait dire condamnable en soi, puisqu'elle avait pour objet des observances légales qui n'étaient pas encore défendues, qu'il était même à propos de pratiquer en certaines rencontres, et que l'apôtre des nations pratiqua lui-même en plusieurs occasions. Cet apôtre n'a donc pu trouver Céphas condamnable, qu'en ce que celui-ci donnait lieu, contre son intention, à de fâcheux inconvéniens; c'est-à-dire, que l'exemple de Céphas pouvait obliger les gentils à judaïser, et que Paul, tout consacré à leur service et connaissant mieux leurs dispositions que le prince des apôtres, occupé de la sollicitude de toutes les églises, il eut, et le courage de l'avertir dans le moment critique, et la consolation de voir la vertu de Pierre faire disparaître aussitôt le danger. Il

en est du fait de Céphas, comme de la plupart de ces points de dispute, infiniment moins importans que le génie contentieux des écrivains de parti ne s'efforce de le persuader.

Après que la tranquillité fut parfaitement rétablie parmi les fidèles d'Antioche, les députés du concile, Jude et Silas proposèrent de s'en retourner vers les pères de Jérusalem, qui les avaient envoyés. Mais ces deux anges de paix s'étaient acquis l'estime et l'affection de tout le monde, durant le cours de leur commission. Comme ils étaient prophètes, c'est-à-dire honorés du caractère épiscopal, selon l'interprétation la plus plausible de ces expressions de l'écriture, l'éminence de leur dignité n'avait servi qu'à donner plus de relief à leur habileté et à leur modestie. Lorsqu'il fut question de partir, on leur témoigna tant de regret de les perdre, qu'ils se partagèrent, sans qu'on en sache d'autres raisons. Jude s'en alla seul rendre compte de la députation, et Silas resta parmi les fidèles de Syrie. C'est ainsi que la providence disposait celui-ci, sans qu'il le sût, à devenir le plus fidèle compagnon des travaux de Paul.

Brûlé d'un zèle à qui le repos paraissait un état plus violent que l'excès même du travail, cet apôtre eut à peine accordé quelques jours à ses prosélytes, qu'il proposa à Barnabé, son coopérateur ordinaire, d'aller visiter les églises qu'ils avaient établies ensemble, pour voir si la semence du salut y avait fructifié, ou si elles ne se trouvaient pas en butte à quelques-uns de ces ennemis que les premiers pasteurs peuvent seuls écarter. Barnabé fut aussitôt prêt à le suivre, et proposa de son côté, de mener avec eux Jean Marc, le même qui les avait quittés en Pamphilie. Paul représenta ce qui était arrivé, que ce jeune homme n'ayant pu soutenir une première fois les travaux évangéliques, ou ne l'ayant pas voulu, il ne convenait pas de mettre sitôt sa délicatesse à l'épreuve. La proximité du sang affectait autrement Bar-

nabé. Paul résista dans une rencontre où il croyait voir l'honneur du ministère intéressé, et ils se séparèrent; Dieu ne voulant pas seulement nous fournir des exemples de modération, dans la diversité d'avis qui peut se trouver entre les plus grands saints, mais voilant sous ces apparences les desseins de sa miséricorde sur les peuples divers que les deux apôtres séparés devaient convertir en plus grand nombre. Barnabé retourna dans l'île de Chypre, avec Jean Marc. Paul prit Silas, parcourut la Syrie, la Cilicie, et poussa jusqu'en Lycaonie.

A Listre, il fit l'heureuse découverte d'un disciple, nommé Timothée, fils d'une juive déjà chrétienne, et d'un gentil qui adorait le vrai Dieu, s'il n'avait pas déjà embrassé le christianisme. Le jeune homme avait en sa faveur le témoignage de tous les frères de Listre et d'Icône. Le docteur des nations l'engagea à sa suite; mais il ne fit aucune difficulté de le circoncire, à cause des juifs du pays, qui tous le connaissaient pour fils d'un gentil aussi bien que d'une juive, et qui sans la circoncision l'eussent regardé comme ennemi de la loi. Ils traversèrent ensemble la province d'Asie, sans s'y arrêter, suivant le mouvement de l'Esprit-Saint, qui appelait l'apôtre en Macédoine.

On croit qu'en cette course Paul commença à s'attacher Luc son parent, qui, à cette époque, commence à paraître dans l'histoire des actes des apôtres, dont il est l'auteur. C'était un médecin d'Antioche, homme d'esprit et de lettres, versé même dans l'art d'écrire, et qui s'exprimait bien plus purement en grec que les autres écrivains apostoliques. Dès qu'il se fut mis une fois à la suite de l'apôtre des nations, ni les fatigues, ni les périls, ni les exemples de légéreté de plusieurs autres disciples, rien ne put ébranler sa constance. Il fut à Paul ce que Marc fut à Pierre. Comme Marc, il composa son évangile de ce qu'il avait appris de son maître; et le recueil fut trouvé si exact, que l'apôtre instruit par le Seigneur glo-

rifié, adopta cet ouvrage. Tel est le sens des passages de ses épîtres, où il renvoie ses lecteurs à son évangile.

Paul s'embarqua pour la Macédoine, à Troade, ville de l'Asie-Mineure, bâtie près des ruines de l'ancienne Troye, et appelée aussi Alexandrie et Antigonie. Un Macédonien lui ayant apparu dans une vision nocturne, en l'invitant au nom de sa patrie, il s'avança promptement jusqu'à Philippes, colonie romaine dans la province de Macédoine. Les juifs n'avaient point de synagogue en cette place, mais seulement un lieu d'oraison hors de la ville, comme dans les autres endroits où ils n'étaient que tolérés. Dès le premier jour du sabbat, l'apôtre y convertit une marchande de pourpre, qu'on appelait communément la Lydienne, du lieu de sa demeure ordinaire, qui était la ville de Thyatire en Lydie. Elle adorait déjà le vrai Dieu, et s'était rendue à l'oratoire avec les femmes juives. Elle fut bientôt disposée pour le baptême, qu'elle reçut avec toute sa maison; après quoi elle demanda, comme une faveur, de loger son père en Jesus-Christ.

Un autre jour du sabbat, comme ils allaient tous ensemble au lieu de prière, ils se virent suivis par une fille possédée d'un démon familier, et qui par la divination procurait un gain considérable à une troupe d'imposteurs, au service de qui elle s'était mise. Elle envisagea d'un air d'admiration les ministres évangéliques, et se mit à crier : Ces hommes sont les ministres du Dieu suprême, et nous montrent la voie du salut. Durant plusieurs jours consécutifs, ces éloges recommençaient à chaque rencontre, et ne paraissaient pas devoir sitôt finir. Mais Paul méprisant le témoignage aussi-bien que le dépit de l'esprit de mensonge : je te le commande, lui dit-il, au nom du Christ que je prêche, sors à l'instant du corps de cette malheureuse; et il en sortit. Les maîtres de la fille, irrités de voir ainsi leur gain disparaître, soulevè-

rent le peuple et les magistrats. Dans le premier emportement, Paul et Silas furent déchirés de verges et jetés en prison. Sur le milieu de la nuit, un violent tremblement de terre ébranla l'édifice jusques dans ses fondemens. Les chaînes se brisent, les portes s'ouvrent, le geolier s'éveille, et croyant tout perdu, tire l'épée pour se percer. L'apôtre oublie son propre intérêt, et s'écrie : Nous voici tous sans exception : pourquoi attenter à votre vie ? Le geolier rassuré fait apporter de la lumière ; et saisi d'un transport bien différent du premier, à la vue de ses bienfaiteurs, il se jette respectueusement aux genoux de Paul et de Silas. Il les conduit ensuite à son logis, et leur demande avec autant de foi que de reconnaissance, ce qu'il faut faire pour être sauvé. On juge qu'il croyait déjà au vrai Dieu, ainsi que la marchande Lydienne, puisqu'il ne tarda pas davantage à être baptisé avec tous ses proches.

Cependant la nuit et le sommeil avaient calmé les esprits séditieux des Philippiens. Dès la pointe du jour, on envoya l'ordre d'élargir les deux prisonniers. L'apôtre dit avec une noble fermeté : En est-on quitte pour renvoyer un citoyen romain, qu'on a mis sans forme de justice en l'état où nous sommes ? Il jouissait effectivement du rang et des droits de citoyen, ainsi que tous les habitans de Tarse, ses compatriotes, en récompense de l'affection que cette place importante avait marqué aux deux césars Jules et Auguste, dans les guerres civiles. Croyant donc qu'il importait aux ministres évangéliques d'obtenir la réparation d'une injure flétrissante, il exigea que les magistrats vinssent en personne pour réhabiliter en quelque sorte leur ministère avili, en leur rendant la liberté avec honneur. Au nom révéré de citoyen romain, tous les gens en place tremblèrent que la plainte ne parvînt jusqu'au sénat ; d'autant mieux que Rome voulait qu'en toute cause il y eût des délits réels et bien avérés, avant de procéder au châti-

ment. Ainsi les magistrats de Philippes n'étant point en règle, se soumirent à faire la démarche qu'on exigeait, et vinrent modestement prier les prisonniers d'accepter la liberté et d'oublier le passé, en le rejetant sur l'émotion populaire, dont on avait peut-être un peu trop appréhendé les suites. Ils les supplièrent en même temps de s'éloigner de leur ville le plutôt qu'ils pourraient, de peur que la populace, difficile à contenir, n'excitât quelque trouble nouveau. Paul et ses compagnons, sans rien perdre de leur assurance, et sans se presser, pour ne pas donner à leur départ un air de bannissement, allèrent revoir la fidelle Lydienne, leur hôtesse, encouragèrent les frères; puis, par la route d'Amphipolis et d'Apollonie, se rendirent à la capitale de toute la province de Macédoine, c'est-à-dire à Thessalonique.

Là il y avait synagogue. Paul y entra d'abord selon sa coutume. Quelques Israélites se convertirent, avec un bien plus grand nombre de gentils, qui à leur exemple adoraient le vrai Dieu. Les juifs endurcis ne furent pas tranquilles spectateurs de ces succès, et par leurs cabales ils contraignirent l'apôtre de se retirer à Bérée. Ils le poursuivirent jusqu'en cette seconde ville; et comme ils lui en voulaient personnellement, il se contenta de partir seul pour Athènes, laissant ordre à Silas et à Timothée de l'y venir joindre plus à loisir.

Cette ville autrefois si puissante, et la première de la Grèce, ne conservait de son antique splendeur que la culture de certains arts libéraux, avec la démangeaison de discourir. C'était, sur-tout en fait de matières philosophiques et d'opinions extraordinaires, le centre de la curiosité et du rafinement. Les naturels du pays et leurs hôtes, pour le moins aussi nombreux que les citoyens, ne connaissaient d'autre occupation, que de débiter ou d'entendre quelque chose de nouveau. On se figure aisément quel obstacle mettait aux vues de l'apôtre, tant cette frivolité, que l'excès où elle portait

les observances, comme les spéculations idolâtriques. Il chercha néanmoins à tirer parti de ces dispositions. Déjà il était entré en dispute avec les deux sectes dominantes, les stoïciens et les épicuriens, qui frappés du nouvel ordre de connaissances qu'il leur présentait, telles que l'incarnation du Verbe éternel et la résurrection de nos corps, le conduisirent à l'aréopage, lieu ordinaire des assemblées les plus importantes et les plus nombreuses, pour y entendre une plus ample explication de cette doctrine étonnante.

L'apôtre se tenant debout devant le tribunal, qu'on regardait comme l'oracle de toute la Grèce : Athéniens, leur dit-il, je remarque par tout ce qui me frappe les yeux depuis que je suis dans votre ville, que vous vous distinguez principalement entre les autres peuples, par votre goût pour tout genre de culte. Observant en passant les différens objets de vos hommages religieux, j'ai lu cette inscription sur un autel : *Au Dieu inconnu.* Or, ce que vous adorez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce, savoir le créateur du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, lequel étant maître de ce vaste univers, y étale de toute part les marques de sa grandeur, sans se renfermer dans les temples faits de mains d'hommes. Il n'exige pas nos adorations, ni nos services, pour le besoin qu'il en a, puisqu'il donne au contraire la vie et le mouvement à tout ce qui respire. Il a créé le genre humain, en le faisant sortir tout entier d'un seul homme, qu'il avait formé de sa propre main; et il a distribué les familles et les nations sur la surface de la terre, afin que par la contemplation de ses œuvres, elles apprissent à le connaître, et à se rapprocher de lui. Ce n'est pas qu'il le faille chercher bien loin : c'est dans son sein même, c'est dans son immensité incompréhensible que se trouvent tous les êtres, et que nous agissons, que nous vivons, que nous existons, selon ces paroles qu'on lit dans vos poëtes : Nous

sommes aussi de sa race. Etant donc l'ouvrage et les enfans de Dieu, nous nous écarterions étrangement des principes de la raison qu'il nous a communiquée, et nous dégénérerions indignement de la noblesse de notre origine, si prostituant nos hommages à des figures de pierre et de métal, nous confondions la divinité avec les ouvrages des mortels. Aussi le Tout-puissant ne pouvant plus souffrir ces erreurs monstrueuses, ni l'affreuse corruption où elles ne cessent d'entraîner les hommes, il leur annonce maintenant qu'ils aient à prévenir le jour fatal où il nous jugera avec une sévérité redoutable. Car ce terme approche; et déjà il a revêtu de son autorité un personnage d'autant plus digne de notre foi et de notre vénération, qu'ayant été mis à mort pour notre salut, il est sorti vivant du tombeau, comme nous l'attestons avec une foule de témoins irréprochables.

Jusqu'à cet article de la résurrection d'un mort, ces auditeurs légers, dont on attaquait fortement, mais très-finement les erreurs et les vices, s'étaient assez bien contenus. Mais à la première annonce d'un dogme si étonnant pour une ville où l'épicuréisme était au plus haut point de crédit, la plupart laissèrent l'orateur, en se moquant de sa doctrine. D'autres, avec plus de ménagement, lui dirent que c'en était assez pour ce jour-là, qu'ils l'entendraient là-dessus une autre fois. Ainsi le plus éloquent des apôtres fut-il accueilli de cette assemblée présomptueuse, où Dieu ne laisse point de s'attacher quelques ames privilégiées; entr'autres, Denis, l'un des juges de l'aréopage, et une femme appelée Damaris. Denis, différent de celui qui porta l'évangile dans les Gaules, fut depuis évêque d'Athènes, où il couronna ses travaux par le martyre. On lui a long-temps attribué des ouvrages qui furent manifestement composés des siècles entiers après sa mort, suivant la date même des choses qu'ils contiennent.

Paul alla droit à Corinthe, la ville la plus con-

sidérable qu'on eût vue en Grèce depuis la décadence d'Athènes et de Lacédémone. Sa situation entre deux mers, avec un bon port sur chacune, y attirait une quantité prodigieuse d'étrangers, et avec les richesses y faisait abonder toutes les délices de la vie. Le docteur des nations y fit un séjour de dix-huit mois, le plus long qu'il eût encore fait en aucun lieu depuis son départ d'Antioche. Il logea chez le juif Aquila, nouvellement arrivé de Rome, d'où il avait été obligé de sortir par les ordres de l'empereur Claude, avec sa femme Priscille et tous ceux de sa nation. Comme cet hôte qu'il avait trouvé bien disposé pour le christianisme, et qu'il acheva d'instruire, il travaillait à faire des tentes de cuir à l'usage des gens de guerre, afin de fournir à ses besoins sans être à charge à personne, et de conserver la noble liberté de son ministère.

Les jours de sabbat, il ne manquait pas de se rendre à la synagogue, pour annoncer Jesus-Christ aux juifs, et plus encore aux gentils, bien moins indociles. Les juifs de Corinthe demeurèrent toutefois assez paisibles, jusqu'à ce que leur jalousie étant poussée à bout par la multitude des conversions, au lieu d'user, comme l'apôtre, de raisons pressantes et de témoignages d'écriture, ils s'emportèrent en des injures grossières, et d'horribles blasphèmes. Il en craignit le scandale pour les gentils; et marquant son indignation avec éclat, il dit aux blasphémateurs, en secouant contr'eux ses vêtemens : Que la perte de vos ames ne s'impute qu'à vous. Je suis innocent de votre réprobation et de votre malheur éternel; et puisque mon ministère ne sert qu'à vous rendre plus inexcusables, je passe dès ce moment chez les gentils. Il quitta effectivement le logis d'Aquila, parce qu'il était juif de naissance; et il entra, tout en sortant de la synagogue, dans une maison attenante, qui appartenait à un gentil, nommé Tite, différent de son disciple de même nom. Celui de

Corinthe portait le surnom de juste, et il n'était encore chrétien que dans le cœur. Paul ne laissa pas de convertir différens juifs de cette ville ; entr'autres, un des chefs de la synagogue, appelé Crispe, avec toute sa famille. Il baptisa Crispe de sa propre main ; et comme il faisait son capital du ministère de la parole, il fit baptiser les autres par ses disciples, ainsi qu'une multitude de gentils, qui journellement se déclaraient chrétiens. L'endurcissement des juifs, et leurs noirs desseins, qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater, ne purent abréger son séjour ; Dieu lui ayant révélé qu'il y avait beaucoup d'élus à Corinthe.

Il employa son loisir à écrire aux Thessaloniciens qu'il avait convertis par lui-même ou par ses disciples, et qu'il n'avait encore pu visiter depuis qu'ils formaient une église. C'était un de ses plus beaux établisssemens, quoique sa demeure parmi eux eût été très-courte. Silas et Timothée lui en ayant apporté des nouvelles, il témoigna par une première lettre la joie que lui causait la ferveur de leur foi. Comme il sut bientôt après qu'on interprétait, d'une manière à les troubler, ce qu'il n'avait écrit que pour leur consolation, il les rassura par une seconde lettre. Tel est le but des deux épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens, qu'on ne saurait abréger, sans leur faire perdre infiniment de leur mérite. Tout ce que doit faire un historien par rapport aux écrits de ce genre, c'est d'en saisir les points qui sont relatifs à son but, et de répandre par leur moyen plus de jour ou plus d'intérêt sur les faits.

Les épîtres aux Thessaloniciens sont, dans l'ordre des temps, les deux premières de toutes celles de S. Paul, dont la collection ordinaire se trouve rangée suivant la dignité des villes ou des églises à qui elles furent adressées. Les fidèles de Thessalonique, comme on le remarque dans ces épîtres, se distinguaient par leur charité : ce qui entre pour beaucoup dans le motif de la tendre affection

que l'apôtre leur témoigne. Mais il leur marque son désintéressement avec le même soin. S'il recommande à leurs libéralités quelques disciples et quelques pasteurs, il se fait gloire de trouver une ressource assurée pour ses besoins personnels, dans le travail des mains, auquel il les exhorte de s'adonner à son exemple. Ces Thessaloniciens qui paraissent d'un naturel excellent, d'un cœur liant et sensible, s'affligeaient de la mort de leurs proches et de leurs amis : il les console par l'espérance de la résurrection future, mais en les détournant d'appuyer leur espoir de vaines observances, et de fixer superstitieusement le jour du Seigneur, c'est-à-dire, la fin du monde : appréhensions vagues, qui déjà commençaient à prendre dans les têtes faibles. Sur cet objet, et généralement sur tous les points de croyance, il donne les deux règles que l'église n'a cessé de suivre dans tous les siècles ; savoir, la parole écrite, qu'il appelle les termes de la lettre, et la tradition orale qui supplée à l'écriture.

Dans le temps que Paul composait ses premières épîtres, Luc publia aussi son évangile, pour l'opposer à des histoires controuvées qui faisaient courir de faux apôtres.

Paul prit enfin ses dernières mesures pour la solide constitution de l'église de Corinthe, et ne pensa plus qu'à porter son zèle où il devenait plus nécessaire. Il méditait d'aller jusqu'en Syrie et en Palestine, pour affermir de toute part dans la foi et les bonnes mœurs, les églises nombreuses qu'il avait fondées. Il s'embarqua pour cela au port de Cenchrée, voisin de la ville, emmenant avec lui Priscille et Aquila qui s'était coupé les cheveux pour accomplir le vœu de nazaréat, qu'il avait fait selon la dévotion du temps. Mais il laissa ces deux prosélytes à Ephèse. Les juifs, mieux disposés là qu'ailleurs, l'y voulaient retenir lui-même. Il crut qu'un peu de délai le ferait désirer encore davantage : il continua son chemin, après leur

avoir promis de revenir, et il se rendit à Antioche par la route de Césarée. Après quelque jour, il revint par la Galatie et la Phrygie, s'appliquant sur toutes choses à perfectionner les heureuses dispositions des Galates, qui le reçurent, dit-il, comme un ange de Dieu.

Pendant son voyage, un juif, nommé Apollo, homme éloquent et profond dans les écritures, vint d'Alexandrie à Ephèse. Il adorait le Sauveur, le prêchait même avec zèle; mais il ne connaissait encore d'autre baptême que celui de Jean. Aquila et Priscille lui communiquèrent une partie des instructions qu'ils avaient reçues de Paul; et comme il voulut aller en Achaïe, c'est-à-dire en Grèce, ils le munirent de lettres pour les frères de Corinthe. Là il servit beaucoup à diminuer les préjugés des gens de sa nation.

Pour l'apôtre, après qu'il eut parcouru l'Asie, il arriva enfin à Ephèse, où il trouva quelques fidèles nouveaux, ou plutôt des catéchumènes, instruits par Aquila, et en plus grand nombre par Apollo. Celui-ci ne leur avait administré que le baptême de Jean, le seul dont alors il eût connaissance. L'apôtre voulant d'abord reconnaître le juste état de ces ames pieuses et simples, leur demanda s'ils avaient reçu le Saint-Esprit. Mais ces bonnes gens répondirent : nous ne savons pas seulement s'il y a un Saint-Esprit. Il reconnut parlà qu'ils n'avaient pas reçu le sacrement du baptême, où l'on fait mention expresse des trois Personnes divines, et il le leur fit administrer. Après quoi il leur imposa lui-même les mains, pour les confirmer dans la foi, par un sacrement réservé aux évêques. Dans le moment le Saint-Esprit descendit d'une manière sensible sur cette petite troupe, composée d'environ douze personnes, qui parurent douées du don de prophétie et du don des langues : merveilles qui surprirent peu, par l'habitude où l'on était de les voir en pareilles rencontres.

Paul demeura environ trois ans à Ephèse, depuis les premiers mois de l'an 54, jusqu'en 57. C'était la ville la plus fréquentée de l'Asie, le siége des affaires civiles et du commerce, où se trouvait le tribunal du proconsul, un port très-commode, et le fameux temple de Diane, dont les beautés et les fêtes pompeuses attiraient les curieux de tous les pays. Prêcher Jesus-Christ en cet endroit, c'était le faire connaître à tout le continent de l'Asie, et à toutes les îles. Ainsi le zèle de l'apôtre, animé par ces grandes vues, semblait de jour en jour prendre un nouvel accroissement; et par son moyen, tous les Asiatiques, juifs ou gentils, eurent connaissance de l'évangile. Il n'en eut pas moins à souffrir de l'emportement d'une infinité de personnes, souvent plus cruelles envers lui, comme il s'en plaint, que les bêtes féroces. Ceux des Israélites qui demeurèrent incrédules, ajoutèrent à la violence, l'hypocrisie et la trahison. Mais à proportion de la difficulté et de l'importance de l'entreprise, le Seigneur communiquait avec plus d'éclat le don des miracles à son serviteur. Il s'opérait par sa main, souvent même à son insçu, une multitude incroyable de prodiges; en sorte que le linge et les vêtemens qu'il avait quittés, guérissaient les malades et chassaient les démons.

Des faveurs si prodigieuses donnèrent lieu à un incident, dont la doctrine évangélique tira un grand avantage. Il y avait des exorcistes juifs qui couraient les provinces, pour délivrer les énergumènes. Ils prétendaient exercer cette puissance sur les malins esprits, par des formules de conjuration, dont ils disaient que le roi Salomon était l'auteur. Sceva, prince des prêtres, c'est-à-dire l'un des chefs des familles sacerdotales, avait jusqu'à sept fils, qui se donnaient pour habiles dans cet exercice. Comme leurs pratiques accoutumées ne répondaient pas à leurs espérances, ils employèrent le nom de Jesus-Christ, qu'ils voyaient si efficace dans la bouche de Paul, quoiqu'ils ne

fussent rien moins que ses partisans. Le premier démon auquel ils s'adressèrent, ne se prêta point du tout à leur cupidité. Je reconnais Jesus, leur dit-il, pour le fils de Dieu, et Paul pour son apôtre ; mais vous n'êtes que des imposteurs : et le possédé que gouvernait cet esprit, aussi fort que méchant, se jetant sur eux, en maltraita deux à la fois, sans qu'ils pussent lui résister. Ils se crurent heureux d'échapper, couverts de blessures et leurs vêtemens en pièces.

La chose fut de notoriété publique dans tous les quartiers d'Ephèse. Tous les habitans indistinctement, juifs ou gentils, en furent pénétrés d'une frayeur et d'une vénération religieuse ; en sorte que le nom du Rédempteur fut glorifié avec les plus vives acclamations. Ceux qui embrassèrent la foi, vinrent en grand nombre se jeter aux pieds des saints ministres, en confessant humblement les désordres de toute leur vie, avant de recevoir le baptême. Ils n'étaient pas obligés à cette confession ; mais la voyant pratiquer aux anciens fidèles moins coupables qu'eux, ils ne s'en tenaient point à l'obligation stricte, et leur humble ferveur ne trouvait rien de pénible. La magie était fort usitée chez les Ephésiens. Les citoyens convertis, apportèrent les livres qui en traitaient, afin de les brûler publiquement. On en supputa la valeur, et l'on trouva qu'elle montait à plus de cinquante mille deniers. Rien ne donna plus de consolation à l'apôtre, qu'une preuve de conversion si solide et si digne de servir de modèle aux âges suivans.

Peu après néanmoins il s'éleva contre lui un dangereux orage. Un orfèvre, nommé Demetrius, fabriquait de petits temples d'argent, où la statue de Diane était placée. Il se faisait de tous côtés un débit prodigieux de ces sortes d'ouvrages ; la plupart des étrangers qui venaient aux fêtes de la déesse, remportant avec eux ces marques de leur dévotion. Demetrius en avait le principal débit ; et il fournissait le travail et la subsistance aux familles

familles d'une infinité d'ouvriers en sous-ordre. Un jour il les rassembla, et leur remontra que n'ayant point d'autres moyens de gagner leur vie, Paul les allait tous faire mourir de faim, en persuadant, selon ses principes, non-seulement aux citoyens d'Ephèse, mais aux habitans de toute l'Asie, que des ouvrages faits de main d'hommes ne sauraient être des dieux. Joignant les motifs de l'intérêt à ceux de la superstition, les deux plus capables de faire impression sur ce genre d'auditeurs : Encore, ajouta-t-il, s'il ne s'agissait que de notre intérêt seul; mais le temple de notre grande déesse, si vanté par tout l'univers, va tomber avec elle dans le dernier mépris. A ces mots, il est interrompu par mille voix différentes, qui s'écrient avec la plus furieuse confusion : La grande Diane des Ephésiens! la grande déesse des Ephésiens! Toute la ville se met en mouvement. Ils courent au théâtre; et au défaut de Paul qu'ils ne peuvent trouver, ils entraînent, comme pour répondre de lui, Gaïus et Aristarque, deux de ses compagnons, Macédoniens de naissance.

Comme la loi de Moyse, aussi-bien que celle de Jesus-Christ, condamnait le culte des idoles, les juifs craignirent qu'on ne confondît les sectateurs de l'une et de l'autre; et l'un d'eux, nommé Alexandre, voulut parler en faveur de sa nation. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'on se mit à crier encore plus fort : La grande Diane des Ephésiens! qu'elle est grande, la déesse des Ephésiens! Ce cri d'enthousiasme fut répété durant deux heures entières. Paul voulait se rendre à l'assemblée; et il eût méprisé ce fanatisme furieux, si aux instances des frères, il ne se fût joint quelques-uns des principaux seigneurs de l'Asie, qui se trouvaient présens, et qui aimant l'apôtre, l'empêchèrent de s'exposer à une mort certaine. Cependant celui qui tient dans sa main les cœurs des peuples, aussi-bien que celui des grands, calma tout d'une manière inespérée. Un simple greffier

eut le talent de se faire écouter. Il représenta qu'il n'y avait aucun délit effectif ; qu'Aristarque et Gaïus n'avaient point violé le temple de la déesse, ni commis aucune autre impiété ; et que pour des appréhensions chimériques, ou pour le démêlé particulier de Demetrius, on s'exposait à toute l'animadversion des lois, en troublant l'ordre public par un procédé si contraire à leurs dispositions. Tout le monde goûta la remontrance, et la sédition fut appaisée au moment de sa plus grande chaleur. Paul ne voulant plus tarder à partir pour la Macédoine, établit son disciple Timothée évêque d'Ephèse.

Ce fut encore de cette ville qu'il écrivit sa première épître aux Corinthiens. Il leur avait laissé depuis quatorze ans des guides formés de sa main. Apollo, qui paraît en avoir été le chef ou l'évêque, revint le trouver à Ephèse. Il lui apprit que des docteurs, toujours entêtés de la nécessité des observances mosaïques, étaient venus à Corinthe ; qu'ils y avaient mis le trouble parmi les fidèles, et la division même entre les pasteurs ; que chacun faisait bande à part, avec ses disciples particuliers ; que depuis ces scissions, non-seulement le nom de Paul n'était plus si cher ni si vénérable aux Corinthiens, mais que la prédication de l'évangile et ses progrès parmi les gentils en souffraient considérablement. Trois députés de l'église de Corinthe, arrivés en même temps pour consulter l'apôtre sur différens points de dogme et de discipline, lui confirmèrent ces tristes nouvelles, et par leur propre témoignage, et par des lettres secrètes de quelques particuliers, gens de bien et d'autorité, qui l'avertissaient même de quelques désordres énormes, tous propres à diffamer la religion.

L'apôtre entreprit de remédier par ses lettres à tant de choses affligeantes. Aussitôt après le salut et les prévenances ordinaires, il commence dans son épître à reprendre l'esprit de rivalité et de schisme de ces chrétiens de Corinthe, trop sem-

blables aux différentes sectes de philosophes, dont chacune prenait le nom de son auteur, et l'exaltait par-dessus toutes les autres. Je suis disciple d'Apollo, disait à leur imitation l'un de ces chrétiens factieux; et moi, disait l'autre, je le suis de Céphas, ou de Paul. Le saint apôtre qui ne respirait que la gloire de Jesus-Christ, rappelle tous ces faux zélateurs à la pureté de ses vues, qu'il leur rend sensible, dans sa manière d'évangéliser, infiniment éloignée de toutes les prétentions de l'éloquence du siècle. Il montre combien il est injuste et déraisonnable de tirer vanité des dons surnaturels et miraculeux, si communs alors dans l'église, que cette première épître aux Corinthiens entre à ce sujet dans le plus grand détail, et donne une suite méthodique de règles pour en écarter les abus. Elle reprend encore ceux qui se glissaient dans la réception de la divine eucharistie. Dans ces premiers temps, elle était suivie de repas de charité, nommés, du mot grec, Agape. Mais les riches cessant de faire part aux pauvres des mets qu'on leur servait en abondance, le tendre pasteur s'élève avec force contre le scandale de cette avarice orgueilleuse; et plus fortement encore contre l'inconsidération sacrilége de quelques pécheurs, qui ne discernant point le pain des anges d'un pain ordinaire, et profanant indignement le corps et le sang de Jesus-Christ, s'incorporaient leur jugement et leur condamnation : expressions énergiques et précises, qu'on ne peut réduire au sens figuré sans violer toutes les lois du langage commun, et sans démentir l'interprétation des saints docteurs de tous les siècles.

L'apôtre désapprouvait aussi que les chrétiens de Corinthe portassent leurs différens aux tribunaux des païens. Il en respectait sans doute l'autorité politique et civile, puisqu'il ordonne expressément d'obéir aux magistrats, quels qu'ils soient, bons ou méchans. Mais outre le risque d'idolâtrer,

en faisant des sermens par-devant des juges qui ne connaissaient que de fausses divinités, ces procès annonçaient encore un attachement aux biens temporels, que le zèle de Paul ne pouvait souffrir dans une société de fidèles aussi parfaits que ceux de Corinthe. Cependant dans cette fervente église qu'il avait formée avec tant de soin, qu'il dit s'être fait un plaisir de préparer, comme une vierge pure, à devenir l'épouse chérie du Christ, il ne s'y trouva pas simplement des défauts, mais des vices à scandaliser les idolâtres. Un chrétien avait porté l'incontinence jusqu'à avoir un commerce honteux avec la femme de son père. Le saint commande qu'on le livre à Satan, pour perdre la chair et sauver l'esprit; c'est-à-dire qu'on le retranche pour un temps de la société des fidèles, afin de l'humilier et de le faire rentrer en lui-même : exemple de l'excommunication, ainsi que des vues charitables que tout pasteur doit s'y proposer. On sera peut-être surpris de trouver une faute si énorme dans l'une des premières et des plus belles églises des temps apostoliques : mais avec combien plus d'étonnement et d'admiration ne doit-on pas remarquer, dans les réponses du docteur des gentils à différens points de consultation, touchant le mariage et la continence, de quelle éminente perfection la grâce avait rendu capables, en si peu de temps, des hommes nés et nourris dans la plus affreuse corruption ?

Rien n'entrait en comparaison avec le débordement de Corinthe, où il faisait une partie de la religion (1). Toute la ville était dédiée à Vénus; et plus de mille esclaves, attachées au fameux temple qu'elle y avait, s'y prostituaient au nom de la déesse. Qu'on infère de là ce que la pudeur ne peut que voiler, concernant les désordres des Corinthiens, et plus encore des étrangers, au moins de ceux qui étaient opulens; car il fallait

(1) Strab. *l.* 8; Athen. *l.* 13.

être riche pour participer à ce libertinage infame : d'où vint le proverbe, qu'il n'appartenait pas à tout le monde d'aller à Corinthe. On comblait d'honneurs ces honteuses victimes de l'esprit immonde. Les meilleurs poëtes célébraient dans leurs vers ces viles prostituées, et on leur érigeait des statues. Toutefois le sage réformateur d'un pareil peuple ne borne pas ses instructions aux lois essentielles de la chasteté conjugale ; mais il le porte à la plus haute perfection de la virginité et du célibat chrétien. Ainsi la première épître aux Corinthiens, dans toute son étendue, présente un modèle admirable du zèle le plus éclairé et le plus actif, avec un mélange tout divin de force et de douceur, de réprimandes et d'encouragemens, de vigilance pastorale et de tendresse paternelle ; en un mot, un zèle digne de servir de règle à tous les pasteurs, particulièrement lorsqu'il est question de faire honorer la sublimité du ministère évangélique, sans se départir des sentimens sincères de la plus édifiante modestie.

Paul partit enfin d'Ephèse, au commencement de Juin, vers la fête de la Pentecôte, et il employa environ six mois à parcourir la Macédoine. Il avait laissé Luc depuis plus de quatre ans à Philippes, pour y remplir l'office d'évêque. Il lui donna un successeur en cette qualité, et le reprit en sa compagnie pour ne plus s'en séparer. Tous deux s'avancèrent à l'occident, plus loin que l'apôtre n'avait encore poussé, et ils pénétrèrent en des régions où le nom de Jesus-Christ n'était jamais parvenu. En repassant chez ses premiers élèves, outre les soins ordinaires de l'apostolat, il exhorta les fidèles gentils à donner d'abondantes aumônes pour les frères indigens de Jérusalem, à qui il se proposait de les rapporter bientôt. Le conseil apostolique lui avait instamment recommandé cette œuvre de miséricorde, qui devenait plus nécessaire de jour en jour ; l'impénitente Jérusalem se ren-

dant plus impitoyable à mesure que le terme de son châtiment approchait.

Mais tandis que Paul donnait cette célébrité au nom de Jesus-Christ, l'enfer voulait opposer un rival, non-seulement à l'apôtre, mais à son adorable maître. Il sortit tout à coup de Thyane en Cappadoce (1), un homme extraordinaire, nommé Apollone, le plus illustre suppôt de la philosophie profane et du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. Né de parens nobles et opulens, doué d'un génie supérieur, d'une mémoire sans exemple, habile dans toutes les sciences et dans tous les arts de la Grèce, il joignait à tous les avantages de l'esprit ceux d'une taille auguste et comme sur-humaine, d'un si grand air de dignité et d'une telle beauté de visage, que sa figure seule intéressait et entraînait les peuples à sa suite. Il suivait les maximes sévères de Pythagore, s'abstenait de vin et de viande, ne vivait que de légumes, laissait croître ses cheveux et sa barbe, marchait toujours nu-pieds, et ne s'habillait que de lin. Il poussa le détachement extérieur jusqu'à se dépouiller de son bien, presque sans réserve. Il faisait aussi profession de garder la continence : mais tel que la plupart de ces héros de la philosophie, qui ont si souvent à rougir de leurs faiblesses, sa réputation ne fut pas intacte du côté de cette vertu angélique, où la seule grâce de Jesus-Christ peut élever une chair corruptible.

Outre ses études dans les écoles célèbres des Grecs et de Tarse en particulier, il fit de longs et pénibles voyages, pour entendre les mages de Perse, les bracmanes de l'Inde, et les gymnosophistes d'Ethiopie. Avec toutes ces lumières prétendues, il témoignait un attachement extrême au culte populaire des idoles. Mais son sens, naturellement droit et fin, lui fit observer que le

(1) Philostr. *l.* 1 *et seq.*

langage emphatique et la morgue des philosophes ou sophistes, loin de leur acquérir de l'estime et du crédit, ne leur donnait le plus souvent que du ridicule. Il prit une marche toute contraire, et s'exprima clairement et simplement. Faisant néanmoins l'inspiré et le favori des dieux, il prenait un ton décisif avec un air d'autorité qui lui réussirent si bien, que d'un geste ou de quelques mots mis par écrit, il calmait les séditions. Il parcourut les principales villes de l'empire, principalement dans l'Asie-Mineure et l'Achaïe. La plupart lui envoyèrent des députés pour lui demander son amitié et recevoir ses conseils touchant le culte et les mœurs. On le recevait avec des honneurs extraordinaires : les aruspices et les oracles les plus révérés célébraient ses louanges. Il vint à Ephèse, au commencement du règne de Néron qui avait succédé à Claude, l'an 54 de Jesus-Christ. Là il déclamait souvent contre le luxe et la débauche ; les malins esprits accréditant volontiers les principes imposans des mœurs, aux dépens de la foi, sans laquelle toutes les autres vertus ne servent qu'à faire échouer plus surement l'affaire du salut. Il exhortait sur toute chose les Ephésiens, peuple paresseux et mou, passionné pour la musique, la danse et tous les amusemens, à quitter cette vie efféminée, pour s'adonner sérieusement à la philosophie et à la vertu, qu'il n'en séparait jamais.

Comme il se faisait passer pour l'ami des dieux, il fallait paraître en recevoir des faveurs extraordinaires. Un jour qu'il haranguait près d'un bois où il y avait une quantité de petits oiseaux, il en survint un qui faisait un cri aigu et remarquable. Tous les autres prirent à l'instant leur vol et le suivirent. Apollone dit à ses auditeurs, d'un ton prophétique, que cet oiseau, digne par son zèle pour son espèce de servir de modèle aux hommes, venait d'avertir ses semblables, qu'en une certaine rue que nomma le prophète, un homme qui portait du blé, en avait laissé répandre une partie. On

y courut sur le champ, et l'on trouva les oiseaux qui le ramassaient. Le peuple ne douta point qu'Apollone n'entendît le langage de ces animaux: les gens sensés se turent ou ne furent pas écoutés.

On prétendit encore qu'il avait délivré les Ephésiens d'une peste qui les désolait. Les ayant un jour rassemblés dans le temple d'Hercule, et là remarquant un pauvre vieillard qui demandait l'aumône; exterminez, dit l'imposteur cruel, cet ennemi des dieux, et ensevelissez-le avec son impiété, sous une grêle de pierres. On obéit avec une aveugle fureur, et le malheureux mendiant, lapidé par tant de mains différentes, fut bientôt couvert d'une montagne de cailloux. Déterrez le cadavre, leur dit-il, après quelque intervalle, et voyez quelle victime vous avez immolée. On fouilla, et on trouva un grand chien. La populace fut pleinement persuadée que c'était un mauvais génie; et faisant peu d'attention aux degrés plus ou moins grands de la calamité dont on avait promis la délivrance, elle ne s'occupa que de la manière dont on en faisait connaître l'auteur. Dans un si grand concours de monde, la supercherie était facile. Car il est plus simple et plus raisonnable de croire qu'en fouillant dans les pierres entassées, Apollone y fit mettre un chien mort, que d'imaginer qu'un démon, pour accréditer le devin, y eût fait paraître un fantôme.

Des côtes d'Ionie, ou des rives orientales de l'Asie-Mineure, le philosophe passa dans la Grèce proprement dite, où il voulut faire croire qu'Achille lui avait apparu sur les ruines de Troye, et lui avait révélé bien des mystères contenus dans l'Iliade. Athènes fut moins dupe que les autres villes. Un prêtre y traita même Apollone de magicien, et l'accusa d'être en commerce avec les génies malfaisans. Ce qui arriva à un jeune homme qui se moquait de ses superstitions minutieuses, lui concilia cependant le respect de quelques Athéniens. Le railleur donna tout à coup des marques de

possession. Apollone commanda au démon de sortir de ce corps, et de renverser une certaine statue pour faire connaître qu'il sortait. Ce qui prouverait que le séducteur était en commerce avec les esprits infernaux, et qu'ils s'entendaient avec lui pour entrer dans les corps comme pour en sortir: et quelle différence entre ces prétendus miracles et ceux des disciples du fils de Dieu, ennemis en tout des malins esprits ainsi que de leur culte idolâtrique, et qu'on ne saurait par conséquent soupçonner d'aucune intelligence avec eux?

Mais qui pourrait compter, dans l'histoire d'Apollone, sur la vérité des faits? Elle fut écrite en premier lieu par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha dans ses voyages d'orient, et l'un de ces disciples que Lucien traduit comme des aventuriers indignes de croyance et de la moindre considération. Encore n'avons-nous plus de cette histoire que ce qu'en recueillit, environ cent ans après, sur des lambeaux altérés et des bruits vagues, le sophiste Philostrate, qui ne le faisait que pour flatter dans ses travers de femme savante, l'impératrice Julie, épouse de Sévère ardent persécuteur, et de son côté ennemie déclarée du christianisme. Quoi qu'il en soit du fond des choses, le prophète du paganisme ne put tenir devant l'apôtre de Jesus-Christ, dans le même temps et les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul était chargé, subsiste après plus de dix-sept siècles; au lieu qu'après deux siècles seulement, on se souvenait à peine d'Apollone.

L'apôtre se trouvait en Macédoine, quand il reçut de Corinthe les nouvelles qu'il en attendait avec impatience, depuis la première épître qu'il y avait écrite. Tite, son disciple, qui en était le porteur, lui apprit que sa lettre y avait produit les meilleurs effets; que le nom de Paul en était devenu plus cher et plus respectable aux Corinthiens; que la très-grande partie de ces fidèles souhaitaient ardemment son arrivée; qu'ils avaient

remédié aux troubles et aux scandales de leur église; qu'ils avaient été touchés jusqu'aux larmes de l'affliction de leur pasteur et de leur père. Il ajouta néanmoins qu'il se commettait encore des fautes en grand nombre, par l'insuffisance ou la contrariété des docteurs; que des esprits inquiets et jaloux, plus capables de censurer que de réfuter sa doctrine, la mettaient malignement en opposition avec celle des autres apôtres, et que pour empêcher le fruit de ses écrits, quelques-uns ne rougissaient pas de faire un parallèle insultant entre la dignité qu'ils respiraient, et ce que leur aversion particulière apercevait de bas dans sa personne.

La première épître aux Corinthiens n'ayant opéré leur correction qu'en partie, l'apôtre leur en écrivit une seconde, dont la relation de Tite lui fournit principalement la matière. De là vient la diversité du style de cette seconde lettre, tantôt vive et forte, terrible quelquefois et menaçante; tantôt tendre, compatissante, pleine de condescendance et de ménagement. Mais toujours l'écrivain apostolique, reprenant avec dignité et conjurant sans bassesse, soutient admirablement ses deux personnages de père et de maître. D'abord en vertu du pouvoir de lier et de délier, il use d'indulgence à l'égard de l'incestueux qu'il avait excommunié. Ce pécheur s'était sincèrement converti; et la douleur du repentir allait si loin, que le plus grand péril qu'il courût encore, était celui du désespoir. Le sage pasteur, dans ces conjonctures, regarda la sévérité comme un écueil dangereux, contraire à l'institution des pénitences exemplaires, qui tout en humiliant le pécheur, doivent tendre à son propre bien comme à celui de l'église.

Après ce règlement particulier, l'apôtre reprit le grand objet de sa première lettre, tendant à faire honorer son ministère, pour le rendre utile; le soutenant avec noblesse contre les faux prophètes, et contre une foule de ministres jaloux et

superbes. Ces docteurs, juifs d'origine, s'élevaient à tout propos contre le docteur des nations. C'est pourquoi nous le voyons employer à sa défense tout ce qu'il y a de plus propre à rabaisser l'enflure présomptueuse et les idées altières du judaïsme. Mais s'il parle de ses révélations et de ses ravissemens, on sent que sa modestie en est sincèrement peinée. Il évite même de se nommer, et s'attache uniquement à établir, qu'instruit immédiatement par le Seigneur, sa science et son autorité ne le cèdent en rien aux premiers des apôtres. Mais quand il en vient aux croix et aux humiliations endurées pour Jesus-Christ, il se livre à toute l'ardeur du feu divin qui le consumait. Il s'explique avec effusion de cœur, et nous apprend, outre ce que nous lisons de ses travaux dans les actes des apôtres, qu'il fut encore bien d'autres fois couvert de chaînes et en péril de mort; qu'il souffrit jusqu'à cinq fois la flagellation de la part des juifs; qu'il fut trois fois battu de verges par les exécuteurs des magistrats romains; qu'il fut bien plus souvent encore l'objet de l'emportement et de la fureur populaire, qui se porta jusqu'à le lapider; qu'il fit trois naufrages; en un mot, qu'il essuya des tourmens et des dangers sans nombre; dangers dans les villes et sur les routes, dangers de la part des brigands et des faux-frères, de la part des juifs et des gentils.

Quant à l'article de la collecte, ou aux aumônes, il le recommanda en particulier aux porteurs de sa lettre, afin qu'il les trouvât toutes prêtes lorsqu'il arriverait lui-même à Corinthe. Ces commissionnaires de confiance étaient Luc et Tite; celui-ci déjà connu et considéré des Corinthiens, l'autre célèbre en tout lieu par la publication de son évangile. Ils furent accueillis, comme ils le méritaient; et tant par leurs soins que par le contenu admirable de leurs dépêches, à l'éloquence desquelles personne ne put résister, tous les cœurs revolèrent vers Paul, et rentrèrent dans le sentier

du devoir et de la perfection : ce qu'ambitionnait uniquement l'apôtre. Pour accélérer son arrivée, on travailla vivement au recouvrement des aumônes ; et dès qu'il eut appris tant d'heureuses nouvelles, il se mit en marche pour l'Achaïe, dont Corinthe était la capitale. Il y arriva au commencement de l'hiver, qu'il y passa tout entier, pour la consolation de ses enfans en Jesus-Christ, et pour mettre la dernière main au rétablissement de l'ordre et de la discipline.

Il donna même une partie de ce loisir à d'autres églises, se croyant sans cesse comptable à tous les peuples, spécialement aux Romains, ce peuple roi, que la noblesse et l'élévation du zèle de Paul se proposait de conquérir entièrement à Jesus-Christ, nonobstant les infirmités et la faiblesse qu'il éprouvait déjà, quoiqu'il n'eût qu'environ cinquante ans. Aquila, avec quelques autres de ses amis ou de ses disciples, avait profité des conjonctures, plus favorables depuis la mort de l'empereur Claude, pour aller de nouveau s'établir à Rome. Paul apprit par leur moyen l'état de la religion dans la capitale de l'empire, où l'on a vu que le prince des apôtres avait précédemment porté l'évangile. Dans cette église, comme par-tout ailleurs, les enfans de Jacob étaient en différent avec les gentils. Mais sur ce premier théâtre de la gentilité, ceux-ci se prévalaient à leur tour, et affectaient la préséance sur les Israélites. Entêtés de la philosophie et des vertus qu'elle avait formées, ils méprisaient la synagogue, et lui reprochaient d'avoir méconnu le Rédempteur, quoiqu'elle fût dépositaire de la loi et des prophéties : ce qui choquait extrêmement les Hébreux, choisis par le Seigneur entre tous les peuples du monde, et habitués à se croire d'une masse plus précieuse et plus digne qu'eux des bontés célestes. Confondant en tout lieu l'orgueil national avec l'intérêt de la loi, Israël imaginait qu'une multitude d'observances purement extérieures conférait le mérite d'être discerné des

autres hommes, et de parvenir à la grâce du désiré des nations.

L'apôtre regarda comme un point important de son ministère, de donner là-dessus des idées saines au juif et au gentil; et telle est la fin qu'il se proposa dans l'épître qu'il écrivit de Corinthe aux Romains, par le moyen d'un secrétaire latin, nommé Tertius. Bien persuadé que l'humilité fait toute la base du christianisme, il commence par humilier les deux peuples. Pour cela il remet sous les yeux des gentils la vanité et la lâche duplicité de leurs philosophes, qui assez heureux pour avoir eu la connaissance du vrai Dieu, ne l'avaient point honoré publiquement. C'est pourquoi, dit-il, il les a livrés à la corruption de leurs cœurs; de manière qu'ils se sont déshonorés par toutes sortes de vices, spécialement par les plus honteuses impudicités. Il ne se met pas en devoir de prouver ces faits, trop notoires à Rome, sous le règne affreux de Néron. Sans cela même, reprend-il, les gentils n'auraient aucun droit de mépriser Israël. Quoique le gros de cette nation, autrefois si chérie du ciel, soit déchu de son heureuse destination, Dieu se souviendra de ses restes précieux dans les derniers temps, et tous les enfans de Jacob alors existans se convertiront.

Ce peuple, de son côté, n'a aucun droit de s'élever par-dessus les autres peuples, n'ayant su profiter des bienfaits célestes qui lui avaient été communiqués gratuitement. Y eût-il été plus fidèle, des observances charnelles et littérales n'ont pu mériter la grâce de la vocation, encore moins de la justification : autrement ce serait une juste rétribution, et non plus une grâce. C'est ici principalement que nous puisons la connaissance du mystère profond et terrible de la prédestination. Après en avoir exposé ce qui fait le principe de l'humilité et de toute la justice chrétienne, le docteur instruit immédiatement par Jesus-Christ, se récrie et s'arrête effrayé au bord de ces sombres profon-

deurs. Et qui ne craindra, devons-nous conclure dans les mêmes sentimens que lui, d'être anéanti sous le poids de la gloire divine, en voulant pénétrer ce que les anges ne comprennent pas, ou en le faisant servir de matière à l'esprit de contention, à la rivalité, à la présomption ! Pleine d'élévation et d'une solide doctrine, l'épître aux Romains, sans s'ingérer dans ces recherches curieuses, fournit une instruction complète, à l'usage des Grecs ainsi que des Romains.

On y salue à la fin Prisque où Priscille, et son mari Aquila, qui prêtaient leur logis pour les assemblées de l'église romaine, ainsi que Gaïus, chez qui logeait actuellement l'apôtre, prêtait le sien à Corinthe. Paul salue encore Hérodion son parent, Hermas auteur du livre fameux du pasteur, et plusieurs autres personnes, dont on observe que les noms sont grecs, et qu'il avait pu connaître en Grèce ou en Asie. Il nomme aussi la maison de Narcisse, assez fameuse par la faveur du règne précédent, pour être généralement connue. Timothée, ajoute-t-il, Lucius, Jason et Sosipatre vous saluent. Ce Lucius, parent de S. Paul, comme il le dit, n'est autre que l'évangéliste saint Luc, au nom duquel il donne une terminaison latine, en écrivant à des Romains. Par le grand nombre de ses proches qu'il nous fait connaître en divers endroits de ses écrits, il montre autant la sensibilité et la bonté naturelle de son cœur, que ses succès surnaturels dans la conversion des personnes de son sang.

Cette épître aux Romains passe pour un des ouvrages de l'écriture des plus difficiles à expliquer. Mais qu'on en saisisse bien l'objet capital, tel que nous venons de l'indiquer, et la plupart des difficultés s'évanouiront.

Ce fut vers le même temps que saint Paul écrivit son épître aux fidèles de la Galatie; tous d'une ferveur et d'une droiture admirables, mais d'une simplicité qui, après des siècles entiers, marquait

encore leur origine, au milieu des peuples infiniment plus rafinés que les bons Gaulois, aïeux des Galates. Ils furent aisément dupes des flatteurs, moitié juifs et moitié chrétiens, qui dans leurs schismatiques missions, travaillaient moins pour Jesus-Christ, que pour la loi cérémonielle dont ils ne cessaient de prêcher la nécessité. Il faut partir de ce point, pour entrer dans l'esprit de l'epître aux Galates, dont le ton, sans cette observation, pourrait paraître impérieux et peu conforme à la modestie apostolique. L'auteur y exalte plus qu'en nulle autre la gloire de son apostolat, et tout ce qui peut accréditer ses œuvres avec son ministère. Là-dessus il s'exprime avec une force et une autorité, hors des règles communes. Il va jusqu'à rappeler ce qui s'était passé quelques années auparavant, lorsqu'il empêcha Céphas de favoriser les prétentions des fidèles circoncis. Toutefois il s'humilie personnellement, de la manière la plus touchante; et comme en ce genre les expressions générales prouvent assez peu, il ne se dit pas simplement le moindre ou le dernier des apôtres, mais il s'efforce de le prouver, en racontant ce qu'il avait été avant sa conversion, et avec quelle fureur il persécutait alors l'église de Dieu.

Les fidèles de la Galatie étaient trop simples, pour s'attacher à la doctrine des chrétiens judaïsans, par cet orgueil subtil qui faisait injure à la croix de Jesus-Christ, en attachant l'espoir du salut, tant aux efforts de la nature, qu'à la loi de Moyse. Mais ces subtilités pernicieuses, en favorisant dans la pratique les déguisemens du respect humain, devenaient contagieuses pour tout le monde. Les chrétiens se dérobaient par-là aux persécutions des païens, en se confondant avec les juifs assez généralement tolérés. C'est ce qui animait l'apôtre à les combattre en toute rencontre.

Quand il ne vit plus rien dans les églises de la Grèce, à quoi des ministres ordinaires ne pussent suffire, il partit, avec les aumônes qu'il portait aux

fidèles de la Palestine ; et fournissant dans tous les détails de sa conduite un modèle parfait aux ministres évangéliques, il voulait avoir pour témoins de son intégrité, et comme dépositaires chacun de son département, autant de députés des églises diverses, qu'il y en avait de plus signalées par leurs pieuses largesses. Tels furent Sopatre pour l'église de Bérée, Aristarque et Second pour Thessalonique, Gaius pour Derbe, Timothée, différent du disciple de même nom qu'il avait mis à la tête des fidèles d'Ephèse, enfin Tychique et Trophime pour l'Asie-Proconsulaire, dont Ephèse était la capitale. Au moment de s'embarquer, il découvrit que les juifs se concertaient entr'eux pour le faire assassiner en route. Il laissa donc partir ses compagnons à qui l'on n'en voulait pas, avec ordre de l'attendre à Troade : il ne garda que Luc avec lui, et ils prirent ensemble un long détour pour se rendre à leur terme.

Parmi ces contre-temps, conservant cette présence d'esprit qui marque une grande ame jusques dans les plus petites choses, il réfléchit que son cher Timothée qu'il se réjouissait d'embrasser à Ephèse, pourrait avoir porté au loin son zèle évangélique. C'est pourquoi il lui écrivit, afin de lui communiquer surement, quoiqu'il arrivât, ces règles divines et visiblement inspirées, pour le sage gouvernement de la maison de Dieu.

La première épître à Timothée comprend en effet un abrégé complet des devoirs de l'épiscopat, de tous les ordres de la cléricature, et même des états divers entre les simples fidèles ; outre les conseils particuliers qui convenaient, tant à la personne de ce disciple, qu'aux lieux et aux autres circonstances délicates où se trouvait sa jeunesse. Cette épître, en une multitude d'articles, est donc regardée avec raison comme la règle et la base de la discipline ecclésiastique. Tels sont les passages où elle prescrit de ne pas se presser d'imposer les mains aux clercs, c'est-à-dire de les élever aux ordres sacrés ; de faire

néanmoins

néanmoins monter plus haut ceux qui auront bien servi dans les degrés inférieurs; de décerner une récompense plus grande, ou plus honorable, à ceux qui se distingueront dans l'accomplissement de leurs devoirs; de ne point recevoir d'accusation contre un prêtre, qu'il n'y ait deux ou trois témoins; de ne point sacrer évêque un bigame, un néophyte, ni aucun sujet qui ne soit doué de toutes les bonnes qualités que requiert une dignité si éminente. L'apôtre, en faisant l'énumération de ces vertus, demande sur-tout, tant pour les prélats que pour les ministres du second ordre, la chasteté, la frugalité, le désintéressement, une charité généreuse, la douceur et la modération, la prudence, un esprit de maturité et de raison, aussi-bien que d'application au travail, et qui ait fait ses preuves par le sage maniement de ses affaires domestiques. Pour l'afféterie et les vaines parures, il n'imagine pas que des clercs puissent jamais oublier à ce point la sainte gravité ou les religieuses bienséances de leur état. Il se contente d'interdire aux femmes ce genre de vanité. Il leur défend aussi de s'ingérer à enseigner, ainsi que d'usurper l'autorité sur leurs maris, qui sont les chefs de la maison. Il donne encore des règles de conduite pour les veuves, et il veut qu'entr'elles les jeunes se marient, plutôt que de courir les risques d'une vie indépendante et oiseuse, où tout le temps se consume à faire et à recevoir des visites, en des conversations vaines, curieuses, licencieuses, au milieu des périls sans nombre qui en sont la suite.

On trouve d'ailleurs en cette épître, et c'en est le point le plus important, des règles sûres et précieuses pour la conservation du sacré dépôt de la foi. L'apôtre y recommande de se tenir en garde contre toute espèce de nouveauté profane, ne fût-elle que dans les expressions; à plus forte raison, contre les idées singulières et bizarres, les assertions paradoxes, les faits apocryphes, les contes de vieilles et les généalogies interminables, ainsi qu'il

s'exprime; désignant par-là les hérésies des gnostiques et des manichéens, qui surviendront, ajoute-t-il, dans les derniers temps, c'est-à-dire, suivant le style des écrits apostoliques, dans les siècles qui suivent celui des apôtres. Il nomme quelques faux docteurs qui dogmatisaient dès-lors; entr'autres, Hyménée qui anéantissait le dogme de la résurrection future, en l'expliquant de la résurrection spirituelle du péché à la grâce.

Enfin l'apôtre instruit son disciple de manière à pouvoir se promettre que personne n'aura lieu de mépriser sa jeunesse. Timothée n'avait que trente ans, âge en effet bien peu avancé pour l'épiscopat, dans un temps où l'on en exigeait pour l'ordinaire environ cinquante. Je vous écris, conclut ce sage maître, quoique j'espère vous joindre bientôt; mais afin que si je venais à être trompé dans cette espérance, vous n'en sussiez pas moins la manière sûre de vous conduire dans l'église, qui est la colonne de la vérité : dernier trait qui détermine le vrai sens de l'assistance perpétuelle que Jesus-Christ avait promise aux premiers pasteurs de son église, et qui nous incline en même temps à croire que cette lettre fut écrite, comme l'auteur se disposait à passer de Grèce en Ionie.

L'épître à Tite fut composée depuis celle-ci, quoiqu'on n'en puisse pas fixer la date avec la même précision. Comme elle s'adressait à un disciple chargé des mêmes obligations que Timothée, et qui se trouvait à peu près dans les mêmes conjonctures, elles ont l'une et l'autre beaucoup de ressemblance. On permet à Tite d'élever des hommes mariés au sacerdoce, à cause de la difficulté d'en trouver alors qui eussent gardé la continence jusqu'à un âge avancé, principalement en Crête, où les lois obligeaient à se marier dès la jeunesse : mais on veut toujours que ces sujets n'ayent épousé qu'une seule femme. Comme on ne voit rien dans les écrits de l'apôtre, qui fasse raisonnablement présumer que les ministres sacrés ne vécussent pas

dès-lors avec leurs femmes comme avec leurs sœurs, on ne saurait présumer non plus que le docteur des nations ait approuvé dans ceux de Crête une diversité de mœurs, qui ne pouvait manquer de les rendre méprisables aux autres églises. S'il y a quelque chose de particulier pour les premiers Crêtois, c'est que parmi ceux-ci ces ordinations d'hommes mariés étaient plus communes que partout ailleurs.

Paul, tout en se dérobant aux piéges de ses assassins, n'oublia point le respect religieux que l'on doit aux grandes fêtes, jusques dans le cours des voyages les plus indispensables. Voulant même former ses élèves au pieux usage de passer ces saints jours, chacun dans sa propre église, il se rendit à Philippes, pour y célébrer les azymes, c'est-à-dire la fête de Pâques. Comme toutes les églises établies et régies par ses soins étaient censées sa propre église, il ne pouvait instruire avec plus de précision sur cet article, que par l'attention qu'il eut constamment, comme l'observe saint Jean Chrysostome, à célébrer les fêtes dans les grandes villes. Après les six jours des azymes, il s'embarqua avec Luc; et en cinq jours de navigation, ils arrivèrent à Troade, rendez-vous indiqué au reste de la troupe, qui déjà les y attendait.

Il y ressuscita un jeune homme qui s'était tué en tombant d'un troisième étage où les fidèles étaient assemblés pour l'instruction et la célébration des saints mystères. On voit par le journal même de la route, que nous tenons de l'historien sacré, que c'était la première férie, ou le dimanche, qu'on se faisait dès-lors un devoir de sanctifier. Comme la fête commençait, selon la coutume reçue des juifs, dès le soir du jour précédent, il y avait une multitude de lampes allumées, tant pour cette raison, que pour la célébrité du saint sacrifice.

L'apôtre repartit aussitôt après, avec ses compagnons. Le navire côtoya d'abord la partie occidentale de l'Asie, où l'on devait encore relâcher.

secours, enfans d'Israël; cet homme que nous tenons, ne cesse de blasphémer contre le peuple de Dieu et contre le saint temple, qu'il a même eu l'audace de profaner, en y introduisant les gentils. Ils voulaient parler de Trophime, qu'ils avaient rencontré avec lui dans les rues; mais il était faux qu'ils l'eussent vu dans le temple, bien moins encore dans la partie intérieure, interdite aux nations. Tout le peuple s'attroupa néanmoins, et dans un moment l'émeute fut générale. Ils tirèrent brutalement du temple l'objet de leur haine, craignant, dans leur zèle inhumain, non de répandre le sang, mais d'en rougir le lieu saint, dont ils eurent même la précaution de fermer les portes. Aussitôt après, ils frappèrent si rudement l'apôtre, qu'il fût resté sous leurs coups, si le commandant de la cohorte romaine, qui faisait la garde autour de l'édifice, ne l'eût arraché à leur fureur. Mais il le fit en même temps charger de chaînes, avant de s'informer s'il était coupable, ni même de ce dont on l'accusait. Le tumulte augmentant à chaque instant, Lysias, c'était le nom du tribun, ordonna de conduire Paul dans la citadelle où logeait la garnison romaine. C'était une forteresse détachée du temple, où elle ne communiquait que par une longue suite de degrés. Cet étroit passage se trouvait déjà rempli par une populace animée; et il fallut que les soldats portassent leur prisonnier.

Il demanda cependant de parler, et on le lui permit. Mais cet amas de fanatiques poussant des cris furieux, jetant leurs manteaux, et faisant voler la poussière, Lysias fit bien vîte entrer Paul dans la citadelle. Toutefois pour donner aux juifs quelque sorte de satisfaction, et sous prétexte de découvrir la cause de cet emportement général, il ordonna que l'apôtre fût flagellé et mis à la question. Tout était déjà disposé, quand Paul dit à l'officier qui devait présider à l'exécution : Pensez-vous qu'il vous soit permis de faire subir la peine

du fouet à un citoyen romain, sans qu'il ait été condamné ? Le centurion courut porter ces mots au tribun. Lysias revint promptement, et demanda au prisonnier, d'un ton fort radouci, s'il était vraiment citoyen. Oui, je le suis, dit-il, avec une fermeté noble. Il m'en a coûté bien de l'argent, reprit Lysias, pour acquérir ce titre : et moi, répartit Paul, je ne le dois point à la fortune, mais je le tiens de la naissance. Les exécuteurs se retirèrent confus, et l'on détacha le prisonnier.

Lysias cherchant à sortir avec honneur de cette affaire embarrassante, assembla dès le lendemain le conseil de la nation juive, et fit comparaître l'apôtre, qui n'était plus lié. Mais si les Romains avaient des égards pour leur concitoyen, le dépit des juifs n'en devint que plus furieux. Paul avait à peine commencé de parler, que le grand-prêtre Ananie, traitant le disciple comme on fit autrefois son divin maître, commanda de le souffleter. Muraille blanchie, dit l'apôtre au violent pontife, Dieu ne manquera pas de vous frapper, vous qui faites ici le personnage d'interprète de la loi, et qui contre la disposition de la loi, ordonnez qu'on me maltraite sans que j'aie été ni condamné, ni entendu. Le reproche était vif : mais Paul ne savait pas qu'il parlait à un grand-prêtre. Depuis le règne du premier Hérode, que le pontificat n'était plus à vie, il y avait eu un si grand nombre de pontifes, que l'apôtre, étranger à Jérusalem, ne pouvait guère les connaître : d'autant mieux que le sanhédrin s'assemblant hors du temple, ou de la salle du conseil, les conseillers se rangeaient simplement en demi-cercle, le président au milieu, sans nulle marque de distinction. Dès qu'on eut averti Paul qu'il parlait au grand-prêtre, il ne manqua point de lever ce scandale involontaire, et de rendre à la chaire de Moyse le respect convenable. Mais le contre-temps ne l'empêcha point de tirer parti de l'opposition

qu'il remarqua dans les sentimens des différens membres du conseil. Ils étaient partagés en deux sectes bien différentes. Les uns, à l'ombre de la loi mosaïque, cachaient le dogme impie des saducéens, c'est-à-dire, une espèce de matérialisme, qui ne croyait ni résurrection des corps, ni substances spirituelles, excepté celle de Dieu seul; ni aucune providence à l'égard des hommes, au delà de cette vie. Ce parti n'était pas encore le plus fort: et il ne domina par la suite dans la synagogue, que pour en consommer la réprobation: mais il faisait alors des progrès rapides sur-tout parmi les prêtres et les docteurs de la loi, qui bien instruits des rigueurs de la divine justice, et ne voulant pas employer les moyens de la désarmer, tâchaient d'étouffer, avec leur foi, les alarmes de leur conscience. L'autre partie du conseil judaïque, quoiqu'également opposée à l'établissement de la religion de Jesus-Christ, et mêlant à celle de Moyse des innovations abusives, croyait toutefois la spiritualité de nos ames et la résurrection de nos corps. L'accusé profita de cette division des esprits; et parlant d'une voix forte: mes frères, dit-il, apprenez tous que je suis pharisien, et comme vous vous exprimez, fils de pharisien, invariablement attaché à tous les bons principes de cette école: c'est au sujet de la résurrection des morts qu'on me traduit en justice.

Aussitôt la division éclata dans l'assemblée. Chacun se mit à contester, chacun s'efforça de grossir son parti; et le maître souverain des cœurs changea en apologistes de son apôtre, la moitié de ses antagonistes. Après tout, dirent les pharisiens, quel mal cet homme a-t-il fait? Sa doctrine est pure. Qui sait même si quelqu'un des esprits célestes n'inspire pas le docteur qui leur rend un si beau témoignage? Ils passèrent des paroles à l'action, et le tirèrent de leur côté, pour le dérober aux saducéens. Ceux-ci s'efforcèrent à leur tour de l'arracher à ses défenseurs;

et jamais peut-être le péril ne fut plus grand pour Paul, qui se vit au moment d'être mis en pièces; ce qui fût infailliblement arrivé, si le tribun, sans perdre un instant, n'eût fait approcher les gens de guerre, pour l'enlever et le renfermer dans la citadelle.

La nuit qui suivit tant de fatigues et de périls, le maître pour qui Paul souffrait, lui apparut, et lui dit : Prenez courage, et sachez que vos jours sont en assurance : il faut que vous me rendiez, au milieu de Rome, le même témoignage qu'à Jérusalem. Si Paul, sans pénétrer les desseins de son Dieu, s'était montré si fidèle, cette apparition changea sa foi sur cet article en une évidence bien encourageante. Le tableau de l'avenir dévoilé à ses yeux lui fit concevoir que ses tribulations et ses chaînes, sa comparution aux différens tribunaux de la Palestine, avec mille incidens merveilleux qui ne manqueraient pas de faire du bruit, étaient autant de moyens d'acquérir la célébrité convenable pour rendre son ministère respectable à la capitale du monde et au plus superbe des Césars. Un nouveau danger, le plus grand que sa vie eût encore couru depuis sa vocation à l'apostolat, ne servit qu'à confirmer son courage.

Les juifs, et sur-tout les saducéens, qui à l'exemple de toutes les sectes opposées à la religion dominante, se piquaient avec ostentation de tolérance, d'humanité et de probité, résolurent néanmoins d'assassiner Paul. La rage était telle, que plus de quarante d'entre eux s'engagèrent, par les plus terribles sermens, à ne boire ni manger, qu'ils n'eussent exécuté leur dessein.

Mais le comble de l'horreur, c'est que leurs pontifes étaient leurs complices. Nous sommes déterminés, dirent-ils sans façon à ces scélérats décorés qu'ils ne connaissaient que trop bien; nous sommes tous prêts à immoler votre ennemi au milieu de ses gardes. Il n'est question pour vous

que de l'attirer hors de la citadelle. Comme vous êtes juges en Israël, et les interprètes de la loi, engagez le commandant à faire comparaître un Israélite acousé d'y avoir contrevenu, sauf le droit romain de confirmer ou de modifier la sentence: nous vous répondons de tout le reste, quelle que soit l'escorte. La proposition fut agréée, et la députation fixée au lendemain. Mais tout échoua, par le moyen d'un jeune homme, fils d'une sœur de Paul, et très-exactement informé du complot. Il avertit son oncle, ensuite le tribun, qui commanda sur le champ deux centeniers avec une escorte considérable, afin de conduire le prisonnier, non à Jérusalem, mais à Césarée, par-devant le gouverneur de toute la province, auquel il donna en même temps avis de la conspiration et de l'accusation intentée contre l'apôtre.

Ce gouverneur était un homme de basse naissance, nommé Felix, qui s'était élevé par le crédit de son frère Pallas, affranchi célèbre de l'empereur Claude. Il attendit, pour instruire le procès de l'accusé, l'arrivée des accusateurs, qui suivaient l'objet de leur haine par-tout où il leur restait quelque espoir de le perdre. Mais ici la scène était bien changée. Il n'y avait plus d'espérance de porter une main violente sur l'innocent, encore moins de l'opprimer de pleine autorité. De juge, au contraire, on devenait partie; et il ne restait qu'à procéder, dans les formes régulières, par-devant un tribunal étranger.

Quoique ce personnage ne fût pas flatteur, le grand-prêtre Ananie ne dédaigna point de le remplir en personne; l'intérêt de l'impiété le faisant passer par-dessus toutes les considérations, contre l'homme du monde qui la combattait avec le plus d'avantage. Le président ou gouverneur n'eut pas de peine à démêler la cabale. Il donna des délais pour ne point choquer les juifs de front; mais il fit traiter Paul avec bonté et même avec distinction,

Les bonnes dispositions de ce romain venaient principalement de sa femme Drusille, que l'on croit sœur du jeune Agrippa, roi de Galilée, et de la princesse Bérénice. On dit que, pour se faire un appui contre cette sœur, si fameuse sous l'empire de Tite, et au temps dont nous parlons jalouse de la beauté de Drusille, celle-ci plus ambitieuse que sensible avait quitté son premier mari, Asis, roi d'Emesse, pour épouser Felix, quoique païen et de basse naissance, mais puissamment protégé. Quoi qu'il en soit de son origine, elle était juive de religion, dans les bons principes sur la nature des ames et sur l'espérance de l'immortalité. Elle paraît même avoir eu de zèle pour engager son époux dans la même croyance; au moins le porta-t-elle à avoir de temps en temps des conférences avec Paul, dont elle se montra la protectrice.

Elle se rendit un jour, avec Felix, au lieu même où le prisonnier était gardé. On le fit paraître, et on l'interrogea sur la doctrine qui faisait la matière ordinaire de ses enseignemens. Il exposa d'une manière assez générale les principes de la foi chrétienne; mais accommodant son discours au caractère de ses auditeurs, il retraça plus particulièrement les règles sévères de l'équité, de la chasteté, et peignit de couleurs terribles l'éternel châtiment réservé aux infracteurs. Felix en fut troublé jusqu'à l'effroi, et craignit d'entendre plus long-temps le saint orateur. C'en est assez pour aujourd'hui, lui dit-il en l'interrompant; je vous manderai, quand j'aurai plus de loisir. Il le fit à la vérité paraître plusieurs fois depuis; mais ayant résisté à la première grâce, il n'alla plus que de prévarication en prévarication. Enfin, cet indigne président qui aimait l'or, parut n'avoir plus d'autre dessein dans ces occasions de salut, que d'assouvir sa sordide avarice. Il avait appris, par les moyens de défense de l'apôtre, qu'il n'était pas venu à Jérusalem pour y porter le trouble, mais

bien les pieuses libéralités des fidèles gentils. Il espéra recevoir des offres d'un prisonnier si considéré, et deux ans se passèrent dans cette vaine attente. Après quoi il fut remplacé par Portius-Festus.

Le nouveau gouverneur fut bientôt importuné par les prêtres et les autres ordres de la nation juive. Ils pressèrent plus que jamais, pour que l'on renvoyât le prisonnier à Jérusalem. On avait tout lieu de croire qu'ils l'obtiendraient. En un mot, le danger de l'oppression et de l'abus de puissance, de la part de la synagogue, devint si évident, que l'apôtre crut pouvoir se soustraire à cette autorité, et appeler dans l'ordre des tribunaux séculiers où il se trouvait déjà, du gouverneur à l'empereur. Usant donc de son droit de citoyen romain, je suis, dit-il, au tribunal de César; c'est le droit de ma condition, de ne pouvoir sans mon aveu être traduit ailleurs ; je requiers formellement d'être renvoyé à César. Festus conféra un moment avec le conseil, puis il répondit : Vous avez appelé à César, vous irez à César. Après quoi il ne fut plus question que d'attendre un embarquement, pour transporter l'appelant en Italie.

Durant cet intervalle, le roi de Galilée vint avec sa sœur Bérénice, pour complimenter Festus sur son avénement au gouvernement de la Palestine. Ils ne furent pas long-temps à Césarée sans entendre parler du prisonnier extraordinaire que le dernier gouverneur y avait laissé dans l'attente de son jugement, après deux ans de prison. Festus leur fit une exposition succincte de cette affaire. Mais en voulant satisfaire leur curiosité, il la piqua encore davantage. Ils témoignèrent la plus grande envie de voir et d'entendre ce fameux accusé, pour qui ils n'avaient pas, à beaucoup près, les sentimens des juifs de Jérusalem. Il est aisé, répondit Festus, de vous satisfaire ; dès demain Paul paraîtra devant vous. Agrippa et Bérénice ne manquèrent pas de venir à l'heure

convenue, et avec eux une suite nombreuse de gens de marque, tribuns, magistrats, officiers, et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. Ainsi la providence formait-elle au plus digne prédicateur de l'évangile, le plus illustre auditoire où il eût encore parlé; ainsi la privation de la liberté fournit-elle à Paul une occasion qu'il eût difficilement trouvée en tout autre état : aussi n'y parut-il pas moins libre, ni moins sublime dans ses discours, qu'autrefois dans les villes d'Asie, où on le prenait pour le dieu de l'éloquence.

Lorsqu'il se présenta : Voilà, dit Festus, l'homme célèbre dont tout Jérusalem sollicite la mort. Pour moi, je ne trouve en lui rien qui la mérite. Il appelle à César, je me dispose à l'y envoyer. Mais je ne sais que mander pour l'instruction de sa cause, ou pour en diriger le jugement. Les griefs prétendus intentés contre lui ne me paraissent que des minuties peu dignes de l'attention de César. Je suis ravi de le faire comparaître devant un prince éclairé, et spécialement instruit des lois et des usages du peuple juif. Usez de vos lumières, et daignez me fournir les connaissances convenables, pour informer l'empereur avec la précision que demande la nature de l'affaire et le respect dû à la majesté impériale.

Agrippa, ainsi chargé de l'interrogatoire, dit à Paul de parler pour sa défense. Ce n'était pas là ce qui intéressait l'apôtre, fort tranquille sur son sort, qui d'ailleurs ne dépendait plus de ces puissances subalternes. Il n'envisagea que l'occasion favorable de rendre témoignage à Jesus-Christ, ou de confondre l'incrédulité, s'il ne la convainquait pas. C'est pourquoi, sous l'ombre de se justifier, il insista dans toute la suite de son discours sur ce qui devait faire reconnaître le fils de Dieu ou le Messie, dans la personne de Jesus de Nazareth, le terme et l'accomplissement de toutes les prophéties. Comme il s'étendait fort au long sur cet article, ainsi que sur la résurrection glorieuse du

Sauveur, le gouverneur idolâtre, pour qui il parlait beaucoup moins que pour le prince juif, et qui ne comprenait rien à ces profonds mystères, interrompit le discours, en s'écriant à haute voix: Paul, vous extravaguez à force de doctrine; l'étude et les lettres vous ont renversé l'esprit. Je n'ai pas perdu l'esprit, illustre Festus, reprit tranquillement l'orateur, et je ne vous dis que des vérités exactes, quoiqu'extraordinaires. Le roi qui m'entend, peut en rendre témoignage. Il n'ignore aucun des points dont il est question. Prince, ajouta-t-il, en fixant les yeux sur Agrippa, croyez-vous aux prophètes? Vous y croyez, je le sais. Agrippa qui se sentait ébranlé, sans vouloir le paraître, craignit d'être poussé davantage; et faisant diversion par la plaisanterie: bientôt, lui dit-il ironiquement, vous me persuaderez de me faire chrétien. Ce sort, répliqua Paul, est tout autre que vous ne pensez. Plût à Dieu, que vous, prince, et tous ceux qui vous intéressent, prissiez dès ce moment le même parti que moi, sans toutefois courir les mêmes périls!

Le roi, la princesse sa sœur, et le gouverneur se levèrent, et s'étant retirés un moment à l'écart; cet homme, dirent-ils, n'a rien fait qui mérite la mort, ni la privation de sa liberté. Tous trois parurent fâchés qu'un appel public les empêchât de le renvoyer absous. On aurait encore aujourd'hui les mêmes regrets, si l'on ne pensait que la confession et les chaînes de Paul, outre qu'elles donnaient plus de poids à son ministère, lui servaient comme de sauve-garde contre la fureur des juifs, qui devaient le faire périr en Orient, s'il y eût été mis en liberté.

Festus le fit embarquer avec d'autres prisonniers, sous une bonne escorte. Luc fut toujours son compagnon, avec Aristarque de Thessalonique, l'un de ces députés qui avaient apporté les aumônes de Grèce et d'Asie aux pauvres de Judée, et qui s'attacha dès-lors à l'apôtre avec une fidé-

lité et une constance que celui-ci comble des plus grands éloges dans ses épîtres. La navigation fut longue et pénible, et l'on ne se trouva sur les côtes de Crête, que dans le déclin du mois de Décembre. Paul qui avait déjà gagné la confiance de tout l'équipage, représenta d'une manière à devoir faire impression, qu'il n'était pas prudent de poursuivre alors la route. L'avis contraire du pilote et du maître du navire ne laissa pas de prévaloir. On eut bientôt lieu de s'en repentir. On essuya une tempête affreuse. Durant plusieurs jours consécutifs, le ciel fut couvert de ténèbres si épaisses, qu'on ne voyait ni le soleil, ni les étoiles. Il fallut faire le jet des marchandises, et même des agrès. On voguait au hasard, sans nul espoir d'échapper à une mort prochaine; en sorte que l'on ne tenait plus compte de la vie, ni de prendre de la nourriture. Cependant le Seigneur révéla à son serviteur, que le navire serait brisé; mais que de tous les voyageurs, pas un seul ne périrait. Tout se ranima, à cette annonce, on reprit vivement la manoeuvre, et l'on arriva sur la côte de Malte, où le navire fut en effet brisé; mais où tous les passagers abordèrent, soit à la nage, soit à la faveur des planches et des débris du vaisseau. De deux cent soixante et seize personnes qu'on était, il n'en périt pas une seule.

Les Maltais, qu'on nommait Barbares, parce que pour la langue ils n'étaient ni grecs, ni romains, montrèrent, par leurs sentimens d'humanité, qu'ils valaient pour le moins les uns et les autres. Ils commencèrent par allumer des feux, pour réchauffer ces infortunés, transis de froid par la rigueur de la saison et par une pluie glaçante qui survint après tous les autres accidens. Paul, toujours actif et charitable, prit une brassée de sarmens, qu'il porta au feu. Mais il apportait aussi une vipère engourdie par le froid, et qui, ranimée aux approches du feu, saisit la main de l'apôtre, et y demeura suspendue. Les insulai-

tres, par cette horreur du crime, qui est une impression de la loi éternelle, et que les mœurs les plus grossières n'effacent jamais entièrement, se dirent les uns aux autres, dans leur langue : C'est là sans doute un scélérat, que la vengeance divine poursuit encore après le naufrage. Paul ne fit que secouer la main, et jeta sans effroi la vipère au milieu des flammes. On imaginait qu'il allait enfler, et bientôt après tomber sans vie. Mais ayant long-temps attendu sans qu'il lui arrivât le moindre mal, au lieu d'un homicide, ils crurent voir un dieu.

Il y avait près de là une maison, avec des terres considérables, appartenant au premier de l'île, nommé Publius. Il voulut loger cet ami du ciel, et durant trois jours il n'omit rien pour le remettre des travaux d'une navigation fâcheuse, lui et ses compagnons. Le procédé de Publius était désintéressé; mais il ne demeura pas sans récompense. Son père, détenu au lit par une dyssenterie opiniâtre accompagnée d'une fièvre ardente, se trouvait en danger de mort. Paul se mit en prière, lui imposa les mains, et le guérit sur le champ. Ce miracle concernant un des princes de l'île, ainsi que le nomme l'historien sacré, devint notoire dans toute son étendue; et de tous les cantons on apportait les malades au saint, qui les soulagea sans nulle exception. Ainsi ouvrait-il à la foi, non-seulement les cœurs simples de ces pauvres insulaires, mais ceux des romains, la mettant en recommandation à la porte de l'Italie, et parmi ses différens compagnons de voyage, qui naturellement ne devaient pas manquer de publier, en arrivant à Rome, ce qui venait de faire leur admiration.

On remit à la voile après la mauvaise saison, et la fin de la route fut aussi heureuse que les commencemens en avaient été fâcheux. A Pouzzoles, dans la campagne de Naples, où l'on débarqua pour achever le voyage par terre, l'apôtre trouva

des chrétiens qui l'accueillirent avec les plus vives démonstrations d'amour et de respect. Un grand nombre d'entr'eux l'accompagna même jusqu'à son terme. Cette suite honorable ne cessait de grossir à mesure qu'on approchait. Les fidèles de Rome, si bien prévenus par la lettre admirable qu'il leur avait écrite, vinrent par troupes au-devant de lui, les uns à trente milles, les autres jusqu'à cinquante. Ainsi vers le commencement de Mai de l'an 61, arriva-t-il comme en triomphe, nonobstant ses chaînes, à la capitale de l'empire, le siége du chef de l'église et du monde chrétien, depuis que Pierre y avait transféré la chaire pontificale d'Antioche.

C'était l'usage à Rome de laisser certains prisonniers hors des prisons, sous la garde d'un soldat à qui on les enchaînait, au moins pour le temps de la nuit. On ne refusa point cette grâce à Paul, qui était si avantageusement annoncé, et qui passa deux années entières dans cet état. Il se mit peu en peine de solliciter sa délivrance, content du degré de liberté qui lui suffisait pour annoncer l'évangile. Nous voyons au contraire, dans les différentes épîtres qu'il écrivit de Rome, qu'il s'estimait heureux de porter des chaînes si utiles au progrès de la foi.

Trois jours après son arrivée, il fit prier les plus considérables des juifs habitués dans la ville, de se rendre auprès de lui, afin de les prévenir au sujet de son appel, qu'on pouvait mal interpréter. Il n'omit rien pour les convaincre qu'il venait à César, non dans le dessein de nuire à personne de sa nation, mais par l'extrême nécessité où il s'était vu réduit de se soustraire à des procédés que les idolâtres avaient peine à concevoir dans les citoyens de Jérusalem. Ces Israélites de Rome n'avaient pas été avertis par leurs frères de Judée, qui regardèrent leur tentative comme un coup manqué, dès qu'ils surent Paul au tribunal de l'empereur. Ceux de Rome ne reçurent donc

pas seulement la justification de l'apôtre ; mais ils voulurent encore l'entendre discourir sur la religion nouvelle qu'il annonçait. Rien n'était plus conforme à ses désirs : on prit jour pour une conférence en règle.

La question de l'avénement du Messie y fut traitée si à fond, et l'application des prophéties qui avaient trait à Jesus de Nazareth, si mûrement discutée, que, dans cette assemblée qui était fort nombreuse, l'apôtre parla du matin jusqu'au soir. La docilité des auditeurs ne répondit point à leur empressement. Quelques-uns furent à la vérité touchés et convertis ; mais le très-grand nombre prit le parti de l'endurcissement ; de manière que, dès cette première conférence, Paul leur déclara, selon sa méthode, qu'il allait présenter la lumière du salut à des ames qui en profiteraient mieux qu'eux : ce qu'il exécuta aussitôt avec un succès capable de le consoler. Des prosélytes sans nombre se joignirent aux anciens fidèles, et l'on affluait nuit et jour à la maison qu'il avait louée, sous le bon plaisir des officiers du prétoire.

C'est l'évangéliste saint Luc qui nous apprend tous ces faits dans l'histoire des actes des apôtres, que nous avons eu jusqu'ici l'avantage de suivre presque uniquement. On remarque qu'il s'y étend avec complaisance sur les travaux de son maître. L'Esprit-Saint qui l'inspirait, et qui n'a pas jugé à propos de satisfaire notre curiosité touchant les autres apôtres, prétendait sans doute nous fournir dans celui-ci des leçons et des exemples suffisans. C'est pourquoi nous avons cru les devoir recueillir aussi soigneusement que notre plan pouvait le permettre.

Pour ce qui est de la personne même de Luc, outre son attachement inviolable au docteur des nations, nous savons qu'il prêcha la foi dans les Gaules, en Italie, en Dalmatie et en Macédoine : mais on ne peut rien dire de particulier ou de

bien circonstancié sur ces diverses missions. Il garda le célibat toute sa vie, et mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Patras en Achaïe. Il était médecin. On a dit aussi qu'il était peintre, mais sans en donner de preuves.

Paul se trouvant soustrait à la vengeance des juifs de Jérusalem, ceux-ci tournèrent leur dépit contre Jacques, évêque de cette ville, et prirent leur temps pour le faire avec succès. L'an 62 de Jesus-Christ, le gouverneur Festus étant mort et Albin son successeur n'étant pas encore arrivé (1), les prêtres et les grands de la nation citèrent Jacques devant le sanhédrin. Le grand-prêtre Ananus était l'ame de cette nouvelle cabale : digne fils du premier Ananus, connu dans l'évangile sous le nom d'Anne, et d'autant plus ennemi de la doctrine des apôtres, qu'il était saducéen, comme son beau-frère Caïphe et toute son odieuse famille. Les fourbes, pour en venir plus surement à leurs fins, exaltèrent d'abord la piété et toutes les vertus du saint évêque, qui faisaient en effet l'édification et l'admiration de tous les citoyens, juifs obstinés, ou fidèles. On l'appelait tantôt le juste, tantôt d'un nom hébreu qui signifie le soutien du peuple. Il avait la liberté d'entrer, toutes les fois qu'il voulait, dans cette partie du temple où les seuls prêtres pouvaient pénétrer quand ils étaient dans l'exercice actuel de leurs fonctions. Il priait sans interruption, presque toujours prosterné ; en sorte que son front, aussi-bien que ses genoux, s'était durci, disent les anciens historiens, comme la peau d'un chameau. A cette ferveur angélique répondait une pureté semblable, une austérité et une abstinence exemplaires. Il ne buvait ni vin, ni autre liqueur qui pût enivrer, et n'observait pas seulement ces règles du nazaréat qu'il avait voué ; mais n'usait jamais de bain, et ne mangeait

(1) Joseph, *Antiq.* XX, 8.

rien qui eût eu vie ; ne s'habillait jamais que de lin, et fort légèrement en toute saison.

Quand il parut dans l'assemblée, on redoubla les témoignages de vénération et de confiance à son égard, et on lui demanda ce qu'il fallait croire de la doctrine de Jesus. Il répondit avec un zèle qui fit impression sur une multitude de coeurs droits, mêlés dans la foule des étrangers que la circonstance du temps de Pâques rassemblait. Les scribes, les pharisiens, et sur-tout les saducéens avaient leurs vues. A l'instant ils excitèrent des mouvemens séditieux, en criant que bientôt l'ancienne religion serait anéantie. Un zèle apparent les emporte, ils s'attroupent en tumulte, ils environnent le saint confesseur : il faut, lui disent-ils, que sur le champ tu tires d'erreur ce peuple innombrable qui pense encore que Jesus peut être le Christ. Puisque tous ont confiance en toi, comme au juste par excellence, monte au haut de ce temple afin que tout le monde puisse te voir et t'entendre ; rends de là témoignage à la vérité : on s'en rapporte à toi.

Ils le conduisirent à l'instant sur la terrasse ; au point d'élévation convenable, dans les dehors du temple. Lorsqu'on l'y vit monté : Homme juste, lui cria-t-on d'en bas avec une grande apparence de respect, dites-nous ce qu'il faut croire de Jesus qui a été crucifié. La confession ne pouvait être plus éclatante : le zèle de l'apôtre en tira tout l'avantage qu'offrait l'occasion. Pourquoi, dit-il d'une voix fort élevée, m'interrogez-vous sur Jesus fils de l'homme, et tout à la fois fils de Dieu ? Inutilement vous affectez de révoquer en doute ma foi en ce vrai Rédempteur. Je vous déclare qu'il est assis dans les cieux, à la droite du Tout-puissant, d'où il viendra juger l'univers. Plusieurs crurent, dans la simplicité de leur ame, et commencèrent à s'écrier : Gloire au fils de David. Les gens de secte tout déconcertés dirent entr'eux : Nous avons eu tort de courir un pareil hasard. Montons bien

vite, et précipitons le juste, aux yeux de la multitude. Que la terreur empêche au moins la séduction de s'étendre davantage. Aussitôt ils s'écrièrent: Oui, oui, le juste a erré lui-même : remplissons la prophétie d'Isaïe, effaçons ce juste pernicieux du nombre des vivans. Ils coururent incontinent au haut de la terrasse, et l'en précipitèrent.

Il ne mourut pas sur le champ; mais il se releva, puis se mit à genoux, en disant, à l'imitation de l'adorable victime à qui lui-même il s'immolait : Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font. Ses ennemis n'en devinrent que plus furieux. Par l'ordre du pontife, et à l'instigation de sa cabale, on lança sur le saint évêque une grêle de pierres. Cependant un homme de la race des réchabites, c'est-à-dire, de ces anciens prosélytes agrégés au peuple de Dieu, qu'ils édifiaient par une vie fort retirée et leur constance religieuse à suivre les coutumes de leurs pères; un de ces hommes droits et vertueux s'écria : Que faites-vous, Israélites ingrats et dénaturés ? N'entendez-vous pas le juste qui prie pour ses bourreaux? Rien n'arrêta la fureur. Enfin un foulon acheva de lui ôter la vie, en lui déchargeant sur la tête de grands coups de son maillet. Le martyr fut enterré au même endroit. Peu après on y érigea un monument qui ne fut ruiné qu'avec Jérusalem, et dont il subsistait même encore une colonne au temps de l'historien Eusèbe, dans le quatrième siècle de l'église. Il y eut plusieurs fidèles massacrés avec cet apôtre et pour la même cause, c'est-à-dire en haine du christianisme; mais toujours sous le prétexte du mépris de la loi judaïque.

Le pontife profitait de la vacance du gouvernement, pour assouvir sans gêne son dépit sanguinaire. Mais les citoyens modérés ne voyaient ces attentats qu'avec indignation. Les plus estimés d'entr'eux attribuèrent à cette cause, avec l'historien Joseph, les horreurs du siége de Jérusalem, et toutes les calamités qui ne tardèrent point à se faire

sentir. Grand nombre allèrent au-devant du gouverneur Albin qui venait par Alexandrie, et portèrent leur plainte contre le grand-prêtre. Albin lui écrivit une lettre remplie de reproches amers et de menaces terribles. Le roi Agrippa, secondant les vues du gouverneur, dépouilla honteusement Ananus du pontificat, après trois mois seulement d'exercice, en vertu du pouvoir que les empereurs avaient donné à ce prince sur le temple.

Saint Jacques de Jérusalem avait écrit une épître adressée aux fidèles convertis des différentes tribus d'Israël et répandus par tout l'univers : c'est pourquoi on la nomme catholique ou universelle. De son temps, il s'était élevé une erreur contre la nécessité des bonnes œuvres, à l'occasion de quelques passages mal entendus de saint Paul, dont le frère du Seigneur, aussi-bien que le prince des apôtres, s'apercevait déjà qu'on abusait. Ce fut principalement pour combattre ce principe de relâchement et de corruption, qu'il composa son épître, où il insiste fortement sur cet article. Il y donne aussi la notion la plus précise que nous ayons dans les divines écritures, touchant le sacrement de l'extrême-onction. C'est pourquoi les sacramentaires, avec tous ceux qui veulent que la foi nous sauve indépendamment des œuvres, ne pouvant soutenir leurs sentimens hérétiques, après que le Saint-Esprit les avait condamnés si expressément par cet écrit divin, l'ont d'abord retranché du catalogue des livres canoniques, quoique la force de la vérité les ait obligés en grand nombre à l'y replacer par la suite. Il est vrai qu'on a douté autrefois si cette épître était de S. Jacques le Mineur. L'historien Eusèbe la croyait donnée, sous le nom de cet apôtre, par un autre écrivain : mais il attestait en même temps, que dès-lors elle était reçue dans la plupart des églises. Sur la fin du quatrième siècle, elle acquit une autorité universelle. Tous les saints docteurs de ce bel âge et des suivans, la citent avec le respect que le doute

seul où l'on fut de son auteur, empêcha de lui marquer aussi généralement d'abord.

Il en est de même de l'épître de saint Jude, frère de saint Jacques, adressée pareillement à tous les fidèles en général, et composée un peu plus tard contre les mêmes erreurs, que de nouveaux sectaires rendaient de jour en jour plus communes; c'est-à-dire, contre les principes corrompus des nicolaïtes, des simoniens et des gnostiques, qui tous se contentaient d'une foi morte et infructueuse. Elle fut à la vérité suspecte à quelques anciens; parce qu'elle cite le livre d'Hénoch, et qu'on ne faisait pas attention, qu'indépendamment des écrits qui couraient faussement sous le nom de ce prophète, on pouvait le citer d'ailleurs. C'est la réflexion de saint Augustin, qui conclut même, d'après cette citation faite par un apôtre, qu'on ne saurait douter qu'Hénoch n'ait composé, par l'inspiration divine, quelque ouvrage qui ne sera point parvenu jusqu'à nous. Aussi l'épître de saint Jude, comme celle de l'apôtre son frère, était-elle généralement comptée parmi les livres saints, avant la fin du quatrième siècle.

Ces deux apôtres avaient un troisième frère, nommé Siméon, proche parent de Jesus-Christ aussi-bien qu'eux, et lui appartenant de même par l'esprit ou la vertu d'une manière plus recommandable. C'est à ce titre qu'aussitôt après la mort de Jacques, il fut élevé sur le siége épiscopal de Jérusalem, par le choix unanime des apôtres et des disciples qui purent alors se rassembler. La patience et le courage de ces hommes débonnaires, tels au milieu de leurs ennemis que des agneaux parmi les loups, triompha de la violence et de la perfidie des juifs, soit pharisiens, soit saducéens, qui ne purent empêcher le ministère épiscopal de se perpétuer jusques dans leur capitale.

D'un autre côté, l'apôtre des nations ne conservait pas seulement son ascendant sur les juifs de Rome; mais il acquérait de la célébrité jusqu'à la

cour de Néron, et formait de vrais chrétiens parmi les courtisans du plus vicieux des Césars. Sa qualité de prisonnier, envisagée avec une foi vive, ne leur inspirait que le respect, la docilité, l'esprit de charité. C'est ce qu'il écrivit aux chrétiens de Philippes en Macédoine, disciples distingués par les preuves effectives de leur attachement pour lui, et qui ne l'avaient pas plutôt su dans les prisons de Rome, qu'ils lui avaient envoyé Epaphrodite leur apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des largesses dignes de leur générosité. Mais Epaphrodite ayant fait à Rome une dangereuse maladie, dont la nouvelle porta l'alarme dans son troupeau, Paul le renvoya aussitôt après son rétablissement, et le chargea d'une lettre pour les Philippiens.

Cette épître est adressée aux fidèles, aux prêtres qu'il appelle évêques ou surveillans, comme il nomme les évêques apôtres, et aux diacres, tant de sa part, que de celle de son disciple Timothée, qui se trouvait à Rome avec lui. Après leur avoir marqué les progrès que faisait le christianisme dans la ville et jusques dans le palais impérial, il les prémunit contre la séduction des faux apôtres, ennemis de la croix de Jesus-Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime au sujet des juifs endurcis et des hérétiques, tels que Simon le magicien, et peut-être l'apostat Cérinthe, qui soutenaient tous ensemble que le Christ n'avait été crucifié qu'en apparence. Voilà pourquoi cette épître éloquente relève avec tant de noblesse le mystère de la croix. Sur la fin, le saint remercie de nouveau les Philippiens de leurs pieuses libéralités; mais avec la noble élévation d'une ame qui n'est sensible au bienfait, qu'en vue du profit spirituel qui en revient au bienfaiteur. Ce qu'on eût pris pour un tour ingénieux dans la bouche d'un autre, ne parut en lui qu'une expression ingénue du fond de son ame, depuis qu'on l'avait vu tant de fois user de tout sans attache et s'en priver sans regret, et, comme il s'en explique ailleurs, supporter égale-

ment la faim et l'abondance, l'indigence et le superflu. On commence à connaître dans l'épître aux Philippiens, les vertus de saint Clément, son attachement à la personne et à la doctrine de l'apôtre, avec toutes les grandes qualités qui dans la suite élevèrent cet illustre disciple sur le siége apostolique.

Une des plus belles œuvres de saint Paul captif fut la conversion d'Onésime, qui, d'esclave déserteur et voleur, devint un des plus dignes serviteurs de Jesus-Christ. Il appartenait à un citoyen de la ville de Colosse en Phrygie, appelé Philémon, fidèle distingué, qui de sa maison avait fait une église, et qui assez peu de temps après, sous l'empire même de Néron, couronna sa pieuse charité par le martyre. Paul dans les fers se servit utilement de l'esclave repentant, qui avait des talens fort supérieurs à sa condition; ensuite il le renvoya accompagné de Tychique, médiateur habile et affidé, avec une lettre pour le maître d'Onésime, et une autre pour l'église de Colosse. L'épître à Philémon, dans sa briéveté, est un chef-d'œuvre de cette éloquence de sentiment, qui ne part que du cœur. Aussi produisit-elle tout son effet. Le maître ne fit pas seulement grâce à son esclave, mais il le renvoya libre au saint apôtre, qui en cultiva soigneusement les rares dispositions, et en fit un des ornemens de l'église dans son plus bel âge.

Dans l'épître au Colossiens, il insiste avec autant de force que de dignité sur les grandeurs de Jesus-Christ; parce qu'il se trouvait à Colosse de faux docteurs qui rendaient un culte superstitieux aux anges, et qui les faisaient nos médiateurs auprès de Dieu d'une manière injurieuse au Rédempteur. Il paraît que ces corrupteurs de la doctrine évangélique étaient, ou des disciples de Simon le magicien, ou des chrétiens philosophes toujours entêtés des rêveries platoniciennes, dont ils faisaient un mélange informe avec nos mystères. C'est pour-

quoi l'apôtre s'efforce d'inspirer à ses lecteurs l'esprit de la vraie piété, dégagée d'une crainte basse et servile, ainsi que de toute vaine observance. Il leur donne dans le troisième chapitre un excellent abrégé de la vie chrétienne. Il comble d'éloges leur évêque Epaphras, alors prisonnier à Rome avec lui, sans toutefois nous apprendre la cause de cette détention. L'estime et l'affection de Paul pour cet évêque, ne pouvait qu'accroître l'intérêt que prenait Epaphras à l'église de Colosse, comme à celles d'Hiéraples et de Laodicée, capitale de la province. Epaphras avait le premier prêché l'évangile aux Colossiens ses compatriotes, et apparemment encore aux habitans d'Hiéraples et de Laodicée, très-proches voisins de Colosse. Entre les disciples dont l'apôtre fait ici mention, on retrouve Jean-Marc, ce parent de Barnabé, dont Paul avait eu autrefois sujet d'être peu content. Ce jeune homme avait pris avec le temps l'esprit de ses illustres maîtres; et il s'était si bien formé au ministère évangélique et à la constance qu'il exige, que nous le voyons ici compté entre les trois principaux coopérateurs de l'apôtre des nations.

Il y a toute apparence que l'épître aux Ephésiens fut écrite de Rome dans le même temps, et envoyée par la même occasion, c'est-à-dire, quand Tychique, ce disciple distingué, apporta la lettre de son maître à Colosse, dont la route ordinaire passait par Ephèse. Tychique ne partait pas sur le pied de simple commissionnaire, mais plutôt en qualité de visiteur, chargé d'examiner l'état des églises, et même de statuer par provision sur ce qui pourrait s'y trouver de pressant. Telle est l'antiquité du droit et de la coutume des visites épiscopales par délégués. Comme les deux églises d'Ephèse et de Colosse se trouvaient dans la même contrée, ayant les mêmes mœurs et les mêmes besoins, les leçons faites à l'une et à l'autre diffèrent très-peu, quant au fond des choses. L'épître aux Ephésiens comprend toutefois un point important

qu'on ne lit pas dans l'autre, touchant le mariage érigé en sacrement. L'écrivain sacré dit ici tout ce qu'il y a de plus noble et de plus expressif en faveur des conjonctions de la loi nouvelle, qu'il compare à l'union de Jesus-Christ avec son église.

Il écrivit encore de Rome son épître aux Hébreux, c'est-à-dire aux juifs convertis de la Palestine, afin de les prémunir contre les séductions ou les vexations des autres juifs. Quoique la mission propre de Paul eût pour objet les gentils, rien n'échappait à sa charité sans bornes. Il s'efforça d'épurer enfin la foi des chrétiens de la circoncision, et de leur bien persuader que toute la loi de Moyse n'était qu'une ombre dont le christianisme est la réalité. Dans cette lettre comme dans celle qu'il avait écrite autrefois aux Galates, il tend sur-tout à prouver que la vraie justice ne vient pas de la loi; mais il montre spécialement aux fidèles de la Galatie l'inutilité des cérémonies et de la circoncision; aux Hébreux, celle des sacrifices anciens et figuratifs. Pour cela il établit la vertu surabondante de l'ineffable sacrifice du Verbe incarné, et la suréminence de son sacerdoce : après quoi le sacerdoce d'Aaron et les sacrifices multipliés n'ayant plus aucun effet à produire, tombaient d'eux-mêmes. Par-tout on voit ce divin auteur, enflammé d'un zèle dévorant et d'une sorte de passion pour la gloire du Rédempteur et de sa grâce. Mais, contre sa coutume, il ne mit pas son nom à la tête de cette épître ou traité, de peur de rebuter, tout en commençant, un grand nombre d'Israélites qui conservaient, quoique convertis, de fâcheux préjugés contre sa personne. On observe même que le style est ici différent de celui de ses autres écrits, les pensées étant cependant de la même force et de la même noblesse. Quelques anciens se sont persuadés que l'apôtre n'avait pas composé lui-même, ni dicté mot à mot l'épître aux Hébreux; mais qu'un de ses disciples l'ayant écrite par son ordre, il l'avait revue et adoptée; ou que

l'auteur l'ayant composée en syriaque, un de ses disciples l'avait traduite et publiée en grec. On prétend même trouver de la ressemblance entre le style des actes des apôtres de la main de saint Luc et celui de cette épître. Il est du moins incertain en quelle langue, de la grecque ou de l'hébraïque, elle parut d'abord.

Après la publication de cet ouvrage, Luc ne demeura pas long-temps avec son maître, quoiqu'ils se soient rejoints par la suite. Voilà pourquoi l'histoire des actes ne va pas jusqu'au temps où saint Paul, au bout de deux ans de prison à Rome, obtint son élargissement. Nous n'avons aucun autre monument sûr qui nous apprenne comment cela arriva, ni ce que fit l'apôtre depuis qu'il fut libre. Il avait eu dessein d'aller en Espagne, comme nous l'apprenons par son épître aux Romains, écrite cinq ans auparavant : mais dans ses lettres postérieures, datées de Rome même, il n'exprime qu'un dessein vif de revoir les fidèles du levant, sans plus parler de s'avancer davantage chez les occidentaux. Il est vraisemblable qu'il leur envoya quelqu'un des grands ouvriers qu'il avait formés de sa main; savoir, Trophime, aux peuples d'Arles dans les Gaules; Crescent, à ceux de Vienne, peut-être même Serge-Paul, à Narbonne. Quoique le détail des travaux et des succès de ces fondateurs de nos premières églises paraisse fort incertain, le fait même, ou la réalité de leur mission porte néanmoins sur de très-bonnes preuves. Au moins est-il sûr en général, que l'évangile porté dans les Gaules du temps des apôtres, s'y étendit fort au loin avant l'institution des églises en règle, dont nous avons des histoires suivies et dignes de foi.

Quoi qu'il en soit, en suivant avec attention la lecture des écrits apostoliques, on ne saurait douter que le docteur des nations après son voyage de Rome, ne soit retourné en Asie et jusqu'en Judée. Il commença même par accomplir la pro-

messe qu'il avait faite en écrivant aux Hébreux de les aller voir : après quoi il visita différentes églises de l'Asie-Mineure, Antioche de Pisidie, Icône, Lystre, Ephèse, Milet, Troade ; en Macédoine, Philippes et Nicopolis. Il parcourut encore de nouvelles contrées, fonda des chrétientés nouvelles, et il eut de nouveau à essuyer les violences, les embûches, les persécutions de tout genre ; tout cela dans un affaiblissement extrême de sa santé, dans une sorte de décrépitude causée par l'excès de ses fatigues et de ses travaux, plutôt que par son âge, qui n'était guère que de soixante ans. Saint Athanase dit que cet apôtre apprit par une révélation positive, qu'il souffrirait le martyre en retournant à Rome, et que cette connaissance, loin de l'effrayer, rappela cette grande ame vers la nouvelle Babylone, qui devait bientôt se baigner dans le sang des saints. Alors Paul se rencontra dans Rome avec le prince des apôtres, qui n'y demeura pas toujours depuis qu'il y eut établi la chaire apostolique.

La sollicitude de toutes les églises, dans ces premiers temps où le régime ne pouvait être aussi fixe que nous le verrons bientôt, rendait souvent la présence du vicaire de Jesus-Christ nécessaire au loin. Aussi est-il hors de doute que Pierre, depuis la translation du saint siége, fit différens voyages en Orient, et jusqu'en Palestine. On sait par les livres saints, qu'il assista au concile de Jérusalem, postérieur à cette translation. On croit encore, sur des autorités respectables, qu'il se transporta en Judée, pour élire et ordonner saint Siméon évêque de Jérusalem, après le martyre de saint Jacques. De retour à son siége, il eut connaissance qu'il serait bientôt immolé lui-même, en la manière que lui avait annoncée le Fils de Dieu pendant sa vie mortelle.

Il profita du peu de temps qui lui restait à vivre, pour transmettre à la portion des fidèles la plus difficile à régir, l'abrégé des leçons qu'ils avaient

toujours bien reçues de sa bouche. Tel est le but de la seconde épître du prince des apôtres, adressée comme la première aux chrétiens de la circoncision, qui étaient dispersés en Asie, dans le Pont, la Cappadoce et les provinces voisines. Il s'attache sur-tout, dans cette seconde lettre, à confirmer dans la foi les Israélites convertis, en leur rappelant que plusieurs d'entr'eux avaient été les témoins oculaires des miracles et de l'état glorieux du Sauveur. Il les prémunit contre les fausses doctrines qui commençaient à se répandre, et qu'il prévoyait devoir prendre un cours bien plus rapide, sitôt que les séducteurs ne seraient plus gênés par la présence des apôtres. Il fait l'éloge des épîtres de saint Paul, en observant qu'il s'y rencontre des passages difficiles à entendre, dont les ignorans abusaient. On a voulu douter que cette épître fût de saint Pierre, parce qu'elle ne paraît pas du même style que la première. Mais en supposant cette diversité de style, que la plupart des critiques n'aperçoivent point, ne pourrait-elle pas provenir de ce que Marc, interprète ordinaire du prince des apôtres, n'était plus alors avec lui? Aussi cette faible présomption n'a-t-elle point altéré le respect de l'église pour un écrit vraiment digne de son auteur, et placé avec la distinction qui lui est due, dans le canon des divines écritures.

On attribue encore à Pierre différentes prophéties qu'il publia de concert avec Paul, peu avant le martyre qu'ils souffrirent ensemble. Instruits par Jesus-Christ même, ces deux apôtres prédirent que les Juifs allaient être punis de leur aveuglement volontaire; que Dieu leur préparait un maître qui les subjuguerait, le fer à la main, qui ferait de leur ville un vaste amas de ruines, et les réduirait à de telles extrêmités, qu'ils se mangeraient les uns les autres; que ceux qui survivraient, seraient mis aux mêmes usages que les bêtes de somme; qu'ils auraient la douleur de voir

écraser leurs jeunes enfans et prostituer publiquement leurs femmes ; qu'enfin on mettrait à feu et à sang toute l'étendue de leur pays. Ces terribles prédictions demeurèrent par écrit à Rome, et ne manquèrent pas d'être communiquées aux fidèles de Jérusalem, qu'elles firent souvenir d'abandonner à temps ce lieu d'anathème.

Après cet avertissement, les saints apôtres parurent avoir rempli leur mission. Mais au terme de leur carrière, ces deux grandes lumières de l'église n'en eurent que plus d'éclat et plus d'ardeur. Pierre osa prêcher, non-seulement l'équité et la modération, mais la piété, la pénitence, l'austère chasteté aux esclaves et aux adulateurs du plus impur et du plus sanguinaire des Césars. Paul ayant percé jusques chez les favoris de Néron (1), avait converti son grand échanson, et persuadé à l'une de ses concubines d'embrasser avec la foi, les règles étroites de la pureté qu'elle prescrit.

La nouvelle en parvint au tyran, qui fit jeter l'apôtre dans un cachot, avec tant de marques d'indignation, que de tous les sectateurs de l'évangile, ou de ses admirateurs, qui avaient quelque crédit, et auraient pu assister le saint persécuté, pas un seul ne laissa paraître le moindre attachement pour lui. Alors vraisemblablement arriva ce qu'il écrivit peu après, que tout le monde l'avait abandonné. Mais le Seigneur le secourut d'une façon d'autant plus merveilleuse, que, contre toutes les apparences, il amortit soudainement la fureur de Néron : non que le confesseur vît briser ses chaînes ; mais, comme il est plus vraisemblable, il échappa pour cette fois à la mort qui le menaçait prochainement. Pendant une année que dura encore sa détention, il eut assez de liberté pour mettre la dernière main à l'œuvre de Dieu.

---

(1) Chrys. *in vitup. mon.* ; Ambros. *in Aux.*

Dans cet intervalle, à ce que prétendent la plupart des chronologistes, il écrivit sa seconde épître à Timothée. Il y annonce sa mort prochaine d'une manière si positive, qu'on ne saurait douter que l'événement n'ait suivi de fort près la prédiction. Après avoir fait connaître à Timothée la tranquillité qu'il conservait, nonobstant ses chaînes et les poursuites des faux-frères autant que des païens, il l'exhorte à résister de même aux contradictions et à toutes les tentatives des ennemis de la foi. Sûr de quitter bientôt la vie, et fort incertain s'il reverrait ce disciple, quoiqu'il le pressât d'arriver, il l'exhorte plus instamment que jamais, à conserver religieusement le dépôt de la sainte doctrine, et à s'employer de tout son pouvoir à la perpétuer. En pressant Timothée de le venir joindre, il se proposait beaucoup moins sa consolation propre, que l'assistance des fidèles dans les troubles que sa mort et celle de Pierre pouvaient occasioner : conjoncture où la présence des disciples les plus distingués, après les apôtres, devenait infiniment avantageuse. Il recommande à Timothée de venir avant l'hiver, et de lui rapporter un gros manteau qui était resté à Troade : exemple bien touchant du détachement de ce pasteur illustre, qui ayant pu se procurer l'abondance par les largesses de plusieurs prosélytes fortunés, se trouvait, à Rome, dans la nécessité de redemander un ancien vêtement resté en Asie.

Cette épître fournit encore une des plus fortes preuves en faveur de la tradition. Ce que vous m'avez ouï dire, écrivait l'apôtre, représentez-le à des hommes religieux et capables de l'inculquer à d'autres après vous. Ainsi voyons-nous, qu'outre la doctrine écrite, il est des vérités non moins salutaires, ni moins sûres, qui doivent se transmettre de bouche en bouche, par une succession non interrompue jusqu'à la consommation des *siècles*. L'apôtre n'établit pas moins solidement la nécessité

nécessité de la résidence pastorale, d'une résidence active et laborieuse, en avertissant son disciple que les pasteurs sont dans l'étroite obligation d'enseigner sans relâche. Ce fut ici sa dernière épître, dans l'ordre des temps, et elle paraît se ressentir de la force et de la véhémence que la proximité du martyre imprimait à son zèle.

Bientôt après, la confusion dont les saints apôtres, Pierre ainsi que Paul, couvrirent Simon le Magicien, fit prononcer la sentence de leur proscription (1). L'imposteur de Samarie avait porté la séduction à Rome, où l'on dit que le prince des apôtres fit son dernier voyage pour en arrêter les progrès. Simon était digne de la protection de Néron. Sous cet empereur abandonné à tous les vices, et passionné en particulier pour la magie, il parvint à un tel degré de vénération, qu'on lui éleva une statue dans l'île du Tibre, avec les titres de saint et de dieu, dont Rome à la vérité n'était pas avare. On en avait de même élevé une à Hélène, cette Tyrienne prostituée qu'il appelait Minerve, tandis qu'il se nommait Jupiter. Car souvent aussi il se nommait le Christ; faisant un monstrueux mélange des religions les plus insociables, et s'accommodant de tout ce qui facilitait la séduction. Entre les secrets qui piquaient la curiosité de Néron, ce prince était sur-tout curieux de voir un homme voler. Déjà plusieurs enthousiastes avaient fait en sa présence l'essai de cet art périlleux; mais toujours avec une issue funeste. Simon au plus haut point de sa renommée, promit que non-seulement il volerait, mais qu'il allait pénétrer au plus haut des cieux, et y occuper enfin le trône qu'il attendait. On prit jour, et toute la ville voulut être spectatrice d'une chose si extraordinaire.

Les saints apôtres sentirent les conséquences qui

(1) Arnob. *in Gent. l.* 2; Cyril. *Catech.* 6; Sévet. *Hist. l.* 2; Aug. *Hær.* 1.

résulteraient contre la religion, soit de la fraude, soit du prestige; et comme deux athlètes intrépides, ils se transportèrent apparemment sur le champ de bataille, après s'être préparés par le jeûne et la prière. Ils engagèrent les fidèles à solliciter le ciel; de leur côté, ils se prosternèrent, ils invoquèrent la vertu toute-puissante de Jesus-Christ pour confondre un suborneur sacrilége qui portait l'audace jusqu'à se déclarer publiquement son rival, et à contrefaire sa glorieuse ascension. Simon ne laissa pas de s'élever dans les airs: mais il retomba aussitôt, et se brisa les jambes. On le transporta hors de la foule, dans la chambre haute d'une maison voisine, où, ne pouvant survivre à sa honte, il se précipita par la fenêtre, et rendit le dernier soupir.

Alors toute la haine de Néron se réveilla contre les apôtres, qu'il avait comme oubliés. Il les fit resserrer étroitement; et après neuf mois que dura encore cette rigoureuse prison, ils furent condamnés à perdre la vie (1). Les gouverneurs de Rome prononcèrent la sentence et la firent exécuter en l'absence de l'empereur, qui dans l'intervalle était parti pour la Grèce. On dit que les apôtres furent détenus dans la prison de Mammertin, au pied du capitole; qu'ils convertirent et baptisèrent deux de leurs gardes, Processe et Martinien, avec quarante-sept autres personnes emprisonnées au même lieu. Cependant les fidèles trouvèrent occasion de ménager aux deux apôtres les moyens de s'évader, et ils les conjurèrent avec larmes de conserver des jours si précieux à l'église.

Pierre y consentit par humilité, se défiant extrêmement de lui-même, depuis la triste épreuve qu'il avait faite de sa faiblesse et des dangers de la présomption, en reniant le Sauveur. Il s'échappa de sa prison pendant la nuit, parvint même à sortir de la ville; et déjà il s'éloignait des portes,

(1) Clem. *Ep. ad Cor.*

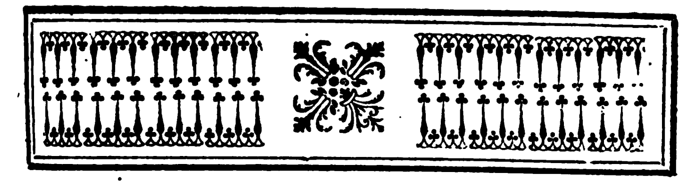
quand Jesus-Christ lui apparut, entrant au contraire dans Rome (1). Pierre lui demanda où il allait. Je suis venu à Rome, lui dit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. Pierre saisit la pensée de son divin maître, et comptant sur le secours de sa grâce, il rentra dans la ville, où il fut aussitôt condamné. La croix, selon la prédiction divine, fut l'instrument de son supplice, qu'il endura indubitablement le 29 de Juin, et très-vraisemblablement l'an 66 de Jesus-Christ. Ses terreurs s'évanouirent au moment de la mort. Alors uniquement occupé de la gloire du Rédempteur, il demanda par humilité d'être crucifié la tête en bas, parce qu'il se réputait indigne d'être traité, même dans les tourmens, comme le fils de Dieu.

Paul fut mis à mort le même jour. En qualité de citoyen romain, il eut la tête tranchée. Outre les conversions que les deux apôtres opérèrent dans les prisons, le docteur des nations convertit encore trois soldats en allant au supplice. Il fut exécuté à trois milles de Rome, au lieu dit *les Eaux Salviennes*, et enterré sur le chemin d'Ostie (2). On avait crucifié saint Pierre, dans le quartier des juifs, au haut du Mont-Janicule; mais son corps fut déposé au Vatican. Les fidèles avaient pris soin de faire tirer les portraits de saints apôtres, que l'on conserva plus de deux siècles, et qui ont servi de modèle à ceux où l'on a depuis représenté saint Pierre, de petite taille, la tête chauve et le nez aquilin. Sa femme avait souffert le martyre avant lui; car il y eut alors une persécution ouverte, où beaucoup d'autres fidèles furent compris. Lui-même l'avait exhortée avec une fermeté digne de cet amour qui ne tenait plus rien de la chair ni du sang, se réjouisant de la fin de son exil, ou de la voir retourner

(1) Ambr. *in Aux.*; Ado. *de fest. SS. Apost.*
(2) Eus. VII, 18.

à la patrie, ainsi qu'il s'en exprimait. Pétron
sa fille, vécut vierge, et mourut sainteme
Rome.

Telles furent les prémices de la persécutio
Néron, la plus fatale en soi, puisqu'elle s
d'exemple à tous les persécuteurs des âges suiv
mais infiniment avantageuse à l'église romaine,
par la mort du prince des apôtres, elle fixait
mais la primauté de l'apostolat.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE SECOND.

Depuis la mort des apôtres saint Pierre et saint Paul en 66, jusqu'à la dissolution du corps de la nation juive en 137.

Les prédictions du Sauveur touchant les calamités et la réprobation de la nation juive, approchaient de leur terme. La génération qui les avait entendu publier, et qui devait être témoin de leur accomplissement, comptait plus de trente ans depuis cette menace terrible. Loin de chercher à la détourner par la pénitence, les habitans endurcis de Jérusalem, et sur-tout la portion la plus distinguée de la république, les chefs du peuple et les princes des prêtres avaient mis le comble à leurs attentats par une impiété consommée, suite funeste mais commune des grands crimes : l'esprit de vertige, l'obscurcissement de la raison, des principes de la conduite et de la politique même, avaient suivi le mépris de la religion et des mœurs. Ainsi l'état ébranlé jusques dans ses fondemens, se trouvait à un point de crise, que la première révolution devait naturellement conduire à sa catastrophe.

Toutefois le Tout-puissant, avant de porter le dernier coup, voulut leur faire éprouver les prémices de sa vengeance, par la dureté de leurs différens gouverneurs, plus avares, plus impitoya-

bles et plus tyranniques les uns que les autres. Cuspidius-Fadus, Tibère-Alexandre, neveu du savant juif Philon, Ventidius-Cumanus, tous trois postérieurs à Ponce-Pilate, les ruinèrent comme à l'envi par de continuelles concussions (1).

L'empereur Caligula les avait presque réduits au désespoir, par sa folle obstination à placer sa statue dans leur temple pour s'y faire adorer. Alors les peuples d'Alexandrie, autorisés par la disposition de la cour et de leur gouverneur Flaccus, traitèrent de la façon la plus atroce la multitude des juifs qui montaient à un million de personnes, tant en cette grande ville que dans le reste de l'Egypte. Outre la haine générale contre cette nation, le gouverneur était personnellement jaloux d'Hérode-Agrippa, qui, nouvellement revêtu du titre de roi, passait par Alexandrie, en retournant de Rome à Jérusalem. On abattit et l'on brûla une partie des synagogues; on érigea dans celles qui restaient, la statue de l'empereur, pour lui rendre les honneurs divins. Flaccus publia des ordonnances, par lesquelles tout Israélite était non-seulement déchu du droit de bourgeoisie, mais réduit à l'état des captifs pris en guerre. On leur enleva presque toutes leurs habitations, on pilla leurs logis, on enfonça leurs boutiques, on en partagea les marchandises comme un butin fait sur les ennemis de l'état; on brûla et on massacra une infinité de ces malheureux, dont on traînait ensuite les cadavres par toutes les rues. On flagella leurs sénateurs, on arracha de leurs retraites et l'on appliqua à de honteuses tortures les premières d'entre leurs femmes, qu'on voulait contraindre à manger, contre la loi, de la chair de pourceau.

Dans le pays des Parthes, en Mésopotamie et vers Babylone, les enfans de Jacob se virent encore plus maltraités; leur sang y fut répandu avec autant de mépris que de fureur. Ils se réfugièrent à Séleucie, ville la plus considérable de ces con-

(1) Joseph, Phil. et Euseb. *passim.*

trées, qui était peuplée de Grecs et de Syriens, habituellement divisés entr'eux. Les Hébreux s'attachèrent aux Syriens, avec qui ils sympathisaient davantage. Mais les Grecs cherchèrent et réussirent à désunir ces nouveaux alliés ; puis se joignant aux Syriens, ils se jetèrent à l'improviste sur les juifs, et en massacrèrent plus de cinquante mille. A Jérusalem, où le concours des peuples fut prodigieux pour la Pâque, sous le gouvernement de Cumanus, on mit à l'ordinaire des troupes sous les armes, dans les galeries du temple, afin de prévenir le tumulte. Un soldat y ayant commis quelque sorte d'impiété ou d'irrévérence, le peuple s'emporta, et se mit à crier que ce n'était pas aux juifs qu'on en voulait, mais à leur Dieu : il fit à l'instant voler une grêle de pierres sur les cohortes. Le gouverneur s'approcha pour calmer l'émeute et ne reçut que des injures. Il n'en fallait pas tant à un homme si mal disposé ; il fit prendre les armes à toutes ses troupes, qu'il rassembla dans la tour Antonienne, espèce de citadelle qui commandait le temple. Alors la populace effrayée, voulant prendre la fuite, se pressa tellement dans les passages qui étaient fort étroits, qu'il y en eut jusqu'à vingt mille d'étouffés.

Après cela, différens séducteurs se mirent à leur tête, faisant les hommes inspirés, et leur promettant non-seulement l'indépendance, mais l'empire des nations. Ils furent tous défaits. Avec eux périt une multitude innombrable de ce malheureux peuple, aussi docile à l'imposture que sourd à la parole du salut.

Sous le gouvernement de Felix, le même qui prit la défense de saint Paul et le fit transporter à Rome, il s'établit en Judée des troupes d'assassins, qu'on nomma sicaires, à cause du poignard dont ils étaient continuellement armés. Voici comment ce désordre commença. Le pontife Jonathas étant devenu odieux à Felix, ce gouverneur le fit assassiner par quelques-uns des vagabonds, qui déjà

infestaient le pays en très-grand nombre. L'impunité, après un pareil attentat, inspira l'audace la plus effrénée à ces troupes de scélérats. C'étaient chaque jour des meurtres nouveaux, principalement les jours de fête. Les sicaires, ou assassins, munis d'un poignard caché, se mêlaient par-tout dans la foule ; et au moment qu'on s'y attendait le moins, ils exerçaient leur vengeance personnelle, et plus souvent encore celle des lâches qui les soudoyaient. Bientôt ils se montrèrent en force, soulevèrent le peuple contre l'empire, et pillèrent ceux qui demeuraient soumis aux Romains.

Le nombre de ces perturbateurs s'accrut encore par l'imprudence du successeur de Felix. Albin, c'était son nom, voulut regagner l'affection des juifs par quelques témoignages de bonté. Mais rigueur ou clémence, tout tournait à la ruine de ce peuple réprouvé. Le gouverneur ayant pris l'état de tous les prisonniers de Jérusalem, fit exécuter ceux dont les forfaits trop crians ne pouvaient demeurer impunis, élargit tous les autres, dont le nombre s'était extraordinairement multiplié dans cet affaiblissement de l'autorité légitime, et par-là renforça les troupes de brigands, au point de ne les pouvoir plus contenir.

Le gouverneur Gessius-Florus, qui vint après, passa d'un excès à l'autre, et n'eut aucune sorte de ménagement. Sa femme Cléopatre avait la faveur de l'impératrice Poppée. Les concussions et les vexations furent exercées dans la province, avec toute la dureté et l'insolence d'un méchant en place qui se sent un appui à la cour. Il était de moitié avec les brigands qui pillaient les campagnes, et il ne daignait pas s'en cacher. La désolation publique fit déserter les naturels de la Palestine, qui allèrent par troupe s'établir dans les pays étrangers. Cestius-Gallus, gouverneur de la Syrie, dont la Judée dépendait, venant un jour à Jérusalem, une multitude incroyable de ces infortunés, au nombre de trois millions, à ce qu'on prétend,

allèrent au-devant de lui, pour le supplier de les délivrer de Florus. Ils ne purent rien obtenir. La tyrannie, ainsi étayée de la politique, ne fit qu'augmenter. Mais tant d'horreurs n'étaient qu'un faible prélude des horreurs à venir. Il fallait que la malédiction à laquelle les juifs s'étaient dévoués eux-mêmes, en demandant avec la condamnation du fils de Dieu, que son sang retombât sur eux et sur leurs enfans, eût tout son effet. Bientôt des signes effrayans annoncèrent ce comble du malheur.

L'an 67 de Jesus-Christ, le 8.e jour d'Avril, auquel tombait la fête des Azymes, une lumière éclatante environna le temple au milieu de la nuit, en sorte qu'on semblait être en plein jour. La porte orientale qui était toute d'airain, et si pesante qu'il fallait vingt hommes pour l'ébranler, s'ouvrit d'elle-même, quoique fermée par des verroux énormes et des barres de fer qui entraient bien avant dans les murs. Peu de temps après la fête (1), le vingt-unième jour de Mai, sur le soir, le soleil étant encore sur l'horison, toute la ville aperçut des feux sinistres et des phénomènes, auxquels on ne pouvait donner une cause naturelle. A la solennité de la Pentecôte, après un bruit épouvantable qui retentit dans le temple, où l'on était bien assuré que personne ne restait, on entendit une voix aiguë qui dit très-distinctement : Sortons d'ici, sortons d'ici.

Mais une particularité beaucoup plus frappante encore (2), fut le cri de menace qu'un certain Ananus ne cessa de proférer contre Jérusalem et contre le temple, pendant les quatre dernières années qui en précédèrent la ruine. Cet homme étant venu de la campagne à la capitale pour la fête des Tabernacles, qu'on célébrait encore dans la plus profonde tranquillité et sans nulle apparence de révolution, commença tout d'un coup à crier : Malheur au temple ! malheur au temple !

---

(1) Jos. *Bel. VII*, 12. (2) Jos. *ibid.*

voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, malheur au temple ! malheur à Jérusalem ! Il ne cessait ni le jour ni la nuit de parcourir la ville, en répétant perpétuellement les mêmes cris. Les magistrats, pour lui fermer la bouche, le firent châtier rigoureusement. Il ne dit pas un mot pour se disculper, ni pour se plaindre ; mais il continua de crier sans la moindre interruption : Malheur au temple ! malheur à Jérusalem ! Alors on le conduisit au gouverneur romain ; qui le fit déchirer à coups de verges, avec tant de rigueur qu'on lui voyait les os. Ce traitement ne lui fit point demander grâce, pas jeter une larme ; mais à chaque coup qu'on lui donnait, il répétait d'une voix plus lamentable : Malheur, malheur à Jérusalem ! Et quand on lui demandait d'où il venait, qui il était, et ce qu'il prétendait par ces cris, il ne répondait à aucune de ces questions ; mais il continuait de crier de la même manière et avec la même force.

A la fin on le renvoya comme un insensé, sans qu'il changeât jamais de langage. Il ne parlait à personne ; et comme il n'injuriait point ceux qui le frappaient, il ne remerciait pas non plus ceux qui lui donnaient à manger. On observa que sa voix, si continuellement et si violemment exercée, car il criait de toutes ses forces, ne fut jamais affaiblie. Au contraire, quand après plus de trois ans il vit la ville assiégée, il redoubla ses cris avec une force nouvelle ; faisant alors et recommençant sans fin le tour des remparts, jusqu'à ce que l'instant de son propre malheur étant arrivé, il s'écria : Malheur à moi-même ! A l'instant une pierre lancée d'une machine l'atteignit, et l'étendit roide mort.

Rien n'empêcha ses compatriotes de courir à leur perte. Plus aveuglés de jour en jour, un attentat heureux, une ombre de succès leur inspirait une folle sécurité. Après avoir mis en fuite le roi Agrippa, qui s'efforçait de les ramener à la raison et de les réconcilier avec les Romains,

le peuple furieux s'empara du château de Massade, et massacra la garnison romaine. En même temps Eléazar, fils du grand-prêtre Ananus, et capitaine du temple, c'est-à-dire, commandant des gardes établis pour sa sureté, empêcha qu'on n'offrît désormais les sacrifices accoutumés pour l'empereur : signe outrageant de rupture et d'une entière rebellion.

Les hommes sages désapprouvèrent cette conduite; mais ils ne furent point écoutés. Les assassins, connus sous le nom de sicaires, se joignirent aux séditieux, et tous ensemble forcèrent la ville haute, puis s'emparèrent de la forteresse Antonienne. Survinrent les brigands des campagnes, qui se parèrent du nom de zélateurs. Ainsi les Romains, surpris de toutes parts, furent réduits à se renfermer dans quelques tours. Bientôt ils eurent consommé le peu de vivres qui leur restait, et la faim les contraignit à se rendre. On leur avait promis la liberté avec la vie; mais ils furent tous égorgés.

Le jour même de cette perfide exécution, à Césarée où les Romains étaient en force, on fit main-basse sur les juifs, qui furent massacrés au nombre de plus de vingt mille. Afin qu'il n'y en restât plus du tout, Florus fit prendre ceux que la politique avait épargnés, et les distribua, chargés de chaînes, dans les ports de la province. A cette nouvelle, toute leur nation entra dans une fureur qui n'écouta plus de raison. Ils se répandirent dans les bourgs et dans les villes qu'ils purent forcer, brûlèrent les unes, renversèrent les autres, pillèrent et massacrèrent les habitans de tout âge et de tout sexe. Les Syriens, de leur côté, ne se montrèrent pas moins cruels. Ils se jetèrent sur les Hébreux dans tous les lieux où ceux-ci étaient les plus faibles, et les égorgèrent sans rémission. Le soin de sa propre sureté animait les moins vindicatifs. Mais comme les Hébreux se trouvaient en grand nombre dans beaucoup d'au-

tres places, chacune d'elles se vit partagée en deux troupes de meurtriers, qui en firent autant de boucheries.

Les juifs mêmes de Scytopolis, pour mériter grâce auprès des Syriens qui s'y trouvaient les plus forts, prirent les armes avec eux, contre les Israélites furieux qui dévastaient le pays. Mais les Syriens ne pouvant prendre confiance en ces faux frères, exigèrent d'eux, comme un témoignage assuré de leur fidélité, que tous avec leurs familles se concentrassent dans un petit bois voisin. Là ils les égorgèrent sans exception, au nombre de plus de treize mille. Simon, fils de Saül, qui avait le plus influé dans l'indigne résolution des autres juifs, s'abandonna au plus affreux désespoir quand il vit l'issue tragique de sa perfidie. J'ai bien mérité ce châtiment, s'écria-t-il, en armant mes frères contre mes frères; mais il n'appartient qu'à moi de m'en punir. Tout en proférant ces mots, il envisage d'un œil égaré les différentes personnes de sa famille; il saisit son père par ses cheveux blancs, et le perce de son épée; ensuite sa mère, puis sa femme et ses enfans, qui, loin de résister, couraient au-devant de ses coups. Enfin il élève le bras pour se faire mieux remarquer, et du même fer qui fumait encore du sang de ses proches, il se perce lui-même. Toutes les places de Syrie traitèrent les juifs avec la même inhumanité, excepté les seules d'Antioche, d'Appamée et de Sidon. Partout les rues et les chemins étaient jonchés de leurs cadavres. Les corps des vieillards se trouvaient confondus avec ceux des hommes armés, et les femmes dépouillées restaient exposées publiquement, pour insulter à leur pudeur jusqu'après leur mort.

La cruauté ne fut pas moindre en Egypte. Un jour que le peuple d'Alexandrie était rassemblé dans l'amphithéatre, où il se trouvait plusieurs juifs, les ennemis de ceux-ci s'écrièrent tout à coup que c'étaient des espions et des traitres. Les juifs

prirent la fuite. On en saisit trois, qu'on se mit en disposition de brûler vifs. Tous les autres accoururent au secours, des différens quartiers de la ville. Ils commencèrent par lancer une grêle de pierres ; puis prenant des torches allumées, ils se portèrent vers l'amphithéâtre, pour le brûler avec la multitude. Le gouverneur Tibère-Alexandre fit aussitôt marcher deux légions romaines, et cinq cents soldats lybiens, avec ordre de faire main-basse sur tous les Hébreux, de piller leurs maisons et de mettre le feu à leur quartier. Les troupes les attaquèrent dans cet endroit isolé qu'on appelait le Delta. Ils s'y défendirent en désespérés. Ils plièrent enfin, et périrent en si grand nombre, que toute cette partie de la ville fut inondée de sang, dans toute la rigueur des termes : ce qui n'est pas difficile à concevoir, puisqu'après le carnage, les cadavres entassés montèrent à cinquante mille. Emu à cet affreux spectacle, le gouverneur arrêta la fureur des légions ; mais il ne put contenir les barbares indisciplinés, encore moins la populace, qui acheva d'assouvir sa haine sur les morts, quand elle ne trouva plus rien à massacrer.

Cependant le gouverneur de Syrie, Cestius-Gallus rassembla, le plus vîte qu'il put, une armée considérable de légionnaires et de troupes auxiliaires. Les rebelles se renfermèrent dans l'enceinte intérieure de leur capitale et dans le temple. Là il les attaqua d'abord vivement, puis se retira avec une précipitation qui avait tout l'air de la fuite. Les juifs, ranimés par cette apparence d'avantage, chargèrent avec furie les troupes de Gallus, battirent son arrière-garde, et le poursuivirent à plusieurs lieues de distance.

Il n'y eut plus moyen, après cela, de les ramener à la soumission, et ils se préparèrent à une guerre sérieuse. Les murs de Jérusalem furent réparés et mis en bon état. On forgea des armes avec empressement ; on les distribua à la jeunesse, qui accourut de toute la Judée. Mais les Israélites con-

vertis au christianisme ne prirent aucune part à la révolte. Prévoyant même que bientôt il ne dépendrait plus d'eux de rendre à César ce que l'évangile ordonne de lui rendre, et ne doutant plus de l'accomplissement prochain des terribles prédictions du fils de Dieu, si souvent renouvelées par les saints apôtres, ils s'enfuirent vers les montagnes qui leur avaient été indiquées, et s'établirent dans la petite ville de Pella, sur les frontières de la Syrie.

Après que Gallus eut imprimé aux armes romaines la honte que nous venons de dire, on commit à Vespasien le soin de la guerre de la Judée. Les affaires prirent dès-lors une toute autre face. Ce grand capitaine ayant rassemblé soixante mille hommes, tout plia d'abord dans la Galilée, excepté la ville de Jotapat où commandait l'historien Joseph, homme brave, mais non moins sage. Il sentit toute la supériorité des légions sur un tas de furieux, et n'avait osé attendre l'ennemi en rase campagne, quoiqu'il eût cent mille juifs à ses ordres. Il soutint un siége de quarante jours, au bout desquels Jotapat fut pris et brûlé. Le commandant juif y perdit près de la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste dans des cavernes, où ils s'égorgèrent les uns les autres. Joseph aima mieux faire l'essai de la clémence du vainqueur; et fondé, tant sur le mérite militaire de Vespasien que sur la situation des affaires de l'empire, il lui dit avec assurance, en se donnant un un air de prophète : Vous me rendrez la liberté quand vous serez empereur, et bientôt je la recouvrerai. Les villes de Tibériade et de Tarichée voulurent aussi se défendre. Tibériade qui ne s'opiniâtra point, fut épargnée, à la prière du roi Agrippa; on ruina Tarichée, et l'on fit trente mille captifs.

Les choses en étaient là, quand les Romains secouèrent le joug de Néron, qui avait enfin poussé à bout la haine publique. Il s'attaquait au ciel

aussi-bien qu'aux hommes, et il persécuta les adorateurs du vrai Dieu d'une manière si atroce et si lâche, qu'il excita l'horreur des païens mêmes. Ce fut le premier des empereurs qui publia des édits contre le christianisme, et qui prouva, dit Tertullien (1), que cette religion, toujours révérée par les gentils depuis sa naissance, devait être quelque chose d'excellent, puisqu'il avait fallu un Néron pour lever contre elle le signal de la persécution. Les historiens profanes ne parlent qu'avec exécration des cruautés qu'il exerça contre les sectateurs innocens du Christ, sur-tout à l'occasion de l'incendie de Rome, dont il était le seul auteur. Il se fit d'abord un amusement de cet affreux spectacle; mais craignant ensuite tout un peuple réduit au désespoir, il chargea de ce forfait, dit Suétone, ceux que le vulgaire appelle chrétiens, et leur fit subir des tourmens inouis (2). Non-seulement on les attachait à des croix, poursuit cet historien, mais on revêtait les uns de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par les chiens; on enduisait les autres de cire, ou on les couvrait de tuniques trempées dans la poix, auxquelles on mettait le feu; en sorte que ces victimes gémissantes servaient comme de torches pour éclairer les passans durant la nuit. Ce dernier genre de cruauté était sur-tout assorti au goût du tyran. Il en fit un jeu public dans ses jardins, où lui-même conduisit son char à la lueur funèbre de ces flambeaux animés. La persécution s'étendit hors de Rome, et c'est alors qu'endurèrent le martyre les saints Gervais et Protais, ainsi que saint Celse et saint Nazaire, à Milan. Saint Vital fut tourmenté à Ravenne. Néron prodiguait d'autant plus volontiers le sang chrétien, qu'il n'avait rien à craindre de gens qui ne savaient qu'obéir et souffrir.

Mais ses sujets idolâtres n'étaient pas dans les

---

(1) Tertul. *Apol.*
(2) Suet. *Ner. c.* 16; Juv. *Sat.* 1 *et* 8; Sen. *Ep.* 14.

mêmes principes. Le mécontentement fermenta sur-tout pendant son voyage de Grèce. Comme il en revenait, il apprit que Galba, gouverneur de l'Espagne-Tarragonaise, avait été proclamé empereur par les peuples et par les troupes qu'il commandait. Aussi lâche que cruel, l'excès de la frayeur sembla lui ravir le jugement. Il attendit le coup du destin dans une stupide inaction, sans donner aucun ordre; en sorte que ses propres gardes proclamèrent Galba. Alors il s'enfuit de Rome au milieu de la nuit, couvert d'un méchant manteau, pour mieux se déguiser, et se retira à une lieue et demie de la ville, dans la maison de campagne de Phaon, l'un de ses affranchis. Dans sa fuite, pressé de la soif, il se vit réduit à boire de l'eau bourbeuse dans le creux de sa main, et il ne put s'empêcher de gémir, en disant : Sont-ce là les liqueurs de Néron ? Le lendemain il fut averti que le sénat ne venait pas seulement de le proscrire, mais qu'il l'avait condamné à être fouetté jusqu'à expirer sous les coups. Peu de momens après, il vit le lieu de sa retraite investi de gens qui le cherchaient. Pour se dérober au supplice, il se perça la gorge d'un poignard, et mourut l'an 68 de Jesus-Christ, le 9 de Juin, à pareil jour qu'il avait fait mourir sa mère. Il régnait depuis treize ans et demi, et n'en avait pas tout-à-fait trente-un : monstre de cruauté, qui, dans le cours d'une vie si courte, trouva le moyen d'imprimer l'horreur de son nom aux tyrans mêmes.

Galba, âgé de soixante-dix ans, fut généralement reconnu. Mais il ne jouit de l'empire que neuf mois. Son esprit d'épargne et de sévérité le rendit odieux aux troupes, qui le massacrèrent par les intrigues d'Othon. Celui-ci fut sur le champ proclamé empereur. L'armée de la Basse-Germanie proclama presque en même temps Vitellius qui la commandait. Il marcha en Italie, et vainquit Othon, qui se tua lui-même après un règne de trois mois. Cependant les légions de Syrie apprenant,

apprenant, avec la mort du dernier empereur du sang des Césars, les entreprises des autres armées, et qu'un homme tel que Vitellius avait osé s'arroger la souveraine puissance, elles la déférèrent à Vespasien leur général, qu'elles forcèrent de l'accepter. Il partit aussitôt de la Palestine, laissant à Tite, son fils, le soin de réduire la capitale de Judée. Le voluptueux et débauché Vitellius n'était pas un rival à résister au seul nom de Vespasien. Il fut défait au milieu de Rome, que Vespasien était encore en Orient. On le massacra; et après mille outrages exercés sur son corps, on le jeta dans le Tibre. Il n'avait pas régné une année entière. Assuré de l'estime et de l'affection des Romains, le chef du parti vainqueur attendit à Alexandrie un temps propre à s'embarquer.

Il vit en Egypte Apollone de Thyane. Ce philosophe revenait d'Espagne, où il s'était retiré quelque temps auparavant, quand Néron obligea tous les philosophes à sortir de la capitale de l'empire. Il n'avait point eu d'égards pour les opérations extraordinaires d'Apollone, qui n'eut pas le bonheur de plaire à un tyran aussi capricieux qu'inhumain. D'ailleurs ce philosophe, par un genre d'inconséquence ou de fourberie trop ordinaire à de pareils sages, blâmait hautement les magiciens, qu'il mettait au rang des impies et des homicides. La magie, selon lui, consistait à sacrifier à la façon des barbares, en employant le secours des démons; au lieu qu'il prétendait, en pratiquant les cérémonies grecques, opérer ses prodiges par l'intervention des dieux. Tel était le vertige du préjugé et de l'orgueil national! Mais la supercherie paraît avoir au moins égalé, dans Apollone, l'aveuglement ou la prévention. Ainsi eut-on lieu d'en juger à l'occasion de l'événement le plus merveilleux qu'on raconte de lui.

Une jeune personne de famille, au moment de se marier, tomba dans une léthargie si profonde, qu'on la crut morte. Comme on la portait au tom-

beau sur un lit découvert, selon la coutume, et suivie de son fiancé tout en pleurs, Apollone s'approcha, et promit de tarir bientôt ces larmes. Après qu'il eut proféré quelques paroles inintelligibles, la jeune personne sortit peu à peu de son assoupissement, recouvra la parole et les forces, enfin se sentit en état de marcher et de retourner à la maison paternelle. Mais plusieurs témoins oculaires, inspecteurs très-attentifs du prétendu Thaumaturge, attestèrent qu'on avait remarqué quelque apparence de respiration avant le moment du prodige, et prétendirent que la fraîcheur de la rosée avait pu suffire pour ranimer le sens de la léthargique.

Apollone, comme tous les séducteurs, aimant les grands théâtres, eut soin de se trouver des premiers auprès de Vespasien. Les partisans du nouvel empereur s'efforçaient de lui procurer une célébrité, qui, malgré la médiocrité de sa naissance, lui assurât un sort différent de celui de tant d'ambitieux qui avaient été précipités en si peu de temps du trône des Césars. Alexandrie, où il allait s'embarquer pour Rome, était la première ville de l'Orient et la seconde de l'empire. Ses habitans, mêlés de Grecs et d'Egyptiens, c'est-à-dire, des plus superstitieux de tous les peuples, devaient révérer sur-tout un empereur ami des dieux. On érigea Vespasien en homme à miracles. Il en rit d'abord : mais il laissa faire. On peut croire qu'Apollone, rompu dans ces sortes de pratiques, ne fut pas inutile au prince, qui, dit-on, guérit, au nom du dieu Sérapis, un aveugle et un homme dont la main était disloquée. Les médecins qu'on avait eu la sage précaution de consulter, assuraient que ces infirmités n'étaient pas incurables.

Quels que fussent ces prestiges ou ces artifices, ils n'en contribuèrent pas moins à affermir la puissance de Vespasien (1). Tout l'Orient, ainsi que

(1) Suet. *Vesp.* c. 4; Tac. *Hist.* 5.

la Judée, était dans la ferme persuasion, originairement fondée sur les divines écritures, qu'en ce temps-là il devait sortir de la Palestine un conquérant qui régnerait sur l'univers. Ainsi confondait-on la puissance temporelle avec le règne spirituel de Messie. Les charnels Israélites appliquaient les prophéties entendues de la sorte, au libérateur d'Israël qu'ils attendaient avec impatience. Les courtisans de Vespasien les appliquaient à ce prince, et le savant Joseph (1), tout juif qu'il était, ne rougit point de se prêter à cette sacrilége adulation.

Tite, resté en Palestine pour en réduire les rebelles, procéda avec cette sagesse et cette clémence qui firent dans la suite les délices de Rome. Il était secondé dans son amour pour la paix, par tout ce qui restait entre les juifs de gens estimables pour leur prudence et leur maturité. Mais la multitude emportée ne respirait que le trouble et la violence, colorant sa fureur du beau nom de liberté et de zèle pour la religion. Ainsi s'affermit et s'accrédita l'horrible faction des zélateurs, qui s'était élevée avec la révolte. C'étaient d'abord différens partis qui déchargeaient leur animosité sur tous ceux qui les contredisaient, principalement dans les bourgs et dans les campagnes. Ils se réunirent insensiblement entr'eux et avec les gens de guerre qu'ils trouvèrent moyen de débaucher; puis vinrent tous ensemble fondre sur Jérusalem abandonnée à l'anarchie, et s'y emparèrent sans peine du souverain pouvoir. Dans ces brigandages publics, le vol et les insultes journalières étaient les moindres maux auxquels on fut exposé. L'esprit de sédition ne respectait pas plus la vie des citoyens, que les propriétés ou les droits communs. Toutefois le pontife Ananus, encore révéré du peuple, soit pour son expérience, soit pour son âge et son air vénérable, anima la mul-

(1) Jos. Bel. III, 17.

titude contre les séditieux; mais il ne put les empêcher de s'emparer du temple, poste aussi avantageux par la situation que par la construction, où ils se fortifièrent en règle. On vint à bout de les forcer dans l'enceinte extérieure. Craignant de l'être encore dans la seconde, ils appelèrent les Iduméens à leur secours.

Ces barbares, toujours prêts à combattre ou à piller, accoururent au nombre de vingt mille. Il ne leur était pas facile de pénétrer jusqu'au poste de ceux qui les appelaient; mais à la faveur d'un orage effroyable qui survint pendant la nuit, ils s'avancèrent assez pour que les zélateurs, en faisant une sortie, pussent les joindre. Alors accablant tous ensemble leurs ennemis, qui ne savaient de quel côté faire face, il y eut un si horrible carnage, que le sang inonda tous les dehors du lieu saint. Huit mille cinq cents personnes périrent dans l'horreur de cette nuit. Les Iduméens se répandirent ensuite dans la ville, où ils ne signalèrent pas moins leur férocité. Mais s'ils étaient capables d'un premier emportement de fureur, ils n'avaient pas contracté cette scélératesse habituelle et de sang-froid que donne l'excès du crime, et qui ne pouvait convenir qu'aux meurtriers d'un Homme-Dieu. Sitôt qu'ils les eurent bien connus, ils se retirèrent avec exécration, et délivrèrent même deux mille personnes de marque, que les zélateurs tenaient dans les fers.

La faction raffermie par ce secours passager, et devenue plus effrénée par leur retraite, ne mit plus de bornes à l'iniquité. On vit bientôt immoler, sous différens prétextes, tout ce qu'il y avait de distingué parmi les citoyens. L'accusation la plus fatale, c'était de vouloir passer au camp des Romains. Bien ou mal fondée, elle coûtait infailliblement la vie à tous ceux qui en étaient chargés. On les poursuivait jusqu'après la mort; on empêchait de leur donner la sépulture; on aimait mieux s'exposer à l'infection la plus contagieuse, que de

déroger à la sévérité de la proscription, en faisant retirer les cadavres, dont tous les lieux étaient couverts.

Enfin ces scélérats se divisèrent entr'eux. Jean qui était venu de Giscale se joindre à leur parti, s'y arrogeait insensiblement la plus grande autorité : ce que ses anciens ne voyaient qu'avec un dépit qu'ils ne purent contenir ; de manière qu'il fallut faire deux bandes. Eléazar qui était à la tête des uns, se confina dans l'enceinte intérieure du temple, avec deux mille quatre cents hommes. Jean de Giscale occupa la grande enceinte avec le reste qui montait à six mille.

D'un autre côté, Simon, fils du prosélyte Giora, et par conséquent étranger d'origine, mais qui s'était signalé dans la défaite de Gallus, ayant appris la mort du grand-prêtre, porta l'ambition jusqu'à vouloir se faire chef du peuple de Jérusalem, à la place du souverain pontife, afin de contrebalancer le pouvoir des zélateurs. Il sortit de Massade, où il était en sous-ordre parmi les sicaires, et alla se cantonner pour un temps dans les montagnes de Judée. Là cet aventurier se fit bientôt une armée considérable, tant des brigands qui infestaient la campagne, que des esclaves qu'il attirait par l'appas de la liberté. Ses premiers maîtres, c'est-à-dire les sicaires, devenus ses rivaux, s'opposèrent à ses progrès. Il leur livra plusieurs combats, où il eut l'avantage ; après quoi il vint camper aux portes de la capitale avec trente mille hommes.

Les conjectures ne lui pouvaient être plus favorables. La haine publique contre Jean de Giscale était montée à son comble. Outre ses hauteurs et sa dureté naturelle, il ne pouvait maintenir son autorité sur des bandits, qu'en permettant tous les crimes. Cruels à l'excès, ils n'étaient pas moins voluptueux, et s'abandonnaient à la plus honteuse mollesse. Après avoir déshonoré les femmes les plus qualifiées, ils prenaient leurs vêtemens, leur fard, tous leurs ajustemens ; les contrefaisaient

dans leur maintien, leurs artifices, dans tout ce que la pudeur ne permet pas de retraoer. Le peuple de Jérusalem, outré de mépris et d'indignation contre de pareils monstres, crut beaucoup gagner à prendre Simon pour son général, lui ouvrit les portes, et se mit à la discrétion des brigands qu'il commandait.

Alors il y eut trois partis à la fois dans la république, deux des zélateurs divisés entr'eux, et celui des sicaires amenés par Simon de Giora. Ils se firent les uns aux autres une guerre ruineuse, brûlèrent la plupart des dehors du temple, et consumèrent avec ces édifices les blés qu'on y avait amassés en abondance, et qui leur devenaient si nécessaires pour soutenir un siége opiniâtre. Ils joignaient cependant leurs efforts quand il s'agissait de faire tête aux Romains; et par une dévotion convenable à leur fanatisme, ils se réunissaient même pour les sacrifices, dont les victimes fournissaient de quoi vivre à une partie d'entr'eux. Mais ce concert passager ne servit qu'à profaner davantage un culte que l'éternel ne regardait plus aveo complaisance. Souvent la fureur des partis s'allumant au milieu des exercices de la religion, il arrivait que les sacrificateurs, et ceux pour qui l'on sacrifiait, étaient immolés eux-mêmes, ou grièvement blessés. Chaque jour les saints parvis regorgeaient de sang humain.

Les Romains informés de ces désordres et de ces divisions, ne s'étaient pas pressés d'attaquer la capitale. Ils avaient laissé les citoyens s'affaiblir et se consumer par eux-mêmes; pillant cependant le plat pays, pour leur retrancher tous les moyens de subsistance. Peu avant la Pâque, Tite forma enfin le siége de Jérusalem, avec quatre légions romaines, soutenues des troupes du roi Agrippa, d'Antiochus, roi de Comagène, de Sohen, roi d'Emesse, et de Malc, roi d'Arabie. Cette multitude d'assaillans vint aussitôt camper à un quart de lieue de la place qui se trouva extrêmement

resserrée. Il y eut une quantité prodigieuse d'Israélites renfermés dans son enceinte. On en peut juger par le nombre des agneaux qui furent consumés à cette dernière Pâque, et que les Romains vérifièrent : il passa deux cent cinquante mille. Or on était au moins dix personnes pour manger chaque agneau : ce qui fait plus de deux millions cinq cent mille personnes purifiées selon la loi, sans compter celles qui ne l'étaient pas, ou que leur âge dispensait de l'observance. Ainsi les vivres ne tardant point à manquer, la famine exerça ses ravages; et la peste, causée par l'infection des cadavres qui demeuraient exposés de toute part, y joignit ses horreurs.

Le jour des azymes, qui cette année soixante-dix de J. C. tombait au quatorzième d'Avril, la faction des zélateurs établie dans l'intérieur du temple, en ouvrit les portes au peuple qui venait adorer. Jean de Giscale, chef de la faction cantonnée dans la première enceinte, glissa furtivement parmi le peuple une multitude de ses gens avec des armes cachées. Ils firent main-basse sur le parti d'Eléazar, lui tuèrent une bonne partie de ses troupes, soumirent les autres, et se rendirent maîtres de l'intérieur aussi-bien que de l'extérieur de ce vaste édifice. Ainsi les zélateurs ne formèrent plus qu'un parti, sous les ordres de Jean. Mais les sicaires, plus animés que jamais par l'ambitieux Simon, perpétuèrent la discorde et la désolation.

Tite se détacha avec six cents chevaux, afin de reconnaître la place. Il comptait que les citoyens, ennuyés de leurs maux, lui ouvriraient les portes. Les tyrans avaient pris de trop bonnes mesures : personne n'osa risquer de leur déplaire. On fit au contraire une sortie, où le prince romain fut enveloppé et manqua de périr. Il s'approcha le lendemain avec plus de circonspection, et il établit ses quartiers presque sous les murs.

La situation de Jérusalem était extraordinairement avantageuse, et l'art y avait ajouté tout ce

plice; en sorte qu'on manqua de croix et de places pour les dresser (1). Ainsi cette nation déicide éprouva-t-elle un châtiment analogue au forfait qui faisait la première cause de ses calamités. En crucifiant ces misérables, la soldatesque idolâtre leur rendait encore tous les outrages et les raffinemens de cruauté, dont eux-mêmes avaient usé envers le fils de Dieu. On exposait ces suppliciés à la vue de leurs proches et de leurs amis, qui du haut des murs poussaient des cris de rage et de désespoir. Il y eut quelques-uns de ces infortunés captifs, qu'on leur renvoya, les mains, le nez et les oreilles coupés, ou mutilés d'une manière plus affreuse, sans que rien pût jamais vaincre leur obstination.

Le général fut obligé d'employer tout l'art des siéges. Il fit élever quatre terrasses ou plate-formes en terre, pour attaquer la citadelle. Il y avait dix-sept jours qu'on y travaillait, quand le fils du roi de Comagène arriva au camp avec des troupes fraîches et aussi ardentes que lestes. Le jeune prince blâma la lenteur des Romains, et courut à l'assaut. Tous ses gens furent taillés en pièces, et il fut trop heureux d'échapper presque seul. Dès que les plate-formes furent achevées, on y dressa les machines. Mais comme on se disposait à battre le mur, on fut étrangement surpris de voir s'écrouler à l'instant deux de ces immenses ouvrages tout embrasés. Jean de Giscale, par un travail prodigieux et tout-à-fait inconcevable dans ces temps-là, les avait fait miner par-dessous les murs de la ville, et il avait ensuite mis le feu aux bois qui les étayaient. Les assiégés firent en même temps une sortie qui produisit le plus grand effet, dans la surprise où se trouvaient les Romains. Les juifs ruinèrent les deux autres terrasses, brûlèrent les machines, et repoussèrent l'ennemi jusques dans son camp. Le travail eût été infini pour réparer tant d'ouvrages, et le soldat commençait à se rebuter. Le général prit le parti d'investir, par un nouveau mur de deux lieues de

---

(1) *Joseph, VII, 12.*

circuit, ce qui restait de ville aux juifs; accomplissant, sans le savoir, la prédiction du Sauveur dans toutes ses circonstances.

La famine, après cette circonvallation, devint affreuse. Elle emportait tout à la fois des familles entières. On voyait par troupes, sur les places publiques, des gens enflés et défigurés se traîner, comme autant de fantômes, puis tomber tout à coup. Les rues, ainsi que les maisons, regorgeaient de morts. On entreprit d'abord de les enterrer; et par une seule porte de la ville, on enleva dans l'espace de deux mois et demi, cent quinze à seize mille de pauvres seulement, dont on tenait le compte pour payer les porteurs. Mais après cela on n'eut ni le courage, ni la force d'inhumer personne. L'air fut bientôt empesté à un tel point, que le vent en porta l'infection jusqu'au camp de Tite, qui leva les yeux au ciel en soupirant, et en prenant Dieu à témoin que ce peuple intraitable ne devait imputer qu'à soi l'excès de ses calamités. Ces misérables ne versaient plus de larmes; ne proféraient plus de plaintes. On ne remarquait en eux qu'un accablement stupide. Un morne silence régnait dans toute la ville.

Les séditieux auteurs de ces maux s'y montraient parfaitement insensibles. Ils parcouraient les maisons pour dépouiller les morts, et on les en voyait sortir en s'applaudissant et en plaisantant. Ils essayaient la pointe de leurs épées ou de leurs javelots sur les malheureux qui venaient d'expirer, et quelquefois sur ceux qui respiraient encore. Comme l'ennemi fut quelque temps sans trop les presser, voulant toujours donner lieu à une soumission volontaire, ils s'enivrèrent d'une folle présomption, comme si on les eût craint, et se flattèrent d'une prochaine délivrance. Les chefs de faction avaient de faux prophètes apostés pour abuser le vulgaire, qu'ils ne persuadaient cependant qu'en petit nombre. La plupart de ceux qui pouvaient s'échapper passaient au camp des Romains. Là ils trouvaient

abondamment à manger; mais le grand nombre périssait, en se surchargeant d'une nourriture qu'ils ne pouvaient plus digérer.

Plusieurs de ces transfuges, dans la crainte d'être volés, avaient avalé, en désertant, quelques pièces d'or qui leur restaient du débris de leur fortune. Des soldats arabes et syriens, qui faisaient partie de l'armée romaine, leur virent retirer cet or de leurs excrémens. Aussitôt le bruit se répandit dans l'armée que tous les juifs qui sortaient de Jérusalem avaient les entrailles pleines d'or : ce qui excita tellement la cupidité du soldat, qu'il les allait attendre au passage pour leur ouvrir le ventre. Dans une seule nuit, il s'en trouva deux mille qui périrent de la sorte. Tite fit publier les plus terribles défenses contre ces atrocités ; mais elles ne laissèrent pas de continuer, quoique plus secrètement.

Il fallait user de ménagement avec une armée où il y avait beaucoup d'étrangers, et qui, ennuyée de la longueur du siége, commençait à se mutiner. De peur même de la voir bientôt rebutée totalement, le général ne vit plus d'autre parti à prendre que de faire violence à sa propre douceur, et d'attaquer de rechef à force ouverte. Il employa presque tout le mois de Juin à préparer de nouvelles machines et de nouvelles plate-formes. L'entreprise paraissait d'une difficulté insurmontable : on était réduit à tirer le bois de quatre lieues de distance, et à le recueillir çà et là, en démolissant les bâtimens épars dans la campagne. On vint pourtant à bout de cet ouvrage, où l'on ne manqua pas de prendre les précautions que l'expérience avait montrées nécessaires. Les machines étaient presque finies, quand les rebelles firent une sortie nouvelle pour les ruiner. Les assiégeans les défendirent avec une vigueur proportionnée à la peine qu'elles leur avaient coûtée. Le succès répondit à leur constance. Dès le lendemain ils firent jouer le *bélier*, *allèrent* à la sappe, et le mur ébranlé

s'écroula pendant la nuit. Ils entrèrent par les brèches, s'établirent de manière à ne pouvoir plus être délogés, et se rendirent maîtres de toute la ville basse.

Déjà la famine, devenue générale, se faisait sentir aux factieux mêmes. Ils couraient comme des loups affamés, sur la moindre apparence de nourriture, pour forcer l'entrée des maisons. Tout leur manquant à la fin, ils mangèrent le cuir de leurs ceintures et de leurs boucliers, après quoi l'on mit sous la dent ce dont la seule idée fait horreur : les ronces et les orties, des restes foulés de vieux foin, étaient des mets recherchés, et quelques brins s'en vendirent jusqu'à quatre dragmes, c'est-à-dire, plus de trente sols de notre monnaie.

Une femme nommée Marie, fille d'Eléazar, d'une naissance et d'un rang distingués, était venue du pays situé au delà du Jourdain, pour célébrer la Pâque dans la ville sainte, où elle se trouva inopinément renfermée avec la multitude (1). Les séditieux lui eurent bientôt enlevé tout ce qu'elle avait apporté, sans lui laisser la moindre chose pour se nourrir, elle et un jeune enfant qu'elle allaitait. Dans le désespoir où ils la réduisirent, elle les accabla d'injures, ne cherchant qu'à les mettre en fureur pour se faire égorger. N'y ayant pu réussir, elle se retire avec son enfant, fixe un moment les yeux sur cet innocent, qui suçait en vain ses mamelles desséchées. Malheureux, lui dit-elle, à quoi te réserve-je ? A souffrir mille horreurs avant d'expirer, ou à subir, pour plus grand bonheur, un indigne esclavage. Elle l'égorge, le fait rôtir, en mange la moitié, et serre le reste. Bientôt l'odeur eut attiré les factieux. Ils lui mettent l'épée sur la gorge, en lui demandant ce qu'elle a caché. Je vous en ai gardé une bonne part, leur dit-elle ; voyez et mangez. Ils furent saisis d'horreur, et demeurèrent immobiles. C'est

(1) Jos. VII, 7.

mon enfant, reprit-elle, c'est moi qui l'ai mis dans cet état : vous en pouvez bien manger après sa mère. Ils s'éloignèrent en frissonnant, et le bruit de ce forfait se porta jusqu'au camp des Romains qui avaient peine à le croire.

La pitié de Tite redoubla ; mais la plus grande partie de son armée résolut d'exterminer une nation qui engendrait de pareils monstres. Les chrétiens qui apprirent ces horreurs jusqu'à Pella, y reconnurent avec un religieux effroi l'accomplissement littéral des paroles adressées aux femmes de Sion par le Rédempteur portant sa croix ; qu'un jour viendrait où l'on estimerait heureux les seins stériles, et les mamelles qui n'auraient point allaité.

Il restait aux juifs le temple et la ville haute ; ce qui formait comme une seconde place avec sa citadelle. Les Romains, pour les forcer dans ces postes, profitèrent de la consternation où la cessation du sacrifice perpétuel jeta tout-à-coup les différentes factions. Ce peuple maudit ne reconnut qu'avec effroi, le dixième de Juillet, l'impossibilité de sacrifier selon la loi ; parce qu'il ne se trouvait plus ni pontife, ni sacrificateur dans aucun parti. Mais vérifiant, d'une manière encore plus fatale, ce qu'avait ajouté le prophète, qu'ils auraient des yeux inaccessibles à la lumière ; en voyant la prophétie la mieux caractérisée de leur réprobation tournée en événement, ils n'y reconnurent pas leur réprobation même. Ils s'aveuglèrent, par la confiance qu'ils avaient dans la solidité et la hauteur extraordinaire des murs du temple, et dans les accompagnemens, également forts et superbes, que le vieil Hérode avait ajoutés au corps de l'édifice. Ces bâtimens étaient immenses, et de magnifiques galeries de communication s'étendaient depuis la tour Antonienne jusqu'au lieu saint. Les assiégeans ne purent en effet, ni escalader les murs, ni les abattre avec le bélier.

Ainsi Tite se vit contraint, le huitième d'Août, *de mettre*, contre son inclination, le feu aux

portes de la seconde enceinte du temple. La flamme gagna les galeries, qui brûlèrent le reste du jour et toute la nuit suivante. Les légions voulaient tout consumer; mais le général, avec ses principaux officiers, ne pouvait se résoudre à détruire ce monument unique par sa beauté, et qui faisait l'objet de la vénération comme de l'admiration de tous les peuples. Il commanda l'assaut, et marcha le premier. Les soldats montaient avec d'autant plus d'assurance, que personne ne paraissait pour défendre les murs : mais à peine les légionnaires y eurent-ils arboré quelques-unes de leurs aigles, qu'ils furent chargés avec une furie qui n'avait point encore eu d'exemple. Toute la valeur romaine ne put résister. Les juifs précipitèrent les assaillans du haut de l'édifice, après leur avoir arraché les drapeaux, qu'ils remportèrent en triomphe.

Alors un soldat romain ne se possédant plus, et par une impulsion que Joseph nomme divine ou surnaturelle, prit un tison du feu qui embrasait l'enceinte extérieure, et que le prince s'efforçait d'arrêter; puis se faisant soulever par ses compagnons, il le jeta par une fenêtre des appartemens qui tenaient au temple, du côté du septentrion (1). Le feu prit en une multitude d'endroits à la fois, avec une rapidité qui ne parut point naturelle aux idolâtres mêmes. Les juifs, en voyant brûler les sacrés parvis, demeuraient immobiles comme autant de statues. Tite accourut bien vîte pour arrêter l'incendie. Il semblait n'avoir pas moins à cœur la conservation du temple que la réduction des rebelles; mais il ne put se faire obéir. Le soldat ne voulait que confusion, pour piller à son aise. Les dehors du temple étaient couverts de lames d'or : ils jugeaient par-là des richesses du dedans. Tite se fit néanmoins jour, à travers les Romains et les étrangers. Il aperçut en effet, dans l'intérieur du lieu saint, un amas étonnant de choses inesti-

(1) Jos. VII, 10.

mables, bien supérieures encore à tout ce que la renommée en publiait.

Mais tandis qu'il appaisait l'incendie en un endroit, le feu reprenait ailleurs avec plus d'activité. Ainsi ce fameux temple, le plus beau, le plus grand et le plus riche de l'univers, en exécution des décrets du Tout-puissant, malgré les vaincus et le vainqueur, fut réduit en cendres, le même mois et le même jour que le premier temple, bâti par le roi Salomon, avait été brûlé par Nabuchodonosor, c'est-à-dire, le dixième jour du mois judaïque qui correspond à notre mois d'Août, l'an soixante-dix de Jesus-Christ.

Dans la confusion de l'incendie, les deux chefs des séditieux, Jean de Giscale et Simon Bargiora, se firent jour, l'épée à la main, avec quelque suite, et se retirèrent à la ville haute. Tout ce qui resta dans le temple fut massacré, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Des monceaux de corps, entassés autour de l'autel, en égalaient la hauteur. Le pavé ne paraissait nulle part sous l'affreux amas du sang et du carnage. Il y périt, entr'autres, six mille personnes, hommes, femmes et enfans, qui, la veille, dans l'état désespéré où étaient les affaires, avaient encore eu la fanatique imprudence d'accourir de la ville basse, à la suite d'un faux prophète, sur la promesse d'une délivrance prochaine.

La ville haute était située sur la montagne escarpée de Sion. L'avantage du lieu inspira une confiance toute nouvelle au reste des révoltés. Tite les ayant sommés de se rendre à discrétion, mais la vie sauve, ils exigèrent, sans l'obtenir, qu'il leur fût libre de se retirer au désert avec leurs femmes et leurs enfans, et continuèrent de se défendre. Le Romain irrité de la nécessité où il se voyait de commencer un nouveau siége, fit brûler toute la ville basse, et construire de nouvelles terrasses contre la haute. L'armée y travailla depuis le vingtième du mois d'Août jusqu'au septième de

Septembre,

Septembre, où elle fit jouer les machines. Tout fut bientôt forcé, et dès le lendemain les assiégeans entrèrent par la brèche. Ils mirent tout à feu et à sang. Ce que la flamme avait épargné, Tite acheva de le raser, ne laissant pas pierre sur pierre dans ce lieu d'anathème, et y fit passer la charrue. Il réserva seulement quelques pans de murs à l'occident, avec quelques tours, comme un monument de terreur pour la postérité. Le butin fut si grand, malgré les ravages de l'incendie, que le prix de l'or baissa de moitié dans les provinces circonvoisines.

On trouva dans les égouts souterrains les corps d'environ deux mille personnes mortes de misère, ou qui s'étaient égorgées les unes les autres plutôt que de se soumettre aux vainqueurs. Les tyrans Jean et Simon s'y étaient aussi réfugiés. La faim ne tarda point à en tirer Jean, qui vint demander quartier. On lui accorda la vie; mais après qu'il eût servi au triomphe, on l'emprisonna pour le reste de ses jours. Simon, qui avait quelques provisions dans son antre, y demeura caché jusqu'à la fin d'Octobre. Il en sortit alors, et vint se présenter d'un air assuré et majestueux, magnifiquement vêtu de lin d'Egypte et de pourpre. Les gardes étonnés lui demandèrent avec respect qui il était? Il se nomma fièrement. On l'enchaîna, et peu de jours après il fut transporté à Rome, pour servir aussi au triomphe de son vainqueur; après quoi il périt de la main du bourreau, pour son opiniâtreté et sa qualité de chef principal de la rebellion.

Il est impossible de marquer au juste le nombre des Israélites qui périrent dans cette guerre, la plus funeste et la plus meurtrière que jamais nation ait essuyée. On compta onze cent mille morts dans le cours du siége (1). En y ajoutant ceux qui périrent en même temps, ou peu auparavant, dans

(1) Jos. VII, 7.

les autres places de la Palestine, le nombre en passe treize cent trente-sept mille, sans ceux qu'on ne put compter. Il y en eut outre cela quatre-vingt-dix-sept mille réduits en esclavage (1). Mais à peine daignait-on les acheter. Tite refusa les couronnes que les nations voisines vinrent lui offrir, selon la coutume, en le félicitant de sa victoire. Il publiait devant tout le monde qu'elle n'était pas son ouvrage, et qu'il n'avait que prêté son bras au Dieu terrible de ce peuple impie.

Pour étouffer jusqu'à la dernière étincelle d'une rebellion si funeste, il passa l'hiver dans le voisinage, et ne partit de Syrie qu'au printemps, pour aller s'embarquer en Égypte. Repassant alors près des ruines de Jérusalem, il ne put s'empêcher de verser des larmes sur la destinée d'une ville autrefois si florissante, et il maudit cent fois les auteurs de la révolte, qui l'avaient contraint à une pareille rigueur.

Quand il fut arrivé en Italie, l'empereur son père vint au-devant de lui, assez loin de Rome, où ils rentrèrent ensemble en triomphe, avec une pompe proportionnée à l'importance et aux difficultés de l'expédition qui en était l'objet.

Afin de mettre la dernière main à la réduction de la Judée, on y envoya Lucilius-Bassus avec de nouvelles troupes. Elles prirent le château d'Hérodion, puis celui de Machéron, d'une force extraordinaire. Deux années après la prise de Jérusalem, l'an 72 de Jesus-Christ, l'empereur Vespasien fit vendre toutes les terres des juifs. L'an 73, Publius-Silva, qui avait succédé à Bassus, mort dans son gouvernement, assiégea la forteresse de Massade qui passait pour imprenable, et continuait d'être occupée par un reste de ces brigands qu'on nommait sicaires. On la mit, en peu de temps, hors d'état de se pouvoir défendre, malgré la force de la place et toute la furie de leur désespoir. Voyant

(1) Philost. VI, 14.

qu'ils ne pouvaient plus tenir, ils prirent le parti d'égorger leurs femmes et leurs enfans ; puis ils se tuèrent les uns les autres. Mais chacun regardant comme une faveur de mourir des premiers, il fallut tirer au sort celui qui survivrait aux autres. Ce malheureux, après s'être assuré que personne ne respirait plus, mit le feu au palais où cette scène barbare venait de se passer, puis s'enfonça un poignard dans le sein. Dès le lendemain les assiégeans entrèrent dans la place, qui n'était plus qu'un vaste tombeau, mais qui les rendait paisibles possesseurs de toute la Judée.

Il s'était échappé plusieurs de ces assassins. Ils se jetèrent en Egypte, où ils cherchèrent de nouveau à exciter des troubles et à inspirer l'horreur qu'ils avaient du nom romain. Tous furent pris et appliqués à divers supplices : mais leur opiniâtreté fut la même dans tous les genres de tourmens ; on n'en put engager un seul, pas même entre les enfans, à jamais nommer l'empereur du nom de maître. Le jeune Agrippa, ainsi appelé pour le distinguer du premier Hérode-Agrippa, et qui, dès le commencement de la révolution avait si bien marqué son zèle pour Rome, fut dédommagé de la perte qu'il faisait d'une ville aussi considérable que la capitale de la Judée. On attribua des possessions voisines à ce frère de Bérénice, avec tout l'avantage d'une compensation faite en faveur d'une femme dont les charmes avaient captivé le conquérant de sa patrie. On ne comptait plus que ces deux rejetons de la race d'Hérode, qui, si nombreuse peu auparavant, et toujours si puissamment protégée, fut entièrement éteinte dans le siècle même de son élévation.

Nulle histoire au reste n'est plus authentique ni plus certaine que celle de cette étrange révolution. Elle a été écrite avec autant de sens que d'élégance, par le juif Joseph, distingué par son rang et ses talens, fils d'un sacrificateur, et qui ayant toujours persévéré dans la religion de ses pères,

ne peut être soupçonné de prévention en faveur du christianisme. Outre les sept livres de la guerre des juifs, écrits par cet auteur, il nous reste de lui vingt livres des antiquités judaïques, et deux livres contre Appion.

Après la ruine de Jérusalem, il ne fut presque plus question de pharisiens ni de saducéens. On vit encore des nazaréens; mais c'étaient des chrétiens judaïsans, qui faisant un mélange bizarre des deux religions, n'étaient, à proprement parler, ni juifs, ni chrétiens. Bientôt ils se joignirent aux sectateurs d'Ebion. Cet hérésiarque avait commencé à dogmatiser dans le bourg de Cacata, sa patrie, au voisinage de Pella, tandis que les chrétiens de Jérusalem se trouvaient encore réunis dans cette petite ville. Ses disciples se piquaient sur-tout d'imiter ceux qui s'étaient dépouillés de leurs possessions pour en apporter le prix au pied des apôtres. Ils tiraient vanité du nom même de leur chef Ebion, qui signifie pauvre, quoiqu'il l'eût reçu fortuitement à sa naissance. Grands panégyristes de saint Pierre, qu'ils faisaient auteur de leur doctrine corrompue, ils ne cessaient de calomnier l'apôtre des nations, et ne pouvaient souffrir ses écrits, qui font si fortement sentir l'inutilité de la circoncision et de la loi cérémoniale. Ces novateurs impies soutenaient que Jesus était né de Joseph et de Marie, comme les enfans ordinaires; qu'il n'était pas le fils de Dieu par nature, mais que le Christ était descendu en lui du haut des cieux, en forme de colombe; qu'alors Dieu lui avait donné l'empire du siècle futur, abandonnant au démon l'empire de ce monde. Ils rejetaient et admettaient des divines écritures ce qu'il leur plaisait, tronquaient même les livres les plus anciens de la loi, ainsi que l'évangile de saint Matthieu, pour lequel néanmoins ils affectaient un respect particulier. Ils obligeaient tous leurs disciples à se marier, même avant l'âge de puberté, et permettaient la pluralité des femmes.

La doctrine de Cérinthe n'était guère différente. Il ne pensait pas mieux de la divinité du Rédempteur, et il déterminait le temps où le Christ était descendu dans Jesus, savoir à son baptême, quand l'Eternel glorifia son fils aux yeux du monde, de la manière qu'il est rapporté dans l'évangile. Il ajoutait que par cet organe Jesus avait instruit les hommes, et opéré des œuvres admirables jusqu'au temps de sa passion ; mais qu'alors le Christ s'était envolé au ciel, d'où il était descendu ; en sorte que Jesus tout seul était mort, puis ressuscité. Ici l'on peut reconnaître, en passant, les premiers germes du nestorianisme, qui met deux personnes en Jesus-Christ, et la perpétuité de la foi contraire reçue dans l'église dès son origine. Ces erreurs capitales de Cérinthe, directement opposées à la doctrine de saint Paul et aux décrets du concile apostolique de Jérusalem, où cet apôtre eut tant de part, donnent un nouveau jour à ce qui s'y passa. On voit par-là pourquoi le docteur des nations s'y éleva avec tant de chaleur contre les prétentions de certains judaïsans, qui tendaient au fond à anéantir toute la vertu de la croix de Jesus-Christ. Ces faux chrétiens furent aussi des premiers à établir l'erreur des millénaires dans le sens le plus grossier et le plus pernicieux. Ils n'enseignaient pas seulement qu'après la résurrection générale il y aurait un règne terrestre de Jesus à Jérusalem, mais que les hommes y passeraient mille ans dans les festins et tous les plaisirs charnels. La mort de saint Paul donnait à ces faux docteurs des facilités et une audace que sa présence avait toujours arrêtée.

Alors Ménandre, né en Sarmatie, enseigna, outre les erreurs de Simon le magicien dont il avait été disciple, que le baptême de cet imposteur était la vraie résurrection, et que ceux qui le recevraient jouiraient dès ce monde de l'immortalité. Alors aussi de pieux et de zélés docteurs, formés à l'école des apôtres, retracèrent en grand

nombre, de vive voix et par écrit, des instructions si semblables aux maximes apostoliques, que quelques-uns des plus anciens pères parurent porter un respect presque égal aux unes et aux autres. Le livre du Pasteur fut mis au jour par un fervent laïque, nommé Hermas, qui vivait sous le pontificat de saint Clément, et dont l'apôtre des gentils fait mention entre les fidèles de Rome les plus illustres. Cet ouvrage, composé dans un style simple et rempli d'onction, est divisé en trois parties, dont la première et la troisième présentent une multitude de révélations en forme d'apologues, pour porter à la sainteté des mœurs. La seconde comprend, en douze chapitres ou préceptes, les règles principales de la morale chrétienne : c'est cette seconde partie qui a fait donner à tout l'ouvrage le nom de livre du Pasteur, parce que l'ange tutélaire d'Hermas y apparaît sous cette figure afin de l'instruire ; ce qui prouve l'antiquité de la doctrine chrétienne touchant les anges gardiens. L'auteur dit formellement que tous les hommes ont chacun deux anges, l'un bon et l'autre mauvais. Ce qu'il ajoute, que les apôtres après leur mort ont prêché Jesus-Christ aux saints, ne nous est pas assez intelligible pour le trouver aussi remarquable que le font certains auteurs. Quoiqu'on attribue communément le livre du Pasteur à saint Hermas, car il est compté au nombre des saints, quelques savans pensent qu'il a été composé contre le montanisme, et par conséquent dans le second siècle de l'église.

Le pape saint Clément communiqua des lumières bien plus pures encore aux fidèles de son temps. Il avait succédé à saint Clet ou Anaclet, successeur de saint Lin, environ vingt-quatre ans après la mort de saint Pierre, c'est-à-dire l'an 91, le 13 Janvier, jour auquel on célébrait autrefois la fête de sa chaire, comme celle du prince des apôtres. Il s'éleva sous Clément des factions très-vives dans la florissante église de Corinthe. Des gens de ca-

bale ayant fait déposer injustement quelques prêtres, ceux-ci eurent recours à l'église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les autres. Clément, pape alors, comme le dit Eusèbe, envoya vers les Corinthiens, Claude, Ephèbe, Valère, Viton et Fortunat, chargés d'une lettre bien propre à pacifier les esprits, et si digne de vénération, qu'on la lisait publiquement à Corinthe plus de soixante-dix ans après.

Cette épître, accueillie avec le plus grand honneur après celle des apôtres, mérite cette distinction, et soutient parfaitement le ton apostolique qu'y prend le pontife. On n'y trouve pas sans doute ce degré d'élévation, ce sublime, cet enthousiasme divin qui se rencontre dans les auteurs inspirés; mais une grande clarté dans les idées, beaucoup de pureté et d'élégance dans le style, tout ce qui annonce la culture de l'esprit, un enchaînement admirable dans les raisonnemens et toute la suite des matières. Pour en donner une idée convenable, il en faudrait transcrire la plus grande partie. Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous le permettent pas. Mais ce qu'elle contient de relatif aux moeurs et à la discipline, doit trouver place dans une histoire de l'église, et donnera quelque connaissance de la manière noble et ingénieuse de l'auteur, sans nous écarter de notre plan.

Pour inspirer aux fidèles de Corinthe l'horreur qu'ils devaient avoir de la division: Il est honteux, mes très-chers frères, leur dit-il, il est indigne des disciples de l'évangile, que le bruit des troubles de votre église, de l'église de Corinthe, si ancienne et si respectable, soit parvenu non-seulement jusqu'à nous, mais jusqu'à ceux qui en tirent contre nous des sujets de triomphe. Par votre déférence inconsidérée pour un petit nombre de téméraires et de séditieux, le nom du Seigneur est blasphémé parmi les gentils. La renommée des illustres enfans de Paul, si respectés et si chéris de tout le

monde, en a souffert de la flétrissure; car qui n'estimait votre foi et toutes vos vertus, pour peu qu'il eût demeuré parmi vous ? Qui ne bénissait votre hospitalité, et n'en étalait ou n'en publiait la magnificence ? Qui n'admirait votre sagesse, votre modération, l'esprit de science et de conseil selon lequel vous vous conduisiez ? Vous faisiez tout sans acception de personne, et vous marchiez à grands pas dans la carrière de la loi de Dieu, sous le gouvernement paisible de vos pasteurs. Vous rendiez l'honneur convenable à vos anciens; vous donniez aux jeunes gens l'exemple de l'honnêteté et de la modestie : vous avertissiez les femmes de s'attacher à leurs époux comme elles le doivent, de bénir leur dépendance dans l'humilité et la simplicité de leur cœur, de s'appliquer à la conduite de leur maison dans la retraite et la réserve, d'ennoblir toutes leurs œuvres par la pureté et la sainteté de leurs intentions. Vous étiez tous dans des sentimens d'humilité et sans aucune présomption, plus enclins à obéir qu'à commander, à donner qu'à recevoir, contens de la subsistance pour ce monde, que vous regardiez comme un lieu de passage, et allant sans détour à votre patrie, la loi du Seigneur toujours sous les yeux, et les oreilles du cœur incessamment ouvertes à sa parole. Ainsi jouissiez-vous des bénédictions de la douceur et de la paix. Vous aviez une faim et une soif insatiables de la justice; et comblés de la plénitude de l'Esprit-Saint, la surabondance de vos biens se répandait au loin sur tout le monde. Dans la joie de la bonne conscience et d'une confiance juste et raisonnable, vous étendiez vos bras vers le Tout-puissant, à qui vous n'aviez à demander le pardon que des péchés de fragilité. Mais vous le pressiez jour et nuit par des gémissemens ineffables, afin qu'il ne pérît aucun de ceux qu'il a donnés à son fils. Vous conversiez dans la sincérité et l'innocence, sans malignité et sans ressentiment. Si quelqu'un péchait contre vous, c'était sa chute que vous pleuriez;

vous estimiez que les fautes du prochain étaient les vôtres. Le premier germe de la division, l'ombre de la sédition vous faisait horreur.

Par ces derniers mots, le saint pontife rentre dans son objet direct, et s'étend fort au long, toujours avec la même éloquence, sur les maux de la discorde. En s'élevant contre les troubles et les téméraires entreprises qui lui donnent naissance, il nous apprend l'ordre établi de toute antiquité dans le ministère ecclésiastique. Nous devons, dit-il, faire avec ordre tout ce que le Seigneur nous a commandé. Il nous a ordonné d'accomplir dans le temps et de la manière convenable les offices et les oblations; il a déterminé lui-même quand et par qui elles doivent être faites. Dans le culte mosaïque, il y a des fonctions particulières au souverain pontife; les sacrificateurs ont leur place réglée; les lévites sont chargés du service qui leur est propre; le peuple est astreint aux préceptes qui lui conviennent. Chacun de vous, mes frères, doit à cet exemple se tenir dans son rang avec modestie, sans sortir des bornes qui lui sont marquées. Dieu a envoyé Jesus-Christ, et Jesus-Christ a envoyé les apôtres selon l'ordre et la volonté de Dieu. Ils ont annoncé l'évangile dans les provinces et dans les villes, où ils ont établi les premiers d'entr'eux pour évêques et pour diacres de ceux qui devaient croire. Ils ont aussi connu, par les lumières du Seigneur, qu'il y aurait de la contention pour la dignité de l'épiscopat; c'est pourquoi, après avoir institué les premiers pasteurs, ils ont encore statué qu'après leur mort d'autres hommes éprouvés succéderaient au ministère des premiers. Ceux donc qui ont été établis par eux, ou ensuite par d'autres, avec l'approbation de l'église, et qui ont régi sans reproche le troupeau de Jesus-Chrit, on ne peut sans injustice les rejeter du ministère. Voilà ce qui se trouve de plus relatif à notre dessein dans la précieuse épître de saint Clément, qui nous est parvenue toute entière.

Il reste des fragmens considérables d'une seconde lettre, dont il est regardé comme l'auteur par de bons critiques, et qui n'est pas indigne de lui. Mais il est étonnant qu'après des ouvrages de ce caractère, on lui ait encore attribué le livre des Reconnaissances, ou l'Itinéraire de S. Pierre, avec d'autres écrits visiblement supposés. Pour les canons apostoliques qu'on a voulu aussi lui prêter, ils ne sont pas plus de ce pontife que des apôtres. C'est une collection, ancienne à la vérité, de divers règlemens de discipline établis dans plusieurs conciles du second et du troisième siècles. Mais quoique respectables à cet égard, ils sont néanmoins comptés parmi les écrits apocryphes, pour plusieurs défauts, et en particulier pour avoir favorisé l'erreur des rebaptisans. La lettre de saint Clément aux fidèles de Corinthe, en leur proposant des exemples propres à inspirer l'horreur de la discorde, fournit un témoignage formel du martyre des apôtres S. Pierre et S. Paul à Rome sous les gouverneurs, suivant ses expressions, c'est-à-dire, tandis que Néron était absent. Elle nous apprend en même temps que c'est par la jalousie des faux-frères que ces deux saints furent mis à mort, après avoir été très-souvent persécutés pendant leur vie par les mêmes intrigues.

Clément occupa neuf ans le saint siége, c'est-à-dire depuis l'an 91 jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les écrivains les plus anciens et les plus dignes de foi, tels qu'Eusèbe et saint Jérôme, ne disent rien de particulier touchant sa mort. On ignore où les actes si bien circonstanciés de son exil et de son martyre peuvent avoir été puisés.

L'empereur Vespasien était mort dès l'an 79 de Jesus-Christ, en marquant d'une manière digne d'attention tout le fonds qu'il faisait sur les superstitions romaines. Comme tout le monde paraissait fort affligé de sa mort inévitable, le prince conservant toute la gaieté naturelle de son humeur, et

voulant l'inspirer à ceux qui l'environnaient, s'écria tout à coup : Je pense que je deviens dieu. C'est ainsi qu'il traitait l'apothéose qu'on devait faire de lui après sa mort. Quoiqu'on ne compte pas Vespasien au nombre des persécuteurs, il périt néanmoins sous son règne un assez grand nombre de chrétiens, que l'on confondait avec les juifs, alors extrêmement odieux dans l'empire.

Tite, son fils aîné, lui succéda. Il avait fait malgré lui le malheur de la nation juive. Quand il put se livrer en souverain à toute la bonté de son naturel, il ne se plut qu'à compter ses jours par ses bienfaits. Mais il ne demeura qu'environ deux ans sur le trône, où il fut remplacé par son frère Domitien. On conçoit à peine qu'il soit issu du même sang deux empereurs de mœurs si différentes. Domitien fut un second Néron pour l'impudicité et la cruauté. Plus semblable dans ses goûts à un bourreau qu'à un empereur, un de ses plus doux amusemens était le supplice des criminels, qu'il faisait mourir la plupart sous ses yeux. Il ne manqua point d'imiter Néron dans sa haine contre les chrétiens, qu'il proscrivit par des édits en forme, dès la seconde année de son règne. Flavius-Clemens, son cousin germain, s'étant converti avec toute sa famille, il le fit exécuter à mort, au sortir du consulat; quoiqu'il l'eût affectionné au point de destiner l'empire à ses deux fils, encore enfans, dont il avait changé les noms en ceux de Vespasien et de Domitien. Flavie-Domitille, femme de ce consul, et de son propre chef parente de l'empereur aussibien que son époux, fut condamnée au bannissement. On relégua comme elle, mais en un lieu séparé, une autre Flavie-Domitille, nièce de Clément, Achille et Nérée, deux de ses gens aussi chrétiens, la suivirent et eurent la tête tranchée.

On déféra au tyran le disciple bien-aimé du Sauveur, le dernier qui rendît encore témoignage sur la terre à ce qu'il avait vu et entendu dans la compagnie de ce Dieu fait homme. Il était revenu à

Ephèse, lieu le plus ordinaire de sa demeure, après avoir consumé ses années et ses forces à porter l'évangile bien avant dans la Grande-Asie. Tertullien nous apprend (1) que cet illustre évangéliste fut conduit à Rome, et par sentence plongé, près la porte Latine, dans l'huile bouillante, dont il ne reçut aucun mal. Après quoi on le relégua dans l'île de Patmos, l'une de l'Archipel. Là, dans le silence de la retraite, il eut des révélations prophétiques qu'il communiqua aux sept principales églises de l'Asie plus spécialement commises à ses soins, c'est-à-dire aux églises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardis, de Philadelphie et de Laodicée. Le prophète y adresse la parole aux anges de ces églises; c'est ainsi qu'il en nomme les évêques. Mais on présume très-plausiblement que les avis qu'il leur donne, et qui laisseraient sans cette explication des impressions assez désavantageuses touchant quelques uns d'entr'eux, concernent plutôt l'état général du troupeau que celui du pasteur. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur inspiré et ravi par l'esprit du Seigneur, s'élève avec la rapidité de l'aigle à qui on le compare, au plus haut des cieux, où, sous des images aussi nobles qu'extraordinaires, on lui donna connaissance de la fin de l'idolâtrie et du triomphe de l'épouse de l'agneau ou de l'église.

Quelques interprètes ont tenté de faire l'application de ces oracles aux âges modernes : mais il paraît que l'Apocalypse, à l'exception de quelques articles, tels que la prophétie des premières persécutions, est jusqu'ici un livre scellé, et chacun de ses emblèmes couvert d'un voile impénétrable. On y voit généralement et très-clairement le souverain domaine de Dieu sur l'univers et sur les nations; mais on a mal réussi jusqu'à présent à spécifier les événemens, les temps et les personnes; et plusieurs de ceux qui l'ont entrepris n'ont pas

(1) Præscr. c. 56.

échappé au reproche de fanatisme ou d'enthousiasme. Après les victoires du Christ sur les derniers ennemis qui lui restaient à combattre, on trouve encore dans ces visions mystérieuses une peinture effrayante du jugement dernier, et de la destruction du monde visible par l'élément du feu. Suit le tableau magnifique de la résurrection générale et de la gloire de l'église triomphante, sous le nom de la céleste Jérusalem, ou sous d'autres expressions symboliques accommodées à la faiblesse du langage humain.

Si Jean l'évangéliste, en sa qualité de disciple de Jesus-Christ, avait donné des inquiétudes à Domitien, les parens de cet Homme-Dieu, issus de la famille royale de David, inspirèrent de tout autres soupçons au tyran. Il se les fit amener du fond de la Judée : mais il les trouva si simples et si mal pourvus de tout ce qui peut favoriser les soulèvemens, qu'il ne put s'empêcher de rire de ses appréhensions, et les laissa retourner en toute liberté à leurs hameaux et à leurs chaumières ; mais il chassa de Rome tous les philosophes et tous les hommes indociles revêtus de ce titre superbe.

Apollone de Thyane sur-tout, avec ses vertus spécieuses, ignorait les principes de l'obéissance due aux puissances établies de Dieu. L'empereur fut informé qu'il fomentait dans l'Asie une conspiration en faveur de Nerva. Il ordonna d'arrêter le philosophe séditieux. Celui-ci était déjà sur le chemin de Rome. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans. Il vint se présenter lui-même, à ce que rapporte son historien Philostrate. Son air et son habit extraordinaires, sa longue barbe, ses cheveux blancs causèrent un saisissement subit à Domitien, qui l'aperçut, comme il allait avec ses gardes sacrifier à Minerve. C'est un démon, s'écria-t-il avec effroi. Je vois bien, reprit froidement Apollone, que la déesse ne vous a point encore fait la même grâce qu'à Diomède, puisque vous ne savez pas discerner les mortels d'avec les

immortels. Domitien l'interrogea sur la conjuration : il n'y avait point de preuves ; Apollone nia tout. Mais pour l'arrogance qu'il avait montrée, on lui coupa les cheveux et la barbe, et on le mit en prison. Il ne parut point avoir peur. Mon destin, dit-il à son confident Damis, est au-dessus de celui du tyran ; il ne pourra me nuire. En effet, Domitien le déclara innocent, et lui défendit cependant de s'absenter.

Il n'obéit pas, disparut subitement, et se trouva le même jour sur le soir à Pouzzol, à cinquante lieues de Rome. Damis qui l'y attendait par ses ordres, mais sans avoir beaucoup de foi à ses promesses, se promenait avec un autre philosophe sur le bord de la mer. Eh quoi ! lui disait-il, ne reverrons-nous plus Apollone ? Vous le voyez, lui dit à l'instant Apollone même, en lui touchant sur l'épaule. Damis pensa mourir de frayeur. Son compagnon, un peu plus assuré, demanda au revenant s'il était vif ou mort. Serrez-moi bien, lui dit-il, et si je vous échappe, alors vous me prendrez pour un fantôme. Il ne fut pas long-temps à converser avec eux ; mais il alla se coucher, en leur avouant qu'il était prodigieusement fatigué ; comme il arrive, ajoute Philostrate, à tous ceux que les génies transportent d'un lieu en un autre. Il passa quelques jours après dans le Péloponnèse, pour repaître son orgueil des honneurs qu'il attendait des Grecs assemblés pour les jeux olympiques. Après quoi il retourna chez les Éphésiens, les plus aveugles de tous ses admirateurs.

Un jour qu'il les haranguait, selon sa coutume, entre onze heures et midi, il interrompit brusquement son discours. Ses yeux parurent égarés, puis étincelans ; et faisant d'un mouvement convulsif trois ou quatre pas en avant : frappe, s'écria-t-il, frappe le tyran. Puis il garda quelques momens un profond silence. Ensuite il dit au peuple : Le tyran vient d'être mis à mort ; j'en jure par Minerve. On lui crut le cerveau troublé. Mais quand

la nouvelle arriva que Domitien avait été assassiné ce même jour et à cette heure précise, on regarda le devin comme un dieu. Nerva lui-même, qui pensait lui avoir obligation de l'empire auquel il succédait, lui écrivit pour prendre ses conseils. Mais le philosophe lui fit réponse qu'ils ne se reverraient que dans l'autre vie. Il mourut en effet l'année suivante, après avoir pris ses mesures pour que personne ne fût témoin de sa mort. Son apothéose en devenait plus facile, et ses disciples ne manquèrent pas de publier qu'il avait été enlevé dans les cieux. Il fut reconnu pour un dieu, sans autre examen. La ville de Thyane lui bâtit un temple, et différens empereurs lui décernèrent un culte religieux. Toutefois cette divinité, si bien protégée, eut peu d'adorateurs, et en moins de deux siècles tomba dans l'oubli.

Toutes les choses changèrent de face sous le successeur de Domitien. Une des premières attentions de Nerva, ce fut de soulager les citoyens opprimés par la tyrannie du règne précédent, et de rappeler tous ceux qui avaient été bannis. Saint Jean l'évangéliste, en vertu de l'amnistie générale, retourna à Ephèse. Il n'y trouva plus l'évêque Timothée, qui avait été martyrisé cette année-là même, dans une émeute populaire des idolâtres dont il reprenait les vices. Jean jouissait d'une bonne santé, quoiqu'âgé de quatre-vingt-dix ans, employés à des travaux continuels. Il ne reprit pas seulement l'inspection de l'église d'Ephèse; mais usant de son autorité supérieure et apostolique, il visita les provinces voisines pour y entretenir la ferveur primitive, et lui-même établit son disciple Polycarpe à Smyrne.

Ce fut aussi dans ce temps-là qu'il convertit un fameux chef de voleurs, qui avait été son disciple dans un âge encore tendre. L'apôtre surchargé d'affaires capitales, avait confié l'instruction de ce jeune homme à un évêque, qui n'épargna pas ses soins, tandis que l'élève n'était que catéchumène.

Mais il le négligea depuis son baptême, comme si tout eût été fait après l'administration de ce sacrement. Le néophyte se débaucha, devint voleur de grand chemin et chef de brigands. En revenant à Éphèse, l'apôtre demanda compte à l'évêque du dépôt qu'il lui avait confié et très-particulièrement recommandé. La nouvelle de l'égarement du jeune homme accabla de douleur le saint vieillard, qui retrouvant sa première vivacité, demanda aussitôt un cheval pour courir après la brebis égarée. Il vole par les vallées et les montagnes, il s'enfonce dans les forêts, il gémit, il appelle. Le bon pasteur découvre enfin l'ouaille fugitive. Mais le jeune homme confus, à la rencontre de son ancien maître, ne put soutenir sa présence et reprit la fuite. Le vieillard le suivit, en criant de toutes ses forces : Pourquoi me fuyez-vous, mon fils? Je suis prêt à donner mon sang pour vous. Revenez à votre père, revolez dans le sein de la plus tendre des mères; et si je ne puis vous attirer par aucun de ces titres, revenez à Jesus-Christ; c'est lui qui vous tend les bras, c'est lui qui vous parle par ma bouche. Le voleur s'arrêta, laissa tomber ses armes, et fondit en pleurs. Le saint l'embrassa avec tendresse, ne lui fit aucun reproche, ne lui donna que des signes de contentement; et le ramenant à l'église, il fit pénitence avec lui jusqu'au terme d'une réconciliation parfaite.

Jean écrivit alors son évangile, à la sollicitation des chrétiens d'Asie, à qui il fit faire des prières publiques avant d'entreprendre ce divin ouvrage, dont le but principal était d'établir la divinité de Jesus-Christ contre les impiétés d'Ebion et des nicolaïtes. C'est le plus sublime des évangiles; mais sa sublimité ne lui ôte rien de son onction. Par-tout on sent la charité tendre et engageante que l'auteur avait puisée comme immédiatement dans le cœur du fils de Dieu, sur lequel il reposa. Ses épîtres respirent de même les ardeurs du pur amour. La première, qui roule presque tout entière

sur

sur cet objet, a le ton noble, la diction douce, et tous les caractères de son évangile. Elle fut adressée aux Parthes. Les deux autres, adressées à des personnes particulières, Electe et Caïus ses amis, sont fort courtes, et plutôt des lettres familières que des épîtres apostoliques. Il n'y prend pas le titre d'apôtre, mais le nom de vieillard qu'on lui donnait alors communément.

Il survécut assez long-temps à ces écrits. Dans ses dernières années, il était d'une faiblesse extrême. Ne pouvant plus marcher, il se faisait porter à l'église, où sa seule présence suffisait pour l'édification publique. Alors toutes ses exhortations se réduisaient à répéter sans cesse : Mes chers enfans, aimez-vous sincèrement les uns les autres (1). Ses auditeurs s'ennuyaient d'entendre perpétuellement la même chose ; et quelques-uns s'imaginaient que la tête du saint vieillard était affaiblie. Un jour on lui demanda pourquoi il tenait si souvent le même langage. Mais il répondit d'une manière bien propre à les convaincre, qu'il n'avait pas cessé d'être l'organe de la sagesse increéée. C'est là, dit-il, le commandement du grand maître, et il vous suffit, pourvu qu'il soit bien observé. Sa vertu et sa vieillesse n'étaient pas chagrines. Il voulait qu'on prît des récréations innocentes, et en donnait l'exemple. Comme il s'amusait d'une perdrix apprivoisée, un chasseur, peu sensible à ce genre d'amusement, le trouva indigne d'un si grand saint, et lui communiqua assez librement sa manière de penser. Cet homme avait à la main son arc débandé. L'apôtre lui demanda pourquoi il ne tenait pas toujours son arme prête à tirer : C'est, dit-il, afin qu'elle ne perde point sa force. Hé bien, ne trouvez pas mauvais, repartit le saint, que pour la même raison l'on accorde quelque relâche à l'esprit.

Il mourut, ou plutôt cessa de vivre, sans nulle

(1) Hier. *de Script. Eccl.*

douleur, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, étant âgé d'environ cent ans. On l'enterra hors d'Ephèse, et il s'opéra une infinité de miracles à son tombeau. Les fidèles, sur une parole mal entendue de l'évangile, avaient cru long-temps qu'il ne mourrait point; mais il s'efforça lui-même de les détromper. Cet apôtre fut surnommé le théologien, à cause du début majestueux de son évangile, où il s'exprime, touchant le Verbe divin, avec une dignité et une profondeur sans exemple, même dans les écrits inspirés. Il portait une lame d'or sur le front; ce que faisait aussi saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, et vraisemblablement tous les évêques des premiers siéges, à l'exemple des pontifes de l'ancienne loi. Avec saint Jean finirent les temps apostoliques, tous les autres apôtres étant morts avant lui.

La sainte Vierge l'avait précédé de plusieurs années, sans qu'on sache au juste le temps ni les autres circonstances de sa mort. Mais on a cru dès le plus bel âge de l'église, que la mère de Dieu était ressuscitée peu de jours après son trépas. Saint Epiphane professe clairement cette croyance. Elle a été embrassée, depuis une longue suite de siècles, par la plupart des docteurs de l'église grecque et latine, et se fonde enfin sur l'office et la persuasion de l'église universelle. Il y avait déjà long-temps qu'on célébrait la mort glorieuse de Marie, ou, comme s'expriment les Grecs, son sommeil et son passage, quand l'empereur Maurice ordonna de la fêter, dans tout l'empire d'Orient, le quinzième jour d'Août. Les Latins qui se sont quelquefois servi du terme de sommeil, n'employent plus que celui d'Assomption, consacré par un usage ancien.

Il restait encore sur la terre un proche parent du Sauveur, dans la personne de saint Siméon, évêque de Jérusalem. C'était le dernier des disciples qui eût conversé avec le Verbe fait chair, et appris de sa bouche la doctrine évangélique. Il

servait infiniment à conserver dans son intégrité le dépôt de la révélation. On le dénonça, sous sa double qualité de chrétien et de parent de Jesus-Christ, ou de descendant des anciens rois de Judée.

Trajan avait succédé à Nerva, son père adoptif, le 27 Janvier de l'année 98. Ce fut au nom de ce nouvel empereur que le proconsulaire Attique condamna Siméon. Car Trajan persécuta les fidèles, et fut même l'auteur de la troisième persécution, nonobstant toutes ses bonnes qualités, auxquelles on ne saurait se dispenser de rendre témoignage. Son zèle pour la religion romaine, ainsi que pour toutes les lois de Rome, et l'aversion qu'il marquait pour ceux qui ne la pratiquaient point, souleva contr'eux, sans aucun édit, le peuple et les hommes en place. D'ailleurs cet empereur philosophe, doué des vertus humaines les plus éblouissantes, n'avait le plus souvent pour fin, comme les autres sages du paganisme, que l'estime et les applaudissemens publics. Il ne sut pas même s'affranchir de ces passions honteuses et avilissantes auxquelles le Seigneur livrait les savans superbes qui refusaient de reconnaître et d'honorer devant les hommes l'éminence infinie de ses perfections. Sous de pareils maîtres, le peuple idolâtre ne cessait de s'élever contre les chrétiens, dont la seule conduite était une censure perpétuelle de la corruption de ses mœurs.

Comme, depuis l'horrible guerre de Judée, on faisait une recherche toute particulière des chrétiens de cette province, toujours confondus avec les juifs, et plus encore de ceux qui par la noblesse de leur extraction pouvaient donner lieu à de nouveaux soulèvemens, on traduisit l'évêque Siméon, fils de Cléophas et de Marie, sœur ou plutôt belle-sœur de la sainte Vierge; car l'opinion généralement reçue, c'est que la mère de Dieu était fille unique d'Héli ou Joachim, et par conséquent n'avait point de sœur propre. Siméon avait échappé aux perquisitions de Vespasien et de Domitien.

Les fidèles de Jérusalem s'étant retirés à Pella, sous la conduite de ce digne pasteur, il ne put empêcher qu'il ne se mêlât quelque ivraie avec le bon grain, ou que dans cette église privilégiée il ne se coulât de faux-frères et des hérétiques, tels que les ebionites et les nazaréens. Ceux-ci n'étaient d'abord que des chrétiens de la circoncision; mais par leur entêtement pour les observances légales, à quoi ils voulaient obliger les gentils mêmes, ils se firent séparer de l'église, vers le temps de Domitien. Quand les fidèles de Pella furent de retour à Jérusalem, que les Romains avaient laissé rebâtir, le trouble augmenta par les factions des nicolaïtes, et d'un essaim d'autres faux docteurs, beaucoup plus juifs que chrétiens. Dans leur attachement passionné pour ce qu'ils appelaient toujours la ville sainte, ils continuaient de faire corps avec les fidèles, trouvant plus de sureté sous le nom de chrétiens que sous celui d'Israélites, toujours si suspect au gouvernement. Mais leur amère et cruelle émulation alla si loin, qu'ils traduisirent leur saint évêque par-devant le proconsulaire Attique, gouverneur de la Syrie. Les délateurs ayant été convaincus d'être eux-mêmes du sang de David, ils furent punis les premiers. Le saint vieillard Siméon n'en fut pas moins cruellement traité. On le tourmenta durant plusieurs jours, au grand étonnement des spectateurs, et d'Attique lui-même, qui ne pouvait assez admirer tant de force dans un homme de six-vingts ans. Enfin, n'ayant pu le contraindre à sacrifier aux dieux de l'empire, il le condamna à être crucifié. Ainsi le dernier témoin oculaire du Rédempteur subit-il le même genre de mort que le divin maître auquel il rendait témoignage.

Ce fut pour la religion une perte que le plus digne successeur qu'on pût lui donner ne répara qu'imparfaitement. Il était encore juif d'origine, et se nommait Juste.

Thébutis, d'autant plus indigne de cette place

qu'il y aspirait avec plus d'ardeur, se fit hérétique de dépit. Il s'éleva beaucoup d'autres sectaires à cette époque précise où prennent fin tous les disciples revêtus de ce caractère d'autorité que leur donnait l'avantage d'avoir conversé avec le fils de Dieu. Nous n'entreprendrons pas d'exposer les visions de ces fanatiques, ou pour mieux dire, les modifications différentes qu'ils donnaient aux mêmes erreurs.

Entre tant de sectes, une des plus remarquables par sa bizarrerie, était celle des osséniens ou osséens, nommés encore esséniens. Ils infestaient l'Arabie et les confins de la Palestine. Un mauvais juif, nommé Elxaï, se joignit à eux, et enchérit sur leurs extravagances. Il exaltait beaucoup le Christ; mais on ignore s'il reconnaissait le même que les chrétiens. Il en faisait une peinture monstrueuse, et mettait une partie de sa vertu dans les forces et la grandeur démesurée de son corps. La morale du sectaire était assortie à ses dogmes. Ennemi déclaré de la virginité et de la continence, apologiste de la dissimulation et de l'hypocrisie, il était libre, selon lui, de professer à l'extérieur toutes les religions que l'on jugeait à propos, d'offrir même de l'encens aux idoles, pourvu que le cœur n'y prît point de part. Les disciples d'Elxaï s'unirent avec les ebionites et les nicolaïtes, au moins par la pratique de la circoncision et l'observance du sabbat. Ces derniers tiraient leur nom de Nicolas, l'un des sept premiers diacres de Jérusalem, et qui donna lieu à l'hérésie par quelques démarches et quelques expressions déplacées, sans être lui-même hérétique. Tous ces novateurs, également superbes et corrompus, furent beaucoup plus connus par la suite sous le nom général de gnostiques, qui signifie des hommes versés dans les choses de Dieu. Ils se l'attribuaient avec l'arrogance de tant d'autres sectaires, à qui dans la suite le seul masque de la réforme a fait prendre le titre de réformés. Après avoir été long-temps réduits au silence, du moins

à la réserve, par la présence des premiers disciples de Jesus-Christ, ils levèrent le front avec audace, dès qu'on manqua d'un frein si propre à les contenir.

Leurs dogmes et leurs maximes impies firent un tort infini à la religion. Comme ils prenaient tous le nom de chrétiens, les païens confondaient souvent les vrais enfans de l'église avec ces visionnaires sans pudeur, et concevaient les idées les plus désavantageuses, et la plus furieuse aversion du christianisme. Les impressions furent telles, que les esprits du premier ordre ne purent entièrement s'élever au-dessus des préjugés populaires.

Pline II, dit le Jeune, qui avait trouvé dans son gouvernement de Bithynie un très-grand nombre de fidèles, prit la peine de les observer avec une grande attention. Mais, selon la lettre qu'il en écrivit à Trajan, il ne les trouva coupables d'autre chose, que de s'assembler à certains jours pour chanter les louanges du Christ, et s'engager à ne commettre ni larcin, ni adultère, ni parjure. Il les condamnait néanmoins à la mort, quand on les lui dénonçait, et qu'ils persévéraient dans leur religion.

L'empereur avait prescrit cette inconséquence tyrannique. Une des plus anciennes lois des Romains défendait de reconnaître aucun Dieu, à moins qu'il n'eût reçu, pour ainsi dire, son investiture du sénat orgueilleux qui s'arrogeait le droit de faire les dieux aussi-bien que les rois. Or jamais Jesus-Christ n'avait été mis au nombre des dieux de Rome, quoique Tibère en eût fait la proposition, et qu'aucun empereur n'eût depuis inquiété ses adorateurs, par la seule considération de cette loi. Mais Trajan se piquait d'un zèle plus exact. Il avait d'ailleurs interdit toutes les assemblées extraordinaires, et faisait un crime aux chrétiens de se réunir pour la célébration des louanges divines. Toutefois depuis les remontrances de Pline, il défendit de dénoncer personne pour le seul fait du

christianisme : ce qui n'empêcha ni le peuple, ni les magistrats, de tendre des piéges multipliés à la constance ingénue des fidèles, et l'on vit encore des persécutions violentes, quoique peu durables, dans une multitude de provinces. On trouve même des martyrs condamnés personnellement par cet empereur.

Ignace, évêque d'Antioche, fut de ce nombre. Successeur d'Evode établi sur ce siége par le prince des apôtres, il faisait depuis quarante ans l'édification et le bonheur de son troupeau, qu'il avait su conserver sain et sauf durant la rigoureuse persécution de Domitien. Le mérite d'Ignace influait, du sein de son église, sur tout l'Orient; et son autorité prémunissait toutes les sociétés chrétiennes du voisinage, contre les tentatives des faux-frères. Mais au comble de la gloire, il avait les plus bas sentimens de lui-même. Il se jugeait indigne du martyre, qui faisait néanmoins l'objet de ses vœux depuis le premier moment de sa conversion, et sur-tout depuis les exhortations qu'il avait faites à une multitude de confesseurs pendant deux persécutions consécutives.

Trajan, après avoir réduit les Daces et les autres barbares du nord, voulut subjuguer les Parthes. La huitième année de son règne, qui répond à la cent sixième de Jesus-Christ, il passa en Orient. Comme on connaissait son attachement à ses dieux, dont il se croyait le secours fort nécessaire dans une expédition si critique, Ignace trembla pour son église, l'une des plus renommées de l'empire, et d'où le nom chrétien s'était communiqué à toutes les autres. Dès que l'empereur fut arrivé à Antioche, le charitable pasteur prit la résolution de s'immoler lui-même pour épargner son troupeau. Il se persuadait volontiers que le prince naturellement humain, en privant les chrétiens de leur chef, croirait l'expiation ou la précaution suffisante, du reste userait de clémence pour le peu de temps qu'il avait à rester en Syrie. Dans

cette pensée, il ne voulut ni s'éloigner, ni se cacher ; et bientôt le bruit de son nom parvint à l'empereur, qui le fit comparaître en sa présence.

Dès qu'il l'aperçut ; c'est donc vous, misérable, lui dit-il d'un ton assez convenable à la majesté de l'empire et à sa propre douceur ; c'est vous qui, tel qu'un mauvais démon, séduisez les citoyens, et les engagez à se perdre par la transgression de nos ordres. Ignace répondit en ces termes : Personne n'a encore donné le nom de démon à Théophore qui met les démons en fuite, à l'exemple de tous les vrais serviteurs de Dieu. Que si vous m'appelez mauvais démon, parce que je suis insupportable aux démons, je me ferai gloire de ce titre. Par la vertu de Jesus-Christ que je porte dans mon cœur, quoiqu'il soit au plus haut des cieux, nous dissipons en effet tous les prestiges de l'enfer. Et qui est ce Théophore, reprit Trajan? C'est, répondit Ignace à qui l'on donnait souvent ce nom si conforme à la ferveur de sa foi et de sa charité, c'est celui qui a dans le cœur Jesus-Christ, vrai fils de Dieu. Vous persuadez-vous, répliqua le prince, que nous ne ressentons pas aussi dans notre ame l'impression de ces grandes divinités qui nous rendent vainqueurs de nos ennemis ? C'est une erreur pernicieuse, dit le saint, de prendre pour des dieux les démons qu'ont divinisés les Grecs. Il n'en est qu'un seul, qui a créé le ciel et la terre, et dont Jesus-Christ est le Fils unique. Par ce fils de Dieu, dit Trajan, n'entendez-vous pas ce Jesus crucifié à Jérusalem par sentence de Ponce-Pilate ? Lui-même, dit Ignace; mais il a crucifié avec lui le péché, et le démon auteur du péché. Trajan dit : Vous faites donc gloire de porter le crucifié dans votre cœur. Je m'estime heureux, répondit Ignace, d'être compté parmi les hommes dont il est écrit dans les livres divins : *J'habiterai au milieu d'eux, et me reposerai dans leur cœur.*

L'empereur ne pouvait être mieux convaincu de

la croyance et de la persévérance de l'accusé. Il parut néanmoins, par la longueur de son colloque avec lui, que la liberté du docteur des chrétiens n'offensait pas le prince philosophe (1). Mais il fallait à cette affaire un dénouement où le souverain ne parût pas avoir fait une fausse démarche. Trajan ne le trouva que dans le pouvoir suprême, et finit par prononcer cette sentence : *Nous ordonnons qu'Ignace qui se vante de porter en lui le crucifié, soit mis aux fers, et conduit à la grande Rome, pour y être donné en spectacle au peuple et en proie aux bêtes.* C'était la coutume d'envoyer ainsi à la capitale les criminels les plus fameux des provinces; et les chrétiens faisant déjà une très-grande sensation dans l'empire, on dut regarder comme un personnage de conséquence le chef qu'ils avaient dans la capitale de l'Orient. Dès qu'Ignace eut entendu son arrêt, il s'écria : Je vous rends grâces, ô Dieu d'amour ! de ce que vous m'accordez la même faveur qu'à vos saints apôtres, en m'admettant au partage de leurs souffrances. Il fit une courte prière pour l'église, et présenta ses mains aux gardes qui l'enchaînèrent.

On le conduisit à Séleucie, où il devait être embarqué; et de là à Smyrne, par une navigation très-lente et très-pénible, le long des côtes de l'Asie-Mineure. Le reste de la route et toutes les autres circonstances du voyage furent si fâcheuses, qu'on regarda les préludes de ce sacrifice comme une épreuve plus rude que sa consommation. Il semble que les puissances des ténèbres se plaisaient à tirer les premiers pasteurs du sein de leurs frères et de leurs enfans en Jesus-Christ, pour les priver les uns et les autres des grands avantages qu'ils pouvaient retirer de leurs secours mutuels. Ignace fut commis à la garde de dix soldats, dont la brutalité les lui faisait envisager, malgré sa patience héroïque, comme autant de léopards. Ce qui n'em-

(1) Act. Ignat.

pêcha pas trois de ses disciples, Reus, Agathopode de Syrie, et Philon, diacre de Cilicie, de l'accompagner. Plusieurs autres fidèles orientaux, prenant le plus court chemin, l'allèrent attendre à Rome. On croit Agathopode et Philon, auteurs des actes de son martyre.

Il eut la consolation de retrouver à Smyrne saint Polycarpe qui en était évêque, et qui avait été, comme lui, disciple de saint Jean. Les autres pasteurs, établis dans les églises voisines, vinrent avec empressement lui rendre leurs hommages, comme s'il eût été conduit au triomphe. Les plus connus sont Onésyme d'Ephèse, Damas de Magnésie, et Polybe de Tralles, qui vinrent, tant en leur nom qu'en celui de fidèles de toutes ces contrées. Nous l'apprenons par les trois excellentes lettres où le saint confesseur témoigne sa reconnaissance à ces peuples, et qui sont un monument des plus précieux de la sainte antiquité. Quoique les impressions de la grâce s'y rendent plus sensibles que les règles de la rhétorique et de la grammaire, on y remarque cependant une élévation, une force et une beauté unique de génie. Mais tout y est plein d'un sens profond, qui a besoin de méditation pour être pénétré. C'est cette qualité du style, ainsi que l'emphase et la quantité des épithètes, la longueur des adresses et des titres; en un mot, toute la manière orientale, qui fait croire saint Ignace plutôt Syrien que Grec d'origine. Par-tout il témoigne une horreur extrême des doctrines particulières et des divisions. Il recommande sur toute chose le respect pour les écrits et les traditions apostoliques. La vénération due au caractère d'apôtre ou d'évêque, il en parle en termes si énergiques et si précis, qu'ils semblent dictés pour confondre les Acéphales de tous les temps, c'est-à-dire tous les sectaires sans épiscopat et sans vrai sacerdoce. Aussi quelques-uns d'entr'eux, des plus obscurs à la vérité et démentis par leurs savans, ont voulu révoquer en doute, dans

ces derniers siècles, l'authenticité de ces épîtres si justement et si constamment révérées. Mais si l'esprit de parti et de prévention a produit cet effet dans quelques censeurs subalternes, les docteurs du premier ordre dans tous les partis ne trouvent rien de plus respectable, après les divines écritures, que les lettres écrites au nombre de sept, par le saint martyr, dans le cours de son voyage.

A Smyrne où on le fit arrêter, il trouva quelques fidèles d'Ephèse qui allaient à Rome en droiture, et qui devaient y arriver avant lui. Il leur donna pour l'église romaine cette lettre précieuse qu'on admire encore pour la noblesse des sentimens qu'elle respire, pour l'esprit de foi et de ferveur, l'humilité la plus profonde, et sur-tout pour l'amour ardent et en quelque sorte passionné du martyre. Il conjure les frères de Rome de ne point mettre d'obstacles à son bonheur; c'est ainsi qu'il regardait sa mort. Il craint que par argent, ou par sollicitation, ils ne viennent à gagner le peuple, ou que par la vertu de leurs prières ils ne dépouillent les bêtes de l'amphithéatre de leur férocité naturelle; comme il était arrivé pour différens confesseurs. Puis, par une humilité qui met le sceau à toutes ses autres vertus, il se prémunit lui-même contre l'instabilité des volontés humaines, et leur dit: Si par hasard je vous marque moins de courage quand je serai au milieu de vous, n'écoutez nullement la voix de ma faiblesse. Conformez-vous invariablement à ce que je vous demande mûrement et par écrit. Et leur suggérant des motifs capables de les faire entrer dans ses vues; j'ai reconnu, ajoute-t-il, que tous les avantages de la vie n'en seraient pas pour moi. Tel est le fond de ma pensée et de mon inclination. Je ne m'en départirais que par un mouvement aveugle d'effroi et de lâcheté, que je désavoue d'avance. Plus j'y pense, plus je me persuade, et sans doute vous en conviendrez avec moi, qu'il vaut mieux

mourir avec J. C. que de régner sur tout l'univers.

Il partit de Smyrne, et relâcha sur les rives de l'Hellespont, au port de Troade. Là il apprit l'heureux effet des prières qu'il avait demandées à tous les fidèles, pour l'église d'Antioche. La dissention y avait cessé, et avec elle la persécution causée par les faux-frères, plus que par la malignité des païens. Cette nouvelle le combla de joie. Rien ne troubla plus l'idée du parfait bonheur qu'il attachait à sa mort prochaine : il en écrivit aux fidèles de Philadelphie et de Smyrne, qu'il pria en même temps d'envoyer quelques-uns de leurs frères à Antioche, pour la consolation de ses ouailles. C'était la coutume de faire ces sortes de députations, et elles s'exécutaient avec une affection et une promptitude qui faisaient l'admiration des infidèles, comme on l'apprend par les écrits de Lucien. L'épître aux Philadelphiens rend à leur évêque, l'un de ceux qui étaient venus voir Ignace sur sa route, un témoignage digne de l'idée que nous conservons de ces premiers prélats.

L'épître au saint évêque de Smyrne, car il y en eut une pour lui personnellement, outre celle qui fut adressée à son église; cette épître peint Polycarpe, disciple immédiat des apôtres, de couleurs encore plus avantageuses que ses collègues. Ignace met en lui sa principale confiance, non-seulement pour son église d'Antioche qu'il lui recommande instamment, mais pour toutes les églises de l'Asie, auxquelles il se croyait redevable jusqu'à son dernier soupir. Il le conjure de leur écrire et les consoler à son défaut, parce qu'on l'oblige de partir précipitamment. On le fit en effet sortir aussitôt de Troade. On alla débarquer à Naples de Macédoine, et l'on se rendit incontinent à Philippes.

Dans le peu de temps que le confesseur séjourna chez les Philippiens, il leur inspira une si haute estime de sa doctrine, qu'ils envoyèrent sur le champ vers Polycarpe, tant pour tirer copie de la lettre qu'il avait reçue d'Ignace, que pour re-

cueillir par son moyen toutes celles que cet illustre docteur pourrait avoir écrites. Ils ne doutaient point, qu'en sa qualité d'ancien et constant ami du saint évêque d'Antioche, il n'eût communication, ou du moins connaissance de ses écrits. Telle était dans ces beaux temps la faim et la soif de la justice, si recommandée par le Sauveur. Polycarpe se trouva effectivement en état de remplir ces vœux; et c'est ainsi que cette partie inestimable de l'ancienne tradition est parvenue aux âges postérieurs. Les lettres de saint Ignace furent en si grande vénération, qu'on les lut long-temps dans les églises comme celle des apôtres.

Il y en avait un bien plus grand nombre que les sept dont nous venons de parler; mais on ne peut regarder que celles-ci comme authentiques. Elles furent même altérées assez long-temps, par l'infidélité ou la négligence des copistes. Enfin elles ont été rétablies dans toute leur pureté, d'une manière d'autant moins suspecte aux ennemis de l'église, qu'elle doit ce bon office à deux docteurs protestans; quoiqu'elle en tire de si bonnes preuves en faveur de la perpétuité de sa foi sur le sacrement de l'ordre, et sur d'autres points également combattus par les sectes modernes. Usserius ayant découvert en Angleterre deux copies d'une ancienne traduction latine de ces épîtres, et Isaac Vossius un manuscrit grec dans la bibliothèque de Florence, le texte original s'est trouvé parfaitement conforme aux versions britanniques, et en même temps aux citations faites de saint Ignace par les anciens.

De Philippes, on conduisit ce saint évêque par terre jusqu'à la ville de Duraze, située sur la mer Adriatique. Il s'y embarqua, gagna la mer de Toscane, et le vent secondant l'empressement du martyr, le rendit en fort peu de temps à l'embouchure du Tibre. C'était un contraste bien touchant que les dispositions d'Ignace et celles de ses compagnons de voyage, ainsi que de tous les

fidèles. Ceux de Rome étant venus en foule au devant de lui, sur le premier bruit de son arrivée, ils lui témoignèrent une joie sensible de le voir parmi eux : mais bientôt ils ne continrent plus leurs gémissemens et leurs larmes, en pensant qu'ils ne le recevaient que pour le perdre aussitôt. Le saint les consola et les encouragea, comme si ce n'eût pas été lui, mais eux-mêmes qui fussent en péril. Il en réprimanda même assez vivement quelques-uns, qui ne prenaient conseil que de leur tendresse, et proposaient de gagner le peuple idolâtre, afin qu'assemblé pour le spectacle, il criât de l'amphithéatre, comme il était quelquefois arrivé, pour conserver la vie à ce vieillard vénérable. Il les conjura d'avoir pour lui une amitié moins terrestre et plus éclairée, de ne point lui ravir ainsi la félicité suprême au moment d'y atteindre. Il leur en dit beaucoup plus de vive voix qu'il ne leur en avait écrit de Smyrne ; et sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, il se jette à genoux au milieu d'eux, prie pour la prospérité de l'église et la fin de la persécution, pour la charité fraternelle, qu'il avait des raisons si particulières de bien apprécier ; puis se relevant promptement, il excite ses gardes, marche à grands pas, et gagne l'arène.

Il n'était pas entré, qu'il entendit les lions pousser d'horribles rugissemens. La proximité du péril ne lui ôta rien de sa fermeté ni de son ardeur. Son visage et sa contenance annonçaient au contraire le contentement et la joie ; mais une joie modeste et paisible. Sans braver la mort, il la méprisait. Il ne l'attendit pas long-temps. En un moment les lions l'eurent dévoré ; et il ne resta presque rien à recueillir de son corps. C'est ce qu'il avait demandé à Dieu, en se comparant dans la prière à un blé qui devait être moulu sous la dent des bêtes féroces, pour devenir un pain digne d'être incorporé avec le Christ. On ne retrouva que ses plus gros os, qu'on reporta à son église. Ce martyre arriva

l'an 107, le 20 de Décembre, jour où l'on célébrait la fête que les Romains appelaient *Sigillaria*, et pour laquelle le saint fut donné en spectacle. « Nous fumes nous-mêmes les spectateurs de cette » mort héroïque, disent les écrivains de ses actes; » mais ce ne fut qu'en versant des torrens de lar- » mes, et en suppliant le Seigneur durant toute » la nuit de soutenir notre faiblesse. »

Héron succéda au saint martyr dans le siége d'Antioche, dont il était diacre, et qu'il occupa vingt ans. Au temps de son élection, saint Evariste, successeur du pape saint Clément, remplissait encore la chaire de saint Pierre. Quelques écrivains ecclésiastiques attribuent à ce souverain pontife l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre le remplaça. A saint Alexandre succéda saint Sixte, et à saint Sixte, saint Tellesphore qui mourut martyr, suivant le témoignage exprès de saint Irénée. Cet ordre de successions est certain : mais on ignore la durée de chacun de ces pontificats.

Dans l'église de Jérusalem on trouve une suite de six évêques en treize années, sans qu'on sache mieux les époques de ces épiscopats. Tant de changemens de pasteurs en un si court espace de temps font connaître le caractère de la persécution de Trajan, dont l'humanité ou la politique, ménageant le sang du peuple, sévissait avec d'autant plus de rigueur contre les chefs de ces assemblées religieuses, ou contre les premiers prélats. On rapporte à cette même persécution le martyre de saint Onésyme, évêque d'Ephèse et disciple de saint Paul.

Quoique l'église eût alors souffert principalement dans les provinces orientales où se trouvait l'empereur, les autres contrées ne laissèrent pas de fournir bien des martyrs. C'est à ces années qu'on rapporte la mort de saint Crescent, disciple des apôtres, et martyrisé à Vienne dans les Gaules; de saint Zacharie, son successeur dans le même siége;

et aux environs de Rome, celle de l'illustre vierge Domitille, que le respect du sang impérial qui coulait dans ses veines n'empêcha point le peuple de faire périr tumultuairement, en haine de la foi. Il est vraisemblable que saint Césaire, diacre célèbre de Tarragone, fut martyrisé dans le même temps; aussi-bien que les saints Zozyme et Ruffe, compagnons de saint Ignace, et dont il est parlé dans l'épître de saint Polycarpe aux Philippiens. On dit que saint Parmenas, l'un des sept premiers diacres institués par les apôtres, et qui vivait encore sous Trajan, endura la mort à Philippes. Le soldat Zozyme, fort exalté dans tous les martyrologes grecs et latins, fut condamné dans la province de Pisidie par le président Domitien. Enfin Pline nous apprend dans ses lettres, qu'il fit lui-même plusieurs martyrs dans la Bythinie, tandis qu'il en était le gouverneur (1).

Mais ce fut en Syrie que le sang chrétien coula avec le plus d'abondance. Saint Barsimée, évêque d'Edesse, souffrit la mort, avec saint Barbèle et sainte Barbée, que le saint évêque avait tous deux convertis. Sainte Eudoxie l'endura à Héliopolis en Phénicie. Les Grecs en racontent une infinité de merveilles, ainsi que de plusieurs autres martyrs de ce temps; entr'autres, d'une armée entière de chrétiens relégués en Arménie, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de l'empire. Mais le zèle indiscret de ces auteurs a tellement mêlé la fable à la vérité, qu'il est souvent difficile d'en faire le discernement. Tout ce qu'on peut assurer en général, c'est que le faux zèle de Trajan immola dans les provinces orientales une infinité d'innocentes victimes, avant que Tibérien, gouverneur de la Palestine, eût fait ses remontrances à cet empereur. Il lui écrivit qu'il ne pouvait plus suffire dans son gouvernement à imprimer la crainte de la mort aux adorateurs du Christ, pas même à

(1) *Lib.* 10, *ep.* 97.

condamner

condamner dans les formes ceux qui s'offraient d'eux-mêmes aux supplices.

Trop sage pour dépeupler ainsi ses provinces, le souverain fit d'abord ralentir, puis cesser tout-à-fait ces criantes vexations, autant néanmoins que le comportait l'ordre autrefois donné aux gouverneurs de ne pas rechercher les chrétiens, et de se borner à punir ceux qui seraient dénoncés. Cette indulgence ne commença que sur la fin du règne de Trajan. Il avait couru un de ces dangers singuliers et ménagés par une disposition marquée de la providence, pour rappeler aux princes du siècle l'idée d'un premier moteur qui tient dans sa main le sort des maîtres de l'univers, et de l'univers même.

Comme il passait l'hiver à Antioche pour se reposer avec son armée au retour de ses expéditions glorieuses contre les Parthes, il survint un affreux tremblement de terre qui ne causa que peu de dommage aux villes voisines, mais qui renversa de fond en comble la capitale de Syrie. Il y avait dans sa vaste enceinte un concours prodigieux, soit des gens de guerre qui partageaient la gloire du triomphateur de l'Asie, soit des députés des nations et des ambassadeurs des princes étrangers, soit enfin des curieux de toutes parts attirés par la magnificence des fêtes et des spectacles. Ainsi, dit Dion-Cassius, à peine y eut-il une province, ou seulement une place, dont les habitans n'eussent part à la funeste catastrophe qui changea si inopinément cette scène de plaisirs en un deuil universel.

D'abord l'horison tout en feu et des tourbillons de vent d'une violence sans exemple causèrent les plus vives alarmes. Bientôt après un bruit effroyable retentit dans les entrailles de la terre, la mer se bouleversa, les vagues s'élevèrent avec une furie qui redoublait à chaque instant. Le Mont Casius, peu éloigné d'Antioche, fut si violemment ébranlé, qu'on n'attendait que le moment de le

voir renversé sur les habitations voisines. Les édifices les plus solides, agités en des sens contraires, se heurtèrent, se fendirent, s'écroulèrent, rentrèrent dans leurs fondemens. Les eaux écumantes du fleuve blanchirent au loin; la terre, aux endroits où elle n'était pas chargée de bâtimens, parut s'élever et s'affaisser tour à tour comme les flancs d'un animal qui palpite en expirant. En un mot, le ciel, la mer et la terre, tout présenta un spectacle affreux. Bientôt la poudre et la fumée, changeant le jour en une nuit profonde, dérobèrent tout à la vue; et l'on ne put plus juger de l'horreur de la scène, que par les cris lamentables, ou plutôt par les hurlemens des malheureuses victimes que la terre engloutissait dans son sein entr'ouvert, ou de ceux qui croyant trouver le salut dans la fuite, se précipitaient des plus hauts étages, et demeuraient ensevelis sous les ruines. Ceux qui furent assez heureux pour éviter la mort, demeurèrent estropiés ou dangereusement blessés; et de tant de milliers d'habitans qu'il y avait dans Antioche, on ne compta que deux personnes échappées saines et sauves.

Le consul Pédon, qui avait eu la poitrine enfoncée, vomit quelque temps le sang à gros bouillons, et mourut peu après. Pour comble de malheur, les blessés et ceux qui comptaient avoir trouvé un asile sous des voûtes ou en d'autres lieux qui leur paraissaient à l'abri du danger, y périrent de faim et de misère, par l'impossibilité où l'on fut de leur porter du secours, ce terrible fléau ayant duré fort long-temps, sans interruption le jour ni la nuit. Les secousses appaisées, on commença à fouiller sous les débris, pour sauver ceux qui n'avaient été ni étouffés, ni écrasés. Entr'autres objets attendrissans, on trouva un petit enfant collé sur le sein de sa mère expirée, suçant encore sa mamelle, et disputant à la faim une vie échappée à tant d'autres périls. L'empereur regarda comme un prodige d'avoir pu dans ce malheur

général se sauver par une fenêtre de son palais. Il avait été blessé au bras, et il passa le reste du temps que durèrent les alarmes, ou sur la place de l'Hyppodrome, en plein air, ou sous une mauvaise tente, dressée à la hâte, au milieu des cadavres et des ruines de cette ville infortunée, la troisième de son empire.

Tout, dans un désastre si terrible, porte le sceau de la vengeance divine. Les historiens, dans le peu d'écrits qui ont échappé au naufrage des temps, ne nous apprennent rien en particulier du sort des chrétiens d'Antioche. Mais on a tout lieu de présumer qu'ils furent instruits prophétiquement de ce péril, et qu'ils s'y dérobèrent par une sage retraite, à l'imitation de leurs frères de Jérusalem, retirés quelque temps auparavant à Pella. Au moins est-il constant qu'Héron, évêque d'Antioche, survécut à tant de morts, et qu'il gouvernait encore son église plusieurs années après cet événement.

Sur la fin de l'empire de Trajan, l'erreur des millénaires commença à prendre faveur. Des hérétiques déclarés l'avaient mise au jour beaucoup plutôt : mais ils ne purent l'accréditer parmi de vertueux chrétiens. Papias, évêque d'Hiéraple en Phrygie, lui concilia une toute autre autorité, par son ouvrage de l'exposition des discours du Seigneur en cinq livres, où il la mêle avec une quantité de choses excellentes. C'était un homme d'une vertu rare, mais d'une simplicité encore plus extraordinaire, d'un esprit au-dessous du médiocre, au jugement d'Eusèbe, de peu de sagacité et de discernement : ce qui lui fit confondre les paraboles et les sens mystiques des apôtres avec le sens littéral de l'écriture. Il marquait un respect extrême pour les discours des anciens. S'il trouvait quelqu'un qui les eût fréquentés, il l'interrogeait avec empressement. Que disait, lui demandait-il, André, ou Pierre, ou Matthieu, ou le prêtre Jean, l'ancien disciple du Seigneur ? Lui-même avait été disciple de ce prêtre Jean, que

l'on croit être Jean-Marc, le parent de S. Barnabé, dont il est question en plusieurs endroits des actes des apôtres, et d'une manière bien plus honorable dans les épîtres de S. Paul. L'attachement de Papias à la tradition, sa piété, son grand âge, lui acquirent beaucoup de considération, et servirent à autoriser son erreur.

S. Irénée qui avait été son disciple, cet illustre docteur adopta une si étrange opinion : non précisément par cette prévention respectueuse qu'on a quelquefois pour un maître que l'on surpasse en capacité; mais parce qu'il avait cru voir, dans les écrits de S. Jean, cette doctrine qui fut embrassée pour la même raison par plusieurs autres docteurs. Mais elle était bien différente dans les écrivains soumis à l'église et dans ses ennemis. Les catholiques abusés croyaient seulement qu'après la venue de l'antechrist il se ferait une première résurrection pour les seuls justes décédés, et que tous les hommes alors en vie, bons ou méchans, seraient conservés sur la terre; les bons, pour obéir aux justes ressuscités, comme à leurs princes; les méchans, pour devenir les esclaves des bons; que la ville et le temple de Jérusalem seraient rétablis avec une magnificence convenable à ce nouveau règne. Ils appliquaient à cette ville la description allégorique que l'apôtre S. Jean fait dans l'Apocalypse de la Jérusalem céleste, et ils publiaient que Jesus-Christ descendrait alors sur la terre pour y régner mille ans, durant lesquels les saints des deux testamens vivraient avec lui dans un contentement parfait : première résurrection qui, selon ces interprètes trop attachés à la lettre des divines écritures, devait être comme un essai de l'immortalité, afin de s'accoutumer insensiblement à la vue de Dieu.

Les hérétiques prenaient la chose dans un sens beaucoup plus grossier, et qu'on ne put regarder comme excusable dans aucun temps. Ils soutenaient avec opiniâtreté que les saints passeraient

le même espace de mille ans en de continuels banquets et en toutes sortes de voluptés charnelles. En rejetant l'une et l'autre de ces imaginations, l'église nous apprend qu'il est un choix à faire dans les traditions mêmes, et qu'il en est quelques-unes de particulières qu'on ne doit adopter, surtout quand elles sont contredites par d'autres, qu'après qu'elle leur a apposé le sceau de son approbation. Papias ne laisse pas d'être compté au nombre des saints. Il avait erré par une simplicité que le temps et bien d'autres conjonctures rendaient excusable.

Trajan vivait encore, quand sous la conduite d'un certain Andrias ou André, les juifs, poussés tout à coup par un esprit de sédition et de frénésie, firent main-basse dans Alexandrie et dans les contrées voisines, sur tout ce qu'ils purent surprendre de Grecs et de Romains (1). Ils ne se contentaient pas de les faire mourir; mais ils employaient ce que la cruauté a de plus odieux et de plus révoltant. Après le massacre, ils mangeaient les chairs de leurs ennemis, se couvraient de leurs peaux, et se ceignaient de leurs entrailles encore fumantes. Ils firent périr plus de deux cent mille personnes dans l'Egypte seulement. Dans l'île de Chypre, ils en immolèrent à peu près un pareil nombre, c'est-à-dire qu'ils en exterminèrent presque tous les habitans, sous la conduite d'Artemon. Ils s'y rendirent si odieux, qu'on les chassa enfin de l'île, et qu'on porta une loi qu'on défendait à toute personne de leur nation d'y aborder sous peine de la vie : ce qui fut exécuté dans toute sa rigueur contre ceux même qui y étaient jetés par la tempête.

L'année suivante, dernière de Trajan, les juifs livrèrent encore une bataille réglée, où ils demeurèrent vainqueurs. Les vaincus se réfugièrent à Alexandrie, dont ils restaient maîtres, et y

(1) *Epitom. Dion. ad Traj.*

massacrèrent tout ce qu'ils purent découvrir de juifs. Il y avait aussi à Cyrène des Israélites rebelles, qui avaient compté sur leurs frères d'Alexandrie. La nouvelle de leur défaite, loin de les abattre, les rendit furieux. Ils reconnurent pour roi un certain Lucua, et sous sa conduite, coururent le pays en désespérés, pillant ou brûlant tout ce qui se rencontrait sur leurs pas. Martius-Turbo eut ordre de marcher contr'eux avec de la cavalerie, de l'infanterie et des forces navales. Leur résistance fut opiniâtre et longue : elle fit périr un nombre infini, non-seulement de ces forcenés, mais des Hébreux de toute l'Egypte qui étaient accourus au secours de Lucua.

L'empereur craignant de pareils troubles pour la Mésopotamie, que les juifs habitaient en grand nombre, donna ordre à Lucius-Quietus de les prévenir. Ce général les trouva déjà en défense, et leur livra une bataille où il en resta un multitude incroyable. Ainsi tandis que l'église, par les tribulations auxquelles elle n'opposait que la patience, devenait de jour en jour plus florissante, la synagogue justifiant par ses révoltes la dureté du ciel, s'ensevelissait elle-même sous ses ruines et son opprobre.

Trajan mourut peu après ces sanglantes victoires, dans la vingtième année de son âge, et la cent dix-septième de Jesus-Christ. Il eut pour successeur Adrien, son cousin germain et son fils adoptif, qui ne fut pas plus favorable aux séditieux enfans de Jacob. Cependant comme tant de pertes essuyées coup sur coup les forçaient à être tranquilles, et qu'ils ne paraissaient plus à craindre aux Romains, la pitié, ou plutôt le mépris, succéda à la vengeance. Mais ils n'usèrent de ce relâche que pour ourdir de nouvelles trames, qui aboutirent bientôt, sous l'empire même d'Adrien, à la destruction presque entière de leur nation.

L'habitude où étaient les Romains de confondre avec ce peuple inquiet et indocile les chrétiens

originaires de la Judée, fut la première cause de la persécution d'Adrien, que saint Jérôme dit avoir été violente. Toutefois Eusèbe ne compte pas ce prince au nombre des persécuteurs, sans doute parce qu'il ne porta point d'édit contre le christianisme, et ne fit que rallumer le feu mal éteint de la persécution de Trajan. Ce qui nous engage aussi à ne regarder les rigueurs impies de ces deux règnes, que comme une seule et même persécution. L'aversion qu'avait Adrien pour toute autre religion que celle des Romains et des Grecs, son amour pour la divination, pour l'astrologie judiciaire et pour la magie, l'indisposaient étrangement contre les adorateurs sincères du vrai Dieu, qu'il confondait d'ailleurs avec les différentes sectes des gnostiques.

Il s'était depuis peu élevé, sous ce nom, un essaim de sophistes corrompus, qui autorisaient les vices les plus infames. Saturnin, Basilide, Carprocrate, avaient pris les leçons de Ménandre, disciple de Simon le magicien. Rien de plus affreux que les dogmes et la morale de ces sectaires qui faisaient un mélange monstrueux des vérités de l'évangile avec les chimères du paganisme. La noble simplicité de notre religion ne leur suffisait pas: ils voulaient enchérir sur elle dans le goût des initiations et des observances idolâtres; ce qui forma un fantôme de religion plus extravagant même que le paganisme. Ainsi privèrent-ils le christianisme de l'avantage que lui donnait sur toutes les petitesses de la superstition, ce caractère de sagesse et de dignité qui en est si différent. Saturnin soutint le premier que le mariage était une conjonction impure et damnable. Basilide avança que le corps de Jesus-Christ n'était que fantastique, et n'avait pas été véritablement crucifié. Carpocrate tint à peu près la même doctrine, regardant le Sauveur comme un pur homme, distingué seulement par l'éminence de ses vertus.

Tous ces gnostiques ou illuminés, car ils pre-

naient indifféremment ces deux noms qu'ils ont rendus également méprisables, tous à l'envi les uns des autres, joignaient à leurs folles spéculations les plus abominables maximes de conduite. Ils posaient pour principe qu'il est inutile, et même défendu de résister à la concupiscence; qu'on en devait tôt ou tard suivre les impressions; que la chair est l'ennemi à qui l'évangile ordonne de céder dans le voyage de cette vie; qu'ainsi les œuvres de la chair ne sont pas seulement permises, mais commandées. Ils avaient le jeûne en horreur, vivaient voluptueusement, passaient tout ce qu'ils pouvaient de leur temps dans la licence et la mollesse. Ils priaient nus, tous ensemble. Les femmes étaient communes entr'eux : cet usage faisait partie de l'hospitalité qu'ils exerçaient envers leurs frères. Ils donnaient de somptueux festins dans leurs assemblées de religion. Après les excès de bouche, l'un des ministres, à ce qu'on assure, jetait un morceau de pain à un chien attaché aux chandeliers qui éclairaient l'assemblée; et la lumière étant éteinte, chacun assouvissait ses désirs charnels, sans nulle distinction d'objet. Ils empêchaient néanmoins la génération autant qu'ils le pouvaient, faisant à cet effet une étude exécrable des pratiques les plus honteuses, où ils mêlaient le sacrilége. Ils soutenaient expressément que toutes les actions sont indifférentes de leur nature, et qu'il n'y en a aucune de bonne ou de mauvaise en soi, mais uniquement dans les préjugés des hommes. Ce que saint Epiphane rapporte de ces novateurs, ne trouverait aucune croyance, si l'on ne savait d'ailleurs quelle était la corruption de la doctrine des anciens philosophes : faits si bien confirmés par les exemples de ceux qui prenant de même leur imagination ou leurs passions pour guides, au sein d'une religion si lumineuse, au moins quant à la morale, font consister dans les noms ou les préventions toute la différence des vices et des vertus. Or ces premières hérésies

n'étaient qu'un mélange informe de la philosophie mal conçue avec la religion.

Carpocrate eut pour disciple un certain Prodicus, qui devint chef d'une secte nouvelle, appelée des adamites; parce qu'ils prétendaient imiter la vie d'Adam et d'Eve dans l'état d'innocence. Mais tout en se permettant les plus licencieuses privautés, ils ne laissaient pas de rejeter le mariage, qui suivant eux n'aurait jamais eu lieu sans le péché du premier homme. Carpocrate laissa un fils, nommé Epiphane, qui ne passa point l'âge de dix-huit ans, et toutefois se rendit plus célèbre encore que son père. Après sa mort, il fut honoré comme un Dieu. On alla jusqu'à lui consacrer des temples dans l'île de Céphalonie, et l'on célébra sa fête par des sacrifices et des libations : car le culte des gnostiques était mêlé d'idolâtrie aussi-bien que de magie.

Mais personne ne contribua plus que Valentin à répandre la doctrine des sectes connues sous le nom de gnostiques (1). Il avait été fort attaché à la vraie foi, avait marqué son zèle en Egypte, d'où on le croit natif, puis à Rome; et par-tout il s'était fait admirer par son esprit, son éloquence, et plusieurs autres qualités propres à l'épiscopat. Malheureusement il ambitionna cette dignité sainte : ce qui suffisait dans ces heureux temps de ferveur, pour avoir l'exclusion. On ne sait avec certitude ni quel siége il brigua, ni quel fut le digne ministre qu'on y jugea le plus propre. Certains auteurs prétendent qu'il s'agissait de la chaire apostolique, et nomment saint Pie, ou saint Eleuthère, comme le pontife élu au lieu de Valentin. Ils s'appuient sur un passage de Tertullien, qui attache en termes formels la primauté de l'épiscopat à ce siége : ce qui fait voir que la primauté pontificale était reconnue d'une manière expresse dans les temps les plus antiques. Quoi qu'il en soit des autres

(1) Iren. *l.* 1, *c.* 1; Tertul. *in Val. c.* 7 *et seq.*

circonstances qui concernent Valentin, on fit un évêque moins savant peut-être que ce compétiteur, mais beaucoup plus humble et mieux affermi dans la foi. De dépit, Valentin se mit à combattre la doctrine de l'église, dont il se croyait méprisé. Il avait beaucoup étudié la philosophie grecque, et sur-tout celle de Platon, ainsi que tous les sophistes du même temps. Mêlant donc la science des idées, les mystères imaginaires des nombres et la génération des dieux d'Hésiode avec l'évangile de saint Jean, le seul qu'il révérât, il bâtit un système de religion tel qu'il pouvait résulter de ce bizarre assemblage. Il y confondait la notion des corps avec celle des esprits, prenait au pied de la lettre les termes les plus métaphoriques, et des mots faisait des personnes auxquelles il attribuait des corps et même des sexes différens.

Les chimères de Valentin roulent principalement sus ses *éones*, qui ne sont autre chose que le nom des siècles, répété fort souvent dans les livres saints, et que la langue grecque rend par le mot *aiones*. Ces aiones ou *éones* étaient pour notre visionnaire autant de personnes, tant pères et mères qu'enfans, qu'il distinguait jusqu'au nombre de trente : ce qui formait la plénitude invisible, ou le mystérieux *pléroma*, ainsi que l'on s'exprimait dans la secte. Valentin prétendait prouver toutes ces rêveries par les divines écritures. On voit cependant à travers ces profanes et ridicules emblèmes, que le novateur retenait la foi des premiers mystères. Par les éones de la profondeur et du silence, il entendait la première personne de la Trinité, Dieu le Père ; le Fils, par l'intelligence et la vérité, et le Saint-Esprit, par la vie et le discours. Il prétendait même, suivant une découverte moderne, ou une conjecture que nous ne garantissons point (1), que l'intellect ou intelligence procédait de la profondeur, comme étant

---

(1) Faid. *Anc. Hérés.*

son fils; et que de ces deux éones ensemble procédait la vie ; c'est-à-dire, que la seconde personne de la Trinité recevait sa naissance éternelle de Dieu le Père, et en même temps le pouvoir de produire la troisième personne, conjointement avec lui, comme étant de la même nature : ce qui montrerait contre les Grecs modernes l'ancienneté de la foi universelle touchant la procession du Saint-Esprit, provenant du Fils aussibien que du Père. Mais toute la majesté de nos saints mystères se trouvait dégradée par cette étrange manière de les énoncer : la vérité même y prenait l'air de la mythologie et des superstitions païennes.

Les dogmes qui influent directement sur les mœurs n'étaient pas moins corrompus. Valentin établissait formellement l'inadmissibilité de la justice : dogme aussi digne de son premier auteur que de ses restaurateurs. Il en concluait, qu'en vertu de la seule adoption divine on pouvait se sauver, même en reniant sa foi à l'extérieur, et qu'on ne devait pas la confesser au péril de la vie. Mais nous ne prétendons pas exposer ici toutes les absurdes impiétés de cette secte. L'on en a bien assez vu pour concevoir à quel point d'extravagance peut se porter l'esprit humain, lorsqu'il abandonne la règle prescrite par l'interprétation des écritures. Toutefois ces absurdités avaient un nombre prodigieux de partisans, qui se subdivisèrent bientôt en une multitude de partis divers et souvent opposés ; les uns voués aux observances les plus superstitieuses, les autres, par l'excès diamétralement contraire, rejetant toute cérémonie et tout culte extérieur. Entre ces derniers, quelques-uns nommés Séthiens se montraient pénétrés d'un respect suprême pour Seth, fils d'Adam, dont ils faisaient le Rédempteur. Les caïnites affectaient d'honorer Caïn, et tous les méchans condamnés par les divines écritures. D'autres enfin adoraient un serpent, qu'ils prenaient pour le Sauveur; et selon

l'étymologie grecque du nom de serpent, ils se nommaient ophites.

Des génies supérieurs donnaient dans ces écarts. Tatien, disciple de l'illustre docteur saint Justin, et célèbre lui-même par un fort bon traité contre les gentils, tomba dans l'hérésie de Valentin, qu'il s'efforça de répandre en différentes contrées de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Il fut chef des sectaires, qu'on nomma encratites ou continens, pour l'abstinence outrée qu'ils affectaient. Ils n'usaient jamais de viande ni de vin, pas même dans la consécration de l'eucharistie, où ils n'employaient que l'eau pour le calice. Comme les adamites, ils traitaient le mariage de débauche et de corruption.

Cassien ajouta aux erreurs de Tatien, et acquit un nouveau nom à ces sectaires, qu'on appela docites ou apparens, parce qu'ils soutinrent avec lui que le corps du Sauveur n'avait été qu'apparent ou fantastique. Ce furent ces étranges visionnaires qui avancèrent les premiers que le fruit défendu dans le Paradis terrestre n'était autre chose que le mariage.

La malignité des païens leur faisant confondre les vrais fidèles avec tant de vicieux hérétiques, ils ne conçurent pour tous les chrétiens en général que du mépris et de l'horreur. De là les calomnies dont on les chargea si souvent, à l'occasion de leurs agapes et de leurs assemblées religieuses. A ce que nous venons de rapporter touchant les gnostiques, on ajoutait, et les juifs étaient les principaux auteurs de cette nouvelle imposture, que quand les chrétiens voulaient initier un prosélyte à leurs mystères, ils étendaient sur une table un enfant couvert de farine, et tellement disposé, que l'initié comptant couper un pain, égorgeait l'enfant; qu'à l'instant ils achevaient tous ensemble de mettre en pièces cette innocente victime, que chacun en mangeait un morceau, et s'abreuvait de son sang; que par cet artifice le

prosélyte se voyant malgré lui coupable d'homicide, se trouvait intéressé à garder le secret. Le vulgaire ne doutait point de la vérité de ces imputations ; et les hommes qui auraient dû se montrer supérieurs à la crédulité populaire, avaient leurs raisons pour n'être pas plus équitables envers les fidèles.

Celse, fameux philosophe, les attaqua violemment dans ses prétendus discours de vérité. Cet ouvrage, qui met d'abord les chrétiens aux prises avec les juifs, les tourne après cela les uns et les autres en ridicule, les rend également odieux et méprisables. A mesure que les adorateurs du crucifié, dit le satyrique philosophe, se sont multipliés dans le monde, il s'est formé parmi eux une infinité de partis : chacun de ces esprits inquiets s'est efforcé de l'emporter sur ses rivaux et de les détruire ; et les chrétiens aujourd'hui n'ont plus que le nom de commun entr'eux. La simplicité et l'innocence ne pouvaient que succomber sous tant d'attaques artificieuses. L'empereur céda au cri public, et l'on tourmenta les fidèles en mille manières dans toute l'étendue de l'empire, principalement dans les provinces occidentales, plus voisines du centre de l'autorité et de la tyrannie.

On y compte une infinité de martyrs du temps d'Adrien, quoiqu'on ne puisse faire fonds, pour la particularité des événemens, que sur un petit nombre de leurs actes. Ce fut alors, selon quelques auteurs, que fut immolé saint Eustache, avec sa femme et ses enfans. D'autres placent sous Trajan cet éclatant martyre. Les actes en sont remplis de merveilles : mais leur antiquité ne paraît pas remonter au delà du huitième siècle. Sainte Sophie, dont le nom est devenu si fameux en Orient, fut martyrisée à Rome avec ses trois filles. Saint Eleuthère, évêque, et sa mère sainte Antie, moururent de même dans la capitale de l'empire, avec une multitude de généreux fidèles. On en compte aussi un grand nombre qui souffrirent en

Lombardie, où saint Faustin et saint Jovite se rendirent des plus célèbres. Saint Prime mourut à Trieste; les saints Antiope et Crispule en Sardaigne. Les Grecs nous ont encore transmis les noms des martyrs sainte Zoé et saint Hespère son mari, ainsi que de leurs enfans Cyriaque et Théodule.

Nous avons des mémoires plus circonstanciés du sacrifice de sainte Symphorose, immolée avec ses sept fils. Elle était veuve d'un tribun nommé Gétule, déjà honoré de la couronne du martyre. L'empereur venait de bâtir un palais à Tivoli, où demeurait Symphorose. Il voulut en faire la dédicace, suivant les superstitions du temps, et commença par consulter les oracles que rendaient les idoles du lieu. Soit par le ministère des démons avides du sang chrétien, soit par l'artifice de quelque prêtre ennemi de la vertueuse Symphorose, ils répondirent que les dieux ne pouvaient se rendre propices, tandis qu'elle et ses fils refuseraient de sacrifier.

Adrien la fit arrêter avec eux, et s'efforça d'abord de la persuader. Ce fut pour ne pas consentir à ce que vous exigez, lui répondit l'illustre veuve, que mon mari Gétule et son frère Amance, tous deux vos tribuns, ont enduré mille tourmens, et enfin la mort. C'est là un opprobre aux yeux du monde: mais il leur a procuré, dans la société des immortels, une gloire et une félicité qui ne finiront jamais. Tous mes vœux tendent à la partager. Choisis, reprit brusquement l'empereur, ou de sacrifier avec tes fils aux dieux de l'empire, ou de leur être toi-même sacrifiée. Seigneur, dit Symphorose, ma résolution n'est pas de nature à être ébranlée par des menaces. J'y ai mûrement pensé : je n'aspire qu'au bonheur de rejoindre mon époux. Adrien la fit conduire au temple d'Hercule, où elle fut cruellement souffletée, ensuite pendue par les cheveux. Comme elle n'en marqua que plus de courage, on lui attacha une grosse pierre au cou, et on la précipita dans la rivière. Son frère Eugène, un des principaux seigneurs de Tivoli, fit enlever

son corps, qu'il inhuma près de la même ville.

Le lendemain on amena les sept frères, tous ensemble, au tribunal de l'empereur. Il les sollicita long-temps de sacrifier, mais sans succès. Il les fit attacher à sept poteaux qu'on avait plantés autour du temple ; et après qu'on leur eut étendu violemment les membres avec des poulies, on les poignarda avec une cruauté barbare, Justin plus cruellement encore que les autres. Eugène fut fendu par le milieu du corps. Adrien les fit prendre ensuite et jeter tous sept dans une fosse profonde, qui devint célèbre sous le nom du tombeau des sept Biothanates, c'est-à-dire, mis à mort d'une manière violente. Quand la persécution vint à cesser, on transféra ces martyrs avec de grands honneurs, sur le chemin qui conduit de Tivoli à Rome, et on les déposa à huit milles de cette dernière ville.

Le nom des martyres Sabine et Sérapie n'est pas moins glorieux que ceux de cette héroïque famille. Sabine était une veuve avancée en âge, dont le mari avait tenu un rang distingué dans la capitale de l'empire dès le temps de Vespasien. Sérapie, vierge chrétienne, originaire d'Antioche, que Sabine avait chez elle sous le règne d'Adrien, eut, quoique fort jeune, assez d'ascendant sur l'esprit de cette illustre romaine, pour l'engager à embrasser le christianisme. La vierge zélée fut le premier objet de l'inhumanité de Bérille, préfet de la province d'Ombrie, où les deux saintes s'étaient retirées. On décapita Sérapie, après toutes sortes d'indignités et de cruautés. Pendant quelque temps, on marqua des égards pour le rang de Sabine. Mais elle fut emprisonnée à son tour, et décapitée sous le successeur de Bérille.

Tant de poursuites de tous les genres obligèrent les fidèles à prendre le soin de se justifier. La première apologie qui parut en leur faveur, fut celle de saint Quadrat. Il avait été disciple des apôtres,

et il était du nombre de ceux que l'antiquité nomme évangélistes, parce qu'ils portaient l'évangile de contrée en contrée, et qu'après avoir établi la foi dans un lieu, il y instituait des pasteurs ordinaires, et passaient aussitôt à de nouvelles missions. L'empereur Adrien, en visitant les provinces de l'empire, se trouva dans la Grèce en même temps que Quadrat. Cet homme vraiment apostolique, et doué du don d'écrire aussi-bien que d'évangéliser, crut ne pouvoir faire un meilleur usage de ses talens, qu'en s'efforçant d'épargner aux chrétiens nouvellement formés, des épreuves toujours censées dangereuses. Il présenta lui-même à l'empereur une apologie, qu'on dit avoir été fort touchante. Par le peu qui nous en reste, nous voyons qu'il insistait beaucoup sur les miracles de Jesus-Christ, moins pour établir des faits qu'on révoquait rarement en doute, que pour faire distinguer ces divines merveilles des prestiges de la magie, dans un temps où l'on n'avait rien de plus plausible à reprocher à nos saints Thaumaturges. Les malades guéris par Jesus, dit l'apologiste, et les morts ressuscités n'ont pas seulement paru tels dans une assemblée d'appareil et de peu de durée; mais ils sont demeurés dans le même état de vigueur, long-temps après la mort et la résurrection de leur adorable médecin. Quelques-uns d'eux sont parvenus pleins de vie jusqu'à nos jours. Dans toute la suite de cette pièce, fort exaltée par les anciens, on admirait la solidité et la beauté du génie de Quadrat.

Un autre orateur, Athénien de nation, nommé Aristide, qui faisait tout à la fois profession de la philosophie et du christianisme, présenta une seconde apologie, encore plus éloquente et beaucoup plus remplie d'érudition que la première, si nous en croyons ceux qui l'avaient lue. Car il n'en est rien du tout parvenu jusqu'à nos jours.

Serenius-Granianus, proconsul d'Asie, avait auparavant et assez librement remontré à l'empereur

pereur le peu d'équité et de politique qu'il y avait à condamner les chrétiens en si grand nombre, sur les cris d'un peuple échauffé, le plus souvent sans aucune forme légale, et sans autre crime que leur nom. Adrien se laissa fléchir par ces remontrances; loin de s'en tenir offensé, il écrivit à Minutius-Fundanus, successeur de Granianus, et statua deux choses : l'une qu'on ne procéderait plus désormais contre les adorateurs du Christ, autrement que par des accusations articulées en bonne forme; et non sur des clameurs ou des plaintes vagues; l'autre que l'accusateur, suivant le droit commun, serait tenu de le convaincre de quelque forfait contre les lois ordinaires, sous peine d'être châtié lui-même en qualité de calomniateur (1). Il est à croire que ces ordres furent envoyés aux autres provinces, puisque la persécution se ralentit de toute part depuis cette époque.

Ce ne fut plus un crime précisément d'être chrétien, quoique la religion chrétienne, comme étrangère aux Romains, fût toujours en ce sens contraire à leurs lois. Autrement la constitution d'Adrien eût été parfaitement inutile. L'empereur était véritablement changé à cet égard. Les historiens de son temps assurent qu'il forma le dessein de mettre Jesus-Christ au nombre des dieux de l'empire, et qu'il fit construire différens temples dans cette intention. Mais s'il ne consomma point son entreprise, retenu, dit-on, par les oracles qui annonçaient que ce culte nouveau ferait tomber tous les autres cultes, il apprit du moins à discerner les adorateurs de Jesus-Christ, toujours tranquilles et soumis aux puissances, des juifs indociles et de jour en jour plus séditieux. Un dernier incident, en achevant de lui faire sentir cette différence, consomma le malheur d'Israël, et rendit sa réprobation sensible à tout l'univers.

(1) Eus. IV, 8 et 9.

Depuis les sanglantes expéditions du dernier règne contre les enfans de Jacob, ils excitaient la compassion bien plus que la défiance et la crainte. Il n'était plus question de les affaiblir, mais seulement de veiller à ce qu'ils ne pussent se rétablir dans leur capitale, où ils semblaient ne pouvoir respirer que l'air contagieux de l'indépendance. Cependant l'empereur ne voulait pas laisser Jérusalem en ruines, à cause de sa situation extraordinairement avantageuse et de son ancienne renommée. Il envoya une colonie pour la réédifier; mais dans une forme de police et de religion qui ne ressentît en rien le judaïsme. Il avait changé jusqu'au nom de la ville, qu'il faisait appeler Elia, du surnom de sa famille. On bâtit un temple à Jupiter, dans la place où avait été l'ancien temple; et il était défendu, si l'on voulait rester dans le pays, de se faire circoncire. Les enfans d'Israël ne purent se résoudre à devenir ainsi étrangers dans l'héritage de leurs pères. Ils se continrent néanmoins; et le temps nécessaire à l'exécution du plan d'Adrien, ils l'employèrent à pratiquer une quantité de souterrains et de retraites ignorées, pour se rassembler furtivement, et s'évader au besoin. Le gouvernement méprisa long-temps les bruits qui en coururent. On ne pouvait se persuader que les Hébreux, réduits à la plus déplorable faiblesse, eussent la volonté non plus que la faculté de rien entreprendre. Bientôt on s'aperçut qu'en ce qui concerne la tranquillité publique on ne saurait porter trop loin les précautions et la défiance. La partie était liée non-seulement entre les juifs qui restaient dans la province, mais avec ceux de toutes les régions. Par-tout ils causèrent des embarras et des désordres infinis. Il fallut envoyer des renforts nombreux à Tinnius-Rufus, gouverneur de la Judée, qui avec tant de forces nouvelles ne se trouva point encore en état de se commettre en rase campagne avec ces furieux. Un déluge de peuples avides, tant voisins que barba-

res éloignés, se confondirent avec eux, dans l'espérance du pillage; en sorte que cette guerre bouleversa tout l'Orient. Rufus les attaqua par pelotons. Il prenait si bien son temps contre ces attroupemens tumultueux et incapables de discipline, qu'il ne manquait pas de les battre. Il traitait avec la dernière rigueur tous ceux qui tombaient entre ses mains. Il en fit mourir un nombre infini, sans épargner les femmes, ni les enfans : caractère spécial des calamités de cette nation, depuis que tous, sans exception, avaient pris sur eux la malédiction attachée à leur déicide. Toutes leurs terres furent confisquées au profit du peuple romain; et Israël se vit, suivant l'expression littérale des divins oracles, sans vignes et sans moissons, comme sans temple et sans pontife.

Ils n'avaient à leur tête qu'un brigand, nommé Barcoquéba, sorti de la plus vile populace, et méprisable par tous les endroits (1). Mais dans le vertige universel, le nom seul de l'aventurier suffit pour lui donner l'autorité la plus absolue. Comme ce nom signifie en syriaque *fils de l'étoile*, il se disait le fils de cette étoile de Jacob dont il est fait mention dans la prophétie de Balaam; c'est-à-dire qu'il se donnait pour le conducteur qui devait faire triompher les enfans d'Israël de tous les gentils, ou pour le Messie, tel qu'ils se le figuraient. Ce premier antechrist prétendit grossir sa faction, en offrant d'abord aux chrétiens la faveur de devenir ses sujets; mais ceux-ci s'étant refusés à ses offres, il ne cessa plus de les poursuirre avec une atroce barbarie.

Cependant Adrien avait extrêmement à cœur la fin de cette guerre. Ne regardant pas encore Rufus comme un général capable de la terminer, il envoya de nouvelles troupes, sous la conduite de Jule-Sévère, qu'on fit passer en diligence des îles

(1) Dion. *in Adr.*; Spart. *in Adr.*

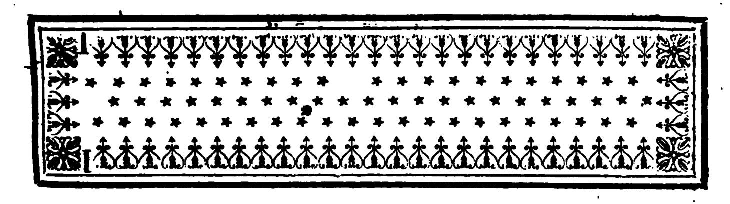
Britanniques à l'autre extrémité de l'empire, et dont le rare mérite parut tout entier nécessaire pour cette expédition. Sévère, ainsi que son prédécesseur, ne voulut point engager d'action générale. Selon le plan de Rufus, qu'il était plus en état de remplir, ayant plus de forces, il forma beaucoup de détachemens qui prenaient les rebelles par autant d'endroits, les resserraient et leur coupaient les vivres. Par cette méthode peu éclatante, mais d'autant plus sage et plus efficace, il réussit à les ruiner entièrement. Cinquante forteresses considérables, et près de mille places de moindre importance furent détruites. Cinq cent quatre-vingt mille hommes tombèrent sous le tranchant des armes. Le nombre de ceux qui périrent par la faim, par le feu, par toutes sortes d'accidens et de misères, ne peut s'évaluer. On mit dans les chaînes, on vendit comme des bêtes de somme, et à pareil prix, ceux que les marchands daignèrent acheter. Car on méprisait et l'on haïssait ces misérables, au point de ne les vouloir pas même pour esclaves. Cette vente se fit dans la vallée de Mambré, au lieu même qu'avait habité Abraham, le père et la souche de tout Israël, et où l'on tenait annuellement la foire du Térébinthe, pour la vente des animaux. On y montrait encore un de ces arbres, d'une grosseur extraordinaire, et que les habitans du canton disaient avoir subsisté du temps d'Abraham.

Ainsi cette malheureuse nation, tombée dans un aveuglement qui tenait de la stupidité, trouva la consommation de sa ruine, avec les circonstances les plus humiliantes, au lieu même qui lui avait servi de berceau. Les juifs qui ne purent être vendus furent transportés en Egypte, et la Judée demeura presque déserte. Ce peuple se trouva dès-lors comme anéanti dans sa patrie. Jamais les Hébreux ne se rassemblèrent depuis en corps de nation. Ils se dispersèrent parmi tous les autres

peuples, sans se confondre avec aucun d'eux, et sans y acquérir aucun droit d'indépendance ou de vraie liberté, sans propriétés même et sans lois, sans autel, sans sacrifice, portant par-tout avec le spectacle unique d'un peuple qui n'a plus aucune forme de peuple, le signe frappant de leur réprobation et de la substitution des gentils en leur place.

Cependant Adrien rétablit encore la capitale de la Judée : mais il défendit aux Israélites, sous peine de la vie, d'y mettre le pied ; et l'on usa de la plus grande vigilance pour tenir la main à l'exécution. Il fallait que tous les habitans fussent gentils, au moins d'origine. Par cette disposition du prince, ou plutôt de la providence, qui fait souvent servir leur politique à des usages tout différens de ce qu'ils se proposent, l'église de Jérusalem se trouva tout à coup purgée du levain de division qui l'avait tant de fois troublée pendant la vie et depuis la mort des apôtres ; c'est-à-dire de cette inquiète et jalouse obstination des chrétiens judaïsans, beaucoup plus dangereuse que le pur judaïsme. Avant cela, cette église n'était guère composée que d'Israélites convertis, qui observaient toujours la circoncision et les cérémonies de la loi mosaïque. Chacun même de ces évêques avait été scrupuleusement élu entre les fidèles circoncis. Mais depuis cette entière réduction de la Palestine, il n'y eut plus de chrétiens dans la ville sainte qui ne provinssent de parens gentils. On en ordonna Marc évêque, le premier de ce siége qui fût chrétien de la gentilité, et en tout le seizième depuis l'établissement du christianisme. Ainsi arriva, sur la fin de l'empire d'Adrien, l'an 137 de Jesus-Christ, et la ruine irréparable du corps de la nation juive, et la pleine tranquillité de l'église, du côté de ces jaloux ennemis. Pour le désespoir éternel des Hébreux, les Romains placèrent un pourceau de marbre sur la porte d'Elia ou Jérusalem, du côté de Bethléem,

On érigea aussi une statue de Vénus à l'endroit du calvaire où Jesus était mort, et l'idole de Jupiter sur le tombeau d'où il était sorti plein de vie. Mais ce profane étalage, en donnant lieu de faire la comparaison des deux cultes, ne servit qu'à décrier l'idolâtrie, et à établir sur ses ruines avec plus d'éclat la majesté du culte chrétien.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis la dissolution du corps de la nation juive en 137, jusqu'à la fin de la cinquième persécution en 211.

L'EMPEREUR Adrien survécut peu à ses terribles exploits contre les juifs ; et dès l'année qui suivit la réédification de Jérusalem sous le nom d'Elia, c'est-à-dire l'an 138 de Jesus-Christ, il mourut âgé de soixante-deux ans, le 10 de Juillet, en sa maison de Tivoli, où quelques années auparavant il avait si cruellement traité l'illustre martyre Symphorose, avec sa nombreuse et sainte famille. Il souffrit prodigieusement dans sa dernière maladie, qui ne paraissait cependant qu'une hydropisie ordinaire. L'excès de ses souffrances lui aigrit le caractère. Il s'abandonna à une humeur atrabilaire, qui lui fit commettre les plus odieuses cruautés. Il fit mourir quantité de personnes de la première distinction, et de sa propre famille ; et il en eût immolé un bien plus grand nombre, si le digne successeur qu'il s'était désigné, Arrius-Antonin, n'eût fait cacher la plupart de ceux qu'il condamnait. Il voulut plusieurs fois attenter à sa propre vie, ou se faire tuer, pour mettre fin à ses souffrances, se plaignant avec des cris de désespoir de ne pouvoir disposer de sa propre personne,

lui qui avait droit de vie et de mort sur tant d'autres. Enfin il se mit à boire et à manger immodérément; et dans l'état d'affaiblissement où il se trouvait, il fut bientôt étouffé par l'excès de la nourriture. Antonin, son fils adoptif, surnommé le Pieux, fut sur le champ proclamé empereur avec applaudissement, et tâcha de faire oublier les vices et les travers dont l'auteur de son élévation avait terni le mérite de beaucoup d'esprit, d'une pénétration extraordinaire et d'un grand nombre de talens.

Comme le nouvel empereur était doué de toutes les vertus morales et religieuses qu'on honorait dans ces temps-là, les peuples aveuglés par leurs préventions imaginèrent que c'étaient là autant de titres pour persécuter les adorateurs du vrai Dieu. Ainsi vit-on recommencer, contre les chrétiens, les emportemens calmés avec peine dans les dernières années du règne précédent. Mais Antonin étant vraiment philosophe, et ayant de l'Etre suprême une idée plus juste que la plupart des sages du paganisme, les erreurs publiques ne l'empêchèrent pas d'estimer la pureté du culte chrétien et les éclatantes vertus qui en étaient le fruit.

Il ne blâmait en eux que leur fermeté inébranlable, ou leur attachement exclusif à la religion qu'ils professaient sans nul respect humain; incapable, avec toute sa philosophie et ses connaissances, de pénétrer et d'apprécier convenablement la plus salutaire de toutes les vérités.

Saint Justin, philosophe aussi-bien que cet empereur, mais qui avait eu le bonheur de passer de l'infidélité à la foi la plus sincère et la plus fervente, présenta au prince, en faveur de la vraie religion, une apologie qu'Eusèbe dit avoir été composée à Rome. Ce philosophe chrétien, natif de Naples en Palestine, colonie romaine avec droit de bourgeoisie, avait reçu une éducation distinguée, et il était versé dans toutes les sciences cultivées alors. Quoiqu'élevé dans les ténèbres du paga-

nisme, il marqua toujours un amour ardent pour la vérité, qu'il cherchait sans cesse et dans toutes les écoles. Après avoir essayé d'une multitude de sectes philosophiques, sans pouvoir rien trouver de propre à le fixer, il se livra à la lecture des prophètes : et voici comment il nous apprend lui-même, dans son dialogue avec le juif Triphon, les particularités de sa conversion. D'abord, dit-il, je me mis entre les mains d'un stoïcien. Mais voyant après un certain cours de leçons, que je n'apprenais rien de l'Etre créateur, parce que ce maître n'en savait rien lui-même, et qu'il estimait peu ce genre d'étude, je le quittai pour m'attacher à un péripatéticien. Celui-ci m'eut à peine souffert quelques jours, qu'avec une avidité sordide il me parla de présens et de rétributions. Cette vénalité d'ame me parut indigne d'un sage de profession, et me le fit laisser avec mépris. Je vis un pithagoricien qui avait beaucoup de célébrité, et plus encore de suffisance. Il me demanda si je savais la musique et les autres parties des mathématiques, qu'il regardait comme un prélude nécessaire à dégager notre esprit des objets grossiers et terrestres, et à lui faciliter la perception des choses intellectuelles. J'ignorais ces arts, et ne pouvais les apprendre qu'avec beaucoup de temps ; ce qui m'engagea à tenter si je ne réussirais pas mieux avec les platoniciens. L'un des principaux d'entr'eux s'était habitué dans mon voisinage. Je prenais un plaisir infini à ses leçons, et je crus m'apercevoir que j'y gagnais. Dans cette prévention, je cherchais la solitude pour méditer plus tranquillement. Un jour que j'étais dans un lieu écarté, sur le rivage de la mer, je me vis suivre par un vieillard de fort bonne mine. La douceur et la gravité, mêlées l'une avec l'autre dans son air et toutes ses démarches, me frappèrent extraordinairement. Je m'arrêtai pour le considérer avec plus d'attention, mais sans lui rien dire. Il m'en témoigna sa surprise. Bientôt la conversation devint intéressante. Il la

fit tomber sur ce que j'avais tant à cœur d'apprendre. Mais après avoir donné quelques éloges à mon émulation, il me reprocha d'aimer plus les spéculations que les œuvres, et me fit entendre que la science à laquelle j'aspirais, était toute pratique. Je lui demandai respectueusement ce qu'il me convenait de faire. Il faut, me répondit-il, méditer les livres des prophètes, les seuls véritables sages, et demander avec instance à l'Etre suprême, de vous ouvrir les portes de la lumière et les routes de la vérité.

Tant de candeur et de bonne volonté dans Justin fut suivi de l'accomplissement de ses désirs. L'étude des livres saints lui eut bientôt fait connaître la folie du paganisme, qu'il mettait en parallèle avec la sainteté de la religion des chrétiens. Les calomnies atroces dont on les noircissait, reprend-t-il, cessèrent de faire impression sur moi, quand je remarquai, non sans admiration, le mépris qu'ils faisaient des douceurs de la vie, et de la vie elle-même. Quel est, me demandais-je, l'homme, ou intéressé, ou voluptueux, ou livré à toute autre passion, qui ne craignît la mort, et ne s'estimât heureux de pouvoir par un désaveu facile sauver une vie qu'il regarderait comme la base et le terme de sa félicité?

Justin, en changeant de religion, conserva le manteau de philosophe, moins par attachement à cette profession indifférente en elle-même, que par son goût pour la modestie et la simplicité, pratiquée d'ailleurs en ce point par la plupart des maîtres en tout genre de sciences et de beaux arts. Il voyagea beaucoup en Orient, pour y répandre la doctrine salutaire dont il s'était rempli, et que la vivacité de son zèle ne lui permettait plus de tenir renfermée dans son cœur. A Rome, où il espérait faire plus de bien, il ouvrit comme une école de religion, pour quiconque voulait conférer avec lui et s'instruire. Il enseignait sans nulle crainte des hommes; et jamais il ne dissimula rien

de la vérité, soit avec les juifs, soit avec les gentils; car sa charité lui faisait rechercher les uns et les autres.

En adressant son apologie à l'empereur, au sénat et au peuple romain, loin de se cacher, il fit connaître, avec son nom, celui de son père, le lieu de sa naissance, et tout ce qui pouvait le faire découvrir. Et soutenant cette noble fermeté dans la suite de l'apologie : Seigneurs, dit-il, en adressant la parole à Antonin et à ses successeurs présomptifs, Marc-Aurèle et Luce-Vère, on vous nomme de toute part pieux et philosophes, c'est-à-dire, amateurs de la vérité et de l'équité; votre conduite va montrer à l'univers, à quel point l'exercice de la vertu vous est cher. Car nous venons demander justice, suivant les règles de la plus exacte raison; moins pour notre propre défense, que pour vos vrais intérêts. Quant à nous, on ne saurait nous nuire véritablement, quoiqu'on nous ravisse la liberté ou la vie. Mais vous flétririez votre gloire; et tout maîtres du monde que vous êtes, vous seriez condamnés au tribunal de l'Eternel, si vous punissiez par passion ou par prévention. La forme légitime des jugemens demande que les sujets accusés, ou suspects, rendent un compte exact de leurs actions, et que les souverains en ordonnent sur les règles invariables de la sagesse, non sur de frivoles présomptions, ni sur les caprices de la puissance arbitraire. C'est donc à nous d'exposer au plus grand jour, et notre manière de vivre, et notre doctrine; sinon pour éviter la mort qui n'est qu'un bien pour le chrétien, au moins pour n'être pas complices d'une criminelle ignorance que nous aurions négligé d'éclairer.

Il expose ensuite fort au long la conduite ordinaire des fidèles, la pureté angélique de leurs mœurs, et plus encore des règles de morale qui leur sont prescrites; enfin la sainteté, la simplicité et la dignité de leurs observances religieuses.

On les accusait d'athéisme : le saint orateur fait sentir que l'athéisme ne consiste point à refuser son encens à une multiplicité de génies mauvais ou fantastiques ; qu'à l'égard de ces dieux imaginaires et de tous les vains simulacres, les chrétiens ne se défendaient point d'être athées ; mais qu'envers le Dieu suprême, le seul grand, le seul véritable, l'Être créateur et conservateur, éternel, indépendant, connu et célébré par les poëtes mêmes, les chrétiens sont les plus religieux de tous les hommes ; qu'ils s'efforcent de l'honorer comme il mérite de l'être, et de la manière qu'il nous l'a enseigné par le moyen de son Fils, ou de son Verbe, éternel et tout-puissant comme lui, mais revêtu de notre chair et de notre humanité, pour nous instruire immédiatement et plus efficacement.

Ici, pour prouver aux païens l'existence d'une révélation, le saint employe le témoignage des prophètes, des sibylles, ou des vers qui couraient sous leur nom, avec les autres preuves accommodées à la nature des choses ou à la circonstance des temps. Il s'étudie sur-tout à lever les préjugés de son siècle, qui formaient le plus grand obstacle aux progrès du christianisme. C'est pourquoi il ne craint pas d'entrer dans l'explication de nos cérémonies religieuses, de nos sacremens mêmes, quoique régulièrement cela fût défendu. Il s'énonce très-clairement touchant la sainte eucharistie. C'était sur ce mystère ineffable que les ennemis du christianisme avaient fabriqué leurs principales calomnies contre les chrétiens.

Ne vous laissez pas abuser, dit-il, en ouvrant une oreille imprudente à des contes absurdes. Voici au juste la manière dont nous admettons parmi nous ceux que vous appelez nos initiés. Après que l'admis a été lavé dans l'eau, en signe de la purification intérieure qui s'opère dans son ame par la céleste vertu, nous l'amenons au lieu où les frères se trouvent assemblés pour y prier en commun. La prière finie, nous nous saluons par

le baiser de paix. Puis on présente à celui qui préside, du pain et une coupe où il y a du vin mêlé d'eau. Il l'offre au Père céleste, par le Fils et le Saint-Esprit; et les diacres distribuent à chacun ce pain et ce vin, qu'on ne reçoit pas ainsi qu'une nourriture ordinaire. Mais comme il nous est connu que le Verbe de Dieu s'est revêtu de chair et de sang, nous savons aussi que la nourriture sanctifiée par les formules sacrées qu'il nous a transmises, devient la chair et le sang de ce même Christ, fait homme pour l'amour de nous. Car les apôtres nous apprennent dans leurs écrits, que Jesus-Christ leur ordonna d'en user comme il avait fait, lorsqu'après avoir pris le pain en disant : *Ceci est mon Corps*, et le vin en disant : *Ceci est mon Sang*; il ajouta : *Faites la même chose en mémoire de moi.*

Mais à quoi bon tant de discours pour nous justifier? On ne croit pas sérieusement les imputations dont on nous noircit, et qu'on allègue pour nous opprimer. On souffre toutes les religions les plus insensées et les plus corrompues, tandis qu'on nous persécute opiniâtrément. Punit-on les adorateurs du bois, de la pierre, des chats, des rats, des crocodiles? Punit-on même les mauvais chrétiens, ceux qui ne le sont que de nom? Les partisans, par exemple, de Simon, de Ménandre, de Marcion? Ils anéantissent l'idée et le culte du premier Être; on ne les accuse de mille abominations qu'avec trop de fondement; et vous les laissez tranquilles. Que vous fait la sainteté de notre doctrine? Voulez-vous être appelé, et vous convient-il de vous rendre les ministres des démons malfaisans qui ne peuvent nous souffrir? Si elle vous paraît absurde, laissez-la tomber d'elle-même; si elle est pure et sainte, si elle est divine et céleste, que ne risquez-vous point à la combattre? Princes et maîtres des peuples, ordonnez de notre sort, à présent que vous êtes instruits. Quoi que vous prescriviez, nous dirons paisiblement : Que

la volonté de Dieu s'accomplisse. Ainsi nous le dicte ce respect, cet attachement sincère que notre religion nous impose pour nos maîtres légitimes. Mais nous devions préalablement vous déclarer, et cela au nom du maître qui du haut des cieux règne à jamais sur tous les maîtres de la terre, que vous n'échapperez point à la rigueur des ses arrêts, si vous persistez dans une injustice que l'on vous rend manifeste.

Un des plus anciens auteurs ecclésiastiques, Orose, nous apprend que ce discours fit impression sur Antonin, et le rendit favorable au christianisme. L'apologie de Justin avait été appuyée par les chrétiens d'Asie. Ils s'étaient plaints de leur côté à l'empereur, des traitemens inouis que leur faisaient leurs concitoyens. Il y eut même quelques gouverneurs de provinces, moins inhumains que les autres, qui en écrivirent à ce bon prince. Il ne put résister à tant de justes sollicitations, et il porta des édits pour qu'on cessât de persécuter les chrétiens. Il écrivit en leur faveur à plusieurs villes de la Grèce, spécialement à celles de Larisse, de Thessalonique et d'Athènes, et défendit en général à tous les Grecs d'exciter contr'eux aucun trouble (1). Pour satisfaire aux plaintes particulières des fidèles d'Asie, il envoya des ordres précis aux états de cette province. On verra avec plaisir l'éloge qu'un empereur, philosophe païen, fait de nos pères, dans ce précieux rescrit, conservé par saint Méliton et par Eusèbe (2).

Les infidèles, selon leur coutume et leurs anciens préjugés, rejetèrent sur les chrétiens les fléaux qui affligèrent l'empire sous le règne d'Antonin. Ce prince avertit ses sujets païens, à l'occasion des tremblemens de terre qui ruinèrent quelques-unes de leurs villes, de se comparer à ceux qu'ils poursuivaient avec tant d'animosité. Quand ces mal-

---

(1) Eus. IV, 15. (2) Melit. *ap. Eus.* IV, 26.

heurs arrivent, leur dit-il, vous perdez honteusement courage. Eux au contraire ne témoignent jamais plus de fermeté, ni plus de confiance en Dieu. Aussi semble-t-il que hors le cas de ces calamités frappantes, vous ne connaissez pas seulement la divinité. Ce qui concerne la religion vous est indifférent, et vous ne vous souciez nullement du culte de l'Éternel. Parce que les chrétiens l'honorent, vous en concevez une indigne jalousie, qui vous les fait poursuivre jusqu'à la mort. N'appréhendez-vous pas que ce procédé ne rende encore plus durs ou plus fermes ceux que vous nommez athées, et qui ont moins d'attache à la vie, que d'ardeur à la sacrifier pour Dieu ? Que si ces représentations ne suffisent point, je statue, en conformité et en confirmation des ordres de mon père Adrien, de glorieuse mémoire, que quiconque est accusé pour la seule cause de religion, sera renvoyé absous, quoiqu'effectivement chrétien, et que l'accusateur sera puni suivant les formes ordinaires.

Ce rescrit fut affiché à Ephèse, dans l'assemblée des états d'Asie, et ralentit la violence des persécutions, sans les arrêter entièrement. Car on trouve encore beaucoup de martyrs depuis cette époque, et durant tout le cours du règne d'Antonin. Le calme de l'église, dans ces temps d'orage et d'épreuve, dépendait de tant de causes différentes, qu'il ne pouvait être que local et passager.

Saint Télesphore, le septième pasteur de l'église romaine, fut certainement martyrisé sous cet empereur, après un pontificat de dix à onze ans. Saint Irénée le compte pour le premier martyr entre les papes, depuis saint Pierre. Ce qui rend extrêmement probable le sentiment des critiques, qui se persuadent que le titre de martyrs accordé à quelques autres, par des auteurs qui ne sont pas du poids de ce père, ne doit s'entendre que du martyre qu'ils étaient continuellement disposés à souffrir, ou des tourmens qu'ils ont réelle-

ment endurés, sans terminer par-là leur carrière. Saint Hygin succéda à saint Télesphore; et à saint Hygin, saint Pie, puis le pape saint Anicet.

Hégésippe vint à Rome sous ce dernier pontife, qui mourut l'an 168. Il y demeura durant tout le pontificat de saint Soter, et jusqu'à celui de saint Éleuthère, qui commença l'an 177. Hégésippe avait passé du judaïsme à la foi chrétienne. Il écrivit en cinq livres ce qui était arrivé depuis la passion de Jesus-Christ jusques à son temps. On a perdu cet ouvrage, la première histoire ecclésiastique dont on fasse mention, et qui n'était qu'un recueil fort simple des traditions apostoliques, quoique l'auteur fût très-savant. Mais il s'était proposé pour modèle, la manière d'écrire des apôtres, aussi-bien que leur manière de vivre. Nous apprenons par les fragmens qu'Eusèbe nous en a conservés, que saint Hégésippe, car l'église l'honore de ce titre, avait étudié, en de longs et fréquens voyages, la doctrine et les maximes des diverses églises. Il trouva la plus exacte conformité entre ces usages et ce que les apôtres avaient enseigné. Depuis ces premières colonnes de l'église, dit-il, jusqu'à notre temps, il n'est aucun siége épiscopal qui n'ait gardé avec une inviolable fidélité ce que les prophètes ont prescrit et ce que le Seigneur a prêché.

L'empereur Antonin le pieux, après avoir donné la paix ou quelque relâche aux fidèles, mourut en 161, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait deux fils adoptifs, Marc-Aurèle, son neveu et son gendre, et Luce-Vère. Marc-Aurèle avait quarante ans, avec la sagesse et l'expérience convenables à cet âge. L'estime particulière dont on était prévenu pour lui, le fit reconnaître seul empereur; mais il fit voir à quel point il la méritait, en déclarant Vère son collègue. Ce fut pour la première fois que l'empire obéit à deux maîtres égaux. Le second ne régna que huit ans, au bout desquels il mourut, peu regretté par l'auteur

même de son élévation, qui déjà trouvait beaucoup de peine à réprimer les mauvaises inclinations de ce vicieux collègue.

Marc-Aurèle, l'un des plus grands empereurs et des philosophes les plus distingués qu'ait produit le paganisme, n'en était que plus attaché aux préjugés de religion dans lesquels on l'avait élevé. Il n'était pas sorti de l'enfance, qu'Adrien l'avait mis dans la compagnie des saliens consacrés à Mars. Il y passa par toutes les charges; et on lui fit un si grand mérite de son habileté à s'en acquitter, qu'il s'accoutuma lui-même à donner du prix et de la valeur à ces observances minutieuses. Il prétendait tirer son origine du roi Numa, et se piquait de lui ressembler par son attachement et son zèle pour l'ancienne religion des Romains. La philosophie stoïcienne qu'il professait, était à la vérité la plus conforme de toutes à la saine raison, mais en même temps la plus attachée à son sens propre, et la plus inflexible par rapport à tout ce qu'elle jugeait condamnable. Ce prince était encore animé contre le christianisme, par les impressions qu'il ne cessait de prendre dans ses fréquens rapports avec toutes sortes de philosophes, vertueux en propos, mais vains discoureurs, qui ne pouvaient souffrir la pureté des vertus évangéliques, supérieures à tous les efforts de leur ostentation. Ainsi sa clémence naturelle ne l'empêcha point de se montrer extrêmement dur, et même cruel, à l'égard des chrétiens. S'il ne rendit pas la persécution générale par des édits en forme, il donna lieu à de tyranniques vexations en plusieurs provinces.

Quadrat, proconsul d'Asie, fit exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre de Smyrne, Germanicus et dix autres chrétiens. Leur courage confondit les idolâtres, et le peuple se mit à crier dans son dépit : Qu'on extermine tous les ennemis des dieux, en commençant par leur chef Polycarpe.

Disciple de l'apôtre saint Jean, et préposé au

gouvernement de la florissante église de Smyrne, cet homme vraiment apostolique ne se bornait point à sa mission, pas même aux églises nombreuses de l'Asie, où il perpétuait les enseignemens et les usages qu'il tenait presque immédiatement du Seigneur. Il avait fait le voyage de Rome quelques années auparavant, quand il fut question du différent touchant le jour de la Pâque. Les progrès que fit Marcion dans cette capitale de l'univers, devenue aussi le premier siége de la religion, y rendirent la présence du saint docteur encore plus nécessaire que n'avait fait l'intérêt de la discipline.

Cet hérésiarque était d'autant plus séduisant, qu'il prenait une route opposée en apparence à tout ce qu'on avait vu jusque-là de faux docteurs. Il affectait la plus grande sévérité, obligeait ses sectateurs à s'abstenir par pénitence du vin et de la viande, à faire des jeûnes fréquens et rigoureux, à se présenter d'eux-mêmes au martyre. Il ne recevait aucun disciple, qu'il ne fît profession de continence, et condamnait absolument le mariage; se fondant sur la doctrine des deux principes, qui fut plus développée dans la suite par les manichéens, mais qu'il enseigna le premier. Par cette affectation d'austérité, il voulait faire oublier ce qui avait donné lieu à sa honteuse défection. Fils d'un saint évêque, il s'était fait chasser de l'église, pour un péché d'incontinence. N'en ayant pu obtenir le pardon aussi vîte qu'il voulait, il était allé jusqu'à Rome, où les trésors des satisfactions du Christ se dispensant avec plus d'abondance, il espérait de trouver plus de facilité à la réconciliation. Mais on ne put qu'y approuver la conduite d'un évêque plus sensible à l'honneur de l'église qu'aux impressions de la chair et du sang. Le dépit et le désespoir emportèrent le mauvais pénitent, qui menaça hautement de déchirer la religion pure où on le traitait avec cette rigueur.

D'abord il se fit disciple de Cerdon, de qui il emprunta les extravagans et sacriléges principes sur la nature et la division de la divinité, assez semblables à ceux de Valentin; puis il s'érigea lui-même en chef de parti. Entre ses disciples, le plus fameux fut Appelles, pareil en tout à son maître; engagé comme lui dans l'erreur par un péché d'incontinence, dont il ne put soutenir la pénitence humiliante, et comme lui de pécheur aveuglé devenu séducteur en chef. Ainsi que Marcion, il reconnaissait deux dieux, l'un bon et l'autre mauvais; mais il n'en faisait pas deux principes. Il prétendait au contraire que le mauvais avait été formé par le bon. Par rapport à Jesus-Christ, il enseignait que ce divin réparateur n'avait pas eu seulement l'apparence d'un corps, comme le soutenait Marcion, ni une véritable chair, comme le dit l'évangile; mais qu'en descendant des cieux, il s'était fait un corps céleste et aérien; et qu'en y remontant après sa résurrection, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris; de manière que l'esprit seul était retourné au sein de la divinité. Aussi niait-il la résurrection de la chair; il n'admettait au salut que les ames seules, et leur attribuait une différence de sexe; en sorte que les corps mêmes n'en avaient de déterminés que par les ames qui les animaient. Il donnait pour des révélations dignes du plus religieux respect, les rêveries d'une fille, nommée Philumène, qui se disait inspirée par un ange, et que l'on croit avoir été possédée. Malgré cette association aussi suspecte, il évita ou cacha si bien tout ce qui en pouvait résulter au préjudice de ses mœurs, que Rhodon, docteur catholique, qui confondit ses erreurs, le traite de vieillard vénérable par son âge et par sa manière de vivre. Ce docteur orthodoxe nomme encore Potius et Basilique, qui admettaient deux principes, à l'exemple de Marcion, et Syneros qui en admettait jusqu'à trois. Un jour que Rhodon poussait plus vivement la dispute con-

tre Appelles, ce malheureux vieillard, trouvant qu'il était trop tard pour changer, fut réduit à dire qu'il ne faut point examiner la religion ; que chacun doit persister dans celle qu'il a une fois embrassée, et que tous ceux qui auront mis leur espérance en Jesus crucifié, et qui auront opéré le bien, seront sauvés.

Pour en revenir à Marcion, il ne mettait que trop bien à exécution ses menaces contre l'église, quand saint Polycarpe se rendit à Rome. Ces docteurs si différens s'y étant un jour rencontrés face à face, l'hérétique demanda au saint s'il le connaissait. Oui, lui répondit-il, je te connais pour le fils aîné de Satan (1). Polycarpe avait tant de zèle pour la foi de l'église, que quand il entendait quelque propos contraire, il avait coutume de se boucher les oreilles, en se retirant avec précipitation et en s'écriant : A quels temps, ô mon Dieu! m'avez-vous réservé ? Valentin se trouvait à Rome en même temps que Marcion ; et l'autorité du saint évêque de Smyrne ramena au sein de la catholicité une foule de personnes que ces deux sectaires avaient perverties. Ils feignirent même d'abjurer leurs erreurs, et furent reçus dans l'église romaine, jusqu'à ce que manifestant leur hypocrisie, ils s'en firent chasser sans retour.

On conçoit par ce crédit et ces œuvres de saint Polycarpe, combien les fidèles étaient fondés à le regarder comme l'une des principales colonnes de la religion qu'ils haïssaient. Il quitta Rome dès que sa présence cessa d'y être nécessaire à l'église universelle, et il se trouva à Smyrne lorsqu'on y amena plusieurs chrétiens du voisinage pour les tourmenter. Ils le furent si cruellement, qu'ils excitèrent d'abord la pitié d'un bon nombre d'idolâtres. On les flagella avec tant de barbarie, qu'on découvrait tout le tissu de leurs veines et de leurs artères. Après quoi on les étendit nus et sanglans

(1) Iren. III, 5.

sur des coquilles pointues. Mais enfin la honte d'une atrocité dont chaque spectateur se rendait complice, changea tous les autres sentimens en dépit et en fureur, et alors l'assemblée demanda unanimement la mort du chef des chrétiens.

Le proconsul Quadrat donna des ordres pour chercher Polycarpe. Mais les fidèles qui s'y attendaient, avaient fait retirer l'évêque à la campagne, presque malgré lui : car rien ne l'intéressait plus dans le monde que le soin de son église. Dieu lui fit connaître ce qui devait lui arriver; et trois jours avant qu'il fût pris, il dit aux disciples qui l'accompagnaient, qu'il consommerait son sacrifice par le feu. Un vendredi soir, des cavaliers armés qui le cherchaient, se saisirent d'un jeune homme instruit du lieu de sa retraite, et ils le forcèrent par les tortures à les y conduire. On y arriva fort tard. Le saint était déjà couché. Toutefois il fut encore éveillé à temps pour se retirer dans un autre endroit. Mais croyant au-dessous de lui de défendre ainsi le terrain, et que le Seigneur voulait au contraire qu'il marquât un détachement exemplaire de la vie : Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il en se levant pour aller au-devant de ceux qui le poursuivaient. Ces émissaires, touchés de son âge vénérable et de la douceur avec laquelle il leur parla, se disaient avec étonnement : C'était bien la peine de venir en force et de tant courir pour arrêter ce bon vieillard. Il leur fit servir à souper; et pendant qu'ils mangeaient, il ne s'occupa que de la prière.

On le mit sur un âne pour le conduire à la ville. Chemin faisant, il rencontra un magistrat de Smyrne, nommé Hérode, qui le connaissant particulièrement, le prit dans son char, tâcha de l'engager à sacrifier, et à lui faire nommer l'empereur du nom sacré de Seigneur. Polycarpe fut quelque temps à délibérer, non sur la proposition de sacrifier, qu'il ne put ouïr sans horreur, mais sur le genre d'honneur qu'on lui voulait faire

rendre à César. Il répondit enfin : Je ne saurais faire ce que vous me conseillez ; voyant qu'on prenait le nom de Seigneur dans le sens qui ne convient qu'à l'Etre suprême, non comme un hommage des sujets envers leurs princes, et dont les chrétiens ne s'étaient jamais départis. A cette réponse inattendue, le magistrat changea sa bienveillance en une dureté brutale, fit descendre l'évêque de sa voiture avec tant de précipitation, que le saint se blessa à la jambe ; ce qui ne l'empêcha pas de suivre gaiement ses gardes, qui le menèrent droit à l'amphithéatre. Plusieurs témoins assurèrent depuis, que lorsqu'il y entra, ils entendirent proférer ces mots par une voix céleste : Polycarpe ne te démens pas.

Le proconsul, à qui on le présenta, lui dit du tribunal où il était assis, de ne pas se perdre imprudemment lui-même, dans un âge qui devait avoir la sagesse en partage ; puis il ordonna de jurer par la fortune de César, et de crier avec la multitude : Qu'on ôte les impies ; c'est-à-dire les chrétiens, dont on prétendait ainsi lui faire abjurer la doctrine. Le saint au contraire regardant d'un œil sévère le peuple idolâtre, et le montrant de la main, s'écria, les yeux levés au ciel : Otez ces impies. Le proconsul irrité, dit : Jure au plutôt, et maudis ton Christ. Le saint répondit en souriant : Il y a quatre-vingt-six ans que je sers ce bon maître, et n'en reçois que des faveurs : quelle odieuse ingratitude ne serait-ce pas de le blasphémer avec vous ! Et pourquoi vous fatiguer plus longtemps par des soins inutiles ? Vous feignez d'ignorer qui se suis. Je vous le déclare hautement : Je suis chrétien. Que si vous voulez savoir quelles sont les maximes des chrétiens, donnez-m'en le temps, et je vous épargnerai la honte d'opprimer des vertus que vous devez révérer. Le proconsul lui dit : Calme plutôt ce peuple, et le persuade. Le saint répliqua : Notre religion nous apprend à rendre sur la terre aux puissances établies de Dieu,

les déférences et les services qui dépendent de nous. Quant à ce peuple, la fureur qui le met hors d'état de profiter de ce que je lui dirais, le rend indigne de m'entendre. Le proconsul voulant faire montre de son pouvoir, le menaça des bêtes féroces et du feu. Ce qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à la gloire comme au courage du martyr.

Peu après, le crieur public dit par trois fois : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien. Toute la multitude, composée de païens et de juifs, répondit en tumulte : C'est le père des chrétiens, l'ennemi de nos dieux, le suborneur de l'Asie; qu'on le livre aux bêtes. Mais celui qui avait la police de la religion, dont les spectacles faisaient partie, représenta que cela ne se pouvait, les jeux venant de finir. Ils s'écrièrent donc qu'il le fallait brûler vif. En même temps ils coururent chercher du bois et des sarmens, dans les bains et sur les chantiers. Les juifs, à leur ordinaire, marquèrent plus d'empressement que les idolâtres. En peu de momens le bûcher se trouva prêt. Polycarpe ôta sa ceinture et ses principaux vêtemens. On le voulait attacher, suivant l'usage, avec des chaînes et des crampons : il leur fit entendre que la précaution était inutile, et l'on se contenta de lui lier les mains derrière le dos. Dieu tout-puissant, s'écria-t-il en regardant le ciel, père de Jesus-Christ notre Seigneur, par qui nous avons reçu le don de votre connaissance et de votre amour, je vous rends grâce de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure fortunés, où je dois participer au calice d'amertume de votre Fils, et au sort de vos martyrs qui se laissent dépouiller d'une vie périssable pour ressusciter à la vie éternelle. Accomplissez aujourd'hui ce que vous avez préordonné, et que je sois admis avec eux aux pieds de votre trône. Il achevait de parler, quand on alluma le bûcher. Les flammes formèrent comme une voûte autour de lui, sans le toucher, et il s'exhala du feu une odeur semblable à celle de l'encens et des plus doux

parfums. Les spectateurs restaient dans l'admiration, en observant la différente manière de mourir des chrétiens et des malfaiteurs. Cependant on fit donner au martyr un coup d'épée au travers du corps; et le sang jaillit avec tant d'abondance, qu'il éteignit le feu qui l'entourait.

Nous tenons toutes ces circonstances d'une lettre écrite par l'église de Smyrne à celle de Philadelphie en Phrygie. Elle ajoute que les infidèles ne permirent pas d'emporter le corps du saint; mais que le centenier, chargé de présider à l'exécution, le fit consumer après sa mort, de peur que les chrétiens ne l'adorassent, au lieu de Jesus-Christ. Insensés qu'ils étaient, ajoute l'auteur de cette lettre, de ne pas concevoir que si nous adorons Jesus-Christ, c'est uniquement parce qu'il est fils de Dieu; et que nous donnons simplement aux martyrs des marques d'amour et de révérence, à cause leur qualité d'imitateurs et d'amis de Jesus-Christ. Tel était dès-lors le sentiment de l'église sur les honneurs rendus aux martyrs et à leurs reliques, également éloigné de l'irrévérence et de la superstition. Le nom de saint Polycarpe doit être d'autant plus cher à l'église de France, qu'elle lui est originairement redevable de la foi, qu'il envoya prêcher dans les Gaules par saint Pothin, saint Irénée, et quelques autres de ses disciples.

Il nous reste une épître de cet illustre martyr, adressée aux chrétiens de Philippes, à laquelle saint Irénée rend témoignage dans son troisième livre contre les hérésies. Elle leur fut écrite, comme on l'a vu en son lieu, à l'occasion de saint Ignace d'Antioche, qui avait passé chez eux, en allant à Rome pour y consommer son martyre, et dont Polycarpe leur demandait des nouvelles, comme à des hôtes plus à portée d'en savoir. Mais ce récit n'occupe que la moindre partie de l'épître. A l'imitation des écrits des apôtres et de tous les grands hommes de ces temps sacrés, elle contient des instructions étendues pour tous les fidèles, par-

court tous les rangs et les états, pour apprendre à chacun ses devoirs ; et à tous en général, elle inspire la plus grande horreur des doctrines nouvelles et des hérétiques qui dogmatisaient alors. On eut tant de respect pour cette pièce touchante, qu'elle se lisait encore publiquement dans les églises d'Asie, trois cents ans après.

Un des plus célèbres martyres du même règne fut celui de sainte Félicité, immolée avec ses sept fils, comme autrefois Ste. Symphorose. Plusieurs monumens portent qu'elle souffrit sous l'empire d'Antonin. Mais il faut observer que les anciens donnent souvent à Marc-Aurèle le nom d'Antonin qui l'avait adopté. Félicité, dame de marque dans la ville de Rome, devint veuve, et consacra sa viduité au Seigneur, ne s'occupant que de sa sanctification et de celle de sa nombreuse famille. Cette conduite édifiait autant les fidèles, qu'elle irritait les prêtres du paganisme. Ceux-ci se soulevèrent contre les chrétiens, et persuadèrent à l'empereur que les dieux se trouvant offensés de la décadence de leur culte, il fallait, pour les fléchir et récupérer leurs anciennes faveurs, obliger les chrétiens célèbres, tels que Félicité, à leur offrir des sacrifices.

Le soin de cette affaire fut commis à Publius, préfet de la ville. Il employa sans succès la douceur et les menaces. L'esprit de Dieu, répondit la sainte, me rend supérieure à la séduction ; vous ne me vaincrez pas tandis que je respirerai ; et si vous m'ôtez la vie, la victoire que je remporterai en mourant me sera encore plus avantageuse. Le lendemain le préfet parut sur son tribunal, dans la place de Mars. Il fit amener Félicité avec ses enfans, et lui dit en leur présence d'avoir au moins pitié d'eux, si sa propre vie lui était indifférente. Elle répondit : La compassion à laquelle vous me portez, serait la cruauté la plus pernicieuse. Puis se tournant vers ses enfans, et de la main leur montrant les cieux : regardez là haut,

leur dit-elle, c'est là que Jesus-Christ vous attend avec ses saints qui nous en ont tracé la route. Montrez-vous fidèles à ce rémunérateur magnifique, et combattez avec un courage digne du prix qui vous est proposé.

Le préfet la fit souffleter en lui reprochant sa témérité. Il appela ses sept fils l'un après l'autre; et tous ayant confessé la foi avec la plus héroïque assurance, on les condamna à divers genres de mort. L'aîné fut fouetté cruellement, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. On assomma les deux suivans à coups de bâtons. Le quatrième fut précipité d'un lieu élevé. Les trois autres eurent la tête tranchée avec leur mère, qu'on exécuta la dernière pour faire éprouver à sa tendresse les douleurs de tous ses enfans.

Les saints Ptolomée et Lucius furent martyrisés sous le même règne. Ptolomée avait converti à Rome une femme dont le mari croupissait dans la plus infame débauche, et pour qui elle avait eu souvent de criminelles complaisances. Cette femme faisant enfin de sérieuses réflexions, et ne pouvant, ni corriger son époux, ni le réduire à ne rien exiger d'elle de contraire à sa conscience, elle se crut obligée de s'en séparer, et lui dénonça le divorce conformément aux lois romaines. Le mari, furieux, l'accusa de christianisme par-devant l'empereur. Elle présenta requête, demanda en premier lieu de régler ses affaires domestiques, et promit de répondre ensuite à l'accusation. Cet homme, irrité du délai, tourna son dépit contre Ptolomée, et le traduisit comme un chrétien zélateur, au tribunal d'Urbicius, qui le fit aussitôt arrêter par un centurion. Impatient dans sa vengeance, l'accusateur engagea cet officier à demander simplement à Ptolomée s'il était chrétien. Il connaissait, par sa femme, la candeur et la sincérité des fidèles, principalement sur cet article; et il ne trouva point de moyen plus facile que celui-ci, pour abréger les longueurs de la procédure.

En effet, Ptolomée confessa sans détour. Il fut aussitôt jeté dans une rigoureuse prison, où il souffrit néanmoins très-long-temps avant que le préfet portât la sentence capitale. Comme on conduisait enfin le martyr au supplice, un autre chrétien, nommé Lucius, qu'on présume d'un rang ainsi que d'un nom distingué, demanda au magistrat pourquoi il faisait périr un homme qui n'était convaincu d'aucune action punissable selon les lois, mais seulement d'être chrétien ; d'autant que cette rigueur s'écartait des principes d'humanité de plusieurs empereurs qui s'en étaient expliqués. Il paraît, dit pour toute réponse l'arrogant Urbicius, que tu es aussi de cette secte ; et Lucius ayant courageusement avoué qu'il était chrétien, il fut sur le champ, et sans aucune autre forme de justice, condamné à perdre la vie. Il survint un troisième chrétien, dont le nom n'est pas connu, et qui fut proscrit de la même manière.

Saint Justin était à Rome, où il avait même établi sa demeure. Il fut indigné d'un abus d'autorité si criant ; puisqu'il était formellement défendu de dénoncer un chrétien, précisément pour être chrétien, et qu'il était même ordonné d'en punir les délateurs. C'est pourquoi il composa une seconde apologie, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Luce-Vère, au sénat et au peuple romain. Mais il s'efforça sans succès de lever les vieux préjugés et de disculper les assemblées chrétiennes des horreurs dont on les flétrissait. Il demanda qu'au moins on laissât parvenir la vérité à la connaissance du public, et qu'on ne fît pas un crime à de malheureux accusés de prouver leur innocence. Ce qui fait croire que l'empereur avait défendu la lecture, non-seulement des écritures saintes, mais de tous les écrits des fidèles en faveur de leur religion. Notre doctrine, dit Justin, n'a rien qui doive ainsi la faire proscrire. Elle est bien différente des leçons d'Epicure, de Sotade, de Philénis, et d'autres semblables documens,

dont la lecture est permise à tout le monde. Philénis dont il est ici question, passait pour l'auteur d'un ouvrage de détail sur tous les raffinemens d'impudicité dans le commerce des femmes. Les poësies de Sotade étaient un répertoire d'infamies, dans un genre encore plus honteux.

La seconde apologie n'eut pas, à beaucoup près, le succès de la première. Marc-Aurèle avait un faible étonnant pour les philosophes de sa religion, hypocrites habiles qui abusaient de sa confiance pour assouvir leurs passions particulières. Crescent le cynique était le plus irrité contre Justin. Ils avaient eu ensemble une conférence, où l'orgueil du cynique n'eut pas lieu d'être satisfait. Le saint docteur en sentit d'abord les conséquences, puisqu'il annonça que Crescent lui procurerait la mort. Mais rien ne put l'empêcher de rendre témoignage aux vérités du salut. Il fut en effet dénoncé, et avec lui on arrêta plusieurs chrétiens, ses disciples ou ses coopérateurs.

Rustique, alors préfet de Rome, les fit comparaître au pied du tribunal, et les somma d'obéir aux ordres du souverain, en adorant les dieux. Justin prit la parole, et répondit qu'on n'était pas répréhensible pour obéir au Seigneur Jesus. A quel genre de science vous appliquez-vous, demanda Rustique, qui lui voyait le manteau et tout l'extérieur des philosophes? Justin répondit : J'ai longtemps cherché la vérité dans toutes les sectes philosophiques. A la fin je me suis mis au-dessus du préjugé qu'on avait contre les chrétiens, et j'ai trouvé cette perle inestimable chez eux. Rustique s'écria : Quoi! misérable, vous faites estime et profession de cette doctrine. Justin dit : Ce n'est point être philosophe que de ne pas s'attacher à la vérité par-tout où on la découvre. Le préfet lui demanda en quel lieu les chrétiens s'assemblaient. Le saint indiqua sa demeure particulière. Mais à l'ordre d'un magistrat qui abusait de son pouvoir contre le ciel d'où il émanait, il ne crut pas devoir mar-

quer tous les lieux d'assemblée des fidèles. Faisant donc diversion, et répondant au préfet en l'interrogeant lui-même : Imaginez-vous, lui dit-il, que nous nous assemblions toujours au même endroit? Notre Dieu n'est renfermé dans aucun lieu particulier. Il est immense, quoiqu'invisible; et comme il remplit toute l'étendue du ciel et de la terre, nous lui rendons en tout lieu l'honneur qui lui est dû. Enfin, ajouta Rustique, vous êtes donc chrétien? Justin répondit : Oui, je le suis. Incontinent le préfet interrogea les compagnons du saint confesseur, Cariton, Hierax, Péon, Evelpiste, Libérien, et une femme qui s'appelait Caritine. Chacun d'eux subit son interrogatoire particulier, et confessa la foi chrétienne avec la même intrépidité.

Le magistrat revenant encore à leur chef : Vous, Justin, lui dit-il, vous qui avez de la pénétration et l'esprit versé dans la philosophie, vous vous figurez donc qu'après avoir passé par les tourmens, vous monterez au ciel, et y trouverez le dédommagement de ce que vous aurez perdu sur la terre? Ce n'est point une imagination, dit Justin; mais je le sais d'une science si certaine, qu'elle exclut toute ombre de doute. Rustique dit : Laissons là toutes ces illusions, et venons au fait. Sacrifiez aux dieux, tous tant que vous êtes, ou je vous fais expirer dans les supplices. Tous répondirent : Hâtez-vous d'en venir à l'exécution; nous sommes chrétiens, nous ne sacrifierons point aux idoles, et nous ne souhaitons rien avec plus d'ardeur, que de souffrir pour le nom de Jesus-Christ. Le préfet dit enfin : Que ceux qui ont refusé de sacrifier aux dieux, soient battus de verges, puis décapités. Les saints martyrs bénirent Dieu de cette faveur; et la sentence fut exécutée à la lettre sur Justin même, quoique citoyen romain.

Il nous reste des écrits de saint Justin, outre ses deux apologies de la religion, la seconde par-

tie de son traité de l'unité de Dieu, intitulé *la Monarchie ;* deux discours pour engager les gentils à embrasser le christianisme, et presque tout son dialogue intéressant avec le juif Triphon. C'est un traité de controverse contre les juifs, où il est à remarquer que, selon son auteur, les observances légales n'étaient pas encore universellement rejetées, comme nuisibles au salut, quand il le composa, c'est-à-dire, peu après sa première apologie, sous l'empire d'Antonin. L'authenticité des autres ouvrages qui portent le nom de saint Justin, est justement suspecte, même de la lettre à Diognète, qui n'en est ni moins belle, ni moins utile à la religion, et qui paraît encore antérieure aux écrits de ce saint docteur.

On peut néanmoins regarder saint Justin comme le premier ou le plus ancien des pères de l'église, après les disciples du Sauveur et des apôtres. Quoiqu'il eût donné beaucoup de temps à la philosophie profane, il parle de nos mystères avec une exactitude remarquable entre les auteurs de cette première antiquité ; et il entend bien les écritures, excepté ce qui concerne le règne du Messie, qu'il prend dans le sens de ces millénaires qui ne favorisaient point la corruption des mœurs. Il donne aussi dans de fausses opinions sur la nature des anges et des démons. Par rapport au mystère de la Trinité, il use d'expressions qui paraissent singulières. En observant néanmoins la suite des choses avec attention, on reconnaît qu'il n'a prétendu que revêtir de termes philosophiques la doctrine que l'église a constamment enseignée. Ce pieux et solide écrivain néglige assez habituellement les ornemens et l'élégance de la diction ; mais il ravit ses lecteurs par l'éclat de la lumière, avec lequel il leur présente la vérité. Ainsi, quoique extrêmement persuasifs, pleins de force et d'instruction, ses discours sont bien plus marqués au coin du philosophe qu'à celui de l'orateur. Il paraît avoir eu peur de corrompre la beauté simple et naturelle

de la philosophie, par des couleurs empruntées de la rhétorique. Son caractère propre est une science profonde des matières philosophiques, avec une vaste érudition et une ample connaissance de toutes sortes d'histoires. Comme depuis son baptême sur-tout il avait beaucoup plus étudié les maximes des prophètes, suivant l'expression de saint Basile, que les préceptes d'Isocrate ou de Démosthène; il se rencontre souvent dans son style un certain genre de digressions, et des endroits rompus, qui demandent un grande application pour être bien saisis.

Mais tandis que ces talens supérieurs donnaient à l'univers un spectacle aussi édifiant, l'ostentation fournit un exemple bien étrange de l'excès où elle peut se porter. Un homme singulier, s'il en fut jamais, Pérégrin, en poussa l'extravagance jusqu'à se brûler publiquement aux jeux olympiques (1). Né à Parium dans la Troade, il en avait été banni pour cause d'adultère et pour d'autres crimes encore plus infames. On dit encore qu'il avait étouffé son père, qui à son gré vivait trop long-temps. Cherchant un endroit où son déshonneur n'eût pas pénétré, il alla en Palestine, se fit chrétien, et se déguisa si habilement, qu'il parvint aux places mêmes de confiance parmi les fidèles. Sa réputation le fit emprisonner pour la foi, et il soutint parfaitement cette épreuve. Les frères le visitaient, passaient les nuits avec lui, et lui faisaient trouver l'abondance dans les prisons. Quelques églises d'Asie envoyèrent des députés pour le consoler et lui fournir de nouveaux secours. Enfin il amassa beaucoup d'argent, par le moyen de la persécution. Le gouverneur de Syrie, qui faisait cas des mœurs philosophiques, crut les reconnaître dans Pérégrin, au mépris qu'il faisait de la mort; et il lui rendit la liberté, en lui défendant néanmoins de rester dans son gouverne-

(1) Luc. *de morte Peregr.* A. Gell. XII, 11.

ment. Il se mit donc à voyager, faisant une profession éclatante de la philosophie qui lui avait si bien réussi, et portant, à l'imitation des philosophes de ce temps-là, le manteau, les cheveux longs, le bourdon et la besace.

Il comptait sur la charité libérale des chrétiens qu'il trompait encore. Mais ils reconnurent enfin, sous son extérieur affecté, une ame sans religion et un hypocrite sacrilége qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fût chassé par le préfet; ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvait s'assurer d'un bon accueil, et il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûlerait publiquement. Il voyait le terme fort éloigné, et se flattait peut-être que dans l'intervalle il surviendrait quelque incident propre à le dégager de sa promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole et amateur des choses extraordinaires croyait devoir à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal arriva, les conjonctures demeurant les mêmes. Les disciples de Pérégrin se partagèrent dans leurs avis : quelques-uns opinaient à prolonger le plus long-temps qu'il serait possible les jours d'un homme si précieux ; les autres voulaient absolument qu'il y allât de son honneur de donner l'exemple

l'exemple du mépris de la vie avec tout l'éclat qu'il avait promis ; et cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour cette bizarre tragédie, il harangua publiquement sur la mort ; mais le très-grand nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement pour l'exemple que pour les moralités de l'orateur qui commençait à trembler, on lui cria de toute part qu'il était temps de procéder à son sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant il tomba malade ; et comme il marquait beaucoup d'impatience dans la douleur, son médecin railla cette faiblesse dans un homme qui avait témoigné tant d'envie de mourir. Mais quelle gloire, répliqua Pérégrin, de finir par une maladie, comme le commun des mortels ? Et le reproche faisant prendre le dessus à sa vanité, il protesta qu'il se brûlerait la nuit suivante. Tout le monde accourut. Pérégrin dresse un grand bûcher, paraît après minuit, une torche à la main, et suivi de tous ses disciples. Il allume lui-même le bûcher, quitte sa besace, son manteau et son bâton, prie les dieux à voix haute de se rendre propices ; et ayant jeté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. L'enthousiasme qu'il avait communiqué aux spectateurs était si grand, que Lucien, le témoin et l'historien de toutes ces particularités, en ayant voulu faire des plaisanteries, manqua d'être assommé par la multitude.

Le même Lucien nous a conservé l'histoire d'Alexandre de Paphlagonie, que nous rapporterons encore, comme plus capable que toutes les réflexions de faire sentir la différence de nos martyrs et de nos thaumaturges, à leurs vains antagonistes. Alexandre fit d'abord le magicien, et courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachait que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors

dans sa province ; et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeait à sa fantaisie. Il avait de l'esprit, du savoir-faire et de l'intrigue, et sur-tout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'était pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent, qu'il tenait caché dans un œuf ; en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal était d'une privauté admirable, et faisait mille tours amusans. Il n'en fallut pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices et des dons précieux ; on lui éleva des statues d'argent ; on accourut de toute part pour entendre ses oracles ; car il fallait bien qu'on rapportât quelque chose pour tout ce qu'on lui présentait.

Le préfet du prétoire eut la faiblesse d'y envoyer lui-même, afin de consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetterait un lion dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien de moins que sa mort pour arrêter la superstition ; d'autant plus qu'il avait assuré qu'il vivrait cent ans, et qu'il mourut à soixante-dix, de la manière la plus triste et la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

L'extravagance impie de Montan, quoiqu'instruit dans la foi chrétienne, ne fut guère différente. Cet eunuque du bourg d'Ardaban en Phrygie, désirait ardemment la prélature, malgré son défaut naturel et sa qualité de néophyte qui l'en excluaient. Par-là il donna entrée au démon, dont il fut réellement possédé. Transporté hors de lui, sans savoir par quelle impulsion, il se mit à proférer des choses tout-à-fait extraordinaires. Ses ad-

mirateurs, qui étaient de grossiers Phrygiens, l'encourageaient, en criant que le Saint-Esprit pouvait seul parler de la sorte. Au séducteur se joignirent deux femmes débauchées et possédées aussi-bien que lui. Elles se nommaient Prisque ou Priscille, et Maximille. Elles étaient riches; et se servirent avantageusement d'un moyen toujours efficace sur tout prosélyte sans principes. Comme leur maître, elles parlaient hors de sens et de propos, avec un enthousiasme plein de fanatisme. Le premier usage qu'elles firent des dons prétendus de l'Esprit-Saint, ce fut de violer la loi divine en quittant leurs maris.

Montan se préférait, avec ses prophétesses, à tous les anciens prophètes et aux saints apôtres. Il se vantait d'avoir seul reçu la plénitude de l'esprit de Dieu, ou le Paraclet promis par le Rédempteur. Ses sectateurs lui donnaient même le nom divin de Paraclet, et le faisaient passer pour la troisième personne de la Trinité. Ils portaient l'impiété jusqu'à soutenir que Dieu n'ayant pu sauver le monde par Moyse, par les prophètes, ni même par l'incarnation du Verbe, il était descendu, par le Saint-Esprit, dans Montan, Priscille et Maximille.

Affectant une sévérité de morale conforme à l'orgueil de ces prétentions, les montanistes poussaient en tout la rigueur au delà des préceptes évangéliques, et n'admettaient presque point de pécheurs à la pénitence. Ils avaient donné le nom de Jérusalem à la petite ville de Pépuse en Phrygie, où ils dominaient, et où ils attiraient un monde infini. Là ils avaient des receveurs qui levaient de véritables impôts, sous le nom d'oblations, et l'on soumettait à ces exactions les veuves mêmes et les orphelins d'une indigence à être exempts des charges de l'état. Tout était justifié, parce que cet argent passait aux docteurs de la secte, dont on avait grand soin de fortifier le zèle par la bonne chère. Plusieurs saints évêques voulurent chasser les malins esprits qui possédaient Priscille et Maxi-

mille ; mais leurs partisans intéressés ne le souffrirent jamais. Il se tint donc, en divers endroits de l'Asie, des assemblées ecclésiastiques, où, après un mûr examen, les réfractaires opiniâtres furent solennellement condamnés, Montan déclaré coupable d'hérésie, et chassé de l'église avec tous ses sectateurs. Il passe pour constant que lui et Maximille, cédant aux impulsions du malin esprit, s'étranglèrent de leurs propres mains. Leur mort ne mit pas fin à la secte, qui subsista long-temps après ses auteurs.

Elle séduisit des génies du premier ordre, à qui nous allons bientôt voir remplir dans l'église les offices les plus importans, et signaler même leur zèle contre les hérésies. Mais à quels écarts l'esprit humain n'est-il pas exposé, quand il juge de la doctrine, moins par les règles fixes de l'autorité ecclésiastique que sur l'appareil toujours si suspect d'un rigorisme imposant? Comme cette secte avait pris naissance en Phrygie, on la nomma l'hérésie phrygienne, ou cataphrygienne, c'est-à-dire, selon les Phrygiens; et elle se divisa en une multitude de branches, comme tout ce qui n'a rien de fixe dans ses principes.

Il y avait des montanistes attachés à Proculus ou Proclus, d'autres à Eschine, d'autres encore à une certaine Quintille, prophétesse dans le goût de Priscille et de Maximille. Ceux-ci poussaient l'artifice de la séduction jusqu'à admettre les femmes à la prêtrise et à l'épiscopat; ne voulant pas qu'on eût aucun égard, pour les ordres, à la différence des sexes. Plusieurs se distinguaient seulement par un cérémonial ridicule, par les noms bizarres d'artotyrites, de passalorynquites : dénominations analogues à leur rit, qui consistait à offrir dans leurs mystères du fromage avec du pain, ou à mettre le doigt sur le nez et dans la bouche en priant. Les esquinistes ajoutaient aux erreurs de Montan, la confusion des personnes de la Trinité, que Sabellius répandit ensuite avec beaucoup plus

d'éclat et de scandale, et dont un certain Praxéas avait été le premier auteur. C'est précisément en ce sens qu'il faut prendre ce que dit saint Patien, que cet hérétique fut le docteur des cataphryges. Car ni Praxéas, ni Théodote, compté aussi par Patien entre les docteurs montanistes, ne paraissent pas avoir été de cette secte, dont quelques partisans pouvaient combattre d'ailleurs la divinité de Jesus-Christ.

Pour Théodote de Byzance, dont il est ici question, il renouvela les impiétés de Cérinthe et d'Ebion contre le Verbe incarné ; et quoique simple corroyeur, ses erreurs eurent de grandes suites, parce qu'en effet il était savant. Arrêté pendant la persécution, avec plusieurs autres chrétiens qui endurèrent le martyre, il se déshonora par une lâche apostasie. Après quoi, ne pouvant supporter les reproches qu'on lui en faisait, il s'enfuit à Rome, où il comptait se cacher. Mais on le reconnut, et on lui demanda de toute part, comment un homme si bien instruit avait pu trahir la vérité. Jaloux d'un malheureux point d'honneur, il inventa un moyen de défense encore plus misérable. Il publia qu'il n'avait pas renié Dieu, mais seulement un homme. Quel homme, lui dit-on? Jesus-Christ, répondit-il, qui n'est, comme nous, qu'homme par nature. Il trouva des gens qui l'appuyèrent, et à qui l'on donna le nom grec d'aloges, comme à des sectaires qui rejetaient le Verbe. Ils avançaient que les plus anciens maîtres de la religion, et même les apôtres, avaient reçu et transmis cette doctrine, et qu'elle s'était conservée jusqu'au temps du pape Victor, le treizième des souverains pontifes; mais que Zéphirin, son successeur, avait corrompu la vérité. C'est ce que dit un auteur de ce temps-là, au rapport d'Eusèbe, témoin non suspect en cette matière. Cet ancien, dont on ne sait pas le nom, ajoute qu'ils avaient contre eux, outre les divines écritures, les écrits d'un grand nombre de frères plus anciens que Vic-

tor ; et à cette occasion il établit contre les hérétiques et les gentils, que Jesus-Christ est Dieu et homme tout ensemble.. Combien, dit-il, avons-nous de cantiques et d'hymnes composés dès le commencement par les fidèles, qui chantent que Jesus-Christ est le Verbe de Dieu et Dieu lui-même ? Comment donc est-il possible que le sentiment de l'église se trouvant enseigné depuis tant d'années, on ait prêché jusqu'à Victor ce que nos adversaires prétendent ? Et comment ne rougissent-ils pas de faire cette imputation au pontife même, qui excommunia le corroyeur Théodote, le maître et le père de ces apostats ?. Mais à quelle fin citent-ils les anciens monumens et les divines écritures ; eux qui méprisent ces règles de foi, et qui font beaucoup plus de cas d'Euclide, d'Aristote, de Théophraste, ou même de Gallien ? Ils se servent des inventions païennes pour établir leurs opinions, et la subtilité des impies pour corrompre la simplicité des écritures, sous prétexte de les corriger. Or, pour les convaincre de ce que je dis, il ne faut que comparer ensemble leurs divers exemplaires. Qu'auront-ils à répliquer, puisque ces différentes copies sont écrites de leurs mains ? Ce n'est pas ainsi qu'ils ont reçu les écritures de la main de ceux qui les ont instruits dans le sein de l'église. Ils ne sauraient montrer les originaux d'où ils ont tiré ces copies. Ainsi confondait-on dès-lors les dogmatiseurs téméraires, qui prétendaient que la foi chrétienne n'avait pas été constamment la même depuis son origine.

Il y eut un autre Théodote, postérieur à celui de Byzance, et de la même opinion touchant Jesus-Christ, dont il ne faisait aussi qu'un pur homme. Il le disait même inférieur à Melchisédec ; parce qu'on lit dans les Pseaumes : Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédec. Là-dessus bâtissant tout son burlesque système, il érigeait Melchisédec en une vertu céleste, l'avocat et l'intercesseur des anges, comme Jesus-Christ l'était des hommes. Il

le mettait encore au-dessus de Jesus-Christ, conçu néanmoins, selon cet hérétique, du Saint-Esprit et de la sainte Vierge; parce que Melchisédec est sans père, sans mère, sans généalogie. Il lui appliquait en conséquence ce que le prophète dit du fils de l'Eternel; qu'on ne peut comprendre ni son commencement, ni sa fin. On nomma melchisédiciens, les sectateurs de ce second Théodote, qui était changeur de profession. Praxéas, dont nous avons déjà dit un mot, fut l'auteur de la secte des patripassiens, ainsi nommés, de ce qu'ils attribuaient au Père comme au Fils, la passion et les souffrances de la croix. On les appela aussi monarchiques; parce que pour n'admettre qu'un principe, ils ne mettaient en Dieu qu'une seule personne.

Hermogène, peintre aussi-bien que philosophe, donna plus de carrière encore aux saillies de son imagination. Il avait professé la doctrine de l'église; mais il la quitta pour celle des stoïciens qu'il enlumina de toutes ses idées pittoresques. Il soutint que la matière était non-seulement éternelle, mais increée; que les démons seraient un jour réunis à ce genre de substance, peu différent des esprits; et par une extravagance tout-à-fait originale, que le corps de Jesus-Christ était dans le soleil. Il dogmatisa en Afrique. En Galatie, Hermias et Seleucus soutinrent la même opinion de la matière coéternelle à Dieu, avec toutes les conséquences qui en dérivent nécessairement. La folle impiété que nous avons vu reproduire de nos jours avec une effronterie encore moins concevable; savoir, que l'ame de l'homme n'est qu'un feu ou un air subtil, ils en faisaient un des points capitaux de leur système, à quoi ils ajoutaient que les anges l'avaient créée; cette création improprement dite, qui ne consistait plus à faire quelque chose de rien, mais seulement à varier les modifications d'une substance préexistante, ne passant point dans leur système le pouvoir ou l'industrie

de ces premières intelligences. A des ames d'air ou de feu, ils ne trouvaient pas qu'un baptême d'eau pût convenir. C'est pourquoi il rejetaient notre baptême, et ils s'autorisaient pour cela de cette parole de saint Jean : Il vous baptisera par l'esprit et par le feu. Ils disaient encore que ce monde était l'enfer, et qu'il n'y avait point d'autre résurrection que la génération naturelle.

Tant d'impiétés et de folles erreurs animèrent le zèle des pieux et savans hommes, capables d'empêcher les progrès de la séduction. Il paraît que c'est à l'hérésie des montanistes, ou à l'envie de prévenir les suites de leur séduisant rigorisme, que nous sommes redevables de l'épître de saint Denys, évêque de Corinthe, adressée à l'église d'Amastride en Paphlagonie. Il y exhorte les évêques du Pont, dont la Paphlagonie faisait partie en ce temps-là, à recevoir avec bonté tous les pécheurs qui voudraient faire pénitence ; et il tâche de communiquer par une lettre tout son esprit de douceur et de condescendance à saint Pynite, évêque de Gnosse dans l'île de Crête. Ces deux grands hommes, très-éloquens, très-éclairés l'un et l'autre, ne convenaient pourtant pas absolument dans les conséquences tirées des mêmes principes. Pynite répondit ; et après avoir témoigné beaucoup d'estime pour Denys et sa lettre, il l'exhorta de son côté à donner à son peuple une nourriture plus solide, c'est-à-dire, des instructions d'une perfection plus relevée, de peur qu'en leur administrant trop long-temps le lait de l'indulgence, jamais il ne les vît sortir de leur enfance spirituelle. La providence, en faisant rendre un culte public à ces deux saints, a voulu mettre également en recommandation, et la sage douceur qui craint d'autoriser l'austère hypocrisie des hérétiques, et le zèle qui appréhende qu'on ne manque aux vertus indispensables et nécessaires, si l'on ne s'efforce d'atteindre à celles qui sont éminentes : marches différentes ; mais qui ont l'une et l'autre l'esprit de

Dieu pour guide, lorsqu'elles se contiennent dans les bornes posées par l'église.

Saint Denys écrivit d'une manière également édifiante, non-seulement aux fidèles de Gortyne, aux églises de Lacédémone et d'Athènes, qui faisaient un objet propre et direct de zèle pour un évêque de Corinthe, en sa qualité de métropolitain d'Achaïe, qu'il semble avoir eue dès-lors; mais il employa sa plume à prémunir contre les erreurs de Marcion, les fidèles de Nicomédie, ville capitale de la Bithynie et des plus importantes par sa position, où l'on verra dans le siècle suivant les empereurs établir leur séjour. Enfin la septième des épîtres de saint Denys, nommées catholiques pour les distinguer d'une lettre particulière écrite à sa sœur sainte Chrysophore, est adressée aux Romains et au souverain pontife saint Soter, qu'il remercie des aumônes envoyées aux Corinthiens, ainsi que de l'instruction pontificale qu'il y avait jointe. Denys la compare à l'épître anciennement reçue du pape saint Clément, et dit que ces deux monumens respectables sont en une vénération qui ne finira jamais. Les plaintes amères que fait le saint évêque de Corinthe, sur ce que les hérétiques corrompaient ses propres écrits pour accréditer leurs erreurs, sont un témoignage de la réputation dont jouissaient dans l'église, et les écrits, et l'auteur. Saint Jérôme dit qu'il montra avec autant d'érudition que d'éloquence, de quels philosophes chaque hérésie avait tiré son venin. On peut également voir ici d'où tirent le leur les incrédules parés aujourd'hui du nom de philosophes : et tel est l'avantage que doit procurer au vrai fidèle l'exposition de tant d'erreurs ou d'absurdités, qui ne produirait que l'ennui sans ce point de vue.

Saint Méliton, évêque de Sardes, ne s'illustra pas moins en Asie par une multitude d'ouvrages, dont il ne nous reste malheureusement que des fragmens. Il dressa un catalogue des livres sacrés,

le premier qu'on trouve dans les écrivains ecclésiastiques : dénombrement exact, quant à l'objet de l'auteur, qui se proposait de faire connaître aux chrétiens de son temps, quel était le canon des juifs, et non pas quel était celui des différentes églises par rapport aux livres de l'ancien testament. Méliton adressa aussi à l'empereur une requête, tendant à défendre les chrétiens contre les emportemens tumultueux des peuples, qui sans ordres précis faisaient souvent une multitude de martyrs. Il y réclame l'humanité et la sagesse de Marc-Aurèle, en faveur d'une portion aussi précieuse de ses sujets, que les sincères adorateurs du vrai Dieu; et il lui fait observer qu'entre les maîtres de Rome il n'y avait que deux tyrans odieux, Néron et Domitien, qui eussent encore publié des édits contre la religion chrétienne.

Dans le même temps Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, et Athénagore, firent chacun l'apologie du christianisme. Celle d'Athénagore fut la plus célèbre. C'était un savant athénien qui avait passé, comme tant d'autres, de la philosophie au christianisme, et qui profita de la réputation acquise à ses talens, pour rendre les vertus chrétiennes recommandables, nonobstant la calomnie la plus effrénée. Cette pièce, ainsi que le beau traité du même auteur sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit et de raison, d'une éloquence noble, d'une érudition bien ménagée, et l'on y trouve un développement également exact et profond de nos plus sublimes mystères.

On ne saurait dire si tant de lumières firent une grande impression sur l'esprit de l'empereur. Mais il arriva peu d'années après un fait singulier et merveilleux, dont l'effet n'est pas incertain. Marc-Aurèle faisait la guerre aux Germains et aux Sarmates (1). Les Quades, l'une de ces nations, l'engagèrent dans les montagnes arides de la Bohème,

(1) Eus. *Chron. an.* 174; Dion. *Epitom. in M. Aurel.*

où son armée se trouvant comme bloquée, durant la chaleur la plus insupportable, elle courut risque de périr toute entière par la soif. Il y avait beaucoup de chrétiens dans l'armée romaine, la plupart de Mélytine en Arménie, ou des environs. Ils se mirent en prière, à la vue de l'ennemi qui en plaisanta, et crut ce moment favorable pour livrer la bataille. Mais bientôt il conçut d'autres pensées. Le ciel se couvre des nuages, une pluie abondante tombe du côté des Romains; tandis que les barbares sont en butte à une grêle meurtrière et aux traits redoublés de la foudre qui écrase des bataillons entiers. Le trouble et l'effroi en firent passer plusieurs du côté des Romains. L'armée barbare fut entièrement dissipée; et tout le monde, sans exception, regarda cet événement comme un miracle. On en voulut perpétuer le souvenir par un monument magnifique; et l'on voit encore aujourd'hui la représentation de ce prodige dans le bas-relief de la colonne antonienne érigée en ce temps-là. Il est vrai que le vulgaire en fit honneur aux faux dieux : mais l'empereur plus équitable donna à la légion de Mélytine, qui avait obtenu cette faveur du ciel, le nom de légion fulminante; et il attribua formellement ce bienfait aux prières des chrétiens dans des lettres qui existaient encore du temps de Tertullien, et que Marc-Aurèle avait écrites au sénat. Il défendit très-sévèrement pour la suite les délations contre les sectateurs de la religion chrétienne.

Cela n'empêcha point que trois ans après il ne s'élevât contr'eux des émotions populaires en plusieurs contrées, principalement dans les Gaules, où l'on voyait dès-lors des églises florissantes. La foi y avait été portée dès le premier siècle par les disciples des apôtres. En effet, on ne saurait croire que ces belles régions contiguës à l'Italie, où se trouvait établi le siége pontifical, ayent échappé au zèle de Pierre qui envoyait de tous côtés prê-

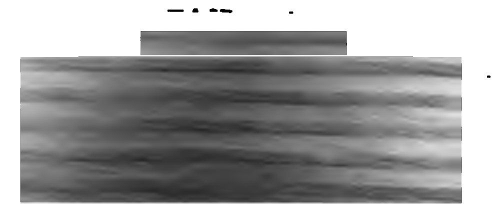
le premier qu'on trouve dans les écrivains ecclésiastiques : dénombrement exact, quant à l'objet de l'auteur, qui se proposait de faire connaître aux chrétiens de son temps, quel était le canon des juifs, et non pas quel était celui des différentes églises par rapport aux livres de l'ancien testament. Méliton adressa aussi à l'empereur une requête, tendant à défendre les chrétiens contre les emportemens tumultueux des peuples, qui sans ordres précis faisaient souvent une multitude de martyrs. Il y réclame l'humanité et la sagesse de Marc-Aurèle, en faveur d'une portion aussi précieuse de ses sujets, que les sincères adorateurs du vrai Dieu; et il lui fait observer qu'entre les maîtres de Rome il n'y avait que deux tyrans odieux, Néron et Domitien, qui eussent encore publié des édits contre la religion chrétienne.

Dans le même temps Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, et Athénagore, firent chacun l'apologie du christianisme. Celle d'Athénagore fut la plus célèbre. C'était un savant athénien qui avait passé, comme tant d'autres, de la philosophie au christianisme, et qui profita de la réputation acquise à ses talens, pour rendre les vertus chrétiennes recommandables, nonobstant la calomnie la plus effrénée. Cette pièce, ainsi que le beau traité du même auteur sur la résurrection des morts, est pleine d'esprit et de raison, d'une éloquence noble, d'une érudition bien ménagée, et l'on y trouve un développement également exact et profond de nos plus sublimes mystères.

On ne saurait dire si tant de lumières firent une grande impression sur l'esprit de l'empereur. Mais il arriva peu d'années après un fait singulier et merveilleux, dont l'effet st pas incert
Aurèle faisait la guer Ger
mates (1). Les Qua
gagèrent dans le

(1) Eus. Ch





n d'un lecteur judicieux, et rien qui prête
l'une histoire suivie, si ce n'est pour l'église
on.
le milieu du second siècle, une troupe
d'ouvriers évangéliques fut envoyée dans
ules par le saint siége. Saint Pothin en était
f. Disciple de saint Polycarpe qu'il accom-
sans doute à Rome dans le voyage qu'y fit ce
ur apostolique l'an 158, il passa d'Italie en
, et se fixa à Lyon qui en était dès-lors une
les plus considérables. Il y annonça Jesus-
avec succès, et y forma en peu de temps une
nombreuse, dont il fut le premier évêque.
compagnons travaillèrent en même temps à
ne, dont l'église fondée par saint Crescent se
rait dans un besoin pressant de secours. Les
s éclatans de la parole du salut attirèrent
tion, et bientôt allumèrent la jalousie des
res. Ils n'attendaient qu'une occasion pour
r avec avantage, quand les jeux qu'on célé-
Lyon tous les cinq ans la fournirent.
commença par rendre les chrétiens odieux,
ur imputant les crimes les plus exécrables.
onséquence, on leur interdit l'entrée des édi-
publics et même des maisons particulières
s que les leurs (1). Ces vexations furent ac-
agnées de sanglans outrages. On insultait les
s par-tout où ils paraissaient, on les frappait
une brutalité grossière, on pillait leurs fonds
urs effets. Mais comme ils n'opposaient que la
eur et la patience, leurs ennemis trouvèrent
de goût à provoquer des gens qui ne se défen-
t pas, et ils crurent mieux satisfaire leur
nité en les traduisant devant les tribunaux.
qu'on interrogea sur la religion, la confessè-
avec courage, et on les resserra étroitement
à l'arrivée du président de la province qu'on
..'on les lui eut présentés, il

(1) ...ien. et Lugd.; Eus. Hist. IV, init.

cher l'évangile. On ne le présume pas davantage de l'activité de l'apôtre des nations, ce coopérateur fidèle du prince des apôtres. Aussi saint Epiphane assure-t-il expressément que les disciples de Paul, entr'autres Crescent et Luc, prêchèrent dans le pays des Gaulois : ce qui ne peut s'entendre de la Gaule Cisalpine, qui ne portait plus ce nom du temps de ce père, ni des colonies asiatiques des Gaulois, comme il s'en explique clairement, ainsi que Théodoret.

Saint Crescent fut le premier évêque de Vienne, suivant les traditions respectables de cette église, où l'on ne trouve ni anachronismes, ni contradictions, ni aucuns faits démentis par nos monumens sûrs, rien enfin qui ne porte l'empreinte de la vénérable antiquité, et ne soit digne d'être cru. On douterait avec encore moins de raison que saint Trophime eût été envoyé dans les Gaules par saint Pierre, et y eût fondé l'église d'Arles, même avant celle de Vienne. Toute la Gaule sait (disaient les évêques suffragans de ce premier siége, du temps du pape saint Léon, en écrivant à ce docte pontife), et l'église romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville de nos contrées, a mérité de recevoir du prince des apôtres saint Trophime pour évêque, et que de cette illustre cité le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces.

Voilà tout ce que nous avons de positif sur la première ancienneté du christianisme dans notre nation. On ne prétend pas pour cela que la foi n'ait été prêchée ou établie dès le premier siècle que dans les provinces d'Arles et de Vienne. Elle ne fit, disent les meilleurs écrivains, que des progrès assez lents parmi les Gaulois dans ce premier âge : ce qui suppose qu'elle y fut au moins annoncée. Dès le temps de saint Irénée, selon le témoignage même de cet illustre docteur, il y avait déjà plusieurs églises établies parmi les Celtes et dans les deux Belgiques. Mais avant le troisième siècle, on trouve très-peu de particularités qui méritent l'at-

tention d'un lecteur judicieux, et rien qui prête au fil d'une histoire suivie, si ce n'est pour l'église de Lyon.

Vers le milieu du second siècle, une troupe illustre d'ouvriers évangéliques fut envoyée dans les Gaules par le saint siége. Saint Pothin en était le chef. Disciple de saint Polycarpe qu'il accompagna sans doute à Rome dans le voyage qu'y fit ce docteur apostolique l'an 158, il passa d'Italie en Gaule, et se fixa à Lyon qui en était dès-lors une ville des plus considérables. Il y annonça Jesus-Christ avec succès, et y forma en peu de temps une église nombreuse, dont il fut le premier évêque. Ses compagnons travaillèrent en même temps à Vienne, dont l'église fondée par saint Crescent se retrouvait dans un besoin pressant de secours. Les progrès éclatans de la parole du salut attirèrent l'attention, et bientôt allumèrent la jalousie des idolâtres. Ils n'attendaient qu'une occasion pour éclater avec avantage, quand les jeux qu'on célébrait à Lyon tous les cinq ans la fournirent.

On commença par rendre les chrétiens odieux, en leur imputant les crimes les plus exécrables. En conséquence, on leur interdit l'entrée des édifices publics et même des maisons particulières autres que les leurs (1). Ces vexations furent accompagnées de sanglans outrages. On insultait les fidèles par-tout où ils paraissaient, on les frappait avec une brutalité grossière, on pillait leurs fonds et leurs effets. Mais comme ils n'opposaient que la douceur et la patience, leurs ennemis trouvèrent peu de goût à provoquer des gens qui ne se défendaient pas, et ils crurent mieux satisfaire leur malignité en les traduisant devant les tribunaux. Ceux qu'on interrogea sur la religion, la confessèrent avec courage, et on les resserra étroitement jusqu'à l'arrivée du président de la province qu'on attendait. Aussitôt qu'on les lui eut présentés, il

(1) *Ep. Martyr. Vien. et Lugd.*; Eus. *Hist. IV*, *init.*

les fit tourmenter, sur le seul soupçon des crimes dont on les chargeait.

Un jeune chrétien, nommé Epagathe, plein de ferveur et de génie, entreprit de les justifier. La multitude qui environnait le tribunal jeta un cri furieux, et le président lui demanda s'il etait lui-même chrétien. Il fit sa confession de la manière la plus intrépide, et fut rangé parmi les autres confesseurs, sous le nom de leur avocat. Il y eut cependant quelques frères imparfaits et timides, qui par leur chute scandalisèrent et affligèrent sensiblement la troupe sainte. Mais ils furent remplacés avec avantage par les nouveaux athlètes qui entraient journellement en lice.

La fureur du peuple et du magistrat se déploya sur-tout contre le diacre Sancte, le néophyte Mature, Attale et une jeune esclave, nommée Blandine. On craignait particulièrement pour cette jeune personne, extraordinairement avantagée des dons de la nature, et d'autant plus intéressante par ses sentimens, qu'elle ne les devait point à sa condition. Sa maîtresse qui était du nombre des martyrs, et qui connaissait la délicatesse extrême de Blandine, semblait s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de sa domestique. Mais cette généreuse fille étonna tout le monde, et lassa les bourreaux, qui se relevèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Ils voulaient tirer de sa bouche quelque déposition flétrissante pour les mœurs des fidèles. Elle ne dit jamais autre chose que ces deux mots : Je suis chrétienne, et il ne se passe rien de criminel parmi nous.

Le diacre Sancte ne signala pas moins sa constance. Il ne dit pas même son nom, ni sa condition, ni sa patrie, répondit indistinctement et invariablement aux interrogations diverses : Je suis chrétien. Sa fermeté irrita également le président et les exécuteurs. Après avoir épuisé les tortures ordinaires, on fit rougir au feu des lames de cuivre, et on les lui appliqua aux endroits du corps

les plus sensibles. Plus indifférent que si l'on eût tourmenté le dernier des étrangers, le saint martyr sentait brûler sa chair, sans faire le moindre mouvement, sans donner le plus léger signe de douleur. Les bourreaux le laissèrent quand tout son corps ne fut plus qu'une plaie. Toutefois après quelques jours, voyant que l'inflammation de ses blessures les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait soutenir le moindre attouchement, ils l'appliquèrent à de nouvelles tortures; se flattant, ou qu'il succomberait à la fin, ou qu'au moins il intimiderait ses compagnons en expirant dans les douleurs. Mais par un effet sensible de la divine puissance, ces nouveaux tourmens servirent de remède aux premiers; et son corps parut entièrement guéri. Ils attaquèrent ensuite des sujets plus aisés à vaincre.

Entre ceux qui avaient renoncé la foi, il y avait une femme, nommée Biblis. On ne doutait point que les douleurs de la question ne l'engageassent à charger les frères qu'elle abandonnait, des crimes qu'on leur voulait trouver. Elles servirent au contraire à lui rappeler le souvenir des peines éternelles; et elle s'écria : Comment peut-il se faire que ces gens mangent leurs enfans propres, puisque l'horreur extrême qu'ils ont de la cruauté ne leur permet pas seulement de manger le sang des animaux? Ayant ensuite protesté que la seule crainte avait causé sa chute, et qu'elle ne cesserait plus de se dire chrétienne, elle fut remise avec les martyrs. Alors tous furent jetés dans un cachot affreux qui seul égalait tout ce qu'ils avaient encore souffert, et fit périr en effet ceux qui n'avaient pas été endurcis aux souffrances par les tortures.

Cependant on se saisit du saint évêque Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, et alors malade. Il était si faible, qu'il fallut le porter au tribunal. Le président lui demanda ce que c'était que le Dieu des chrétiens. A cette question insultante, le vénérable vieillard répondit : Si vous en êtes digne, vous le connaîtrez. Il fut accablé tumultuairement

de coups et d'injures. On le tira demi-mort des mains de ces furieux, et on le mit en prison, où il expira deux jours après.

Mature, Sancte, Attale et Blandine furent condamnés aux bêtes; et pour cela, on donna un spectacle tout exprès. Sancte et Mature servirent, durant toute une journée, d'amusement aux spectateurs. On commença par les faire passer successivement par toutes sortes de tortures; on les déchira de verges, on les exposa aux bêtes, qui ne parurent point assez furieuses; on les abandonna à une populace féroce, qui les fit asseoir dans une chaise de fer rougie au feu, et passer par tous les jeux barbares qu'elle inventait dans les caprices de sa cruauté. Comme on vit après tout cela qu'ils respiraient encore, on les égorgea dans l'amphithéatre. Blandine fut suspendue à un poteau, et ainsi exposée à la voracité des animaux. Mais aucun ne l'ayant touchée, on la réserva pour un autre jour. Au moment qu'on allait faire combattre Attale, le président apprit qu'il était citoyen romain. Il le fit reconduire en prison, et il écrivit à Marc-Aurèle au sujet de tous ces confesseurs, donnant à leur affaire la face qu'il jugea à propos.

Les saints prisonniers usèrent du temps pour convertir les apostats, et ils y réussirent presque pour tous. Leur zèle ne se borna point là : ils écrivirent aux chrétiens d'Asie, d'où plusieurs d'entr'eux étaient originaires, et tâchèrent de leur inspirer pour l'hérésie de l'hypocrite Montan, qui y faisait de grands ravages, l'horreur extrême qu'en avaient les fidèles de Gaule. Ils écrivirent aussi au pape saint Eleuthère, afin de l'engager plus efficacement à pacifier les provinces asiatiques. Le prêtre Irénée qui jouissait déjà de la plus haute estime, fut chargé de porter les lettres.

Dans cet intervalle, le gouverneur ou président, reçut la réponse de l'empereur, au sujet des prisonniers détenus pour cause de religion. Elle ordonnait de mettre en liberté ceux qui renieraient la

foi,

foi, et de faire mourir tous ceux qui persisteraient à la confesser. En conséquence, on interrogea de nouveau les accusés. Ils persévérèrent, et la sentence fut prononcée. Elle condamnait les uns, comme citoyens romains, à avoir la tête tranchée, les autres à être dévorés par les bêtes. Durant l'interrogatoire, un médecin, nommé Alexandre, qui s'était placé près du tribunal, encourageait les confesseurs par des signes éloquens et animés. Le peuple s'en aperçut et le dénonça. Le président lui demanda quelle religion il professait : il confessa qu'il était chrétien, et fut sur le champ condamné aux bêtes. Le lendemain on le conduisit à l'amphithéatre avec Attale que le juge inique, pour flatter le peuple par la qualité de la victime, condamna à la même peine, quoique très-bien connu pour citoyen romain. Mais la haine qu'on avait pour le nom chrétien l'emportait sur les formes et sur la déférence qu'on devait à l'ordre récemment donné par César. Attale souffrit encore avec Alexandre les tourmens qui servaient comme de prélude en pareille rencontre. On ne lui fit grâce de rien, après tout ce qu'il avait précédemment enduré. Enfin tous deux furent égorgés.

Chaque jour d'exécution l'on avait conduit à l'amphithéatre la jeune Blandine, et un chrétien nommé Pontique, âgé de quinze ans seulement, afin de les intimider. Le dernier jour ils devinrent eux-mêmes l'objet du spectacle. D'abord on les pressa de nommer avec honneur les dieux des païens : ce qu'ils refusèrent avec mépris. On les appliqua aussitôt après à toutes les tortures, et on leur proposa pour la seconde fois d'attester ou d'invoquer le nom des dieux. Leur constance demeura invincible. Pontique consomma le premier son sacrifice, encouragé jusqu'au dernier soupir par son héroïque compagne. Après que celle-ci eut enduré les fouets et la chaise de fer, on l'enferma dans un filet, et on la présenta à un taureau furieux qui la secoua long-temps; mais elle parut

insensible, et on l'égorgea. Les idolâtres assuraient eux-mêmes qu'ils n'avaient jamais vu de femme souffrir avec cette constance. Leur haine ne fut point assouvie par la mort de tant de victimes. Ils en distribuèrent les membres aux chiens, et gardèrent les restes nuit et jour, de peur qu'on ne les inhumât. Ils les brûlèrent enfin, et jetèrent les cendres dans le Rhône, pour leur ôter, à ce qu'ils prétendaient, l'espérance même de la résurrection. Ces martyrs étaient au nombre de quarante-huit.

On voit encore à Lyon les restes de l'amphithéatre où ils combattirent, sur la montagne de Forvière, qui tire son nom du latin *forum vetus*, Lyon étant anciennement bâti sur cette montagne. Ils furent nommés les martyrs d'Aisnay, parce qu'on jeta leurs cendres dans le Rhône, vers le lieu appelé pour lors *Athénée*, à cause des exercices de littérature qui s'y faisaient.

L'église de Lyon choisit le prêtre Irénée pour son évêque aussitôt après la mort de saint Pothin. Il était né en Asie, vers l'an 120. Ses parens le mirent, encore enfant, sous la conduite de saint Polycarpe. Il reçut aussi des leçons de Papias, autre maître saint et célèbre, quoique l'un des principaux auteurs de l'opinion des millénaires, qu'il communiqua à son disciple. Irénée cultiva encore ses dispositions supérieures, par l'étude des auteurs profanes, indispensables alors, soit pour combattre les païens par leurs propres armes, soit pour confondre les hérétiques qui faisaient grand usage des notions philosophiques. Il n'est pas étonnant que par tant d'application, son esprit naturellement vif et pénétrant, plein de force aussi-bien que de sagacité, lui ait mérité l'estime des plus grands docteurs de l'église, particulièrement de saint Augustin, qui recourait sans cesse à ses écrits contre les hérétiques. Avec un caractère marqué de modération, digne du nom de pacifique qu'il portait, Irénée ne laissa pas de se rendre par-tout formidable aux ennemis

de la foi, tant par ses paroles que par ses ouvrages. Mais jamais pasteur n'eut un plus grand besoin de si grands talens et de si grandes vertus. L'orage qui avait désolé le troupeau dont il prenait la conduite n'était qu'assoupi, et il recommença bientôt.

Deux jeunes hommes, Epipode, de la ville même, et Alexandre, Grec de nation, l'un et l'autre de naissance distinguée, illustrèrent de nouveau l'église de Lyon par leur martyre. Ils étaient liés entr'eux d'une étroite amitié, qu'ils avaient formée dans les écoles dès leur enfance, et que la ressemblance des vertus avait toujours augmentée. Ils travaillèrent aussi de concert à l'encouragement des confesseurs. A la fin, ils furent eux-mêmes dénoncés. Pleins de l'humilité évangélique, ils prirent la fuite, et allèrent se cacher dans la cabane d'une pauvre veuve, auprès de l'endroit nommé dès-lors Pierre-Encise. On les trouva, après de longues perquisitions, et on les présenta, les mains liées, au président. Ils confessèrent à l'envi le nom de Jesus-Christ. Le juge les fit séparer, et prit d'abord Epipode, comme le plus jeune et le plus facile à gagner. Mais le magistrat idolâtre fut tellement confondu par les réponses de ce jeune chrétien, que cédant à une basse colère, il lui fit brutalement frapper la bouche à coups de poing. Epipode, en crachant ses dents mêlées avec des flots de sang, fit sans cesse entendre ces paroles : Je confesse que Jesus-Christ est Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Quoi de plus juste que de faire hommage de ma vie, à celui qui m'en va rendre une meilleure ! On l'étendit sur le chevalet, et on lui déchira les flancs avec les ongles de fer. La populace forcenée trouvait la cruauté des bourreaux trop lente, et demandait à grands cris qu'on lui abandonnât le saint jeune homme pour être mis en pièces. Le président lui fit trancher la tête.

Après un jour d'intervalle, il tira de prison Alexandre, et tenta vainement de l'effrayer par le

souvenir de ce qu'avaient souffert les autres martyrs. On l'étendit sur le chevalet, et on le fit frapper par trois bourreaux, dont trois autres prenaient la place quand les premiers étaient fatigués : ce qui dura fort long-temps, sans qu'il lui échappât jamais un signe de faiblesse. Il fut enfin condamné à mourir en croix : mais il ne tarda point à rendre le dernier soupir. Son corps avait été tellement déchiré par les tortures, qu'à travers ses côtes dépouillées de chair, on lui voyait les entrailles. Les saints Séverin, Exupère et Félicien furent martyrisés à Vienne vers le même temps.

Marcel et Valérien s'étaient échappés, comme par miracle, des cachots de Lyon. Marcel se tint caché pendant quelque temps, sans néanmoins tenir son zèle oisif, et l'exerçant toujours en secret. Mais ayant trouvé une occasion de le faire avec plus d'éclat, et s'en promettant un grand effet, il crut devoir s'écarter des règles de la circonspection ordinaire. Il aborda le président Prisque, qu'il rencontra près de Châlons-sur-Saone, et il lui parla fortement en faveur du christianisme. Aussitôt il fut saisi et attaché à des branches d'arbres que l'on courba de force, et qu'on lâcha ensuite, afin qu'en se rétablissant avec violence dans leur état naturel, elles lui arrachassent les membres. Cette invention barbare n'ayant pas eu tout l'effet qu'on en attendait, on l'enterra vif jusqu'à la ceinture; et il mourut le troisième jour en cet état. De fréquens miracles ont rendu son culte fort solennel à Châlons, où dans la suite le roi Gontran bâtit un monastère en son honneur. Valérien fut pris à Tournus, où, après les ongles de fer et d'autres tortures, il eut la tête tranchée.

Mais nul martyre n'eut plus d'éclat que celui d'un jeune homme d'Autun, appelé Symphorien. Il était d'une famille illustre et chrétienne, qui lui avait donné une éducation digne de sa naissance. Un jour que ses concitoyens étaient rassem-

blés pour célébrer la fête de Cybèle, il témoigna fort librement son aversion pour ce culte sacrilége. On l'arrêta sur le champ, et on le présenta au consulaire Héraclius, qui avait l'autorité judiciaire dans le canton. Il le fit comparaître, et lui demanda en premier lieu, selon l'usage, son nom et sa condition. Je m'appelle Symphorien, répondit-il, et je suis chrétien. Tu es chrétien, reprit le juge! Et comment as-tu échappé jusqu'ici à nos recherches? car elles devraient avoir exterminé cette secte impie. Mais pourquoi manques-tu de respect à la mère des dieux? Symphorien répondit : Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, et n'adore que le seul vrai Dieu qui règne dans le ciel. Pour l'idole du démon, si vous le permettiez, je la mettrais sans balancer en poudre. Le juge dit: Ce n'est point assez pour celui-ci que le crime d'impiété; il y veut joindre la rebellion. Que le greffier voie s'il a rang de citoyen. Le greffier dit : Il est de cette ville, et même d'une famille distinguée dans le corps de la noblesse. Le juge reprit: Jeune homme, tu t'en fais accroire à cause de ta naissance. Peut-être ignores-tu le contenu des ordonnances de nos princes. Que le greffier en fasse la lecture. Le greffier lut le rescrit suivant : L'empereur Aurèle à tous ses officiers et gouverneurs: Nous avons appris que les dispositions des lois sont méprisées par ceux qui de nos jours se disent chrétiens. C'est pourquoi faites-les arrêter, et s'ils ne sacrifient à nos dieux, qu'on les applique à diverses tortures; en sorte qu'ils soient inexcusables en s'attirant par leur obstination le dernier châtiment, et qu'avec eux le mal tarisse dans sa source. Après cette lecture, le juge ajouta : Qu'en penses-tu, Symphorien? Pouvons-nous, quand nous le voudrions, déroger à des ordres si formels? Ton arrogance te rend tout à la fois coupable envers les dieux et envers l'empereur. Si tu ne prends le parti de te soumettre, on ne peut laver ce double crime que dans ton sang. Symphorien répon-

dit : Je ne regarderai jamais cette statue que comme une simulacre diabolique, comme un instrument de l'enfer pour perdre les hommes. Vos menaces ne me feront point changer. Je sais trop qu'un chrétien dont le courage se dément se précipite dans le plus funeste abyme. Mais si notre Dieu a des châtimens terribles pour une pareille lâcheté, il n'a pas de moindres récompenses pour la persévérance et la vertu. Il m'est infiniment plus avantageux de lutter quelques momens contre l'orage, que de faire, comme vous me le conseillez, un triste naufrage à la vue du port. Le juge voyant la constance du jeune confesseur, ordonna à ses licteurs de le frapper, puis l'envoya en prison.

On le ramena quelques jours après, et le juge lui dit : Symphorien, si tu veux aujourd'hui adorer la statue de Cybèle, et offrir de l'encens au grand Apollon et à Diane, tu recevras, avec une gratification du trésor public, un grade militaire digne de ta naissance. Prends enfin une résolution convenable : veux-tu qu'on orne l'autel pour le sacrifice? Symphorien répondit : En m'adressant ces promesses frivoles, c'est perdre un temps qui doit être précieux au magistrat chargé des affaires publiques. Le juge, sans paraître encore piqué, insista et dit : A une condition aussi facile et aussi juste que de sacrifier aux dieux, obtiens les honneurs du palais. Symphorien reprit : Qu'il est messéant au chef de la justice de se servir, pour corrompre la vertu, de l'autorité que la loi ne lui met en main que pour punir le crime! Nous devons tous rendre tôt ou tard nos vies à celui qui en est l'auteur. Pourquoi n'offririons-nous pas, comme un don, à Dieu et à son fils Jesus-Christ, ce qu'il faut indispensablement leur payer un jour comme une dette? Vos faveurs ne sont qu'un poison caché sous une amorce perfide. Le temps, ainsi qu'un torrent rapide, entraîne tous vos biens. Notre félicité au contraire est aussi sûre et aussi immuable que le Dieu su-

prême qui en est la source. L'antiquité la plus reculée n'a pas vu le commencement de sa gloire, et la révolution des siècles à venir n'en amènera jamais la fin. Le juge lui dit encore : Jeune audacieux, il y a trop long-temps que j'ai la patience d'entendre les éloges de ton Christ. Enfin, si tu ne sacrifies à la mère des dieux, je te condamne aujourd'hui à la mort, après t'avoir fait souffrir les plus horribles tourmens. Symphorien dit : Je ne crains que le Dieu tout-puissant qui m'a créé, et je n'adorerai que lui. Cette masse de chair et d'os est en votre pouvoir; mais non cette ame, qui après la destruction de mon corps retournera à son origine. Considérez vous-même le culte honteux dont vous honorez vos idoles. Envisagez, de l'œil de la vertu et de la raison, le cérémonial infame, les gestes impurs de ces jeunes eunuques. Ainsi faites-vous du libertinage un exercice de religion. Voyez les transports fanatiques et toutes les extravagances de ces corybantes. Qui ne sait que votre Apollon ne fut qu'un pâtre rusé et dissolu de Thessalie; que ses couronnes de laurier sont les monumens de sa lubricité; que, par les artifices de la friponnerie, il a su contrefaire le mugissement des bœufs et la voix des démons? Pour Diane, c'est évidemment le démon du midi, qui erre par les rues, par toutes les routes, et les forêts même, pour dresser en tout lieu ses embûches; et c'est de là qu'on l'appelle la déesse des carrefours.

Le juge interrompit ce discours avec emportement, et prononça la sentence en ces termes : Que le sacrilége Symphorien, si clairement convaincu, meure par le glaive, pour venger les dieux et les lois. Comme on le conduisait hors de la ville pour l'exécution, sa mère, vraiment digne d'un pareil fils, accourut sur le rempart de ce côté-là, et lui cria en le voyant passer : Lève les yeux au ciel, mon cher Symphorien, et rappelle-toi les promesses du Tout-puissant : on te prive moins de

la vie qu'on ne te l'assure pour l'éternité. Après qu'on lui eut tranché la tête, les fidèles prirent leur moment, et enlevèrent secrètement son corps, qu'ils enterrèrent près d'une fontaine voisine du lieu de l'exécution. Les miracles s'opérèrent en foule à son tombeau, et le rendirent des plus célèbres par toutes les Gaules.

Saint Symphorien avait été instruit et baptisé par le prêtre saint Bénigne, qui avait été disciple de saint Polycarpe, et qui était venu porter la foi en Occident avec Andolche, aussi prêtre, et le diacre Thyrse. Ils avaient passé quelques années à Autun, dont ils sont les premiers apôtres, et où Fauste, père de Symphorien, leur fit baptiser sa famille. Bénigne alla d'Autun à Langres, ensuite à Dijon; et ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière apostolique par un très-long martyre. Andoche et Thyrse furent pris à Saulieu, avec un marchand nommé Félix, chez qui ils logeaient. Après plusieurs tourmens, on les assomma à coups de bâtons. Sainte Pascasie, qui souffrit dans un âge avancé, avait aussi reçu les leçons de saint Bénigne. Il y eut une infinité d'autres martyrs dont le sang fertilisa enfin cette terre, et prépara l'abondante moisson que l'église en recueillit bientôt après.

Mais les hérétiques faisaient contre la pureté du christianisme des efforts infiniment plus dangereux que les persécuteurs. Les nouveautés impies s'étaient répandues de l'Asie jusqu'au sein des Gaules, par les artifices d'une secte particulière de gnostiques, disciples d'un certain Marc qui l'avait été de Valentin, et nommés pour cela Marcosiens. Saint Irénée s'efforça de prémunir tous les fidèles contre la séduction.

Il écrivit une lettre intitulée *du Schisme* à Blaste, prêtre de l'église romaine, déjà déposé avec Florin, pour avoir embrassé les erreurs nouvelles. Il composa de plus deux traités contre Florin; le premier, *de la Monarchie*, c'est-à-dire, de l'unité du

principe de toutes choses, ou d'un seul créateur, afin de montrer que Dieu n'est pas la cause du mal. Il y rappelle à Florin qu'ils avaient été ensemble disciples du grand Polycarpe, qui ne témoigna jamais que de l'horreur pour de telles nouveautés, inconnues à Jean l'évangéliste et à tous ceux qui avaient conversé avec le Seigneur. Le second traité est intitulé *de l'Ogdoade*, c'est-à-dire, des huit éones, qui faisaient le fond du système de Valentin. Le zélé docteur publia plusieurs autres écrits, qui ne sont pas venus jusqu'à nous ; et il ne nous reste même que des fragmens des premiers.

Mais ce qui nous console de tant de pertes, c'est son excellent ouvrage contre toutes les hérésies ; quoiqu'on ne nous en ait conservé qu'une version latine, bien éloignée de l'élégance et de la délicatesse de l'original grec, que nous font si justement regretter quelques morceaux échappés en petit nombre au naufrage des temps. Cet ouvrage inestimable commence par retracer les visions des Valentiniens. Après quoi il expose dans toute sa pureté la foi reçue des disciples immédiats du Sauveur : exposition qui n'est autre chose que le symbole des apôtres, dont par-là on reconnaît la sainte antiquité, et dont le savant docteur assure que chaque article était cru dès-lors unanimement par toutes les églises de l'univers. Il oppose d'une façon lumineuse l'uniformité de cette foi aux variations innombrables des hérésies qui se sont élevées depuis Simon le Magicien jusqu'à Valentin et à ses sectateurs. Il réfute ensuite les erreurs qu'il a notées, et il montre comment la corruption des mœurs est la source la plus ordinaire des mauvaises doctrines. Il expose les contradictions et l'absurdité où s'engagent ceux qui les professent: il en fait un contraste ingénieux et solide avec les quatre évangiles, puis avec la tradition, marquant avec un sens admirable le poids de cette autorité et tout le parti qu'on en peut tirer. Il tire lui-

même un très-grand avantage de la succession des évêques établis par les apôtres dans les siéges divers. Mais comme il serait trop long, ajoute-t-il, d'exposer cette succession pour tant d'églises presque innombrables, nous nous contenterons de marquer la tradition de la plus grande et de la première, avec laquelle, à cause de sa prééminence, les fidèles de tout pays doivent indispensablement s'unir et se tenir invariablement d'accord. Ici il fait l'énumération de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à saint Eleuthère, qui occupait alors le siége apostolique. Il prouve ensuite fort au long l'unité d'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, la divinité de Jesus-Christ et celle du Saint-Esprit; que le Verbe s'est réellement fait homme; que Jesus est fils de Marie, sans l'être de Joseph.

Il réfute l'interprétation des saintes écritures par l'apostat Théodotion, qui ayant abandonné la foi chrétienne pour embrasser le judaïsme, affaiblissait autant qu'il lui était possible les preuves du christianisme tirées des prophètes, et rendait en particulier cette prophétie d'Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra*, par ces mots, *voici qu'une fille concevra*. Enfin il établit clairement différens articles de notre croyance, tels que le péché originel, le libre arbitre, et même la présence réelle du corps de J. C. dans l'eucharistie. Il faudrait lire tout au long le quatrième livre de ce traité contre les hérésies, pour voir avec quelle précision la foi de la présence réelle y est énoncée. On l'y regarde comme un point si incontestable, qu'on part de là pour confondre plus facilement les erreurs contraires aux autres dogmes. Comment, dit-on, s'assurer que le pain eucharistique est le corps du Seigneur, et le calice son sang, si on ne le reconnaît pas pour le fils de l'Eternel ? Et contre les Marcionites : Comment le Sauveur, s'il est fils d'un autre père que le Tout-puissant, prenant le pain qui est l'ouvrage du Créateur, a-t-il

déclaré qu'il est son corps, et assuré que la liqueur du calice est son sang? Toutes les autres vérités fondamentales de la religion attaquées alors et dans toute la suite des temps, sont établies avec la même clarté dans le cours des cinq livres, qu'il faut lire de suite, pour bien connaître l'uniformité de la foi dans tous les siècles. A tant de précieux témoignages le saint docteur mêle cependant quelques erreurs sur des conséquences plus éloignées des principes, et que l'église n'eut occasion de discuter que depuis lui. Il paraît avoir cru que les ames justes ne verraient Dieu qu'après la résurrection. Au moins prétend-il, avec certains millénaires, qu'après la première résurrection ces ames régneraient mille ans sur la terre dans la société de Jesus-Christ, consultant moins ici son sens droit que la vivacité de son zèle contre les hérésies régnantes. L'usage qu'il avait de combattre les explications allégoriques de l'écriture, sur quoi elles portaient, le fit donner dans l'excès contraire, et prendre trop à la lettre les textes relatifs à la gloire de l'église et au bonheur du ciel.

L'empereur Marc-Aurèle ne survécut qu'environ deux ans aux martyrs immolés dans les Gaules par l'abus de son pouvoir; et l'on remarque que ces dernières années ne furent qu'un tissu d'ennuis et de chagrins. Sur-tout la triste perspective des méchantes inclinations de son fils Commode l'affligeait sensiblement, soit en sa qualité naturelle de père, soit en celle de père de son peuple, qu'il a méritée à plusieurs égards. Les nations inquiètes de la Germanie et de la Sarmatie remuèrent de nouveau sur la fin de son règne. Il marcha contre elles, remporta une grande victoire sur les Marcomans. Mais au milieu de ses succès, il fut attaqué d'une maladie contagieuse. Commode qui l'accompagnait, et qu'il avait fait proclamer Auguste, ne put cacher son odieux empressement à régner sans guide et sans frein. Le bruit cou-

rut qu'il avait fait empoisonner son père. Au moins l'empereur en parut-il concevoir le soupçon. Il dissimula cependant, et répondit au tribun qui lui venait demander l'ordre : Allez au soleil levant. Il dit en particulier à ses amis, que la vie lui était à charge : il refusa de prendre de la nourriture, et mourut ainsi l'an de Jesus-Christ 180, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il en avait régné dix-neuf.

Commode fut universellement reconnu empereur. Les Romains attendaient tout du fils de Marc-Aurèle : ils trouvèrent un monstre, semblable à Néron dans ses extravagances et ses cruautés. A force d'importunités et de sollicitations, ils avaient rendu le père sanguinaire à l'égard des chrétiens : le fils prodigua le sang de ce qu'il y avait de plus élevé dans l'empire, et traita les chrétiens favorablement ; la providence allant souvent à ses fins par les voies qui nous y paraissent les plus contraires. Une femme débauchée qu'on appelait Martie, très-affectionnée au christianisme et toute-puissante sur le cœur de Commode, fut, dit-on, l'instrument dont Dieu se servit pour ménager aux fidèles une paix qui dut paraître bien extraordinaire sous ce règne tyrannique. Au sein du péril, ils se multipliaient journellement. Il se faisait à chaque instant de nouvelles conversions, et ce n'était pas le simple peuple qui embrassait la foi : les Romains du premier rang ne rougissaient plus d'un Dieu crucifié.

Alors le sénateur Apollone lui rendit témoignage dans l'assemblée la plus auguste de l'univers. Un des esclaves l'ayant accusé d'être chrétien, la cause fut portée à Pérennis, préfet du prétoire (1). Cet officier, grand observateur des lois, fit d'abord punir l'esclave du dernier supplice, pour avoir violé l'ordonnance récente de Marc-Aurèle, qui

(1) Hier. *de Scrip.*

défendait de dénoncer les chrétiens. Mais comme elle soumettait aussi à l'animadversion publique ceux qui n'abjureraient point après avoir été dénoncés, Pérennis jugea qu'une telle affaire concernant un sénateur devait se référer au sénat. Il laissa ce soin à l'illustre accusé, non moins estimable par son mérite que par sa naissance. Apollone composa un beau discours, où, non content de confesser la foi chrétienne, il en faisait l'apologie; et il le prononça en présence des sénateurs assemblés. Comme on ne put l'engager à trahir ni à déguiser ses sentimens, le sénat crut ne pouvoir terminer convenablement une scène de cet éclat, qu'en le condamnant, par un décret solennel, à avoir la tête tranchée : ce qui s'exécuta la huitième année du règne de Commode. On parle encore du sénateur Jule, martyrisé sous le même empereur.

En ce même temps florissait saint Théophile, évêque d'Alexandrie, auteur de plusieurs ouvrages vantés pour leur profondeur et leur élégance. Les plus considérables, outre le traité à Autolyque, le seul qui nous reste, étaient des commentaires sur les quatre grands prophètes et les quatre évangiles, la réfutation des erreurs de Marcion et d'Hermogène. Autolyque était un savant païen, très-prévenu contre la religion chrétienne. Théophile qui lui-même avait été païen, voulut l'instruire ou lui fermer la bouche par cet ouvrage qu'il divisa en trois livres, et qui établit aussi-bien l'existence et l'infinie perfection du vrai Dieu, qu'il fait sentir l'extravagance de l'idolâtrie. On peut connaître la manière de l'auteur dans l'endroit du premier livre, qui montre comment, aidés de la foi, nous pouvons parvenir à la connaissance de Dieu par la considération de sa providence et de toutes ses œuvres. Quand nous voyons, dit-il, un vaisseau voguer en pleine mer ou entrer dans le port, nous ne doutons pas qu'il n'y ait au dedans un pilote qui le gouverne. Ainsi

devons-nous croire qu'un Etre suprême et d'une sagesse infinie préside au gouvernement de l'univers, quoique ce premier moteur soit invisible à nos yeux. Tous savent qu'il est un empereur sur la terre, quoique tous à beaucoup près ne le voient pas; mais on le connaît par ses lois, par ses officiers, par ses images : et vous refuseriez de connaître Dieu par ses œuvres, par les effets si éclatans et si multipliés de sa puissance ! Vous avez de la répugnance à croire ce que vous ne voyez pas : mais ne procède-t-on pas dans la plupart des choses de la vie, avec cette foi ou cette confiance ? Que recueillerait le laboureur, s'il ne confiait aveuglément son grain à la terre ? Pourrait-on traverser les mers sans se confier au pilote ? Guérirait-on dans les plus dangereuses maladies, si l'on ne s'abandonnait au médecin ? Quel art, quelle science apprend-on, sans commencer par croire celui qui nous les enseigne ?

Dans le second livre, Théophile rapporte et justifie l'histoire de la création selon Moyse. Il observe, comme un monument sensible de la croyance primitive et universelle, que toutes les nations comptent la semaine comme les juifs ; quoique ce cycle de sept jours ne soit fondé sur le cours d'aucun astre, et n'ait dans l'ordre naturel rien absolument que d'arbitraire. Dans le même livre, parlant à fond de la nature et des personnes divines, il use du nom de Trinité ; et c'est la première fois qu'on trouve cette expression employée pour marquer la distinction des personnes divines. Le troisième livre réfute éloquemment et fortement les calomnies des idolâtres contre les chrétiens, spécialement le reproche de nouveauté fait à leur doctrine ; champ avantageux, dont cet homme de génie profite admirablement, pour faire toucher au doigt et à l'œil l'ignorance grossière des Grecs en fait d'histoire, et la prépondérance infinie des prophètes, tant pour les connaissances que pour l'ancienneté, sur ces peuples amateurs de la

fable. Théophile, révéré comme saint par l'église, finit tranquillement sa carrière sous l'empereur Commode, qui périt après un règne de près de treize ans. Cet imprudent et cruel prince avait confié au papier le projet qu'il méditait. L'écrit tomba dans les mains des proscrits, entre lesquels se trouvaient les premiers noms de la cour, et celui même de la célèbre Martie. On prévint le fantasque empereur. Martie lui donna du poison. Il vomit beaucoup: et comme on craignait qu'il ne réchappât, on fit entrer l'athlète Narcisse, qui l'étrangla. Un vénérable vieillard, nommé Pertinax, fut élevé à sa place, et assassiné trois mois après par les soldats prétoriens, dont il voulait corriger les désordres. Ils mirent après sa mort l'empire à l'enchère; et le pouvoir suprême fut réellement acheté par Didius Julien, à qui ils le confirmèrent malgré le peuple et le sénat. L'acquéreur ne jouit pas long-temps d'une place qui faisait tant de jaloux. Les généraux des armées de Syrie, de Bretagne et d'Illyrie, furent proclamés empereurs tous trois à la fois. Sévère qui commandait en Illyrie, prévalut sur eux. Il s'approcha de Rome. Les troupes de Julien abandonnèrent ce chef méprisable, et le sénat le condamna à la mort. Il fut exécuté avant l'arrivée de Sévère, qui trouva les choses dans une tranquillité parfaite, en entrant dans la capitale le deuxième Juin 194.

Les guerres civiles continuèrent au loin durant plusieurs années, sans que les chrétiens y prissent part. Sévère leur rendit justice, et les traita favorablement dans les commencemens de son règne. Il se souvenait encore qu'un certain Evode, de sa connaissance, avait été guéri par un chrétien, avec de l'huile consacrée. L'empereur considérait d'ailleurs une multitude de personnes du premier rang, de l'un et de l'autre sexe, qui avaient embrassé le christianisme; et souvent il se rendit lui-même le défenseur des chrétiens auprès du peuple mutiné.

Victor, qui avait succédé au pape Eleuthère; compté pour le douzième évêque de Rome par saint Irénée, occupait tranquillement la chaire de saint Pierre. Son pontificat, commencé dès l'an 177, dura plus de seize ans. Les chrétiens comptaient alors parmi eux une foule de grands hommes. Sérapion, évêque d'Antioche, se distingua par ses écrits, sur-tout par un traité contre le faux évangile de saint Pierre. Il en avait eu un exemplaire des hérétiques docites, qui soutenaient, suivant l'étymologie de leur nom, que le mystère de l'incarnation ne s'était accompli qu'en apparence. Cet évangile ne contenait cependant presque rien qui ne fût conforme à la pure doctrine du Sauveur; mais c'était moins pour ce qu'il avait de répréhensible, que Sérapion s'attachait à le décrier, que parce qu'il n'avait pas été transmis par une tradition légitime, ou par une approbation générale et constante des églises.

Dans le même temps florissait saint Pantène, philosophe de grande réputation, natif de Sicile, et sorti de l'école stoïcienne. On lui confia le gouvernement de la célèbre académie de la doctrine chrétienne, établie dès le temps de saint Marc dans l'église d'Alexandrie. Son zèle égalait ses lumières; il alla prêcher la foi bien avant dans la Grande-Asie, et jusques dans les Indes. Ainsi acquit-il la qualité d'évangéliste, qu'on donnait alors aux généreux ouvriers qui s'employaient, sur les traces des apôtres, à la propagation de l'évangile chez les nations étrangères. On dit que Pantène trouva dans l'Inde quelques fidèles, avec l'évangile de saint Matthieu en hébreu, que l'apôtre saint Barthélemi y avait porté. Il ranima la foi des anciens chrétiens, en fit de nouveaux, laissa aux uns et aux autres de solides instructions, et tout ce qui était propre à les faire persévérer. Après quoi il reprit la route d'Alexandrie, où il continua d'instruire ceux qui voulaient venir l'entendre chez lui; l'école publique ayant été remise, à son départ pour

les

les missions, entre les mains de Clément, l'un des illustres disciples qu'il forma en grand nombre.

On croit celui-ci originaire d'Alexandrie même, dont il porte le surnom, mais né à Athènes. Il s'était rendu fort habile dans les belles-lettres et dans la philosophie, spécialement dans celle de Platon. Les vérités qu'il y découvrit ne purent le fixer. Il voulut connaître le christianisme, et il l'embrassa sans balancer, dès qu'il fut instruit. Alors il s'efforça de se rendre aussi profond dans les divines écritures et dans les traditions apostoliques, qu'il l'était dans les autres sciences. Il voyagea beaucoup, pour se procurer l'avantage d'entendre les hommes renommés par leur science et leur vertu. Fallût-il aller de Grèce en Italie, d'Italie en Orient, et jusques dans l'Assyrie, pour s'entretenir avec un ancien de quelque réputation; rien n'arrêta jamais son zèle et son respect pour ces illustres dépositaires de l'enseignement primitif. Aussi en expliquant ce texte des proverbes : *Un homme qui aime la sagesse, réjouira son père*; il dit en terme exprès que le sage a voulu décrire une ame qui cherche et qui révère la bienheureuse tradition. Il fut ordonné prêtre, et chargé, avant la mort de saint Pantène, comme on l'a vu, du soin de l'école d'Alexandrie, directement instituée pour l'instruction des catéchumènes, mais qui ne se bornait point à cet objet. Saint Alexandre, qui devint évêque de Jérusalem et mourut martyr, fut un de ses disciples, ainsi qu'Origène, maître à son tour de tant de docteurs.

Clément composa beaucoup d'ouvrages, dont il nous reste l'Exhortation aux gentils, le Pédagogue, les Stromates, et un petit traité sur les qualités du riche qui veut assurer son salut. L'Exhortation aux gentils fait parfaitement sentir le faible de l'idolâtrie, l'extravagance de ses principes, et l'horreur des conséquences pratiques qui en résultent nécessairement. Cet ouvrage est écrit avec une

élégance recherchée, mais accommodée au goût des lecteurs, que le fond des choses ne pouvait flatter. C'est dans cette vue que l'auteur y rassemble une foule de traits des poëtes, qui paraîtraient déplacés sans cela, parce qu'ils y sont et trop longs et trop multipliés. Dans son Pédagogue, titre peu noble en notre langue, mais tout différent en grec, il fait un abrégé de toute la morale chrétienne, à l'usage des commençans. Aussi dit-il dans les Stromates, que le Pédagogue ne contient que les premiers élémens de la doctrine chrétienne. Ce titre de Stromates, qui veut dire tissu d'images ou de représentations, et proprement tapisseries, donne seul l'idée de l'ouvrage. C'est un tissu de traits de religion, que le pieux docteur avait rassemblés pour son usage particulier, pour la consolation de sa vieillesse, quand les ressources de l'étude et des conférences viendraient à lui manquer. C'est pourquoi on l'y voit souvent passer d'une matière à l'autre, sans beaucoup d'ordre. Mais cet esprit fécond et naturellement orné, y répand de toute part et comme sans dessein une diversité de traits et d'images qui captivent l'attention et en compensent le désordre avec avantage. S'il y a des endroits obscurs, ce n'est qu'une obscurité étudiée, selon la maxime de ces premiers siècles, pour ne point exposer nos mystères à la dérision des lecteurs profanes. Aussi n'est-ce que par comparaison avec le fond et la manière sublime des Stromates, que saint Clément regarde son Pédagogue comme une instruction pour des élèves. Il s'efforce de donner la plus haute idée de la perfection du christianisme, dans la peinture qu'il fait du véritable gnostique, au sixième livre; où il revendique cette qualification que les hérétiques s'appropriaient, en se donnant pour des hommes bien plus avantagés des dons célestes que les orthodoxes. Ce sage, dit-il avec une sublimité qui est plus dans les choses que dans les mots, ce sage ne paraît plus sujet aux passions; si ce n'est à celles qui sont né-

cessaires pour le soutien de la vie. Il domine celles qui peuvent troubler l'ame, comme la colère et la crainte, et n'est pas même gouverné par celles qui paraissent bonnes, telles que la hardiesse et la joie. Son esprit jouit d'une égalité presque inaltérable. Il ne s'abandonne jamais à la tristesse, persuadé que tout ce qui est digne de l'intéresser va bien. Il ne se livre point aux accès de haine ou de ressentiment, parce qu'il aime Dieu et ne hait nulle de ses créatures. Il ne porte envie à personne, parce que rien ne lui manque. Il ne désire rien ici-bas, parce qu'il y est déjà uni autant qu'il est possible à l'objet de ses désirs. Ainsi le vrai gnostique, le chrétien parfait, tels que furent Pierre, Paul et les autres apôtres, est plus souvent libre des passions, qu'occupé à les réprimer. Les biens célestes, dont il se repaît par la contemplation, le rendent peu sensible aux plaisirs de la terre. Son esprit habite avec le Seigneur, quoique son corps soit arrêté dans ce monde. Il ne quitte pas la vie, parce qu'il ne doit point abandonner le poste où le maître l'a placé; mais il use des choses nécessaires à sa conservation, précisément pour la conserver, et son corps subsiste des productions terrestres, sans que son ame ni ses affections en contractent la bassesse et la corruption.

Clément avait encore fait un ouvrage, intitulé les Hypotyposes, dont il ne nous reste que peu de fragmens. C'était une explication abrégée de toute l'écriture : plan fort utile sans doute, mais exécuté, au jugement de Photius, d'une manière à nous le faire moins regretter. On présume, ou qu'il avait été corrompu par les hérétiques, ou du moins composé avant que l'auteur fût bien instruit des vérités de la foi. Il faut aussi convenir que saint Clément fait par-tout un peu trop d'usage de la philosophie de son temps, à laquelle il s'était totalement livré dans sa jeunesse. Il avait encore nourri ce goût dans l'école d'Alexandrie, où il s'était introduit avant lui, et où bientôt après il

écarta de la simplicité de la foi, des savans si estimables d'ailleurs.

Plusieurs autres grands personnages édifiaient l'église du vivant même de saint Clément. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem, fut calomnié sans pudeur, quoiqu'il passât pour un homme à miracles. Il était constant que l'huile ayant manqué aux lampes des lieux saints la veille de Pâques, il avait, par ses prières, converti en huile l'eau d'un puits voisin. Eusèbe atteste que quand il écrivait son histoire, on voyait encore de cette huile, conservée par miracle, comme elle avait été produite. Quelques ouailles vicieuses, que leur saint pasteur ne laissait pas tranquilles dans leurs désordres, conspirèrent ensemble, et l'accusèrent d'un péché honteux. Il y eut trois de ces imposteurs audacieux qui confirmèrent la calomnie par serment et par de terribles imprécations contre eux-mêmes. Que les flammes me dévorent, dit le premier, si ce n'est la vérité que je soutiens! Le second se dévoua à la plus triste maladie, et le troisième à perdre la vue. Le peuple, qui connaissait la vertu de son saint prélat, n'ajouta nulle croyance aux dépositions; et plus on faisait de sermens, plus il concevait de défiance et d'indignation contre ces accusateurs sacriléges. Narcisse qui gémissait sous le poids des charges de l'épiscopat, et soupirait depuis long-temps après la solitude, profita de l'occasion pour se dérober à son peuple. Il passa plusieurs années dans des retraites ignorées, laissant le soin de son honneur à la providence. Elle le vengea avec une rigueur qu'il était bien éloigné de demander. Les trois parjures éprouvèrent chacun la malédiction particulière à laquelle ils s'étaient dévoués. La maison du premier fut incendiée, et il y périt avec sa famille. Le second fut couvert d'ulcères, depuis les pieds jusqu'à la tête, vit tout son corps tomber en pourriture et en lambeaux. Epouvanté de la punition des deux autres, le troisième rentra en lui-même, pleura son crime

si amèrement et si constamment, qu'il en perdit les yeux.

Ces punitions exemplaires servirent moins à la justification de Narcisse, qui n'en avait aucun besoin, qu'à augmenter les regrets de son troupeau. Ils ne purent se résoudre à élire un autre évêque, que quand ils s'y virent presque forcés par les prélats voisins, et qu'après les plus diligentes perquisitions, ils désespérèrent de retrouver leur saint pasteur. Il ne reparut à Jérusalem que sur la fin de ses jours. L'affection publique pour lui n'était nullement diminuée. On le pressa de reprendre la conduite de son église, malgré son grand âge et sa faiblesse. Il ne put s'en défendre, et il y consentit, à condition qu'on lui accorderait pour coadjuteur un évêque de Cappadoce, nommé Alexandre, qui était venu visiter les saints lieux, et dont les excellentes qualités lui avaient été manifestées d'une manière surnaturelle. C'est le premier exemple d'un évêque coadjuteur, ainsi que d'un prélat transféré d'un siége à un autre. Saint Narcisse de Jérusalem présida, avec Théophile de Césarée, au concile qui se tint en cette dernière ville, au sujet de la célébration de la Pâque.

Cette fameuse question avait déjà été agitée sous le pontificat d'Anicet, et traitée d'une manière assez sérieuse pour attirer d'Ephèse à Rome le docteur apostolique saint Polycarpe. L'église romaine, comme la plupart des églises, était dans l'usage immémorial de faire la Pâque le dimanche d'après le quatorzième jour de la lune de Mars. Les églises de l'Asie-Mineure au contraire la faisaient le quatorze même de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. Anicet et Polycarpe ne purent se persuader l'un l'autre de prendre le même jour : mais l'union ne fut pas pour cela rompue, et chacun retint, dans la paix et la concorde, la coutume de sa propre église. Alors la dispute n'était qu'entre les catholiques. Sous le pontificat de Victor, la diversité en ce point parut favoriser l'héré-

sie ; les montanistes enseignant qu'on ne pouvait, sans erreur, célébrer la Pâque un autre jour que le quatorzième précis de la lune, et qu'ainsi l'ordonnait leur paraclet. Blaste, prêtre de l'église romaine, avait fait schisme pour cette cause, et entraîné à sa suite un grand nombre de personnes. Le pape se persuada que ce n'était plus le cas du ménagement, et résolu à user de rigueur, il commença par assembler un concile à Rome. On en tint un autre par ses ordres, selon le témoignage du vénérable Bède, ou de ce concile même, dont il rapporte un fragment (1) ; et Théophile, évêque du lieu, qui ne peut être que Césarée, y présida avec le saint évêque de Jérusalem dont nous venons de parler. Dans la province du Pont en Achaïe, et dans les Gaules, la même discipline fut aussi réglée par des conciles.

Les évêques d'Asie, ayant à leur tête Polycrate d'Ephèse, ne se rendirent point à tant d'autorités respectables (2). Polycrate le déclara au pape Victor par une lettre très-forte, et qui présente un esprit bien résolu à ne point céder. Il exalte d'abord la tradition de son église, qu'il rapporte à saint Polycarpe et même à saint Jean l'évangéliste. Puis il reprend en ces termes : Moi qui vis au Seigneur depuis soixante-cinq ans ; moi qui ai communiqué avec les frères répandus dans toutes les parties du monde, et qui ai soigneusement approfondi toute l'écriture sainte, je ne m'effraie nullement des menaces qu'on nous fait. Car ceux qui étaient plus grands que nous, ont dit qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Je pourrais étaler ici les noms des évêques que j'ai rassemblés à votre réquisition. Vous seriez étonné de leur multitude, et des approbations qu'ils ont données à la lettre que je vous adresse. Car quoiqu'ils voient ma petitesse, ils savent que je ne porte pas en vain ces cheveux blancs, et que toujours je me suis

(1) *Concil. Palest. circa ann.* 196. (2) Eus. *Hist. V*, 23 *et* 24.

conduit selon Jesus-Christ. Cette déclaration ne put être que fort mal accueillie du pape, qui soupçonnant quelque chose de plus que de l'attachement à une ancienne coutume, répondit aux Asiatiques d'une manière fort dure. Il refusait de communiquer désormais avec eux, en cas qu'ils s'obstinassent, et il se mit en devoir de les priver de la communion de l'église. Cette rigueur ne fut pas du goût de plusieurs évêques, unis toutefois de sentiment avec le souverain pontife. Ils désapprouvèrent qu'il usât de la dernière sévérité contre un si grand nombre d'églises, auxquelles on ne reprochait que cet attachement à leur ancienne coutume.

Le saint et savant évêque de Lyon, Irénée, fut un de ceux qui lui en écrivirent avec le plus de force. Il commença par confirmer le décret de Victor dans une assemblée des prélats de Gaule, donnant d'abord l'exemple, pour intercéder ensuite avec plus de succès, et pour ne montrer d'autre intérêt en cette affaire, que celui de la paix et de l'union entre tous les princes de la maison de Dieu. Il dit après cela, que ses collègues et lui n'approuvaient nullement qu'on excommuniât des églises entières, pour une coutume qu'elles tenaient de leurs pères; que les pontifes Anicet, Pie, Hygin, Télesphore et Sixte, de sainte mémoire, n'avaient eu garde de rompre, pour ce sujet, avec les évêques d'Asie; qu'il faudrait élever bien d'autres disputes, si l'on prétendait ramener tout ce qui n'était qu'usage à une parfaite uniformité; que non-seulement pour la fête de Pâques, mais pour l'observation des jeûnes, on suivait des pratiques différentes dans les églises même des Gaules, dont le pontife paraissait néanmoins si content. Il y a toute apparence que le pape Victor ne poussa pas le zèle plus loin. Il mourut peu après, l'an 202. Zéphirin lui succéda, et chaque église conserva ses anciennes coutumes.

L'empereur Sévère avait laissé les chrétiens tranquilles pendant tout le temps qu'il avait eu des

compétiteurs à l'empire. Il oublia leurs services et les bons effets de leur obéissance, quand il fut seul et paisible possesseur du trône. Peut-être que les calomnies qu'on publiait sur leur compte avec plus de malignité que jamais, firent impression sur son esprit, naturellement austère et d'une roideur inflexible. Peut-être aussi que sa politique fut effrayée du nombre prodigieux des fidèles, ou qu'elle feignit de partager les alarmes de ceux qui s'intéressaient par état au soutien de l'idolâtrie. Déjà plus de la moitié de l'empire était chrétienne, et l'on imaginait que les chrétiens avaient un charme infaillible pour engager ceux qu'ils voulaient dans leur parti. Les prêtres gentils et les philosophes, qui n'avaient pas la moindre idée des opérations surnaturelles de la grâce, ne pouvaient concevoir comment des personnes comblées de tous les dons de la nature et de la fortune, les sacrifiaient journellement à une religion qui n'avait pour perspective que les souffrances et le mépris; pour chefs, que des hommes simples et modestes, bien inférieurs en apparence ou en ostentation aux docteurs du paganisme. Quoi qu'il en soit, ce fut vers la dixième année de son règne, et la cent deuxième de Jesus-Christ, que Sévère donna des édits contre les chrétiens. Il n'en vint pas là tout d'un coup. La persécution s'était échauffée peu à peu; et il est difficile de fixer, comme dans toutes ces persécutions de la première antiquité, à quelle époque précise il faut rapporter les faits particuliers.

L'empereur, après avoir terminé la guerre avec les princes d'Orient, alliés de son concurrent Niger, alla de Syrie en Egypte. En traversant la Palestine, il punit les juifs, qui avaient encore profité des derniers troubles pour remuer, et il leur défendit, sous les plus terribles peines, de faire aucun prosélyte. Il étendit la défense aux chrétiens, qu'il affectait, contre ses lumières, de confondre avec les juifs séditieux. Ainsi commença la persécution

que nous croyons devoir nommer la cinquième. Elle devint générale et si violente, qu'on crut toucher au fatal avénement de l'antechrist. Il y eut néanmoins diverses provinces où le sang des fidèles fut épargné. On commençait à trop les connaître, pour déférer, comme autrefois, à des clameurs aveugles et grossièrement intéressées. Le gentils les plus vertueux ou les plus raisonnables, s'ils n'avaient pas le courage de les imiter, les plaignaient au moins et les admiraient, et les grands du siècle leur accordaient quelquefois leur protection assez hautement.

La persécution déclarée commença par l'Egypte, d'où elle se répandit dans les autres provinces. Comme on défendait sur-tout de faire de nouveaux chrétiens, il y eut grand nombre de martyrs à Alexandrie, dont l'école célèbre attirait des disciples, non-seulement de toute l'Egypte et la Thébaïde, mais des contrées les plus éloignées. Clément, leur ancien maître, courait un risque d'autant plus manifeste, qu'il s'était fait un plus grand nom. C'eût été se perdre inévitablement et sans fruit, que de rester dans Alexandrie. Cette constance téméraire eût même été un scandale, dans un temps où les hérétiques voulaient que les fidèles se livrassent contre les règles ordinaires de la prudence évangélique et l'exemple des apôtres, à qui Jesus-Christ avait ordonné, en cas de persécution, de fuir d'un lieu dans un autre. Alors Clément se retira jusqu'en Cappadoce, sa célébrité l'obligeant de s'éloigner beaucoup. Sa retraite fut digne d'un confesseur : il y prit le soin d'une église, dont l'évêque était déjà détenu pour la foi.

On arrêta Léonide, père d'Origène et citoyen d'Alexandrie, où il couronna par le martyre une vie sanctifiée par tous les devoirs de son état, et spécialement par un soin extraordinaire de l'éducation de son fils. Il lui avait appris la science du salut et les saintes lettres avec encore plus de zèle que les arts libéraux. Un esprit de foi, et presque

de prophétie, l'animait sans relâche dans ce pieux exercice. Il prévoyait combien de grands sujets et de grands saints seraient formés par ce merveilleux enfant, plus admirable encore par les bénédictions dont le prévenait la grâce, que pour ses talens naturels. Souvent il s'approchait de lui tandis qu'il dormait, et lui découvrant la poitrine, il la baisait avec un respect religieux, comme le temple du Saint-Esprit.

Le jeune Origène, avant le sacrifice de son père, se serait présenté lui-même aux persécuteurs, si ses parens ne l'eussent retenu. Mais quand Léonide fut arrêté, les prières et les caresses maternelles se trouvant insuffisantes, il fallut renfermer ses habits pour l'empêcher de sortir. Ne pouvant aller joindre son père, il lui écrivit une lettre pleine des plus beaux sentimens de la religion, et l'exhorta à n'envisager que la couronne qui l'attendait dans le ciel. N'ayez aucun souci de nous, lui disait-il, en parlant de sept jeunes enfans prêts à tomber dans la dernière indigence, et dont lui-même, âgé de moins de dix-sept ans, était l'aîné; le Seigneur sera notre héritage. Nous sommes trop heureux d'avoir un père martyr (1). Léonide eut la tête tranchée; et ses biens ayant été confisqués, toute sa famille fut réduite à la plus triste indigence, mais sans rien perdre de ses grands sentimens. Origène trouva une sorte d'asile dans la maison d'une dame très-riche, qui logeait en même temps un hérétique, et celui-ci avait gagné l'affection de la dévote opulente, au point de s'en faire adopter. Le fils du martyr resta le moins qu'il put dans cette société; et tout le temps qu'il y demeura, il ne communiqua jamais avec le dangereux favori. Bientôt il ouvrit une école de grammaire, afin de subsister sans le secours d'autrui, et de se soustraire à une périlleuse dépendance. Son génie et ses connaissances établirent sa réputation avec

(1) Eus. IV, 1 et 2.

tant de rapidité, qu'en moins d'un an on le jugea capable de tout ce qu'il y avait de plus important. On lui confia, qu'il n'avait encore que dix-huit ans, le soin des catéchumènes, à la place de Clément.

Aussitôt il vendit tous ses livres profanes, tant pour se livrer uniquement à l'écriture sainte, que pour se faire une ressource, la seule qui pût fournir à sa subsistance ; ayant toujours usé d'un désintéressement unique dans l'instruction de ses disciples. Il obligea l'acquéreur de ses livres à lui fournir sur ce fonds environ six sous de notre monnaie par jour ; et ce peu suffit à la vie pénitente qu'il menait. Ses amis voulurent bien de fois lui faire des présens. Ils colorèrent même leurs libéralités, de manière à ménager la plus scrupuleuse délicatesse. Toujours il remercia avec autant d'efficacité que de sensibilité et de gratitude. Malgré cette élévation de sentimens et tant de goût pour la pénitence, il n'était ni moins humble, ni moins affable. Les charmes de son commerce, autant que ses talens, lui attiraient une foule prodigieuse d'auditeurs et de sectateurs zélés, non-seulement parmi la jeunesse, mais parmi les savans et les philosophes, gentils ainsi que chrétiens. Plusieurs d'entr'eux devinrent des saints illustres et des martyrs, dans le cours même de la persécution qui avait commencé par lui enlever son père.

Parmi les martyrs d'Alexandrie même on distingua une jeune esclave appelée Potamienne, et renommée pour sa beauté. Elle fut dénoncée par son maître, furieux de n'avoir pu, ni par promesse, ni par menace, l'obliger de condescendre à sa passion. Le magistrat ne rougit point d'enjoindre à la vertueuse Potamienne, d'être plus soumise aux volontés de son corrupteur, et cela sous peine d'être jetée dans une chaudière de poix ardente, qu'on prépara sur le champ pour l'épouvanter. Non, dit-elle à la vue d'un supplice si effrayant, je ne dois point écouter un juge assez inique pour me pousser au vice et à l'infamie. Le

magistrat emporté ordonna de la dépouiller pour la plonger dans la chaudière. La chaste Potamienne fut plus effrayée de la manière que du genre de supplice : et l'amour de la pudeur la rendant ingénieuse : qu'on me descende, dit-elle comme par bravade, et pour en venir à ses fins en piquant le tyran, qu'on me descende avec mes habits dans la chaudière, et l'on verra si le Dieu que j'adore ne me fera point triompher de toutes les inventions de votre cruauté. On la prit au mot, et on l'enfonça si lentement dans la poix ardente, que son tourment dura trois heures entières. Sa mère, appelée Marcelle, fut aussi brûlée.

Le soldat Basilide, l'un des gardes de Potamienne, l'avait traitée avec beaucoup de réserve, avait même empêché la populace de l'insulter. Elle lui promit de s'intéresser à son bonheur quand elle serait auprès du roi du ciel. A peine la sainte fut expirée, que le garde prédestiné confessa le nom de Jesus-Christ. On crut d'abord qu'il plaisantait. Mais enfin on le conduisit vers le président, qui le fit mettre en prison. Il dit aux fidèles qui vinrent l'y visiter, que Potamienne avait obtenu la conversion de son cœur, et venait de lui apparaître pour l'en assurer. La sainte apparut à plusieurs autres personnes, qui se convertirent pareillement. Basilide reçut le baptême dans les fers, et le lendemain il eut la tête tranchée. Plusieurs disciples d'Origène, entre lesquels on nomme Plutarque et Sérein, parvinrent à la couronne du martyre par le même tourment.

La persécution n'était pas moins violente dans le reste de l'Afrique. Elle y avait même commencé deux ans avant l'édit, par la mauvaise disposition du proconsul Vitellius-Saturnin, le premier, à ce qu'on observa, qui eût employé le glaive dans la cinquième persécution. Il fut exemplairement puni du ciel par la perte de la vue. Les premières victimes de son impiété furent prises dans la ville de Scillite, puis amenées à Carthage, au nombre de

douze, tant de l'un que de l'autre sexe : illustres prémices du sang chrétien dans l'Afrique, au moins les plus anciens martyrs dont on y ait connaissance. Leurs actes sont des plus authentiques, et revêtus de tous les caractères de la sainte et vénérable antiquité. Ainsi, pour présenter en ce genre un monument intéressant à la pieuse curiosité du lecteur, nous croyons ne pouvoir rien choisir de mieux.

Entre ces généreux athlètes, on célèbre principalement Spérat, Narzal, Cittin, et trois femmes, Donate ; Séconde et Vestine. Ils avaient déjà subi un premier interrogatoire, lorsque reparaissant devant Saturnin, il leur dit à tous en général : Il est encore temps d'obtenir votre pardon, si vous voulez enfin revenir au bon sens, et rendre vos hommages aux dieux. Spérat prit la parole, et dit : Nous ne nous connaissons coupables d'aucun crime contre les lois. Loin de mal faire à qui que ce soit, nous avons rendu le bien pour le mal. Ceux mêmes qui nous poursuivent à mort, sont un des premiers objets pour lesquels nous offrons des vœux à notre Dieu. Telle est la règle prescrite par notre religion. Le proconsul reprit : Nous avons aussi une religion simple et raisonnable. Nous jurons par le génie des empereurs ; et pour leur conservation, nous adressons des vœux aux dieux de l'empire : il faut que vous nous imitiez. Spérat répondit : Si vous me voulez entendre, je vous apprendrai en peu de mots, ce que c'est que la loi chrétienne. Saturnin dit : Penses-tu que je sois d'humeur à te laisser vomir un torrent d'injures contre nos dieux ? Puis s'adressant à la troupe entière ; jurez plutôt, leur dit-il, tous tant que vous êtes, par le génie des empereurs nos maîtres, pour vous assurer la vie avec ses plaisirs. Spérat reprit et dit : Je ne connais pas le génie des empereurs de ce monde ; mais j'adore l'Esprit créateur et tout-puissant, qui, bien qu'invisible, n'en règne pas moins dans le ciel et sur tout l'univers. Je

n'ai commis aucune faute qui mérite l'animadversion des magistrats. Jamais je ne fis injure à personne ; et l'on n'a aucune plainte à former contre moi. Quoique je reconnaisse pour maître suprême, pour premier empereur de toutes les nations, mon Dieu et mon adorable Seigneur, je ne laisse pas de garder la plus exacte fidélité aux princes qu'il a établis sur nos têtes ; et si j'achète la moindre chose sujette aux droits, je les paye religieusement aux receveurs. Le proconsul se tourna vers les compagnons de Spérat, et leur dit : Ne suivez pas l'exemple de cet insensé ; mais plutôt craignez notre prince, et obéissez à ses commandemens. Alors Cittin dit : Espérez-vous donc tirer meilleure composition de nous que de Spérat ? Comme lui, nous craignons le Seigneur notre Dieu, et ne craignons rien autre chose. Le proconsul ordonna de les mettre en prison, et de les tenir aux ceps jusqu'au lendemain.

Le lendemain en effet Saturnin se fit représenter les martyrs, et du haut de son tribunal, se flattant d'ébranler les femmes, comme les plus faibles, il leur dit : Honorez notre prince, et sacrifiez aux dieux. Donate répondit : Nous rendons à César les honneurs dus à César ; mais nous n'offrons qu'à notre Dieu le tribut de nos religieux hommages et de nos prières. Vestine dit : Je suis aussi chrétienne. Seconde dit : J'ai la même foi en mon Dieu, et veux à jamais demeurer en lui. Pour vos dieux, nous ne les reconnaissons pas, et nous ne les adorerons jamais. Le proconsul ordonna de les séparer les uns des autres ; mais faisant rapprocher les hommes, il dit à Spérat : Persévères-tu à être chrétien? Spérat répondit : Oui, je persévère; et réitérant sa confession ; écoutez tous, dit-il d'une voix plus élevée : je suis chrétien. Tous ceux qu'on avait arrêtés avec lui l'entendirent, et répétèrent : Nous sommes chrétiens. Le proconsul reprit : Vous ne voulez donc ni délibérer, ni recevoir grâce ? Spérat répondit : De braves combattans ne demandent

point de grâce; faites ce que vous voudrez : nous mourrons avec joie pour Jesus-Christ. Le proconsul leur demanda, quels étaient les livres qu'ils lisaient et pour lesquels ils avaient tant de respect. Spérat répondit : Les quatre évangiles de notre Seigneur Jesus-Christ, les épîtres de l'apôtre saint Paul, et toute l'écriture inspirée de Dieu. Le proconsul dit : Je vous donne trois jours pour faire vos réflexions. Spérat répliqua : Je suis chrétien, et tous ceux aussi qui sont avec moi ; jamais nous n'abandonnerons la foi de Jesus-Christ; faites tout ce qu'il vous plaira.

Le proconsul voyant leur inflexible fermeté, dicta au greffier la sentence conçue en ces termes : Spérat, Narzal, Cittin, Véturius, Félix, Acillin, Lœtantius, Jannuarie, Généreuse, Vestine, Donate et Séconde, ayant confessé qu'ils étaient chrétiens, et refusant de rendre leurs respects à l'empereur, j'ordonne qu'ils ayent la tête tranchée. A la lecture de cette sentence, Spérat et tous ses compagnons dirent : Nous rendons grâce à Dieu, qui nous fait aujourd'hui l'honneur de nous admettre au royaume céleste en qualité de martyrs. On les mena tout de suite au lieu du supplice, où se mettant à genoux tous ensemble, et de rechef rendant grâce à Jesus-Christ, ils eurent chacun la tête tranchée : et ils intercèdent pour nous auprès Très-haut, ajoutent les pieux auteurs de ces actes, qu'ils trouvèrent moyen d'extraire du greffe public, et que nous avons traduits fidèlement, comme un des monumens le plus justement révérés en ce genre. Tels sont les martyrs Scillitans, extraordinairement fameux en Afrique, et honorés par toute l'église. Tertullién les célèbre avec une espèce d'enthousiasme, et ils influèrent beaucoup dans la résolution qu'il prit de composer son discours apologétique de la religion, à laquelle ils venaient de rendre un si glorieux témoignage.

En Afrique encore, on arrêta six personnes de la capitale, quatre hommes, nommés Révocat,

Saturnin, Sature, Secondole, et deux femmes, appelées Perpétue et Félicité. Mais ces deux héroïnes infiniment supérieures à leur sexe, donnèrent à ce triomphe sa principale splendeur; en sorte que les actes portent ici le nom des femmes, et non celui des hommes. C'est la remarque de saint Augustin, qui ne parle d'elles qu'avec admiration, en les comparant à saint Étienne, à saint Laurent, à tout ce qu'il y eut jamais de martyrs plus illustres. Rien de si touchant que l'histoire de leurs combats, écrite en partie par Perpétue elle-même, le reste par un auteur contemporain de très-grand poids, et que l'on croit être Tertullien. Perpétue était une jeune femme de condition, âgée de vingt-deux ans, et déjà veuve selon toutes les apparences, pleine d'attraits et d'esprit, et de ce caractère ouvert, ingénu, qui fait encore plus de partisans que les talens et les grâces.

Elle avait un enfant à la mamelle, et sa tendresse ne pouvait le perdre de vue, ni se décharger sur une autre femme du soin de l'allaiter. Félicité, avec une naissance inférieure, n'avait pas moins de grandeur dans l'ame. C'était aussi une jeune femme actuellement enceinte. Dès que Perpétue fut arrêtée, son père, le seul de sa famille qui ne fût pas chrétien, et qui aimait tendrement sa fille, accourut avec une ardeur que l'amour paternel pouvait seul donner à son âge extrêmement avancé.

On sera bien aise d'entendre, de la propre bouche de son éloquente et sainte fille, le récit d'une scène si touchante. Mon père, lui dit-elle suivant le rapport écrit de sa main, pouvons-nous changer les noms qui tiennent à l'essence des choses? Non, répond-il. Je ne saurais donc, reprit-elle, me dire autre chose que je ne suis, c'est-à-dire, autre que chrétienne. A ce mot, continuent les actes, il se jette sur moi dans l'accablement d'une ame excédée par la douleur, comme pour m'arracher

cher les yeux: Puis, tout confus de son emportement, il s'éloigna en s'abandonnant au plus morne chagrin, comme les cris qu'il jeta le témoignaient. Je demeurai quelques jours ensuite sans qu'il me vint voir, et je rendis grâce au Seigneur de ce qu'il me mettait à couvert d'une tentation si délicate. Dans cet intervalle nous fûmes baptisés. Le Saint-Esprit m'inspira, au sortir des fonts sacrés, de ne demander d'autre grâce que la constance dans les tourmens. Peu après on nous conduisit en prison. J'avoue que je fus saisie en y entrant; car jamais je n'avais vu réduit, ni ténèbres aussi horribles. La rude journée! Une chaleur étouffante; des exhalaisons infectes, qui provenaient du grand nombre de malheureux, resserrés et presque entassés; la brutalité des geoliers et des soldats: mais par-dessus tout, je séchais d'inquiétude pour mon enfant. Enfin les dignes ministres qui nous assistaient au nom de l'église, les diacres Testine et Pompone nous obtinrent, à prix d'argent, la liberté de passer quelques heures chaque jour en un lieu moins incommode. Nous sortimes avec empressement; et tandis que chacun s'occupait de ce qui l'intéressait davantage, je n'eus rien de plus pressé que d'allaiter mon enfant, qui mourait de faim. Je le recommandai tendrement à ma mère, qui m'était venue voir. J'exhortai mon frère à la constance dans la foi. Je me consumais de douleur, en voyant celle que je causais à mes proches; et je passai plusieurs jours dans ces cruelles peines d'esprit. Tout à coup cependant je me trouvai fortifiée par un secours si abondant de la grâce, que je fus délivrée de l'ennui même et des déchiremens de cœur que j'avais jusque-là éprouvés au sujet de mon enfant. La prison ne me devint pas seulement supportable; mais ce fut pour moi un séjour plus agréable que tous les palais qu'on eût pu m'offrir.

Alors mon frère me dit: Je sais, ma sœur, que vous avez un grand crédit auprès de Dieu. Priez-le de vous révéler si vous échapperez à la mort, ou

si vous consommerez votre sacrifice. Comme je ne pouvais, sans un amour plein de confiance, me rappeler les faveurs que j'avais reçues de Dieu, je promis positivement à mon frère de lever son doute dès le lendemain. Je fis ma prière, et voici les lumières qui me furent communiquées : Il me sembla voir une échelle d'or, si haute qu'elle atteignait jusqu'au ciel, mais si étroite qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Des deux côtés, elle était bordée de couteaux, de sabres, de rasoirs et d'autres instrumens si bien aiguisés et tellement disposés, que quiconque y fût monté sans une extrême circonspection, et sans regarder perpétuellement en haut, eût été blessé et déchiré par tout le corps. Au bas de l'échelle, il y avait un dragon d'une grosseur énorme et horrible à voir, tout prêt à s'élancer sur ceux qui voudraient monter, et qui les en détournait par ses rugissemens. Toutefois Sature monta d'abord, sans se laisser épouvanter; et quand il fut tout en haut, il se tourna et me dit : Je vous attends, Perpétue; mais prenez garde au dragon. Je répondis au confesseur : Il ne me fera point de mal; j'espère en Notre-Seigneur tout-puissant. J'approchai en effet, et le dragon ne fit que lever la tête faiblement, comme s'il eût eu peur de moi; en sorte que je lui mis le pied sur la tête, et m'en servis comme d'un premier échelon. Arrivée au haut de l'échelle, je découvris un jardin immense, et dans le milieu un grand homme vêtu en pasteur, qui avait les cheveux d'une blancheur extrême, et qui était environné de plusieurs milliers de personnes vêtues aussi de blanc. Il me dit avec douceur : Ma fille, soyez la bien-venue. Il m'appela près de lui, et me mit dans la bouche une nourriture délicieuse, que je reçus en joignant les mains. Toute la troupe répondit, *amen* : ce qui m'éveilla; et je m'aperçus que je mâchais encore quelque chose d'une merveilleuse douceur. Je n'eus rien de plus pressé que de raconter cette vision à mon frère, qui en conclut que nous

souffririons le martyre. Nous-mêmes dès-lors commençâmes à nous dégager entièrement des espérances du siècle. Ce qui fit conclure à sainte Perpétue, comme à son frère, qu'elle mourrait pour Jesus-Christ, c'est l'eucharistie qu'on avait coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat, et que figurait la nourriture céleste qu'on lui présenta dans sa vision.

Peu de jours après, reprend la sainte, le bruit se répandit que nous allions subir l'interrogatoire. Mon père vint de rechef à la prison, non moins agité que la première fois. Il me dit : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs ; ayez pitié de votre père, si vous me trouvez digne de ce nom. Si je vous ai élevée avec tant de soin et tant de tendresse ; si je vous ai plus chérie que tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre du public. Ayez quelque égard pour vos proches ; considérez votre mère et votre tante ; envisagez votre fils, qui ne peut vivre sans vous. Laissez fléchir votre fierté et votre obstination qui va tous nous perdre ; car n'espérez pas qu'aucun de nous ose désormais se montrer, si vous êtes condamnée à une mort infame. En me parlant ainsi, il me prenait les mains et ne cessait de les baiser, en les arrosant de ses larmes. Il se jeta même à mes pieds, m'appela, non plus du nom de fille, mais de dame, et me perça le cœur par toutes ses sollicitations humiliantes. J'avais d'autant plus de compassion de lui, que je le voyais seul de notre famille dans un si étrange aveuglement. Sans laisser ébranler ma résolution par ses larmes, je lui donnai les marques les plus expressives de tendresse, et je finis par lui dire : Il arrivera dans l'interrogatoire tout ce qu'il plaira au Seigneur, puisque nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. Ce malheurenx père se retira, l'amertume et la désolation dans l'ame.

Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout-à-coup nous prendre pour nous conduire au juge. Toute la ville en fut informée ; et en arri-

vant, nous trouvâmes la place couverte d'un peuple innombrable. Le procurateur Hilarien exerçait la suprême magistrature à la place du proconsul Timinien qui était mort. Il nous fit monter sur l'échafaud, et d'abord interrogea mes compagnons, qui confessèrent courageusement. Il en vint à moi, et mon père à l'instant reparaissant avec mon fils, se jeta à mon cou, me tira de ma place, et me sollicita plus vivement que jamais. Le procurateur vint à l'appui, et me dit : Ayez quelque respect pour les cheveux blancs de votre père ; ayez égard à l'âge tendre et à l'innocence de votre fils : que les cris de cet enfant infortuné, que les pleurs de tous vos proches vous fléchissent enfin. Et que vous en coûte-t-il de sacrifier pour la prospérité des empereurs ? Je n'en ferai jamais rien, lui répondis-je. Nulle considération ne me séparera du Seigneur, ni de la compagnie de ces saints. Il me dit : Vous êtes donc chrétienne ? Et je lui répondis : Oui assurément, je suis chrétienne. Comme mon père tentait cependant de me tirer de l'échafaud, Hilarien commanda qu'on l'en fît sortir lui-même, et on alla jusqu'à le frapper pour le faire obéir. Je ressentis le coup plus vivement que si je l'eusse reçu moi-même ; et j'avais le cœur déchiré, de voir ainsi traiter dans sa vieillesse celui qui m'avait donné le jour. Alors Hilarien prononça l'arrêt de mort, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes.

Sainte Perpétue raconte encore deux visions qui l'animèrent de plus en plus à la consommation de son sacrifice ; et là finit sa relation. De son côté, le martyr Sature en eut une autre, qu'il écrivit aussi lui-même, et qui n'était pas pour sa seule utilité. Non-seulement on lui montra la gloire céleste où il allait entrer ; mais, comme il arrivait souvent aux martyrs, l'Esprit-Saint lui communiqua, pour l'utilité des églises, bien des connaissances prophétiques qu'il serait trop long de rapporter.

Tant de faveurs merveilleuses inspirèrent à cette troupe de saints une telle générosité, qu'ils touchèrent jusqu'à leurs persécuteurs. Le geolier,

nommé Pudent, commença par concevoir une haute estime de leur vertu, et finit par l'imiter, en embrassant courageusement la foi. Mais la joie des martyrs était troublée par l'état où Félicité se trouvait, au huitième mois de sa grossesse. Elle appréhendait extrêmement de survivre aux autres confesseurs, comme cela devait naturellement arriver, les lois défendant d'exécuter les femmes enceintes avant leurs couches. Tous se mirent à prier avec ferveur trois jours avant le spectacle où ils devaient être exposés. Aussitôt Félicité sentit les travaux de l'enfantement de la manière la plus douloureuse, parce qu'elle n'était pas à son terme. L'un de ses gardes l'entendant jeter de grands cris : Eh que feras-tu, lui dit-il, quand tu seras aux prises avec les lions ? C'est moi qui souffre en ce moment, répondit Félicité ; mais alors Jesus-Christ souffrira et vaincra dans moi. Elle accoucha d'une fille, qu'une fervente chrétienne vint prendre, et regarda toujours comme sa propre enfant.

La veille du combat, on servit aux saints le repas qu'on appelait le souper libre, et que prenaient en public ceux qui devaient périr dans l'amphithéâtre. On prétendait leur donner par-là une entière liberté de se réjouir encore une fois avant la mort. Mais les martyrs en firent un exercice de charité et de zèle apostolique. Ils exaltèrent aux oreilles des idolâtres le bonheur de souffrir pour Jesus-Christ ; leur reprochèrent leur incrédulité, et les menacèrent des peines éternelles. Remarquez bien nos visages, leur dit Sature qui était éloquent, afin de nous reconnaître au jugement dernier. Ils se retirèrent tous interdits, et plusieurs se convertirent.

Enfin le jour du combat étant arrivé, tous nos saints athlètes, excepté Secondule, que Dieu avait appelé à lui dans la prison, parurent dans l'amphithéâtre avec un visage épanoui, où l'on voyait la gaieté peinte au lieu de la terreur. Perpétue marchait d'un pas tranquille et les yeux modestement baissés, dérobant aux regards tout ce qu'elle pou-

vait de ses agrémens et de sa beauté. Malgré cela on découvrait un air de satisfaction consolant pour les spectateurs fidèles, et on l'entendait chanter d'une voix douce, quand on prêtait attention. Félicité ne marquait pas moins de contentement de ce qu'elle était suffisamment rétablie pour mourir avec les autres. A la porte de l'amphithéatre, on voulut donner aux martyrs les ornemens accoutumés dans ces sortes de spectacles; savoir, l'habit des prêtres de Saturne, c'est-à-dire, un manteau rouge pour les hommes; et pour les femmes, une bandelette autour de la tête, marquant les prêtresses de Cérès. Ils refusèrent ces ornemens, comme autant de symboles d'idolâtrie, et Perpétue dit : Nous ne sacrifions notre vie que pour nous soustraire à cet opprobre criminel; en prononçant notre jugement, vous avez ratifié cette convention; on ne juge pas deux fois sur le même objet. Le tribun céda, et on les laissa tous entrer comme ils étaient vêtus. En regardant le peuple, ils le menacèrent encore des divins jugemens; et en parvenant sous les yeux d'Hilarien, ils lui dirent avec un ton et un air d'autorité : Vous nous condamnez aujourd'hui; mais l'Eternel sera bientôt votre juge. Le peuple irrité demanda qu'ils fussent fouettés par les véneurs, c'est-à-dire par ceux qui avaient soin des bêtes de l'amphithéatre. Ces sortes d'exécuteurs se rangeaient en ligne, et donnaient chacun leur coup aux prisonniers condamnés, nommés Bestiaires, que l'on faisait passer devant eux. Ravis d'acquérir ce nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur souffrant, nos saints n'en témoignèrent que plus d'alégresse.

Le Tout-puissant leur accorda le genre de mort que chacun d'eux avait souhaité. Car s'entretenant tous ensemble de la fin glorieuse à laquelle ils aspiraient, Saturnin avait demandé de servir de jouet à la fureur de toutes sortes d'animaux, pour souffrir davantage. Il fut attaqué, aussi-bien que Révocat, par un furieux léopard; puis ils furent traînés l'un et l'autre par un ours, sans néanmoins en

être mis à mort. Sature au contraire ne craignait rien tant que l'ours, et il aimait beaucoup mieux la fureur impétueuse de quelque léopard qui le tuât du premier coup de dent. Il fut d'abord abandonné à un sanglier. Mais l'animal tourna sa fureur contre le véneur qui l'avait lâché, et qui mourut de ses blessures quelques jours après. Pour Sature, on l'exposa de nouveau à la vue d'un ours; mais l'ours ne sortit point de sa loge. Le martyr fut retiré pour la seconde fois, sans avoir encore reçu de blessure; et il en prit occasion d'affermir dans la foi le geolier Pudent. Après quoi il prédit expressément qu'un léopard lui arracherait tout d'un coup la vie, comme il l'avait désiré. En effet, étant exposé pour la troisième fois sur la fin du spectacle, un léopard monstrueux s'élança sur lui avec une telle férocité, que de la première morsure il le rougit tout entier de son sang. A ce moment, parlant encore au geolier fidèle; adieu, lui dit-il, mon cher Pudent; souvenez-vous du triomphe de la foi, et que ma mort vous encourage au lieu de vous troubler. Il demanda l'anneau que Pudent avait au doigt; et l'ayant trempé dans sa plaie, il le lui rendit tout sanglant, comme un gage de sa foi et de sa sainte amitié, puis tomba roide mort, au lieu même que l'on nommait *spoliarium*, et où l'on égorgeait ceux que les bêtes n'avaient pas achevés.

Les saintes Perpétue et Félicité furent exposées toutes nues, dans un filet, à une vache furieuse. Mais la délicatesse de Perpétue, et l'état de Félicité accouchée depuis deux jours, ayant blessé les yeux de tout le monde, on les retira pour leur donner quelque vêtement. De cette manière, on les exposa toutes deux ensemble. Cependant Félicité, qui n'avait pu retenir ses cris en accouchant, ne témoigna que de la joie à l'attaque de l'animal farouche qui l'étendit par terre, toute froissée de ses blessures. Perpétue tomba sur le dos. Elle se releva aussitôt sur son séant; et voyant son habit déchiré par le côté, elle eut soin de l'arranger de

façon que la pudeur n'en souffrit pas. Elle renoua aussi sa chevelure; parce que des cheveux épars étaient une marque de tristesse qu'elle ne voulait pas donner dans ce qu'elle appelait son triomphe. Puis elle se leva tout-à-fait, et donna la main à Félicité extrêmement affaiblie de ses blessures; et elles marchèrent de compagnie vers une porte de l'amphithéatre, où il y avait un catéchumène de la connaissance de Perpétue. Ces mouvemens naturels s'étaient faits dans une extase qui absorbait ses sentimens et tout son esprit : de sorte qu'à l'approche de ce fidèle, revenant comme d'un profond sommeil; quand est-ce donc, lui dit-elle, qu'on nous exposera à cette vache ? Elle fut très-surprise d'entendre ce qui s'était passé, et ne le crut qu'en remarquant sur son corps les preuves sanglantes de ce qu'elle avait souffert. Elle fit appeler son frère par le moyen du catéchumène, les exhorta l'un et l'autre à la constance dans la foi et à la ferveur. Alors le peuple demanda que les martyrs fussent ramenés au milieu de l'amphithéatre pour y recevoir le coup de la mort. Ils y revinrent d'eux-mêmes et furent égorgés sans faire le moindre mouvement. Néanmoins comme ces sortes d'exécutions servaient d'apprentissage aux jeunes gladiateurs, nommés en ce cas confecteurs, pour les accoutumer sans péril au sang, Perpétue tomba à un confecteur mal-adroit qui la fit souffrir et lui arracha quelques cris. Mais elle reprit sa tranquillité sur le champ, montra elle-même l'endroit où il fallait frapper, et couronna ainsi toutes ses actions héroïques.

On voit que les Gaules eurent grande part à la persécution de Sévère. Il périt de plus à Lyon une quantité prodigieuse de fidèles. Une ancienne inscription qu'on y voit encore, porte que, sans compter les femmes ni les enfans, dix-neuf mille hommes perdirent la vie en cette occasion, et que le sang coulait par ruisseaux dans les places publiques : ce qui paraîtrait incroyable, si l'on ne trouvait également consignées dans tous les autres monumens les énormes vengeances que Sévère exerça

quand il eut battu le parti d'Albin, son concurrent à l'empire, et qui avait commandé dans les Gaules. Le sang le plus illustre ruissela sans ménagement. On immola jusques à quarante consulaires. Toutes sortes de personnes, également distinguées par leur mérite et leurs vertus, sans égard même au sexe, furent enveloppées dans le carnage. Il est vrai que les chrétiens n'étaient pas plus impliqués à Lyon qu'en tout autre lieu dans les affaires de la rebellion. On en était généralement persuadé; mais leur sang n'était pas réputé assez précieux pour devoir gêner la politique par un discernement long à faire dans une si grande confusion. D'ailleurs ils ne prenaient aucune part aux réjouissances du triomphe de Sévère, parce qu'elles étaient mêlées d'idolâtrie. L'empereur se trouvait en personne dans le pays, d'où il devait passer dans la Grande-Bretagne, pour quelques affaires qui demandaient encore sa présence. Contre l'innocence destituée d'appui, l'adulation et l'impiété se prêtèrent réciproquement la main. Le saint évêque Irénée fut pris et conduit au persécuteur, qui le fit mettre à mort, en s'applaudissant d'avoir immolé le pasteur avec les ouailles (1). Un saint prêtre, nommé Zacharie, qui échappa au carnage, prit soin de sa sépulture, et fut, à ce qu'on croit, son successeur.

La persécution s'étendit aux villes voisines, où saint Irénée avait réparti un grand nombre d'ouvriers évangéliques. A Valence, le prêtre Félix, secondé par les diacres Fortunat et Achillée, exerçait son ministère avec le plus étonnant succès. Déjà la troisième partie de la ville professait le christianisme, et les louanges du vrai Dieu s'y célébraient avec solennité. Le président Corneille qu'on y envoya n'eut pas mis le pied dans la ville, qu'il entendit ces chants religieux. Il en parut fort étonné, après l'exemple de sévérité qu'on venait de donner dans le voisinage. D'abord il fit emprisonner les trois missionnaires; et après les interro-

(1) Eus. V, 29.

gatoires et des tortures redoublées, il les condamna à perdre la tête. On les conduisit hors de la ville pour l'exécution; et comme ils étaient suivis d'une grande foule de peuple, ils ne cessèrent, jusqu'au dernier instant, de prêcher le Dieu pour lequel ils mouraient.

Les saints Ferréol et Ferrution travaillaient à Besançon, où ils avaient aussi été envoyés par saint Irénée. Leurs corps furent horriblement étendus par le moyen des poulies, déchirés à coups de fouet; ensuite ayant eu la langue coupée, et ne laissant pas de prêcher, par un miracle qui n'excita qu'un aveugle dépit dans les ministres de la persécution, on leur enfonça des alênes sous les ongles des mains et des pieds, puis dans la poitrine; après quoi on leur trancha la tête. Quelques fidèles intrépides les enterrèrent dans une caverne peu éloignée de la ville, où saint Agnan, évêque de Besançon, les découvrit dans le quatrième siècle. Ces deux saints apôtres de Comté sont plus connus sous les noms de saint Fargeau et de saint Fargon. Saint Andéol, sous-diacre, fut arrêté par des gens de la suite de Sévère, comme ce prince passait dans le pays du Rhône. On prétend qu'il lui fit fendre la tête en quatre avec une épée de bois, afin que le supplice fût plus douloureux. Son culte devint très-célèbre, et il existe sur les bords du Rhône une bourgade qui porte son nom.

Dans la capitale de l'empire, les chrétiens souffrirent étonnamment de l'avarice et de l'impiété de Plautien. Cet homme, de très-basse naissance, mais extrêmement riche, avait une fille mariée au fils même de l'empereur Sévère, qui le chargea du gouvernement de Rome, quand il marcha en Orient contre les Parthes. Elevé à de tels honneurs, Plautien n'avait rien perdu des bas sentimens de son origine. Il semblait au contraire n'avoir augmenté sa puissance que pour grossir en même temps par les confiscations son énorme fortune. Il ne manqua pas de s'essayer sur les fidèles, les plus pacifiques et les plus désintéressés des Romains. Sous prétexte qu'ils ne rendaient pas à l'empereur les mêmes hommages

que ses sujets idolâtres, on fit souffrir une mort cruelle à plusieurs d'entr'eux. Les vieilles calomnies, aussi souvent et aussi fortement détruites que rebattues, furent tout de nouveau remises en usage; et sans nulle autre charge, le seul nom de chrétien faisait un crime digne des derniers supplices. On attachait les uns à la croix, on faisait servir les autres à la férocité des lions et des tigres. On comptait leur faire grâce, en ne les condamnant qu'aux mines et à la servitude. Rome regorgeait de sang, et les bourreaux ordinaires ne pouvaient plus suffire. Les vieillards ne trouvaient point d'indulgence pour la faiblesse de leur âge, ni la timide pudeur aucun égard. On traînait les vierges aux lieux infames; et par la plus honteuse contradiction, on condamnait à la prostitution, comme au comble de tous les maux, des personnes qu'on accusait de se livrer par goût et par principes à toutes sortes d'infamies.

Dans une oppression aussi effroyable, l'église avait besoin d'une protection toute particulière, ou tout au moins d'une justification éclatante, qui la fît bien connaître, et la défendît efficacement. Tertullien fut l'apologiste qu'employa la providence: génie vif, ardent, subtil, d'une vaste érudition, d'une éloquence à la vérité aussi dure que nerveuse, et défectuese à différens égards. Mais dans ces défauts mêmes, tant de sa personne que de son siècle ou de sa nation, et dont son Apologétique se ressent infiniment moins que ses autres ouvrages, on ne saurait disconvenir, qu'il n'ait le don d'instruire et de persuader; qu'à l'égard même de certaines raisons plus spécieuses que solides, moins lumineuses qu'éblouissantes, il n'ait encore l'art de les présenter avec une force, une impétuosité et une véhémence qui entraînent les suffrages.

Il était né à Carthage, d'un centenier ou capitaine des troupes proconsulaires; il fut élevé dans le paganisme, et se livra, comme il nous l'apprend lui-même, aux désordres de la jeunesse. On voit

par tous ses écrits, combien il se rendit habile dans les sciences, spécialement dans la jurisprudence et dans la littérature des grecs. On remarque aussi qu'il avait beaucoup lu saint Justin et saint Irénée. Il était marié, et fut cependant élevé au sacerdoce, à cause de ses lumières et de sa vertu. Mais la sévérité de ses mœurs répondait de sa fidélité à observer la chasteté parfaite. Il composa son Apologie ou son Apologétique, pour me servir de la dénomination la plus ordinaire, au commencement du troisième siècle, et il l'adressa, sans se faire connaître, aux gouverneurs des provinces. Cette pièce est d'un style supérieur à tout ce qui avait encore paru en ce genre; et jamais depuis on n'a mieux fait sentir les iniques procédés des infidèles à l'égard des chrétiens, l'innocence admirable de ceux-ci, les absurdes préjugés de ceux-là, avec toutes les honteuses contradictions de leur théologie. C'est tout ce que nous pouvons dire ici de ce long et beau discours, dont il est impossible de donner une idée juste, par des extraits qui ne pourraient que le défigurer, qu'altérer son caractère essentiel de force et d'impétuosité, que rendre toute la pièce méconnaissable.

Dans le même temps, Tertullien écrivit ses deux livres aux gentils, et celui du Témoignage de l'ame, dont la matière est la même que dans l'Apologétique. Il signala sa plume, non-seulement contre les infidèles, mais contre les hérétiques, et par divers ouvrages de piété. Par-tout on remarque de l'élévation et des beautés; mais souvent aussi des expressions et des opinions peu exactes dans les écrits mêmes qu'il a composés étant catholique.

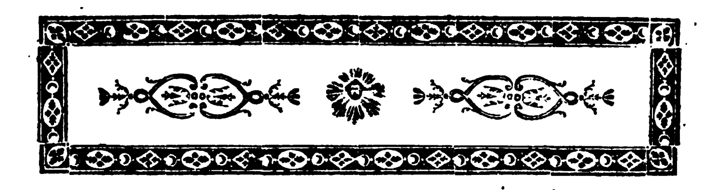
Car enfin cet homme singulier et long-temps digne de la haute réputation de doctrine et de vertu dont il jouissait, s'engagea, vers la quarantième année de sa vie, dans l'hérésie des montanistes, l'une des plus absurdes que l'on ait connues. Mais ces novateurs se piquaient d'une régularité extraordinaire et d'une grande austérité. Ils

publiaient aussi beaucoup de merveilles en faveur de leur secte. Ardent, et par conséquent crédule, le génie de Tertullien, d'ailleurs dur et sévère, devint plus facilement leur dupe. Il prétendait avoir des sujets de plainte contre les ecclésiastiques de l'église romaine. Sa fierté ne put les digérer, et il n'eut pas l'équité de les séparer de la cause même de l'église. Exemple effrayant sans doute, mais qui ne doit étonner que médiocrement, vu la trempe d'esprit de ce rigoriste altier, et qui nous apprend à ne point juger de la doctrine par les personnes qui la professent, mais bien des personnes par la doctrine professée de tout temps dans l'église.

Quant aux ouvrages de Tertullien en faveur de la vraie religion, s'ils n'arrêtèrent pas les violences des tyrans, ils servirent du moins à la justifier dans les esprits droits, et à mettre la tyrannie dans tout son tort. Aussi la main du Seigneur parut-elle s'appesantir sur l'empereur Sévère, dans le temps même qu'il avait le plus de raisons de se promettre une vie douce et tranquille. Sur la fin de son règne, il s'occupait avec une attention extraordinaire à rendre et à faire rendre la justice dans toute l'étendue de l'empire; et il réussit à gagner les cœurs de ses sujets, beaucoup mieux qu'il n'avait droit de l'attendre de ses premières années. Il mourut toutefois de chagrin, plutôt que de maladie, le 4 Février de l'an 211. Il avait passé dans les îles Britanniques, pour en soumettre les habitans révoltés; et bientôt l'ennemi demanda la paix. L'empereur s'avança à cheval entre les deux armées, après avoir prescrit les conditions, et tout prêt à signer le traité. Antonin, son fils aîné, qui se trouvait à côté de lui, retint un peu son cheval, et tira son épée, sans rien dire, pour en frapper l'empereur par-derrière. On poussa de grands cris d'alarme. Le parricide n'eut pas le temps ou la fermeté d'achever son crime. Il remit précipitamment son épée, laissant dans son morne silence et son air embarrassé, les plus

fâcheux indices contre lui. Sévère dissimula, et attendit le soir avec une grande apparence de tranquillité. S'étant alors couché, et tenant une épée auprès de son lit, il fit appeler son fils avec le préfet du prétoire, et dit au jeune prince, en lui présentant l'épée : Mon fils, si vous êtes las de me voir vivre, donnez-moi la mort, à ce moment que vous le pouvez faire en secret et sans rien risquer pour vous-même; ou plutôt commandez au préfet; vous êtes son empereur : il vous épargnera l'horreur de l'exécution. Antonin se disculpa le moins mal qu'il put, mais sans dissiper les chagrins de son père, qui s'abandonna à toute l'amertume de ses réflexions. Dès le lendemain il tomba malade, et mourut peu de temps après à Yorck, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il en avait régné près de dix-huit.

Antonin, nommé plus souvent Caracalla, à cause d'une espèce de casaque apportée des Gaules pour la donner au petit peuple de Rome, et son frère Géta, tous deux associés à l'empire du vivant de leur père, lui succédèrent aussitôt après sa mort. Ils ne pouvaient se souffrir; et dans leur voyage pour revenir en Italie, ils tentèrent plusieurs fois de se tuer l'un l'autre. A leur retour, le plus méchant et le plus dissimulé l'emporta. Caracalla proposa à l'impératrice Julie, leur mère commune, de les faire appeler dans son appartement, afin de les réconcilier ensemble. Géta vint de bonne foi; et sur le champ on le perça de mille coups dans les bras de sa mère, qui fut elle-même blessée et toute couverte de sang. Caracalla, dans la crainte de le voir échapper, lui porta les derniers coups, et le fit expirer sous sa main. Tel était le monstre à la merci duquel demeurèrent l'empire et les ouailles pacifiques du Christ, qui en remplissaient déjà les provinces. Mais jamais le Seigneur ne montra d'une manière plus merveilleuse, qu'il tient dans la main le cœur des tyrans mêmes, et qu'il ferme, quand il lui plaît, la gueule des monstres les plus dévorans.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE QUATRIÈME.

Depuis la cinquième persécution jusqu'au schisme des novatiens en 251.

Il était nécessaire pour la gloire de la vraie religion, qu'elle eût des persécutions et des guerres sanglantes à soutenir. Mais il fallait aussi des intervalles de paix et de calme, pour cultiver les plantes et recueillir les fruits de cette terre arrosée du sang qui lui donnait sa fécondité. Le Seigneur ménagea ces alternatives à son église d'une manière d'autant plus merveilleuse, qu'elle dut souvent sa tranquillité à des princes qui ne paraissaient nés que pour le malheur de leurs autres sujets. C'est ainsi que l'empereur Caracalla, tout malfaisant qu'il était, ne persécuta jamais les fidèles. Ils furent même assez bien traités sous son règne, pour pouvoir faire des prosélytes distingués dans l'empire, et porter la foi aux nations étrangères. On vantait beaucoup alors un jurisconsulte romain, nommé Minutius-Félix. Il avait pour ami un certain Octave, chrétien aussi-bien que lui, et même avant lui; car ils avaient été païens l'un et l'autre, compagnons et confidens mutuels des amusemens et des égaremens de leur jeunesse. Après quelque temps d'absence, Octave

revint à Rome, surprenant agréablement Félix qui ne l'attendait pas. On était dans la saison où les gens du barreau ont coutume de quitter la ville, pour se délasser de leurs travaux ordinaires. Minutius-Félix emmena à Ostie son ami Octave, et un autre ami, appelé Cécilius, encore païen. Comme ils se promenaient tous les trois au bord de la mer, Cécilius aperçut une idole de Sérapis, et porta la main à la bouche; ce qui était une marque de respect et d'adoration. Est-il possible, s'écria Octave en adressant la parole à Félix, qu'un homme instruit, et autant votre ami que l'est Cécilius, reste dans un tel aveuglement? Ce propos tomba, et ils continuèrent leur promenade en s'entretenant de choses indifférentes, et s'amusant à regarder des enfans qui se divertissaient à faire glisser des pierres plates sur la surface de l'eau.

Mais Cécilius tomba dès ce moment dans une profonde rêverie, et parut extrêmement sérieux. Félix lui en demanda la raison, et lui fit avouer qu'il était piqué. On proposa d'examiner en règle la question de la religion; on s'assit sur le rivage, et l'on mit Félix au milieu, comme arbitre, pour apprécier les moyens des deux parties. Cécilius parla le premier, attaqua la religion par les préjugés accoutumés, ne désigna les chrétiens que par la dénomination insultante de secte nouvelle et grossière, l'ouvrage de l'ignorance, et l'invention méprisable de gens de néant. Octave le laissa parler sans l'interrompre, comme un homme plein de confiance en la bonté de sa cause, mais qui a peur d'apporter le moindre obstacle à la persuasion. Il reprit ensuite, réfuta les imputations avec autant de douceur que de force, développa les maximes évangéliques. Il appuya le tout de preuves solides, d'exemples aussi-bien que d'autorités, et tourna contre les païens les propres armes de leurs philosophes. Minutius qui devait prononcer, applaudissait intérieurement au discours d'Octave, et méditait les moyens de le faire goûter à Cécilius, lorsque

lorsque l'impression de la grâce prévint ses efforts. Nous n'avons plus besoin d'arbitre, s'écria tout à coup Cécilius : Nous sommes tous les deux vainqueurs : Octave triomphe de moi, et moi de l'esprit de mensonge ; je suis chrétien ; oui, je suis sincèrement chrétien. Une droiture si généreuse fut couronnée de la grâce de la persévérance. Cécilius fut un chrétien constant et zélé, qui rendit à la foi les plus importans services. Elle lui dut par la suite la conversion de saint Cyprien.

Caïus, prêtre de l'église romaine, eut dans le même temps une conférence publique avec Proclus, montaniste fameux, dont la renommée avait beaucoup contribué à séduire Tertullien. Caïus produisit des preuves invincibles contre les montanistes ; et s'il ne les convertit pas, par des disputes qui souvent indisposent plus qu'elles ne persuadent, il les démasqua, et fit sentir tout le crime de leur opiniâtreté ; de manière qu'après cette humiliation, le pape Zéphirin ne balança plus à les excommunier, et qu'on les traita de toutes parts en hérétiques décidés. Ce pontife mourut peu après, l'an 118 de Jesus-Christ. Il avait occupé le saint siége dix-sept ans, et il eut pour successeur Calixte, qui le tint cinq ans.

Sous ce pontificat fleurit Jule-Africain, chrétien des plus doctes de son siècle, originaire de Lybie, selon Suidas, et natif de Nicopolis en Palestine, c'est-à-dire de l'ancienne Emmaüs, dont les Romains, après la ruine de Jérusalem, avaient fait une ville au lieu d'une simple bourgade, et à laquelle ils avaient donné un nouveau nom ; en mémoire de leurs victoires sur les juifs. Il composa un ouvrage chronologique en cinq livres, pour prouver contre les païens l'antiquité de la vraie religion, et c'est le premier auteur de chronologie que l'on compte parmi les chrétiens. Cet ouvrage célèbre n'est pas venu jusqu'à nous, au moins sous le nom de son auteur. Scaliger a publié une chronologie d'Eusèbe, plus ample que la commune,

et l'a donnée pour une première partie de l'ouvrage d'Eusèbe sur les temps, dont ce que nous appelons *la chronique* est la seconde. Il ajoute que tout ce qu'il y a de bon dans la chronique comme dans la chronologie d'Eusèbe, est de cet ancien auteur. Jule adressa encore une lettre au chrétien Aristide, pour concilier les diversités apparentes des deux généalogies de Jesus-Christ, selon saint Matthieu et selon saint Luc; et il y dissipa entièrement ces difficultés, au jugement d'Eusèbe. Il ne laissait pas d'en trouver dans quelques parties des livres saints. Origène qu'il révérait extraordinairement, ayant cité dans une conférence l'histoire de Susanne, par où finit le livre de Daniel, Jule-Africain dissimula sagement pendant toute la conférence. Mais il écrivit ensuite à Origène, pour lui marquer sa pensée, avec toutes ses preuves. La principale était que ce trait édifiant ne se trouvait point dans les exemplaires juifs. A quoi Origène répondit que ces sortes d'omissions ne tombaient pas sur le seul fait de Susanne, mais sur beaucoup d'autres, soit dans le livre de Daniel, soit dans le reste de l'ancien testament; tandis qu'ils se lisaient dans les exemplaires grecs de toutes les églises de Jesus-Christ; et que les juifs avaient fait ces suppressions, pour effacer la mémoire des faits qui leur étaient les plus honteux; tels que l'infamie des vieillards, juges en Israël, et calomniateurs d'une femme chaste qu'ils n'avaient pu suborner; tels encore que la mort de plusieurs prophètes qu'ils avaient indignement proscrits. Il ajoute que la différence de nos exemplaires à ceux des juifs, vient de ce que les nôtres ont été pris sur des originaux plus complets, et antérieurs à des copies tronquées dans la suite. Les écrits de Jule-Africain sont fort exaltés par les anciens docteurs. Saint Jérôme en particulier les loue comme également remplis de l'érudition du siècle, des richesses de la philosophie, et de la science divine des écritures.

L'empereur Caracalla, après avoir donné aux

fidèles le temps de respirer, termina sa vie et son empire par une mort violente, le 8 Avril 217. Macrin, l'un des deux préfets du prétoire, ayant découvert qu'il y avait tout à risquer pour lui de la part de ce maître cruel et fantasque, résolut de le prévenir. Il le fit assassiner par un centurion, dans un bois où il avait mis pied à terre pour un besoin naturel. Après deux jours de trouble et de murmure, l'auteur de l'attentat réussit à se faire proclamer empereur; mais il s'abandonna lui-même à la mollesse, à la crapule et à l'incurie qui en est la suite. Au lieu d'aller à Rome, il resta plongé à Antioche dans les voluptés asiatiques, qui le rendirent méprisable aux troupes. Il se fit ensuite détester par une sévérité à contre-temps, qu'il ne savait pas soutenir. Une femme entreprenante et d'un génie plus qu'ordinaire, Mésa, sœur de la dernière impératrice, crut voir le moment de venger la mort de son neveu Caracalla, et plus encore de se venger et de s'élever elle-même. Macrin qui la craignait, l'avait reléguée à Emèse, lieu de sa naissance; et elle y avait mené un de ses petits-fils, prince âgé seulement de quatorze ans, mais d'une taille au-dessus de son âge, et d'une figure qu'on ne pouvait envisager sans s'intéresser à son sort. Les habitans d'Emèse le firent d'abord pontife de leur temple, dédié au soleil sous le nom d'Elagabale, c'est-à-dire, dieu des montagnes; d'où vint à ce jeune prince, appelé jusque-là Bassien, le nom d'Héliogabale. On lui donna, non sans dessein, un habit de pourpre brodé d'or, avec une couronne toute étincelante de pierreries. Sa qualité de pontife colorait tout. Il en remplissait les fonctions avec tant de grâce, sur-tout en dansant au son des instrumens qui accompagnait les sacrifices, qu'on accourait en foule des villes voisines pour l'admirer. Les soldats y venaient par troupes nombreuses, du camp qui était près de la ville.

Son aïeule sema adroitement le bruit qu'il était fils de Caracalla, et ne négligea rien pour inspirer

au gros de l'armée, dégoûtée de Macrin, le désir de le voir remplacé par un maître aussi aimable que le jeune pontife. Elle lia enfin la partie avec les principaux officiers, sortit de la ville à l'entrée de la nuit, et se rendit au camp avec toute sa famille. L'habile princesse avait revêtu Héliogabale d'un habit souvent porté par Caracalla, et facile à reconnaître. Il fut reçu de toutes les troupes avec acclamation, et sur le champ proclamé empereur. Mésa fit des largesses avec les trésors qu'elle avait amassés sous les règnes précédens : les garnisons de toutes les villes circonvoisines accoururent pour les partager. Ainsi l'armée d'Emèse se trouva très-forte, et en état de combattre avec succès pour son nouveau maître, s'il en était besoin. Mais loin de faire aucune opposition, les autres armées désertèrent aussitôt le parti de Macrin, qui fut pris et tué, après avoir régné quatorze mois.

On ne fut pas long-temps à reconnaître que le nouvel empereur eût été plus propre à demeurer le prêtre d'une religion voluptueuse, qu'à devenir le maître des Romains. En très-peu de temps, il se rendit encore plus méprisable que son prédécesseur, et par des infamies plus honteuses, et par des extravagances plus multipliées. Il fit transférer dans la capitale de l'empire le dieu du temple d'Emèse, qui n'était autre chose qu'un gros caillou noir, qu'il disait tombé du ciel. A cette informe et ridicule divinité, il prétendit néanmoins subordonner tous les autres cultes. Dans ce dessein, il fit apporter la grande déesse de Carthage, nommée Céleste, et la plaça à un rang subalterne dans le temple qu'il dédia sur le Mont-Palatin, au caillou de Syrie : il voulait de même y placer Cybèle, réputée la mère des dieux, le feu de Vesta, le Palladium ; y joindre par une alliance monstrueuse le culte des chrétiens et celui des juifs, et déjà il s'abstenait de la chair de porc, après s'être fait circoncire. Toutefois à travers ces petitesses de génie,

et tous les charmes imposans de sa figure, on vit bientôt percer la cruauté qui lui était naturelle.

Mésa la craignit elle-même, et pour se ménager une ressource, elle imagina de lui faire adopter Alexien, fils de sa fille Mammée, et cousin germain du vicieux Héliogabale. Elle le prit dans un bon moment, et réussit. Il changea le nom d'Alexien en celui d'Alexandre, et le créa césar. Il ne fut pas long-temps à s'en repentir. Alexandre avait d'heureuses inclinations qui gagnaient tous les cœurs, et qui aigrirent bien vîte la jalousie d'un rival sans mérite. Héliogabale, pour s'en défaire, usa d'une infinité de tentatives, qui lui réussirent toutes fort mal. Enfin il commanda ouvertement à quelques soldats de massacrer Alexandre, l'année d'après celle où il l'avait fait césar. Mais ils le tuèrent lui-même, et jetèrent son corps dans le Tibre, après un règne de trois ans et neuf mois. Le même jour, le césar chéri de tout le monde reçut, en qualité d'empereur, les hommages du sénat, des troupes et du peuple. Il n'était que dans sa quatorzième année, et il vécut treize ans sur son trône, sans jamais démentir la bonne opinion qu'il avait donnée de lui dès sa tendre jeunesse.

Les mœurs des chrétiens commençaient à adoucir celles des gentils qui avaient commerce avec eux. Mammée, mère de l'empereur, les protégeait d'une manière déclarée. Elle avait inspiré les mêmes sentimens à son fils avec d'autant plus de facilité, qu'en travaillant sur cet excellent naturel, elle s'était servie de la méthode et des maximes du christianisme. Le prince était sur-tout frappé de la règle évangélique, qui défend de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes. Il ordonna de la graver dans les lieux d'assemblée et dans son palais; et quand il se voyait contraint à punir, il faisait annoncer auparavant par un crieur public toute la peine qu'il en ressentait. Il choisissait avec un soin particulier les gou-

verneurs des provinces et toutes les personnes qu'il mettait dans les grandes places, se proposant d'imiter le choix que l'église faisait de ses pasteurs. Prince bien né, naturellement enclin à reconnaître par des hommages religieux le pouvoir de la divinité; mais qui n'eut pas le bonheur de discerner la vraie science de la religion, des vaines observances de l'astrologie et des augures. Il avait un temple domestique, où il plaça les statues des bons empereurs et des personnages les plus renommés par leurs vertus : mais il confondit ensemble Abraham, Orphée, Jesus-Christ, Apollone de Thyane; et chaque jour, peu après son lever, il leur rendait à tous indistinctement des honneurs divins.

La religion de la princesse Mammée fut plus éclairée. On prétend qu'elle s'était rendue chrétienne, après avoir appris de la bouche d'Origène les œuvres merveilleuses du Sauveur et les maximes de son évangile (1). Au moins est-il constant qu'elle envoya d'Antioche, où se trouvait la cour, des gardes à Alexandrie, pour lui ramener Origène; et que le gouvernement romain ne s'était pas encore montré aussi favorable à la vraie religion, qu'il le fut sous cette princesse.

Origène était alors au plus haut point de sa réputation. Il n'y avait aucun genre de science ni de vertu où il ne se distinguât. Il semblait que la providence eût voulu rassembler dans un seul docteur la multiplicité des secours qu'elle n'accorde ordinairement à l'église que par un grand nombre de ministres différens. Déjà l'on comptait à peine les prélats formés de sa main, et placés sur les grands siéges ou dans les emplois les plus importans de la hiérarchie. Plusieurs de ses disciples avaient souffert le martyre dans la persécution de Sévère, et beaucoup le souffrirent dans la suite. Origène ne se croyait jamais plus obligé aux fonctions d'un maître chrétien, et jamais il ne s'en

(1) Eus. IV, 21.

acquittait avec plus d'empressement, que quand ses élèves étaient arrêtés. Il les visitait dans les fers, les accompagnait à l'interrogatoire et jusqu'au lieu du supplice, les encourageait par des signes, et quand il était nécessaire, par des discours animés. Souvent il faillit à être lapidé ou assommé, et il n'échappa au danger que comme par miracle. On envoya des soldats pour l'égorger dans sa maison. Il fut long-temps réduit à n'avoir aucun logis fixe. La ville même d'Alexandrie ne se trouvait plus assez grande pour lui fournir des retraites. Il se vit obligé d'errer par les provinces; mais par-tout il convertit sa fuite en mission, ne céda jamais que par obéissance et pour peu de temps. Il fut pris différentes fois, et même appliqué à la torture.

Un jour les païens le rasèrent de force, et le postèrent à l'entrée du temple de Sérapis, où ils lui donnèrent des rameaux pour les distribuer à ceux qui venaient adorer. Origène les départit en effet: mais il disait à chacun, d'une voix distincte et fort élevée: Recevez ces palmes, non comme celles de votre idole, mais comme celles de Jesus-Christ. A Césarée de Palestine, il fut chargé de chaînes pour la foi, et jeté dans les cachots: on lui fit éprouver la faim, la soif, la nudité, sans que la rigueur ni la durée de toutes ces souffrances ébranlât tant soit peu son courage. L'usage continuel d'une vie austère et pénitente l'avait endurci à toutes les épreuves. Il jeûnait presque toujours; et les jours qu'il ne jeûnait point, il ne dépensait pas pour sa nourriture au-delà de six sous. Il passait presque toute la nuit à prier, à méditer l'écriture sainte; et durant le court espace de repos qu'il était forcé d'accorder à la nature, il ne dormait que sur la terre nue.

Il poussa si loin l'amour de la chasteté, que peu content de se préserver des chutes contraires à cette vertu, il prétendit se délivrer des tentations mêmes. Il était encore jeune; il se trouvait engagé

par état en des entretiens fréquens avec des personnes du sexe : emporté par sa ferveur, l'inexpérience de son âge lui fit prendre à la lettre ce que dit l'évangile des eunuques qui se sont faits tels pour le royaume des cieux ; et de ses propres mains il mit ce conseil prétendu à exécution. Malgré tout le secret qu'il prit soin de garder, la chose parvint à la connaissance de Démétrius son évêque, qui l'en blâma, mais qui pour lors trouva cette simplicité digne d'indulgence. Il ne la divulgua que long-temps après, lorsqu'Origène, âgé de quarante-cinq ans, fut ordonné prêtre en Palestine, par Théoctiste de Césarée et Alexandre de Jérusalem. Déjà l'évêque d'Alexandrie avait été piqué que ceux de Palestine l'eussent fait prêcher dans leur province, n'étant que laïque. Il s'indisposa de plus en plus contre lui, déféra en concile plusieurs endroits erronés de ses œuvres, le déposa par sentence, l'excommunia, et lui fit abandonner le séjour d'Alexandrie.

Jusque-là Origène en avait tenu l'école sur un pied de célébrité où elle n'était jamais parvenue avant lui. Comme il avait des talens et un savoir universels, il enseignait les belles-lettres et la philosophie, aussi-bien que les divines écritures ; et il attirait une multitude d'infidèles par l'appas des beaux-arts, pour les disposer ou les rendre moins contraires au christianisme. L'affluence fut à la fin si grande, que ne pouvant plus suffire, il se déchargea d'une partie de travail sur Héraclas, son ami particulier. Il lui laissa même le soin entier de son école, quand il se retira d'Alexandrie, dont par la suite cet Héraclas devint évêque.

On eût dit qu'il n'y avait pas une bonne œuvre à faire dans l'église, au moins dans l'Orient, à quoi cet incomparable docteur ne fût nécessaire. Un célèbre évêque d'Arabie, Berylle de Bostre, qui avait gouverné quelque temps son église avec édification, et s'était fait un nom par de savans ouvra-

ges, s'égara dans ses idées, et tomba dans l'hérésie. Il s'énonçait sur le mystère de l'incarnation d'une manière aussi dangereuse que nouvelle, en termes obscurs cependant : mais le fond de sa doctrine était, que Jesus-Christ n'avait point subsisté par une différence personnelle avant l'incarnation ; qu'il ne commença d'être Dieu qu'en naissant de la Vierge, et même qu'il n'était Dieu que parce que le Père demeurait en lui comme dans les prophètes (1). Ainsi anéantissait-il tout à la fois la Trinité des personnes divines et la divinité de Jesus-Christ. Plusieurs évêques zélés s'assemblèrent en concile, afin de prévenir les suites d'un pareil scandale. Ils disputèrent contre Bérille, et ne purent le réduire. On appela Origène, qui voulut d'abord lui parler en particulier et sonder la profondeur de la plaie, avant de procéder à la guérison. Il reconnut qu'il ne s'agissait pas d'expressions hazardées sans dessein ; mais que l'auteur, plus qu'indiscret, tenait véritablement à l'affreuse doctrine que le sens de ses écrits présentait. Usant donc de tout le ménagement possible, Origène ne réfuta pas seulement les erreurs de l'évêque arabe ; mais il assaisonna ses raisonnemens d'une douceur et d'une charité si admirables, qu'il lui fit reconnaître la vérité, et professer avec un éclat nouveau la foi pure qu'il avait abandonnée. Il y eut peu d'années après un autre concile en Arabie, contre les hérétiques, nommés simplement arabes, qui croyaient que notre ame meurt et ressuscite avec le corps. On vit paraître vers le même temps et dans les mêmes contrées, les hérétiques valésiens, disciples du philosophe arabe Valésius. Ils croyaient la liberté de l'homme incompatible avec la concupiscence. En conséquence, ces extravagans sectaires soutenaient qu'il fallait absolument supprimer la source de ces tentations invincibles, en se faisant eunuques. Aussi l'étaient-ils tous sans ex-

(1) Eus. *lib.* 6, *c.* 33.

ception, se rendant tels quand ils ne l'étaient point de naissance; et l'on assure qu'ils mutilaient les étrangers qui passaient chez eux.

Origène, malgré l'imprudence commise dans sa jeunesse, se montra toujours opposé à ces erreurs, et les combattit la plupart avec avantage. Mais ce n'étaient pas uniquement ses lumières qui le faisaient triompher. Soit dans les disputes publiques, soit dans les entretiens particuliers, on ne pouvait résister aux charmes de sa douceur, de son affabilité, de sa modestie, de son désintéressement. Il allait, en ce dernier chef, jusqu'à affliger ses amis, dont plusieurs très-puissans et très-opulens eussent au moins voulu lui procurer quelque sorte d'aisance. Mais toujours il parut intraitable sur cet article; et ses protecteurs le connaissaient si bien, que nonobstant l'usage des donations testamentaires, si communes alors, nul d'eux en mourant ne lui légua la moindre chose, dans la persuasion où ils étaient qu'il n'eût pas mieux reçu les legs que les autres dons. On serait fort étonné, sans cette observation, de ce qu'Ambroise, son ami si sincère et si généreux, qui lui devait son grand attachement pour la foi, et qui eut le bonheur de mourir martyr, ne lui laissa rien de ses grands biens, pour sustenter sa vieillesse, quoique les circonstances lui permissent de le faire. Il parvint à un âge fort avancé, quoique souvent persécuté et formellement proscrit par l'édit de l'empereur Dèce, qui condamnait à la mort ceux qui enseignaient dans l'église. On prétend même qu'Origène, comme le docteur le plus renommé des chrétiens, était l'objet principal de cet édit. Il composa, entr'autres ouvrages, un nombre infini de lettres savantes, et plus de mille sermons; non par l'envie de paraître, mais à la sollicitation de ses respectables amis, et sur-tout d'Ambroise, qui lui représentait sans cesse le compte qu'il devait de ses rares talens à Dieu et aux hommes. Toutefois il ne permit qu'à l'âge de plus de soixante ans, qu'on transcrivît ses *homélies* ou ses discours instructifs.

Touché du besoin de l'église et de celui des fidèles curieux de s'instruire, que les hérétiques séduisaient journellement par de mauvaises interprétations de l'écriture sainte, il en fit une édition à six colonnes, à laquelle on donna pour cette raison le nom d'Exaples. La première colonne contenait le texte hébreu en lettres hébraïques. La seconde, le même texte en lettres grecques, pour les lecteurs qui entendaient l'hébreu, sans le lire facilement. Car les Grecs, fort prévenus en faveur de leur langue, s'appliquaient peu à celles des autres nations; et on loue beaucoup Origène d'avoir étudié l'hébreu, sur-tout à un âge formé, afin de mieux comprendre et mieux expliquer les saintes écritures. On dit néanmoins qu'il ne se rendit pas absolument profond dans cette langue. La troisième colonne des Hexaples renfermait la version d'Aquila, qui de païen s'était en premier lieu fait chrétien, puis juif par dépit, et qui alors traduisit la Bible en grec, dans le dessein de faire tomber la traduction des septante, et d'affaiblir les passages qui regardaient Jesus-Christ. La quatrième colonne contenait la version de Symmaque, qui la composa vers l'an soixante-dix du siècle précédent. Il était né samaritain, se fit chrétien, puis s'engagea dans la secte d'Ebion. La cinquième colonne présentait la version des septante, c'est-à-dire des soixante-douze interprètes, quoique le mot de septante n'en exprime que soixante-dix; version qui se fit, de la manière que tout le monde sait, sous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, plus de douze cents ans avant Jesus-Christ. Dans la sixième colonne était la version de Théodotion, qui de disciple de l'hérétique Tatien, s'était fait marcionite, puis juif. Elle avait son mérite, quoique donnée par un apostat, et s'accordait beaucoup mieux avec celle des septante que les deux autres, c'est-à-dire, que celle d'Aquila, ou de Symmaque. L'église la suivait déjà pour le livre de Daniel. Origène regardait sans contredit la version des

septante, comme la meilleure de toutes, et il n'y joignit les trois autres que pour l'intelligence de certains passages difficiles.

Cet infatigable docteur fit encore les Octaples, qui, outre ce que nous venons d'exposer, renfermaient deux autres versions grecques, trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs, l'une à Jéricho dans de vieux muids, où elle était confondue avec d'autres livres; l'autre cachée de même à Nicopolis, près d'Actium en Epire : mais l'une et l'autre ne rendaient que quelques livres particuliers de l'écriture, et non toute la Bible.

Origène entreprit et finit un travail encore plus considérable; savoir, la confrontation des septante avec le texte hébraïque. Ici il entremêla, par interlignes, les septante avec l'hébreu, marquant par des étoiles ce que l'hébreu ajoutait aux septante, et par un petit trait, ce que les septante avaient de plus que l'hébreu; addition qu'il jugeait essentielle, comme étant l'ouvrage des traducteurs inspirés, et même prophètes, selon bien de pères de l'église.

Comme les différens exemplaires des septante différaient les uns des autres, quoiqu'en peu d'endroits et en des choses fort légères, Origène se servit des autres versions, de celle de Théodotion principalement, pour trouver la leçon des septante la plus conforme à l'hébreu, et conséquemment la plus authentique. Tels furent les travaux immenses du plus grand génie qui ait peut-être jamais existé dans l'église; et tels les soins de cette église à nous transmettre dans toute sa pureté le dépôt sacré des écritures. Nous ne parlons point des Tétraples, qui ne contenaient qu'une partie des Exaples, c'est-à-dire, les versions d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion et des septante, les plus estimés sans doute de l'auteur.

Il écrivit aussi contre la plupart des hérétiques, principalement contre les marcionites et les valentiniens. Il répondit à l'ouvrage de Celse, philosophe

gentil, contre la religion chrétienne; et cette réponse a toujours passé pour l'apologie du christianisme la meilleure qu'il y eût dans l'antiquité, tant pour l'érudition profane et sacrée, que pour l'élégance et la pureté de la diction, pour le nerf et la chaleur du style, pour l'ordre des matières et la force du raisonnement; en sorte qu'Eusèbe qui n'écrivit que dans le quatrième siècle, renvoie à cette apologie tous ceux qui veulent se convaincre parfaitement de la vérité de notre religion, et sentir la frivolité de tout ce qu'on peut dire pour la noircir ou la déprimer. Mais il ne fallait rien de moins qu'un ouvrage de ce mérite, pour répondre aux écrits de Celse, qui renfermaient tout à la fois ce que le sophisme a de plus captieux, ce que le ton tranchant et décisif a de plus imposant, ce que les tours ingénieux et le sel de l'ironie ont de plus éblouissant et de plus persuasif. Celse était mort depuis long-temps, vraisemblablement sous l'empire de Commode, et son livre, avec le titre fastueux de Discours de Vérité, demeurait toujours sans réfutation. Origène jugeait même plus expédient de le mépriser, que d'en rappeler le souvenir; et ce ne fut que dans un âge avancé, que gagné par les sollicitations réitérées de son cher Ambroise, il se résolut à y répondre: ce qu'il fit en huit livres, les seuls que nous ayons de lui contre les païens, et qui nous soient parvenus dans leur langue originale.

Le travail de cet ouvrage, et de tous les autres dont nous avons parlé jusqu'ici, n'est pas encore comparable à celui de ses commentaires sur l'écriture. L'évangile de saint Matthieu remplit seul vingt-cinq tomes, et il en fit encore un plus grand nombre sur les petits prophètes. Enfin il commenta toute la Bible; et c'est le premier écrivain qui se soit engagé dans cette épineuse carrière. Au reste, ce qui nous est parvenu des commentaires et des sermons d'Origène, ne consiste guère qu'en traductions latines et fort libres, faites par

Rufin, par saint Jérôme et par d'autres anciens. On ne laisse pas d'y remarquer un grand fond de doctrine et de piété. Mais on y trouve aussi beaucoup d'erreurs, sur-tout dans le malheureux traité des Principes.

Origène s'était proposé d'établir dans cet ouvrage les principes auxquels il faut se fixer en matière de religion, et tout à la fois de saper par les fondemens les systèmes hérétiques de Valentin, de Marcion, de tous les sectaires. Mais il donna dans l'écueil, alors si commun, des idées platoniciennes. Moins attaché qu'il n'eût fallu à la tradition apostolique, et beaucoup trop au raisonnement humain; plus cette faculté éminente de l'entendement se trouva éminente en lui, plus elle lui inspira de hardiesse dans ses écarts. Pour réfuter la doctrine des deux Principes, ou de deux auteurs, l'un du bien et l'autre du mal, il établit pour fondement le libre arbitre dans les créatures, et il le maintint par des preuves solides. Mais ensuite il en poussa trop loin les conséquences. Il veut que l'inégalité des créatures ne soit que l'effet de leur mérite. Selon cette doctrine, le Créateur commença par produire les esprits tous égaux. Le plus grand nombre tomba dans le péché; et à proportion de la griéveté de leurs fautes, ils furent renfermés dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitemens divers de l'ame des hommes, de celle des anges, ou des astres; car Origène croyait les astres animés, et les anges revêtus de corps très-déliés. L'ame de Jesus-Christ, ajoute-t-il, est de tous les esprits celui qui s'est attaché à Dieu par la charité la plus parfaite, et qui a mérité par-là de lui être unie de la manière la plus intime, pour n'en être jamais séparée. Tous les autres esprits sont sujets à passer du bien au mal, et du mal au bien. Origène séduit par le principe spécieux de Platon, que des peines décernées par un Dieu bon ne sauraient être que médicinales, va jusqu'à

dire que les damnés et les démons cesseront un jour d'être les ennemis du vengeur suprême, et l'objet de ses rigueurs.

Telles sont les principales erreurs de cet homme extraordinaire, qui à la vérité ne les avance que par manière d'opinion, sans les soutenir décidément. Il les distingue au contraire de la foi universellement reçue dans l'église, pour laquelle il marqua toujours une profonde soumission; ce qui le rend peut-être excusable, quant aux sentimens dont il est l'auteur. Car outre ses erreurs propres, on en avait glissé dans ses immenses ouvrages de plus grossières, et de vraiment impies. Il s'en plaint amèrement dans une de ses lettres, et accuse de ces falsifications les sectaires de son temps. Il ne fallait pas en effet toute sa réputation pour courir les risques de voir ses écrits altérés par de pareils inposteurs. Ses propres disciples, qui furent sans nombre, lui prêtèrent aussi leurs opinions; en sorte que l'ample moisson de gloire qu'il avait recueillie de ses innombrables écrits, ne fut plus pour lui qu'un germe de chagrin dans les dernières années de sa vie, et causa les troubles les plus fâcheux dans les âges suivans.

Un des plus célèbres disciples d'Origène, mais bien différent de ces faussaires, fut saint Grégoire, surnommé le Thaumaturge, ou le faiseur de prodiges. Il avait pris naissance à Néocésarée dans le Pont, d'une famille noble et opulente. Son père était païen: mais Grégoire, ou Théodore, car il portait ces deux noms, le perdit à l'âge de quatorze ans, et il commença dès-lors à prendre quelque teinture du christianisme. Sa mère se voyant veuve, s'appliqua d'autant plus sérieusement à son éducation, eut soin qu'il apprît la langue romaine, nécessaire pour prétendre aux charges, et qu'il se rendît habile dans la littérature et l'éloquence. Comme il avait une facilité prodigieuse, il y fit des progrès rapides, qui donnèrent à ses parens les plus hautes espérances.

Il y avait à Bérythe en Phénicie, une fameuse école pour le droit romain. Grégoire y fut envoyé; et pour y aller, il passa à Césarée, où il eut occasion d'entendre Origène. Son esprit pénétrant et juste sut bientôt apprécier le mérite d'un pareil maître. Il resta comme enchanté à Césarée, et se lia de la plus étroite amitié avec ce nouvel instituteur, qui lui fit oublier Bérythe et sa propre patrie. Origène de son côté connut l'excellence du sujet, et n'omit rien pour le cultiver. Mais pour plier cet esprit encore fier, et le soumettre peu à peu au joug de Jesus-Christ, il fallut travailler à gagner insensiblement sa confiance, et ne pas lui parler sitôt de la foi chrétienne, de peur de le heurter de front. Ce maître discret se contenta d'abord de blâmer en général l'aveuglement des humains qui vivaient comme les brutes, sans connaître le principe de leur existence. Il ne disputa point avec son disciple; il ne prétendit pas l'emporter par la force des argumens. Mais il lui témoigna un désir affectueux de lui procurer le solide et vrai bonheur. Après l'avoir ainsi préparé, il voulut encore le façonner aux procédés de la saine philosophie; premièrement à la logique, ou à la justesse du raisonnement, en l'accoutumant à examiner mûrement les preuves, sans s'arrêter aux apparences ni à l'artifice des paroles. Il l'appliqua ensuite à la physique, c'est-à-dire, à la considération de la sagesse infinie et de la toute-puissance du Créateur dans les ouvrages de la nature. Il lui enseigna aussi la géométrie et l'astronomie, si utiles pour la justesse et l'élévation de l'esprit, puis la morale, non par des syllogismes décharnés, ou par un vague et stérile verbiage; mais en l'engageant à réfléchir sur lui-même et sur les mouvemens des passions, sur-tout en lui donnant l'exemple des vertus qu'il lui recommandait. Enfin il lui apprit la théologie, et lui fit lire ce que les anciens poëtes ou philosophes, soit grecs, soit étrangers, avaient écrit des choses divines,

excepté

excepté ceux qui enseignaient expressément l'athéïsme, en niant la divinité et la providence. Ce guide expérimenté n'abandonnait pas son élève à lui-même dans toutes ses lectures : il le menait comme par la main, lui indiquait ce que chaque auteur avait de bon, le prémunissait contre les endroits dangereux, et lui recommandait sans cesse de ne s'attacher de tout point à aucun philosophe, quelle que fût sa réputation ; mais bien aux divines écritures et à leurs saints interprètes, comme à l'unique source où l'on puise la vérité sans mélange d'erreurs.

C'est ainsi que Grégoire raconte lui-même la manière dont Origène l'avait instruit, et qu'il nous retrace l'excellente méthode de ce docteur à l'égard de ses disciples en général (1). Il nous donne autant d'idée de la bonté de son propre cœur, que de la pureté de son style et de la beauté de son esprit, dans le discours qu'il fit immédiatement après son baptême, à la louange de son maître : car il ne délibéra plus pour abandonner le paganisme, dès qu'il eut connu la vérité. Sa droiture et sa candeur étaient admirables. La pureté de ses moeurs, dans une grande jeunesse, n'excitait pas moins l'admiration. Sa réputation sur ce point était parfaitement établie, même avant qu'il fût chrétien. Elle ne laissa point d'être attaquée à Alexandrie, durant le séjour qu'il y fit dans l'intervalle de sa conversion à la cérémonie de son baptême. Un jour qu'il s'entretenait avec quelques philosophes, dans une promenade publique, une courtisanne vint avec impudence lui demander le salaire qu'elle disait avoir mérité de lui. Ses amis qui le connaissaient parfaitement sur cet article, s'indignèrent vivement d'une telle effronterie. Mais Grégoire dit à l'un d'eux, sans la moindre émotion : Donnez-lui quelque chose en mon nom, afin qu'elle nous laisse tranquilles.

---

(1) Greg. *in Orig.*

Après ses études, il retourna à Néocésarée, où il avait de grands biens, et où les gens de sa famille occupaient les premiers rangs. Mais l'amour de la prière et de la science des saints lui fit chercher la retraite. Il partagea ses richesses entre ses proches et les pauvres, ne se réservant que la foi en la providence; résolu qu'il était à passer le reste de ses jours dans une sainte obscurité. Mais des vertus si éclatantes ne pouvaient manquer d'attirer les regards. On pensa bientôt à le faire évêque : il changea de demeure, erra de retraite en retraite, et réussit pendant quelque temps à éviter cette dignité.

La foi continuait à faire des progrès, sous l'empire favorable d'Alexandre. Le culte chrétien prenait de jour en jour un plus grand éclat. On bâtissait des lieux fixes d'assemblée pour les fidèles, c'est-à-dire, les premières églises qui eussent existé depuis la prédication de l'évangile. On n'oubliait pas cependant de se prémunir contre les temps orageux, qui devaient avoir leur retour. Le pape Calixte fit faire, près la voie Appienne, le cimetière qui porte son nom, c'est-à-dire, l'un des souterrains appelés catacombes, où l'on enterrait les morts, et où l'on verra souvent les fidèles se cacher dans les persécutions suivantes. Alors même, et malgré la bienveillance de la cour, les fidèles ne jouissaient pas d'une pleine sécurité. Beaucoup de magistrats leur faisaient tout le mal qu'ils pouvaient leur faire à l'insçu de l'empereur. Le souverain pontife fut lui-même la victime de cette opiniâtre haine. On l'emprisonna, on lui fit endurer la faim, on l'accabla de coups de bâton plusieurs jours de suite; puis on le précipita dans un puits, où il mourut l'an 222, après un pontificat de moins de quatre ans.

Il y eut en même temps plusieurs autres martyrs, par les intrigues des jurisconsultes, gens plus attachés aux formalités et à la coutume, qu'à l'humanité et à la bonne foi, et qui par-là devenaient

les plus dangereux ennemis du christianisme. Ils jouissaient d'un grand crédit, sous l'empire d'Alexandre; ce prince inexpérimenté, mais plein de bonnes vues, se proposant de se servir de leurs lumières pour réparer les désordres des règnes passés. Ces faux et durs zélateurs s'obstinèrent à regarder la religion chrétienne comme une nouveauté contraire aux lois romaines. Ulpien, l'un des plus vantés, publia un traité de sa composition, sur les devoirs des proconsuls, dans lequel il rassembla toutes les ordonnances des princes, avec le détail des châtimens décernés contre les chrétiens; et cet ennemi déclaré se vit élevé à la dignité de préfet, ou gouverneur de Rome, chargé par état de la recherche et de la punition de tout ce qui pouvait passer dans son esprit pour malfaiteur.

Bientôt même l'église fut privée de la ressource qu'elle trouvait encore dans la modération et le bon naturel de l'empereur. Le zèle de ce prince pour le bon ordre, et son exactitude à maintenir la discipline, le rendirent odieux aux troupes, malgré l'estime qu'elles ne pouvaient lui refuser. Il avait gagné récemment une bataille des plus glorieuses sur le redoutable Artaxerxès, qui venait de subjuguer les Parthes et rétablir la monarchie des Perses. Il fallut aussitôt marcher, à l'autre extrémité de l'empire, contre les Germains, qui ayant passé le Rhin et le Danube, en inondaient et ravageaient les provinces. Alexandre était déjà arrivé auprès de Mayence, et les barbares effrayés repassaient le Rhin avec précipitation, quand il fut assassiné par quelques soldats gaulois, l'an de Jesus-Christ 235, et le quatorzième de son règne. Sa mère Mammée qui l'accompagnait dans tous ses voyages, fut aussi massacrée, avec quelques officiers du palais qui la voulurent défendre.

L'attentat n'avait d'abord l'air que d'un emportement aveugle de fureur. On fut persuadé qu'il était le fruit d'un complot, quand on vit le chef

des conjurés, Maximin, moins romain que barbare, prétendre à l'empire, et être solennellement salué empereur. Né en Thrace d'un père Goth et d'une mère de la nation des Alains, il ne démentait son origine, ni par ses mœurs, ni par sa figure. Il était d'une stature gigantesque, haut, dit-on, de plus de huit pieds, et d'une force proportionnée à sa taille. D'un coup de pied, il cassait la jambe à un cheval, et seul il faisait avancer une voiture chargée. Il avait été pâtre, puis simple soldat; et par son habileté dans l'exercice militaire, il s'était avancé jusqu'aux premiers grades. Le dernier empereur lui avait donné l'inspection des nouvelles levées de troupes, avec le soin de les former.

Quand il se vit maître de l'empire, il ne pensa qu'à se faire craindre. Quelques officiers lui étant devenus suspects, il fit mourir quatre mille hommes, sans discernement et sans examen. Le crime de la plupart d'entr'eux était d'avoir pleuré Alexandre. Les chrétiens avaient des motifs particuliers de regretter ce bon prince : ils devinrent très-odieux à son parricide, et telle fut la cause de la sixième persécution. L'ignorant et stupide Maximin leur imputa tous les malheurs de l'état. La perte des batailles, la peste, la disette, les tremblemens de terre, les accidens les plus fortuits, tous les maux, selon lui, venaient d'eux. Il n'ordonna toutefois la peine de mort que contre les évêques, comme auteurs directs des progrès rapides et continuels du christianisme. Les simples fidèles s'étaient trop multipliés pour que la politique la plus bornée ne pressentît pas les inconvéniens de leur destruction. Les villes, les campagnes, les forteresses, les retraites écartées, les armées, le barreau, le palais des Césars, tous les lieux, excepté les temples, disait Tertullien même avant cette époque, sont remplis de nos frères : l'empire, par leur mort ou par leur retraite, deviendrait une solitude effrayante, et comme une proie abandonnée à l'au-

dace du premier ravisseur. En conséquence de l'édit du tyran, la meilleure partie des gouverneurs dans les provinces, et des magistrats dans les villes, soumirent à la peine de mort plusieurs laïques zélés, outre les ecclésiastiques dont ils purent se saisir.

Mais ce qui paraît avoir donné le premier mouvement à la tyrannie sans règle et sans retenue, c'est le zèle diversement interprété du fameux soldat, qui donna lieu à l'écrit non moins fameux de Tertullien, sur la couronne du soldat. Quand on proclama Maximin, cet empereur fit à l'ordinaire des libéralités aux troupes. Chaque homme devait se présenter avec une couronne de laurier sur la tête. Mais il en parut un, tête nue, tenant sa couronne à la main. Il avait passé, sans que le tribun y fît attention, quand les murmures ou les moqueries de ses camarades le lui firent remarquer. Cet officier lui demanda raison de sa singularité. C'est parce que je suis chrétien, lui dit le soldat, et que ma religion ne me permet point de porter vos couronnes. On le dépouilla de son uniforme, on le dégrada des armes, et on le mit en prison. La plupart des fidèles le blâmèrent, comme s'étant témérairement exposé, et avec lui toute l'église, contre qui il allumait la persécution par un vain scrupule. Tertullien prétendit au contraire que la couronne était une vraie marque d'idolâtrie, et que le soldat n'avait fait que son devoir en rigueur. On demanda quel endroit de l'écriture proscrivait de pareilles pratiques. Mais le docteur africain soutint qu'elles étaient condamnées par la tradition. A ce sujet, il prouve solidement, sur-tout par des exemples et par le détail de diverses observances, l'autorité de cette tradition; et ce morceau est un des plus précieux de l'antiquité sur cette matière, quoique l'auteur fût déjà montaniste; mais il va trop loin sur la question directe. Dans le même temps, il fit son livre de la persécution, où il prétend, contre le sentiment universel, qu'il

n'est pas permis de la fuir, ni de racheter sa vie pour de l'argent.

Sainte Barbe, à qui l'église grecque rend de grands honneurs, et que l'on croit avoir été instruite par Origène, fut martyrisée à Nicomédie, dans le cours des mêmes tyrannies. S. Pontien, pape, successeur de saint Urbain, qui l'avait été de saint Calixte, mourut exilé en Sardaigne, après un pontificat de cinq ans. On brûla les églises bâties sous le dernier règne. Il n'est point d'autre détail de la persécution de Maximin, qui toutefois dura trois ans, c'est-à-dire pendant tout le règne de ce tyran, qui ne fut qu'une suite non interrompue de cruautés. A la place de saint Pontien, les fidèles de Rome élurent Antère, qui mourut vraisemblablement martyr dans les premiers jours de l'an 236, un mois après son élévation.

Huit jours après, Fabien fut élu d'une manière qui passa pour miraculeuse. Il avait quitté depuis peu la campagne avec quelques autres personnes. Comme les chrétiens étaient assemblés pour l'élection du premier pasteur, on proposa différens sujets recommandables et connus. On ne pensait pas même à Fabien, qui se trouvait confondu dans la foule. Mais dans un temps où le Seigneur manifestait encore souvent ses desseins à son peuple, par les signes et les prodiges, une colombe qu'on aperçut tout à coup dans les airs, et qui vint se reposer sur la tête de Fabien, attira l'attention de tout le monde. La multitude s'écria d'une voix unanime, qu'il était digne de l'épiscopat. On l'enleva, et on le mit dans le siége pontifical, qu'il remplit pendant quatorze ans, de manière à confirmer l'idée qu'on avait de son élévation miraculeuse.

L'empire se trouvait au moment d'avoir aussi un nouveau maître. Maximin se rendait de jour en jour plus odieux par ses brutalités et ses injustices. On trouva de toutes parts le joug insupportable. L'Afrique donna le signal de la révolte. Elle pro-

clama son proconsul Gordien, malgré lui; et l'élection fut ratifiée à Rome par le peuple et par le sénat. Il s'associa son fils, aussi nommé Gordien : mais ils furent défaits trois mois après, par le parti de Maximin. Le fils périt dans le combat; le père s'étrangla de désespoir. Le sénat craignant le ressentiment du furieux Maximin, fit deux autres empereurs, Puppien et Balbin. Le peuple n'étant pas content de ce choix, auquel il n'avait point eu de part; pour l'appaiser, il fallut donner le titre de césar au jeune Gordien, petit-fils du premier, et âgé seulement de douze ans. On se prépara à la guerre de part et d'autre. Maximin se présenta devant Aquilée, qui lui ferma ses portes. Il livra divers assauts, tous inutiles. Il s'en prenait à ses soldats de ses mauvais succès, les perçait de son épée sans discernement et sans raison, s'abandonnait aux transports de sa fureur et de sa brutalité, sa taille et sa force extraordinaires lui donnant toute confiance. Mais une multitude de soldats se jetèrent sur lui tous ensemble, et le massacrèrent en plein jour, au milieu de sa tente. Ils envoyèrent aussitôt sa tête à Rome, qui la reçut avec les plus vives acclamations, et le calme fut rétabli; mais il dura peu. Les troupes ne purent aimer des empereurs qu'elles n'avaient point faits. Puppien et Balbin avaient à peine régné une année entière, qu'elles se mutinèrent avec audace, se jetèrent sur eux, et les massacrèrent après leur avoir fait subir les dernières indignités. Toutefois elles conservèrent le jeune Gordien, qui n'avait qu'environ treize ans, et qui déjà s'était rendu généralement cher par son excellent naturel. Il fut reconnu de tout le monde, régna avec une extrême douceur, et laissa les chrétiens en paix.

L'église faisait tous les jours de glorieuses conquêtes. De dignes évêques profitaient du calme, pour mettre en place des ministres qui la servissent comme eux. Phédime, évêque d'Amasée, et doué du don de prophétie, réussit enfin à imposer la

charge si redoutée de l'épiscopat à Grégoire le thaumaturge, qui fuyait inutilement de solitude en solitude. Poussé de l'esprit de Dieu, Phédime l'institua, quoiqu'absent, évêque de Néocésarée, où l'on ne comptait encore que dix-sept chrétiens. Grégoire se soumit à la vocation divine, et fut ordonné avec les cérémonies ordinaires : mais il demanda quelque temps, pour acquérir une connaissance plus profonde et plus exacte de nos saints mystères. Les fréquens exemples de ceux qui tombaient dans l'erreur en mêlant la philosophie profane avec la doctrine chrétienne, lui inspiraient une circonspection mêlée d'un saint effroi.

Après avoir passé toute une nuit à méditer, il vit paraître un vénérable vieillard avec une femme d'un aspect non moins auguste. Grégoire, malgré l'obscurité de la nuit, ne pouvait soutenir l'éclat éblouissant de cette vision. Il entendit la Vierge-mère, qui lui apparaissait avec le disciple bien-aimé, dire à celui-ci d'exposer à l'évêque les profondeurs de la religion. Le disciple lui expliqua aussitôt le mystère de l'adorable Trinité, et Grégoire écrivit sur le champ cette leçon céleste qu'il transmit dans la suite à ses successeurs. On la voyait encore du temps de saint Grégoire de Nysse; et Baronius dit qu'elle fut citée dans le cinquième concile général. Cette merveille n'a rien d'incroyable dans la vie d'un saint qui n'est qu'un tissu de prodiges.

Après la vision, le saint évêque sortit de sa retraite pour se rendre à la ville qu'il devait gouverner. Un violent orage et l'obscurité de la nuit l'obligèrent de se réfugier, avec tous ceux qui l'accompagnaient, dans un temple d'idoles, le plus fameux du pays pour les oracles. En y entrant, il fit le signe de la croix, et se mit à chanter les louanges de Dieu : ce qui dura une grande partie de la nuit, suivant la coutume qu'il en avait déjà contractée. Le sacrificateur étant venu le matin pour ses fonctions, le démon qui rendait les

oracles, lui dit que les immortels ne pouvaient plus habiter dans ce temple, à cause du mortel impie qui venait d'y passer la nuit. Le prêtre offrit des sacrifices extraordinaires et des purifications de toutes les sortes, pour calmer ses dieux. Tout fut inutile. La superstition et l'intérêt réunis l'animent vivement; il s'informe quelle route a pris Grégoire, et se met à sa poursuite. Il le chargea d'injures aussitôt qu'il l'eut aperçu, et le menaça de le dénoncer aux magistrats, comme profanateur de la religion de l'empire. Le saint évêque l'écouta fort paisiblement. Quand le prêtre eut fini, il lui reprocha l'impuissance de ses dieux, que la présence d'un pauvre serviteur de Jesus-Christ rendait muets. Il ajouta qu'il avait le pouvoir de les chasser de quels lieux il voudrait, et de les faire revenir de même là où il jugerait à propos. L'idolâtre fort adouci, le pria de lui manifester cette puissance, en les faisant rentrer dans son temple, et en leur rendant la parole. Le thaumaturge lui donna un billet où il avait écrit ces paroles : *Grégoire à Satan : Rentre.* Le prêtre le mit sur l'autel, fit les cérémonies ordinaires, et revit ses dieux, ou ce qu'il avait accoutumé de voir auparavant. Il recourut après l'évêque, et le pria de lui faire connaître le Dieu puissant qui exerçait un pareil empire sur les démons. Grégoire lui exposa les principaux mystères de la foi : mais le sacrificateur ne pouvait goûter le mystère de l'incarnation, qu'il trouvait indigne de la grandeur et de la majesté de l'Eternel.

Ce n'est, reprit le thaumaturge d'un air inspiré, ce n'est ni dans les paroles, ni dans les raisonnemens humains qu'est la preuve de cette vérité; mais dans les merveilles même de la toute-puissance divine. Il y avait un roc escarpé et fort élevé, à côté du chemin où ils se trouvaient. Commandez à ce rocher, dit le sacrificateur, de changer de place, et d'aller en un tel endroit, qu'il lui indiqua; puis je vous croirai. Grégoire commanda, et le rocher

obéit. Le païen ne résista plus, abandonna son état avec tout ce qu'il possédait, et s'attacha irrévocablement au saint.

Le bruit de ce miracle étant parvenu à Néocésarée avant le pasteur, le peuple sortit de la ville avec empressement pour aller à sa rencontre. Quelques biens qu'il eût autrefois possédés dans ce lieu de sa naissance, il ne s'était pas même réservé un logement. Les fidèles qui le suivaient en témoignèrent de l'inquiétude. Ne sommes-nous pas à couvert, leur dit-il, sous les ailes de la providence, et nous a-t-elle prescrit d'autres soins, que de nous construire une demeure éternelle? A peine avait-il proféré ces paroles, qu'une foule de citoyens l'abordèrent, en lui demandant comme une faveur de loger chez eux. Il donna la préférence à Musone; non parce qu'il était un des principaux du lieu, mais parce qu'il faisait honneur à la foi chrétienne qu'il professait.

Avant la fin du jour, un grand nombre crut en Jesus-Christ. Le lendemain dès le matin, on vit à la porte du saint pasteur, des personnes de tout âge et de tout sexe, avec toutes sortes de malades. Il les guérit tous. Ces miracles réitérés de jour en jour, et l'exemple encore plus admirable des vertus du thaumaturge, rendirent ses prédications si efficaces, qu'en très-peu de temps il forma un troupeau aussi fervent que nombreux. Alors il fit édifier une église en règle, chacun y contribuant de ses biens ou de son travail. Elle était placée dans le lieu le plus élevé de la ville; et l'on regarda comme un miracle perpétuel, qu'elle résistât à plusieurs tremblemens de terre qui dans la suite ruinèrent presque tout Néocésarée. Sa conservation durant la persécution si violente et si générale de Dioclétien et de Maximien, ne fut pas une exception moins merveilleuse.

Mais le thaumaturge n'employait jamais plus volontiers son crédit auprès du Tout-puissant, que quand il s'agissait d'empêcher la transgression

de la loi divine. Deux frères étaient sur le point de s'égorger, pour la possession d'un étang dont on faisait la pêche en ce moment. Le tendre pasteur fut averti par des voisins charitables ; et ayant inutilement tenté de mettre d'accord les frères ennemis, il se transporta sur la rive qui devait être rougie le lendemain du sang des gens armés qu'on rassemblait de part et d'autre. Il passa toute la nuit en prières, conjurant le Seigneur de changer l'étang en une terre sèche et labourable. L'eau disparut ; et le lendemain les contendans ne trouvant plus d'objet à leur querelle, la nature reprit dans les cœurs les droits que l'intérêt lui avait enlevés.

Le saint commanda, d'une manière non moins efficace, aux flots du fleuve Lycus, qui long-temps resserré entre les montagnes, se gonfle dans les orages par la chute de plusieurs torrens, et dévaste souvent les campagnes au sortir de ces détroits. Dans une de ces crues d'eau, plus alarmante que de coutume, des troupes de peuple éplorées accoururent au saint évêque, et le conjurèrent de prévenir leur ruine totale. Il alla avec eux, en leur disant qu'ils ne devaient attendre de secours que de Dieu. Quand il vit la violence des flots, il supplia Jesus-Christ, qui avait commandé aux vents et à la mer, de signaler la même puissance, à la vue d'un peuple encore faible dans la foi. Sa prière étant finie, il planta son bâton à l'endroit où le fleuve sortait de son lit. Le débordement s'arrêta, et ne passa jamais dans la suite cette nouvelle digue, qui prit racine, et devint un arbre qu'on voyait encore plus d'un siècle après. Le zèle et la réputation de cet homme de miracles établirent solidement la foi, non-seulement à Néocésarée, mais dans tout le voisinage.

Entre les évêques qu'il institua dans plusieurs villes, saint Alexandre, dit le charbonnier, est un de ceux qui firent le plus d'honneur à son choix (1).

(1) Boll. *Vit. Thaum.*

La ville de Comane, dépendante de Néocésarée, avait envoyé des députés pour obtenir un pasteur. Grégoire se rendit sur les lieux pour examiner ceux qu'on destinait à cette dignité, et représenta qu'il ne fallait s'attacher ni à la noblesse du sang, ni aux qualités brillantes de la personne; mais qu'on devait donner la préférence à la vertu, dût-elle se rencontrer sous l'extérieur le plus méprisable. S'il en est ainsi, s'écria quelqu'un de l'assemblée, il n'y a qu'à choisir Alexandre le charbonnier. Et quel est cet Alexandre, reprit Grégoire, convaincu que souvent les voies de Dieu sont fort éloignées de celles des hommes? Alexandre se trouvait dans la foule, et on le fit approcher. Tous éclatèrent de rire, en voyant un pauvre homme demi-nu, le visage et le reste du corps tout noirs de fumée et de charbon. Mais le charbonnier parut avec une contenance ferme et modeste, sans étonnement, sans le moindre signe d'altération. Grégoire soupçonna quelque chose d'extraordinaire, prit Alexandre à part, lui demanda avec empressement qui il était, et le conjura, au nom de l'église, de ne lui rien cacher par une humilité hors de saison. Alexandre déclara tout à son évêque, sa patrie, son éducation, la noblesse de son origine, et que le désir de mettre sa vertu à couvert l'avait réduit à l'état où on le voyait. Puis satisfaisant à chaque interrogation qu'on lui fit, il donna des preuves du sens le plus droit et le plus solide. Je regarde, dit-il, la noirceur de ce charbon, comme un voile qui me tient dans l'obscurité et dans l'oubli. Je suis encore jeune, comme vous pouvez le remarquer, et assez bien fait de ma personne, à ce qu'on me disait autrefois : ce seraient là autant de tentations; et j'en suis préservé par ce vil métier, qui me sert à gagner innocemment de quoi vivre.

Grégoire ne douta plus du choix d'en-haut, en trouvant autant d'intelligence que de vertu dans le sujet si singulièrement proposé. On enleva Alexan-

dre, on le fit baigner, on le revêtit d'habillemens convenables. De retour à l'assemblée, il parut un nouvel homme, et il attira l'admiration de tout le monde. Ne vous étonnez pas, dit Grégoire, si les apparences vous tenaient dans l'erreur : le démon s'en voulut servir, pour cacher cette lumière sous le boisseau. Ensuite il fit l'ordination selon les rites accoutumés de l'église. Tout le cours de l'épiscopat de saint Alexandre répondit à de si heureux commencemens. Il gouverna parfaitement le peuple fidèle de Comane, jusqu'à la persécution de Dèce, où il parvint à la couronne du martyre par le supplice du feu.

Saint Babylas régissait dans le même temps l'illustre église d'Antioche, et il termina aussi par le martyre la plus sainte comme la plus brillante carrière. Son éminente vertu, et les miracles qui s'opéraient sans fin à son tombeau, saint Jean Chrysostome, ou pour parler plus surement, l'auteur d'un discours assez éloquent pour être attribué à ce père, ne s'en exprime qu'avec enthousiasme (1). C'est à ce martyr renommé qu'il fait honneur d'un trait de fermeté pastorale, jusque-là sans exemple à l'égard des maîtres du monde. L'empereur Philippe, selon ce père, voulant entrer dans l'église d'Antioche une veille de Pâques, afin de participer aux prières du peuple, le saint pasteur ne le permit point, que l'empereur ne fût soumis à la pénitence que méritaient ses péchés. Philippe édifié fit toutes les promesses qu'on exigea, les soutint quelque temps par les œuvres; mais il n'y a point d'apparence qu'il y ait été constamment fidèle.

Il ne s'était élevé de la plus basse naissance à la dignité impériale, que par un système trop bien suivi d'ingratitude, et enfin par le parricide de son bienfaiteur. Au reste, il n'est aucune preuve que dès-lors il eût embrassé le christianisme. Mais

(1) *Contra Gent. de S. Babyl.*

après s'être arrogé toute l'étendue de la souveraine puissance, en faisant assassiner par les soldats le jeune Gordien qui l'avait partagée avec lui, il fit de très-bonnes lois. Il défendit, sous les plus grandes peines, ces impudicités abominables, qui, quoique contraires à la nature, n'en étaient ni moins fréquentes, ni moins notoires. Il punit exemplairement les poëtes qui par les obscénités et la satyre corrompaient les mœurs et troublaient la société. D'une autre part, les jeux séculaires furent célébrés avec l'éclat le plus magnifique et le plus profane, la quatrième année du règne de Philippe, de Jesus-Christ la deux cent quarante-septième, et la millième de la fondation de Rome, pour la neuvième et dernière fois. Ils durèrent trois jours et trois nuits, et il s'y fit un combat de deux mille gladiateurs. Mais il est vraisemblable qu'alors même Philippe n'était pas encore chrétien : quoiqu'on ne puisse raisonnablement douter que cet empereur, qu'on ne prétend pas justifier de bien d'autres crimes, n'ait véritablement embrassé notre religion. Le doute qu'on en établit, sur ce qu'après sa mort il fut mis au nombre des dieux, n'est pas une de ces conséquences judicieuses qu'on admire avec raison dans l'historien qui l'a formé. Pour le dissiper, il suffit de se rappeler que l'apothéose des Césars était une cérémonie que faisaient les païens sans exception, et sans examiner quels avaient été leurs princes.

Mais nonobstant la protection constante de l'empereur Philippe en faveur de l'église, il y eut beaucoup de martyrs à Alexandrie, l'an 258. Le peuple idolâtre, excité par un séditieux que l'histoire ne nomme pas, se souleva tout à la fois et avec une fureur inconcevable contre les chrétiens. On entra dans leurs maisons, on enleva tout ce qu'on y trouva de précieux, on jeta le reste par les fenêtres, et l'on y mit le feu; on traîna sur le pavé les personnes les plus respectables, on les accabla de coups, on les fit mourir sous le bâton ou sous une grêle de pierres.

La vierge sainte Apollonie, d'un âge avancé et d'une vertu respectée universellement, signala particulièrement son courage. Après qu'on lui eut frappé la mâchoire jusqu'à lui faire tomber toutes les dents, on la traîna aux faubourgs, on alluma un grand feu devant elle, où l'on menaça de la jeter, si elle refusait plus long-temps de prendre part à l'idolâtrie publique. Elle demanda quelques momens comme pour délibérer sur ce qu'elle devait faire; et lorsqu'on l'eut laissée à elle-même, elle s'élança de son propre mouvement au milieu des flammes. Elle avait lieu d'appréhender des outrages plus redoutables à sa vertu que la perte de la vie. Mais l'inspiration toute particulière, dont on ne doute pas que cette conduite n'ait été l'effet, la justifie beaucoup mieux que toute autre raison. Ces violences impies durèrent long-temps, et jusqu'à ce que la guerre civile, sur la fin de l'empire de Philippe, tourna la fureur des infidèles contr'eux-mêmes.

Auparavant mourut dans un âge très-avancé, et très-vraisemblablement hors de l'église, le célèbre et malheureux Tertullien, dont aucun monument ne fait présumer qu'il fût revenu de son égarement. Tous les anciens au contraire l'ont regardé comme un homme mort dans le schisme; et c'est un fâcheux préjugé contre lui, que la secte opiniâtre des tertullianistes, encore subsistante du temps de saint Augustin, qui en convertit les restes. On a parlé de Tertullien d'une manière très-différente, et néanmoins très-juste, relativement aux différens ouvrages de ce père, le plus ancien des pères latins dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. C'était incontestablement un homme d'une profonde érudition; quoique lui-même parle de ses études d'une manière fort désavantageuse : esprit ardent et brillant, impétueux et profond, pénétrant et subtil; mais qui par ses écarts donna lieu de penser qu'il avait plus de vivacité que de justesse, et même plus d'étendue d'imagination que de génie. Un observateur

très-réfléchi va jusqu'à prononcer, qu'en un sens ce bouillant Africain était visionnaire ; c'est-à-dire que sans voir ce qui n'était pas, il voyait les choses autrement qu'elles n'étaient (1). Mais ce reproche ne put tomber sur lui, que quand il eut donné dans les visions du montanisme. Alors son imagination parut tout à fait déréglée et vraiment effrénée, comme son enthousiasme et ses emportemens sur de fort minces objets le prouvent sensiblement. Combien de mouvemens irréguliers et convulsifs dans ses brusques hyperbates, dans ses durs sarcasmes, et en tant de figures outrées ? Combien de raisons pompeuses et réellement frivoles, qui ne frappent qu'en éblouissant ou en étourdissant ? Combien d'expressions forcées, obscures, guindées ? Il semble affecter cette âpreté et cette obscurité de discours. Manifestement rempli de lui-même, dans ses écrits hérétiques, souvent il parle pour lui seul, et ne prend aucun soin de se faire entendre à ses lecteurs. Plus souvent encore, il met au jour tout ce qui lui vient à l'esprit, pourvu que ces ébauches informes lui donnent un air extraordinaire, et qu'il puisse les revêtir de quelques expressions hardies, propres ou impropres, qui fassent une impression quelconque.

Mais ces reproches ne sauraient tomber sur les ouvrages qu'il composa dans le sein de l'église : productions excellentes pour la plupart, non-seulement quant au fond des choses, mais pour la force et l'éloquence, aussi-bien que pour l'abondance et le tour frappant des pensées. Ce génie extraordinaire a servi très-utilement la religion, tant qu'il s'est contenu, sous la direction de l'esprit de Dieu, dans les bornes de l'humilité et de cette sobriété recommandée au chrétien, par rapport à la sagesse même. Ainsi malgré les causes particulières que l'on a cru découvrir de la chute

(1) *Rech. de la vér.*

de

de Tertullien, dans la trempe même de son esprit dur et vain, et si l'on veut encore, plus roide et plus enflé, quand il s'abandonne à ses saillies, que vaste ou nerveux; il est néanmoins peu d'exemples plus capables que celui-ci de nous faire trembler sur les égaremens de l'esprit humain. Mais quelque auteur qu'on puisse nous vanter, nous ne devons jamais lui donner une confiance illimitée; nous ne devons nous attacher, en fait de dogme et de croyance, qu'aux principes universels et immuables de la foi. En lisant Tertullien dans ces dispositions, les ouvrages mêmes qu'il a composés dans le schisme, nous deviendront utiles.

Ses traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles, furent écrits, tandis qu'il était encore dans le sein de l'église. Celui des Prescriptions porte en termes exprès, qu'en le composant il était en communion avec toutes les églises apostoliques, nommément avec celle de Rome, dont on y trouve les plus grands éloges. Comment en effet accorder avec l'esprit de secte, un ouvrage qui attaque tout genre de secte par les moyens les plus invincibles, et qui, sans entrer dans le détail des dogmes faux et absurdes, pose les principes lumineux qui les sapent tous par les fondemens? De là le titre de prescription, tiré des jurisconsultes, et qui alors signifiait à peu près ce que nous entendons aujourd'hui par fin de non-recevoir.

La plupart des autres ouvrages de Tertullien, dont nous n'avons pas encore parlé, ont été composés depuis sa chute; les uns absolument mauvais et attaquant directement l'église catholique; les autres mêlés d'excellens préservatifs contre les hérésies que celle de Montan condamnait. Le traité contre Marcion, par exemple, contient des choses infiniment précieuses aussi-bien que le traité contre Praxéas que Tertullien avait autrefois démasqué

et contraint à se rétracter ; et qui recommençait à semer ses erreurs touchant les trois personnes divines. Les livres absolument hérétiques sont ceux de la Monogamie, qui condamnent les secondes noces ; ceux de l'Impudicité, où l'on traite l'impureté de péché irrémissible, et celui de l'Ame, plein de paradoxes également faux et ridicules. Son livre burlesque, intitulé du Manteau, fait pour rendre compte des raisons qu'il prétend avoir eues de prendre le manteau philosophique ; cette production inconcevable de la part de l'auteur de l'Apologétique, sans rien contenir d'opposé à la foi de l'église, montre sensiblement combien ce docteur s'était dégradé lui-même, combien il avait perdu de son mérite et de ses talens, en obligeant, pour ainsi dire, l'esprit de Dieu à se retirer de lui. Ce n'est plus ici le même homme, et il est absolument impossible d'y reconnaître l'éloquent écrivain des traités, soit en faveur du christianisme, soit contre les gentils.

Quelques années après Tertullien, Origène mourut à Tyr à l'âge de soixante-onze ans ; objet également fameux d'éloges et de blâme. Personne ne fût plus vanté ni plus généralement estimé, personne plus vivement attaqué ni poursuivi avec plus de chaleur, pendant sa vie et après sa mort ; et nul écrivain ne mérita mieux ces traitemens divers, puisqu'aucun autre, comme on l'a dit, n'a parlé, ni avec plus de dignité, ni d'une manière plus répréhensible de certains dogmes de la religion. Personne aussi n'a composé tant de savans ouvrages ; le nombre de ses productions montant, selon Rufin, à plus de six mille. Sept notaires étaient occupés à écrire ce qu'il dictait ; et pour le moins autant de libraires transcrivaient au net ce qui avait d'abord été écrit en notes. C'était Ambroise qui fournissait à cette dépense, avec la générosité d'un ami restraint en tout le reste par le désintéressement de ce docteur vertueux. Dans ce prodigieux nombre d'écrits, il s'est

glissé, comme on l'a vu, des erreurs assez grossières, tant par la malignité des hérétiques que par la témérité des disciples d'Origène, et par l'inadvertance même de ce fécond écrivain. Mais ces vices de son esprit, plutôt que de son cœur, n'empêchent pas qu'on n'augure bien de son sort éternel, et qu'on n'ait beaucoup moins de sujet de trembler pour lui que pour Tertullien. Dieu sans doute n'aura permis qu'il donnât dans ses égaremens, et qu'il fût en butte aux contradictions et aux peines qu'ils lui attirèrent, que pour lui fournir un préservatif suffisant contre le poison de l'orgueil que pouvait lui inspirer sa grande supériorité sur la capacité ordinaire de l'esprit humain. Sur-tout la confession généreuse qu'il fit de la foi vers la fin de sa carrière, et qu'aucun des grands hommes de son siècle n'a révoquée en doute, quoi qu'on en ait dit par la suite, nous fait espérer, puisqu'il n'a point rougi de Jesus-Christ devant les hommes, que ce Dieu de gloire ne l'aura pas méconnu devant son Père.

Mais la providence qui sut appliquer à l'utilité de l'église ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités, préparait à la religion, au déclin de Tertullien et d'Origène, un témoin dont la sainteté ne fut pas douteuse, dans Thascius-Cyprien, né à Carthage d'une famille sénatoriale, aussi considérable par son opulence que par sa noblesse. Génie facile et abondant, plein de sentiment et de chaleur, et ce qui est plus à considérer dans un Africain, génie plein d'aménité, de clarté, de netteté. Il étudia soigneusement les belles-lettres et les sciences profondes, et il devint habile, non-seulement dans l'éloquence, mais en tout genre de littérature. Ainsi pour le rendre plus utile à son peuple, Dieu fit-il en sorte qu'il se pourvût de toutes les richesses de l'Egypte, pendant qu'il était encore dans le paganisme. Car il naquit et fut élevé dans les ténèbres et la corruption de l'idolâtrie, qu'il ne quitta qu'après beaucoup de résistance.

Long-temps il délibéra sur l'invitation et les argumens que lui fit Cécilius, le même qui s'était converti à Rome par le zèle de Minutius-Félix, et que Cyprien honora toujours comme un père qui l'avait engendré en Jesus-Christ. L'imagination vive du disciple, et ses passions fortifiées par le long usage de la volupté et de la mollesse, lui représentaient sans cesse les sacrifices et tous les changemens pénibles qu'il aurait à faire dans sa vie nouvelle.

Alors, dit-il en écrivant à Donat l'un de ses amis, alors flottant sur la mer orageuse du siècle, et n'ayant point encore pour guide le flambeau de la vérité, je trouvais une peine extrême à croire ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour me sauver. Je ne concevois pas qu'on pût naître une seconde fois, et qu'en se lavant dans les eaux du baptême, on se dépouillât intérieurement de ce qu'on était; qu'un homme changeât totalement, et d'esprit, et d'inclinations. Une pareille métamorphose, me disais-je, n'est-elle pas une chimère? Comment se défaire tout à coup de tant d'affections, qui tiennent au fond de notre être par de profondes racines; soit que la nature les y ait plantées et nourries; soit qu'une vieille habitude leur ait conféré la même stabilité et la même force? Voilà, poursuit-il, ce que je repassais souvent en moi-même. Comme je me trouvais engagé dans une infinité de ces funestes habitudes, dont je me persuadais ne pouvoir m'affranchir, j'aimais mieux céder à des vices chéris, que de tenter une pénible victoire; et désespérant volontiers de me rendre meilleur que je n'étais, je m'accoutumais à la tyrannie des mauvais penchans qui avaient formé en moi une seconde nature. Mais les souillures de ma vie passée étant nettoyées par l'eau salutaire de la régénération, lorsque la lumière se répandit d'en-haut dans mon cœur, lorsque j'eus reçu un esprit céleste, et que la divine adoption m'eut transformé en un nouvel homme; aussitôt mes doutes s'éclaircirent sans que je susse comment; mes diffi-

cultés s'évanouirent, mes ténèbres se dissipèrent; ce que je trouvais impossible, me devint non-seulement praticable, mais doux et facile.

En effet, cette ame forte triompha de tous les obstacles, méprisa tous les artifices de la séduction. Les ironies des païens ne furent pas la moindre épreuve qu'il eut à soutenir. Ils lui reprochaient qu'ayant un esprit et des talens qui lui donnaient droit à tout, il les dégradât au point de se repaître d'espérances chimériques et de fables ridicules. Il ne s'en dépouilla pas moins de toute sa fortune, qui était considérable; il distribua aux pauvres chaque partie de ses biens, vendit pour cela ses terres, et jusqu'aux jardins qui faisaient son agrément près de Carthage : il embrassa la continence parfaite, il vécut dans la retraite et la plus modeste simplicité, perpétuellement occupé à méditer ou à étudier les saintes écritures et les auteurs ecclésiastiques. Il faisait un cas singulier de Tertullien, dont il lisait quelque chose régulièrement chaque jour, sans jamais y manquer, l'appelant le maître par excellence. Mais on peut assurer que le disciple laissa le maître beaucoup au-dessous de lui, et qu'avec une imagination aussi belle et aussi féconde, il a infiniment plus de goût et de solidité. On le donne assez généralement pour l'orateur le plus accompli de tous les pères latins. Il a, suivant les termes de Lactance, tant de grâce pour orner tout ce qu'il dit, tant de netteté pour le faire entendre, tant d'énergie pour l'inculquer, qu'on ne saurait dire en quoi il a le plus excellé. On n'a guère à lui reprocher qu'un reste de dureté dans l'expression, qui fut, ou le fruit de la lecture trop assidue de Tertullien, ou le vice même du sol africain qui l'avait nourri et vu naître.

Tant de mérite et de vertu fit passer par-dessus les règles ordinaires, pour son avancement dans la hiérarchie, et on le promut, encore néophyte, à l'ordre de prêtrise. Peu de temps après, Donat,

évêque de la capitale d'Afrique, étant venu à mourir, Cyprien fut élevé à cette grande place, malgré toute sa résistance, avec l'applaudissement du peuple et des évêques de la province. Il n'y eut que cinq prêtres qui contredirent l'élection, par une espèce de conjuration qui leur attira l'indignation de tout Carthage, et vraisemblablement la peine de déposition. L'épiscopat commencé sous de si heureux auspices, ne fut qu'un enchaînement de vertus, de piété, de zèle; qu'un juste assortiment de charité et de vigueur ecclésiastique, digne de servir de modèle à tous les âges suivans. Aussi humble que prudent, le prélat n'entreprenait rien de tant soit peu considérable, sans le conseil du clergé, ni la participation des fidèles. Toujours il se regarda comme fait pour le public, n'ayant rien dans son extérieur qui pût ou scandaliser, ou rebuter, évitant avec le même soin ce qui eût blessé la propreté ou qui eût ressenti l'affectation et l'appareil. La sainteté était peinte avec un air de dignité dans toute sa personne. Mais perpétuellement attentif à s'éloigner des excès d'une simplicité basse et grossière, comme d'un faste séculier, prévenant sans flatterie, réservé sans gêne, modeste sans grimace, sérieux sans tristesse, grave et gai tout à la fois, il ne se fit pas moins chérir que révérer. Il profita de ces dispositions des esprits, pour faire honorer et fleurir la foi sous le gouvernement favorable de Philippe.

Mais cet empereur régnait par des moyens trop odieux, pour demeurer bien long-temps tranquille. C'était beaucoup qu'il eût pu se maintenir durant plus de cinq ans. Les révoltes troublèrent enfin tellement les provinces, qu'il ne suffit plus à tant d'embarras. Il envoya Dèce en Pannonie, où ce général était né d'une famille ancienne, et où les troupes se trouvaient dans un grand relâchement de la discipline. Dèce avait beaucoup de capacité, de la droiture, un esprit d'ordre et de règle. Les soldats, pour se procurer l'impunité,

n'imaginèrent rien de mieux que de se concilier sa bienveillance, en lui déférant l'empire. Ils l'élevèrent donc à ce rang suprême, et retournèrent sous sa conduite vers l'Italie. Philippe lui livra bataille, fut vaincu et tué par ses propres troupes, l'an 249. Ce qui n'empêcha point, non plus que sa religion, qu'on ne le mît, selon la coutume, au rang des dieux.

Peu avant cette révolution, le pape saint Fabien voulut procurer à l'église un avantage proportionné à une paix de trente-huit ans, la plus longue dont elle eût encore joui. Il ordonna sept évêques, leur associa un plus grand nombre de ministres inférieurs, et les envoya dans les belles provinces de la Gaule, tant pour le secours des anciennes églises, que pour en établir de nouvelles. Ces sept évêques furent, selon Grégoire de Tours, Trophime d'Arles, différent de l'ancien Trophime disciple de saint Paul, mais successeur de l'évêque Marcien, déjà infecté du novatianisme; Paul de Narbonne, différent aussi du fameux Sergius-Paulus disciple de l'apôtre des nations, Denys de Paris, Gatien de Tours, Saturnin de Toulouse, Martial de Limoges, et Austremoine d'Auvergne.

Paul s'arrêta d'abord à Beziers, où la vérité qu'il prêchait fit de grands progrès. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles engagea les citoyens de la ville métropolitaine de Narbonne à l'attirer chez eux. Avant de les suivre, il établit Aphrodise évêque de Beziers. Quelque temps après, il fonda de même l'église d'Avignon, en lui donnant saint Rufe pour premier évêque; puis enfin il couronna un long épiscopat par une mort sainte et tranquille.

Saint Austremoine se fixa dans la ville d'Auvergne : ainsi nomma-t-on jusque vers le neuvième siècle, la capitale de cette province, dont Clermont n'était que la citadelle. On sait en général que le saint s'y rendit recommandable par ses travaux qui eurent du succès; mais on n'en a point de connaissance détaillée. Il souffrit, dit-on, le

de bandelettes, lorsqu'un zélateur de l'idolâtrie aperçut de loin Saturnin, et s'écria : Le voilà, l'ennemi de nos dieux, qui conseille d'en ruiner les temples, et qui empêche leurs oracles. Puisqu'il vient si à propos, ou qu'il appaise nos puissans protecteurs en prenant part aux honneurs que nous leur rendons, ou qu'il devienne lui-même leur victime.

A ces mots, une troupe furieuse se saisit du saint évêque. On le traîne au Capitole; et comme on le presse de sacrifier : Je n'adore, leur dit-il, que l'Etre suprême, le seul Dieu véritable. Vos dieux ne sont que des démons impuissans, puisqu'ils craignent Saturnin qui n'est qu'un homme. La multitude était trop échauffée pour entendre raison. Ils attachent le saint par les pieds, à la queue du taureau destiné au sacrifice, et mettent cet animal en fureur avant de le lâcher. Saturnin eut la tête brisée aux degrés mêmes du Capitole; et le taureau continua de le traîner, jusqu'à ce que la corde qui l'attachait fût rompue. Ainsi le généreux confesseur consomma-t-il son martyre; mais après avoir suffisamment établi la foi dans ces cantons, pour qu'elle s'y perpétuât après lui. Car sa mission dura dix ans, et il faut rapporter sa mort, ainsi que celle de saint Denys, au temps de sa persécution de Valérien. Deux femmes chrétiennes recueillirent son corps tout brisé et l'enterrèrent secrètement. Le troisième évêque des Toulousains, saint Hilaire, bâtit une chapelle sur le tombeau, et par la suite saint Exupère transféra ces reliques dans une belle église qui porte le nom de saint Sernin, abrégé de Saturnin. Saint Honorat fut le successeur immédiat de cet apôtre de Toulouse. On met au nombre de ses disciples, saint Honnête qui prêcha à Pampelune, et saint Papoul, martyrisé dans le lieu qui porte son nom, et qui devint assez considérable pour avoir dans la suite un siége épiscopal.

Un disciple des sept évêques qui formaient la

célèbre mission de Fabien, alla encore prêcher à Bourges. On croit que c'est saint Ursin, premier évêque de cette ville, plutôt que saint Sénicien, compté seulement pour le second. Ursin convertit une partie nombreuse des habitans, mais dans le bas peuple; et nul d'eux n'avait une maison en état de tenir lieu d'église. Ils s'adressèrent à un citoyen puissant, nommé Léocade, dont ils présumaient avantageusement, parce qu'il était, quoique païen, de la famille du saint martyr Épagathe. Il répondit parfaitement à leur attente, et céda sa maison, sans autre intérêt qu'une légère reconnaissance de sa propriété. Cette libéralité lui attira la plus précieuse récompense. Il ouvrit les yeux à la vérité, avec son fils Lusor, qui mourut peu après son baptême, et qui est honoré dans le Berry, sous le nom de saint Lustre. L'église en laquelle fut convertie la maison de Léocade, est celle de saint Etienne, qui dès le temps de Grégoire de Tours passait pour l'une des plus belles de la Gaule. On honore dans le Berry deux autres apôtres, nommés Sylvain et Sylvestre, qu'on prétend plus anciens que saint Ursin. Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer les ténèbres d'une si haute antiquité.

Ce n'est qu'aux ouvriers apostoliques du troisième siècle qu'on peut rapporter avec sureté ce qui se dit de nos différens siéges épiscopaux. A cette époque, on voit la lumière de l'évangile se répandre avec abondance dans toutes nos provinces. Alors s'établirent les églises de Saintes, de Sens, de Chartres, du Mans, de Périgueux, du Velai, de Lodève, d'Apt et du Gévaudan. On donne communément saint Nicaise pour le premier évêque de Rouen; mais il est plus probable qu'il n'était que prêtre, qu'il prêcha effectivement dans une partie du diocèse de Rouen, et que saint Mellon, envoyé par le pape saint Etienne, en fut le premier évêque. Les églises de Nantes et d'Alby reconnaissent chacune un saint Clair pour leur fon-

dateur, sans qu'on ait rien de certain sur le temps de leurs épiscopats.

C'est la partie des Gaules voisine de l'Allemagne, quoique la plus éloignée de l'Italie, qui se glorifie avec raison d'avoir les plus anciennes églises. L'autorité de saint Irénée établit les prétentions de Mayence et de Cologne, métropoles des deux provinces germaniques, où le saint docteur nous apprend que de son temps il y avait déjà des églises; ce qui ne donne pas plus de créance à ce qu'on a avancé depuis, de la suite et des œuvres des premiers évêques de ces villes. On peut dire la même chose de Trèves, métropole de la première Belgique, dont on sait uniquement la fondation et le gouvernement successif par les saints Euchaire, Valère et Materne. L'église de Strasbourg prétend avoir reçu la foi de saint Materne. On ne trouve cependant point d'évêques de cette église avant le quatrième siècle. Celle de Metz fut fondée par saint Clément, qui arriva durant la persécution; en sorte qu'il était obligé de célébrer les saints mystères hors de la ville, dans de vieilles cavernes de l'amphithéâtre. Saint Mansui ou Mansuet établit le christianisme à Toul; mais seulement, comme on a lieu de le présumer, quand la paix fut rendue à l'église.

Quant au pape Fabien, il ne vécut pas longtemps après avoir procuré la lumière évangélique aux provinces de Gaule moins éloignées. Il était temps qu'il reçut la couronne due à cette grande œuvre. Il y joignit celle du martyre, ayant été l'une des premières et des principales victimes de la fureur de Dèce, l'an 250, après quatorze ans de pontificat. Cette périlleuse dignité fut près d'un an et demi sans être remplie; et le clergé de Rome, pendant l'intervalle, prit soin de cette église. On peut inférer de là, quelle fut la rigueur de cette septième persécution. Saint Cyprien dit qu'on employa des inventions si cruelles, qu'elles passaient la sphère de la méchanceté humaine,

et qu'on ne pouvait les attribuer qu'à la suggestion des puissances infernales. Tout violens qu'étaient les supplices, on trouvait encore le moyen de les faire durer long-temps. On se proposait moins d'ôter la vie aux accusés, que de lasser leur patience et de leur ravir le trésor de la foi.

L'Eternel avait ses vues en déchaînant ainsi l'ennemi de son Christ. Ce n'était point assez pour ce Fils bien-aimé, qu'une épouse ou une église douée des vertus communes; il la lui fallait exempte de toute faiblesse, très-pure et très-sainte, sans difformités et sans taches. Or, les membres de cette église semblaient diminuer de vigueur dans leur accroissement, et les fidèles, en se multipliant, avaient déjà beaucoup relâché de la régularité et de la ferveur primitive. Un grand nombre, sélon S. Cyprien, avait entièrement oublié ce qui se pratiquait sous la conduite des apôtres. Ils s'appliquaient à augmenter leurs biens temporels avec une ardeur toute profane. Ils ne faisaient qu'une estime médiocre des richesses de l'ame et des œuvres de miséricorde. On commençait même à trouver peu de saints parmi les prêtres et les évêques, qui auraient tous dû l'être sans exception. Plusieurs d'entr'eux négligeant leur devoir le plus facile et le plus essentiel, couraient avec une inquiétude oiseuse de province en province, au lieu de cultiver la terre où ils devaient résider, et où la moisson était abondante. Pour les simples fidèles, le luxe et la corruption les gagnaient généralement. Les hommes prenaient de leur figure le même soin que les femmes. Les membres de Jesus-Christ se déshonoraient eux-mêmes en s'alliant avec les païens. Ils n'avaient plus d'horreur des propos honteux ou profanes, des juremens, des imprécations, du parjure. Ils se scandalisaient les uns les autres, s'insultaient ou se témoignaient du mépris et de l'aversion, exerçaient des haines publiques et interminables. Le Seigneur voulant donc faire le

discernement de ses vrais serviteurs et de ceux qui ne l'étaient plus qu'en apparence, l'épreuve fut si rigoureuse, que conformément à la prédiction de l'évangile, elle aurait perverti les élus mêmes, s'il eût été possible. Aussi plusieurs imaginèrent qu'enfin le règne de l'antechrist était arrivé.

L'édit de persécution fut envoyé à tous les gouverneurs des provinces; et tout foudroyant qu'il était, ils le mirent à exécution d'une manière encore plus effroyable. C'était à qui ferait mieux sa cour par son zèle impie et par les raffinemens de sa cruauté. On rapporte, de cette affreuse persécution, qu'un martyr ayant tout le corps en plaies, après les tourmens des ongles de fer et des lames ardentes, le juge fit enduire son corps de miel, puis l'exposa les mains liées derrière le dos, à un soleil très-ardent, aux piqûres et aux importunités insupportables des mouches et des insectes. Un autre, à la fleur de sa jeunesse, fut mené dans un jardin enchanté, et attaché avec des liens de soie sur un lit voluptueux, entre les lis et les roses, au bord d'un ruisseau qui coulait avec un murmure amollissant. On le laissa seul, puis on lui envoya une jeune personne d'une beauté rare et d'une habileté encore plus grande dans l'art de séduire; en sorte que le martyr, pour résister à ces dangereuses attaques, fut réduit à se couper la langue avec les dents, et à la lui cracher au visage.

A Mélytine, Polyeucte distingué en Arménie par ses biens et sa naissance, se distingua beaucoup plus encore par son courage. Tous les avantages de la vie, avec une épouse qui lui était aussi attachée que digne de son attachement, ne purent l'ébranler. Il n'écouta ni prières, ni reproches, et s'éleva si fort au-dessus des faiblesses de l'humanité, qu'il encouragea lui-même au martyre Néarque, son ami et son premier maître dans la foi.

Saint Alexandre, cet évêque de Cappadoce, qui

avait été fait coadjuteur, puis successeur de saint Narcisse de Jérusalem, et qui avait confessé Jesus-Christ quarante ans auparavant dans sa première église, le confessa de nouveau, et mourut en prison, accablé de vieillesse et de souffrances. Alors aussi, et de la même manière, finit le grand Babylas, évêque d'Antioche. Avec lui moururent les trois héroïques enfans qu'il instruisait. Le célèbre ami d'Origène, Ambroise, consomma son martyre dans le même temps.

Mais entre tous ces généreux athlètes, il n'y en eut point de plùs illustre que saint Pione, prêtre de l'église de Smyrne (1), la providênce ayant voulu, par l'exemple de sa constance, remédier au scandale que venait de donner à cette église humiliée l'apostasie de son évêque Eudémon. Comme cet illustre prêtre passait la vigile de saint Polycarpe dans le jeûne et la prière, avec quelques saintes ames, il eut révélation qu'il serait pris le lendemain. Il se mit aussitôt une chaîne au cou, et fit faire la même chose à Sabine et Asclépiade, deux ferventes chrétiennes qui se trouvaient à l'église avec lui, afin que la multitude les voyant aller au temple des faux dieux, s'aperçût qu'ils y étaient menés de force, et non dans le dessein de sacrifier, comme les apostats. Ils furent en effet arrêtés le lendemain par Polémon, garde du temple, et autorisé par les magistrats. Le peuple entendant le bruit de leurs chaînes, juifs et païens, tous accoururent en foule, et la place fut remplie d'une multitude innombrable qui couvrait jusqu'aux toits. Alors Pione qui était éloquent, étendant la main et montrant un visage animé; citoyens de Smyrne, dit-il, vous qui vous glorifiez d'habiter le plus beau séjour de l'univers, ou mieux encore, d'être les concitoyens du plus beau génie qu'ait produit la nature humaine, dans la personne d'Homère; vous aussi, enfans d'Israël ici

(1) *Act. sinc. Mart.*

présens, écoutez-moi. Je sais que vous ne regardez qu'avec mépris les chrétiens qui se présentent pour sacrifier, ou qui résistent faiblement quand on les veut contraindre. Certes, vous avez raison, après votre compatriote et votre maître, de mépriser les lâches. Mais il vous dit également qu'il est indigne de se faire un jouet de la vie des hommes. Et vous, juifs, ignorez-vous la belle sentence du plus sage et du plus grand de vos rois, que si votre ennemi est tombé, il ne faut pas triompher de sa chute. Quant à moi, j'aime mieux souffrir la mort, et la mort la plus cruelle, que de contrevenir aux saintes maximes qu'on m'a enseignées.

Le peuple et Polémon même lui répondirent : Nous ne souhaitons pas votre mort; votre probité et votre sagesse nous portent bien plutôt à vous rendre heureux. Ecoutez les conseils des gens qui vous aiment, et sacrifiez. Il serait bien imprudent de perdre, de gaieté de cœur, la vie avec tous ses avantages. Sans doute, reprit le confesseur, la vie est un bien; et le chrétien ne quitte point, par un mépris ou un dégoût stupide, ce présent de l'auteur de la nature : mais ce que nous lui préférons est vraiment préférable. Puis se tournant vers Polémon : Si votre commission, lui dit-il, est de persuader ou de punir, punissez; vous ne nous persuaderez point. Conformez-vous du moins à vos propres lois; elles ne vous prescrivent pas de contraindre ou de suborner ceux qui résistent, mais de les punir.

On voulut composer avec lui : on lui proposa de sacrifier seulement à l'empereur, puis d'entrer seulement dans le temple sans sacrifier. Ensuite on lui fit subir trois interrogatoires en règle; et dans les intervalles on le remettait, ainsi que ses compagnons, dans une prison effrayante par son obscurité et son infection. Ce fut par-tout la même constance. Le proconsul Quintilien, qui était absent pendant les premiers interrogatoires, fut si frappé lui-même,

lui-même, dans le troisième, de l'éloquente et inébranlable fermeté de ces confesseurs, qu'il demeura long-temps dans l'incertitude avec son conseil. Revenant ensuite à la charge, et s'adressant au sage Pione, qu'on regardait comme le guide et le maître des autres; persistez-vous, lui dit-il, avec la même opiniâtreté dans votre résolution? Ne donnez-vous pas au moins quelque espérance que vous vous repentirez dans la suite? Il répondit que non, de l'air le plus décidé. Toutefois, reprit le proconsul, je vous laisse encore le loisir de vous consulter. La chose est parfaitement inutile, dit Pione; notre parti est pris sans retour. Mais il ne s'agit pas d'une moindre peine, dit le proconsul, que d'être brûlé vif. Le saint se montrant toujours plus inflexible, la sentence fut portée sur le champ. D'un pas délibéré, Pione part pour le bûcher, marche avec empressement; et dès qu'il est arrivé, sans attendre qu'on l'en avertisse, il met bas lui-même ses premiers vêtemens, s'étend sur le bois, et se livre à un exécuteur pour être cloué selon l'usage. Quand il fut attaché, on lui cria qu'il était encore temps de renier, et qu'on ôterait les clous, dont les blessures douloureuses n'étaient que les prémices d'un bien plus rude tourment. Je les ai vivement senties, répliqua-t-il, ces premières douleurs; mais plus je souffrirai, plus j'approcherai du terme où j'aspire. Après ces paroles, il ferma les yeux pour prier avec plus de recueillement. Ayant fini sa prière, il considéra d'un visage gai les flammes qui l'environnaient, dit *amen*; et quelques momens après, il expira doucement en achevant ces mots: Seigneur, recevez mon ame. Après que le feu fut éteint, les fidèles retrouvèrent son corps aussi entier que s'il eût été encore en vie. Ce glorieux martyre s'accomplit le cinquième jour de Mars, l'an 250. On ne dit pas quel genre de mort endurèrent Sabine et Asclépiade, avec les autres compagnons de saint

Pione, qui dans cette église désolée paraissent avoir été en grand nombre.

Le proconsul Optime signala sa cruelle impiété dans toute l'Asie. Il interrogea lui-même un marchand, appelé Maxime, et voulut être présent à la torture. Après que Maxime eut enduré quelque temps le tourment du chevalet; reconnais à présent, lui dit le proconsul, la folie de ton obstination, et sacrifie du moins pour éviter le dernier malheur. Je l'évite en ne sacrifiant point, répondit le martyr, et je me dévouerais au sort le plus affreux en sacrifiant. Ni vos ongles de fer, ni vos lames ardentes ne sauraient nuire à celui que la grâce de Jesus-Christ anime. Alors Optime le condamna à être lapidé, et la sentence fut exécutée à l'heure même.

Le même proconsul fit périr, de la manière la plus barbare, un jeune homme de Lampsaque, nommé Pierre, aussi avantagé du côté de la figure que du côté de l'esprit. L'admirable confesseur n'usa de ces avantages que pour confondre avec plus d'édification le tyran, qui le pressait de sacrifier à Vénus. On lui serra tellement le corps avec des pièces de bois et des liens de fer, que tous ses os furent brisés et comme moulus.

Optime allant ensuite à Troade, on lui présenta trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Tous les trois confessèrent avec intrépidité; Nicomaque même avec une ardeur imprudente et contraire aux règles évangéliques. Le proconsul le fit tourmenter à l'excès, et le mit au moment de rendre l'esprit. Alors ce malheureux perdit patience et apostasia, en criant: Je ne fus jamais chrétien; je vais sacrifier. On le fit détacher. Mais sitôt qu'il eut sacrifié, il entra en frénésie, se roula par terre, se heurta violemment la tête, se coupa la langue de ses dents, puis il expira en faisant horreur à tout le monde. Une jeune chrétienne de seize ans, qu'on appelait Denyse, s'écria: O misérable, qui pour un instant de relâche te précipites en des tour-

mens éternels ! Optime se la fit amener, et la menaça, si à son tour elle ne sacrifiait, de la faire brûler vive, et de l'exposer à des traitemens bien plus redoutés d'une vierge chrétienne. Denyse répondit : Mon Dieu me mettra au-dessus de toutes les attaques ; je ne crains nullement vos menaces. Le proconsul la fit livrer à deux jeunes débauchés, qui la traînèrent chez eux. Mais le Seigneur fut lui-même son gardien et son vengeur, de telle manière que ceux qui avaient voulu la déshonorer, se virent contraints de recourir à ses prières. Le lendemain André et Paul furent abandonnés à la fureur de la populace, qui les lapida. Denyse entendant le bruit de l'exécution, s'échappa de ses gardes, courut au lieu où étaient les martyrs ; et le proconsul l'ayant appris, envoya ordre de lui trancher la tête.

Il y eut beaucoup d'autres victimes illustres de la superstition ou de l'adulation en divers endroits de l'Asie ; à Nicomédie, saint Quadrat, qui après des tortures multipliées, eut aussi la tête tranchée ; à Nicée, les SS. Tryphon et Respice ; en Lycie, l'illustre martyr saint Chrystophe ; à Césarée de Cappadoce, saint Mercure, officier très-avancé dans le service militaire ; à Ephèse, les sept frères Dormans, ainsi nommés, parce qu'en haine de leur généreuse confession, on les enferma vifs et dénués de toute chose dans une caverne près de la ville, où ils s'endormirent au Seigneur, selon leur légende ; c'est-à-dire qu'ils y moururent. On leur donna le nom des sept Dormans, à l'invention de leurs corps, qui n'arriva qu'environ deux cents ans après ; et quelques auteurs grecs, amis du merveilleux, prétendent qu'alors ils se réveillèrent en présence d'un peuple nombreux, et que s'étant prosternés tous ensemble, ils rendirent de nouveau l'esprit.

Le triomphe de sainte Agathe, à Catane en Sicile, ne fut pas moins éclatant. Elle se signala autant par l'amour de la virginité que par la vivacité de sa foi. Il serait à désirer que les particularités rapportées dans ses actes fussent mieux appuyées.

Mais les monumens fameux de son culte, entr'autres un hymne fait à sa louange par le pape saint Damase, et une préface par saint Grégoire, prouvent combien elle est digne de sa célébrité. Sainte Victoire triompha en Toscane.

Il y eut une foule de martyrs à Alexandrie. Julien et Eune furent des premiers. Julien était un vieillard infirme, et si goutteux, qu'il ne pouvait ni marcher, ni se soutenir. On le mit avec Eune sur des chameaux, et on les promena par toute la ville en les flagellant; après quoi ils furent jetés dans un grand feu, entouré de la multitude, qui se repaissait de ce spectacle avec une barbare complaisance. On leur associa plusieurs autres chrétiens qui se trouvaient là, précisément parce qu'ils n'applaudissaient point à cette barbarie; entr'autres, quatre femmes, Mercurie, Denyse, et deux qui portaient le nom d'Ammonarie, toutes également remarquables par un courage infiniment supérieur à leur sexe.

La persécution s'échauffa de même dans la province d'Afrique, où l'arrivée du proconsul la rendit beaucoup plus rigoureuse qu'elle n'avait été sous les magistrats ordinaires de Carthage, qui l'avaient commencée. Là on s'étudia particulièrement à diversifier et à prolonger les tortures. On les réitéra si souvent, qu'il n'y restait pas un membre entier aux martyrs, et qu'on ne pouvait plus faire de plaies que dans les plaies mêmes. Enfin les prisons ne suffirent plus à la multitude des confesseurs que l'on condamnait à y mourir de faim et de soif.

Mais nulle part il n'y eut de confession plus célèbre que celle d'Acace(1), évêque d'une ville d'Antioche, on ignore en quelle province d'Orient, quoiqu'on sache que ce n'était pas l'Antioche de Syrie. L'Empereur, à qui le consulaire Marcien crut en devoir faire le rapport qui suit, ne put s'empêcher

---

(1) *Act. sinc. an.* 250.

de l'admirer. Cette relation, revêtue de tous les caractères de l'authenticité, et tirée sans doute des registres publics, fournit une des plus belles preuves de l'accomplissement de cette promesse divine, que l'Esprit-Saint parlerait par la bouche de ceux qui seraient traduits devant les tribunaux pour le nom de Jesus-Christ, et qu'il leur inspirerait une sagesse à laquelle leurs ennemis ne pourraient résister.

Vous devez aimer nos princes, dit d'abord le consulaire à cet admirable confesseur, vous qui vivez sous les lois romaines. Acace répondit : Qui les aime plus que nous? Sans cesse nous prions pour eux, pour la prospérité de leur règne, pour la gloire de leurs armes, et généralement pour tout ce qui les intéresse. Marcien dit : Sacrifiez donc à l'empereur, afin qu'il connaisse d'autant mieux votre respect et votre attachement. Acace répondit : Nous rendons de coeur et d'affection à l'empereur, tout ce que nous lui devons; mais il n'a aucun droit d'exiger des sacrifices. Et qui sacrifiera à un homme mortel, en réfléchissant qu'il commandé aujourd'hui, et que demain peut-être il subira le coup de la mort? Comme nous, l'empereur est soumis à Dieu. Il n'est permis de rendre les honneurs divins qu'au maître immuable et tout-puissant du ciel et de la terre, devant qui toutes les autres puissances doivent trembler.

Marcien qui aimait à raisonner, et qui cherchait une occasion d'attaquer avec avantage les principes du christianisme, demanda à connaître ce Dieu. Acace lui dit : Puissiez-vous en acquérir effectivement la connaissance, mais une connaissance utile et salutaire ! Qui est-il, reprit Marcien? Acace répondit : Le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Marcien dit : Sont-ce des dieux que vous me nommez là? Non, répondit Acace; mais celui qui s'est manifesté à ces hommes vénérables, est le vrai Dieu que nous devons craindre. Quel est donc son nom, poursuivit Marcien? Acace, suivant la

règle qu'enseigne Origène, ne cita que les noms que Dieu prend dans les saintes écritures. Marcien lui repartit : De quelles chimères vous vous préoccupez ! Laissez les choses invisibles, et honorez plutôt les dieux que vous pouvez voir. Acace dit : Quels sont les dieux que vous me proposez ? Marcien dit : Sacrifiez à Apollon, qui nous préserve de la peste et de la famine, qui gouverne et conserve tout le monde. A qui dites-vous, reprit Acace ? A cet Apollon, qui brûlant d'un amour impur, en poursuivit le timide objet sans prévoir qu'il lui échapperait ? Faut-il adorer ceux que je rougirais d'imiter, et dont vous puniriez vous-même les imitateurs ? Marcien dit : Voilà ce que les chrétiens ont coutume de répondre : mais il faut de ce pas venir sacrifier avec moi au grand Jupiter et à la divine Junon, pour faire ensuite dans la joie et les plaisirs le festin solennel. Acace répondit : Comment honorer, comme Dieu, celui dont le tombeau est constamment en Crête ? Est-il donc ressuscité ? Enfin, dit Marcien, il faut, ou sacrifier, ou mourir. Voilà, dit Acace, l'argument le plus pressant ; et les brigands de Dalmatie ne s'en servent pas mieux, quand au coin d'un bois ils n'offrent d'autre composition que la perte de la fortune ou de la vie. Vous vous étiez piqué jusqu'ici de plus d'équité et de plus de raison. Mais peu m'importe. Vous pouvez me faire mourir, non me convaincre ni m'épouvanter. Les lois proscrivent les adultères, les voleurs, les homicides : si j'ai commis quelqu'un de ces crimes, je passe le premier condamnation. Que si l'on me punit parce que j'adore le vrai Dieu ; c'est la volonté arbitraire du juge, et non la loi qui me condamne. Et songez que vous vous rendez inexcusable en procédant de la sorte, puisque chacun sera jugé comme il aura jugé les autres. Ainsi, par la force de l'esprit d'Acace, ou plutôt de l'esprit de Dieu dont il était l'organe, il faisait en quelque sorte le personnage de juge, et le juge celui d'accusé. Celui-ci répondit

assez embarrassé : Je n'ai pas ordre d'examiner tant de choses, mais seulement de vous réduire à l'obéissance, ou de vous punir. Et moi, dit Acace, j'ai défense et horreur de renier mon Dieu. Si vous vous croyez aveuglément obligé de suivre toutes les volontés d'un homme qui mourra bientôt comme tous les autres, et comme eux deviendra la pâture des vers; combien ne dois-je pas plutôt obéir au Dieu tout-puissant et infiniment sage, qui menace ceux qui le renoncent devant les hommes, de les renoncer devant la cour céleste, lorsqu'il viendra dans tout l'éclat de sa gloire juger les vivans et les morts?

Le consulaire, qui se croyait du talent pour l'argumentation, et assez de connaissance de la doctrine des chrétiens pour la convaincre d'erreur et d'extravagance, crut pouvoir tirer grand avantage de ce que venait de dire Acace. Telles sont, reprit-il, les folles idées de votre secte, et je les voulais entendre de votre bouche. Dieu a donc un fils, selon vous? Oui, répondit Acace. Et qui est-il, demanda Marcien? Acace répondit : Le Verbe de vérité, la parole de grâce. Marcien dit : Est-ce là son nom? Acace répliqua : Vous ne me l'avez pas encore demandé. Marcien dit : Nommez-le. Il s'appelle Jesus-Christ, dit Acace. Marcien reprit : De quelle femme Dieu l'a-t-il eu? Acace répondit : Il ne faut pas raisonner de Dieu comme des vils mortels. Il a formé le corps du premier homme, puis il lui a donné la vie et l'esprit; ainsi a-t-il engendré son fils d'une manière toute spirituelle, mais nécessaire, en le produisant de son propre cœur, comme l'enseignent nos divines écritures. Marcien reprit : Dieu est donc corporel? D'où concluez-vous ainsi, dit Acace, puisque nous le disons invisible? Lui seul se connaît parfaitement; mais nous n'en sommes pas moins assurés de sa vertu et de sa puissance. Marcien dit : S'il n'a point de corps, il n'a point de cœur ni d'intelligence, puisque l'intelligence et la pensée ne nous viennent que par les sens. Acace répliqua :

L'intelligence ne prend pas sa source dans nos membres ; c'est Dieu qui nous la donne. Le corps et l'esprit n'ont rien de commun que par la volonté toute-puissante du Créateur.

Alors quittant un moyen qui ne lui réussissait pas, Marcien dit : Regardez les Cataphryges qui étaient chrétiens ; ils sacrifient à présent avec nous : imitez-les. Rassemblez tous les chrétiens de la loi catholique, et faites-leur embrasser la religion de l'empereur. Ce n'est pas moi, dit Acace, qui suis leur maître ; c'est Dieu. Ils m'écoutent quand je les porte à la vertu ; si je les induisais au crime, ils n'auraient plus que du mépris pour moi. Marcien dit : Donnez-moi tous leurs noms. Acace répondit : Ils sont écrits dans le livre céleste. Marcien poursuivit, en parlant des prêtres : Où sont vos compagnons les magiciens et les docteurs de cette erreur artificieuse ? Nous avons, répondit Acace, d'autres fautes à nous reprocher devant Dieu : pour les évocations infernales et toutes les ténébreuses observations de la magie, nous en eûmes toujours la plus grande horreur. Ces merveilles de grâce et de bienfaisance que vous nous voyez opérer, c'est de Dieu seul que nous les obtenons. Marcien dit : Il faut bien que vous soyez des magiciens très-habiles, pour infecter tout l'empire de cette religion insensée et pernicieuse. Acace repartit : Nous détrompons les hommes, au sujet de ces fantômes de divinités, que vous êtes assez simples de révérer et de craindre, après les avoir faits vous-mêmes. Marcien dit : Donnez les noms, si vous voulez éviter la peine. Acace répondit : Espérez-vous nous vaincre quand nous serons en grand nombre, vous qui ne sauriez me vaincre tout seul ? Si c'est mon nom que vous voulez savoir, rien ne m'empêche de vous le dire : On m'appelle communément Acace, mais mon propre nom est Agathange, et mes compagnons que vous voyez ici sont Pison, évêque de Troye, et le prêtre Ménandre. Ne m'en demandez pas davantage, et faites tout ce qu'il vous plaira.

Marcien termina enfin l'interrogatoire, en disant: J'informerai l'empereur de toutes choses, et jusqu'à la réponse vous garderez la prison. Le procès verbal fut en effet envoyé à l'empereur Dèce, qui ne put le lire sans admirer les réponses du saint, comme il le témoigna en souriant durant la lecture. Il ordonna qu'on le mît en liberté, et transféra Marcien au gouvernement de Pamphilie. Le généreux prisonnier, après avoir été tiré de prison, convertit beaucoup d'infidèles, se signala autant par sa sainteté et ses miracles, que par sa doctrine et sa sagesse, et enfin mourut en paix. L'église honore la mémoire de cet illustre confesseur le trente-unième jour de Mars.

Il est un autre confesseur, si l'on ne doit pas plutôt l'appeler martyr, dont le nom mérite également d'être distingué de la multitude. Numidique, ainsi le nommait-on, avait encouragé par ses ferventes exhortations un grand nombre de fidèles arrêtés pour la foi. Il vit avec une héroïque fermeté sa femme qu'il chérissait, endurer le supplice du feu pour une si belle cause. Lui-même lapidé et demi-brûlé, fut laissé pour mort. Sa fille allant pour recueillir ses reliques, lui trouva un reste de sentiment, l'enleva et le rappela à la vie. Saint Cyprien le mit quelque temps après au nombre des prêtres de Carthage, où il ne cessa de faire éclater son zèle avec toutes les vertus qui l'avaient fait élever au sacerdoce.

Saint Denys signala le même courage sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Ayant su que le préfet Sabin devait le citer, il attendit quatre jours dans son logis ordinaire. Mais on le chercha par-tout ailleurs, ne lui supposant pas l'assurance de rester chez lui dans un danger si éminent. Le saint pasteur craignant enfin de tenter Dieu, il se retira, et fut suivi de ses domestiques avec quantité de fidèles. Ce jour-là même ils tombèrent entre les mains des soldats et des ministres de la justice. Le prêtre Timothée ne s'était pas trouvé avec les autres. Il voulut aller à

L'intelligence ne prend pas sa source dans nos membres ; c'est Dieu qui nous la donne. Le corps et l'esprit n'ont rien de commun que par la volonté toute-puissante du Créateur.

Alors quittant un moyen qui ne lui réussissait pas, Marcien dit : Regardez les Cataphryges qui étaient chrétiens ; ils sacrifient à présent avec nous : imitez-les. Rassemblez tous les chrétiens de la loi catholique, et faites-leur embrasser la religion de l'empereur. Ce n'est pas moi, dit Acace, qui suis leur maître ; c'est Dieu. Ils m'écoutent quand je les porte à la vertu ; si je les induisais au crime, ils n'auraient plus que du mépris pour moi. Marcien dit : Donnez-moi tous leurs noms. Acace répondit : Ils sont écrits dans le livre céleste. Marcien poursuivit, en parlant des prêtres : Où sont vos compagnons les magiciens et les docteurs de cette erreur artificieuse ? Nous avons, répondit Acace, d'autres fautes à nous reprocher devant Dieu : pour les évocations infernales et toutes les ténébreuses observations de la magie, nous en eûmes toujours la plus grande horreur. Ces merveilles de grâce et de bienfaisance que vous nous voyez opérer, c'est de Dieu seul que nous les obtenons. Marcien dit : Il faut bien que vous soyez des magiciens très-habiles, pour infecter tout l'empire de cette religion insensée et pernicieuse. Acace repartit : Nous détrompons les hommes, au sujet de ces fantômes de divinités, que vous êtes assez simples de révérer et de craindre, après les avoir faits vous-mêmes. Marcien dit : Donnez les noms, si vous voulez éviter la peine. Acace répondit : Espérez-vous nous vaincre quand nous serons en grand nombre, vous qui ne sauriez me vaincre tout seul ? Si c'est mon nom que vous voulez savoir, rien ne m'empêche de vous le dire : On m'appelle communément Acace, mais mon propre nom est Agathange, et mes compagnons que vous voyez ici sont Pison, évêque de Troye, et le prêtre Ménandre. Ne m'en demandez pas davantage, et faites tout ce qu'il vous plaira,

Marcien termina enfin l'interrogatoire, en disant: J'informerai l'empereur de toutes choses, et jusqu'à la réponse vous garderez la prison. Le procès verbal fut en effet envoyé à l'empereur Dèce, qui ne put le lire sans admirer les réponses du saint, comme il le témoigna en souriant durant la lecture. Il ordonna qu'on le mît en liberté, et transféra Marcien au gouvernement de Pamphilie. Le généreux prisonnier, après avoir été tiré de prison, convertit beaucoup d'infidèles, se signala autant par sa sainteté et ses miracles, que par sa doctrine et sa sagesse, et enfin mourut en paix. L'église honore la mémoire de cet illustre confesseur le trente-unième jour de Mars.

Il est un autre confesseur, si l'on ne doit pas plutôt l'appeler martyr, dont le nom mérite également d'être distingué de la multitude. Numidique, ainsi le nommait-on, avait encouragé par ses ferventes exhortations un grand nombre de fidèles arrêtés pour la foi. Il vit avec une héroïque fermeté sa femme qu'il chérissait, endurer le supplice du feu pour une si belle cause. Lui-même lapidé et demi-brûlé, fut laissé pour mort. Sa fille allant pour recueillir ses reliques, lui trouva un reste de sentiment, l'enleva et le rappela à la vie. Saint Cyprien le mit quelque temps après au nombre des prêtres de Carthage, où il ne cessa de faire éclater son zèle avec toutes les vertus qui l'avaient fait élever au sacerdoce.

Saint Denys signala le même courage sur le siége épiscopal d'Alexandrie. Ayant su que le préfet Sabin devait le citer, il attendit quatre jours dans son logis ordinaire. Mais on le chercha par-tout ailleurs, ne lui supposant pas l'assurance de rester chez lui dans un danger si éminent. Le saint pasteur craignant enfin de tenter Dieu, il se retira, et fut suivi de ses domestiques avec quantité de fidèles. Ce jour-là même ils tombèrent entre les mains des soldats et des ministres de la justice. Le prêtre Timothée ne s'était pas trouvé avec les autres. Il voulut aller à

la maison pontificale, sans savoir ce qui se passait; la trouva occupée par des gens de guerre, jugea que l'évêque était pris, et se mit à fuir précipitamment (1). Un chrétien de la campagne qui le rencontra et qui apprit le sujet de son alarme, la porta aussitôt à une habitation voisine où l'on faisait une noce. Les convives se levèrent de table tous ensemble, coururent au lieu où était saint Denys avec sa suite, y entrèrent en criant et en faisant peur aux soldats, qui s'enfuirent sans la moindre résistance. Il était nuit, et le prélat, qu'ils trouvèrent paisiblement couché, prenant ses libérateurs pour une troupe de voleurs, leur présenta ses vêtemens. Il s'agit bien de brigandage, lui dirent-ils! Levez-vous au plus vîte, et venez avec nous. Comprenant alors leur dessein, et les reconnaissant parfaitement; retirez-vous, leur répondit-il, si vous voulez me faire plaisir; ou si vous voulez faire quelque violence, ôtez-moi la vie, et laissez en paix ceux qui nous emmènent. Cependant ils le firent lever de force; et comme il s'attachait à tout ce qu'il trouvait, ils le saisirent par les pieds et par les mains, et l'enlevèrent malgré lui. On le mit sur un âne, et on l'escorta jusqu'à ce qu'il fût hors de tout péril. Il se retira dans un lieu désert de la Marmarique, où il resta avec deux chrétiens seulement.

Saint Cyprien fut obligé de céder au temps, comme un des plus illustres docteurs des chrétiens, et conséquemment des plus odieux aux zélateurs du paganisme. Toujours ceux-ci conservaient un secret dépit contre lui, de ce qu'étant né païen comme eux, et faisant concevoir par ses talens les plus hautes espérances, il avait transporté tous ces avantages au christianisme. Il ne fit qu'augmenter cette animosité par l'activité de son zèle, qui se déploya tout entier dans la persécution. Il encourageait son nombreux troupeau par ses paroles et

(1) Eus. VII, 11.

par ses lettres multipliées. Il portait tout son peuple à la pénitence et à la ferveur ; il les faisait entrer dans les vues du ciel, qui voulait discerner par de rudes épreuves le bon grain de l'ivraie, ranimer l'esprit de détachement et de sainteté dans l'église. Une conduite si pastorale n'avait pas tardé à irriter les infidèles. Déjà le peuple idolâtre s'était ému dans le cirque à diverses reprises, et plusieurs fois on avait entendu retentir par tout l'amphithéâtre ces clameurs menaçantes : Cyprien aux lions ! aux lions Cyprien !

Le saint évêque s'inquiétait peu de sa sureté personnelle ; mais l'intérêt de son église l'emporta. Il se retira, de peur d'échauffer davantage les idolâtres, en continuant de se montrer avec intrépidité. Sa retraite ne fut point oisive. Tantôt il écrivait à ses prêtres, tantôt aux confesseurs détenus dans les prisons. Je vous conjure, disait-il au clergé de Carthage, de redoubler votre ferveur pour acquitter nos devoirs avec les vôtres, puisque l'on me force de demeurer absent. Que les troubles présens ne soient pas une raison de déroger à la régularité de la discipline, ni de négliger les membres indigens de Jesus-Christ, non-seulement ceux qui sont dans les fers, mais tous ceux qui persévèrent dans la foi. Prenez un soin encore plus spécial des veuves, des malades, des étrangers. Distribuez-leur ce que j'ai laissé entre les mains du prêtre Rogatien. De peur que la première somme ne fût déjà dépensée, je lui en ai fait tenir une autre par l'acolyte Narique. Mais puisque nos péchés ont attiré cette tempête, notre attention principale doit être de désarmer la colère divine par nos humbles supplications. L'oraison ne suffit point ; joignons-y le jeûne et les larmes, toutes sortes de pénitence. Encore un peu de courage : la paix nous sera bientôt rendue ; soyez-en certains, et assurez-en les frères. Le Seigneur a daigné le faire connaître au plus indigne de ses serviteurs. Ce qui la retarde un peu, c'est qu'il reste encore quelques

sujets à éprouver. En attendant, que les frères usent de précaution dans leurs visites de charité vers les confesseurs, et qu'ils n'aillent point aux prisons en grandes troupes. Prenez garde aussi que les prêtres qui y offrent le sacrifice n'y paraissent que tour à tour, avec un seul diacre, afin que le changement de personnes les rende moins suspects. Et quand un confesseur vient à mourir dans ces lieux, quand bien même il n'aurait encore subi nulle torture, ayez une religieuse vénération pour son corps, et comptez-le entre les saints. Marquez exactement le jour de sa mort, pour célébrer sa mémoire dans la suite avec celle des anciens martyrs. Dès que nous l'apprenons, nous offrons ici le saint sacrifice, que nous espérons offrir bientôt avec vous.

En écrivant aux confesseurs, le vigilant pasteur leur marquait combien il souhaitait jouir de leur présence, s'il eût été possible. Et que peut-il y avoir de plus agréable pour moi, ajoutait-il, que de baiser ces mains pures, chargées de chaînes pour s'être refusées à un culte impie, et ces bouches consacrées par une éclatante confession de l'adorable nom du Seigneur Jesus! Ne perdez pas un moment de vue les riches couronnes qui, pour ainsi dire, reposent déjà sur vos têtes. Heureuses aussi, et doublement heureuses, les femmes fortes qui sont avec vous, et qui s'élèvent avec un courage si mâle au-dessus de la faiblesse de leur sexe! Pour que rien ne manquât à la gloire de votre confession, le Dieu des victoires vous a même associé des enfans.

Le saint pasteur de Néocésarée, Grégoire le thaumaturge, se retira aussi, uniquement pour donner à son peuple cet exemple de prudence chrétienne. Comme il les avait tous engendrés en Jesus-Christ, et que tous par conséquent étaient nouveaux dans la foi, ce sage et tendre père craignait de les voir engagés, sans une disposition marquée de la providence, dans un combat au-

dessus de leurs forces. Le Seigneur bénit tellement ses soins, que par une exception unique et tout-à-fait merveilleuse dans l'horrible persécution de Dèce, on ne vit pas un seul apostat à Néocésarée. Dieu voulut même témoigner, par un miracle particulier, qu'il approuvait la retraite du saint évêque (1). Il s'était réfugié dans les montagnes, où les émissaires de la tyrannie le poursuivirent en grand nombre. Les uns gardaient les passages, les autres parcouraient les lieux déserts, furetaient dans les défilés, dans tous les abris, et jusques dans les moindres creux des rochers. Il était impossible qu'il échappât naturellement à leurs regards, et ils passèrent en effet vingt fois devant lui. Cependant ils ne le virent jamais. Le principal guide de la troupe, étonné d'une chose si étrange, retourna seul aux mêmes endroits. Il trouva le saint en oraison avec son diacre, immobiles l'un et l'autre dans un lieu où l'officier venait de passer avec son escouade, et où ils n'avaient tous vu que deux arbres. Il se jeta aux pieds du thaumaturge, se fit chrétien, et ne voulut plus le quitter.

Les païens tournèrent toute leur rage contre les ouailles de Grégoire, dont ils surprirent plusieurs dans leurs retraites. Mais les ferventes prières du pasteur les soutinrent. Un jour on le vit se troubler tout à coup en priant. Il reprit l'instant après sa sérénité en bénissant Dieu. On lui demanda la cause de ces soudaines alternatives; et il répondit, qu'à l'heure où il parlait, un jeune homme de condition, nommé Troade, avait été présenté au gouverneur, et qu'après beaucoup de tourmens, il avait remporté la palme du martyre. Son diacre, qui était cet ancien prêtre d'idoles converti comme on l'a vu, eut la curiosité de s'informer de toutes les circonstances, et il les trouva telles précisément que le saint les avait annoncées.

(1) Greg. Nyss. *in Vit. Thaum.*

porter leurs enfans qu'on ne leur demandait pas, et les présenter à l'idole, comme pour anéantir en eux le caractère de Jesus-Christ. Toutefois le très-grand nombre de coupables fut de ceux qui, pour s'épargner la honte d'une apostasie publique, prirent du magistrat des libelles ou billets, pour n'être point recherchés; d'où leur vint le nom de libellatiques; et l'on regarda cette pratique comme une profession indirecte de l'idolâtrie.

Ce qu'il y a de plus étonnant, d'incompréhensible même pour quiconque ne fait pas attention à l'inconséquence du cœur humain dans ses procédés, ce sont moins ces chutes occasionées par la crainte, que des relâchemens et des vrais débordemens parmi les confesseurs les plus fermes et les plus intrépides. Quelle honte pour la cause que vous défendez, écrivit saint Cyprien à quelques-uns d'entr'eux, quelle honte de voir parmi vous, celui-ci intempérant et plongé dans l'ivresse; celui-là follement amoureux de son pays, et assez imprudent pour y revenir après en avoir été banni; en sorte qu'il s'expose à périr, non comme chrétien, mais comme réfractaire et contumace! Il en est qui sont tous remplis d'orgueil et bouffis de vanité. J'apprends, ce qu'il y a de plus scandaleux encore, que tout nouvellement sanctifiés par une confession généreuse, ils oublient les lois sacrées de la pudeur, et profanent ou s'exposent à profaner dans leur personne les membres de Jesus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Quand leur conscience ne leur reprocherait point d'impudicité réelle, le scandale n'est-il pas déjà un très-grand crime? N'en est-ce pas un autre, que l'amertume du cœur et la jalousie, les disputes, les paroles injurieuses et les emportemens si communs dans vos sociétés.

Ce saint et zélé prélat fut encore beaucoup plus affligé à l'accasion d'un abus qui tendait à ruiner de fond en comble un des points les plus capitaux de la discipline. La pénitence était alors dans une

grande

grande vigueur. Toujours elle avait été regardée comme indispensablement nécessaire dans sa substance : mais l'exercice public ou particulier en avait absolument dépendu des pasteurs dans les premiers temps ; et ce ne fut guère avant deux siècles, ou qu'après l'hérésie de Montan, qu'on suivit en cette matière des lois précises et uniformes. Elles se trouvaient dans toute leur force, au temps de saint Cyprien ; et son zèle pour une police si glorieuse à l'église et si salutaire aux fidèles ne put voir qu'avec une douleur extrême, que le respect des martyrs y portât la plus dangereuse atteinte. Non-seulement on diminuait, à leur recommandation, les satisfactions imposées aux libellatiques ; mais il n'y avait pas jusqu'aux lâches qui avaient idolâtré hautement et très-librement, qui ne voulussent être admis à la communion ou réconciliation solennelle, sur certains billets de recommandation qu'ils extorquaient des martyrs et des confesseurs. Ils les attendaient au passage, quand on les conduisait à la mort ; ou ils les allaient trouver dans leurs prisons, et les engageaient, par des sollicitations importunes, et par des larmes souvent affectées, à leur accorder ce qu'on appela une cédule de paix, et dont voici la teneur : *Qu'un tel communique avec les siens.* On avait tant de vénération pour les saintes victimes de Jesus-Christ, qu'on regardait leur jugement comme prononcé par Jesus-Christ même. Mais ces dispositions religieuses tournaient au dépérissement de la religion. Souvent les confesseurs accordaient la paix sans discernement, et l'usage de la pénitence s'abolissait d'une manière visible et rapide.

Entre les fidèles emprisonnés à Carthage, il y avait un certain Lucien, qui était en commerce de lettres avec un chrétien de Rome, nommé Célérin. Celui-ci étant sorti de prison, après avoir confessé la foi devant l'empereur, écrivit au confesseur de Carthage, c'est-à-dire, à Lucien son ancien ami, pour obtenir la grâce de la réconci-

liation à deux femmes qui avaient idolâtré. Il obtint plus qu'il ne demandait. Lucien répondit en termes impératifs, qu'il voulait qu'elles eussent la paix; et non-seulement ces deux personnes, ajoutait-il, mais celles à qui vous savez que s'applique notre intention. Ce premier pas fait, Lucien n'écouta plus que son esprit ardent et peu éclairé. Il donnait indistinctement des lettres de paix à tous les apostats; et devenant comme chef de faction, il les écrivit, au nom des autres confesseurs, surtout au nom d'un martyr, nommé Paul, quoique mort depuis quelque temps; parce qu'ils avaient eu d'étroites liaisons ensemble, et que Paul lui avait paru fort enclin à cette sorte d'indulgence.

Saint Cyprien, averti dans sa retraite de cette étrange conduite, fut alarmé des désordres qu'elle ne pouvait manquer d'occasioner. Aussitôt il s'efforça d'y remédier en écrivant aux confesseurs, à son clergé et à son peuple. Il les conjura tous de ne point accorder la paix ou la communion, sans considérer au moins la différence des chutes, et le temps de pénitence qu'on en aurait fait. Et jugeant cette affaire d'une toute autre importance qu'elle ne paraît à ceux qui n'ont plus d'idée de l'ancienne discipline; il veut qu'on attende son retour, afin qu'il puisse examiner par lui-même tous les cas particuliers dans une assemblée d'évêques, en la présence des confesseurs. Voyant ensuite qu'il ne lui était pas encore possible de paraître à Carthage, il usa de certaine condescendance, et statua que les prêtres pourraient réconcilier les malades qui se trouvaient en danger de mort.

On ne laissa pas de noircir le zèle du pasteur, et d'en faire un rapport infidèle au clergé de Rome; le saint siége était encore vacant depuis le martyre du saint pape Fabien. Le primat d'Afrique ne dédaigna point de se justifier; ou plutôt il demanda une règle sûre de conduite en ces conjonctures. N'ayant jamais rien entrepris dans le conseil de son propre clergé, il en coûtait peu à son humi-

lité, de se concerter avec la première de toutes les églises. D'ailleurs l'obstination de Lucien se soutenait contre les règlemens du primat, qui voyant son autorité insuffisante, crut mieux réussir à calmer les troubles de son église, en montrant la conformité de ses principes avec ceux du siége apostolique.

Rome bien informée ne trouva rien qui ne fût digne d'éloges dans la conduite de Cyprien, et répondit en applaudissant à sa sage sévérité : Qu'user de la douceur dont il se plaignait, ce ne serait pas guérir, mais tuer le malade, en lui retranchant, après la blessure du péché, le remède indispensable de la pénitence : Que personne n'était plus obligé de maintenir la sainte rigueur de l'évangile, que des martyrs qui s'exposaient aux tourmens pour sa défense ; et que c'était une sorte d'apostasie de déshonorer la morale du Verbe fait homme, quoiqu'on en confessât la foi : Que les pénitens devaient supplier avec une ardeur modeste, avec un empressement soumis et respectueux, avec une humilité constante : Qu'ils pouvaient frapper aux portes de l'église, et non pas les rompre ; se présenter sur le seuil, sans tenter témérairement de passer outre ; veiller à l'entrée du camp, mais plein de souvenir de leur désertion, et disposés à toutes les épreuves capables d'en réparer le scandale. La lettre concertée avec quelques évêques qui avaient été appelés du voisinage, et avec ceux des provinces éloignées qui s'étaient réfugiés à Rome à cause de la persécution, finissait par régler provisionnellement, qu'on s'en tiendrait à l'ancienne discipline, dans les cas ordinaires, en attendant la paix de l'église et l'élection d'un souverain pontife, pour examiner à fond cette affaire ; mais qu'en péril de mort on n'oublierait pas, comme l'église romaine s'en était déjà expliquée, que c'était un devoir d'accorder la réconciliation aux pénitens, et le baptême aux catéchumènes, aussi-bien que d'assister ceux qui

étaient persécutés pour la religion. Cette lettre fut un décret de règlement, non-seulement pour Carthage, mais pour toutes les églises, où on l'envoya aussitôt. Elle était de la composition du prêtre Novatien; et elle donne à connaître les talens dont on le verra bientôt abuser pour former un schisme. Les autres prêtres de l'église romaine avaient tous souscrit.

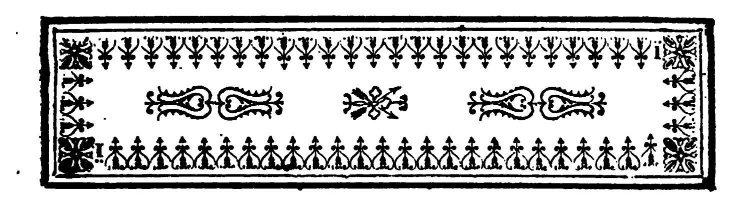
Après ce décret, les chrétiens tombés ne se rendirent pas encore. Ils prétendirent au contraire, que la paix leur était strictement due par la concession des martyrs, et qu'on ne pouvait sans injustice la leur contester. Ils écrivirent dans ces sentimens à Cyprien; et ils empruntèrent le nom de l'église, qu'ils osaient mettre toute entière de leur côté. Le saint leur répondit, que le Seigneur avait édifié son église sur le fondement de l'épiscopat, en disant à son chef : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église; et quoique ces paroles établissent principalement la primauté de Pierre et de son siége, qu'elles concernent aussi les autres évêques, à cause de l'unité de l'épiscopat: Que l'église catholique est une, et que les évêques joints ensemble font solidairement le lien de son union : Qu'à Dieu ne plaise qu'on appelle église une troupe de réfractaires : Que si une multitude indocile font bande à part, le corps de l'église ne se sépare pas pour cela de son chef adorable Jesus-Christ; et que ceux-là sont le troupeau fidèle, le légitime et véritable bercail, qui demeurent unis à l'évêque. Ainsi s'exprimait cet illustre docteur, dans un temps où il paraissait si expédient de ménager les esprits. Mais il ne concevait rien de pire, que de donner atteinte, soit à la pureté de la foi, soit à la vigueur de la discipline. Tel était l'esprit de l'église, durant l'une des plus rudes persécutions. Quand elle fut passée, Cyprien régla dans un concile, comme il se l'était proposé, les cas particuliers qui souffraient quelque difficulté; et il prit des mesures efficaces pour l'exécution de tous les règlemens.

Antonien, évêque en Numidie, était embarrassé sur la manière de se conduire avec ceux qui, réconciliés en péril de mort, viendraient à guérir. Aussi judicieux que zélé, le prélat répondit qu'il n'en fallait pas moins les secourir dans le danger, ainsi qu'il avait été résolu. Mais après que nous leur avons ainsi donné la paix, ajoutait-il, nous ne pouvons pas les obliger à mourir en effet, parce qu'ils ne sont reçus que comme mourans. Puis inspirant cet esprit de douceur et de charité dont il était pénétré ; il faut bien, poursuit-il, recevoir les pécheurs à pénitence, de peur qu'ils ne tombent dans le désespoir. Et qu'on ne craigne point que cette condescendance diminue le nombre des martyrs. N'est-il pas des vierges, quoiqu'on accorde la pénitence aux adultères ?

Cyprien n'était pas sorti de cet embarras, qu'on lui en suscita un nouveau. Depuis long-temps, Félicissime ne laissait échapper aucune occasion de faire peine à son évêque. Il avait mis en œuvre tout ce que son esprit artificieux lui suggérait, pour brouiller de plus en plus l'affaire des libellatiques. Lui voyant prendre un tour tout contraire à son attente, il forma un schisme déclaré, éleva autel contre autel, se fit à part une église et un troupeau, qu'il assembla sur une montagne hors de la ville. De là il lança des excommunications sur tous ceux qui ne s'attachèrent point à lui. Le saint évêque fut contraint de se servir des mêmes armes, afin d'empêcher une plus grande défection. Mais autant les anathèmes lancés de la montagne étaient vains et impuissans, autant ceux de la chaire légitime étaient efficaces. Félicissime n'avait pas même le trompeur avantage, assez ordinaire aux chefs de parti, d'être ou de paraître irréprochable dans ses mœurs. Il était convaincu de fraudes criantes, comme de s'être approprié un argent qu'il avait en dépôt, et d'avoir corrompu des vierges. Des chrétiens dignes de toute croyance

l'accusaient même d'adultère, et offraient la preuve de cette accusation.

Le prêtre Novat, qui avait été le premier auteur du mal, en détachant hautement Félicissime de son prélat, et en le faisant clandestinement ordonner diacre, était encore pire que ce malheureux Félicissime. Aux vices de l'esprit, il joignait l'avarice et les violences les plus criantes. On lui reprochait d'avoir dépouillé les orphelins, les veuves, et jusqu'aux églises; d'avoir laissé mourir de faim son propre père, sans daigner même le faire inhumer. Personne n'ignorait, tant ce premier scandale avait causé de troubles dans son voisinage, qu'étant marié, il avait si brutalement maltraité sa femme dans une grossesse, que l'enfant avait péri dans le sein de sa mère. Le cri public s'élevait de toute part contre lui. Les fidèles sollicitaient unanimement une punition éclatante, pour des fautes inouies dans un prêtre; et il allait être déposé, peut-être même excommunié, quand les troubles de la persécution lui donnèrent du répit. Il prévint sa condamnation, qui n'était que différée, en se séparant et en poussant les autres à se séparer du pasteur légitime. Peu satisfait d'avoir troublé l'église d'Afrique, ce suborneur intrigant se rendit à Rome. Il y eut bientôt formé des liaisons. N'ayant pour objet que de se faire valoir, tous les moyens lui devinrent égaux. A Carthage, il avait appuyé la faction de Félicissime, qui accordait la communion aux apostats, sans les obliger à aucune pénitence: à Rome, il appuya Novatien, qui les rejetait tous avec une dureté désespérante. Telle fut l'origine du premier schisme qui ait osé attenter sur l'unité de l'église romaine.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE CINQUIÈME.

Depuis le commencement du schisme des novatiens en 251, jusqu'à l'empire de Dioclétien en 281.

Le clergé de l'église romaine, dépourvue de pontife depuis l'année 250, était composé de quarante-six prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres, de quarante-deux acolytes et de cinquante-deux tant exorcistes que lecteurs ou portiers. On avait tardé pendant près d'un an et demi à remplir la première dignité de l'église, afin de ralentir le feu de la persécution. Mais malgré cette multitude de subalternes, tous ou presque tous d'un vrai mérite, on s'aperçut cependant que le plus grand des inconvéniens et des périls, c'était de demeurer plus long-temps sans chef. Ainsi l'on ne balança plus à en faire l'élection ; et le 4 Juin de l'an 251, le peuple et le clergé, avec seize évêques qui se trouvaient à Rome, dont deux africains, choisirent Corneille, qui fut consacré sur le champ. La science et la vertu furent les seuls degrés par où il monta sur ce siége éminent : encore fit-il tous ses efforts pour s'en défendre ; se disant, par une modestie et un détachement exemplaire, incapable de porter un si lourd fardeau. Mais plus il résista,

plus on l'en jugea digne. Ayant pris naissance à Rome, et passé par tous les postes de cette église, il était parfaitement connu de ceux qui le choisissaient. Le seul Novatien se déclara contre l'élection, poussé par une ambition dévorante, quoiqu'habilement déguisée, et par le turbulent Novat. L'ambitieux Novatien jouissait avec justice d'une grande réputation d'éloquence et de doctrine, et il ne fut pas difficile à son adulateur de lui persuader qu'on lui avait fait injustice. Ces deux méchans prêtres s'unirent d'intérêt comme de sentiment, et commencèrent par semer des calomnies atroces contre Corneille, afin de le rendre odieux à tout le monde. Ils les colorèrent avec tant d'art, qu'elles surprirent un grand nombre de confesseurs, dont l'autorité était comme sacrée parmi les chrétiens. A la première nouvelle de ces dissentions, S. Cyprien et les évêques d'Afrique envoyèrent à Rome deux de leurs collègues, nommés Caldone et Fortunat, avec commission, s'ils ne pouvaient mettre fin à ce triste démêlé, d'en prendre une exacte connaissance, d'approfondir le droit respectif des parties, afin que, sur leur rapport, on pût prendre la résolution la plus convenable. L'ambition et les artifices de Novatien firent échouer toutes les tentatives. Il avait toujours protesté, même avec serment, qu'il fuyait l'épiscopat; mais on eut tout lieu de se convaincre que ces déclarations affectées cachaient, comme il est ordinaire, d'autant plus d'envie d'y parvenir. Toutes sortes de raisons l'en excluaient néanmoins; et si on l'avait ordonné prêtre, il ne devait cette distinction qu'aux instances redoublées d'un évêque qui l'aimait aveuglément : car il était néophyte quand on l'ordonna; il avait été possédé du démon, était resté fort long-temps catéchumène, et n'avait jamais témoigné que de la froideur pour la grâce du baptême. Avant sa conversion, c'était un philosophe entêté des erreurs stoïciennes, auxquelles il ne renonça jamais parfaitement. La persécution étant

survenue, il n'osait paraître pour aucune bonne œuvre; et comme on le pressait un jour d'aller secourir les confesseurs, il répondit d'une manière insensée et scandaleuse, qu'il ne voulait plus être prêtre, et qu'il aimait beaucoup mieux l'état de philosophe. Tel fut le rival de S. Corneille et le premier des antipapes : voici la marche qu'il suivit.

Il fit venir à Rome trois évêques italiens, gens simples et sans usage, en les faisant assurer qu'eux seuls pourraient y faire cesser les divisions de l'église. Ces hommes, moins que médiocres, se crurent importans, et prouvèrent, après tant d'autres, que personne n'est plus facilement la dupe des éloges flatteurs, que ceux qui les méritent le moins. Dès qu'ils furent arrivés, Novatien, sous prétexte de les bien recevoir, les logea dans une maison, où on les tint comme prisonniers. Mais on les pressa aussitôt de se mettre à table; on leur fit bonne chère; et les surveillans qu'on leur avait donnés, étaient chargés sur toute chose de les faire bien boire. L'expédient réussit sans trop de difficultés; et quand Novatien les sut ivres, il survint sur les quatre heures après midi, leur persuada que le siége pontifical était vacant, nonobstant l'élection de Corneille, qu'il disait défectueuse, et il se fit ordonner à sa place. Un de ces évêques se repentit aussitôt de sa faute, la vint confesser avec larmes, et le pontife légitime lui accorda la communion, à la prière du peuple, mais la communion laïque seulement, et l'on mit un nouvel évêque dans son siége. Les deux autres furent déposés d'une manière plus honteuse.

L'antipape usa de sa dignité comme il l'avait acquise. Ce ne fut qu'impiétés et que violences, soit pour se faire des partisans, soit pour conserver ceux qu'il s'était faits. Il les obligeait de lui jurer fidélité sur la sainte eucharistie, en la leur distribuant; et prenant à chacun les deux mains, il leur disait, au lieu des prières accoutumées : Promettez-moi, par le corps et le sang de Jesus-Christ,

de ne me jamais quitter pour retourner à Corneille. Il ne lâchait les mains, et ne donnait le pain sacré, qu'après qu'on avait répondu, au lieu d'*amen :* Je ne retournerai point à Corneille. Telle était la forme sacrilége du schismatique enrôlement. Il écrivit cependant aux évêques des grands siéges, pour annoncer son exaltation, ne manqua pas de publier qu'on lui avait fait violence en l'élevant sur le saint siége, et il chargea le pontife légitime des plus noires calomnies.

On imagine à peine qu'une trame aussi grossière ait pu faire la moindre illusion. Mais ce qui surprenait la religion des fidèles, c'était le témoignage des confesseurs de la foi, que l'habile usurpateur faisait écrire avec lui. On croyait ne pouvoir errer, sur la parole des martyrs. Le mal gagnait dans toutes les églises, et il fallut que les docteurs du premier ordre découvrissent le piége par la supériorité de leurs lumières.

Saint Denys d'Alexandrie répondit à l'intrus, qu'il ne pouvait mieux faire connaître qu'on l'avait élu malgré lui, qu'en abdiquant pour le bien de la paix : que pour un aussi beau motif que l'unité de l'église, il aurait dû résister à la violence de ses partisans, en s'exposant à tout souffrir, plutôt que de multiplier la chaire apostolique; et que le martyre enduré pour cette cause eût été aussi méritoire en soi et plus important dans ses suites, que pour ne pas sacrifier aux idoles (1). Il l'exhortait enfin à faire cesser le scandale, ou du moins à sauver son ame, s'il ne pouvait plus ramener les autres.

Saint Cyprien avait quitté sa retraite, quand il reçut les lettres de Novatien. Comme il avait pris la précaution d'envoyer lui-même à Rome pour être mieux instruit, il refusa la communion, de concert avec les évêques de sa province, aux envoyés de l'antipape. On tenait actuellement un concile à Carthage, afin de rétablir la vigueur de la

(1) Hier. *de Scrip. in Dyonis.*

discipline qui n'avait pu manquer de languir durant les dernières persécutions. Les envoyés schismatiques voulaient à toute force être entendus, et ils faisaient grand bruit sur les chefs d'accusation qu'ils s'offraient à prouver contre le pape Corneille. Mais les prélats jugèrent tous qu'il était injuste et contraire à l'honneur de l'épiscopat, après une élection si bien confirmée, d'entendre ce qui ne pouvait plus passer que pour un libelle scandaleux. Dans ce même concile, on examina ce qui regardait le schisme de Félicissime et de ses adhérens, qui furent excommuniés. La réconciliation des apostats fut traitée de nouveau. Il y avait diversité d'opinions entre les pères : les uns inclinaient fort à l'indulgence, les autres à une exacte rigueur; et chacun alléguait en sa faveur les saintes écritures. On conclut enfin à ne pas s'en tenir aux termes généraux de question, mais à descendre dans le détail et l'examen des causes et de toutes les circonstances des chutes diverses, des degrés de volonté et de scandale qui s'y rencontraient, des dispositions et des besoins de chacun des coupables. On dressa plusieurs articles, ou canons, qu'on envoya à Rome; et ce sont ces canons, confirmés par le saint siége, qu'on nomma depuis pénitentiaux, et qui servirent long-temps de règle dans l'église pour la réconciliation des pécheurs. Saint Cyprien écrivit enfin, en son privé nom, au pape saint Corneille, et aux confesseurs qui s'étaient laissé séduire par Novatien; mais avec ordre au porteur de ces dernières lettres, de ne les remettre à leur adresse qu'après qu'elles auraient été lues au souverain pontife, et qu'il aurait trouvé bon qu'on les remît.

Corneille rassembla sans délai soixante évêques, avec un plus grand nombre de prêtres et de diacres. Les règlemens de Carthage, par rapport à la pénitence des apostats, furent confirmés sur l'avis de cette assemblée, spécialement le canon qui ordonnait de recevoir les évêques aussitôt après leur

une règle à laquelle la pratique commune est conforme, ce qui aura lieu pour la réconciliation, quand même celui qui a demandé la pénitence perdrait la parole par la violence de la maladie, ou tomberait en démence avant l'arrivée du prêtre, pourvu qu'il y ait des témoignages de la bonne disposition du malade.

Pour l'évêque Antonien, son illustre primat le convainquit enfin que Novatien portait jusqu'à l'hérésie et à l'impiété, la dureté envers les pécheurs qu'il privait de toute espérance; et que c'était dans ce sophiste mal converti, un reste de la philosophie païenne, ou de cette pernicieuse maxime des stoïciens, suivant laquelle tous les péchés sont égaux, et le sage incapable de repentir.

A cette occasion, saint Cyprien composa son traité de l'Unité de l'église, et celui des Tombés, c'est-à-dire des fidèles que la persécution avait engagés dans l'apostasie. Sur quoi il nous apprend que la confession des péchés internes et occultes était en usage de son temps, et même avant l'exemple de ceux qui se confessaient de la seule pensée qu'ils avaient eue de sacrifier aux idoles, ou de prendre des billets de sureté. Il envoya l'un et l'autre de ces traités aux confesseurs de Rome qui venaient de quitter le parti de Novatien, comme un moyen des plus propres à dissiper le reste de leurs préjugés. Tel était sur-tout le traité de l'Unité de l'église, où les priviléges et les preuves de la primauté du siége apostolique se trouvent rassemblés et fort relevés par l'évêque de l'un des plus grands siéges. En montrant dans le traité des Tombés beaucoup de douceur et d'indulgence envers les pécheurs, le saint évêque ne marque pas moins d'horreur de leur apostasie, et de l'injure faite par-là au mystère de la rédemption. A ce sujet, il rapporte un grand nombre de punitions miraculeuses, dont il avait une connaissance particulière.

Cependant il inclinait de plus en plus à la condescendance. On appréhendait une nouvelle per-

sécution. Les évêques qui se rendaient à Carthage pour un second concile, parlaient beaucoup de révélations et de visions relatives au nouvel assaut qui menaçait l'église, et avec ce caractère d'autorité que donnait à la prédiction une sainteté éminente. On jugea donc à propos de munir de toutes les armes spirituelles, et de soutenir au plutôt par l'eucharistie les fidèles vraiment pénitens qui jusque-là n'étaient pas réconciliés. Dans le premier concile on avait fait un règlement provisionnel de ne leur donner la paix qu'en péril de mort; celui-ci, qu'on nomma péremptoire, régla qu'on la leur donnerait, ou sans retardement, ou après un terme fixé avec une sagesse indulgente. On en écrivit au souverain pontife une lettre synodale, qui fut signée de quarante-deux évêques.

Privat, ancien évêque déposé, vint se présenter à ce concile, afin de se justifier avec quelques prélats condamnés pour cause d'apostasie ou pour d'autres crimes. On ne voulut point les admettre. De dépit, ils ordonnèrent un faux évêque de Carthage, savoir Fortunat, l'un des fauteurs de Félicissime, et déjà condamné avec lui et avec Novat. Aussitôt après l'ordination, Félicissime partit pour Rome, dans le dessein d'obtenir par surprise la communion du pape et la condamnation de Cyprien. L'église romaine le rejeta avec indignation, et refusa de l'entendre. On y comptait recevoir sans délai des nouvelles de l'évêque de Carthage. Mais comme Cyprien n'avait que du mépris pour une trame si mal concertée, il ne croyait pas devoir en écrire au saint siége. Cependant les schismatiques revenaient sans cesse à la charge; ils éclataient en menaces furieuses, et se vantaient avec une audace effrontée, que vingt-cinq évêques avaient assisté à l'ordination de Fortunat. Fatigué de ces clameurs, le pape se plaignit assez vivement à saint Cyprien, de ce qu'il ne lui mandait rien de cette ordination.

L'évêque répondit avec autant de fermeté que de

respect, que si l'on commençait à craindre les méchans, et que s'ils avaient espérance de se garantir par les menaces de l'indignation due à leurs attentats, c'en était fait du bon ordre et du saint régime de la maison de Dieu; qu'il n'avait nul besoin de justification ou de défense pour sa propre ordination, après le choix unanime du peuple et du clergé, et quatre ans d'épiscopat passés sans reproche; que quand un évêque, cher à son troupeau, et en butte aux ennemis de la foi, au point d'être menacé des bêtes féroces en plein cirque, se trouvait attaqué par des hommes chassés de l'église, la persécution venait clairement de l'agresseur infernal, qui en perdant le pilote, avait dessein de perdre aussi le vaisseau. Il se plaint ensuite de l'appel de ces schismatiques, qui ne formaient qu'une poignée de mauvais sujets déjà connus par leurs déportemens en Italie aussi-bien qu'en Afrique, et qui procédaient visiblement de mauvaise foi; d'autant plus que rien n'ayant manqué à leur condamnation, soit pour la régularité, soit pour la célébrité, leur réclamation était plutôt une révolte qu'un appel. Puis partant d'un principe, qui avec la possession a fondé le droit encore suivi de nos jours dans l'église gallicane, de ne juger les évêques que dans leur patrie; comme il a été statué pour nous tous, ajoute le saint docteur, de ne point admettre d'appel en fait de conduite et de malversation; comme il a été statué que chacun plaiderait sa cause là où le crime aurait été commis, il ne faut pas souffrir que ceux qui nous sont soumis, courent çà et là pour y porter le trouble et le scandale; mais on doit les réduire à se défendre dans les lieux où sont les accusateurs et les témoins.

La persécution qui se ralluma, ralentit ces divisions intestines. L'empereur Dèce était mort de la manière la plus funeste, après un règne de 24 à 25 mois seulement, sur la fin duquel il réduisit aux dernières extrémités les barbares qui infestaient le

le pays du Danube. Pour les avoir à discrétion, il envoya le général Gallus avec une partie de l'armée, leur couper le passage du fleuve; et avec l'autre il s'avança pour les attaquer lui-même, et les forcer à tout ce qu'il voudrait. Ils étaient campés au delà d'un marais, où ce prince habile et prévoyant d'ailleurs, s'engagea inconsidérément, et périt au milieu de ses succès avec son fils. On accusa Gallus de s'être entendu avec les ennemis: ce soupçon parut se changer en certitude, quand on vit le général proclamé empereur, et son fils Volusien déclaré césar. Gallus fit néanmoins tous ses efforts pour se disculper. La fille de Dèce épousa Volusien; et Hostilien, fils de ce malheureux prince, eut le titre d'auguste. Mais celui-ci périt peu après, soit de la peste, comme le bruit en courut, soit par les artifices de son apparent bienfaiteur.

Les nouveaux maîtres de Rome ne furent pas plus favorables au christianisme que n'avait été leur prédécesseur; et ils suivirent si bien ses traces en ce point, que l'on confond assez souvent la persécution de Gallus et de Volusien avec celle de Dèce, sous le nom commun de la septième persécution. On entra, ou l'on fit semblant d'entrer dans les préjugés populaires, à l'occasion de la peste qui ravagea une grande partie de l'empire. On imputa ce fléau aux chrétiens, et l'on voulut les obliger à sacrifier pour appaiser les dieux. Le pape saint Corneille, en sa qualité de chef de tous les fidèles, fut le premier qu'on entreprit à Rome. En voyant attaquer leur pasteur, les brebis accoururent en foule, loin de se disperser. Plusieurs même de ceux qui étaient tombés sous le règne précédent, vinrent réparer ce scandale, et confessèrent la foi avec intrépidité. Le saint pape fut envoyé en exil, après une éclatante confession, avec plusieurs personnes de son clergé: mais les persécuteurs, qui n'en voulaient jamais aux ennemis de la catholicité, laissèrent Novatien en repos.

Saint Corneille mourut dans son exil, l'an 252, au mois de Septembre, après avoir occupé le saint siége quinze à seize mois. Le prêtre Lucius, l'un des confesseurs exilés avec lui, fut mis à sa place, et endura le martyre quelques mois après.

L'une des plus illustres victimes de cette persécution fut le prêtre Hippolyte, attaché au parti de Novat et de Novatien, et en si grande réputation de vertu, qu'il passait pour incapable d'errer dans l'esprit de ceux qui n'approfondissaient pas les choses. Il n'était pas moins vénérable par son âge que par ses lumières. Le peuple, qu'il instruisait depuis long-temps, le suivit en troupe quand on le mena au supplice. On lui demanda quel était le chemin du salut et de la vérité. Fuyez, s'écria-t-il d'un ton de prophète et en homme véritablement inspiré, fuyez le malheureux Novat, et retournez à l'église catholique : au moment de répondre à la vérité increéée, le voile tombe enfin de mes yeux, et je sens un repentir amer de ce que je vous ai autrefois enseigné. On le conduisit à Ostie, où le préfet de Rome se trouvait occupé de la recherche des fidèles. Aussitôt que le confesseur arriva, le préfet parut sur son tribunal, environné de bourreaux et d'instrumens de tortures de toute espèce. Tout autour de lui, des troupes de chrétiens, avec un visage défait et tout l'extérieur sale et négligé, annonçaient les incommodités affreuses où ils avaient long-temps langui dans les prisons. L'horrible appareil des supplices n'en ébranla pas un seul; et le juge impitoyable les fit tous mourir en diverses manières. Les uns eurent la tête tranchée, plusieurs furent crucifiés, un plus grand nombre encore fut entassé dans un navire tout pourri que l'on coula aussitôt à fond.

Hippolyte voyait tout cela sans le moindre effroi; et la multitude infidèle, irritée de son glorieux courage, demanda qu'on lui fît subir quelque supplice extraordinaire, comme au coryphée des chrétiens. Le préfet l'ayant ouï nommer Hippolyte;

qu'il soit traité, dit-il, comme celui dont il porte le nom ; voulant parler d'Hippolyte fils de Thésée, si célébré par les poëtes. On amena sur le champ deux chevaux indomptés, on les accoupla de force par un trait dont on laissa pendre une longue corde, à laquelle on attacha le saint vieillard par les pieds. On lâcha ces animaux fougueux, après les avoir frappés à grands coups de fouet; et on les épouvanta par des cris redoublés, pour entretenir et animer leur impétuosité naturelle. Le corps du martyr fut bientôt en pièces, et ses membres demeurèrent épars çà et là. Les fidèles recueillirent néanmoins, du mieux qu'ils purent, tous ces restes précieux. Ils ramassèrent jusqu'aux lambeaux des vêtemens et des chairs qui s'étaient accrochés aux buissons, et ils imbibèrent des éponges de son sang. Ce saint est différent d'un saint Hippolyte, aussi martyr, mais évêque en Orient, on ne sait de quel siége.

Cependant la peste, que les idolâtres prétendaient arrêter en immolant ainsi les chrétiens, s'étendait dans toutes les provinces, et redoublait ses ravages avec une violence et une opiniâtreté inouie. Ce fléau dura dix ans, et il enleva infiniment plus d'infidèles, que leur aveugle vengeance ne put faire périr de chrétiens. Ceux-ci, loin de craindre la contagion, soulageaient avec une héroïque charité, non-seulement leurs frères, mais les idolâtres qui les poursuivaient avec tant d'acharnement.

A Carthage, les ministres de l'église assignèrent à chacun des fidèles ses fonctions particulières, afin que les secours donnés avec ordre en devinssent plus efficaces. A Néocésarée, dans le Pont, l'illustre Grégoire fit servir le fléau à la conversion du reste des païens. La maladie avait commencé parmi eux dans une fête qu'ils célébraient à l'honneur de leurs fausses divinités avec une pompe et une solennité extraordinaires. L'affluence des citoyens et des gens du voisinage était prodigieuse;

et comme on ne pouvait trouver place dans le lieu des spectacles, ils élevèrent la voix tous ensemble, dans leur fol enthousiasme, pour prier les dieux d'élargir l'espace (1).

Grégoire le sut, et dit dans sa douleur, que bientôt ils seraient plus au large qu'ils ne voudraient. Au même instant, la peste se déclara avec tant de malignité, que cette multitude innombrable en fut atteinte presque toute à la fois. Nul remède humain n'en pouvait ralentir le cours; et ce fut en tous les quartiers la désolation la plus consternante. Non-seulement les maisons particulières, mais les édifices publics et les temples regorgeaient de morts et de mourans, et les rues en étaient jonchées. Laissés seuls et sans secours, les malades sortaient chancelans pour aller aux fontaines tempérer les ardeurs internes qui les consumaient. D'autres ayant perdu toute espérance de guérir, et craignant moins la perte d'un reste malheureux de vie que la privation de la sépulture, se traînaient encore vivans dans les sépulcres pour y expirer. Dans ce deuil universel, on voyait, ou l'on croyait voir des spectres entrer dans les maisons, et toujours la mort les y accompagnait.

Tant de fatales circonstances firent enfin penser que ce pouvait être une punition de la part du Dieu des chrétiens, plutôt que des divinités du paganisme, qui se montraient si impuissantes. Aussitôt le peuple idolâtre courut à l'évêque, dont la seule présence avait chassé la maladie de quelques maisons où il était entré. Ils lui promirent d'embrasser l'évangile, si par ses prières il les délivrait de cette affreuse calamité. Le saint pria, les délivra; et ils tinrent si généralement parole, que Grégoire n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens dans la ville quand on l'en fit évêque, il eut la consolation, lorsqu'il mourut, au commencement de l'empire d'Aurélien, de n'y laisser qu'un pareil nombre d'idolâtres.

Greg. Nyss. *Vit. Thaum.*

Les saints pères ne parlent de lui que comme d'un homme de prodiges, rare même entre les saints, et comparable aux plus illustres patriarches, aux apôtres, aux prophètes, autant par ses miracles que par ses vertus. Il n'était pas moins distingué par son érudition et la beauté de son génie. Son panégyrique d'Origène est un des plus beaux morceaux d'éloquence de l'antiquité ecclésiastique. Outre cette pièce et son symbole, nous avons son épître canonique, adressée à un évêque qui le consultait sur les différens degrés de pénitence, que le saint distinguait dès-lors.

Avec la peste, des guerres fâcheuses et des irruptions de barbares dévastaient l'empire dans toutes les parties du monde. Les Goths, les Bourguignons, les Carpes entrèrent en Europe; les Scythes et les Perses, en Asie. Ceux-ci pénétrèrent jusqu'à Antioche, la prirent et la pillèrent. En Afrique, plusieurs villes de Numidie furent ravagées par ces Numides vagabonds qui habitaient l'intérieur des terres, où le joug romain n'avait jamais été porté. Ils emmenèrent en captivité des troupes de chrétiens de l'un et de l'autre sexe; et saint Cyprien, qui ne put apprendre sans effroi le péril que couraient sur-tout les vierges chrétiennes, envoya, de concert avec son peuple, une somme d'environ sept mille cinq cents livres, pour racheter ces captifs.

Durant ces malheurs, Gallus et son fils Volusien demeuraient lâchement plongés dans la mollesse et les plaisirs, trouvant plus de goût et moins de danger à répandre le sang chrétien que celui des ennemis de l'empire. Sans avoir reçu aucun ordre, Emilien qui commandait l'armée de Pannonie, marcha contre les Goths, et les mit en déroute. La victoire servit d'amorce à son ambition. Il se fit proclamer empereur, et revint droit en Italie. Gallus méprisé fut assassiné avec son fils par ses propres troupes, qui reconnurent Emilien. Cependant Valérien, que Gallus avait envoyé dans

les Gaules pour en ramener les légions avec celles de Germanie, apprit l'attentat d'Emilien. Il avait à ses ordres des forces redoutables : il se fit proclamer lui-même empereur, et rentra en Italie. Emilien, quoique beaucoup plus faible, n'en était pas moins disposé à défendre le grand intérêt qui l'animait. Mais ses soldats, qui n'avaient pas ce puissant motif, firent leur paix au prix de sa tête, et le massacrèrent sur la fin du mois d'Août, l'an 253.

Ainsi Valérien demeura seul maître de l'empire, et il s'associa Gallien, son fils. Valérien était estimé et chéri de tous les gens de bien. L'empereur Dèce ayant voulu rétablir la charge de censeur, et ayant commis au sénat le choix du sujet le plus propre à une dignité si critique, les sénateurs avaient choisi Valérien, comme de tous les citoyens le plus irréprochable. Mais on remarqua bientôt que les qualités les plus éminentes des postes subalternes ne sont pas toujours celles du trône. Le censeur Valérien, pour être empereur, n'avait ni assez d'élévation dans l'ame, ni assez de vigueur dans le caractère. Naturellement droit et doux, il témoigna beaucoup de bonté aux chrétiens dans le commencement de son règne, plus même qu'aucun des empereurs précédens. Il leur donnait presque toutes les places de confiance ; et la plupart des gens de sa maison professaient la doctrine de l'évangile. Les évêques profitèrent de cette faveur passagère, pour le solide avantage de l'église.

Celui de Carthage n'avait pas attendu ce moment pour condamner l'ignorance ou la crainte sacrilége des aquariens, qui le matin n'employaient que de l'eau pour le saint sacrifice, de peur que l'odeur du vin ne les fît reconnaître pour chrétiens. Ils ne faisaient pas la même difficulté pour le sacrifice du soir : car il était alors d'usage de célébrer deux fois le jour. Mais la multitude n'avait pas coutume d'assister à cette seconde célébration, qui était beaucoup moins solennelle. Le saint docteur ob-

serva néanmoins qu'il ne fallait pas offrir le vin seul; mais qu'on devait mêler un peu d'eau dans le calice, afin de marquer l'union du peuple fidèle avec Jesus-Christ. Et parlant comme nous le ferions depuis la condamnation des derniers sacramentaires, le prêtre, dit-il, offre dans l'église un véritable sacrifice, quand il imite Jesus-Christ, qui a offert le sacrifice de son corps et de son sang à Dieu son père. A mesure que l'église devint plus tranquille, le prélat s'appliqua à la correction des autres abus.

Il tint à Carthage un troisième concile, où il se trouva soixante-six évêques. On y confirma la défense déjà faite à tout fidèle, d'instituer par testament un clerc tuteur ou curateur, et l'on y ajouta celle de célébrer les saints mystères pour le décès de quiconque aurait contrevenu à cette sage disposition. Les prêtres et les évêques tombés dans l'apostasie pendant le cours des persécutions, tentèrent de se faire réhabiliter. On s'opposa vigoureusement à leurs entreprises, spécialement pour Basilide et Martial, évêques de Léon et d'Asturie. Il fut aussi décidé qu'il fallait donner le baptême aux enfans. La raison qu'on allégua et qui établit manifestement la doctrine du péché originel, c'est que, si l'on accorde aux grands pécheurs la rémission de leurs fautes par le moyen du premier sacrement, on doit beaucoup moins priver de cette grâce un enfant qui n'a péché qu'en Adam selon la chair.

Cyprien ne mettait point de bornes à son zèle. Il écrivit au pape Etienne, successeur de Lucius, que bien qu'il y eût différens pasteurs dans l'église de Dieu, ils paissaient néanmoins un seul et même troupeau qui devait leur être universellement cher, et qu'aucun d'entr'eux ne pouvait se montrer indifférent à ce que les évêques de Gaule mandaient de l'église d'Arles; qu'en conséquence il le conjurait par le nom de Jesus-Christ dont il était le vicaire, de prendre les mesures les plus efficaces

pour rassembler les ouailles dispersées par le schisme ; d'excommunier Marcien leur évêque, et d'en instituer un autre en sa place. Ce Marcien, attaché à la secte de Novatien, avait eu la dureté de laisser mourir, sans les réconcilier à l'église, des renégats sincèrement convertis et qui demandaient avec larmes à y rentrer. Il se glorifiait même de s'être séparé de la communion de ses confrères. Cette lettre d'un prélat étranger fit une vive impression ; et jointe aux instances des évêques de Gaule, y fit arrêter les progrès du novatianisme. On ne sait pas précisément ce qui fut ordonné contre Marcien, mais comme on ne trouve pas son nom dans les dyptiques de l'église d'Arles, on juge qu'il en fut retranché à cause de son schisme.

Toutefois cette bonne intelligence du pape et du primat d'Afrique ne dura point. Il s'éleva bientôt entr'eux, sur le baptême conféré par les hérétiques, une vive et longue dispute, qui émut toute l'église. Cyprien prétendait que le baptême reçu de la main des sectaires était nul, et qu'il fallait se faire rebaptiser quand on rentrait dans le giron de l'église. Le germe du mal était ancien à Carthage. Déjà Tertullien avait rejeté ces sortes de baptêmes. Agrippin, l'un des évêques prédécesseurs de Cyprien, on ne sait pas au juste en quel temps, avait dérogé à la coutume de s'en tenir au baptême des hérétiques qui n'altéraient pas la forme de ce sacrement, et lui avait substitué celle de rebaptiser. Néanmoins cette méthode paraît n'avoir pas été constante et uniforme, depuis son pontificat jusqu'à celui de saint Cyprien. Mais le saint docteur trouvant des raisons très-spécieuses contre la validité des sacremens administrés hors de l'église, crut devoir dans la pratique suivre un parti plus sûr. Comme la matière était importante, et que Cyprien avait contre lui l'usage le plus universellement reçu, il assembla les évêques de la province proconsulaire d'Afrique, au nombre de trente-un. Tous furent de l'avis de leur chef, et l'on en

informa le pape, ainsi que des raisons qui motivaient leur avis. Le souverain pontife en témoigna du chagrin. C'est pourquoi l'évêque de Carthage tînt un nouveau concile de soixante-onze évêques, entre lesquels se trouvaient ceux de Numidie. Depuis, il convoqua encore tous les prélats des trois provinces d'Afrique, c'est-à-dire, de l'Afrique proprement dite, de la Numidie et de la Mauritanie. Ils se rassemblèrent au nombre de quatre-vingt-cinq, dont quinze avaient confessé la foi à différens tribunaux, et quelques-uns ensuite devinrent martyrs. Les décisions précédentes furent unanimement confirmées.

Outre cela, l'évêque de Carthage voulut s'instruire exactement de ce que pensait à cet égard une quantité d'évêques de l'Orient, auxquels il savait que le pape avait pareillement écrit. Il s'adressa à Firmilien de Césarée en Cappadoce; et ce prélat, l'un des plus illustres de son temps, fit éclater dans sa réponse, avec assez peu de ménagement, sa chaleur contre le vicaire de Jesus-Christ. Mais Firmilien, avec des vertus et une piété rare, avait un de ces génies ardens qui se renferment difficilement dans les bornes quand ils imaginent souffrir persécution pour la vérité, et le pape menaçait de l'exclure de sa communion avec tous ses adhérens. Les évêques de Cilicie, de Galatie et des pays voisins, tenaient le même sentiment que ceux de Cappadoce; et dans un concile qu'on venait de célébrer à Icône, on avait bien résolu de ne rien relâcher. Saint Denys d'Alexandrie, sans adopter absolument cette opinion, et même S. Grégoire le thaumaturge qui vivait encore, furent très-éloignés de la condamner. L'Orient avait pour soi des raisons plus fortes que l'Afrique, où la coutume de rebaptiser était peu ancienne, où du moins on ne l'avait pas invariablement observée. Firmilien prétendait au contraire, avec ses orientaux, tenir cette doctrine de Jesus-Christ et des apôtres; qu'au moins elle avait en sa faveur la

possession immémoriale. Mais il ne réfléchissait pas que les hérétiques de ces contrées ayant attaqué dès le commencement le dogme de la Trinité, ils changaient, en conséquence, la forme du baptême instituée par le Sauveur et transmise par ses disciples, et qu'ils la rendaient par-là de nulle valeur. La prétention de S. Etienne se trouvait donc fondée sur la vraie tradition, et sur l'usage du très-grand nombre des églises, nonobstant une multitude de contradicteurs.

Il rendit un décret conçu en ces termes : Qu'on ne renouvelle rien que ce que la tradition apprend qu'on doit renouveler, à savoir l'imposition des mains pour la pénitence. Il le soutint de toutes ses forces, et laissa paraître du penchant pour les voies de rigueur. Saint Cyprien marqua une extrême sensibilité; et Firmilien, reconnu aussi pour saint, au moins par l'église grecque, donna dans une vivacité peu digne de sa réputation de sagesse et de vertu. Tant il est vrai que les sujets les plus pieux sont toujours des hommes, et que le zèle même peut devenir le principe de quelques égaremens.

Quoiqu'il ne nous reste point de preuve directe que le saint évêque de Carthage ait changé d'avis, on peut raisonnablement présumer qu'il l'a fait, et que ceux qui long-temps après lui soutinrent son opinion avec une opiniâtreté schismatique, supprimèrent habilement un désaveu de cette conséquence contre leur parti. Ce n'est pas qu'on n'ait pu la tenir de son temps, sans rompre absolument le lien de l'unité, et sans pécher contre la foi. Un nombre si considérable de saints et savans prélats pouvaient la rendre plausible. Ils alléguaient beaucoup de raisons et d'autorités de l'écriture, qu'ils interprétaient à la vérité d'une manière plus morale que littérale et concluante, mais qui formaient toujours un préjugé difficile à vaincre dans les commencemens.

D'ailleurs le décret de Rome, selon sa teneur, n'était pas une décision dogmatique, mais un

simple règlement sur un point de discipline qui n'était pas universellement reçu, et auquel d'illustres et nombreuses églises pouvaient ne pas se croire obligées. Quand bien même la décision eût été dogmatique; et voici la meilleure défense de saint Cyprien; du vivant de ce saint martyr, le décret pontifical n'était pas accepté, d'une manière notoire, par la plus grande partie des évêques du monde chrétien; et l'on ne pouvait supposer une acceptation tacite, sur-tout dans les premiers troubles, et tandis qu'on entendait réclamer des prélats en si grand nombre. Voilà ce qui excuse le grand évêque de Carthage, qui n'était répréhensible au fond que pour une erreur concernant des faits purement historiques, c'est-à-dire, pour s'être persuadé faussement que le grand nombre des églises était de son côté, ou ne manquerait pas de se déclarer pour lui dès que la question leur serait connue. Aussi saint Augustin dit-il en divers endroits de ses œuvres (1), ou que ce saint évêque s'est rétracté avant la mort, ou qu'il a expié par son martyre cette espèce de faute, qui ne provenait que de la faiblesse de l'esprit humain, et ne laissait pas de former une tache dans une si belle ame! Le souverain pontife ne poussa point les choses à l'extrémité, et il s'abstint de censures contre les rebaptisans. On ignore à quelle époque précise finirent ces disputes. Mais le sentiment de saint Etienne prévalut enfin, comme le plus ancien et le plus général. Les Africains réformèrent leur coutume et leurs décrets. Les orientaux se rétractèrent aussi; et l'usage de rebaptiser fut généralement aboli dans l'église catholique, par le concile d'Arles, cinquante ans après saint Cyprien, ou au plus tard, par le concile œcuménique de Nicée. Quoi qu'il en soit, le saint pape Etienne n'eut pas la consolation de voir la fin de ces troubles.

---

(1) *Ep. 43 Lib. de Bapt. c. Donat.*

La persécution qui survint, l'emporta auparavant, et il obtint la couronne du martyre l'an 257, après un pontificat de plus de quatre ans. Au bout de vingt-deux jours, on élut Sixte, second du nom, qui ne siégea pas une année entière. Dans ce court espace, il fit un bien infini aux provinces de Gaule, par le moyen d'une troupe nouvelle d'ouvriers évangéliques qu'il y envoya. Saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre et martyr, saint Memmie de Châlons sur Marne, vulgairement saint Menge, saint Sixte de Reims, et son disciple saint Sinice qui prêcha à Soissons, ne font qu'une portion de cette apostolique et fervente colonie, dont chaque membre se rendit à jamais recommandable par les plus heureux travaux. Le corps de saint Memmie ayant été trouvé tout entier et sans corruption, dans le septième siècle, son culte devint extrêmement célèbre. L'église de Reims, fondée par saint Sixte, fut dès son origine une des plus illustres des Gaules, et la mère de plusieurs autres. Elle ne pouvait manquer d'être féconde, ayant été dès-lors arrosée par le sang du saint martyr Timothée, et de plus de cinquante personnes qu'il avait converties, entre lesquelles on remarque Apollinaire son bourreau. Il y eut beaucoup de martyrs dans la Gaule, comme en tout l'empire.

Valérien avait prodigieusement changé de dispositions par rapport aux chrétiens. Il se laissait gouverner despotiquement par Macrien, homme sans naissance et sans honneur, intrigant, plein de souplesse, de caractère à tout employer pour aller à son but, sans épargner les ténébreuses atrocités de la magie, et par-dessus tout, ennemi juré du christianisme. Cet habile scélérat s'empara si bien de l'esprit variable de l'empereur, que la guerre qu'il lui fit déclarer à l'église, fut peut-être la plus violente qu'elle eût encore essuyée, et qu'elle dura sans interruption trois ans et demi. Dans le commencement, les gouverneurs des pro-

vinces se contentaient d'ordonner l'exil contre ceux qui refusaient d'adorer les dieux.

L'illustre évêque d'Alexandrie, saint Denys, fut relégué, après une généreuse confession, dans un lieu incommode et sauvage. Il fallut, quoique malade, partir sur le champ. Mais l'exil devint un nouveau théâtre pour son zèle, et Jesus-Christ triompha dans les déserts, où il n'avait pas encore été annoncé. Cependant le fervent pasteur ne se croyait pas déchargé des fardeaux du siége dont il avait été chassé. Il s'informait très-soigneusement de ce qui s'y passait. Il en munissait les ouailles des instructions et des exhortations convenables à leurs besoins. Il attirait auprès de lui, tantôt une partie du troupeau, tantôt l'autre, pour faire par lui-même tout ce qu'il lui était possible; persuadé que le ministère épiscopal ne se supplée jamais parfaitement, et que rien ne dispense du travail personnel en ce genre, que l'impossibilité la plus absolue. Ses momens de loisir, il les employait à composer sur des sujets de religion, ces belles lettres que nous regrettons avec tant de justice, d'après les éloges de la sainte antiquité. Car de tous ses écrits, il ne nous reste en entier que son épître canonique, adressée à l'évêque Basilide, sur quelques points de discipline, et dont l'autorité fut telle, que l'église d'Orient a toujours compté entre les canons les règles qu'il y donne. Tout tronqués que sont ses autres ouvrages, on y trouve mille choses également instructives et intéressantes. On en peut juger par l'histoire du vieillard Sérapion, rapportée dans la lettre qu'il écrivit à Fabien d'Antioche, pour lui inspirer l'éloignement du superbe rigorisme de Novatien.

Nous avions parmi nous, dit-il, un fidèle avancé en âge, qui s'appelait Sérapion, et qui avait toujours mené une vie irréprochable. Cependant il se laissa effrayer par les persécuteurs, et il eut la faiblesse de sacrifier aux idoles. S'étant bientôt relevé de cette chute, il en sollicita le pardon avec

les plus touchantes instances : mais personne n'osait l'écouter. Etant tombé malade, il demeura trois jours sans parole et sans sentiment. Le quatrième jour, il revint un peu à lui : et appelant un enfant qui était fils de sa fille ; jusques à quand, dit-il en soupirant, veut-on me retenir ? Qu'on se hâte de me procurer le viatique convenable, et qu'enfin on me laisse aller. Partez au plus vîte, mon fils, et m'amenez un prêtre. Après ces mots, il retomba dans sa léthargie, et perdit encore la parole. Le jeune homme courut chercher le prêtre. Mais il était nuit, et le ministre sacré se trouvait malade lui-même grièvement. Il donna au jeune homme une partie de l'eucharistie, en lui recommandant de la tremper, pour la faire avaler au vieillard. Le jeune commissionnaire s'en revint ; et avant qu'il fût dans la chambre, Sérapion sorti une seconde fois de son affaissement léthargique, lui dit : Vous voilà seul, mon enfant ; le prêtre n'a donc pu venir ? Faites promptement ce qu'il vous a dit, et délivrez-moi. L'enfant trempa l'eucharistie, et la fit couler dans la bouche du vieillard, qui expira aussitôt qu'il l'eut reçue.

Ne paraît-il pas, ajoute saint Denys, que Dieu lui avait conservé la vie, jusqu'à ce qu'ayant obtenu le pardon de sa faute, il fût rétabli au nombre des fidèles, et que recevant le gage de la réconciliation, il pût aller jouir de la récompense de ses bonnes œuvres passées. Ce récit prouve qu'on donnait, au moins quelquefois, l'absolution sacramentelle et secrète, à ceux qui étaient en pénitence, au commencement ou dans le cours de cette pénitence, en attendant l'absolution publique et solennelle qui ne se donnait qu'à la fin. Il faut reconnaître, ou qu'il ne s'agissait plus pour Sérapion que de cette dernière absolution, et non de l'absolution sacramentelle, ou, ce qui favoriserait une pratique rejetée de l'église, que l'antiquité fournît quelque exemple de cette absolution administrée aux absens.

L'exil de saint Denys d'Alexandrie dura deux ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que Gallien faisant cesser la persécution en 260, il fut libre aux évêques de retourner à leurs siéges. Ce grand évêque vécut encore quatre ans depuis son retour. Il écrivit contre l'hérésie de Sabellius, qui confondait les trois personnes divines, et n'en faisait qu'une, sous trois dénominations différentes. Mais on accusa le saint docteur de donner dans l'hérésie toute contraire, ou de faire le Fils de Dieu d'une autre nature que son Père. La cause fut incontinent portée au siége apostolique, et le souverain pontife assembla un concile à Rome. On y condamna la doctrine opposée à la Trinité de personnes, sans néanmoins juger Denys coupable. Le pape lui écrivit au contraire, pour le prier de s'expliquer lui-même. Il le fit par un ouvrage divisé en trois livres, où il marque un éloignement égal des erreurs de Sabellius, et de celles qu'Arius soutint quelque temps après. Il y reconnut formellement le Fils consubstantiel au Père; et il employa le premier cette expression énergique, qui depuis fut consacrée par le premier concile.

Les persécuteurs idolâtres ne laissèrent pas l'évêque de Carthage plus tranquille que celui d'Alexandrie, et Cyprien subit d'abord l'exil comme Denys. Le proconsul Paterne l'ayant fait comparaître dans la salle du conseil, lui déclara que les empereurs Valérien et Gallien ordonnaient par leurs rescrits, à tous ceux qui ne suivaient pas la religion romaine, qu'ils eussent à la pratiquer désormais. Que prétendez-vous faire, ajouta-t-il? Vous n'ignorez pas, dit Cyprien, que je suis non-seulement chrétien, mais évêque. Je ne connais point d'autre Dieu que le véritable qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent. Encore une fois, est-ce là votre dernière résolution, reprit assez indifféremment le proconsul, qui pressentait l'inutilité de tout ce qu'il pourrait dire? Le confesseur répondit : La volonté fondée sur la

connaissance du vrai, ne doit jamais changer. Le proconsul lui dit de faire connaître les prêtres chrétiens de Carthage. Vous ne pouvez exiger de moi, répondit-il, de contrevenir à vos propres lois, qui condamnent les délateurs. Mais vous trouverez sans peine ceux que vous cherchez. S'il nous est défendu de nous livrer nous-mêmes, nous ne sommes pas pour cela des lâches, à qui la crainte fasse abandonner nos postes et le soin de nos devoirs.

Alors le proconsul commanda que Cyprien fût conduit en exil, à la petite ville de Curube, qui était située sur la côte d'Afrique, vis-à-vis la Sicile, à cinquante milles de Carthage. Le saint trouva beaucoup de consolation dans les fidèles qui y demeuraient, et qui y abordaient de toute part en grand nombre. Cependant il annonça dès les premiers jours de son arrivée, aux compagnons de son exil, qu'il consommerait son martyre au bout de l'année; et il tâcha de perfectionner ses bonnes dispositions par toutes sortes d'œuvres de charité.

Plusieurs autres évêques d'Afrique, et un très-grand nombre de prêtres bannis en même temps que lui, furent dispersés en des lieux sauvages, où ils eurent mille incommodités à souffrir. Il leur écrivit une lettre de consolation, qui se trouve la soixante-dix-septième dans le recueil de ses œuvres, et qu'on ne peut lire sans ressentir quelque étincelle du feu divin qui lui faisait mettre son bonheur à souffrir pour Jesus-Christ. Il joignit d'abondantes largesses à cette exhortation, et les leur fit parvenir dans les divers endroits où ils étaient détenus. Car il y en avait en trois contrées différentes, tous dans les mines ou dans les prisons, et si maltraités, que plusieurs consommèrent d'abord leur martyre par l'excès de ces souffrances. Ils avaient toujours les fers aux pieds, et la nuit on les mettait aux entraves. Ils n'avaient d'autre lit que la terre nue. Eux-mêmes étaient réduits à une

telle

telle nudité, qu'ils souffraient beaucoup du froid, quoique dans un pays excessivement chaud. Un peu de pain faisait toute leur nourriture. Mais l'infection de leur demeure, avec la mal-propreté où on les laissait croupir, était pour eux une peine encore infiniment plus rude.

Saint Cyprien demeura à Curube environ onze mois, durant lesquels il mit en ordre les différentes affaires de son église. Après quoi Maxime, successeur du proconsul Paterne, fit revenir le saint à Carthage, où il se retira dans ses jardins, en attendant le moment de voir accomplir sa prédiction. La persécution avait repris avec une nouvelle violence, et Valérien, pour se rendre ses dieux favorables dans la guerre qu'il allait faire aux Perses, publiait les ordres les plus sévères qu'il eût encore rendus contre le christianisme. Ils portaient que les évêques, les prêtres et les diacres seraient exécutés sur le champ; les sénateurs et les chevaliers romains, d'abord privés de leurs dignités, et s'ils persistaient, décapités; les femmes de condition bannies; les césariens, c'est-à-dire, les officiers et les domestiques de l'empereur, réduits en esclavage. Le saint évêque de Carthage fit part de ces nouvelles aux autres évêques, afin qu'ils préparassent leurs troupeaux; et il ne pensa plus qu'à se tenir prêt lui-même. Cependant grand nombre de personnes de marque, des sénateurs même, le venaient trouver, et le pressaient de mettre ses jours à couvert, en changeant de retraite. Mais il préférait à un reste de vie les devoirs de la sollicitude pastorale, si essentiels en de pareilles circonstances, et il ne perdit pas un moment de vue les desseins du Seigneur sur sa personne.

Cependant le proconsul ayant fait partir des gens de guerre pour le prendre et le lui amener à Utique, il céda aux conseils de ses amis, et se retira de ses jardins dans un endroit plus caché; non pour éviter une mort dont il savait le temps déterminé; mais pour ne pas mourir hors de Carthage;

et afin que la confession du pasteur servît d'exemple au troupeau. En effet, le proconsul étant revenu à Carthage, le saint docteur retourna dans ses jardins, où il ne tarda plus à être pris, et d'où on le conduisit au proconsul, dans une maison de campagne près de la ville. Celui qui avait arrêté le saint l'ayant retenu chez lui la première nuit, le logis fut aussitôt environné de personnes de tout âge et de toute condition, qui accouraient pour voir ce que deviendrait ce père chéri. On n'empêcha point ses amis de lui parler, pas même de manger avec lui. La multitude des fidèles passa la nuit toute entière dans la rue, et dans une appréhension continuelle de ce qui pouvait arriver durant les ténèbres. Quant à lui, il s'occupa beaucoup plus de ses ouailles que de lui-même; et il se montra surtout attentif à prévenir les dangers que pouvait courir la pudeur des vierges, qui, plus sensibles que personne à la commune désolation, se trouvaient en très-grand nombre dans la troupe. Le matin étant venu, on le conduisit au proconsul, qui sans préambules, ni aucune de ces sollicitations dont il sentait l'inutilité, l'interrogea, le trouva inébranlable, et le condamna à périr par le glaive. Quand il entendit la sentence : Grâces, dit-il, soient rendues à Dieu, qui daigne me tirer de la prison de mon corps. Les fidèles qui l'accompagnaient s'écrièrent : Allons, et faisons-nous décapiter avec lui.

Les gardes le firent avancer dans la campagne, en un lieu ombragé de plusieurs arbres, qui en un moment furent couverts de mille personnes. Le saint se prosterna pour prier, montra un visage gai en se relevant, mit bas son manteau, puis sa dalmatique, ainsi nommée du pays où ce vêtement avait commencé d'être en usage, fit voir en un mot dans son air et toutes ses démarches quelque chose de si grand et de si extraordinaire, que le bourreau demeura interdit et tremblant. Le martyr l'encouragea, en lui faisant compter vingt-

cinq pièces d'or, se banda lui-même les yeux, et ne se pouvant lier les mains, il le fit faire par ses gens; tandis que le reste des fidèles qui l'entouraient, étendaient du linge pour recueillir son sang. En cet état, il eut la tête tranchée, le 14 Septembre 258, le même jour précisément qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. Il fut regretté par les païens mêmes, qui pouvaient bien s'emporter contre lui dans les accès de leur fanatisme, mais qui se souvinrent bientôt les larmes aux yeux, que toujours il les avait confondus dans ses libéralités charitables, avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les derniers devoirs à son corps d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de lui une multitude de cierges, lui adressèrent des vœux, le canonisèrent, pour ainsi dire, à l'envi, en exaltant ses vertus, et en souhaitant de mourir avec lui.

Nous avons grand nombre d'écrits de ce saint docteur, outre ses lettres. Ce qui les caractérise encore plus dignement que les traits d'esprit dont ils étincellent et que leur admirable éloquence, ce sont ces vives et saintes ardeurs de la charité primitive que par-tout ils respirent. Il ne s'y trouve pas une connaissance aussi profonde de nos mystères, que dans les pères du siècle suivant; mais aux traités près qui regardent la réitération du baptême, on n'y lit rien que de conforme à la doctrine catholique.

Les vœux des fidèles les plus attachés à leur saint évêque, et qui n'aspiraient qu'à le suivre, ne tardèrent point à être remplis. Cette ardeur se communiqua par toute l'Afrique. Le nombre des confesseurs fut si grand à Utique, que les bourreaux ne suffisant pas aux exécutions particulières, on remplit une fosse immense de chaux vive; et le gouverneur adressant la parole aux chrétiens détenus: Choisissez, leur dit-il, ou d'offrir de l'encens, ou d'être jetés dans cette fosse. Sans délibérer, ils

s'y précipitèrent tous ensemble. On retira leurs os; et comme ils ne faisaient qu'une masse avec la chaux, on les appela la Masse-blanche. Les auteurs qui en comptent le moins, disent qu'ils étaient plus de cent cinquante; d'autres rapportent leur sacrifice à la persécution de Dèce; d'autres encore prétendent que le nom de Masse-blanche ne leur vint que de leur multitude, et d'avoir souffert pour la pureté de la foi : mais personne ne varie sur leur courage ni sur leur grand nombre.

Le proconsul Maxime, qui avait condamné saint Cyprien, mourut peu de temps après lui. La persécution ne laissa pas de continuer, et il y eut quantité de martyrs, du sexe même et de l'âge le plus faible. On voulait faire brûler vifs Lucius, Montan, Flavien, Primole et Victor. On se contenta de les laisser dans un cachot pendant six semaines, où peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de faim et de soif. Après quoi ils eurent la tête tranchée.

Le carnage des saints fut encore plus grand en Numidie. Près de Lambèse, on en fit une affreuse boucherie sur le bord du fleuve, entre des collines qui semblaient disposées pour ce sanglant spectacle. Ils étaient en si grand nombre, que pour prévenir la confusion et suffire à cette tâche affreuse, on en avait formé une longue haie, que les bourreaux parcouraient rapidement en leur abattant la tête. La multitude des morts fut telle, ajoutent les historiens, qu'elle aurait arrêté le cours de la rivière, si l'on y eût précipité tous ces corps au même endroit. Les plus renommés sont les saints Jacques et Marien, celui-ci lecteur et l'autre diacre. Ils souffrirent d'horribles tortures avant le coup de la mort. Marien fut suspendu par les pouces, avec des poids très-lourds aux pieds.

A Césarée de Mauritanie, Arcade, un des premiers de la ville, tant par sa religion que par sa naissance, était recherché depuis long-temps. Les émissaires ne le pouvant trouver, prirent dans la

maison un de ses amis, et jurèrent qu'ils ne lui rendraient pas la liberté, qu'Arcade ne fût découvert. Le confesseur le sut, et vint se livrer lui-même. On vit bientôt qu'il n'avait pas disparu par crainte. Il confondit tellement le gouverneur, que celui-ci n'écoutant plus qu'une fureur aveugle et une basse vengeance, lui fit éprouver le supplice tout à la fois le plus long et le plus cruel. On lui trancha le corps par petits morceaux et à diverses reprises, sans toucher aux endroits qui font le principe de la vie. D'abord on lui coupa les doigts l'un après l'autre, et même article par article, puis les bras à la jointure du poignet, ensuite au coude, et enfin à l'épaule. On lui coupa de même pièce à pièce les pieds, les jambes, les cuisses, sans que la douleur lui arrachât un mot de plainte. Il disait au contraire, en considérant avec un air de satisfaction tous ses membres épars autour de lui, que c'était ainsi qu'il fallait perdre son corps, pour le retrouver plus surement dans l'immortalité.

Le pape Sixte, second du nom, qui n'avait gouverné l'église que onze mois et quelques jours, eut la tête tranchée dans la même persécution, le 6 Août de l'année 258, et le siége vaqua environ un an: preuve nouvelle du caractère épouvantable de la persécution de Valérien. Sixte avait transfére, le 29 Juin précédent, les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul aux catacombes, c'est-à-dire en ces vastes souterrains, près de Rome et dans la ville, où les premiers chrétiens, comme on l'a vu, enterraient les martyrs, et se cachaient eux-mêmes contre les recherches des tyrans. C'est démentir les auteurs les plus accrédités, que de confondre ces lieux saints avec les cimetières creusés par les idolâtres, pour l'usage de leurs esclaves. La seule prévention contre le culte des reliques, ou le seul esprit d'irréligion, a pu mettre en avant ce propos sans fondement et sans preuve; et l'imposture est manifestement confondue par les marques empreintes sur les tombes antiques, telles que

la croix et la palme, et par les fioles teintes de rouge, ou du sang des martyrs qui y avait été mis: témoignages permanens et sacrés qu'on retrouve encore journellement dans ces tombeaux.

Laurent, le premier des sept diacres, ou comme le qualifie saint Augustin, l'archidiacre de l'église romaine, suivit les larmes aux yeux le pape saint Sixte, lorsqu'on le conduisit au martyre. Sixte lui prédit qu'il aurait le même bonheur dans trois jours. Aussitôt Laurent distribua aux pauvres tous les trésors de l'église, et même les vases sacrés dont il craignait la profanation. Le préfet de Rome voulut avoir part à ces richesses; et dans l'espérance de tout obtenir d'un homme aussi désintéressé que Laurent, il le traita d'abord avec beaucoup de douceur. Le saint lévite promit de lui découvrir les trésors de l'église. Au jour marqué pour cela, il rassembla la multitude immense d'indigens que nourrissait l'église romaine, et qui cette année-là montait à plus de quinze cents, sans compter les vierges sacrées ni les veuves; et les montrant au préfet: Voilà, dit-il, les dépositaires de nos trésors, que j'ai chargés de les transporter au ciel, afin qu'ils fussent en sureté. Incapable de la grande et belle leçon que prétendait lui donner le saint, l'avare préfet devenu furieux le fit étendre sur un gril ardent. Laurent parut inaccessible à la douleur; et après quelque intervalle, il dit au tyran: Faites-moi retourner; je suis assez rôti de ce côté-là. Quand on l'eut retourné, le morceau, ajouta-t-il, est assez cuit; il est temps que vous en mangiez. Cette fermeté, soutenue jusqu'au dernier soupir, devint si célèbre par toute l'église, et Dieu fit si bien connaître le principe d'où elle partait, qu'on y célèbre encore la fête de cet illustre diacre, avec plus de solennité que celle de plusieurs apôtres.

Sous le même règne, l'Espagne recueillit les prémices de ses martyrs, dans saint Fructueux, évêque de Tarragone, qui fut brûlé vif, avec les deux diacres Augure et Euloge. Les fidèles qui les assistè-

rent, en allant au supplice, leur offrirent quelque liqueur capable de les soutenir. Mais comme c'était un vendredi; il n'est pas encore trois heures, dit l'évêque, pour rompre le jeûne; et j'espère auparavant me trouver en la compagnie des prophètes et des saints martyrs.

Les Gaules eurent aussi un grand nombre d'illustres victimes de leur foi; et c'est à cette époque qu'on rapporte communément le martyre de saint Saturnin de Toulouse, de saint Denys de Paris, et de plusieurs autres ministres de l'évangile, qui furent immolés avec un très-grand nombre de fidèles. Aurélien, le plus grand homme de guerre de son temps, et qui fut depuis empereur, était alors gouverneur des Gaules; et l'on peut juger du traitement qu'il dut faire aux chrétiens, par sa haine contre leur religion, jointe à sa dureté martiale, ou plutôt soldatesque, qui dégénéra souvent en cruauté. Etant à Troyes, on lui dénonça un homme de qualité, nommé Patrocle, qui ferma généreusement l'oreille à toutes les sollicitations. Aurélien lui fit serrer les mains de chaînes rougies au feu, et l'envoya ainsi en prison. Trois jours après, il le fit de nouveau comparaître. Le martyr n'en fut que plus courageux, et il eut la tête tranchée.

L'Orient ne marqua pas moins de constance dans la foi. A Césarée en Cappadoce, le jeune Cyrille donna le plus édifiant spectacle, glorifiant publiquement le nom de Jesus-Christ, méprisant, et les dérisions des enfans de son âge, et les duretés de ses proches. Il fut chassé de la maison paternelle, et destitué de tout secours, sans rien perdre de sa foi ni de sa ferveur. Le juge entreprit alors de l'épouvanter, et ne le rendit que plus intrépide. Il tenta la voie des caresses, se portant pour médiateur entre l'enfant et son père, et se fit fort de le rétablir dans la maison et les biens paternels. Je ressens une vraie joie, répondit ce bienheureux enfant, de souffrir les rebuts et les mépris; je suis bien aise d'être banni de ma maison: une autre

infiniment plus désirable m'est réservée, et la mort, que vous regardez comme le dernier malheur, est la porte qui me conduit à cette félicité suprême. On le lia publiquement, comme pour le traîner au supplice; mais le juge avait sous main donné ordre qu'on se contentât de lui faire peur. Le jeune héros ne jeta pas une larme, ne changea point de couleur, s'empressa de tout son pouvoir vers le feu où l'on feignait de le vouloir jeter. Et quand on l'en eut éloigné et qu'il reparut devant le juge: Tyran, lui dit-il d'un air inspiré, tu m'as fait injure, en me rappelant du trépas. Le fer et le feu sont les seuls dons que je te demande. J'aspire à des richesses bien supérieures à ta faible puissance. Ne m'en prive pas plus long-temps par tes jeux et tes fourberies. Les assistans fondaient en larmes en l'entendant ainsi parler. Mais il leur dit: Vous devriez plutôt vous réjouir et prendre part à mon triomphe. Vous ignorez quel royaume m'est ouvert, et le bonheur ineffable qui m'y attend. Il souffrit la mort dans ces admirables dispositions.

A Césarée de Palestine, trois hommes de distinction, Prisque, Malc et Alexandre furent condamnés aux bêtes. A Antioche, il y avait deux chrétiens, le prêtre Saprice et son ami Nicéphore, qui après s'être aimés comme deux frères, se haïssaient aussi avec toute la fureur de deux frères divisés, et scandalisaient horriblement les fidèles, peu accoutumés à ces excès. Nicéphore, quoique laïque, rentra le premier en lui-même, et il employa par plusieurs reprises des amis communs pour se réconcilier; mais toujours inutilement. Il alla faire ses soumissions lui-même, se jeta aux genoux du prêtre en demandant grâce: il ne put rien obtenir. Cependant Saprice fut arrêté pour cause de religion, et confessa généreusement, non-seulement qu'il était chrétien, mais encore prêtre. Le gouverneur le fit jeter dans une espèce de pressoir, où il éprouva de longs et d'affreux

tourmens ; et comme il persévérait, il fut condamné à perdre la tête. Nicéphore accourut tout en larmes ; et se jetant de nouveau à ses pieds : martyr de Jesus-Christ, lui dit-il, pardonnez-moi, comme il a pardonné à ceux qui l'ont offensé. Saprice détourna les yeux, et ne répondit rien. Nicéphore fit de nouvelles instances, et supplia avec tant d'empressement, que les païens se moquèrent de lui comme d'un insensé, ne concevant pas qu'on pût solliciter avec cette inquiétude les bonnes grâces d'un homme si près de périr. Enfin le moment de l'exécution étant arrivé, le bourreau dit à Saprice de se mettre à genoux pour recevoir le coup de la mort. A l'instant, ce malheureux renia Jesus-Christ, et promit de sacrifier. Non, mon frère, lui dit Nicéphore, non, il ne faut pas abandonner la couronne déjà teinte de votre sang, et qui vous est due pour tant de tortures. Ne renoncez pas ainsi le Sauveur qui la tient sur votre tête. Mais Saprice n'écouta rien. Nicéphore inconsolable, s'écrie : Je suis chrétien moi-même ; je confesse ce que le prêtre Saprice abjure. Qu'il me soit donné de réparer le scandale de son impiété, et de mourir à sa place. On n'osa rien faire sans l'ordre du gouverneur, à qui l'on courut dire ce qui se passait. La réponse vint sur le champ d'élargir le renégat et de faire périr Nicéphore par le glaive. Ainsi la couronne fut-elle enlevée à l'indigne et malheureux prêtre, pour être donnée à l'humble charité du laïque.

Mais l'honneur de l'état ecclésiastique se trouvant ainsi flétri, un autre prêtre, nommé Félix, lui rendit tout son lustre, et releva spécialement la charité chrétienne qui venait d'essuyer un opprobre si déshonorant. La meilleure partie de la vie de ce nouveau confesseur ne fut qu'un tissu de souffrances pour le nom de Jesus-Christ. Elles furent si longues et si multipliées, qu'il est impossible d'en marquer les différentes époques, et qu'on ne peut qu'en rapporter le terme à la per-

sécution de Valérien. Félix était prêtre de la ville de Nole en Campanie, lieu de sa naissance. Le vieillard Maxime, son évêque, l'aimait comme son fils, et le destinait à devenir son successeur. La persécution de Dèce ou de Gallus fit fuir Maxime en des lieux inconnus et déserts. On prit Félix, comme le principal ministre des chrétiens après l'évêque, et on le mit en prison. On le chargea de chaînes, on lui mit les ceps aux pieds, et on l'étendit sur des têts de pots cassés.

Cependant le vieil évêque manquant de tout, sur une montagne sauvage où il s'était réfugié, allait périr de faim ou de froid. Un ange apparut à Félix pendant la nuit, et lui ordonna de courir au secours de son pasteur. Félix, à qui sa prison semblait rendre l'obéissance impossible, prit ce commandement pour l'ouvrage de son imagination vivement affectée pendant le sommeil de ce qui l'occupait tout le jour. Mais l'ange insistant et lui disant de se lever, les fers tombèrent des mains du prisonnier, ses pieds se dégagèrent, les portes s'ouvrirent devant lui, et à travers ses gardes endormis, il alla comme au hasard, mais invisiblement guidé, par des chemins qu'il ne connaissait pas. Il arriva sur la montagne, où l'évêque privé depuis quelques jours de toute nourriture, était prêt de rendre le dernier soupir, et déjà dans une défaillance toute semblable à la mort. Félix n'avait rien pour remédier à cette mortelle faiblesse. Il se met en prière, il aperçoit une grappe de raisin pendue à des ronces, il la presse entre ses mains, et la fait distiller dans la bouche du vieillard, qui reprit un peu de sentiment. Aussitôt il le chargea sur ses épaules, et le reporta à son église, comme l'évêque le demandait. Le saint pasteur était logé pauvrement, et n'avait pour son service qu'une vieille domestique. Félix frappe à la porte, la vieille s'éveille avec surprise, elle ouvre en tremblant, et reconnaît son maître, que Félix, comblé de mille bénédictions par le saint

vieillard, quitte peu après pour s'aller cacher lui-même dans sa propre maison.

Après quelque temps de tranquillité, on rechercha Félix, apparemment sous l'empire de Valérien. Un jour qu'une troupe de gardes le poursuivait, ils passèrent à côté de lui sans s'en apercevoir, quoiqu'ils le connussent parfaitement. Quelqu'un cependant remarqua la méprise, et les en avertit. Ils retournèrent sur leurs pas. Félix se cacha promptement dans une masure qui se trouvait sur le chemin. Il allait être pris; car les émissaires étaient prévenus qu'il venait d'y entrer: mais une ouverture par laquelle il avait passé pour se cacher dans ces bâtimens ruineux, se trouva tout à coup bouchée de toiles d'araignée fort épaisses. Les gardes ne purent se figurer qu'un homme se fût coulé par-là sans rompre ces toiles, ou qu'elles eussent été tissues en si peu de temps, et ils allèrent chercher plus loin. Quand ils furent éloignés, le confesseur se retira dans une vieille citerne, où pendant six mois il fut nourri par une femme chrétienne.

La paix étant rendue à l'église, il reparut dans la ville de Nole, qui le reçut comme un homme revenu de l'autre monde. Après la mort de Maxime, tous les citoyens lui voulaient donner Félix pour successeur; et il fit déférer cet honneur à Quintus, parce que ce prêtre avait été ordonné avant lui. Il n'y avait que sept jours de différence: mais c'en était assez pour fournir un prétexte à la modestie d'un saint. Avant la persécution, Félix possédait des biens considérables, où il pouvait rentrer depuis qu'elle était finie. Il ne les estima point assez pour entreprendre un procès, quoique juste et facile. C'est pourquoi louant une pièce de terre, et la cultivant laborieusement de ses propres mains, outre sa subsistance, il fournit encore de son travail à celle de plusieurs pauvres. C'est ainsi qu'il termina le reste de sa carrière, attentif dans la paix à ne pas ternir l'éclat de la couronne qu'il avait méritée par la persécution.

Ce fut l'empereur Gallien qui rétablit le calme dans l'église, en révoquant, lorsqu'il se vit seul maître de l'empire en 260, tous les édits portés contre les fidèles. Son père Valérien, qui s'engagea imprudemment dans une conférence après une bataille malheureuse, était tombé entre les mains de Sapor, roi des Perses; et l'on observe que Macrien, qui l'avait porté à tyranniser les chrétiens, fut aussi cause, soit par malice, soit par imprudence, qu'il vint au pouvoir de l'ennemi. Le Perse insolent, quoi que pussent lui représenter les rois ses voisins, fit enchaîner l'empereur, en lui laissant les ornemens impériaux pour l'humilier davantage. Quand il voulait monter à cheval, il le forçait de se prosterner devant lui, et lui mettait le pied sur le cou au lieu d'user de l'étrier. Enfin il commanda qu'on l'écorchât vif et qu'on salât son corps. La peau teinte en rouge fut conservée, pour servir de monument éternel à l'opprobre des Romains. Les sujets idolâtres de Valérien s'étonnaient de son malheur; car ils le comptaient au nombre de leurs meilleurs maîtres : mais les chrétiens reconnurent aisément le bras de Dieu, d'autant plus justement appesanti sur la tête de ce prince, qu'il était devenu leur persécuteur contre ses lumières et ses propres inclinations. Macrien son séducteur eut part à son châtiment. Il s'était fait proclamer empereur avec ses deux fils. Il fut défait, et massacré par l'armée d'Illyrie : revers des plus frappans dans un mortel le plus heureux peut-être qui ait jamais existé, et en qui l'on a observé que la plus grande opulence, le plus grand succès dans les entreprises, le plus vaillant courage, la plus fine politique, l'expérience la plus consommée dans les affaires, en un mot, tous les avantages humains s'étaient trouvés réunis avec la plupart des talens. La race de ce scélérat si long-temps fortuné, et parvenu à l'empire du rang obscur de mage égyptien, périt peu après lui.

L'empire fut alors plongé dans les plus funestes

troubles. On vit jusqu'à trente tyrans se dire presque tous à la fois empereurs des Romains. Enfin, Gallien prévalut. Aussitôt après, il expédia un rescrit, qu'il adressa aux évêques d'Egypte, pour réparer en quelque sorte les maux de la persécution, et particulièrement pour remettre les chrétiens en possession de tous les lieux sacrés qui avaient appartenu à l'église. Voici en quels termes il était conçu : L'empereur César-Publius-Licinius-Gallien, pieux, heureux, auguste : à Denys, à Pinnas, à Démétrius et aux autres évêques. Ma volonté est qu'on se retire des lieux consacrés à la religion, et que sans craindre d'être troublés par personne, vous y rentriez en vertu de la grâce que j'ai accordée depuis long-temps. Qu'Aurélius-Cyrénius, intendant général, observe ponctuellement ce rescrit. J'ai de même ordonné, ajoute l'empereur, que l'effet de ma faveur s'étendît partout le monde.

Nous trouvons pourtant sous ce règne un martyr distingué par sa naissance et par sa fortune, à Césarée en Palestine. On l'appelait Marin. Il devait, selon le cours ordinaire, monter à un grade fort élevé qui venait de vaquer parmi les troupes. L'officier qui le suivait immédiatement, et qui ambitionnait la même place, allégua que son concurrent était chrétien, et par-là exclus de tout rang d'honneur et de confiance. Le gouverneur interrogea Marin, qui confessa sans déguisement. On ne lui donna que trois heures pour prendre son parti. Dans cet intervalle, l'évêque Théotechne le visita, et mettant devant lui, d'un côté, le livre des évangiles, de l'autre, une épée; choisissez, lui dit-il, ce que vous aimez le mieux de deux choses si différentes. Marin porta sans délibérer la main droite sur l'évangile. Partez, reprit l'évêque, Dieu vous soutiendra; et on ne vous enlèvera point ce que vous avez choisi. Le confesseur retourna plein d'assurance au tribunal, et fut exécuté sur le champ, en présence du patrice Asture.

Ce fut l'empereur Gallien qui rétablit le calme dans l'église, en révoquant, lorsqu'il se vit seul maître de l'empire en 260, tous les édits portés contre les fidèles. Son père Valérien, qui s'engagea imprudemment dans une conférence après une bataille malheureuse, était tombé entre les mains de Sapor, roi des Perses; et l'on observe que Macrien, qui l'avait porté à tyranniser les chrétiens, fut aussi cause, soit par malice, soit par imprudence, qu'il vint au pouvoir de l'ennemi. Le Perse insolent, quoi que pussent lui représenter les rois ses voisins, fit enchaîner l'empereur, en lui laissant les ornemens impériaux pour l'humilier davantage. Quand il voulait monter à cheval, il le forçait de se prosterner devant lui, et lui mettait le pied sur le cou au lieu d'user de l'étrier. Enfin il commanda qu'on l'écorchât vif et qu'on salât son corps. La peau teinte en rouge fut conservée, pour servir de monument éternel à l'opprobre des Romains. Les sujets idolâtres de Valérien s'étonnaient de son malheur; car ils le comptaient au nombre de leurs meilleurs maîtres: mais les chrétiens reconnurent aisément le bras de Dieu, d'autant plus justement appesanti sur la tête de ce prince, qu'il était devenu leur persécuteur contre ses lumières et ses propres inclinations. Macrien son séducteur eut part à son châtiment. Il s'était fait proclamer empereur avec ses deux fils. Il fut défait, et massacré par l'armée d'Illyrie: revers des plus frappans dans un mortel le plus heureux peut-être qui ait jamais existé, et en qui l'on a observé que la plus grande opulence, le plus grand succès dans les entreprises, le plus vaillant courage, la plus fine politique, l'expérience la plus consommée dans les affaires, en un mot, tous les avantages humains s'étaient trouvés réunis avec la plupart des talens. La race de ce scélérat si longtemps fortuné, et parvenu à l'empire du rang obscur de mage égyptien, périt peu après lui.

L'empire fut alors plongé dans les plus funestes

troubles. On vit jusqu'à trente tyrans se dire presque tous à la fois empereurs des Romains. Enfin, Gallien prévalut. Aussitôt après, il expédia un rescrit, qu'il adressa aux évêques d'Egypte, pour réparer en quelque sorte les maux de la persécution, et particulièrement pour remettre les chrétiens en possession de tous les lieux sacrés qui avaient appartenu à l'église. Voici en quels termes il était conçu : L'empereur César-Publius-Licinius-Gallien, pieux, heureux, auguste : à Denys, à Pinnas, à Démétrius et aux autres évêques. Ma volonté est qu'on se retire des lieux consacrés à la religion, et que sans craindre d'être troublés par personne, vous y rentriez en vertu de la grâce que j'ai accordée depuis long-temps. Qu'Aurélius-Cyrénius, intendant général, observe ponctuellement ce rescrit. J'ai de même ordonné, ajoute l'empereur, que l'effet de ma faveur s'étendît partout le monde.

Nous trouvons pourtant sous ce règne un martyr distingué par sa naissance et par sa fortune, à Césarée en Palestine. On l'appelait Marin. Il devait, selon le cours ordinaire, monter à un grade fort élevé qui venait de vaquer parmi les troupes. L'officier qui le suivait immédiatement, et qui ambitionnait la même place, allégua que son concurrent était chrétien, et par-là exclus de tout rang d'honneur et de confiance. Le gouverneur interrogea Marin, qui confessa sans déguisement. On ne lui donna que trois heures pour prendre son parti. Dans cet intervalle, l'évêque Théotechne le visita, et mettant devant lui, d'un côté, le livre des évangiles, de l'autre, une épée; choisissez, lui dit-il, ce que vous aimez le mieux de deux choses si différentes. Marin porta sans délibérer la main droite sur l'évangile. Partez, reprit l'évêque, Dieu vous soutiendra; et on ne vous enlèvera point ce que vous avez choisi. Le confesseur retourna plein d'assurance au tribunal, et fut exécuté sur le champ, en présence du patrice Asture.

Ce patrice était encore plus distingué par sa foi et sa piété, que par la faveur des princes et les autres avantages terrestres. Le martyr n'eut pas plutôt expiré, que l'illustre Asture, quoique vêtu magnifiquement, prit le corps sur ses épaules, et alla l'enterrer. C'est le même patrice qui fit cesser par un miracle la superstition usitée depuis long-temps aux sources du Jourdain, où les infidèles précipitaient des victimes qui ne reparaissaient plus, à ce qu'ils prétendaient, parce que la divinité du fleuve s'emparait incontinent de ces oblations. Asture s'étant rencontré à cette cérémonie, pria à haute voix le Dieu tout-puissant, au nom de Jesus-Christ, de confondre l'imposture des démons. La victime revint à l'instant sur la surface de l'eau, et le faux miracle tomba pour toujours. On cite mille autres traits de la sainteté merveilleuse de cet illustre chrétien.

Les fidèles d'Alexandrie donnèrent dans le même temps le spectacle de la charité la plus intrépide et la plus généreuse. Emilien, préfet d'Egypte, ayant été forcé dans une sédition de prendre le titre d'empereur, le trouble fut si grand dans la ville, qu'il n'y avait point de commerce d'un quartier à l'autre, et que le rapport eût été moins difficile de l'Orient au fond de l'Occident. On courait plus de péril dans les rues qu'au milieu des déserts et des monstres de la Lybie. Plusieurs fois dans le port, les flots furent tout rouges de sang. Emilien, avant de succomber, s'étant rendu maître des greniers publics, ajouta la disette au meurtre, et à la famine succéda la peste. Ce fut bientôt un deuil universel. Il n'y avait pas une maison qui ne fût pleine de morts. Les idolâtres abandonnaient ceux qu'ils avaient le plus chéri, désertaient la ville, ou jetaient les cadavres dans les rues, ceux même qui respiraient encore. Il n'y avait que les chrétiens qui parussent accessibles aux sentimens de l'humanité ; et ils se regardaient comme chargés de tous les devoirs que l'effroi

faisait trahir aux païens. Fidèles et infidèles, ils assistaient indistinctement tous les malheureux, les consolaient avec tendresse, leur rendaient les plus pénibles et les plus dégoûtans services, recueillaient les malades abandonnés, et inhumaient les morts. Bientôt plusieurs d'entr'eux-mêmes se trouvèrent atteints de la contagion ; et leur mort, si précieuse dans les principes de la foi, ne fut qu'un motif plus engageant de magnanimité pour une infinité d'autres. L'église honore, comme d'illustres martyrs, ceux qui moururent dans ces exercices de charité.

L'épidémie ne se concentra point dans l'Egypte. Elle gagna le cœur de l'empire et les plus belles provinces de la Grèce. La peste fut si terrible à Rome et dans l'Achaïe, qu'elle emportait jusqu'à cinq mille personnes par jour. Les ouragans, les inondations, les tremblemens de terre ne furent pas moins effrayans en Italie, en Afrique, et surtout en Asie. Une multitude de femmes expirèrent d'épouvante, dans un tremblement qui dura plusieurs jours, avec des ténèbres continuelles et d'affreux mugissemens sortis des entrailles de la terre, qui s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. Au fond de ces gouffres, on vit les vagues de la mer forcer leurs barrières souterraines, puis s'élancer en écumant, et submerger des villes entières.

Outre ces fléaux et les suites d'une guerre civile, où chaque province eut, pour ainsi dire, son tyran, l'empire se vit de tous côtés exposé aux incursions des barbares. Un déluge d'hommes qui n'en avaient que la figure, fondit de Germanie en Italie, et pénétra jusqu'à Ravenne. Le même torrent inonda les Gaules. Les citoyens abandonnèrent la plupart des villes ; et celles qui voulurent résister, éprouvèrent ce que la barbarie a de plus cruel. D'autres Germains se jetèrent en Espagne. En Sicile, il y eut une guerre de voleurs, pire que les barbares. Les Quades et les Sarmates ravagèrent la Pannonie : les Goths, avec les Scythes,

désolèrent la Grèce et l'Asie, particulièrement la Bithynie, dont toutes les villes sans exception furent ruinées de fond en comble. Les Parthes vinrent jusqu'en Syrie. L'empire tombait de toute part, et l'église s'élevait sur les ruines de l'idolâtrie. Les nations étrangères emmenaient captifs des chrétiens fervens et de saints évêques, dont ils admiraient d'abord les rares vertus et les sages maximes. Bientôt les esclaves devenant les maîtres, on se rangeait sous la loi divine, qu'ils publiaient encore mieux par leurs œuvres que par leurs paroles, et l'on accourait en foule pour recevoir le baptême.

Cependant l'empereur Gallien, qui ne manquait pas naturellement de génie, semblait abruti par la mollesse et le goût du plaisir. Si on venait lui dire qu'il courait risque de perdre l'Egypte ou les Gaules; eh bien, répondait-il, ne saurions-nous vivre sans les draps de la Belgique ou les lins de Péluse? Il ne s'occupait que de puériles et folles voluptés, pleinement satisfait, pourvu que son appartement fût tout émaillé de roses au cœur de l'hiver, et qu'il mangeât de fraises et des melons tous les mois de l'année. Il ne buvait qu'en des coupes d'or et de pierres précieuses, et jamais deux coups de suite d'un même vin. Il n'était pas moins recherché dans les bains, qu'il prenait cinq ou six fois le jour. La pudeur nous oblige de tirer le voile sur les autres circonstances de ce genre de mollesse, et sur les compagnies qu'il s'y procurait. Enfin le mépris de sa personne parvint à son comble. L'an 268, le préfet du prétoire, de concert avec le général Claude, se défit du mol empereur, et Claude fut mis en sa place. Ensuite on précipita du Capitole le fils et le frère de Gallien, les seuls restes de la race de Valérien, qui fut ainsi toute exterminée.

Claude, second du nom, digne de l'empire s'il ne l'eût acquis par un crime, ne le posséda guère plus de deux ans. C'était l'homme le plus capable d'en

d'en rétablir les affaires. Il se fit généralement aimer et estimer, même des chrétiens, pendant la première année de son règne. Dans la seconde, il répandit leur sang, moins par haine contr'eux, que pour ne ressembler en rien à son prédécesseur. Il mourut de la peste en Pannonie, après y avoir terminé avec succès la guerre des Goths. Quintille, son frère, fut élevé à sa place par les soldats, qui pour sa sévérité le réduisirent à se couper les veines quinze jours après. Sur la fin de la même année 270, l'empire passa à Aurélien, Pannonien de naissance, et de famille obscure, mais qui par un mérite éminent s'était élevé de grade en grade jusqu'aux premières places du commandement militaire.

Le pape Denys avait succédé au martyr saint Sixte, après l'année que vaqua le siége apostolique. Sa charité, comme sa vigilance, s'étendit à tout le monde chrétien. Il envoya des aumônes aux fidèles d'Asie qui avaient été pillés par les barbares, et fit parvenir ses largesses à ceux même qui avaient été emmenés captifs. On a dit qu'il avait partagé les églises et les oratoires de Rome entre les prêtres de cette ville ; qu'il en avait institué les paroisses, et même les diocèses de sa dépendance immédiate. Mais il ne fit que rendre des pasteurs aux églises qui les avaient perdus par le malheur des temps, et régler les limites de leur ressort d'une manière plus exacte ou plus fixe qu'auparavant. Après dix années d'un pontificat illustré par la condamnation de Sabellius et des principes de Paul de Samosathes, il mourut le 26 Décembre 256, et fut remplacé deux jours après par Félix.

Cette seconde hérésie était d'autant plus dangereuse, qu'elle renfermait tout le venin de la première ; et par un raffinement singulier de malignité, elle posait les fondemens de l'arianisme qui lui semblait opposé. D'un côté, Paul soutenait avec Sabellius, qu'il n'y avait aucune autre

même où se donnait le scandale. Ils comptaient sur Firmilien ; mais on apprit qu'il était mort en route. Paul n'en fut pas moins confondu. Un particulier d'Antioche, nommé Malchion, homme très-habile dans l'art de raisonner, et très-versé dans les choses de religion, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, développa les artifices de l'imposteur, et le réduisit à l'aveu de ses vrais sentimens. L'hérétique fut alors excommunié et déposé. Comme il était fécond en subtilités et en équivoques, et qu'il employait le mot de consubstantiel dans le sens grossier et matériel que nous avons dit, les pères d'Antioche rejetèrent cette expression, qu'on verra dans la suite employée si utilement par les pères de Nicée, mais dans un sens bien différent ; tout dépendant, pour l'usage des mots, des temps et des circonstances.

Paul condamné mit bas le masque de l'hypocrisie. Loin de se soumettre à ses respectables juges, il s'obstina à demeurer sur son siége, et il continua d'occuper le palais épiscopal. Tant que Zénobie gouverna l'empire d'Orient, il trouva aisément le moyen de se soutenir. Mais la politique d'Aurélien avant fait entendre aux Romains que la majesté de l'empire se trouvait dégradée entre les mains d'une femme, et d'une étrangère, cet empereur prit ses mesures et son temps, défit la princesse, et l'emmena prisonnière. Comme Aurélien, depuis qu'il régnait, ne s'était pas encore montré contraire aux chrétiens, ils s'adressèrent à lui contre l'évêque déposé d'Antioche, et toujours réfractaire. Le prince ordonna que la maison épiscopale serait adjugée à celui que l'évêque de Rome et ceux d'Italie reconnaîtraient. Tant il était notoire qu'il n'y avait point de meilleure preuve du vrai christianisme que l'union avec l'église romaine. Paul de Samosathes fut honteusement chassé, et Domne promu à sa place.

Aurélien ne persista pas à rendre justice aux chrétiens. Il se proposait de gagner l'affection du sénat

et du peuple, en tourmentant les ennemis de leurs dieux. Naturellement superstitieux lui-même, et fort prévenu en faveur des divinations, il se plaignait qu'une partie des grands, à l'exemple des chrétiens, n'eût pas grande foi aux livres des sibylles. C'étaient les écrits de quelques filles singulières et qui passaient pour des oracles, sans rien avoir de merveilleux que leur style prodigieusement emphatique ; d'une obscurité inintelligible, et le digne ouvrage de l'imagination exaltée de leurs auteurs. On n'y apprenait rien autre chose que de minutieuses observances ; comme de célébrer dans les fêtes certains jeux et de certaine façon, ou de placer quelque clou dans les murs du Capitole. Pour les huit livres que nous avons encore sous le nom des sibylles, et qui ne contiennent guère que des prédictions ou des instructions relatives au christianisme ; malgré les citations qu'en firent quelques anciens pères, tandis que d'autres les tenaient pour suspects, il est enfin évident aux yeux de la saine critique, qu'ils ont été supposés dans le second siècle, à l'exception néanmoins de quelques parties citées dans les temps les plus anciens.

L'empereur allait signer un arrêt terrible contre les chrétiens, quand il fut épouvanté par la foudre qui tomba à ses pieds. Sa volonté ne changea point, et la proscription ne fut que différée. Dieu l'ayant bientôt abandonné à la corruption de son cœur, il publia contre nous, dit Lactance, des édits de sang et de carnage, qui donnèrent lieu à la neuvième persécution. Mais c'était heureusement sur la fin de son règne ; en sorte que les édits n'avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées, lorsque la providence permit qu'il fût massacré par les intrigues de son secrétaire. Ainsi le Seigneur fit-il voir qu'il ne laisse aux puissances du siècle la liberté de persécuter ses serviteurs, que selon les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur eux ; c'est-à-dire, dans les conjonctures

même où se donnait le scandale. Ils comptaient sur Firmilien ; mais on apprit qu'il était mort en route. Paul n'en fut pas moins confondu. Un particulier d'Antioche, nommé Malchion, homme très-habile dans l'art de raisonner, et très-versé dans les choses de religion, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, développa les artifices de l'imposteur, et le réduisit à l'aveu de ses vrais sentimens. L'hérétique fut alors excommunié et déposé. Comme il était fécond en subtilités et en équivoques, et qu'il employait le mot de consubstantiel dans le sens grossier et matériel que nous avons dit, les pères d'Antioche rejetèrent cette expression, qu'on verra dans la suite employée si utilement par les pères de Nicée, mais dans un sens bien différent ; tout dépendant, pour l'usage des mots, des temps et des circonstances.

Paul condamné mit bas le masque de l'hypocrisie. Loin de se soumettre à ses respectables juges, il s'obstina à demeurer sur son siége, et il continua d'occuper le palais épiscopal. Tant que Zénobie gouverna l'empire d'Orient, il trouva aisément le moyen de se soutenir. Mais la politique d'Aurélien ayant fait entendre aux Romains que la majesté de l'empire se trouvait dégradée entre les mains d'une femme, et d'une étrangère, cet empereur prit ses mesures et son temps, défit la princesse, et l'emmena prisonnière. Comme Aurélien, depuis qu'il régnait, ne s'était pas encore montré contraire aux chrétiens, ils s'adressèrent à lui contre l'évêque déposé d'Antioche, et toujours réfractaire. Le prince ordonna que la maison épiscopale serait adjugée à celui que l'évêque de Rome et ceux d'Italie reconnaîtraient. Tant il était notoire qu'il n'y avait point de meilleure preuve du vrai christianisme que l'union avec l'église romaine. Paul de Samosathes fut honteusement chassé, et Domne promu à sa place.

Aurélien ne persista pas à rendre justice aux chrétiens. Il se proposait de gagner l'affection du sénat

et du peuple, en tourmentant les ennemis de leurs dieux. Naturellement superstitieux lui-même, et fort prévenu en faveur des divinations, il se plaignait qu'une partie des grands, à l'exemple des chrétiens, n'eût pas grande foi aux livres des sibylles. C'étaient les écrits de quelques filles singulières et qui passaient pour des oracles, sans rien avoir de merveilleux que leur style prodigieusement emphatique ; d'une obscurité inintelligible, et le digne ouvrage de l'imagination exaltée de leurs auteurs. On n'y apprenait rien autre chose que de minutieuses observances ; comme de célébrer dans les fêtes certains jeux et de certaine façon, ou de placer quelque clou dans les murs du Capitole. Pour les huit livres que nous avons encore sous le nom des sibylles, et qui ne contiennent guère que des prédictions ou des instructions relatives au christianisme ; malgré les citations qu'en firent quelques anciens pères, tandis que d'autres les tenaient pour suspects, il est enfin évident aux yeux de la saine critique, qu'ils ont été supposés dans le second siècle, à l'exception néanmoins de quelques parties citées dans les temps les plus anciens.

L'empereur allait signer un arrêt terrible contre les chrétiens, quand il fut épouvanté par la foudre qui tomba à ses pieds. Sa volonté ne changea point, et la proscription ne fut que différée. Dieu l'ayant bientôt abandonné à la corruption de son cœur, il publia contre nous, dit Lactance, des édits de sang et de carnage, qui donnèrent lieu à la neuvième persécution. Mais c'était heureusement sur la fin de son règne ; en sorte que les édits n'avaient pas encore été portés dans les provinces éloignées, lorsque la providence permit qu'il fût massacré par les intrigues de son secrétaire. Ainsi le Seigneur fit-il voir qu'il ne laisse aux puissances du siècle la liberté de persécuter ses serviteurs, que selon les desseins de sa justice et de sa miséricorde sur eux ; c'est-à-dire, dans les conjonctures

propres à les rappeler au devoir, et à leur donner l'occasion d'un plus grand mérite. Toutefois si ces édits n'eurent que peu d'effet, comme les inclinations connues des souverains ne sont guère moins efficaces que leurs ordres, la haine du nom chrétien, dans un prince très-violent d'ailleurs et naturellement cruel, ne laissa pas de faire un nombre de martyrs.

Outre ceux de Gaule dont nous avons déjà parlé, on rapporte à Aurélien, soit avant, soit après qu'il fut monté sur le trône, le célèbre martyre de saint Prisque, vulgairement saint Prix, immolé avec une troupe de fidèles, dans les forêts du pays d'Auxerre, où ils avaient espéré de trouver un asile; celui de l'illustre vierge sainte Colombe, particulièrement honorée à Sens, où quelques auteurs disent qu'elle a souffert; celui des saints Eutrope, Zozime et Bonose, avec cinquante soldats convertis par Bonose, et mis à mort près de Rome. Le pape saint Félix qui les avait exhortés, partagea leurs tourmens et leur triomphe. Quinze jours après on élut Eutychien, c'est-à-dire, le cinq ou six de Janvier de l'an 275.

Le martyre de Conon et de son fils fut très-fameux en Lycaonie. La vie austère de Conon était si connue, que le ministre de la persécution en faisait d'impies et froides risées. Oui, reprit le chrétien fervent, la croix fait toutes mes délices. Ne pensez pas m'effrayer par l'étalage des tourmens; j'en connais toute la valeur pour le ciel; les plus rudes et les plus longs font l'objet de mes désirs. L'artificieux tyran lui demanda pour l'amollir, s'il avait des enfans. J'en ai un, répondit-il, et je serais charmé qu'il eût part à mon bonheur. On l'amena aussitôt. On mit le père et le fils sur un lit embrasé; on les fit passer dans une chaudière d'huile bouillante; on leur coupa les mains avec une scie de bois, et ils rendirent l'esprit en louant Dieu. Le berger Mammas souffrit à Césarée avec le courage d'un héros. Son culte devint si

célèbre, que les plus éloquens docteurs de l'église grecque, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, ont fait comme à l'envi son éloge.

La foi opérait diversement sur les fidèles, selon les divers mouvemens de la grâce. Tandis que les autres désiraient une mort violente, Antoine, égyptien de nation, s'éloigna d'un monde tumultueux et pervers, pour apprendre un nouvel art de se crucifier soi-même, et le transmettre à une suite nombreuse de martyrs volontaires. Il était né dans la Haute-Egypte de parens distingués par la noblesse et l'opulence, et plus encore par leurs sentimens sincères et solides de religion. Ils lui donnèrent une éducation si chrétienne, que dès l'enfance il marqua une éminente piété. On fut si attentif à le détourner des mauvaises compagnies, qu'on ne lui laissa pas même fréquenter les écoles avec les jeunes gens de son âge. Ainsi la science du salut fut uniquement celle de cette ame prévenue des bénédictions célestes. C'est pourquoi avec une pénétration rare et un jugement exquis, il ne sut ni lire, ni écrire, ni aucune autre langue que l'égyptienne, qui sous la domination romaine restait en usage parmi les naturels du pays. Mais il se rendait si assidu aux assemblées de religion, et il prêtait une telle attention aux enseignemens évangéliques, qu'il égala dans cette science les plus habiles docteurs. A cette pénétration, il joignait une mémoire prodigieuse, à qui rien n'échappait de ce qu'il avait une fois appris.

Un jour qu'à son ordinaire il allait au lieu saint, en s'occupant de ce qu'il avait précédemment ouï lire des apôtres dégagés de tout pour suivre Jesus-Christ, le hasard, ou plutôt la providence voulut qu'en entrant il entendît encore le trait de l'évangile, où le Sauveur dit à un riche de vendre tout ce qu'il possédait, s'il voulait être parfait, et d'en donner le prix aux pauvres. Antoine se persuada que le Seigneur, dans la suite de ces instructions, avait des desseins particuliers sur lui. Il se défit de

tout ce qu'il avait, et pratiqua, au pied de la lettre, le conseil évangélique. Ses père et mère étaient morts il y avait environ six mois, et l'avaient laissé maître d'un bien considérable, à l'âge de dix-huit ans, avec une sœur encore très-jeune, dont il prit les soins que la nature et la prudence chrétienne demandaient. Il la confia à des vierges pieuses, qui la formèrent sur leur modèle. Pour lui, il se retira hors de la ville, près d'un vieillard exercé dès la jeunesse à la vie érémitique, avec une piété peu commune dans ces temps mêmes de ferveur.

Jusque-là les ames privilégiées que le Seigneur appelait à une pratique plus parfaite de l'évangile, avaient habité seules en quelques lieux écartés, assez près des villes et des bourgades, sans s'être encore résolues à pénétrer dans le grand désert. L'Esprit-Saint qui se rendait visiblement le directeur d'Antoine, ne le borna point à imiter son vieillard. Poussé d'une pieuse émulation, le disciple d'un si grand maître n'entendait pas parler d'un saint, qu'il ne voulût aussitôt recevoir de lui quelque exemple ou quelque leçon qu'il pût réduire en pratique. Il observait avec une curiosité religieuse les vertus où chacun d'eux excellait, la mortification de celui-ci, l'assiduité à la prière de celui-là, dans un autre l'humeur douce et affable, la patience, l'inclination à obliger. Il reportait au lieu de sa retraite toutes ces saintes images, empreintes dans sa mémoire comme dans un livre ineffaçable, et là, méditant à loisir, priant avec effusion de larmes, il enrichissait son ame de tous les trésors de la grâce et de la vertu. Sur-tout il s'étudiait à être le plus humble et le plus prévenant de tous les solitaires; en sorte que les anciens ne l'appelaient pas autrement que du tendre nom de fils, leur frère bien-aimé; et il était également chéri de Dieu et des hommes.

L'ennemi du salut ne put voir sans un violent dépit ce que présageaient de si heureux commencemens. Il l'attaqua par toutes sortes de tentations,

lui remit sous les yeux les biens qu'il quittait, la distinction de sa naissance, avec les prétentions qu'elle lui donnait dans le monde, les soins mêmes qu'il devait à la jeunesse de sa sœur. Il lui remplit l'esprit de l'image de tous les objets des passions, et fit toutes sortes d'efforts pour allumer dans son sein les ardeurs de la volupté. Le jeune solitaire surmonta tout par la prière et la pénitence. Son lit n'était qu'une natte, encore le trouvait-il trop doux, et il ne se couchait le plus souvent que sur la terre nue; il passait même des nuits entières sans vouloir dormir. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et seulement un peu de pain avec du sel : il ne buvait que de l'eau. Pour le vin et la viande, c'était déjà la coutume de tout ce qu'il y avait de solitaires, de s'en abstenir.

Avançant toujours de vertu en vertu, il trouva bientôt cette vie trop commode, et désira une plus grande retraite, qu'il alla chercher dans un sépulcre éloigné de toute habitation. Ces monumens, chez les Egyptiens, étoient d'assez grands corps d'édifice, où en différens souterrains ils enterraient et conservaient les morts de leur famille. Pénétré de la seule crainte du Seigneur, qui l'élevait au-dessus des craintes puériles de morts et de fantômes, Antoine choisit un de ces tombeaux le plus écarté, et s'y renferma, après avoir prié un de ses amis de lui apporter du pain de temps en temps. Les malins esprits se regardèrent comme bravés, et pressentirent tout ce qu'ils avaient à craindre de cette ame forte, dont l'exemple en formerait tant d'autres. Ils l'attaquèrent par toutes sortes de stratagèmes, et cherchèrent à le décourager en toute manière (1). Suivant le récit de saint Athanase qui l'avait appris de la propre bouche du saint solitaire, il vit un jour les quatre murs de son habitation s'entr'ouvrir de tous les côtés, une mul-

(1) Hier. Ep.

titude de lions, de dragons et de monstres de toutes les epèces prêts à s'élancer sur lui. Il se mit en prières, et méprisa toutes ces illusions. Le moment d'après, un rayon de lumière pénétrant jusqu'à lui, tous ces fantômes disparurent. Seigneur, s'écria-t-il, où étiez-vous il n'y a qu'un moment ? Ici même, répondit une voix céleste; mais je voulais être spectateur d'un si généreux courage.

Antoine se sentant plus de force que jamais, partit dès le lendemain pour le grand désert de la Thébaïde. Il avait passé quinze ans dans sa première retraite : il en passa vingt dans celle-ci, c'est-à-dire, dans les ruines d'un vieux château, où, séparé du commerce de tous les humains, il recevait deux fois l'année seulement quelques pains qu'on lui jetait par-dessus les murs. Ce fut là qu'il commença à poser les premiers fondemens de la vie cénobitique.

L'empereur Aurélien reçut enfin la punition de ses cruautés, en perdant la vie et le diadème qu'il avait ceint le premier des empereurs. Son propre secrétaire et quelques officiers du premier rang, qui le craignaient, se jetèrent sur lui et le massacrèrent, au commencement de l'année 275, comme il marchait en Thrace. Après sa mort, l'armée et le sénat, par une déférence bien étonnante, se renvoyèrent pendant plus de sept mois l'honneur de faire un empereur. Enfin, le vingt-cinquième jour de Septembre de cette même année, le sénat élut Tacite. Mais six mois après, il fut tué en Orient par les soldats. Il excita les regrets de tout l'empire, à qui dans un règne si court il avait fait concevoir les plus grandes espérances.

Ce fut sans doute de ces dispositions que partirent les aruspices, pour rendre sur la grandeur à venir d'un prince du sang de Tacite, un oracle mémorable, qui ne parut clair et bien articulé contre l'ordinaire, que pour être plus manifestement convaincu de fausseté. Mais les prophètes avaient eu la prudence d'en fixer l'accomplisse-

ment futur à un terme si éloigné, qu'ils ne fussent plus en péril de subir la honte due à leur imposture.

Un mois après la mort de Tacite, les troupes d'Orient élurent, au grand contentement du peuple et du sénat, Probe, né en Pannonie, d'un tribun militaire. La seconde année de cet empereur, Manès, auteur de la plus durable et de la plus monstrueuse hérésie qui eût encore affligé, et qui affligea peut-être jamais l'église, commença à en répandre les premières semences. Cet infame hérésiarque était né en Perse, dans l'esclavage, d'où il fut retiré par une veuve, qui n'ayant point d'enfans, l'adopta, le fit élever comme son propre fils, et lui donna tout son bien. Pour faire oublier sa première condition, il changea son nom véritable, qui était *Coubric*, en celui de *Manès*, que les Grecs rendirent par *Manichée*, en faisant un jeu de mots propre de leur langue, et voulant désigner un sot discoureur. Manès avait néanmoins une extrême facilité à s'énoncer, et il était versé dans toutes les sciences des Perses; mais il avait appris des choses bien plus étranges dans les livres d'un arabe nommé Scytien, qui lui étaient parvenus avec le reste de l'héritage de sa mère adoptive. Là-dessus il se crut un homme divin, se dit le Paraclet ou la lumière du genre humain, et alla jusqu'à prétendre au don des miracles.

L'insensé discoureur osa se vanter qu'il guérirait le fils de son roi, qui se trouvait dangereusement malade. L'enfant mourut, et l'imposteur fut emprisonné. Il trouva le moyen de s'échapper, et sortit du royaume. Ses gardes furent punis de mort. Pour lui, s'étant retiré en Mésopotamie, il tenta de s'y faire des disciples, et nomma Jesus-Christ avec honneur, pour surprendre les chrétiens. C'était à peu près tout ce que cette secte avait de commun avec le christianisme. Manès eut une conférence publique avec Archelaüs, évêque

distinction que celle des noms, entre les trois personnes divines; mais que c'était au fond la même unité entr'elles que dans la divine essence (1). D'un autre côté, et quoi qu'en disent différens auteurs qui n'ont pas saisi toutes ses subtilités, il niait la consubstantialité du Fils avec le Père, prenant ce terme avec un sens grossier et corporel, et accusant les saints docteurs de partager la divinité, comme un corps, en plusieurs morceaux. Ainsi cet hérésiarque prétendait-il que Jesus-Christ était un pur homme de sa nature; qu'il n'existait nullement avant Marie, dont il tenait le commencement de tout son être; mais que par ses mérites, il s'était rendu digne de parvenir à la qualité de Fils de Dieu. Enfin il voulait lever le voile de nos principaux mystères, et leur substituer plusieurs points du judaïsme; afin de ménager plus surement le grand crédit qu'il avait auprès de le reine Zénobie, juive de religion, et toute-puissante en Orient, depuis qu'Odénat, son époux, de petit prince de quelques Sarrasins, était devenu le fléau des Perses, le soutien de l'empire chancelant, et enfin empereur.

Après la mort de son mari, Zénobie montra qu'on ne croyait pas sans raison qu'elle avait eu grande part aux brillans exploits de ce prince, à quoi elle ajouta la conquête de l'Egypte et de la Bithynie. Mais cette femme extraordinaire, en qui la nature parut se plaire à réunir toutes les belles et toutes les grandes qualités à la fois, voulut se faire instruire des vérités du christianisme, et tomba en des mauvaises mains. Paul de Samosathes, qui avait succédé à Démétrien, évêque d'Antioche, et à qui elle s'adressa, tenait peu aux principes de la foi; et ce prélat courtisan, prévenu qu'une souveraine si absolue, et qui se piquait sur-tout de pénétration, souffrirait difficilement qu'on mît sa docilité à l'épreuve, ne lui

(1) *Ath. de syn. vers. fin.*

enseigna rien de Jesus-Christ qu'elle ne pût croire aisément.

Les leçons du prélat firent du bruit. Sa vie d'ailleurs était peu conforme à l'esprit de sainteté que respirait encore tout l'état épiscopal. Loin d'affecter la réforme comme la plupart des hérésiarques, et prenant une route plus commode, il vivait dans les délices et avec un faste sans exemple avant lui dans son état. On ne le voyait en public que suivi d'un magnifique et nombreux cortége, et il étalait une profane et bizarre vanité jusqu'aux pieds des autels, où il faisait célébrer des chants à sa louange, au lieu des hymnes sacrés. Sa conduite, quant aux mœurs, était encore plus scandaleuse : il tenait chez lui de jeunes femmes, dont il se faisait accompagner par-tout, sans excepter les lieux saints, et il voulait que ses ecclésiastiques vécussent avec une licence qui autorisât la sienne.

Les évêques vraiment zélés pour le bien de l'église, et qui étaient en grand nombre dans ces beaux siècles, furent effrayés par la perspective du mal que pouvait causer un pareil exemple. La faveur de Zénobie, assurée au coupable, ne les arrêta point. Ils s'assemblèrent à Antioche même, où la réparation était le plus nécessaire, et ils eurent le courage de citer l'évêque. L'inflexible et pieux Firmilien de Césarée présidait à ce concile. La plupart des autres pères étaient d'intrépides confesseurs, des docteurs célèbres et saints, des hommes à miracles.

A la vue de pareils juges, l'évêque d'Antioche trembla, tout puissant qu'il était; il comparut, se soumit en apparence, et promit tout ce qu'on voulut. On le crut d'autant plus volontiers, qu'on avait raison de craindre une persécution, dont une roideur imprudente eût été la cause. Mais on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que Paul n'avait changé ni de mœurs ni de doctrine. Les prélats s'assemblèrent de nouveau, toujours au lieu

de Césarée; ensuite avec un saint prêtre, qu'on nommait Tryphon : et toujours on le couvrit de confusion, sans pouvoir lui inspirer de repentir. Le peuple irrité de ses blasphèmes, menaçait de le lapider. Il prit la fuite, se rejeta en Perse, et retomba entre les mains de son roi, qui le fit écorcher vif. Son corps fut jeté aux bêtes, et sa peau attachée à une porte de la ville.

Ses disciples ne laissèrent pas de répandre en tout lieu son affreuse doctrine, qui rassemblait non-seulement le venin de la plupart des anciennes hérésies, mais comme dit le pape saint Léon, ce que l'obstination judaïque a de plus dur, ce que le paganisme a de plus profane, ce que la magie a de plus exécrable, en un mot, toutes les impiétés et les extravagances dont l'esprit humain est capable. Les puissances ont sévi de tout temps, et quelquefois avec la dernière rigueur, contre ces sectaires, ennemis de tout ordre; et quand elles proscrivaient les hérétiques en général, par ce mot, elles entendaient spécifiquement et proprement les manichéens. Ils se multiplièrent toutefois sans nombre et sans fin. On a retrouvé une partie de leurs erreurs parmi les Albigeois, dans le douzième siècle; et beaucoup plus tard encore, en des réformes hautaines et nombreuses, qui ne pouvant produire une autre succession de doctrine, n'ont pas rougi de remonter à de pareils auteurs.

La base du manichéisme était la fausse persuasion qu'avait cette secte ignorante, que le mal est un être réel, et non pas une simple privation du bien. Comme il faut une cause réelle pour produire un effet réel, et que Dieu ne saurait être la cause du mal, ces malheureux sophistes établissaient deux dieux, ou deux principes, dont ils faisaient l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. Ils donnaient aussi deux ames à l'homme, l'une bonne et l'autre mauvaise, anéantissaient la liberté, ne se croyaient pas coupables de leurs

actions les plus désordonnées et les plus infames, qu'ils attribuaient à l'ame mauvaise.

Le péché originel, la nécessité des bonnes œuvres; le mystère de la rédemption, ils rejetaient également tous ces articles de foi, incompatibles avec leurs maximes. On ne pouvait à leur sens rien faire de bon avec la chair et la matière, qui était l'ouvrage du mauvais principe. En conséquence, ils condamnaient la génération et le mariage, sans toutefois s'interdire le commerce des femmes, blâmaient séditieusement l'administration civile ainsi que toute puissance extérieure; attribuaient l'ancienne loi au même principe, traitaient d'idolâtrie le culte des reliques et des saintes images, regardaient comme apparentes seulement, mais au fond indignes de Jesus-Christ, son incarnation et ses souffrances, quoiqu'ils n'eussent pas une idée bien relevée de cet Homme-Dieu, ni des autres personnes divines. Tantôt ils n'en faisaient qu'une seule, sous trois noms différens; tantôt ils les incorporaient, en vrais idolâtres, à l'air, à la lumière, au soleil et à la lune, qu'ils adoraient comme les Perses. Ils admettaient aussi, comme ces peuples et comme les Indiens, la transmigration des esprits en différens corps d'animaux, et mille autres chimères pareilles, tant dans les observances que dans la croyance. Ils soutenaient, par exemple, que celui qui tuait un animal, ou arrachait une plante, serait changé en cette plante ou en cet animal. Dans cette appréhension, ils se croyaient obligés d'user de certaines formules de protestation avant de prendre leur nourriture: ils jetaient en l'air le pain qu'ils allaient manger, maudissaient celui qui l'avait fait, et lui souhaitaient d'être moulu, d'être pétri, d'être cuit et traité en tout comme cet être malheureux.

Les manichéens composaient deux classes, la première des auditeurs, qui devaient s'abstenir du vin, de la chair, et de tout ce qui provenait de la chair; la seconde des élus qui, outre la même

abstinence, faisaient profession de pauvreté et du plus grand détachement. Mais en dédommagement, ces élus avaient seuls le secret de tous les mystères du parti : c'est-à-dire que dans leurs conventicules ils se livraient avec une pleine licence à des infamies qui excitèrent l'horreur et l'indignation des païens mêmes. Ils conservaient un baptême, mais tout-à-fait défiguré et profané par des sacriléges horribles. Ils célébraient l'eucharistie d'une manière si exécrable, qu'on rougirait de la retracer. Entre les élus, il y en avait douze qu'on appelait maîtres, et un treizième qui, en qualité de successeur direct de Manès, se faisait révérer comme le chef de tous les autres, et comme lui, se disait le Paraclet. Au-dessous de ceux-ci étaient soixante-douze évêques, ordonnés par les maîtres, et qui ordonnaient à leur tour des prêtres et des diacres. Avec ce simulacre de christianisme, accompagné d'un langage extraordinaire, d'un grand air de spiritualité et de rigorisme, cette abominable secte réussit à faire un nombre infini de sectateurs, ou de dupes. Le manichéisme fut condamné dès l'an 277, dans un concile de Mésopotamie.

Cette hérésie ne faisait pas encore grand bruit en Occident, où saint Eutychien occupait toujours dignement la chaire de saint Pierre. Il mourut à Rome, l'an 283, le 7 ou le 8 de Décembre. Caius fut élu le 17 du même mois, et siégea plus de douze ans.

Il y avait environ un an que l'armée d'Illyrie avait massacré l'empereur Probe. Pendant son règne qui fut de six ans, et pendant celui de son prédécesseur Tacite, il n'y eut point de persécution déclarée. L'église n'eut alors à souffrir que de la part de certains magistrats, qui s'autorisaient des anciens édits, pour satisfaire leur haine ou leur faux zèle. Ainsi arriva le martyre de Sabace, qui avait été traduit par-devant Héliodore, juge d'Antioche. Il confessa courageusement Jesus-

Christ : mais les tourmens lui faisant répandre beaucoup de larmes, le juge, avec une impiété cruelle, insulta à sa sensibilité. Oui, lui dit Sabace, je sens vivement la douleur ; mais je l'endure volontiers pour mon Dieu. Puissent mes larmes vous faire comprendre à quel point je l'aime, et comment il doit être aimé !

A la place de Probe, les troupes élurent Carus, préfet du prétoire, qui créa césars ses fils Carin et Numérien. Il était de Narbonne, et ne régna que seize à dix-huit mois. Il périt d'un coup de foudre, comme il faisait la guerre aux Perses; et ses deux fils continuèrent de régner. Numérien fut assassiné quelques mois après, par l'ordre d'Aper, son beau-père, qui prétendait occuper le trône. Mais les troupes indignées de ce parricide, choisirent, le 17 Septembre 281, Dioclès, qui prit le nom de Dioclétien, et qui protesta sur le champ, l'épée nue en main, qu'il n'avait aucune part à la mort de son maître. C'est le féroce Aper, ajouta-t-il, qui a fait couler le sang de sa propre famille, et j'en serai le vengeur. Il lui passa dans le moment son épée au travers du corps. Ce trait de justice, qui fit honneur à Dioclétien, quoiqu'il marquât une ame sanguinaire, fut encore flétri par l'intérêt et la superstition. Un druide lui avait autrefois prédit, dans les Gaules, qu'il parviendrait à l'empire; mais qu'il ne se l'assurerait qu'en tuant le sanglier. Il compta remplir cet oracle en tuant Aper; parce que ce nom latin signifie sanglier. Ainsi s'annonçait l'auteur de la plus longue et de la plus terrible persécution de l'église de Jesus-Christ. Dans le second, Dioclétien s'intéressait si peu à la famille de Carus, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'opprimer le fils de cet empereur, qui régnait toujours en Occident. Il n'hésita point à créer césar, Maximien-Hercule dont il était sûr, pour le lui opposer.

Carin se soutenait cependant; il gagna même une bataille contre Dioclétien. Mais en poursui-

propres à les rappeler au devoir, et à leur donner l'occasion d'un plus grand mérite. Toutefois si ces édits n'eurent que peu d'effet, comme les inclinations connues des souverains ne sont guère moins efficaces que leurs ordres, la haine du nom chrétien, dans un prince très-violent d'ailleurs et naturellement cruel, ne laissa pas de faire un nombre de martyrs.

Outre ceux de Gaule dont nous avons déjà parlé, on rapporte à Aurélien, soit avant, soit après qu'il fut monté sur le trône, le célèbre martyre de saint Prisque, vulgairement saint Prix, immolé avec une troupe de fidèles, dans les forêts du pays d'Auxerre, où ils avaient espéré de trouver un asile; celui de l'illustre vierge sainte Colombe, particulièrement honorée à Sens, où quelques auteurs disent qu'elle a souffert; celui des saints Eutrope, Zozime et Bonose, avec cinquante soldats convertis par Bonose, et mis à mort près de Rome. Le pape saint Félix qui les avait exhortés, partagea leurs tourmens et leur triomphe. Quinze jours après on élut Eutychien, c'est-à-dire, le cinq ou six de Janvier de l'an 275.

Le martyre de Conon et de son fils fut très-fameux en Lycaonie. La vie austère de Conon était si connue, que le ministre de la persécution en faisait d'impies et froides risées. Oui, reprit le chrétien fervent, la croix fait toutes mes délices. Ne pensez pas m'effrayer par l'étalage des tourmens; j'en connais toute la valeur pour le ciel; les plus rudes et les plus longs font l'objet de mes désirs. L'artificieux tyran lui demanda pour l'amollir, s'il avait des enfans. J'en ai un, répondit-il, et je serais charmé qu'il eût part à mon bonheur. On l'amena aussitôt. On mit le père et le fils sur un lit embrasé; on les fit passer dans une chaudière d'huile bouillante; on leur coupa les mains avec une scie de bois, et ils rendirent l'esprit en louant Dieu. Le berger Mammas souffrit à Césarée avec le courage d'un héros. Son culte devint si

célèbre, que les plus éloquens docteurs de l'église grecque, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, ont fait comme à l'envi son éloge.

La foi opérait diversement sur les fidèles, selon les divers mouvemens de la grâce. Tandis que les autres désiraient une mort violente, Antoine, égyptien de nation, s'éloigna d'un monde tumultueux et pervers, pour apprendre un nouvel art de se crucifier soi-même, et le transmettre à une suite nombreuse de martyrs volontaires. Il était né dans la Haute-Egypte de parens distingués par la noblesse et l'opulence, et plus encore par leurs sentimens sincères et solides de religion. Ils lui donnèrent une éducation si chrétienne, que dès l'enfance il marqua une éminente piété. On fut si attentif à le détourner des mauvaises compagnies, qu'on ne lui laissa pas même fréquenter les écoles avec les jeunes gens de son âge. Ainsi la science du salut fut uniquement celle de cette ame prévenue des bénédictions célestes. C'est pourquoi avec une pénétration rare et un jugement exquis, il ne sut ni lire, ni écrire, ni aucune autre langue que l'égyptienne, qui sous la domination romaine restait en usage parmi les naturels du pays. Mais il se rendait si assidu aux assemblées de religion, et il prêtait une telle attention aux enseignemens évangéliques, qu'il égala dans cette science les plus habiles docteurs. A cette pénétration, il joignait une mémoire prodigieuse, à qui rien n'échappait de ce qu'il avait une fois appris.

Un jour qu'à son ordinaire il allait au lieu saint, en s'occupant de ce qu'il avait précédemment oui lire des apôtres dégagés de tout pour suivre Jesus-Christ, le hasard, ou plutôt la providence voulut qu'en entrant il entendît encore le trait de l'évangile, où le Sauveur dit à un riche de vendre tout ce qu'il possédait, s'il voulait être parfait, et d'en donner le prix aux pauvres. Antoine se persuada que le Seigneur, dans la suite de ces instructions, avait des desseins particuliers sur lui. Il se défit de

tout ce qu'il avait, et pratiqua, au pied de la lettre, le conseil évangélique. Ses père et mère étaient morts il y avait environ six mois, et l'avaient laissé maître d'un bien considérable, à l'âge de dix-huit ans, avec une sœur encore très-jeune, dont il prit les soins que la nature et la prudence chrétienne demandaient. Il la confia à des vierges pieuses, qui la formèrent sur leur modèle. Pour lui, il se retira hors de la ville, près d'un vieillard exercé dès la jeunesse à la vie érémitique, avec une piété peu commune dans ces temps mêmes de ferveur.

Jusque-là les ames privilégiées que le Seigneur appelait à une pratique plus parfaite de l'évangile, avaient habité seules en quelques lieux écartés, assez près des villes et des bourgades, sans s'être encore résolues à pénétrer dans le grand désert. L'Esprit-Saint qui se rendait visiblement le directeur d'Antoine, ne le borna point à imiter son vieillard. Poussé d'une pieuse émulation, le disciple d'un si grand maître n'entendait pas parler d'un saint, qu'il ne voulût aussitôt recevoir de lui quelque exemple ou quelque leçon qu'il pût réduire en pratique. Il observait avec une curiosité religieuse les vertus où chacun d'eux excellait, la mortification de celui-ci, l'assiduité à la prière de celui-là, dans un autre l'humeur douce et affable, la patience, l'inclination à obliger. Il reportait au lieu de sa retraite toutes ces saintes images, empreintes dans sa mémoire comme dans un livre ineffaçable, et là, méditant à loisir, priant avec effusion de larmes, il enrichissait son ame de tous les trésors de la grâce et de la vertu. Sur-tout il s'étudiait à être le plus humble et le plus prévenant de tous les solitaires; en sorte que les anciens ne l'appelaient pas autrement que du tendre nom de fils, leur frère bien-aimé; et il était également chéri de Dieu et des hommes.

L'ennemi du salut ne put voir sans un violent dépit ce que présageaient de si heureux commencemens. Il l'attaqua par toutes sortes de tentations,

lui remit sous les yeux les biens qu'il quittait, la distinction de sa naissance, avec les prétentions qu'elle lui donnait dans le monde, les soins mêmes qu'il devait à la jeunesse de sa sœur. Il lui remplit l'esprit de l'image de tous les objets des passions, et fit toutes sortes d'efforts pour allumer dans son sein les ardeurs de la volupté. Le jeune solitaire surmonta tout par la prière et la pénitence. Son lit n'était qu'une natte, encore le trouvait-il trop doux, et il ne se couchait le plus souvent que sur la terre nue; il passait même des nuits entières sans vouloir dormir. Il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil, et seulement un peu de pain avec du sel: il ne buvait que de l'eau. Pour le vin et la viande, c'était déjà la coutume de tout ce qu'il y avait de solitaires, de s'en abstenir.

Avançant toujours de vertu en vertu, il trouva bientôt cette vie trop commode, et désira une plus grande retraite, qu'il alla chercher dans un sépulcre éloigné de toute habitation. Ces monumens, chez les Egyptiens, étoient d'assez grands corps d'édifice, où en différens souterrains ils enterraient et conservaient les morts de leur famille. Pénétré de la seule crainte du Seigneur, qui l'élevait au-dessus des craintes puériles de morts et de fantômes, Antoine choisit un de ces tombeaux le plus écarté, et s'y renferma, après avoir prié un de ses amis de lui apporter du pain de temps en temps. Les malins esprits se regardèrent comme bravés, et pressentirent tout ce qu'ils avaient à craindre de cette ame forte, dont l'exemple en formerait tant d'autres. Ils l'attaquèrent par toutes sortes de stratagèmes, et cherchèrent à le décourager en toute manière (1). Suivant le récit de saint Athanase qui l'avait appris de la propre bouche du saint solitaire, il vit un jour les quatre murs de son habitation s'entr'ouvrir de tous les côtés, une mul-

(1) Hier. Ep.

titude de lions, de dragons et de monstres de toutes les epèces prêts à s'élancer sur lui. Il se mit en prières, et méprisa toutes ces illusions. Le moment d'après, un rayon de lumière pénétrant jusqu'à lui, tous ces fantômes disparurent. Seigneur, s'écria-t-il, où étiez-vous il n'y a qu'un moment? Ici même, répondit une voix céleste; mais je voulais être spectateur d'un si généreux courage.

Antoine se sentant plus de force que jamais, partit dès le lendemain pour le grand désert de la Thébaïde. Il avait passé quinze ans dans sa première retraite : il en passa vingt dans celle-ci, c'est-à-dire, dans les ruines d'un vieux château, où, séparé du commerce de tous les humains, il recevait deux fois l'année seulement quelques pains qu'on lui jetait par-dessus les murs. Ce fut là qu'il commença à poser les premiers fondemens de la vie cénobitique.

L'empereur Aurélien reçut enfin la punition de ses cruautés, en perdant la vie et le diadème qu'il avait ceint le premier des empereurs. Son propre secrétaire et quelques officiers du premier rang, qui le craignaient, se jetèrent sur lui et le massacrèrent, au commencement de l'année 275, comme il marchait en Thrace. Après sa mort, l'armée et le sénat, par une déférence bien étonnante, se renvoyèrent pendant plus de sept mois l'honneur de faire un empereur. Enfin, le vingt-cinquième jour de Septembre de cette même année, le sénat élut Tacite. Mais six mois après, il fut tué en Orient par les soldats. Il excita les regrets de tout l'empire, à qui dans un règne si court il avait fait concevoir les plus grandes espérances.

Ce fut sans doute de ces dispositions que partirent les aruspices, pour rendre sur la grandeur à venir d'un prince du sang de Tacite, un oracle mémorable, qui ne parut clair et bien articulé contre l'ordinaire, que pour être plus manifestement convaincu de fausseté. Mais les prophètes avaient eu la prudence d'en fixer l'accomplisse-

ment futur à un terme si éloigné, qu'ils ne fussent plus en péril de subir la honte due à leur imposture.

Un mois après la mort de Tacite, les troupes d'Orient élurent, au grand contentement du peuple et du sénat, Probe, né en Pannonie, d'un tribun militaire. La seconde année de cet empereur, Manès, auteur de la plus durable et de la plus monstrueuse hérésie qui eût encore affligé, et qui affligea peut-être jamais l'église, commença à en répandre les premières semences. Cet infame hérésiarque était né en Perse, dans l'esclavage, d'où il fut retiré par une veuve, qui n'ayant point d'enfans, l'adopta, le fit élever comme son propre fils, et lui donna tout son bien. Pour faire oublier sa première condition, il changea son nom véritable, qui était *Coubric*, en celui de *Manès*, que les Grecs rendirent par *Manichée*, en faisant un jeu de mots propre de leur langue, et voulant désigner un sot discoureur. Manès avait néanmoins une extrême facilité à s'énoncer, et il était versé dans toutes les sciences des Perses; mais il avait appris des choses bien plus étranges dans les livres d'un arabe nommé Scytien, qui lui étaient parvenus avec le reste de l'héritage de sa mère adoptive. Là-dessus il se crut un homme divin, se dit le Paraclet ou la lumière du genre humain, et alla jusqu'à prétendre au don des miracles.

L'insensé discoureur osa se vanter qu'il guérirait le fils de son roi, qui se trouvait dangereusement malade. L'enfant mourut, et l'imposteur fut emprisonné. Il trouva le moyen de s'échapper, et sortit du royaume. Ses gardes furent punis de mort. Pour lui, s'étant retiré en Mésopotamie, il tenta de s'y faire des disciples, et nomma Jesus-Christ avec honneur, pour surprendre les chrétiens. C'était à peu près tout ce que cette secte avait de commun avec le christianisme. Manès eut une conférence publique avec Archelaüs, évêque

de Césarée; ensuite avec un saint prêtre, qu'on nommait Tryphon : et toujours on le couvrit de confusion, sans pouvoir lui inspirer de repentir. Le peuple irrité de ses blasphèmes, menaçait de le lapider. Il prit la fuite, se rejeta en Perse, et retomba entre les mains de son roi, qui le fit écorcher vif. Son corps fut jeté aux bêtes, et sa peau attachée à une porte de la ville.

Ses disciples ne laissèrent pas de répandre en tout lieu son affreuse doctrine, qui rassemblait non-seulement le venin de la plupart des anciennes hérésies, mais comme dit le pape saint Léon, ce que l'obstination judaïque a de plus dur, ce que le paganisme a de plus profane, ce que la magie a de plus exécrable, en un mot, toutes les impiétés et les extravagances dont l'esprit humain est capable. Les puissances ont sévi de tout temps, et quelquefois avec la dernière rigueur, contre ces sectaires, ennemis de tout ordre; et quand elles proscrivaient les hérétiques en général, par ce mot, elles entendaient spécifiquement et proprement les manichéens. Ils se multiplièrent toutefois sans nombre et sans fin. On a retrouvé une partie de leurs erreurs parmi les Albigeois, dans le douzième siècle; et beaucoup plus tard encore, en des réformes hautaines et nombreuses, qui ne pouvant produire une autre succession de doctrine, n'ont pas rougi de remonter à de pareils auteurs.

La base du manichéisme était la fausse persuasion qu'avait cette secte ignorante, que le mal est un être réel, et non pas une simple privation du bien. Comme il faut une cause réelle pour produire un effet réel, et que Dieu ne saurait être la cause du mal, ces malheureux sophistes établissaient deux dieux, ou deux principes, dont ils faisaient l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. Ils donnaient aussi deux ames à l'homme, l'une bonne et l'autre mauvaise, anéantissaient la liberté, ne se croyaient pas coupables de leurs

actions les plus désordonnées et les plus infames, qu'ils attribuaient à l'ame mauvaise.

Le péché originel, la nécessité des bonnes œuvres, le mystère de la rédemption, ils rejetaient également tous ces articles de foi, incompatibles avec leurs maximes. On ne pouvait à leur sens rien faire de bon avec la chair et la matière, qui était l'ouvrage du mauvais principe. En conséquence, ils condamnaient la génération et le mariage, sans toutefois s'interdire le commerce des femmes, blâmaient séditieusement l'administration civile ainsi que toute puissance extérieure, attribuaient l'ancienne loi au même principe, traitaient d'idolâtrie le culte des reliques et des saintes images, regardaient comme apparentes seulement, mais au fond indignes de Jesus-Christ, son incarnation et ses souffrances, quoiqu'ils n'eussent pas une idée bien relevée de cet Homme-Dieu, ni des autres personnes divines. Tantôt ils n'en faisaient qu'une seule, sous trois noms différens; tantôt ils les incorporaient, en vrais idolâtres, à l'air, à la lumière, au soleil et à la lune, qu'ils adoraient comme les Perses. Ils admettaient aussi, comme ces peuples et comme les Indiens, la transmigration des esprits en différens corps d'animaux, et mille autres chimères pareilles, tant dans les observances que dans la croyance. Ils soutenaient, par exemple, que celui qui tuait un animal, ou arrachait une plante, serait changé en cette plante ou en cet animal. Dans cette appréhension, ils se croyaient obligés d'user de certaines formules de protestation avant de prendre leur nourriture: ils jetaient en l'air le pain qu'ils allaient manger, maudissaient celui qui l'avait fait, et lui souhaitaient d'être moulu, d'être pétri, d'être cuit et traité en tout comme cet être malheureux.

Les manichéens composaient deux classes, la première des auditeurs, qui devaient s'abstenir du vin, de la chair, et de tout ce qui provenait de la chair; la seconde des élus qui, outre la même

abstinence, faisaient profession de pauvreté et du plus grand détachement. Mais en dedommagement, ces élus avaient seuls le secret de tous les mystères du parti : c'est-à-dire que dans leurs conventicules ils se livraient avec une pleine licence à des infamies qui excitèrent l'horreur et l'indignation des païens mêmes. Ils conservaient un baptême, mais tout-à-fait défiguré et profané par des sacriléges horribles. Ils célébraient l'eucharistie d'une manière si exécrable, qu'on rougirait de la retracer. Entre les élus, il y en avait douze qu'on appelait maîtres, et un treizième qui, en qualité de successeur direct de Manès, se faisait révérer comme le chef de tous les autres, et comme lui, se disait le Paraclet. Au-dessous de ceux-ci étaient soixante-douze évêques, ordonnés par les maîtres, et qui ordonnaient à leur tour des prêtres et des diacres. Avec ce simulacre de christianisme, accompagné d'un langage extraordinaire, d'un grand air de spiritualité et de rigorisme, cette abominable secte réussit à faire un nombre infini de sectateurs, ou de dupes. Le manichéisme fut condamné dès l'an 277, dans un concile de Mésopotamie.

Cette hérésie ne faisait pas encore grand bruit en Occident, où saint Eutychien occupait toujours dignement la chaire de saint Pierre. Il mourut à Rome, l'an 283, le 7 ou le 8 de Décembre. Caius fut élu le 17 du même mois, et siégea plus de douze ans.

Il y avait environ un an que l'armée d'Illyrie avait massacré l'empereur Probe. Pendant son règne qui fut de six ans, et pendant celui de son prédécesseur Tacite, il n'y eut point de persécution déclarée. L'église n'eut alors à souffrir que de la part de certains magistrats, qui s'autorisaient des anciens édits, pour satisfaire leur haine ou leur faux zèle. Ainsi arriva le martyre de Sabace, qui avait été traduit par-devant Héliodore, juge d'Antioche. Il confessa courageusement Jesus-

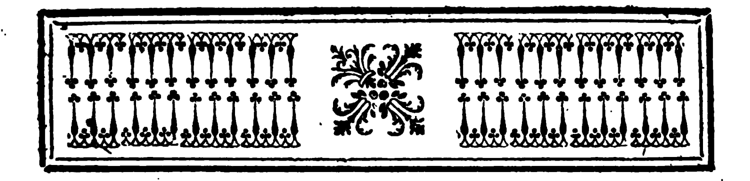
Christ : mais les tourmens lui faisant répandre beaucoup de larmes, le juge, avec une impiété cruelle, insulta à sa sensibilité. Oui, lui dit Sabace, je sens vivement la douleur; mais je l'endure volontiers pour mon Dieu. Puissent mes larmes vous faire comprendre à quel point je l'aime, et comment il doit être aimé!

A la place de Probe, les troupes élurent Carus, préfet du prétoire, qui créa césars ses fils Carin et Numérien. Il était de Narbonne, et ne régna que seize à dix-huit mois. Il périt d'un coup de foudre, comme il faisait la guerre aux Perses; et ses deux fils continuèrent de régner. Numérien fut assassiné quelques mois après, par l'ordre d'Aper, son beau-père, qui prétendait occuper le trône. Mais les troupes indignées de ce parricide, choisirent, le 17 Septembre 281, Dioclès, qui prit le nom de Dioclétien, et qui protesta sur le champ, l'épée nue en main, qu'il n'avait aucune part à la mort de son maître. C'est le féroce Aper, ajouta-t-il, qui a fait couler le sang de sa propre famille, et j'en serai le vengeur. Il lui passa dans le moment son épée au travers du corps. Ce trait de justice, qui fit honneur à Dioclétien, quoiqu'il marquât une ame sanguinaire, fut encore flétri par l'intérêt et la superstition. Un druide lui avait autrefois prédit, dans les Gaules, qu'il parviendrait à l'empire; mais qu'il ne se l'assurerait qu'en tuant le sanglier. Il compta remplir cet oracle en tuant Aper; parce que ce nom latin signifie sanglier. Ainsi s'annonçait l'auteur de la plus longue et de la plus terrible persécution de l'église de Jesus-Christ. Dans le second, Dioclétien s'intéressait si peu à la famille de Carus, qu'il n'eut rien de plus pressé que d'opprimer le fils de cet empereur, qui régnait toujours en Occident. Il n'hésita point à créer césar, Maximien-Hercule dont il était sûr, pour le lui opposer.

Carin se soutenait cependant; il gagna même une bataille contre Dioclétien. Mais en poursui-

vant sa victoire, il fut tué par un tribun, dont il avait enlevé la femme. Les deux armées se réunirent aussitôt, et reconnurent unanimement Dioclétien. Maître de tous ses mouvemens, qu'il savait parfaitement subordonner à la politique, il confirma chaque officier de Carin dans sa charge, et s'appliqua soigneusement à gagner tous les esprits pour en venir à ses fins.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE SIXIÈME.

Depuis le commencement du règne de Dioclétien en 284, jusqu'à la paix que Constantin donna à l'église en 313.

QUAND Dioclétien se vit tranquille possesseur du trône, il déclara auguste le césar Maximien-Hercule, qui n'était qu'un paysan parvenu, mais son ami dès l'enfance. Car il ne valait pas mieux lui-même pour la naissance, qu'il avait prise en Dalmatie d'une famille très-basse, et il avait été affranchi du sénateur Annulin. L'empire du monde fut néanmoins vingt ans entre les mains de ces soldats de fortune, qui demeurèrent en assez bonne intelligence. Ils semblaient faits l'un pour l'autre, cruels tous les deux; mais Maximien d'un caractère fougueux et emporté, suivant brutalement ses inclinations vicieuses, sans retenue comme sans éducation, d'une dureté et d'une grossièreté qui paraissaient jusques dans son visage, et son extérieur plus que négligé : Dioclétien, au contraire, vain, artificieux, jaloux de l'autorité, n'en cédant que ce qu'il ne pouvait retenir, et faisant beaucoup valoir le peu qu'il paraissait abandonner. Il avait même l'ambition de se faire aimer, et le

caractère de son collègue l'y fit réussir jusqu'à un certain point. C'était lui-même qui prenait les résolutions violentes ; mais il les faisait exécuter par Maximien, et trouvait le secret de contenter tout à la fois sa passion pour la gloire et son méchant naturel.

De pareils maîtres ne pouvaient aimer sincèrement des sujets chrétiens. Néanmoins ils les laissèrent d'abord tranquilles, par politique, à cause de leur grand nombre. Ils s'en servirent même par besoin et par intérêt ; car ils leur rendaient intérieurement justice, et les regardaient comme les citoyens les plus vertueux et du commerce le plus sûr. Il y en avait beaucoup au palais, dans les postes de confiance, et parmi les principaux officiers. Depuis long-temps les empereurs étaient persuadés que la garde et le service de leurs personnes ne pouvaient être remis en de meilleures mains. Ainsi agirent, durant leurs plus belles années, Dioclétien et Maximien ; et ils ne se déclarèrent formellement et généralement contre le christianisme, que sur la fin de leur règne. Mais on pouvait en user autrement, sans risquer de leur déplaire. Les gouverneurs suivaient impunément leurs humeurs ou leurs haines particulières, et faisaient valoir au besoin les anciens édits.

Lysias se signala en ce genre, dans son gouvernement de Cilicie. Son zèle impie le poussa jusqu'à interroger lui-même Claude, Astère et Néon, tous trois frères, et deux femmes, nommées Domnine et Théonille, que le magistrat municipal d'Egée avait fait arrêter tous ensemble, pour cause de religion. Claude fut présenté le premier, et demeura inébranlable. Le proconsul le fit pendre au chevalet, ordonna qu'on lui appliquât le feu sous les pieds, qu'on lui coupât des morceaux de chair aux talons, et qu'on les lui mît sous les yeux. Il n'est point de perte affligeante, dit-il en les voyant, pour ceux qui aiment Dieu ; ces maux apparens sont les arrhes des biens éternels. Lysias

commanda de le déchirer avec les ongles de fer, de frotter ses plaies avec des morceaux raboteux de pots cassés, de lui appliquer des torches ardentes. Tout fut inutile, et l'on reconduisit Claude en prison. Astère fut traité de la même manière, et marqua la même constance. Comme Néon était fort jeune, le proconsul en espéra davantage. Mais la force de la grâce n'en parut qu'avec plus d'éclat. Toutes les tortures ne servant enfin qu'à couvrir le tyran de confusion, on conduisit les trois frères hors de la ville pour y être crucifiés : après quoi on amena les deux chrétiennes, qu'on croyait fort épouvantées par ces spectacles, où on les avait tenu présentes.

Domnine confessa la première, et fut fouettée avec tant d'indignité et de rigueur, qu'elle expira sous les coups. Théonille ne témoigna que du mépris pour les efforts et le vain espoir du persécuteur, qui ne se possédant plus de colère, dit aux bourreaux : Souffletez-la, jetez-la par terre, liez-lui les pieds, ne vous lassez point de la tourmenter. Suivez-vous vos propres lois, dit Théonille, et vous est-il permis de traiter de la sorte une étrangère de condition libre? Lysias dit : Pendez-la par les cheveux, dépouillez-la depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'il n'y ait aucune partie de son corps sans blessure. N'as-tu pas honte, reprit-elle, de me mettre en cet état ; et ne penses-tu pas que tu outrages dans mon sexe ta mère et ton épouse? Lysias dit : Qu'on lui coupe les cheveux, afin qu'ils ne lui cachent plus le visage, et qu'elle essuie toute la honte, à quoi elle paraît si sensible. Qu'on lui applique des épines autour du corps, en forme de ceinture; qu'on l'étende à quatre pieux; qu'on la frappe de courroies, non-seulement sur le dos, mais sur toutes les parties du corps; qu'on lui mette des charbons ardens sous le ventre, et qu'elle meure ainsi. Peu après l'exécution de ces ordres barbares, le geolier et l'un des exécuteurs vinrent dire au proconsul : Sei-

gneur, elle a rendu l'esprit. Plus cruel que les bourreaux, et non encore satisfait; cousez, leur dit-il, son corps dans un sac, liez-le bien, et le jetez dans l'eau : ce qui fut exécuté sur le champ.

Le même tyran procura la palme du martyre à saint Côme et à saint Damien, deux frères nés en Arabie, et médecins de profession. Mais il paraît que la propagation de la foi leur tenait bien plus au cœur que la guérison des corps, et que leur art n'était pour eux qu'un moyen de procurer plus facilement le salut des ames. Leur désintéressement était si connu, qu'on les appelait communément *Anargyres*, c'est-à-dire, hommes sans argent. On leur fit endurer toutes sortes de supplices, et le Seigneur prodigua les miracles pour confondre le persécuteur. Ils se rendirent en un mot si célèbres, que l'église d'Occident a inséré le nom de ces martyrs orientaux dans le canon de la messe. Le septième concile général exalte beaucoup les merveilles que Dieu opérait sans cesse par leur intercession.

Tiburce, autre martyr fameux, fut amené au préfet Fabien, qui fit préparer un grand brasier avec de l'encens, et lui commanda, ou d'offrir l'encens, ou de marcher sur le brasier. Tiburce se munit du signe de la croix, et se promena les pieds nus sur les charbons ardens, sans ressentir la moindre douleur. Adorateur de Jupiter, cria-t-il ensuite à Fabien, osez seulement mettre la main dans l'eau bouillante, au nom du plus grand de vos dieux. Je sais, dit le préfet, que votre Christ est un maître habile en fait de magie. Taisez-vous, profane, répliqua Tiburce, et ne blasphémez pas ce que vous ignorez. Cette sainte hardiesse abrégea l'épreuve : on coupa aussitôt la tête au martyr. Plusieurs autres fidèles eurent les pieds percés de clous, puis furent massacrés à coups de lances.

Dans les Gaules, où Maximien, dès le commencement de son élévation, était passé contre la faction

des Bagaudes, c'est-à-dire, des paysans révoltés, on vit plusieurs milliers de martyrs. Il avait amené d'Orient la légion Thébaine, toute composée de chrétiens. Elle venait de passer le quartier d'hiver dans la province de Palestine, où Zambdas, évêque zélé de Jérusalem, avait profité du temps pour convertir une partie de ces guerriers, pour animer la vertu de ceux qui étaient déjà chrétiens, et pour confirmer solidement les uns et les autres dans la foi. Ainsi tous généralement respiraient la vertu, la force évangélique, et voyaient sans effroi les dangers de toute espèce. Bientôt ils eurent besoin de toutes ces dispositions. Depuis long-temps néanmoins on avait de grands égards pour les soldats chrétiens, très-multipliés dans les armées romaines, où par les principes mêmes du christianisme et le mépris qu'il donne de la mort, ils avaient acquis une réputation extraordinaire de valeur. Il était pour eux une formule particulière de serment ou d'engagement, qui contentait leurs maîtres sans blesser leur propre conscience. Mais le féroce Maximien n'était pas capable de ces ménagemens. Il voulut que toutes ses troupes indistinctement jurassent sur l'autel de ses dieux, qu'elles combattraient avec courage. L'armée se trouvait dans le canton des Alpes que l'on nomme aujourd'hui le Valais; et la légion chrétienne, qui ne voulait prendre aucune part à l'idolâtrie générale, se rangea un peu à quartier, au pied de la montagne appelée le Grand-Saint-Bernard.

Maximien commanda de la décimer : ce qui s'exécuta sans la moindre résistance; aucun de ces braves ne pensant à défendre sa vie contre son empereur devenu son bourreau. L'ordre de décimer vint pour la seconde fois : alors tous les soldats de la légion, voyant qu'on espérait les séduire par la crainte de ces exécutions réitérées, crièrent de toute part qu'ils étaient prêts à souffrir mille morts, plutôt que de rien faire contre la foi de Jesus-Christ; ce qui n'empêcha point qu'on ne les déci-

mât une troisième fois avec la même facilité que les deux premières. Ils s'exhortaient les uns les autres à marquer au roi des rois ce même courage qu'ils avaient si souvent signalé par de moindres motifs. Les principaux officiers de la troupe, Maurice, Exupère et Candide, leur donnaient l'exemple de la soumission comme de la constance dans la foi, et leur remettaient sous les yeux leurs camarades déjà couronnés de palmes immortelles; en sorte que Maximien ne pouvant surmonter ce divin courage, prit la résolution atroce de massacrer toute la légion.

Il la fit environner par toute l'armée, et tailler en pièces jusqu'au dernier homme. Ils étaient environ six mille. Tous mirent bas les armes, et se présentèrent pour être égorgés. La vallée en un moment fut remplie de corps morts, et l'on vit couler au milieu un fleuve de sang. La férocité avait passé, du cœur de Maximien, dans celui de tous les Romains idolâtres. L'humanité et le patriotisme en furent absolument bannis. Ils se livrèrent à la joie et à la débauche, au milieu de leurs frères expirans, comme s'ils eussent remporté une glorieuse victoire sur les ennemis de l'empire. Survint un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'avait pas été présent au massacre. Ils l'invitèrent à manger et à se réjouir avec eux. Victor était chrétien et ne témoigna que de l'horreur. A l'instant on se jeta sur lui, et on le joignit aux autres martyrs.

La fureur de Maximien, ainsi allumée, procura la même couronne à une infinité de héros chrétiens, dans les différentes provinces des Gaules. Saint Donatien et saint Rogatien, frères, et d'une naissance distinguée, souffrirent à Nantes en Bretagne. Donatien, le plus jeune, s'était converti le premier, et avait déjà reçu le baptême. Rogatien n'était encore que catéchumène. Ils furent également fermes l'un et l'autre, et subirent le même supplice. On les décapita, après qu'on leur eut fait endurer toutes les tortures du chevalet,

et que par un nouveau raffinement de cruauté on leur eut percé la tête de lances. Saint Caprais d'Agen se cacha d'abord, et craignait beaucoup. Une vierge, supérieure à son sexe, lui donna l'exemple du plus mâle courage. Il se remontra, et fut glorieusement couronné.

Près d'Agde, souffrirent Tibère, Modeste et la généreuse Florence; à Vienne, le tribun Ferréole, et à Brioude en Auvergne, Julien, l'un de ses soldats. A Arles, le greffier Denès, encore jeune et catéchumène, ne pouvant se résoudre à expédier un ordre donné contre les chrétiens, jeta ses registres aux pieds du juge, et s'enfuit. Il passa le Rhône à la nage; mais il fut pris à l'autre rive, et il eut la tête tranchée. Il est une quantité d'autres martyrs dont on n'a rien de sûr que le martyre même. Sainte Reine, vierge du diocèse d'Autun, est une des plus renommées. La dévotion extraordinaire des peuples, soutenue depuis tant de siècles, est la meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'éclat de son triomphe. Il s'est formé autour de son tombeau une bourgade qui porte son nom.

Mais ce fut dans la Gaule Belgique, où Maximien resta plus long-temps et trouva un ministre plus digne de lui, que nous trouvons aussi plus de martyrs. On dénonça à ce terrible président, si connu sous le nom de Rictio-Vare, une jeune vierge, appelée Macre, comme il était à Fîmes, petite ville située entre Reims et Soissons. Elle parla avec un courage qu'on eût admiré dans les hommes les plus généreux, et souffrit le double supplice du fer et du feu avec une fermeté inaltérable. Déjà elle était dépouillée pour être brûlée vive, lorsque le tyran, changeant d'avis, ordonna qu'on lui coupât les mamelles et qu'on la reconduisît en prison. Peu après, il la fit étendre sur des charbons ardens et des morceaux de pots cassés, où elle expira. Elle fut enterrée près du lieu où elle avait souffert, et les miracles qui s'y opérèrent pendant une longue

suite d'années, y firent bâtir une église sous le règne de Charlemagne.

Deux autres chrétiens distingués, Ruffin et Valère, pris dans les mêmes cantons, furent déchirés à coups de fouet, appliqués au chevalet, et incontinent après obligés de suivre à pied le cortége de l'impitoyable juge, pendant l'espace de plus de trois lieues, qu'ils ne cessèrent de rougir de leur sang. A ce terme, ils furent décapités, en leur qualité de citoyens romains. Les deux frères saint Crépin et saint Crépinien eurent aussi la tête tranchée. On les avait arrêtés à Soissons, où ils répandaient la semence évangélique avec un zèle également industrieux et infatigable. Ils étaient de Rome, d'une famille considérable; et quoique toute occupation pût être ennoblie par les vues qu'ils se proposaient, il y a peu d'apparence qu'ils fissent le métier de cordonnier. On enterra ces martyrs dans une grotte, d'où saint Eloi, évêque de Noyon, les tira dans la suite, pour leur ériger un magnifique tombeau. Saint Eloi fit aussi l'invention des reliques du martyr saint Piat, qui avait prêché la foi à Tournai. On retrouva de grands clous, que le tyran lui avait fait enfoncer en différentes parties du corps. Saint Priat n'était que prêtre, et il eut pour compagnon l'évêque saint Chryseul, aussi martyr.

Saint Quentin fut pris à Amiens, où il prêchait avec une liberté convenable à la haute naissance qu'il avait reçue de Zénon, illustre même entre les sénateurs romains. Il arriva d'abord à Amiens avec Lucien, qui passa dans la suite à Beauvais dont il fut l'apôtre. Varus, ou Rictio-Vare, comme il est plus ordinairement nommé dans les martyrologes, fit les plus grands efforts pour gagner Quentin, en considération de sa noblesse. Mais n'y ayant pu réussir, il le traita avec un ressentiment barbare. Il commença par lui faire disloquer les membres à toutes les jointures : il ordonna ensuite qu'on lui déchirât le corps avec des chaînes, au lieu de fouets, et qu'on versât dans les plaies de la poix et de

l'huile bouillante. Apprenant que la prison du confesseur s'était ouverte miraculeusement, et que ses gardes s'étaient convertis avec une multitude de spectateurs, il ne sut quelle invention mettre en œuvre pour arrêter par la terreur les progrès de l'évangile. Comme les tortures n'empêchaient nullement le confesseur de louer Dieu, il lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre ; puis le fit partir devant lui pour la capitale du Vermandois, ville alors peu ancienne, mais à laquelle saint Quentin devait donner, avec son nom, une splendeur bien plus honorable que l'ancienneté.

Avant d'y arriver, Rictio-Vare tenta encore de le séduire, fondant de nouvelles espérances sur l'épuisement où il le voyait réduit, tant par le voyage que par les tourmens. Mais le courage de Quentin n'en parut que plus ferme. Alors le président s'abandonnant à toute sa rage, contre la disposition des lois, après l'avoir fait percer transversalement de deux branches de fer depuis le cou jusqu'aux cuisses, après lui avoir enfoncé des alênes sous les ongles des pieds et des mains ; comme il respirait encore, on lui trancha la tête, qu'on jeta avec son corps dans la rivière de Somme. Dieu ne permit pas que de si précieuses reliques fussent à jamais perdues. On les retrouva sous le règne du jeune Constantin ; et la relation de cette invention merveilleuse fut écrite par un auteur qui en avait été témoin oculaire. Six semaines après la mort de saint Quentin, les saints Victoric et Fuscien, avec Gentien leur hôte, furent martyrisés dans le pays d'Amiens, au lieu nommé depuis *Saints*, à cause de ces saints martyrs. On y voit encore leur tombeau, sur lequel est bâti le monastère de saint Fuscien.

Durant la même persécution, saint Firmin, originaire de Pampelune au pays de Navarre, et de famille sénatoriale, souffrit le martyre dans la ville même d'Amiens, dont il est reconnu pour le premier évêque. Il était si révéré du peuple à cause

de ses miracles, que le président Valère, moins emporté que Varus, n'osa le faire tourmenter publiquement. On lui trancha la tête en prison. Le sénateur Faustin, qu'il avait converti, le fit inhumer. Il voulut même que son propre fils, qui devint aussi évêque d'Amiens, portât le même nom; et l'on appela celui-ci saint Firmin le confesseur.

Nous ne finirions point, si nous voulions parler de tous les martyrs que Maximien fit dans les Gaules, par lui ou par ses lieutenans. La seule ville de Marseille, le théâtre principal de la superstition romaine dans ces contrées, en fournit un trop grand nombre pour les bornes que nous nous sommes prescrites. Mais nous ne pouvons nous dispenser de parler avec quelque distinction de l'illustre saint Victor. C'était un homme de guerre, renommé pour sa noblesse et sa valeur, et qui n'estimait ces avantages humains qu'autant qu'ils lui donnaient lieu de protéger le christianisme. A la nouvelle de la persécution, il visita tout ce qu'il put de fidèles, pour leur inspirer le mépris d'une vie passagère, plus encore par ses exemples que par ses vives exhortations. Il fut arrêté par les préfets, qui ne pouvant soutenir la force divine de son éloquence, prétextèrent volontiers son rang pour le renvoyer à l'empereur. Maximien jugeant qu'un guerrier illustre serait beaucoup plus sensible à l'ignominie qu'à la douleur, donna ordre de le traîner par toute la ville, avec liberté à un chacun de l'insulter et de le maltraiter. La populace en effet le mit tout en sang. Alors ses juges employèrent tout l'art d'une sagesse infernale, afin de l'ébranler; et comme ils blasphémaient le Dieu des chrétiens, né, disaient-ils, dans une affreuse indigence, et mort sur un gibet; Victor se mit à leur reprocher la vie bien autrement honteuse des plus grands de leurs dieux, les brigandages et les adultères de Jupiter, l'inceste de sa sœur devenue son épouse, la férocité de Mars, toutes les impudicités de Vénus. Etes-vous plus raisonnable,

ajouta-t-il, d'adorer les fièvres, que vous érigez en déesses, de faire encore une divinité de l'effroi et même de la fureur? Je rougirais de parler de votre Priape, de vos dieux des cloaques et des ordures de tout genre, comme d'une foule de monstres à qui vous dressez des autels. O combien la pauvreté de Jesus-Christ n'est-elle pas plus glorieuse que le faste impur de pareilles divinités! Quand il a voulu, il a nourri cinq mille hommes avec cinq pains. Que sa faiblesse a de force, puisqu'elle a guéri toutes les infirmités du corps et de l'ame dans ses disciples, et souvent dans ses ennemis! Qu'il est glorieux le trépas de celui qui rend la vie aux morts, et qui se l'est rendue à lui-même! Enfin quoi de plus saint, que la vie de cet Homme-Dieu que vous blasphémez! Quoi de plus raisonnable et de plus pur que ses enseignemens, de plus avantageux que ses promesses, de plus terrible que ses menaces!

Les juges n'opposèrent à ces raisons, que la force et le pouvoir. Choisissez, lui dirent-ils, de sacrifier aux dieux, ou d'y être sacrifié vous-même. Puisque vous me déférez ce choix, reprit Victor, je vais confirmer par les œuvres ce que vous venez d'entendre. J'abhorre vos dieux; j'adore Jesus-Christ, voilà mon choix: remplissez maintenant votre ministère. On attacha l'intrépide confesseur sur le chevalet, et on l'y tourmenta long-temps, sans qu'il détournât ses yeux du ciel, dont il invoquait le secours. Le Sauveur lui apparut avec sa croix, et lui dit: Prenez courage, Victor; c'est moi qui souffre dans mes saints: je suis votre soutien, et je serai votre récompense. Un torrent de joie inonda l'ame du saint athlète. Il sembla perdre tout le sentiment de la douleur. Les bourreaux se fatiguèrent inutilement à le tourmenter, et on le reconduisit en prison. Pendant la nuit, son cachot fut éclairé d'une lumière éblouissante.

Trois soldats qui le gardaient se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent le baptême. Maximien,

qui en fut aussitôt averti, ordonna d'appliquer Victor à de nouvelles tortures, et de faire mourir les soldats, s'ils persévéraient. Tous trois confessèrent avec constance; et on leur trancha la tête. L'empereur voulut entendre lui-même Victor, et fit dresser un autel. Il le pressa d'offrir de l'encens, en l'assurant de toute sa faveur s'il obéissait. Victor s'étant approché comme pour sacrifier, renversa d'un coup de pied l'autel et tous les préparatifs: saillies blâmables, sans doute, dans les règles ordinaires; puisqu'on ne doit pas oublier le respect dû aux puissances, quand même la loi du souverain maître oblige de leur résister. Mais outre que les impulsions de l'esprit de Dieu ne sont pas toujours asservies aux lois communes, nous ignorons beaucoup de circonstances propres à justifier ce qui semble irrégulier dans la conduite de plusieurs martyrs. Souvent on voulait artificieusement les surprendre, ou persuader au public, sur une apparence équivoque, qu'ils avaient trahi leur foi; et il ne leur restait, pour toute ressource contre le scandale, que ces démarches ou ces réponses pleines d'une hardiesse qu'on qualifierait hors de là d'arrogance et d'emportement.

Maximien fit couper le pied de Victor, et commanda que tout son corps fût broyé sous la meule d'un moulin à bras. La machine se rompit; et le saint respirant encore, on lui coupa la tête. A l'instant, une voix céleste fit entendre ces mots: Vous avez vaincu, Victor, vous avez vaincu. L'empereur fit jeter le corps à la mer avec ceux de ses compagnons; mais les flots les repoussèrent au rivage, et les fidèles les ensevelirent dans une grotte, où il s'opéra une infinité de miracles. L'abbé Cassien bâtit dans la suite à Marseille, en l'honneur de saint Victor, un monastère fameux, dont celui qui porte à Paris le même nom a dépendu, et qu'on a sécularisé de nos jours.

La persécution s'étendit aux provinces les plus éloignées que gouvernât Maximien. Un jeune curé

tien de Numidie eut la tête tranchée, sous prétexte qu'il refusait le service militaire. Il se nommait Maximilien; il était âgé de vingt-un ans, grand, bien fait, et le proconsul Dion voulait absolument qu'on l'enrôlât. Chez les Romains, tous les jeunes gens devaient servir un certain nombre d'années; et Maximilien ne s'en défendait qu'à cause du danger, très-grand alors dans les troupes, de contrevenir à la sainteté de notre religion. Il s'y pratiquait mille observances auxquelles l'on ne pouvait se conformer sans idolâtrie. Maximilien fut inflexible, et ne témoigna que de l'empressement pour la mort, à quoi il fut d'abord condamné. Il dit à son père qui se trouvait présent : Donnez à l'exécuteur l'habit neuf qne vous m'aviez préparé. Le père n'eut pas les sentimens moins élevés que son fils. Loin de le pleurer, il s'en retourna en remerciant Dieu du sort de cet enfant, et il eut le même bonheur que lui quelque temps après.

En Espagne, Marcel, centurion dans la légion de Trajan, quitta le service avec éclat, le jour de la naissance de l'empereur. On voit ici clairement ce qui obligeait les fidèles à renoncer aux armes. S'il faut que les gens de guerre sacrifient aux dieux et aux empereurs, dit Marcel, je quitte le sarment et le baudrier. Le bois de vigne était le bâton de commandement des centurions ou capitaines, le seul dont ils pussent frapper leurs soldats. Marcel fut renvoyé par-devant le gouverneur de Mauritanie, lieutenant du préfet du prétoire, qui le condamna à perdre la tête. Le greffier, qui se nommait Cassien, touché tout à coup de la grâce, comme il écrivait la sentence, jeta tout par terre, en marquant le changement qui s'opérait en lui. Il fut condamné à la mort, ainsi que Marcel, mais exécuté seulement un mois après. Dans la Norique, près du confluent de la rivière d'Ens avec le Danube, il y eut jusqu'à quarante soldats martyrisés tous ensemble de la façon la plus bar-

suite d'années, y firent bâtir une église sous le règne de Charlemagne.

Deux autres chrétiens distingués, Ruffin et Valère, pris dans les mêmes cantons, furent déchirés à coups de fouet, appliqués au chevalet, et incontinent après obligés de suivre à pied le cortége de l'impitoyable juge, pendant l'espace de plus de trois lieues, qu'ils ne cessèrent de rougir de leur sang. A ce terme, ils furent décapités, en leur qualité de citoyens romains. Les deux frères saint Crépin et saint Crépinien eurent aussi la tête tranchée. On les avait arrêtés à Soissons, où ils répandaient la semence évangélique avec un zèle également industrieux et infatigable. Ils étaient de Rome, d'une famille considérable ; et quoique toute occupation pût être ennoblie par les vues qu'ils se proposaient, il y a peu d'apparence qu'ils fissent le métier de cordonnier. On enterra ces martyrs dans une grotte, d'où saint Eloi, évêque de Noyon, les tira dans la suite, pour leur ériger un magnifique tombeau. Saint Eloi fit aussi l'invention des reliques du martyr saint Piat, qui avait prêché la foi à Tournai. On retrouva de grands clous, que le tyran lui avait fait enfoncer en différentes parties du corps. Saint Priat n'était que prêtre, et il eut pour compagnon l'évêque saint Chryseul, aussi martyr.

Saint Quentin fut pris à Amiens, où il prêchait avec une liberté convenable à la haute naissance qu'il avait reçue de Zénon, illustre même entre les sénateurs romains. Il arriva d'abord à Amiens avec Lucien, qui passa dans la suite à Beauvais dont il fut l'apôtre. Varus, ou Rictio-Vare, comme il est plus ordinairement nommé dans les martyrologes, fit les plus grands efforts pour gagner Quentin, en considération de sa noblesse. Mais n'y ayant pu réussir, il le traita avec un ressentiment barbare. Il commença par lui faire disloquer les membres à toutes les jointures : il ordonna ensuite qu'on lui déchirât le corps avec des chaînes, au lieu de fouets, et qu'on versât dans les plaies de la poix et de

l'huile bouillante. Apprenant que la prison du confesseur s'était ouverte miraculeusement, et que ses gardes s'étaient convertis avec une multitude de spectateurs, il ne sut quelle invention mettre en œuvre pour arrêter par la terreur les progrès de l'évangile. Comme les tortures n'empêchaient nullement le confesseur de louer Dieu, il lui fit remplir la bouche de chaux et de vinaigre; puis le fit partir devant lui pour la capitale du Vermandois, ville alors peu ancienne, mais à laquelle saint Quentin devait donner, avec son nom, une splendeur bien plus honorable que l'ancienneté.

Avant d'y arriver, Rictio-Vare tenta encore de le séduire, fondant de nouvelles espérances sur l'épuisement où il le voyait réduit, tant par le voyage que par les tourmens. Mais le courage de Quentin n'en parut que plus ferme. Alors le président s'abandonnant à toute sa rage, contre la disposition des lois, après l'avoir fait percer transversalement de deux branches de fer depuis le cou jusqu'aux cuisses, après lui avoir enfoncé des alênes sous les ongles des pieds et des mains; comme il respirait encore, on lui trancha la tête, qu'on jeta avec son corps dans la rivière de Somme. Dieu ne permit pas que de si précieuses reliques fussent à jamais perdues. On les retrouva sous le règne du jeune Constantin; et la relation de cette invention merveilleuse fut écrite par un auteur qui en avait été témoin oculaire. Six semaines après la mort de saint Quentin, les saints Victoric et Fuscien, avec Gentien leur hôte, furent martyrisés dans le pays d'Amiens, au lieu nommé depuis *Saints*, à cause de ces saints martyrs. On y voit encore leur tombeau, sur lequel est bâti le monastère de saint Fuscien.

Durant la même persécution, saint Firmin, originaire de Pampelune au pays de Navarre, et de famille sénatoriale, souffrit le martyre dans la ville même d'Amiens, dont il est reconnu pour le premier évêque. Il était si révéré du peuple à cause

bare. Florien, un de leurs compagnons d'armes, voulut encore l'être de leur foi et de leur martyre. Le préfet le fit assommer sous le bâton, puis jeter dans la rivière.

Jusqu'ici néanmoins il n'y avait point d'édit général contre les fidèles. La politique de Dioclétien au contraire allait jusqu'à les honorer de sa confiance, et ils occupaient auprès de sa personne quantité de charges et d'emplois importans. Ils avaient la garde des ornemens impériaux, des pierreries et du trésor. En un mot, ils étaient en assez grand nombre au palais, pour y faire l'objet de la sollicitude pastorale des premiers prélats. C'est ce qu'on apprend par une épître de Théonas, évêque d'Alexandrie, adressée au chambellan Lucien, pour exhorter tous ces officiers en général à tellement s'acquitter de leurs offices, que le nom de Jesus-Christ soit glorifié jusques dans les plus petites choses.

Puisque l'empereur, porte cette sage épître, vous confie sa personne, dans la confiance que vous lui serez plus fidèles que ceux qui n'ont pas la même idée de l'Etre suprême, ménagez cet avantage pour l'honneur et le progrès de la foi. Rendez-vous agréable au prince; et quand il sera fatigué des affaires ou des solliciteurs importuns, qu'il retrouve auprès de vous la douceur et l'aménité, un front serein, un cœur ouvert, en un mot, la joie et le repos. Soyez propres sans affectation, et de bonne humeur sans indécence. Théonas donne ensuite des instructions relatives au bibliothécaire de la cour, aussi chrétien. Qu'il témoigne, dit-il, devant le prince, faire l'estime convenable des poëtes, des historiens et des philosophes; qu'il l'engage à lire les livres où il peut apprendre ses devoirs; qu'il lui raconte avec quel soin le roi Ptolomée-Philadelphe a fait traduire l'écriture sainte; qu'il relève, autant qu'il pourra, l'évangile et les écrits des apôtres, pour en venir insensiblement à parler de Jesus-Christ. Si quelques démar-

ches des premiers fidèles, ou quelques-uns de leurs discours assez mal rendus peut-être, les font soupçonner d'imprudence et d'indiscrétion, les avis judicieux de Théonas ne doivent-ils pas dissiper ces ombrages ? De tout temps la sagesse évangélique l'a disputé avec avantage à la cupidité et à l'ambition, pour ce qui regarde les ménagemens dus aux puissances, en tout ce qui ne nuit point au devoir.

Dioclétien connut assez le christianisme, pour distinguer les vrais fidèles des hérétiques. Il publia le premier contre les manichéens un édit sévère, qui condamnait au feu leur personne avec leur écrits : dispositions suivies depuis par quelques empereurs chrétiens, à qui elles parurent nécessaires pour la conservation des mœurs et du bon ordre dans leurs états. On ne laisse pas d'entrevoir, dans l'édit de Dioclétien, de vagues préjugés contre la religion chrétienne en général, fondés dans l'esprit de cet empereur, comme parmi le peuple, sur sa nouveauté et son opposition aux religions reçues dans l'empire. Mais il abhorrait les sectateurs de Manès, comme des monstres produits par une terre ennemie de Rome, où ils tendaient à introduire les lois et les coutumes infames des Perses. L'empereur Dioclétien en était là avec les chrétiens, quand l'un de ses collègues contraignit sa politique à ne plus garder de mesures.

Outre les deux empereurs Dioclétien et Maximien, les besoins de l'empire assailli de tous côtés par les barbares, firent créer deux césars, l'an 292 ; savoir, Constance-Chlore et Maximien-Galère. Hercule-Maximien avait obtenu le titre d'empereur, dès l'an 286. Constance-Chlore, le mieux né et le meilleur de tous ces princes, illustré par ses talens militaires sous les règnes précédens, et doué d'un excellent naturel, eut dans son partage, avec titre d'empereur, les Gaules et les îles Britanniques. Maximien-Galère fut préposé, avec le même titre, au gouvernement de l'Illyrie, de la Grèce et de la Basse-Pannonie. Celui-

ci était fils d'un paysan du pays des Daces, et tenait moins des mœurs romaines que de sa barbare origine. Il était d'une taille et d'une figure à faire peur. Son air, sa démarche, le son de sa voix, tout annonçait en lui la brutalité, la rudesse, l'inhumanité. Mais il était brave et fort heureux, et par-là s'était poussé jusqu'aux premiers grades. Le sang ne lui coûtait rien, ou, pour mieux dire, il en faisait ses délices. On rapporte de lui, qu'au lieu de se plaire à élever des chiens, il avait toujours avec lui des grands ours; qu'il prenait plaisir à voir dévorer des proscrits, principalement pendant son souper. Tel fut l'auteur de la dixième et dernière persécution générale, qui dura dix ans.

Il ne faut point chercher d'autre cause de sa haine contre les chrétiens, que sa méchanceté naturelle; mais sa mère la mit en action. Toute cette race agreste et barbare n'avait aucune sorte de ménagement. C'était leur manquer, que de n'user pas d'une servile complaisance pour leurs vices, et de ne les pas imiter. La mère de Galère, d'une superstition qui lui tenait lieu de vertu, faisait chaque jour des sacrifices et des festins de viandes immolées. Les chrétiens, en trop grand nombre pour être inconnus, n'y prenaient aucune part. Ce fut un crime impardonnable auprès de cette femme, aussi emportée qu'impérieuse. Elle fit résoudre leur perte entière à son fils. Le vieil auguste avait peine à s'engager dans ces embarras. Mais Galère s'était rendu redoutable; il s'ennuyait, après dix à onze ans, de n'être que césar. Depuis peu, il avait gagné contre les Perses une grande bataille, qui le rendit encore plus hardi. On n'osa lui refuser le plaisir d'inonder l'univers du sang innocent, et de dépeupler l'empire. Le rusé Dioclétien voulut pourtant que l'on tînt conseil. Car il ne manquait jamais de consulter, quand il s'agissait d'ordonner le mal, afin d'en rejeter le blâme sur les autres : au lieu qu'il ne consultait personne quand il voulait faire quelque bien. Le

conseil

conseil n'eût pas contredit Galère impunément : sa résolution fut de persécuter ; et le jour marqué pour commencer l'exécution fut la fête des Terminales, dernier jour de l'année romaine, qui répondait au 23 Février de notre année 303, et dont on voulait faire aussi le terme de la durée du christianisme : car on ne se proposa rien de moins que de l'anéantir.

La cour était à Nicomédie. Dès la pointe du jour, le préfet du prétoire, avec les principaux officiers de l'armée, se rendit, comme pour un exploit héroïque, à la porte de l'église. Elle se trouvait bâtie dans un endroit élevé, à la vue du palais ; et les deux tyrans se tinrent aux fenêtres pour ce doux spectacle. On enfonça les portes, et l'on chercha par-tout la figure du Dieu des chrétiens ; on brûla les écritures ; on abandonna au pillage les vases sacrés. Galère voulait qu'on mît le feu à l'édifice ; mais Dioclétien craignant un incendie général, ordonna la démolition.

Le lendemain on publia un édit, par lequel toutes les églises devaient être rasées, les saints livres brûlés, les chrétiens privés de toute dignité, de tout privilége, de tout honneur, exposés à toutes sortes de mauvais traitemens, sans pouvoir se plaindre, ni même répéter ce qu'ils perdraient par le vol et le pillage. Toutefois on ne les condamna point encore à la mort. Suivit un second édit, qui enjoignait d'arrêter en tout lieu les évêques, et de les contraindre en toute manière à sacrifier.

Galère n'était pas encore satisfait. Il fit mettre secrètement le feu au palais de Nicomédie, et en accusa les chrétiens, feignant d'avoir peur, et sortant avec une précipitation affectée, à la vue de Dioclétien. Le défiant et peureux vieillard fut pris à ce piége. Il s'emporta de fureur, et voulut qu'on mît tous ses gens à la question. Il ne découvrit rien. On n'y mit point ceux de Galère,

seuls coupables ou complices. L'impératrice Prisque, femme de Dioclétien, et sa fille Valérie, mariée à Galère, furent pressées de sacrifier, parce qu'on les savait chrétiennes. Elles eurent la lâcheté de le faire. Tous les officiers du palais qui résistèrent généreusement, comme Dorothée, grand chambellan, qui avait succédé à Lucien, Gorgone, Indus, Mardone, les vierges Domne et Théophile, furent étranglés, ou périrent par divers tourmens. Pierre, que le vieil empereur aimait particulièrement, fut amené par-devant lui; et comme il se refusa constamment à tout acte d'idolâtrie, on l'éleva tout nu en l'air, et on lui déchira tellement le corps à coups de fouet, qu'on lui voyait tous les os. On mit du sel et du vinaigre dans ses plaies, on apporta un gril et du feu, et on le fit rôtir comme une viande qu'on veut manger. Il expira, en priant pour ses persécuteurs. Pour les prêtres et les diacres, on les saisissait sans nulle formalité, et sur leur confession on les faisait périr par toutes sortes de supplices. Anthime, évêque de Nicomédie, fut décapité.

La vexation s'étendit aux différens ordres du peuple. Les juges sanguinaires se répandant partout, firent les plus diligentes perquisitions, et les prisons regorgèrent de personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent égorgés; un plus grand nombre encore fut brûlé, non seul à seul, on n'y eût pas suffi; mais en tas et par troupes. D'autres liés en grande quantité et comme en faisceaux, furent entassés dans des barques, avec des pierres au cou, et jetés à la mer. En un mot, la multitude des proscrits fut innombrable. Il y en eut, d'une seule fois, plus de mille dans la seule ville de Nicomédie. Toutes les habitations et les provinces voisines, la Grèce, la Thrace, l'Asie-Mineure dans toute son étendue, la Syrie même et l'Egypte, tout l'Orient fut inondé de sang avec la même profusion.

On envoya les édits en Occident, où Maximien

qui les avait prévenus redoubla de rigueur. Il n'y eut d'épargné que les régions immédiatement soumises à Constance ; encore ce prince humain et bienfaisant usa-t-il quelque temps de dissimulation. Il déclara publiquement que tous les chrétiens de son palais eussent à sacrifier, s'ils voulaient conserver leurs charges et ses bonnes grâces. Il s'en trouva qui préférèrent leur fortune à leur intérêt éternel. Mais ils furent étrangement confus, quand leur maître témoigna un souverain mépris à ces apostats, les éloigna pour toujours de sa personne, n'espérant pas, disait-il, qu'ils lui fussent plus fidèles qu'à leur Dieu. Pour ceux qui s'élevèrent au-dessus des vues temporelles, il leur remit la garde de sa personne et de ses états, et les honora plus que jamais de sa bienveillance.

A l'exception de l'apanage de ce bon prince, les serviteurs de Jesus-Christ, dans tout le reste de l'empire, se trouvèrent en butte à la fureur des trois tyrans, ou de trois bêtes féroces, qui se faisaient un jeu et une étude de déchirer l'église. C'était un plan formé de l'anéantir. L'enfer désespéré des conquêtes qu'elle faisait journellement, animait sans cesse les puissances du siècle qu'il avait d'abord suscitées contr'elle. Le ciel même, pour s'assurer toute la gloire de l'établissement et de la conservation de cette église, et avant de lui donner la paix avec un empereur zélé pour la maintenir ; le ciel permit que cette épreuve, comme la dernière, fût aussi la plus terrible. C'est de ces réflexions générales, plutôt que des récits particuliers, qu'il faut partir, pour se former une idée juste des horreurs de la dixième persécution. Il serait infini, peut-être ennuyeux d'entrer dans le détail, sinon pour un petit nombre de faits choisis parmi les plus frappans. Qu'on juge des excès de la persécution en général, par le plan et les mesures que prirent les persécuteurs. Près des fontaines, sur les marchés, dans chaque rue, on plaçait de petites idoles, et l'on préposait d'ar-

dens zélateurs pour faire offrir de l'encens à ces simulacres ; en sorte que qui que ce fût ne pouvait ni vendre, ni acheter en public, pas même puiser de l'eau, sans exercer quelque genre d'idolâtrie.

D'un autre côté, le zèle et la foi paraissaient encore plus grands que la fureur idolâtre. Le Sauveur prodiguait ses grâces : un courage divin animait les fidèles. On ambitionnait la palme du martyre, dit Sulpice-Sévère, plus qu'on ne recherche aujourd'hui la mitre et les prélatures. Il fallait que la sagesse des pasteurs modérât cet empressement ; et ils étaient beaucoup moins occupés à aiguillonner les lâches, qu'à réprimer les téméraires. On eût dit que toute l'église militante voulût le même jour entrer en triomphe dans le ciel. Les gens engagés dans les embarras du siècle, le disputaient en ferveur aux clercs et aux évêques.

Saint Sébastien, natif de Narbonne, avait un commandement de distinction dans les troupes d'Italie. On croit qu'il était capitaine des gardes de l'empereur. Mais son élévation et son crédit ne lui servaient qu'à protéger les adorateurs du vrai Dieu, ou à lui en former de nouveaux jusques dans les premières conditions ; en sorte que ce pieux militaire avait reçu du pape le titre de défenseur de l'église. Il convertit quantité de Romains du premier rang ; entr'autres, Chromace, préfet, c'est-à-dire gouverneur de Rome. Une foi si vive et si active ne put se cacher long-temps. Sébastien fut dénoncé au préfet du prétoire, et à cause de son rang et de sa réputation, renvoyé à Dioclétien même. Cet empereur était venu à Rome pour y conférer avec Maximien sur les affaires générales de l'empire. Il regarda la religion de Sébastien, et la lui reprocha comme une ingratitude atroce : il ne lui laissa que le choix, ou de sacrifier, ou d'expirer dans les supplices. Le fervent officier répondit, qu'il ne cessait de former des vœux pour la prospérité de son bienfaiteur et

pour le salut de l'empire ; mais qu'il les adressait au Dieu tout-puissant, plutôt qu'à de sourdes idoles. L'empereur ordonna aux archers de Mauritanie, dignes de ces sortes d'expéditions, de le faire mourir à coups de flèches ; et bientôt en effet il fut laissé pour mort sur la place. Mais une veuve chrétienne étant venue dans le dessein de l'enterrer, trouva qu'il respirait encore, l'emporta chez elle, et en prit tant de soin, qu'elle le guérit. Ses amis voulaient qu'il se cachât. Mais il se sentit extraordinairement inspiré à tenter encore de faire revenir l'empereur de sa fureur inconsidérée contre le christianisme. La conjoncture était assez singulière pour espérer un grand effet. Le martyr qu'on croyait mort, se présenta sur le passage de Dioclétien, et le conjura de rendre plus de justice à des gens pleins de charité, pour ceux même qui se faisaient un jeu de leurs tourmens. A la vue d'un homme revenu, pour ainsi dire, de l'autre monde, l'empereur parut d'abord extrêmement ému ; mais il reprit aussitôt ses premiers sentimens, et le fit assommer à coups de bâtons.

Quoique l'imagination des peintres fasse communément un jeune homme de saint Sébastien, il y a plus d'apparence, suivant les monumens antiques, qu'il mourut dans un âge avancé. Depuis le septième siècle, où Rome fut délivrée d'une peste affreuse par son intercession, on recourt avec confiance à cet illustre martyr, dans les maladies contagieuses.

Le sacrifice de la vierge Agnès ne fut pas moins célèbre. La faiblesse de son âge ajoute encore plus à l'honneur de son triomphe, que celle de son sexe. Elle n'avait que treize ans ; et avant de paraître propre au combat, comme dit saint Ambroise dont elle fait l'admiration ainsi que de tous les anciens docteurs, elle était mûre pour le triomphe. A tous les avantages de la fortune et de la naissance, elle joignait une beauté, dont

tout Rome vantait l'éclat. Elle seule paraissait l'ignorer, et se montrait uniquement attentive à plaire au divin époux, à qui elle avait consacré sa virginité presque avant d'en connaître le prix. Elle ne témoigna que de l'insensibilité au fils du préfet de Rome, qui la rechercha long-temps en mariage, et qui convertit enfin sa passion en une mortelle vengeance. Mais les supplices firent aussi peu d'impression sur cette fille angélique, que les artifices de la séduction. Alors on lui fit subir la peine la plus horrible qu'il pût y avoir pour sa vertu, en l'exposant nue dans un lieu public. A l'instant elle fut comme voilée et cachée toute entière par ses cheveux, et par un autre miracle plus extraordinaire encore, la pureté se communiquant de son cœur à celui de ses ravisseurs, ils se sentirent pénétrés d'une salutaire confusion ; en sorte que la généreuse vierge n'eut plus rien à redouter que la mort. Mais la multitude parut beaucoup plus sensible qu'elle à ce péril. Tous les spectateurs fondaient en larmes. Le bourreau même était attendri ; tandis que la jeune héroïne, loin de donner le moindre signe de regret ou d'effroi, attendait impatiemment le coup de la mort, qu'elle reçut avec des transports de joie et de reconnaissance. Dans la même persécution, sainte Luce ou Lucie, aussi vierge et martyre, illustra son nom de la même manière, à Syracuse en Sicile, d'où la célébrité s'en est répandue par toute l'église.

On ne finirait point, en se restreignant même aux traits héroïques. Le diacre S. Vincent souffrit seul, à Saragosse sa patrie, ce qui aurait épuisé les forces et le courage d'une infinité de personnes. Il fallut des miracles multipliés pour le faire survivre à la multiplicité des tourmens mortels qu'il endura avant de recevoir le coup de la mort. Étendu sur le chevalet, au point de se voir disloquer et presque arracher entièrement les membres, on lui déchira encore les chairs avec les peignes de fer, jusqu'à ce qu'on lui vît les os et les

entrailles. Sa patience inaltérable et la sérénité de son visage mirent le juge en fureur, Dacien, c'était le nom de ce tyran, s'en prit aux bourreaux, et les fit frapper eux-mêmes, afin qu'ils redoublassent de violence. Ils se mirent hors d'haleine, les bras leur tombèrent de lassitude, ils recommencèrent à plusieurs reprises, et toujours avec de plus grands efforts. Enfin le tyran fut obligé de s'avouer vaincu. Cependant après peu d'intervalle on revint à la charge. On étendit le saint sur un lit de fer, dont chaque barreau, travaillé en forme de scie, et tout hérissé de pointes aiguës, fut encore rougi au feu. On lui brûla en même temps le côté du corps qui ne touchait point à ce lit douloureux, en lui appliquant des lames ardentes sur la poitrine et sur les cuisses. On jeta des poignées de sel dans le feu, afin qu'en pétillant sur le brasier, il pénétrât par les plaies jusques dans l'intérieur des chairs.

De là l'impitoyable Dacien le fit transporter dans un cachot, semé de têts aigus, où on le traîna rudement, pour renouveler la douleur de toutes ses blessures à la fois. Mais tout à coup une lumière céleste éclata, les concerts des anges se firent entendre, et les gardes ne pouvant tenir contre tant de merveilles, se convertirent. Dacien déconcerté ne savait plus quel parti prendre. Devenu contraire à lui-même, il changea le lit embrasé du martyr en un lit voluptueux et parsemé de roses, où il le fit mettre; et parut lui envier la gloire d'expirer dans les tourmens. Alors le généreux athlète, que les ongles de fer et les brasiers ardens n'avaient point lassé, demanda au Seigneur la couronne qu'il lui avait promise, et rendit doucement l'esprit.

On conçoit que le tyran, capable d'une pareille cruauté, ne se borna point à une seule exécution. Dacien fit une multitude innombrable de martyrs de tout état, de tout âge et de tout sexe. On fait particulièrement mention de dix-huit, aussi de

Saragosse, dont les reliques furent conservées dans un même sépulcre. Les autres provinces d'Espagne ne furent pas mises à de moindres épreuves; et par-tout cette nation généreuse ennoblit par le plus sublime motif la fidélité et la constance qui lui sont naturelles.

Les chrétiens d'Afrique, d'Illyrie, de Pannonie, des contrées germaniques et des climats les plus barbares, signalèrent comme à l'envi la ferveur de leur foi. A Auguste dans la Rhétie, aujourd'hui Ausbourg, sainte Afre donna un spectacle aussi frappant qu'inattendu. Cette femme, jusque-là très-débauchée et même publique; rentra inopinément en elle-même, et remporta la palme du martyre, après toutes les épreuves les plus terribles et les plus séduisantes.

La grâce triompha jusques dans les personnes de théâtre. On faisait des réjouissances à Rome, où Dioclétien s'était rendu pour se repaître des honneurs du triomphe, après quelques avantages remportés sur les Perses. Le comédien Genès crut ne pouvoir mieux divertir la cour impie, qu'en contrefaisant par dérision les cérémonies du baptême. Il parut couché sur la scène, comme s'il eût été malade, et demanda à être baptisé pour mourir tranquille. On fit paraître deux autres comédiens, travestis l'un en prêtre et l'autre en exorciste. Ils s'approchèrent du lit, et dirent à Genès : Mon enfant, pourquoi nous faites-vous venir ? A l'instant le cœur de Genès fut changé, et il répondit très-sérieusement : Parce que je veux recevoir la grâce de Jesus-Christ, et par la sainte régénération obtenir la délivrance de mes péchés. On crut qu'il n'en jouait que mieux son rôle : on accomplit les cérémonies du sacrement, et quand on lui eut mis les habits blancs, des soldats le prirent, en continuant la farce, et le présentèrent à l'empereur pour être interrogé comme les martyrs. Genès profitant de la facilité naturelle qu'il avait pour la parole, d'un air et d'un ton inspirés, il fit ce discours, du lieu élevé où il était :

Ecoutez, empereur et courtisans, sénateurs, plébéïens, tous les ordres de la superbe Rome, écoutez-moi : Ci-devant lorsque j'entendais seulement proférer le nom de Christ, j'en frissonnais d'horreur, et j'outrageais autant qu'il était en moi ceux qui professaient cette croyance. J'ai pris en haine plusieurs même de mes proches et de mes alliés, à cause du nom chrétien; et j'ai détesté cette religion, au point de m'instruire exactement de ses mystères, comme vous l'avez pu voir, afin d'en faire le jeu public. Mais au moment que l'eau du baptême a touché ma chair, mon cœur s'est changé; et à l'interrogation qu'on m'a faite, j'ai répondu sincèrement que je croyais. Je voyais une main s'étendre du haut des cieux, et des anges étincelans de lumière planer au-dessus de moi. Ils ont lu dans un livre terrible tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance, les ont effacés aussitôt après, puis m'ont remontré le livre plus blanc que la neige. Vous donc maintenant, grand empereur, et vous spectateurs de toute condition, que nos jeux sacriléges ont fait rire de ces divins mystères, croyez avec moi qui suis plus coupable que vous, que Jesus-Christ est le Seigneur digne de nos adorations, et tâchez d'en obtenir aussi miséricorde.

L'empereur Dioclétien, également irrité et surpris, fit d'abord frapper Genès à coups de bâton, puis le remit au préfet Plautien, afin de le contraindre à sacrifier. Le préfet employa toutes les tortures à pure perte. Le confesseur répondit constamment : Il n'est point de maître comparable à celui qui vient de m'apparaître : je l'adore et le chéris de toute mon ame. Quand j'aurais mille vies à perdre, rien ne me séparera de lui. Jamais les tourmens ne m'ôteront Jesus-Christ de la bouche ni du cœur. Je sens le plus vif regret de tous mes égaremens passés, et de ce que j'ai commencé si tard à le servir. Ainsi usa-t-il des momens pour réparer le scandale de ses blasphèmes, et pour communiquer son repentir à tous ceux qui l'enten-

donnaient lieu, sur-tout quand ils étaient habituels, d'en regarder les coupables comme des idolâtres. On traita avec un peu plus d'indulgence les catéchumènes, que le concile appelle chrétiens, tandis qu'il ne donne le nom de fidèles qu'à ceux qui ont reçu le baptême. La discipline s'était sans doute extraordinairement relâchée en Espagne, et ce remède y fut jugé nécessaire.

On crut au contraire devoir user de plus de douceur dans les conciles de Carthage, dont nous avons parlé plus haut, et que Rome approuva. Le concile œcuménique de Nicée, qui fait évanouir ces contradictions apparentes, ordonna, comme ceux-ci, d'accorder la paix aux mourans, toutefois après un examen particulier de leurs dispositions fait par l'évêque, et à charge, s'ils revenaient en santé, de ne communiquer avec les fidèles, que dans la prière. Mais pour me servir des termes mêmes de cette auguste assemblée, elle ordonne expressément, que qui que ce soit absolument et sans exception, qui en danger prochain de mort demande de participer à l'eucharistie, l'évêque, après les épreuves, la lui accorde (1). Elle ne se contente pas qu'on donne au malade le viatique nécessaire, ou l'absolution sacramentelle, ainsi que l'entend le premier concile d'Orange; mais elle veut qu'on y ajoute la communion, c'est-à-dire, la communication de tous les biens spirituels, dont l'eucharistie est le plus précieux. Ce n'est même que pour cet objet qu'on requiert l'examen de l'évêque, qu'il eût été en effet bien dur d'exiger préalablement, pour l'absolution en péril de mort, où souvent il est impossible. De là il est aisé d'inférer, que le refus de la paix, fait aux mourans dans l'antiquité, même au concile d'Elvire, n'emportait nullement celui de l'absolution sacramentelle. Conclusion d'autant plus certaine, que le saint concile de Nicée, en défendant de priver les

(1) Conç. Niç. *Can.* 13.

mourans du viatique nécessaire ou de l'absolution sacramentelle, dit en propres termes, que telle est la loi ancienne et canonique (1). En effet, comment se persuader que jamais l'église, cette tendre mère des fidèles, ait usé, envers un grand nombre d'entr'eux, de cet abandon impitoyable? Peut-on croire que son esprit ait été bien connu de ces rigoristes, qui au sujet du refus de la paix ou de la pénitence, disent froidement en tant de rencontres, que l'église dans ces cas abandonnait les pécheurs à la miséricorde de Dieu?

Le concile d'Elvire, le plus ancien dont il nous reste des canons de discipline, est sur-tout remarquable dans ce qui touche le célibat et la pureté des clercs. Par le trente-troisième canon, il est universellement enjoint aux évêques, aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres, de s'abstenir de leurs femmes : loi générale, et qui certainement n'était pas nouvelle, vu l'importance de la matière. Un petit nombre d'évêques espagnols aurait-il eu cette autorité, si la coutume eût été contraire? C'était donc une confirmation de la loi commune, observée de temps immémorial par les ministres des autels, plutôt en vertu d'une tradition apostolique, que par aucune ordonnance expresse. Le soin extrême d'une vertu si délicate fit même défendre, par les pères d'Elvire, à tout ecclésiastique, d'avoir avec lui aucune autre personne du sexe, que sa sœur, ou sa fille : encore veulent-ils pour cela qu'elle soit vierge ou consacrée à Dieu, c'est-à-dire, à l'abri de tout reproche.

Ils défendent aussi d'ordonner dans une province les sujets baptisés dans une autre, et de mettre de l'argent dans les fonts en recevant le baptême, de peur que le ministère ne prenne un air sordide de négoce. Le fidèle qui résidant à la ville manque de se rendre à l'église par trois dimanches consécutifs, en est exclus par pénitence pour le même temps.

---

(1) *Can.* 3.

Celui qui s'emporte à briser des idoles, et se fait tuer sur la place, ne doit nullement être compté entre les martyrs. On trouve encore dans ces canons l'origine de la défense faite aux clercs, d'exercer le trafic. Ils ne leur interdisent pas néanmoins toute sorte de commerce, mais seulement de négocier hors de leur province, et de suivre en personne les foires et les marchés. La nécessité et la pauvreté des églises faisaient employer ces tempéramens. On fit à Elvire un autre canon, savoir la défense de faire des peintures dans les églises, qui paraît d'abord plus difficile à interpréter ; puisque la doctrine que tient l'église depuis l'origine des iconoclastes, doit avoir été la même dans les temps les plus reculés. Mais on ajoute au même endroit, que c'est de peur qu'on ne peigne ces images sur les murailles. Alors on craignait avec raison, que dans le cas d'une persécution soudaine et imprévue, on ne pût soustraire à l'impiété des idolâtres les saintes images qui seraient inhérentes aux murs, et demeureraient exposées à la profanation. Voilà ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le concile d'Elvire, l'un des premiers qui marquent de la différence entre l'excommunication et l'anathème. Le mot d'excommunication s'y prend pour la privation limitée de la communion à l'égard du pécheur qu'on espère de corriger de la sorte ; et le mot d'anathème, pour le retranchement perpétuel d'un incorrigible, qu'on met par-là au rang des infidèles.

En Orient, la persécution était plus violente que jamais. Galère, qui avait su prendre l'ascendant sur Dioclétien, et qui d'ailleurs était maître immédiat de plusieurs grandes provinces, et souverain dans les autres, se livrait sans gêne et sans réserve à toute l'atrocité de sa fureur. Rarement il se contentait d'ôter simplement la vie ; c'était la faveur la plus signalée que les confesseurs pussent attendre de lui qu'une mort ordinaire, et quel que fût le nombre des victimes, sa cruauté avait

peine à s'en contenter. Il fallait, pour lui plaire, que les supplices fussent aussi rigoureux que multipliés. C'était un art et un mérite auprès de lui, d'en inventer de nouveaux. Ceux qui causaient les douleurs les plus longues et en même temps les plus vives, étaient sur-tout employés. On ne se plaisait plus à voir, comme autrefois, les fidèles exposés aux bêtes, à moins qu'une horrible flagellation ne les eût auparavant mis en sang depuis les pieds jusqu'à la tête. C'était pareillement une mort censée trop douce que d'être noyé ; mais avant de jeter à la mer un chrétien condamné, on l'enfermait dans un sac de cuir, avec un chien et un serpent : traitement autrefois aboli, et réputé trop barbare, même contre les parricides. Au lieu d'ongles de fer, on se servait de morceaux de pots cassés ; pour leur déchirer le corps plus lentement jusqu'à ce qu'il expirassent. On attachait les femmes par un pied, et on les élevait ainsi à des machines, en sorte qu'elles demeuraient suspendues, la tête en bas. On employait mille autres artifices d'une invention plus infernale qu'humaine, pour tourmenter par leur pudeur et leur propre vertu les personnes d'ailleurs inaccessibles à l'effroi. Il y eut plusieurs martyrs dépouillés et liés par les pieds à deux arbres rapprochés à force de machines. On lâchait ensuite ces arbres, qui reprenant leur situation naturelle, arrachaient les membres qu'on y avait attachés. A un bien plus grand nombre, on coupa l'un après l'autre le nez, les oreilles, les doigts des mains et des pieds, et on leur mit ainsi successivement le reste du corps en pièces. En certaines villes on les brûlait à petit feu, ou plutôt on les cuisait tout vivans, et l'on ajoutait la dérision à la barbarie, en mettant dans leur chair du sel, du vinaigre, et toutes sortes d'assaisonnemens. Ailleurs on coulait du plomb fondu sur le dos ou dans le sein des hommes et des femmes, et on leur faisait endurer d'autres indignités si horribles et si infames, que la pudeur nous engage à tirer le

voile sur ces images révoltantes. On fit crever l'œil droit et couper le jarret gauche à une multitude innombrable, qu'on envoyait ensuite travailler aux mines, et à qui on ne laissait que par cruauté un reste de vie mille fois plus insupportable que la mort. Quelquefois l'impatience prenant aux tyrans, ils suppléaient, par la multitude des victimes immolées tout à la fois, à ce goût de cruautés lentes et recherchées.

Eusèbe et Lactance rapportent qu'une ville de Phrygie fut brûlée tout entière, avec les femmes et les enfans, parce qu'elle était toute chrétienne. On permit de sortir de la ville à ceux qui le voudraient; mais les circonstances se trouvant telles que leur retraite eût donné lieu de douter de leur foi, tous sans exception aimèrent mieux périr. Eusèbe ajoute, qu'en un seul jour on abattit tant de têtes, que le fer en fut émoussé, et que les bourreaux, las de tuer, purent à peine finir l'exécution en se relayant les uns les autres.

Taraque, Probe et Andronic, martyrs de Cilicie, souffrirent tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible. Les fouets, les ongles de fer, les têts aigus, les lames et les broches ardentes, l'infusion du vinaigre et du sel dans les plaies, les fumées étouffantes, en un mot, tous les raffinemens d'inhumanité que nous avons vu successivement épuiser contre une foule de martyrs, on les réunit contre ceux-ci. Le tyran les attaqua à diverses reprises, les traîna après lui de ville en ville, leur fit subir jusques à quatre fois les plus étranges tortures. Les intervalles qu'ils passaient en prison étaient encore ce qu'il y avait de plus insupportable. Non-seulement leur courage fut invincible; mais ils répondirent au juge avec tant de fermeté, avec tant de force et de présence d'esprit, et même avec un tel air de dédain ou d'autorité, que loin de pécher par faiblesse, ils sembleraient avoir donné dans l'excès contraire, si l'on n'était assuré par la divine énergie de leurs réponses mêmes,

mêmes, que l'esprit de Dieu parlait par leur bouche. Leurs actes sont divisés en quatre parties, dont les trois premières, comprenant les interrogatoires, sont les copies littérales des registres publics, qu'un soldat, gagné à prix d'argent, avait communiqués aux fidèles. Le récit de leur mort, contenu dans la quatrième partie, fut écrit par ceux des fidèles qui avaient été les témoins oculaires de leur triomphe.

Dans la capitale de l'ancienne province de Cilicie, on arrêta Julitte, distinguée par sa noblesse. On ne laissa pas de lui faire souffrir toutes sortes d'indignités. Son enfant, âgé seulement de trois ans, et emmené avec elle, poussait des cris attendrissans en voyant ruisseler le sang de sa mère. Le juge se le fit apporter, et voulut, en le caressant, arrêter ses pleurs. Mais Cyr ou Cyrique, c'est le nom de l'enfant, tendant les bras à sa mère, et s'élançant vers elle de tout son pouvoir, détourna sa tête du gouverneur, lui donna des coups de pieds, lui égratigna le visage, et dit, comme sa mère, qu'il était chrétien. Le brutal magistrat, du haut de son tribunal, le jeta si rudement par terre, que le jeune martyr eut la tête entièrement brisée; en sorte que la cervelle se répandit sur les degrés, et que tout l'espace d'alentour fut arrosé de ce sang innocent. La mère en rendit grâce à Dieu, et eut à la fin la tête tranchée.

Le martyr Barlaam, qui a eu pour panégyristes et pour admirateurs saint Basile avec saint Jean Chrysostome, n'était qu'un simple berger de Cappadoce, dont la fermeté d'ame triompha des mouvemens les plus naturels et de tous les artifices des persécuteurs. On lui tint de force le bras sur l'autel des faux dieux, et sur sa main étendue on mit de l'encens et des charbons ardens, afin que la douleur lui faisant remuer la main, l'encens réjaillît sur un brasier préparé à ce dessein, et qu'il parût ainsi honorer les idoles. Mais Barlaam eut la constance de ne point remuer le bras avant

que les charbons, qu'on avait soin de souffler et de renouveler, lui ayant percé la main, fussent tombés par l'ouverture. Le martyr expira dans cette douleur : ce qui en marque la violence, ainsi que l'héroïsme de sa foi, plus forte au pied de la lettre que les horreurs de la mort.

La vertu de Jesus-Christ communiqua le même courage à un homme jusque-là voluptueux et débauché. Il se nommait Boniface, et vivait dans un mavais commerce avec Aglaé, dame romaine, fille d'un proconsul, et en possession d'une trés-ample fortune (1). Après des années entières de désordre, Aglaé eut la dévotion, assez singulière pour une personne de sa conduite, d'envoyer chercher en Orient des reliques de martyrs. Elle exigea de Boniface qu'il fit lui-même ce voyage; et celui-ci, au moment du départ, lui dit encore en plaisantant : Au moins, si l'on vous rapporte mes propres reliques, ayez soin de les bien honorer. Nonobstant cette légèreté, Boniface fit en route des réflexions salutaires. Après tout, se disait-il, il me conviendrait fort de rentrer en moi-même, et de faire quelques œuvres de pénitence; puisque, tout indigne que j'en suis, je vais me charger des restes précieux de ces défenseurs d'une doctrine que le ciel me fait la grâce de n'avoir pas encore trahie par l'incrédulité. Il dirigea sa route vers la ville de Tarse, capitale de la Cilicie, où il espérait se procurer plus facilement ce qu'il cherchait. Tout en arrivant, il trouva une boucherie épouvantable de ces saintes victimes. L'un pendait, la tête en bas, par-dessus un brasier ardent. L'autre avait les membres tendus et tout disloqués par la violence des roues. Un autre était attaché à la terre par un pieu qui lui traversait la gorge. Un autre encore venait d'être scié par le milieu du corps. Il y en avait jusqu'à vingt tourmentés à la fois en ces diverses manières.

---

(1) Amon. *p.* 332; Vales. *ad lib.* 27.

A ce spectacle, Boniface s'abandonne aux mouvemens de la grâce. Qu'il est grand, s'écrie-t-il, le Dieu des martyrs ! Je vous en conjure, soldats de Jesus-Christ, priez pour moi, afin que j'entre en société de vos combats et de vos triomphes. Il se jette à leurs pieds, baise avec une vénération religieuse leurs plaies et leurs chaînes. Le gouverneur qui présidait en personne, s'informa quel était cet audacieux qui paraissait braver sa puissance. Boniface, que rien ne put intimider, fut bientôt jugé et appliqué aux tourmens. On lui enfonça sous les ongles des pointes de roseaux affilés; on lui versa du plomb fondu dans la bouche; on le plongea dans la poix bouillante. Cependant le peuple fondait en larmes, et au lieu d'applaudir à la tyrannie, donnait des marques terribles d'indignation contre le tyran. Ce n'était plus le temps où tous les humains semblaient conjurés contre l'Eternel et son Christ. Ils commençaient à trop le connaître, pour le haïr si généralement. L'enfer faisait les derniers et les plus grands efforts contre une doctrine salutaire aux hommes : mais les hommes ouvraient les yeux sur leurs solides avantages. Non-seulement les chrétiens étaient indignés contre le gouverneur : ils se seraient contentés de gémir, sans faire la moindre violence. Mais la multitude fit entendre des murmures et des menaces. Les gentils s'écrièrent plus haut que les fidèles : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! Qu'il est grand le Dieu des martyrs ! Tout le peuple courut renverser l'autel, et s'arma de pierres contre le juge impie. Il se retira effrayé, et le lendemain il fit trancher la tête à Boniface. On reporta les reliques du nouveau martyr à Aglaé, qui distribua toutes ses richesses aux pauvres, et passa le reste de ses jours dans la retraite et l'exercice de la pénitence.

L'église romaine, comme toute l'Italie, eut beaucoup de part à la dixième persécution. C'est alors que souffrit l'illustre évêque de Bénévent,

saint Janvier, avec ses compagnons. Quoique l'histoire de son martyre, écrite plus de six siècles après l'événement, ne puisse faire une grande autorité, la vénération éclatante de tout un peuple qui la croit autorisée par un miracle perpétuel, ne nous laisse pas douter de la vérité de ce triomphe mémorable, ni de la magnanimité extraordinaire du saint héros qui le remporta.

Différens auteurs font aussi un martyr du saint pape Caïus, qui avait succédé à Eutychien en 283. Mais de plus anciens monumens donnent tout lieu de croire qu'il ne fut que confesseur. On prétend qu'il était parent de l'empereur Dioclétien, et qu'il encouragea au martyre Gabinius et Susanne, aussi princes du sang impérial; Gabinius, neveu de Dioclétien; Susanne, fille de Gabinius. Après la mort de la première femme de l'empereur Galère, la politique ne lui trouva point d'épouse plus propre que Susanne, petite nièce de Dioclétien. Mais comme elle avait choisi Jesus-Christ pour son époux, nulle considération n'ébranla la résolution de cette chaste héroïne, qui préféra non-seulement l'obscurité, mais une mort violente au rang de maîtresse du monde. Gabinius, son père, pour avoir approuvé cette religieuse constance, fut enveloppé dans sa proscription; et le pape Caïus, qu'on dit frère de ce Gabinius, servit beaucoup à soutenir le courage du père et de la fille. Il ne fut pas pris cependant, et il vécut encore une année depuis, c'est-à-dire jusqu'au 22 Avril de l'an 296.

Deux mois après, Marcellin lui succéda, et gouverna huit ans. C'est de ce pape qu'on a conté des fables déshonorantes qui se détruisent elles-mêmes par les anachronismes et les incidens dépourvus de vraisemblance dont elles sont remplies. Quelle critique en effet, de faire comparaître ce pontife repentant de ses prétendues idolâtries, devant un concile tenu à Sinuesse et composé de trois cents évêques ? Comment eût-on rassemblé tant de pré-

lats durant la plus violente de toutes les persécutions, puisque dans l'état le plus tranquille de l'église, rarement on en put réunir un si grand nombre ? Eusèbe, qu'on ne saurait soupçonner d'une omission aussi considérable, ne dit pas un mot de ce fait. L'histoire de Théodoret prouve bien davantage, puisqu'il parle expressément de Marcellin ainsi que de la persécution où l'on veut qu'il ait idolâtré, et où ce sage historien assure au contraire que le pape se distingua par la fermeté de son courage.

Saint Augustin soutint formellement la fausseté de cette imputation contre le donatiste Pétilien, qui insistait fortement là-dessus avec les sectaires de son temps. Car pour les premiers donatistes, et cette réflexion est des plus concluantes, jamais ils ne reprochèrent à l'église une pareille chute de son chef, tout attentifs qu'ils étaient, pour appuyer leur mauvaise cause, à recueillir les fautes des prélats catholiques, et sur-tout des évêques de Rome. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette imposture, tous les historiens, hérétiques ainsi qu'orthodoxes, demeurent d'accord que le pape Marcellin finit saintement ses jours. Après sa mort, qu'on croit avoir été le martyre, le saint siége vaqua plus de trois ans et demi : tant il était périlleux d'y monter, à cause de l'implacable cruauté des persécuteurs.

Le règne de Dioclétien avait été fort heureux avant qu'il se fût déclaré contre l'église : depuis la persécution, tout sembla conspirer à humilier cet esprit extraordinairement vain. Le ciel le frappa par tous les endroits les plus sensibles. Sa santé, en s'altérant d'une manière tout-à-fait humiliante, lui fit perdre son autorité ; sa raison baissa ; il parut n'en conserver que ce qu'il en fallait pour sentir tous les désagrémens de son état. Non-seulement on ouvrit les yeux sur ses défauts naturels ; mais le public dit librement tout ce qu'il en pensait. Cet odieux et sordide vieillard se trouvant à

Celui qui s'emporte à briser des idoles, et se fait tuer sur la place, ne doit nullement être compté entre les martyrs. On trouve encore dans ces canons l'origine de la défense faite aux clercs, d'exercer le trafic. Ils ne leur interdisent pas néanmoins toute sorte de commerce, mais seulement de négocier hors de leur province, et de suivre en personne les foires et les marchés. La nécessité et la pauvreté des églises faisaient employer ces tempéramens. On fit à Elvire un autre canon, savoir la défense de faire des peintures dans les églises, qui paraît d'abord plus difficile à interpréter; puisque la doctrine que tient l'église depuis l'origine des iconoclastes, doit avoir été la même dans les temps les plus reculés. Mais on ajoute au même endroit, que c'est de peur qu'on ne peigne ces images sur les murailles. Alors on craignait avec raison, que dans le cas d'une persécution soudaine et imprévue, on ne pût soustraire à l'impiété des idolâtres les saintes images qui seraient inhérentes aux murs, et demeureraient exposées à la profanation. Voilà ce qu'il y a de plus digne d'attention dans le concile d'Elvire, l'un des premiers qui marquent de la différence entre l'excommunication et l'anathème. Le mot d'excommunication s'y prend pour la privation limitée de la communion à l'égard du pécheur qu'on espère de corriger de la sorte; et le mot d'anathème, pour le retranchement perpétuel d'un incorrigible, qu'on met par-là au rang des infidèles.

En Orient, la persécution était plus violente que jamais. Galère, qui avait su prendre l'ascendant sur Dioclétien, et qui d'ailleurs était maître immédiat de plusieurs grandes provinces, et souverain dans les autres, se livrait sans gêne et sans réserve à toute l'atrocité de sa fureur. Rarement il se contentait d'ôter simplement la vie; c'était la faveur la plus signalée que les confesseurs pussent attendre de lui qu'une mort ordinaire, et quel que fût le nombre des victimes, sa cruauté avait

remparts de sa propre puissance, à l'abri desquels ce despote absolu passerait superbement et tranquillement sa vieillesse. Il craignait sur toutes choses que le jeune Constantin, fils de Constance-Chlore, et qui promettait infiniment, ne parvînt où il avait toutes sortes de droits de prétendre.

Malheureusement ce jeune et digne prince se trouvait à la merci du tyran, au milieu de la cour du faible Dioclétien, où il avait été élevé. Mais Galère, du vivant de Constance-Chlore, n'osait se porter à une violence ouverte contre le fils de ce sage et valeureux auguste. Tout ce qu'il osa, ce fut de lui donner à toute occasion des commissions hasardeuses, que le jeune héros ne refusait jamais. Informé de ces dangers perpétuels que courait son fils, Chlore ne cessait de le redemander par les lettres les plus pressantes. Enfin Galère consentit en apparence à ce départ, donna même une permission en forme, en se persuadant, comme il était tard, que le prince ne partirait que le lendemain. Constantin se représentant tout ce qu'une nuit pouvait faire attenter au tyran, partit dès qu'il le sut couché, et fit une extrême diligence. Il eut même la précaution de faire tuer les chevaux de poste sur une partie de sa route, afin qu'on ne pût s'en servir pour le poursuivre. Personne ne douta de la justice de ses soupçons non plus que de toute l'étendue du péril auquel il se dérobait, quand Galère ordonna le matin qu'on courût après lui. Mais Constantin, par son ingénieuse prévoyance, rejoignit heureusement son père, qui était au moment de finir sa carrière, et qui témoigna mourir content en expirant entre les bras d'un fils, le digne objet de sa tendresse et des plus hautes espérances.

Aussitôt après la mort de Constance, le 25 Juillet de l'an 306, l'armée proclama Constantin empereur, à Yorck en Angleterre, avec de grandes acclamations. Il ne voulut cependant prendre alors que le titre de césar; et il attendit celui d'auguste,

de Maximien-Hercule qui avait repris la pourpre, et qui le lui donna l'année suivante; c'est-à-dire le 1.er Mars 307, avec Fauste sa fille en mariage. Ainsi approchait le jour du Seigneur, et les décrets suprêmes allaient pleinement s'accomplir sur l'empire comme sur l'église.

Quand la persécution n'avait été que particulière, les châtimens du ciel n'étaient pas universels. Ils s'étendaient dans la même proportion que les violences de l'impiété. Après la plus furieuse des persécutions, le comble et la consommation de toutes celles qui avaient précédé, le bras de Dieu s'appesantit plus rudement et plus visiblement que jamais sur l'empire et sur les empereurs. Outre les ravages de la peste, les affreux ouragans et les tremblemens de terre, les peuples barbares, contens auparavant de quelques incursions dans les provinces écartées, poussés depuis comme d'un esprit étranger en elles, et perdant tout ensemble la terreur et le respect du nom romain, fondirent de toute part sur ses plus nobles apanages. La dévastation fut telle, que plusieurs siècles après on ne voyait, jusqu'au centre de l'empire, que des cabanes éparses, là où il y avait eu des villes considérables. Les séditions et les guerres civiles achevèrent de désoler ce que la barbarie avait épargné.

La dernière année de la tyrannie sacrilége, il y eut une sécheresse ruineuse, qui fut suivie de la stérilité et de la famine. Un nombre prodigieux de citoyens, après avoir vendu pièce à pièce chacune de leurs possessions, vendirent enfin leurs enfans pour avoir de quoi prolonger leur vie et leurs malheurs. Excepté quelques familles de la première opulence, en toutes les autres, parens ou enfans, domestiques et maîtres, tout était si maigre et si décharné, qu'il eût semblé voir des troupes errantes de spectres, plutôt que des hommes vivans. Tout à coup ils tombaient d'inanition dans les rues et sur les places publiques, où les cadavres pourrissaient sans sépulture. La contagion sembla s'atta-

cher de préférence à ceux que les richesses mettaient à couvert de la faim. Il y eut une maladie singulière, qui affectant la vue, fit perdre un œil ou les deux yeux à une infinité de personnes, hommes, femmes et enfans; comme pour venger le grand nombre de confesseurs de tout âge et de tout sexe, à qui les persécuteurs avaient fait arracher les yeux.

Nul de ces tyrans n'échappa aux coups de la céleste vengeance (1). Dioclétien ne perdit pas la vie d'une manière violente; mais sa vieillesse languissante, triste et méprisable, fut quelque chose pour lui de plus amer et de plus dur à supporter. Il se transportait de côté et d'autre, agité de perpétuelles inquiétudes, ne prenant presque point de nourriture, n'ayant pas une heure de sommeil tranquille. Accablé sous le poids de ses chagrins réels ou imaginaires, il n'avait pas la force de garder quelque ombre de décence. On le vit très-souvent pleurer avec toute la faiblesse d'une femme ou d'un enfant. Quand il apprit les succès de Constantin et le commencement des triomphes du christianisme, il s'abandonna aux plus violentes agitations du désespoir. Il s'emportait dans sa frénésie jusqu'à se frapper lui-même; il se roulait par terre en poussant des cris qui ressemblaient aux hurlemens: il prit enfin le parti de se laisser mourir de faim.

Maximien - Hercule, avant que de périr, se déshonora par sa légéreté et sa perfidie. La pourpre qu'il quitta deux fois, il la reprit en premier lieu à la sollicitation de son fils Maxence, qui s'était fait reconnaître auguste à Rome d'une manière tyrannique. Mais bientôt il en voulut dépouiller ce même fils. Auparavant ils servirent tous deux à humilier Galère dans la personne de sa créature, c'est-à-dire, de Sévère qui en avait reçu le titre d'auguste, et qui osa marcher en ar-

(1) Lact. *de Mort. Pers.*

mes contre Rome; mais ses troupes l'abandonnèrent pour se ranger du côté de l'artificieux Maximien. L'agresseur délaissé s'enfuit à Ravenne avec le peu de gens qui lui restaient; puis voyant qu'on se disposait à le livrer, il aima mieux se rendre lui-même. Cette lâcheté ne lui valut qu'un genre de mort plus doux. Car, peu de jours après, on lui fit couper les veines. Galère brûlant du désir de se venger, vint en Italie. Il s'avança droit à Rome avec une armée formidable, ne se proposant rien de moins que d'anéantir le sénat et d'exterminer le peuple. Quelques-unes de ses légions passèrent du côté de l'ennemi; et dans la peur d'une grande défection, il se retira, le dépit et la rage dans le cœur. Maximien resta en possession de l'autorité avec son fils Maxence.

Mais voyant qu'on obéissait plus volontiers à celui-ci, le vieillard superbe en conçut une jalousie puérile. Il rassembla le peuple et les troupes, sous prétexte de chercher un remède aux maux de l'état. En effet, il commença par représenter ses désastres, dans une harangue étudiée; mais quand il crut les esprits émus : voilà, dit-il, en montrant son fils, l'auteur de tous ces maux; et en même temps il lui arracha la pourpre. Maxence dépouillé se jette au bas du tribunal. Les soldats qu'il soutenait dans leurs désordres, le retirent au milieu d'eux : les cris et les menaces se font entendre d'une manière effroyable. Maximien épouvanté prend le parti d'une prompte fuite. Il erra incertain, d'Italie en Gaule, de Gaule en Pannonie. De la Pannonie, il revint dans les Gaules. Il quitta la pourpre pour la seconde fois, la reprit peu après, en se soulevant contre son gendre Constantin, à qui il avait persuadé de s'éloigner sous des prétextes artificieux. Il s'empara des trésors de ce prince, et s'efforça de corrompre ses troupes; mais il échoua dans cette tentative, et retomba même entre les mains de son généreux gendre, qui, après lui avoir reproché ses attentats, se contenta de lui ôter,

avec la pourpre, la facilité de les recommencer. Mais Hercule, naturalisé avec le crime n'en pouvait perdre l'habitude qu'avec la vie. Peu après tant de marques de clémence de la part de Constantin, il entreprit de l'égorger dans son lit, et voulut rendre complice du parricide, Fauste sa fille, femme de cet empereur. L'impératrice avertit son époux, qui, pour ôter toute excuse au coupable, en le prenant sur le fait, se tint caché, et fit coucher un eunuque en sa place. Maximien vint en effet pendant la nuit, et poignarda le malheureux eunuque. A l'instant Constantin parut environné de ses gardes, fit saisir l'assassin, et pour dernière grâce, ne lui laissa plus que le choix de sa mort. Maximien choisit lâchement la corde, mort que les Romains réputaient infâme, et il s'étrangla de ses propres mains.

Galère, la dix-huitième année de son règne, à compter du temps qu'il devint césar, fut frappé d'une plaie incurable et honteuse. On y voulut appliquer le fer, et il perdit du sang en telle abondance, qu'il y eut tout à craindre pour sa vie. On arrêta l'hémorrhagie; mais ce ne fut que pour donner lieu à une horrible gangrène. Tout le siége et les chairs voisines tombèrent en pourriture. Les remèdes ne faisaient qu'aigrir le mal, qui gagna l'intérieur du corps et les plus hauts intestins. Il s'y forma une fourmillière de vers, et il s'en exhalait une puanteur insupportable, qui n'infectait pas seulement le palais, mais tout le quartier de la ville de Sardique, où alors se trouvait le tyran. Ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que ce mal, nonobstant sa violence, dura plus d'un an. Nulle opération, nulle invention ne réussit pour le guérir ni le diminuer. Les secrets des prêtres idolâtres qu'on employa, ne servaient qu'à tourmenter davantage le malade, qui désespéré et ne sachant à qui s'en prendre, faisait insensément mourir ses médecins. Bientôt on eut peine à en trouver qui voulussent ou pussent en supporter

l'infection et se résoudre à l'aborder. Son corps parvint à un état monstrueux. Tout le buste et la partie supérieure à la plaie, étaient d'une maigreur hideuse et sépulcrale : ce n'était qu'un squelette, couvert d'une peau desséchée et tirée sur les os. Depuis la plaie jusqu'à l'extrémité des pieds, qui n'en conservaient pas la moindre forme, on ne voyait que deux espèces d'outres allongées et prodigieusement tendues.

Il se trouva cependant un médecin assez courageux pour avertir ce cruel maître que sa maladie n'était pas naturelle; qu'il était absolument impossible de la guérir par les remèdes ordinaires. Souvenez-vous, Seigneur, lui dit-il, de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu; et dans ce principe de vos maux, cherchez-en le remède. Dompté par l'excès de la douleur, ce tyran superbe reconnut qu'il était mortel, et soumis à une puissance infiniment supérieure à la sienne. Comme autrefois Antiochus, il s'écria qu'il ferait cesser la persécution, et qu'il remettrait en honneur le culte du vrai Dieu. Il fit effectivement publier un édit, portant défense de tourmenter les chrétiens davantage, afin que jouissant d'une paix entière, ils priassent pour sa guérison et la conservation de ses jours. Dans ce témoignage forcé de son repentir, il entreprit encore de justifier ses rigueurs précédentes; et pour cela il s'efforça de faire entendre qu'il s'était proposé de tirer les chrétiens de leur aveuglement, mais que ses tentatives n'ayant abouti qu'à les détourner du service de leur Dieu, sans les engager à honorer ceux de l'empire, il était de son indulgence de leur laisser exercer leur religion en toute liberté, et rétablir les édifices où ils s'assemblaient. De pareils sentimens n'étaient guère propres à obtenir une faveur qui ne requérait pas moins qu'un miracle. Peu de jours après l'édit, l'an 311, ce faux pénitent rendit l'ame, tout son corps étant réduit en pourriture, et tombant par lambeaux.

L'église d'Orient ne laissa pas de profiter du rescrit. Pour celle d'Occident, elle jouissait d'une paix presque générale, depuis la catastrophe de Maximien. Dès le dix-neuvième jour de Mai de l'an 308, on avait ordonné pape, Marcel, différent de Marcellin, avec qui on l'a quelquefois confondu à cause de la ressemblance du nom. Marcel mourut au commencement de l'an 310, et il eut pour successeur Eusèbe, qui ne survécut qu'environ quatre mois. Après une vacance de plus de neuf, dont on ignore la raison, le 2 Juillet 311, on élut Melchiade, qui tint le siége deux ans et demi.

Aussitôt que la mort de l'empereur Galère parvint aux oreilles de Maximin, il s'avança en diligence, dans le dessein de se rendre maître de toute l'Asie jusqu'au détroit de Calcédoine. Licinius, qui avait été fait auguste à la mort de Sévère; accourut de l'Illyrie, pour défendre une partie si considérable de ses états; et en peu de temps, on vit les deux rives de l'Hellespont couvertes des armées nombreuses de ces deux rivaux. Mais comme on s'attendait aux dernières extrémités, ils firent un accommodement, contre toutes les apparences. Maximin garda même quelques ménagemens à l'égard des chrétiens, et parut se fonder pour cela sur le dernier édit de Galère; et s'il ne le fit pas publier solennellement, au moins ordonna-t-il à ses officiers de mettre fin aux vexations exercées contre les adorateurs d'un seul Dieu. Alors les prisons et les mines furent ouvertes aux confesseurs dans toute l'étendue de l'Orient. Sur chaque route, on en rencontrait une multitude qui retournaient chez eux en chantant des hymnes et des cantiques. On avait crevé un œil à la plupart, et brûlé la jointure d'un pied; mais ils bénissaient le Seigneur avec d'autant plus de joie, qu'ils portaient dans leurs propres corps des signes plus expressifs du témoignage qu'ils lui avaient rendu.

Toutefois Maximin revint bientôt à son antipathie naturelle contre la vraie religion. On prétend même que ses ministres pénétrant mal le fond de sa pensée, avaient pris trop à la lettre des ordres arrachés au respect humain. Quelle que fût son inconséquence ou sa politique, on recommença par défendre les assemblées chrétiennes, sous des prétextes détournés. Pour mieux colorer ses variations, Maximien fit sourdement agir dans les villes principales, pour en attirer des députés, avec commission de solliciter la démolition des églises, et même le bannissement des fidèles. On fit courir des libelles remplis de blasphèmes contre Jesus-Christ et son évangile. On les revêtit des formes, en apparence les plus authentiques et les plus capables de leur donner du crédit. On les répandit dans les écoles, pour les faire apprendre par cœur aux enfans. Quand on eut ainsi diffamé les serviteurs du Très-haut, on annonça dans les nouvelles publiques, que le gouvernement ne pouvait se dispenser de délivrer de gens si détestables, tout au moins les villes qui le demandaient, et qui témoignaient du zèle pour l'ancienne religion de l'empire. Outre la peine du bannissement, on condamna de nouveau les fidèles à être mutilés, c'est-à-dire, que le tyran, sans leur ôter la vie, aimait beaucoup mieux les priver, soit d'une main, soit d'un pied, soit du nez et des yeux, pour les abandonner ensuite à l'indigence et à toutes les misères inséparables de leur état. Cependant on en mit plusieurs à mort.

Le martyre de sainte Catherine est des plus fameux. On raconte que cette illustre vierge, la première personne de son sexe, à Alexandrie, par la naissance, par la fortune, par la beauté, par l'esprit même et les savantes connaissances, était éperdument aimée de l'empereur; que Maximin ayant vainement employé les sollicitations les plus passionnées et les plus basses, son amour s'était converti en un dépit furieux et sanguinaire. Mais

tout ce qu'il y a de certain sur Catherine, comme sur Dorothée que les mêmes auteurs confondent avec elle, c'est l'éclat des talens, ainsi que des vertus et du martyre.

Dans la ville d'Antinoüs en Egypte, on condamna au feu un saint moine Apollone, qui fut préservé de ses atteintes par un miracle éclatant. Cette merveille convertit le juge avec plusieurs spectateurs. Ils furent tous conduits au préfet de la province, qui les fit tous jeter dans la mer.

Dans le même temps, saint Pierre, évêque d'Alexandrie, mourut enfin pour la foi qu'il avait défendue toute sa vie. Maximin le fit arrêter sans aucun prétexte, au moment qu'on s'y attendait le moins, et voulut qu'incontinent on lui tranchât la tête. Quelque édifiant qu'eût été tout le cours de son épiscopat, le pieux pasteur, au renouvellement de la persécution, avait redoublé sa ferveur et sa sainte activité pour le bien de son église.

Il a composé plusieurs ouvrages, vantés pour leur profondeur lumineuse, pour la tendre piété qu'ils respiraient : mais il ne nous en reste qu'une épître canonique sur les pénitences des chrétiens tombés dans l'apostasie, et qui devaient être plus ou moins longues, à raison du degré de volonté qu'on inférait des circonstances mêmes de la chute. Cette épître blâme fortement ceux qui se livraient eux-mêmes; et la faute de ceux qui tombaient, après s'être ainsi livrés, est punie beaucoup plus sévèrement que celle des autres apostats. Cette lettre nous apprend aussi que dès-lors, suivant une coutume encore plus ancienne, on observait le jeûne du mercredi et du vendredi, celui-ci à cause de la passion du Sauveur, l'autre à cause du complot des Juifs contre cet Homme-Dieu, et qu'en mémoire de la résurrection, le dimanche se passait dans une sainte joie, sans qu'on fléchît le genou.

Théodore, Hésychius et Pacôme, évêques de

diverses églises, remportèrent la palme du martyre, avec un grand nombre de simples fidèles, dans le même temps et dans la même province. Mais après la mort du saint évêque de la capitale, son église fut si violemment agitée, qu'elle demeura une année entière sans pasteur. Alors saint Antoine, après plus de vingt ans de retraite, où toute son ambition avait été de se faire oublier des hommes, vola au secours de la foi. Long-temps on l'avait exhorté sans succès, à ne pas laisser ainsi la lumière sous le boisseau. Il avait fallu user de violence, et presque enfoncer sa porte, pour lui faire admettre les troupes nombreuses de fervens disciples qui venaient se ranger sous sa conduite. Il ne sortit qu'à regret de sa douce retraite, pour aller fonder sur les rives désertes du Nil ce peuple admirable de solitaires, qui n'eut d'autre langage que celui des saints cantiques, et point d'autre loi que la perfection de l'évangile. Mais quand il sut le péril que courait l'église, il ne fit aucune difficulté de rentrer dans le tumulte le plus orageux du monde. On le voyait sans cesse visiter les confesseurs dans les prisons d'Alexandrie, dans les mines et dans tous les lieux où on les tenait renfermés. Il les encourageait devant les tribunaux, les accompagnait à travers la foule des gardes et du peuple, jusqu'à l'endroit des exécutions. Mais quelque désir qu'il eût du martyre, il ne voulut pas se livrer lui-même. Il ne jugea pas néanmoins qu'il dût déférer à la défense faite alors aux solitaires de paraître dans les auditoires et de séjourner dans les villes. Un jour il se présenta au premier magistrat, comme celui-ci passait avec tout son cortége : mais on n'osa mettre la main sur un homme si vénérable et si cher à la multitude. Dieu le réservait pour l'institution parfaite d'une autre sorte de martyrs ; et il alla rejoindre ces victimes volontaires de la mortification chrétienne, aussitôt qu'il vit le feu de la persécution amorti.

A Nicomédie, souffrit saint Lucien, natif de Samosathes et prêtre de l'église d'Antioche. Quoique toutes les inventions de la cruauté parussent épuisées, les ministres de Maximin ne laissèrent pas de trouver un supplice tout nouveau pour cet illustre confesseur, qui eut le courage de faire hautement une éloquente apologie du christianisme, en présence du gouverneur de la province: car il n'était pas seulement profond dans la science du salut; mais il s'était rendu célèbre par une éloquence et une érudition qu'ont vanté les plus grands hommes de son temps. Après lui avoir fait éprouver la faim pendant plusieurs jours qui suivirent son premier interrogatoire, on lui servit une table couverte de viandes offertes aux idoles; à quoi il ne voulut jamais toucher. Il subit ensuite un second interrogatoire, et de si affreuses tortures, qu'il y expira, en confessant Jesus-Christ jusqu'au dernier soupir. Sa doctrine avait été quelque temps suspecte: mais il paraît que c'était faute d'être bien entendue, ou seulement parce qu'il soutint avec un peu trop de chaleur le parti de Paul de Samosathes, son compatriote et son évêque, dont il ne pénétrait pas les sentimens. En tout cas, il mourut dans la communion de l'église, comme le prouve la lettre même qu'il écrivit de sa prison à l'église d'Antioche, et dans laquelle on lit ces mots: *Toute la compagnie des martyrs vous salue*. Ce qui fait voir qu'il y eut beaucoup d'autres fidèles tourmentés avec lui. En passant quelque temps avant sa mort par la Cappadoce, il releva le courage de quarante soldats renégats, et leur inspira une telle horreur de leur apostasie, que plusieurs endurèrent un glorieux martyre, et que tous les autres soutinrent avec la même constance tous les tourmens de la question. Saint Lucien a laissé une édition de l'écriture sainte, où la version des septante était corrigée sur les meilleurs exemplaires. Elle est différente de celle d'Egypte par Hesychius, aussi-bien que celle de

Palestine par le martyr Pamphyle, prêtre de l'église de Césarée, qui avait souffert dès la septième année de la persécution, avec un très-grand nombre de fidèles de cette même province.

Arnobe, rhéteur converti, publia du temps de saint Lucien son ouvrage pour la défense de la foi qu'il venait d'embrasser. On avait exigé un témoignage de son zèle, avant de lui accorder le baptême, et en conséquence il composa cet écrit. Mais les ouvrages de génie réussissent rarement, quand ils prennent l'air d'une tâche fixée. La production d'Arnobe fourmille d'inexactitudes et d'expressions peu compassées, qui la rendirent peut-être plus avantageuse aux hérétiques qu'utile à l'église contre les païens. Le style seul annonce la patrie de l'auteur. On y retrouve toute la dureté africaine, une diction pleine d'âpreté, d'inégalités, et quelquefois peu latine. Tel encore, dans un autre genre, que les écrivains nouvellement convertis, Arnobe qui connaissait le paganisme à fond, pour l'avoir long-temps professé, l'attaque avec beaucoup plus de succès qu'il n'établit les dogmes contraires.

Hiérocles, vers le même temps, au moins sous l'empire des derniers persécuteurs, dont il était le ministre dans le gouvernement d'Egypte, attaqua par ses écrits artificieux, comme par ses violences, la vérité de la doctrine chrétienne. Il osa même intituler *Philalètes*, c'est-à-dire, amis de la vérité, les deux livres qu'il publia à ce sujet. Mais ses travaux devinrent infiniment plus utiles que nuisibles à la religion de Jesus-Christ, en fournissant aux âges postérieurs un témoignage irréprochable de la croyance antique des chrétiens sur la divinité de leur instituteur. Il s'efforçait dans son ouvrage de faire voir des contradictions continuelles dans l'écriture sainte, et d'élever les prétendus miracles d'Apollone de Thyane au-dessus de ceux du Sauveur. Toutefois, disait-il ensuite, nous ne tenons pas pour un dieu celui qui a fait

de si grandes choses, mais pour un homme favorisé des dieux; au lieu que les chrétiens, pour quelques miracles, soutiennent que Jesus est Dieu. Ainsi constatait-il la foi la plus ancienne des serviteurs de Jesus-Christ sur la personne adorable de cet Homme-Dieu; et en même temps la réalité de ses œuvres merveilleuses, qu'il ravalait de tout son pouvoir, mais sans oser les nier.

Le philosophe Porphire, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, porta au christianisme des attaques d'autant plus dangereuses, qu'il en était apostat, comme on le croit, avec beaucoup plus de fondement encore que pour Hiérocles. L'historien Socrate dit formellement que le savant platonicien de Batanée avait embrassé la religion chrétienne, mais qu'il la quitta pour avoir été maltraité en Palestine par quelques chrétiens de Césarée. Porphire était d'une érudition immense, même par rapport à nos livres saints, qu'il avait tous lus avec attention; d'ailleurs naturellement éloquent, et formé par les plus grands maîtres. Il fit de tous ces talens l'usage le plus artificieux, dans les quinze livres qu'il publia contre le christianisme. S'il y rebattit les propos populaires, en rendant nos pères responsables de tous les fléaux publics, il enchérit d'ailleurs sur les plus subtils adversaires du christianisme. Il s'étudia principalement, ainsi qu'Hiérocles, à chercher des contradictions dans l'écriture. Néanmoins il trouva les prophéties de Daniel trop précises et trop conformes aux événemens, pour les expliquer autrement que nos interprètes. Pour éluder des oracles si pressans et si lumineux, il ne lui resta point d'autre moyen que d'en nier l'authenticité et l'antiquité, contre le témoignage si concluant de la synagogue, et conséquemment contre toutes les règles de la critique et du jugement. C'est pour cette raison que Théodoret, comparant Porphire au faux prophète Balaam, dit que le Seigneur avait tourné la langue de ce faux sage contre lui-même.

tien de Numidie eut la tête tranchée, sous prétexte qu'il refusait le service militaire. Il se nommait Maximilien; il était âgé de vingt-un ans, grand, bien fait, et le proconsul Dion voulait absolument qu'on l'enrôlât. Chez les Romains, tous les jeunes gens devaient servir un certain nombre d'années; et Maximilien ne s'en défendait qu'à cause du danger, très-grand alors dans les troupes, de contrevenir à la sainteté de notre religion. Il s'y pratiquait mille observances auxquelles l'on ne pouvait se conformer sans idolâtrie. Maximilien fut inflexible, et ne témoigna que de l'empressement pour la mort, à quoi il fut d'abord condamné. Il dit à son père qui se trouvait présent : Donnez à l'exécuteur l'habit neuf qne vous m'aviez préparé. Le père n'eut pas les sentimens moins élevés que son fils. Loin de le pleurer, il s'en retourna en remerciant Dieu du sort de cet enfant, et il eut le même bonheur que lui quelque temps après.

En Espagne, Marcel, centurion dans la légion de Trajan, quitta le service avec éclat, le jour de la naissance de l'empereur. On voit ici clairement ce qui obligeait les fidèles à renoncer aux armes. S'il faut que les gens de guerre sacrifient aux dieux et aux empereurs, dit Marcel, je quitte le sarment et le baudrier. Le bois de vigne était le bâton de commandement des centurions ou capitaines, le seul dont ils pussent frapper leurs soldats. Marcel fut renvoyé par-devant le gouverneur de Mauritanie, lieutenant du préfet du prétoire, qui le condamna à perdre la tête. Le greffier, qui se nommait Cassien, touché tout à coup de la grâce, comme il écrivait la sentence, jeta tout par terre, en marquant le changement qui s'opérait en lui. Il fut condamné à la mort, ainsi que Marcel, mais exécuté seulement un mois après. Dans la Norique, près du confluent de la rivière d'Ens avec le Danube, il y eut jusqu'à quarante soldats martyrisés tous ensemble de la façon la plus bar-

trahie, cette ame romaine, qui puisait dans sa religion des sentimens encore supérieurs à ceux de son origine, demanda du temps, comme pour se parer elle entra dans son cabinet, ne manqua pas de consulter l'arbitre suprême de notre vie et de notre mort, dont elle dut être tout particulièrement inspirée; et voulant sans doute laisser un exemple, qui au jugement des païens mêmes égalât au moins celui de Lucrèce, elle fit tout à la fois le sacrifice d'un cœur et d'un corps purs, en s'enfonçant un poignard dans le sein.

A ces excès, Maxence joignait ceux de la plus exécrable magie : non-seulement il immolait des lions ou des léopards, et d'autres victimes aussi convenables à sa monstrueuse religion; mais il faisait les évocations les plus épouvantables, sacrifiait aux démons des femmes enceintes, fouillait dans leurs entrailles palpitantes, et cherchait ses sanglans présages jusques dans le cœur des enfans qu'il en arrachait.

Instruit d'une partie de ces horreurs, l'empereur Constantin désirait vivement d'affranchir la ville de Rome, qui n'avait d'espoir qu'en lui. Mais outre que les forces de Maxence étaient beaucoup plus considérables que les siennes, il ne voulait pas être le premier à rompre la paix. Maxence, en lui déclarant la guerre, le tira de cet embarras; l'insolence et la présomption du tyran étaient à leur comble. Après avoir subjugué l'Afrique, il imagina que les Gaules résisteraient peu. Pour s'assurer encore davantage, il fit une ligue avec Maximin. Constantin de son côté fit alliance avec Licinius, et lui promit sa sœur Constance en mariage. Bientôt on abattit dans Rome ses statues et ses images, érigées, suivant la coutume, lorsqu'il avait été reconnu pour empereur; et tout se disposa pour l'accabler. Il crut devoir suppléer à la force par la diligence, et que le meilleur moyen de se dérober à l'orage, c'était de le prévenir.

Ayant tout mis chez lui dans le meilleur ordre, il prit incontinent la route de l'Italie, avec le peu d'excellentes troupes qu'il tenait toujours en état. Son armée n'était que d'environ vingt-quatre mille hommes, tant romains qu'auxiliaires; ce qui n'entraît point en comparaison, pour le nombre, avec les forces de son ennemi. Nonobstant la différence infinie de la bravoure et de l'habileté des chefs ainsi que des troupes, il fallait un secours plus qu'humain pour assurer le succès.

Constantin sentit la nécessité d'intéresser le ciel dans son parti. Comme son père Constance-Chlore avait toujours été chrétien dans l'ame, et même publiquement, à ce que rapporte Eusèbe d'une manière si claire et si peu connue (1), le fils de ce bon prince avait au moins hérité de son estime pour la religion des chrétiens. Tout nouvellement il avait vu le Tout-puissant se déclarer en leur faveur, et frapper des coups les plus marqués de sa colère, leurs persécuteurs cruels, Galère et Maximien. Il s'adressa au Dieu qu'avait adoré son père, et le conjura par les vœux les plus ardens de se faire de même connaître au fils. Le cœur de ce prince était droit : il fut exaucé. Le moment était venu de détruire entièrement et avec le plus grand éclat le vieux préjugé qui excluait les césars du royaume de J. C.; mais l'Eternel, en choisissant le moins puissant des empereurs pour faire triompher l'église, voulut d'ailleurs rendre encore plus sensible le miracle de sa protection.

Peu après l'heure de midi, Constantin marchant à la tête de son armée, aperçut au milieu du ciel une croix étincelante de lumière : on y lisait, en caractères non moins éclatans : *Vainquez par ce signe*. Toute l'armée, aussi-bien que l'empereur, vit cet étrange phénomène, et chacun se livra à ses réflexions : plus frappé que personne, le prince pensa le reste du jour à ce que pouvait présager

(1) Eus. *Vit. Const.* c. 17.

cette merveille. J. C. lui apparut pendant la nuit avec le même signe, lui ordonna de faire un étendard sur le modèle de cette croix, et de le porter dans les combats, comme une sauvegarde, contre les attaques de ses ennemis. Le prince se leva de grand matin, appela des ouvriers, et leur traça le dessein de cet étendard, qui fut nommé *labarum*, sans qu'on sache l'étymologie de ce mot, étranger à la langue romaine. Sur ce plan sont faites à peu près les bannières de nos églises. Un long bâton, couvert de lames d'or, était traversé tout en haut par un autre bois semblable, en forme de croix, d'où pendait un riche voile tissu d'or et de pierreries. Une couronne, également d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle on voyait les deux premières lettres grecques du nom de Christ, entrelacées l'une dans l'autre, surmontait la sommité de la croix. Au-dessus du voile paraissaient les images de l'empereur et de ses enfans. Constantin choisit entre ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus religieux, pour porter tour à tour le *labarum*. Ce prodige est des mieux attesté, et ne saurait paraître douteux qu'aux scepticiens volontaires, qui doutent également de tout ce qui fait honneur au christianisme. Si tout autre témoin que l'empereur nous l'eût raconté, dit Eusèbe, dont l'histoire nous en a d'abord transmis le souvenir, nous aurions peine à le croire ; mais ce prince, après un exact récit, l'ayant confirmé lui-même avec serment, qui pourrait en douter, sur-tout après que la suite des temps et des événemens en a confirmé la vérité ? Ainsi parlait Eusèbe, tandis qu'une infinité de personnes qu'il dit en avoir été témoins oculaires, vivaient encore, et pouvaient le démentir. Ce témoignage se trouve encore confirmé par une multitude d'écrivains et de monumens de toute espèce.

Constantin, après cette vision, résolut efficacement de se faire chrétien. Il fit appeler des évêques

pour s'instruire dans la foi, et l'on pense qu'il se servit principalement du ministère d'Osius de Cordoue. C'est au moins la manière la plus plausible d'interpréter ce que dit un auteur du temps, qu'un Egyptien venu d'Espagne fit abandonner à cet empereur la religion romaine. Le prince s'appliqua lui-même à la lecture des livres saints, dont il demandait l'intelligence aux ministres sacrés; et dès qu'il eut connu la vérité, il s'étudia de tout son pouvoir à honorer, comme à faire honorer, le Dieu tout-puissant qui se manifestait avec tant de bonté.

Une protection si visible du ciel inspira le plus intrépide courage au commandant et aux troupes. On ne demanda plus qu'à combattre. Les passages des montagnes et toute l'Italie étaient inondés des troupes de Maxence : il avait jusqu'à trois armées, sans compter la garnison de Rome, qui équivalait à une quatrième. Mais rien ne put tenir devant un héros guidé par le ciel. Il força l'épée à la main les défilés et les retranchemens. La terreur se répandit avec les troupes dans la plaine. Tout plia, tout se dissipa. Les meilleures villes ouvrirent leurs portes, et vinrent offrir leurs services. Cependant le préfet du prétoire, qui commandait sous les remparts de Vérone la plus forte des armées de Maxence, et tout ce qui s'y était réfugié des autres après leurs défaites particulières, fit une courageuse résistance. Le combat fut long et sanglant. Constantin s'exposait comme un simple soldat; mais le Seigneur le couvrit de sa protection. Enfin le préfet tomba mort, et ce ne fut plus qu'une déroute. Tout se soumit jusqu'aux portes de Rome, où Maxence restait enfermé.

Il ne s'attendait point à s'y voir sitôt assiéger; il donnait au contraire les jeux que les empereurs avaient ordonnés pour la cinquième année de leur règne, et qui se trouvaient différés d'un an, par la nécessité des autres affaires. Ainsi le vingt-huitième jour d'Octobre de l'an 312, et le dernier de la

sixième année du règne de Maxence, Constantin mit ses troupes en bataille, et s'approcha de Rome. La nuit précédente il avait été averti, dans une seconde vision, de faire graver le monogramme de Christ sur les boucliers de ses soldats. Ce témoignage réitéré de l'assistance divine remplit toute son armée du courage le plus intrépide.

Maxence au contraire achevait de se déshonorer par une lâche terreur, que fomentaient ses devins, en lui annonçant la plus funeste destinée s'il sortait de Rome. Il crut suppléer à la valeur par les stratagèmes et les artifices. Dans l'espérance de voir périr Constantin au sein même de la victoire, il fit jeter sur le Tibre un pont de bateaux, qu'on pouvait rompre tout d'un coup par le milieu, en tirant quelques barres de fer; puis il posta ses troupes avantageusement, à portée du pont. Il ne fallait que demeurer en cette position pour un plein succès. Rome avait des munitions de guerre et de bouche pour plus de deux ans; et l'assiégeant se fût consumé bien avant ce terme. Mais il en était tout autrement ordonné par les décrets d'en-haut; le proscrit lui-même en précipita l'exécution. Il fit d'abord passer le pont à ses troupes, sans les accompagner, et il continua de s'amuser aux jeux du cirque, par un excès de lâcheté ou d'abrutissement, qui épuisa enfin la patience du peuple. On cria tout haut à l'indignité, et l'on ajouta mille acclamations en l'honneur de Constantin. Le tyran s'enfuit du lieu des spectacles, et dans sa consternation alla consulter les livres des sibylles : il y apprit, au rapport de Zozime, que ce jour-là même devait périr l'ennemi des Romains.

Tournant encore l'oracle à son avantage, et poussé par tous les motifs à la fois, il prit enfin ses armes, et sortit de la ville. On dit qu'une infinité de ces oiseaux qu'attirent les cadavres, volèrent aussitôt de ce côté-là, et se reposèrent sur les remparts. Cependant le combat se ralluma, à la vue de Maxence. Les prétoriens sur-tout, qui n'espéraient

l'impunité qu'avec un pareil empereur, firent les derniers efforts pour lui conserver l'empire : tout fut inutile; tout fut renversé et se débanda. La cavalerie étant enfoncée aussi-bien que les gens de pied, Maxence tourna bride pour rentrer dans Rome, où il pouvait se défendre encore long-temps. Mais le ciel attendait le coupable au piége qu'il avait lui-même tendu. Sous la multitude des fuyards, le pont de bateaux se rompit. Maxence, à cheval et tout armé, tomba dans le Tibre, où il se noya. Son corps chargé d'une pesante cuirasse, fut trouvé le lendemain, bien avant dans la vase. On lui coupa la tête, et on la rapporta au bout d'une pique, à la vue du peuple, qui toujours incertain, n'avait osé marquer toute sa joie avant ce moment. Le vainqueur fit cesser le carnage; et bientôt l'on ne s'aperçut de la diversité des partis, qu'à leur émulation dans les témoignages d'amour et de respect qu'ils s'empressaient à l'envi de donner au libérateur de l'empire. Non-seulement il pardonna à tous les partisans de Maxence, mais il les maintint dans leurs charges et leurs dignités, conserva même les corps de troupes qui avaient combattu contre lui, excepté les Prétoriens qu'il cassa, moins par un ressentiment personnel, que par haine de leur brigandage, et pour ne plus exposer la vie des maîtres du monde au caprice de ces militaires séditieux. Il prit toutes les mesures propres à remédier aux maux de la tyrannie, et à rappeler la félicité parmi le Romains.

Mais on doit dire, à la gloire de ce prince et de la religion, qu'il n'eut rien plus à cœur que de la faire triompher avec lui. Il voulut que la première statue qu'on lui érigea depuis la victoire, dans la capitale de l'empire, le représentât tenant au lieu de pique une longue croix, avec cette inscription conforme à celle de la vision miraculeuse : Par la vertu de ce signe salutaire, j'ai délivré votre ville de la tyrannie, et j'ai rendu au sénat et au peuple romain sa liberté et sa première splendeur.

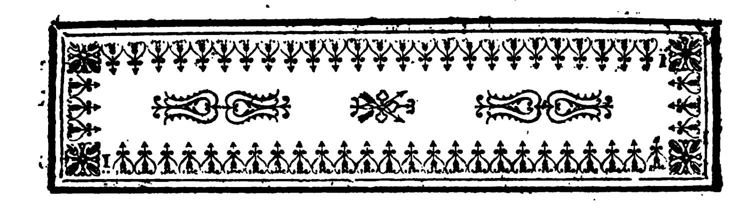
Quelques mois après, Licinius étant venu d'Orient en Italie, pour l'accomplissement de son mariage, les deux empereurs publièrent de concert un édit célèbre, qu'on peut regarder comme la consommation et le sceau assuré de la paix rendue à l'église. Il est de la fin de l'an 312, ou du commencement de l'année 313, remarquable en ce que l'on y commença de compter par indictions, c'est-à-dire, par le nombre révolu de quinze années, dont on ignore la raison. On verra sans doute avec plaisir les expressions mêmes et toute la suite de cet important rescrit, conçu de la manière suivante (1) :

Nous Constantin-Auguste et Licinius-Auguste, heureusement réunis à Milan, et traitant de tout ce qui concerne la sureté et l'utilité publique, nous avons cru qu'un de nos premiers devoirs était de régler ce qui intéresse le culte de la divinité, et de donner aux chrétiens, comme à tous nos autres sujets, la liberté de suivre leur religion, afin d'attirer la faveur du ciel sur nous et sur tout l'empire. Ainsi avons-nous pris la résolution de ne refuser à qui que ce soit les moyens de suivre de cœur et d'affection les observances des chrétiens, ainsi que de pratiquer telle religion qu'il croira lui être convenable, afin que le Dieu suprême que nous honorons, continue à nous combler de ses grâces. On voit ici les tempéramens que les empereurs étaient obligés de prendre, pour ne pas révolter les Romains. Parlant ensuite aux officiers, à qui la loi était adressée, sachez, disent-ils, que nonobstant toutes lettres contraires que vous auriez ci-devant reçues, il nous plaît actuellement d'ordonner purement et simplement, que quiconque a la volonté de professer la religion chrétienne, le fasse sans être vexé ni inquiété en aucune manière. Ce que nous vous déclarons nettement, en vous informant que nous avons généralement accordé aux chré-

(1) Eus. *lib.* 10, *c.* 5.

tiens pleine faculté d'exercer leur religion. Nous avons de plus statué à leur égard, que si les lieux où anciennement ils s'assemblaient, et touchant lesquels vous avez autrefois reçu des ordres différens, ont été achetés par des particuliers, soit du fisc, soit de quelque personne que ce soit, on les restitue aux chrétiens sans répétition de prix, et sans nul délai ni difficulté. Que ceux qui les auraient reçus en don, les rendent pareillement au plutôt; et que tant les acquéreurs que les donataires s'adressent au vicaire de la province, pour en recevoir ce qu'ils ont à espérer de notre bonté. Ainsi vous remettrez incontinent la société des chrétiens en possession de tous ces lieux : et parce qu'il est notoire qu'ils possédaient encore d'autres biens appartenans à leur communauté, c'est-à-dire, aux églises, non aux particuliers, vous ferez restituer à ces corps ou communautés toutes ces choses, sans nulle contestation ni difficulté, sauf à ceux qui les auront rendues sans remboursement, de se pourvoir par-devant nous pour l'indemnité. En tout ceci, nous voulons que vous employiez votre ministère de la manière la plus efficace et la plus prompte, afin que la divine bonté, dont nous avons déjà éprouvé les faveurs en tant de manières si importantes, ne cesse de nous combler de prospérités, avec tous nos peuples. Et pour que cette ordonnance parvienne à la connaissance de tout le monde, par-tout vous la ferez afficher, avec votre attache; en sorte que personne n'en puisse prétexter cause d'ignorance.

Tel était l'édit de Constantin et de Licinius, différent d'une ordonnance de 313, relative aux priviléges des églises et des clercs, et qui parvenant dans les provinces avec les premiers rescrits, procura à l'église une paix générale et solide, la première, à proprement parler, dont elle eût encore joui depuis son établissement.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE SEPTIÈME.

Depuis la paix donnée à l'église en 313, *jusqu'à la mort de Constantin en* 337.

La liberté donnée à l'église par l'édit des empereurs, jointe à la protection toute particulière de Constantin, changea en peu de temps toute la face de l'empire. Les fidèles se montraient avec sécurité, et une sainte joie éclatait sur leur visage ; le nom chrétien n'était plus abhorré comme un nom impie ; les cachots ne renfermaient plus les innocens ; les exilés et les fugitifs rentraient en foule dans le sein de leur patrie, les troupeaux se rassemblaient après la plus triste dispersion, et les pasteurs reparaissaient à leur tête. On ne voyait dans les villes, et jusques dans les campagnes, qu'églises qu'on réédifiait, plus grandes et plus belles que les anciennes. Le religieux empereur prévenait les voeux des peuples et des évêques les plus zélés pour la gloire de la maison de Dieu, et fournissait à tout avec une magnificence digne d'un César, à qui des miracles de protection faisaient reconnaître l'auteur de sa puissance (1).

(1) Euseb. *Hist. lib.* X.

fut renvoyé. Il mourut, avant d'arriver à Carthage.

Le crime des traditeurs fit beaucoup de bruit dans l'église ; et sitôt qu'on fut un peu plus tranquille en Afrique, les évêques prirent des mesures pour arrêter ou punir la prévarication. Ceux de Numidie s'assemblèrent, au nombre de onze ou douze, à Cirthe, capitale de cette province. Dans ce petit nombre, il ne laissa pas de s'en trouver quelques-uns tachés de vices bien étonnans pour ces premiers âges. Purpurius de Limate fut accusé d'avoir fait mourir deux enfans de sa propre sœur ; et il ne s'en défendit pas : mais en récrimination, il dénonça comme traditeur le président même du concile, Second de Tygisiste, qui tenait la première chaire. Ces reproches différens empêchèrent qu'on ne fît une exacte justice. On craignait un plus grand mal ; et l'on admit au pardon ceux qui avaient livré les écritures, parce qu'ils étaient en un certain nombre.

Vers le même temps, les évêques d'Espagne tinrent, au nombre de dix-neuf, un concile à Elvire, ville à présent ruinée, et que l'on croit avoir été proche de Grenade, où le siége épiscopal en fut transféré dans la suite. La rigueur des canons dressés contre les fidèles tombés dans le crime d'idolâtrie, rendrait ce concile suspect de novatisme, s'il n'avait été cité avec éloge dans celui de Sardique et dans un grand nombre de conciles postérieurs. Et comment en effet ce soupçon pourrait-il tomber sur le fameux Osius qui avait déjà confessé la foi ; sur saint Valère de Saragosse, confesseur encore plus illustre, et comparable à son diacre Vincent avec qui il fut arrêté, et sur plusieurs autres pères d'Elvire également irréprochables. On défendit dans ce concile d'accorder la communion, même à l'article de la mort, c'est-à-dire l'eucharistie, qui était la marque d'une réconciliation pleine et parfaite, aux fidèles qui auraient idolâtré ou commis certains crimes énormes qui

pressante à s'y conformer. Toujours également ennemi des serviteurs du vrai Dieu, ce cruel tyran craignait néanmoins de rompre ouvertement avec ses collègues. D'un autre côté, il ne voulait point paraître obéir. Il prit un milieu : sans faire publier l'édit, il se contenta d'écrire à ses officiers de ne plus tourmenter les chrétiens, et d'employer seulement la persuasion ou la séduction, pour les attirer au culte de ses dieux. Peu de temps après, il sut qu'un traité de ligue offensive, autrefois passé entre lui et Maxence contre les deux autres empereurs, avait été retrouvé dans les papiers du tyran de Rome, depuis sa défaite ; et jugeant de leurs dispositions par les siennes, il ne douta point qu'ils ne lui fissent éprouver leur vengeance dès qu'il leur serait possible.

Imaginant donc qu'il valait mieux les prévenir, tandis que Licinius en Italie ne s'occupait que de son mariage, il fit une irruption dans les états de ce prince. Celui-ci ramassa à la hâte environ trente mille hommes, et retourna précipitamment contre le perfide Maximin, qui à la tête de plus de soixante mille avait déjà pénétré jusqu'en Thrace. Licinius ne tendait qu'à l'empêcher, en occupant les défilés, de pousser plus loin. Mais comme Maximin avait fait la diligence dont il attendait principalement son succès, déjà il se trouvait en deçà des montagnes, où s'étendant dans les plaines, il réduisit Licinius à la nécessité d'une bataille rangée. Maximin, pour s'assurer encore mieux de la victoire, à ce qu'il présumait, promit solennellement à Jupiter d'abolir entièrement le nom chrétien, s'il défaisait son ennemi. Mais pendant la nuit, un ange apparut à Licinius, l'avertit de se mettre avec toute son armée sous la protection du Dieu suprême, et lui promit à cette condition le gain de la bataille. Lactance rapporte que l'envoyé céleste apprit à Licinius une formule de prière, que ce prince fit écrire aussitôt après son réveil, et dont on distribua un grand nombre de

copies dans l'armée (1). Un courage extraordinaire saisit chaque soldat; tous demandèrent avec impatience le commencement du combat, que leur chef fixa au premier jour de Mai de cette année 313, voulant que Maximin fût défait, comme Maxence, le jour qu'il était parvenu à l'empire. Mais le tyran lui-même avança d'un jour son malheureux destin.

On vint annoncer à Licinius que l'ennemi approchait en ordre de bataille, et bientôt les deux armées se trouvèrent en présence. Alors les soldats de Licinius ôtant un moment leur casque, et levant les yeux au ciel, récitèrent jusqu'à trois fois la prière qu'ils avaient apprise, et que l'empereur prononça le premier en ces termes : Grand Dieu, nous vous invoquons; Dieu saint, nous implorons votre puissante assistance. Nous vous recommandons la justice de notre cause; nous vous recommandons notre salut; nous vous recommandons notre empire. C'est par vous que nous vivons; c'est par vous que l'on remporte la victoire, que l'on parvient au triomphe et au bonheur. Dieu très-grand et très-saint, exaucez nos vœux; c'est vers vous que nous tendons les bras : Dieu très-grand et très-saint, exaucez-nous. Après la troisième récitation de cette prière, les soldats chrétiens s'élancent pleins d'ardeur et d'espoir sur les gens de Maximin, sans faire attention au nombre. Les infidèles furent aussitôt vaincus qu'attaqués. Un stupide effroi les empêchait de faire usage de leurs traits et de leurs épées. Ils semblaient avancer, non pour combattre, mais pour se faire égorger, comme d'aveugles victimes. La moitié de l'armée tomba sous le tranchant des armes : le reste se rendit ou prit la fuite. Maximin se retira avec une célérité prodigieuse, jusques dans les détroits du Mont-Taurus; et ne s'y trouvant pas encore en sureté, il alla se renfermer dans la ville de Tarse. Un esprit de vertige lui avait troublé le jugement.

(1) Lact. *n.* 45.

Bientôt

Bientôt investi par terre et par mer, il ne vit plus d'autre ressource que le poison.

Comme il s'était auparavant rempli de vin et de viande, l'effet n'en put être que fort lent. Ainsi avec d'inconcevables douleurs, il se sentit longtemps brûler les entrailles, poussant des cris, ou plutôt des hurlemens effroyables, se roulant par terre, la mangeant de rage, se frappant la tête aux pavés et aux murailles, avec une telle fureur, que ses yeux sortirent de leur place, et qu'il en perdit totalement la vue. Mais ses remords faisaient sa plus cruelle torture. Il croyait voir Jesus-Christ assis sur son redoutable tribunal pour le juger. On l'entendait répondre, en criant horriblement, comme un criminel appliqué à la question : Ce n'est pas moi, ce fut malgré moi. En d'autres momens, il faisait la confession de ses plus honteux forfaits, et demandait miséricorde. Il passa quatre jours de la sorte, et mourut dans cet état, si semblable à un enfer anticipé, qu'on a tout lieu de craindre que la divine justice n'ait voulu donner en lui l'exemple d'un nouvel Antiochus. Outre la perte des yeux et le feu qui le dévorait intérieurement, il éprouva, avant d'expirer, la plupart des autres tourmens qu'il avait ordonnés contre les martyrs. Ainsi finit le plus impie des persécuteurs. On remarque, comme le premier exemple d'une guerre en forme de la part des infidèles contre une nation chrétienne, que Maximin porta ses armes contre les peuples de la Grande-Arménie, précisément parce qu'ils professaient le christianisme.

Cette mort rendit Licinius maître de tout l'Orient. Il se transporta aussitôt à Antioche qui en était la capitale, fit déclarer Maximin ennemi de la patrie, et briser ses statues. La femme du tyran fut précipitée dans le fleuve d'Oronte, où cette digne compagne de l'antechrist de Syrie s'était plue à faire périr une infinité de vierges et de femmes vertueuses. Ses enfans, dont l'aîné n'avait

mêmes, que l'esprit de Dieu parlait par leur bouche. Leurs actes sont divisés en quatre parties, dont les trois premières, comprenant les interrogatoires, sont les copies littérales des registres publics, qu'un soldat, gagné à prix d'argent, avait communiqués aux fidèles. Le récit de leur mort, contenu dans la quatrième partie, fut écrit par ceux des fidèles qui avaient été les témoins oculaires de leur triomphe.

Dans la capitale de l'ancienne province de Cilicie, on arrêta Julitte, distinguée par sa noblesse. On ne laissa pas de lui faire souffrir toutes sortes d'indignités. Son enfant, âgé seulement de trois ans, et emmené avec elle, poussait des cris attendrissans en voyant ruisseler le sang de sa mère. Le juge se le fit apporter, et voulut, en le caressant, arrêter ses pleurs. Mais Cyr ou Cyrique, c'est le nom de l'enfant, tendant les bras à sa mère, et s'élançant vers elle de tout son pouvoir, détourna sa tête du gouverneur, lui donna des coups de pieds, lui égratigna le visage, et dit, comme sa mère, qu'il était chrétien. Le brutal magistrat, du haut de son tribunal, le jeta si rudement par terre, que le jeune martyr eut la tête entièrement brisée; en sorte que la cervelle se répandit sur les degrés, et que tout l'espace d'alentour fut arrosé de ce sang innocent. La mère en rendit grâce à Dieu, et eut à la fin la tête tranchée.

Le martyr Barlaam, qui a eu pour panégyristes et pour admirateurs saint Basile avec saint Jean Chrysostome, n'était qu'un simple berger de Cappadoce, dont la fermeté d'ame triompha des mouvemens les plus naturels et de tous les artifices des persécuteurs. On lui tint de force le bras sur l'autel des faux dieux, et sur sa main étendue on mit de l'encens et des charbons ardens, afin que la douleur lui faisant remuer la main, l'encens réjaillît sur un brasier préparé à ce dessein, et qu'il parût ainsi honorer les idoles. Mais Barlaam eut la constance de ne point remuer le bras avant

la foi de la providence, paraît avoir été la première production du zèle de l'auteur depuis sa conversion. Car il était né dans les ténèbres de l'infidélité; et nul témoignage n'est plus recevable, en faveur de l'église, que ses Institutions divines, qui sont divisées en sept livres, et qui font son grand ouvrage. Son but est de répondre à tous ceux qui écrivaient contre la religion chrétienne; de réfuter, non-seulement ce qu'on avait dit, mais tout ce qui pouvait se dire à ce propos. Il y combat avec une grande force la vanité du paganisme, et détruit avec une admirable facilité l'illusion de l'idolâtrie. Tel était le propre du génie de Lactance, ou de son genre d'études, l'aptitude à détruire le mensonge et l'impiété, plutôt qu'à prouver les vérités chrétiennes. Il paraît plus orateur que chrétien; il traite nos mystères d'une manière trop philosophique, et se montre peu instruit du fond de la doctrine de l'église, qu'il avait sans doute étudiée trop tard. Mais on peut assurer que personne n'a défendu la religion, dans un style plus beau et plus éloquent, d'une façon plus claire, plus vive, plus sublime, plus agréable; et c'est avec beaucoup de justesse que saint Jérôme l'appelle le Cicéron chrétien.

Il joignit à l'élévation du génie une ame également noble, et d'autant plus grande, que se soutenant par elle-même, il ne tira jamais, pour se faire valoir, aucune ressource des titres ni des avantages extérieurs. Quoiqu'il passe pour constant qu'il fut précepteur de Crispe, fils du grand Constantin, jamais cependant il ne parle de cet honorable emploi que son mérite seul lui avait obtenu, ni d'aucune autre chose qui puisse le relever devant les hommes. Son désintéressement, si pourtant ce terme rend suffisamment ce que nous voulons exprimer, son désintéressement égala sa modestie. Ses bons offices auprès du césar, fils aîné d'un empereur aussi grand et aussi libéral que Constantin, bien loin de l'enrichir, le laissè-

rent toujours dans un état où il ne manqua pas seulement de l'abondance, mais du commode et du nécessaire; uniquement sans doute, parce qu'il voulut vivre dans la pauvreté évangélique. Tel est le témoin, ou l'un des témoins, entre mille, qui nous apprend les châtimens exemplaires des derniers persécuteurs.

Quand le pieux Constantin sut la destinée de Maximin, il reconnut mieux que jamais la main du Tout-puissant; et il ne pouvait assez le bénir de s'être manifesté à lui dans toute la grandeur de sa miséricorde. Plus son empire s'étendait et s'affermissait, plus le tribut de sa reconnaissance et de sa religion devenait magnifique. Ses charités étaient immenses envers les ministres et les serviteurs indigens de Jesus-Christ. Il fit donner en une fois, au seul évêque de Carthage, pour ceux qui dépendaient de ce prélat, trois mille bourses, c'est-à-dire, plus de trois cents mille livres de notre monnaie; somme prodigieuse alors, relativement à sa destination (1). Encore ajouta-t-il dans la lettre qu'il écrivit à cette occasion, qu'après avoir distribué ces deniers, si l'évêque les trouvait insuffisans, il pouvait s'adresser à l'intendant du domaine, qui avait ordre d'ajouter sans retard tout ce qu'on lui demanderait. En même temps il affranchit des charges publiques tous les ministres de l'église soumis à l'évêque Cécilien; comme s'énonçait le rescrit, c'est-à-dire, tout le clergé orthodoxe d'Afrique, afin que rien ne le détournât du service de la religion. Telle était la raison qu'on alléguait au proconsul Annulin, en lui recommandant la prompte exécution de ces ordres. On lui enjoignait également de faire restituer aux églises catholiques, sitôt la lettre reçue, tout ce qui leur avait appartenu dans chaque ville, ou par-tout ailleurs, et ce qui en vertu des confiscations se trouvait occupé par des infidèles. Par

(1) Eus. *His. l.* 10, *c.* 6; *Zoz. l.* 2.

votre promptitude, disait le religieux empereur, vous vous assurerez notre puissante bienveillance. Il n'est pas douteux qu'il envoya de pareils ordres dans les autres provinces.

Les jeux séculaires de Rome tombaient cette année 313 de Jesus-Christ : Constantin n'eut garde de faire célébrer ces exercices mêlés d'idolâtrie, et condamnables d'ailleurs, à raison de la seule dissolution des mœurs qu'ils entraînaient. Les païens en murmurèrent, craignant ou feignant de craindre, en conséquence de cette suppression, toutes sortes de calamités pour l'empire. On laissa dire ; et les chrétiens redoublèrent leurs vœux efficaces pour un protecteur si magnanime.

Ce n'était point assez pour lui de les mettre à couvert des violences extérieures de leurs ennemis : il ordonna de plus au proconsul Annulin, d'informer contre ceux qui troublaient le sein de l'église, et de les réprimer sous la direction de l'évêque de Carthage. Il s'agissait des donatistes qui avaient commencé, comme on l'a vu, par se séparer de leurs pasteurs légitimes, et dont la rebellion, selon le cours ordinaire, passa bientôt du schisme à l'hérésie.

Les derniers persécuteurs avaient exigé qu'on livrât les saintes écritures. Plusieurs prêtres et quelques évêques eurent la lâcheté de se conformer à cet ordre impie ; et l'on attachait au crime de ces traditeurs, la même flétrissure à peu près qu'à l'apostasie formelle. Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, apprit qu'on accusait vaguement de cette prévarication Mensurius, évêque de Carthage. Là-dessus portant un jugement aussi pernicieux dans ses conséquences que téméraire dans son principe, il avait aussitôt renoncé à sa communion. Ce schisme ne fit pas grand bruit alors : mais ce qui suivit la mort de Mensurius, lui donna un éclat funeste. Cécilien, diacre de l'église de Carthage, fut élu pour remplir le siége de cette première église d'Afrique, par le suffrage

unanime du peuple, et fut ordonné par Félix, évêque d'Aptonge, ville voisine de la capitale, en présence et du consentement des évêques de la province. Deux prêtres, jaloux de l'élévation de Cécilien, Bostre et Célésius prétendirent que l'évêque d'Aptonge était lui-même traditeur; et sous ce prétexte non moins faux que frivole, ils ne voulurent pas reconnaître Cécilien pour leur pasteur légitime. Ainsi se renouvela et s'accrut considérablement le schisme de Donat. A ces mécontens, il s'en joignit insensiblement un très-grand nombre, sur-tout d'évêques numides. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces étranges rigoristes étaient eux-mêmes des traditeurs notoires; comme ils n'en avaient pu disconvenir dans le concile de Cirthe.

Il se plaignait aussi qu'on ne les eût pas convoqués pour ordonner Cécilien, et qu'on n'eût pas déféré l'honneur de l'ordination au primat de Numidie; avançant contre toute vérité, que telle était la loi et la coutume. Par ce moyen, les traditeurs schismatiques grossirent leur parti de plus de soixante évêques numides, élevèrent à Carthage même autel contre autel, s'assemblèrent en concile, et citèrent Cécilien.

Il envoya demander de quel crime on le chargeait, et qu'on lui produisît ses accusateurs. On n'avait pas encore fabriqué les calomnies dont on essaya de le flétrir par la suite : on ne lui opposa que la nullité prétendue de son ordination. Cécilien, qui ne voulait rien épargner pour empêcher le scandale, dit que si l'évêque d'Aptonge n'avait pu l'instituer légitimement, il était tout prêt à se remettre de nouveau entre les mains des évêques assemblés. Mais leur résolution était prise de tout brouiller. Il ne firent usage de cette déférence excessive dont le seul amour de la paix était le motif, que pour la lui reprocher comme un aveu du vice de son ordination. L'un de ces évêques, nommé Purpurius, ne fut pas même

assez maître de lui pour dissimuler. Il répondit avec une imprudence brutale, que Cécilien n'avait qu'à paraître, qu'on lui imposerait les mains de nouveau, et si rudement qu'il en aurait la tête écrasée. Ce propos était digne d'un évêque accusé, comme l'était Purpurius, de la mort de son propre neveu.

Après une pareille déclaration, jamais le peuple catholique ne souffrit que son pasteur s'exposât. Les schismatiques le traitèrent en contumace; et regardant son siége comme vacant, ils firent une nouvelle élection, et ordonnèrent Majorin en sa place. Aussitôt ils répandirent de tous côtés des lettres remplies de mensonges, et dans chaque église d'Afrique, ils détournèrent les fidèles de la communion de Cécilien. Celui-ci néanmoins se crut suffisamment justifié, reconnu qu'il était par la très-grande partie de ses ouailles, et en communion avec l'église de Rome, le centre de l'unité, ainsi qu'avec la multitude des évêques.

Les choses en étaient là, quand l'empereur, instruit sans doute par le pape, fit savoir à Cécilien les ordres qu'il avait donnés au proconsul d'Afrique et au vicaire des préfets, de ne pas tolérer le schisme dans cette province. C'est pourquoi, portaient les lettres impériales, si vous voyez quelques personnes y persévérer, faites vos plaintes à ces officiers, afin qu'ils punissent les séditieux.

Cécilien n'usa point du pouvoir qu'on lui donnait; mais il prit le parti de la longanimité et de la douceur, comme le plus épiscopal et le plus conforme à l'esprit de l'évangile. Les schismatiques ne connaissaient point ces délicatesses : ils n'usèrent du temps que pour intriguer du côté de la cour; et comme le grand Constantin, en ces sortes d'affaires, montrait une indulgence qui nuisit souvent au gouvernement aussi-bien qu'à la religion, il reçut la requête où ils lui demandaient à être jugés par lui ou par des commissaires

établis de sa part. Ils souhaitaient que ces commissaires fussent de Gaule ; parce que les Gaulois étaient parfaitement désintéressés dans la cause des traditeurs.

Après avoir lu la requête, l'empereur s'écria avec étonnement : Hé quoi ! ils demandent que je les juge, moi qui dois être jugé par celui qu'ils représentent (1) ! Cédant néanmoins à sa facilité naturelle, il chargea de prendre encore connaissance de cette affaire, Materne évêque de Cologne, Marin d'Arles et Rheticius d'Autun. On ne pouvait guère mieux choisir, dans la multitude même des grands évêques qui édifiaient alors nos provinces. Materne avait d'abord gouverné avec un zèle infatigable, et sans nulle autre vue que de se sacrifier aux besoins de l'église, les chrétientés de Trèves et de Tongres, outre celle de Cologne ; puis, par humilité, il s'était fixé à ce dernier siége, tandis que la ville de Trèves était infiniment plus distinguée, comme capitale de toute l'étendue de l'empire au delà des Alpes. Marin ne se signala pas moins à Arles, tant par l'éclat de ses vertus, que par sa capacité qui le fit présider au concile fameux qu'on célébra peu de temps après dans le lieu de son siége. Rheticius est connu par des écrits, dont S. Jérôme exalte beaucoup l'éloquence.

L'empereur souhaita que le pape fût encore à la tête de ces prélats, afin de donner plus d'autorité au jugement ; que quinze évêques d'Italie se joignissent à ces dignes juges, et que tous ensemble formassent à Rome un concile, dans le palais de Latran. Il avait donné ordre au proconsul d'Afrique d'envoyer pour le commencement d'Octobre, Cécilien d'une part, avec dix évêques de son parti ; et de l'autre, les Africains mécontens, en pareil nombre. Tout fut ponctuellement exécuté, et le concile commença dès le second d'Octobre 313.

Les trois évêques des Gaules siégeaient les

(1) Opt. l. 1.

premiers, après le pape, sans doute comme désirés par les plaignans; ensuite les quinze Italiens, sans exception pour les évêques d'Ostie et de Preneste, suffragans du pape, auxquels on ne voit point qu'on assignât encore de rang particulier.

Le concile dura trois mois, pendant lesquels tous les griefs furent pesés, discutés, rédigés avec une attention et une maturité extraordinaires. Donat des Cases-Noires, et les autres partisans de Majorin, présentèrent un mémoire contre l'évêque de Carthage; mais quand on exigea les preuves, ils n'en purent fournir. Les personnes mêmes qu'ils avaient citées, et qu'ils présentèrent pour témoins, les couvrirent de confusion en déclarant qu'elles n'avaient rien à dire contre Cécilien. Ils craignirent apparemment qu'elles ne s'expliquassent davantage, et ne vinssent à révéler toute la manœuvre employée pour les suborner; puisqu'ils les firent aussitôt disparaître, après les avoir amenées de si loin.

Donat même n'osa plus se montrer au concile, après le premier jour. C'était passer condamnation, et s'avouer calomniateur. Il fut de plus convaincu et réduit à confesser, que lui-même avait imposé les mains à des sujets coupables d'apostasie. Nonobstant un préjugé si défavorable à la cause qu'il défendait, on examina avec toute la circonspection possible le procédé des soixante-dix évêques schismatiques qui avaient prononcé à Carthage contre Cécilien et son ordination. Mais comme il était notoire qu'on l'avait condamné sans l'entendre, parce qu'il ne pouvait se présenter avec sureté pour sa personne, on n'eut point égard à cette espèce de concile, dont on ne savait point encore l'odieux secret, mais qui déjà n'annonçait que trop la cabale et la violence.

D'ailleurs la question qu'il avait traitée, ne paraissait pas moins vaine qu'obscure. Outre qu'il était difficile de savoir si Félix ou quelque autre évêque, entre ceux qui avaient ordonné Cécilien,

était du nombre des traditeurs, cette connaissance, quand on aurait pu y parvenir, n'avançait rien ; et il ne s'ensuivait pas que l'ordination de Cécilien fût invalide. C'était dès-lors un principe reçu, qu'un évêque en place, qui n'a été ni déposé ni condamné par aucun jugement canonique, peut validement exercer son ministère : ce qui faisait en faveur de Cécilien une surabondance de droit qui levait toute difficulté. Le concile de Rome prononça donc que cet évêque était innocent, et ratifia son ordination. Il ne flétrit cependant pas ceux du parti opposé, à l'exception de Donat des Cases-Noires, auteur de tout ce désordre, et convaincu d'ailleurs de prévarications inexcusables. Pour les autres, quoiqu'ordonnés par Majorin hors du sein de l'église, le concile donnant un exemple d'épiquie et de dérogation à la rigueur des lois, leur laissa la liberté de garder leurs siéges en renonçant au schisme. Ainsi dans toutes les églises où il se trouvait deux évêques, l'un ordonné par Cécilien, l'autre par Majorin, on devait conserver celui qui aurait été ordonné le premier, et placer le second dans un autre siége, à mesure qu'il en vaquerait.

Tout modéré qu'était ce jugement, il ne satisfit pas les schismatiques. A peine leurs députés furent de retour en Afrique, que la dissention recommença plus vivement que jamais entre les partis. Bientôt celui des donatistes renouvelant ses plaintes auprès de l'empereur, montra que la condescendance n'est pas du tout le moyen de délivrer le gouvernement de leurs importunités effrayantes. Ils alléguèrent que leur concile de Carthage avait été plus nombreux que celui qui venait de l'infirmer à Rome ; et que ce petit nombre, quelque irréprochable qu'on le prétendît, n'avait pu juger qu'avec précipitation, sans se donner le loisir d'approfondir le fait de Félix d'Aptonge.

Constantin fut d'abord indigné. Mais enfin, par un excès de bonté peu conforme à la marche qu'il

suivait beaucoup mieux dans les objets soumis à l'autorité séculière, il se prêta de nouveau à leur mécontentement et à leur inquiétude.

Tout habile qu'il était dans l'art du gouvernement et dans la connaissance des hommes, il ignorait jusqu'où vont les chicanes et la supercherie des esprits indociles en matière de religion. Il se donna mille peines, afin d'éclaircir le fait inutile de l'évêque d'Aptonge. On y réussit enfin. Des procès verbaux juridiques, et des témoins qui vivaient encore, firent foi de son innocence : ce qui formait une preuve surabondante, et péremptoire au sens de l'empereur, en faveur de Cécilien. Toutefois les schismatiques n'en devinrent pas plus dociles; et Constantin portant la condescendance à son comble, prit les mesures nécessaires pour assembler dans les Gaules, comme ils le désiraient, un grand concile des évêques d'Afrique, d'Italie, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, et principalement des Gaules. On ne trouve dans les souscriptions que trente-trois évêques, avec les députés de douze absens. Mais à juger de ce concile par la manière dont les pères en parlent, il y a tout lieu de croire qu'il était beaucoup plus nombreux. S. Augustin le nomme plénier, et y met jusqu'à deux cents pères. On peut en effet le regarder comme un concile général de l'Occident.

La lettre que Constantin écrivit en cette occasion à Elafius son vicaire en Afrique, fournit un modèle touchant de la droitute d'intention, de l'esprit religieux et de tous les sentimens qui doivent animer un prince chrétien. Je ne vois pas, lui dit-il, qu'il nous soit permis de fermer les yeux à des divisions capables d'irriter la majesté suprême, non-seulement contre le commun des hommes, mais contre ceux qu'elle a chargés de la conduite des choses d'ici-bas. Je n'attendrai avec une ferme confiance la protection de la divine bonté, et je ne me croirai dans une sécurité parfaite, que quand je verrai tous mes sujets concourir, dans une

sainte union, à honorer Dieu par le culte de la religion catholique.

La ville d'Arles fut indiquée pour le lieu de l'assemblée; on expédia des lettres circulaires aux évêques des différentes régions, et on leur fournit les voitures et les vivres, aux frais de l'état, afin qu'ils se trouvassent plus facilement réunis pour le 1.er d'Août de l'année 314. Constantin écrivit lettre sur lettre aux pères du concile, en les exhortant avec effusion de cœur à procéder d'une manière capable de procurer enfin une paix solide à l'église, et de le délivrer lui-même pour toujours de tous ces soucis affligeans.

On examina avec le plus grand soin, et les accusations personnelles intentées contre Cécilien, et le second chef d'accusation concernant les évêques qui l'avaient ordonné. On ne trouva néanmoins aucunes peuves de toutes les allégations des donatistes, et l'on prononça de rechef en faveur de Cécilien. Cette affaire consommée, on jugea à propos, avant de se séparer, d'examiner ce qui était d'un intérêt général pour toute l'église. Comme sa foi est inaltérable, les persécuteurs, en s'efforçant de l'éteindre, ne l'avaient qu'épurée. Mais des abus ou des relâchemens s'étaient glissés dans la discipline; et l'on fit de sages règlemens pour la rétablir. Toutefois par respect pour la chaire apostolique les pères ne les voulurent publier qu'avec son approbation et sous son autorité. C'est pourquoi ils les envoyèrent au pape Sylvestre, qui avait succédé à Melchiade le dernier jour du mois de Janvier précédent; et ils lui écrivirent en ces termes :

Plût à Dieu, notre très-cher frère; ainsi lui exprimaient-ils leur zèle avec leur tendre et respectueux attachement, après avoir rendu compte de la sentence portée contre les donatistes (1); plût à Dieu que vous eussiez été présent avec nous à ce

(1) Lab. Conç. t. I, p. 1425.

grand spectacle ! La condamnation des indociles eût été plus sévère, et notre assemblée aurait eu plus de consolation en vous voyant juger avec nous. Mais vous n'avez pu quitter ces lieux révérés que les saints apôtres ont consacrés par leur sang, et où ils ne cessent de présider. Cependant nous avons cru devoir ne pas nous borner aux affaires pour lesquelles on nous avait convoqués, mais pourvoir encore aux divers besoins de nos provinces. En conséquence, nous avons fait plusieurs règlemens, où nous pensons n'avoir suivi que l'inspiration de l'Esprit-Saint et de nos bons anges. Ce qui ne nous fait pas oublier que c'est à vous, à cause de l'étendue supérieure de votre autorité et de votre juridiction, de leur apposer leur sceau principal, et de les intimer à tous les fidèles.

Par ces respectables canons, les plus anciens de l'église gallicane, il est enjoint, sous peine de déposition, aux différens ministres des autels de demeurer fidèlement attachés aux lieux où ils auront été ordonnés. On excommunie ensuite les diacres usuriers. L'usure autrefois défendue sévèrement à Rome, et regardée comme plus punissable que le larcin, y avait pris le plus grand crédit dans la décadence des mœurs, et elle y était permise par des lois formelles (1). En attendant le moment propre à une réforme entière, l'église voulut marquer dès-lors son horreur pour ce vice, en le flétrissant au moins dans les ecclésiastiques. L'excommunication tombe spécialement sur les diacres, comme plus exposés au danger, en leur qualité d'administrateurs des biens temporels du clergé. On exhorte les maris chrétiens qui surprendront leurs femmes en adultère, à n'en point reprendre d'autres du vivant des premières. On se borne encore ici à l'exhortation ; parce que les lois civiles permettaient de se remarier après le divorce. Tout éloignée qu'était l'église de les suivre en ce qui était

(1) Cat. *de Re Rusticâ in præm.*; Tacit. *l.* 5, *Ann.*

contraire à l'évangile, elle ne laissait pas d'user de ménagement, jusqu'à ce qu'elle pût amener la puissance civile à toute la pureté des maximes évangéliques. Les gens de théâtre sont excommuniés, tandis qu'ils resteront dans cette profession. Ce canon, qu'on voudrait aujourd'hui taxer d'une rigueur excessive, trouve son apologie dans les plus anciens pères de l'église, particulièrement dans le traité de Tertullien sur les spectacles : amusemens proscrits par ce père, non-seulement comme infectés d'idolâtrie, mais comme une des sources principales de la corruption des mœurs. Le concile prive aussi de la communion, mais pour un temps seulement, les filles chrétiennes qui épousent des gentils.

Parce qu'en Afrique la coutume de rebaptiser les hérétiques subsistait toujours, on défend de réitérer le baptême de ceux qui l'auront reçu au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et de faire autre chose que de leur imposer les mains. Sur l'article du schisme des donatistes, on statue que les traditeurs seront déposés de l'ordre clérical, si pourtant ils sont convaincus, non par des témoins trop sujets à se laisser corrompre, mais par des actes authentiques ou publics; que s'ils ont ordonné quelque sujet irréprochable d'ailleurs, cette forme d'ordination ne nuira point à ces bons sujets. Tels sont les canons essentiels du premier concile d'Arles.

Ceux des conciles d'Ancyre et de Néocésarée, qu'on rapporte à ces premiers temps de la liberté de l'église, où les conciles furent plus fréquens que jamais, ne sont pas moins célèbres. Ancyre était la métropole de la Galatie, et il paraît que cette ville avait été choisie, comme la plus commode, pour y rassembler les évêques de l'Asie-Mineure, du Pont, de l'Arménie et de la Syrie. Dans ces provinces, les persécutions avaient duré le plus long-temps et de la manière la plus violente. Aussi le principal objet du concile fut de régler la pénitence des fidèles tombés dans l'idolâtrie. A leur

occasion, on étendit ces règlemens aux pénitences des autres crimes, et l'on commença de donner aux évêques plus de liberté à user d'indulgence, suivant les occasions et les règles d'une sainte prudence.

Ce concile distingua aussi les fonctions des différens ordres de la cléricature. Offrir et prêcher, ce sont celles qu'il annexe au sacerdoce, et il attribue aux diacres, celles de présenter l'offrande et de faire les annonces dans l'église, où ils remplissaient d'office ce qui était à la charge des crieurs publics dans les assemblées profanes. Il n'est pas permis aux corévêques, fussent-ils revêtus du caractère épiscopal, d'ordonner des prêtres ou des diacres; ni aux prêtres de la ville, de rien faire dans le diocèse, sans une permission par écrit de l'évêque titulaire. Par ces dernières paroles du canon concernant les corévêques, il paraît que ces sortes de prélats inférieurs n'étaient par état que des prêtres à qui l'évêque confiait son autorité pour la campagne; et que dans le cas où ils auraient été honorés de la consécration épiscopale, leur pouvoir ne s'étendait pas à conférer les ordres sans une permission expresse et spéciale. Suivant le canon dixième, les diacres qui ont déclaré, lors de leur ordination, qu'ils ne renonçaient point au mariage, ne seront pas exclus du ministère pour s'être mariés dans la suite, et pourront exercer toutes les fonctions de leur ordre. Telle est l'origine du vœu tacite de continence, que ne font encore nos clercs qu'en ne répondant rien à la proposition que leur en fait l'évêque, avant de leur conférer le sous-diaconat. Si quelques églises particulières de l'Orient se sont écartées, dès ce premier âge, des règles étroites de la continence cléricale, on voit au moins que c'était seulement pour les ministres du second ordre, et dans le cas d'un besoin particulier, qui ne tirait pas à conséquence pour les églises où l'on n'éprouvait pas cette pénurie d'ouvriers évangéliques, et bien moins encore pour celles de l'occident.

Les canons du concile de Néocésarée dans le Pont, voisin de la Galatie, qui sont comme le complément de ceux d'Ancyre, et où se trouvèrent à peu près les mêmes évêques, sont au nombre de quinze, entre lesquels le premier ordonne la peine de déposition contre le prêtre qui oserait se marier. Le troisième met en pénitence les laïques mêmes qui se marient plusieurs fois, quoiqu'après la mort de l'une des parties ; et il défend aux prêtres d'assister au festin des secondes noces, qui bien que permises passaient pour une faiblesse parmi les orientaux. Dans le sixième, on statue qu'il n'y aura que sept diacres en chaque ville, quelque grande qu'elle soit, suivant la première institution. Cette règle a toujours été suivie à Rome, pour les diacres d'office de la première église, nommés diacres régionaires ; d'où elle s'est étendue aux provinces les plus éloignées, par respect pour le premier siége. Le onzième canon défend d'ordonner un prêtre avant l'âge de trente ans ; et la raison qu'on en donne, c'est que Jesus-Christ n'avait commencé de prêcher qu'à cet âge. On croit que Vital, patriarche d'Antioche, présida à ces deux conciles de Néocesarée et d'Ancyre.

Pour les pères d'Arles, ils ne se séparèrent pas aussitôt après leurs décisions : mais ils s'occupèrent à réunir ceux des donatistes qui revinrent à leurs pasteurs légitimes. Il y en eut beaucoup davantage, qui persistant dans l'égarement et la révolte schismatique, appelèrent sans pudeur à César, du jugement des évêques. Ce prince, à son ordinaire, en fut très-scandalisé, et conçut dans le premier moment la plus vive indignation. Ensuite il écrivit aux pères du concile d'attendre encore avec patience, et de laisser aux schismatiques le loisir de revenir au bon parti. Que s'ils persistent dans leur opiniâtreté, ajouta-t-il, retournez alors dans vos églises. Enfin il ordonna d'arrêter les plus séditieux, et les fit amener à sa cour.

Ils tirèrent de cette démarche un parti bien différent

diverses églises, remportèrent la palme du martyre, avec un grand nombre de simples fidèles, dans le même temps et dans la même province. Mais après la mort du saint évêque de la capitale, son église fut si violemment agitée, qu'elle demeura une année entière sans pasteur. Alors saint Antoine, après plus de vingt ans de retraite, où toute son ambition avait été de se faire oublier des hommes, vola au secours de la foi. Long-temps on l'avait exhorté sans succès, à ne pas laisser ainsi la lumière sous le boisseau. Il avait fallu user de violence, et presque enfoncer sa porte, pour lui faire admettre les troupes nombreuses de fervens disciples qui venaient se ranger sous sa conduite. Il ne sortit qu'à regret de sa douce retraite, pour aller fonder sur les rives désertes du Nil ce peuple admirable de solitaires, qui n'eut d'autre langage que celui des saints cantiques, et point d'autre loi que la perfection de l'évangile. Mais quand il sut le péril que courait l'église, il ne fit aucune difficulté de rentrer dans le tumulte le plus orageux du monde. On le voyait sans cesse visiter les confesseurs dans les prisons d'Alexandrie, dans les mines et dans tous les lieux où on les tenait renfermés. Il les encourageait devant les tribunaux, les accompagnait à travers la foule des gardes et du peuple, jusqu'à l'endroit des exécutions. Mais quelque désir qu'il eût du martyre, il ne voulut pas se livrer lui-même. Il ne jugea pas néanmoins qu'il dût déférer à la défense faite alors aux solitaires de paraître dans les auditoires et de séjourner dans les villes. Un jour il se présenta au premier magistrat, comme celui-ci passait avec tout son cortége : mais on n'osa mettre la main sur un homme si vénérable et si cher à la multitude. Dieu le réservait pour l'institution parfaite d'une autre sorte de martyrs; et il alla rejoindre ces victimes volontaires de la mortification chrétienne, aussitôt qu'il vit le feu de la persécution amorti.

A

Mais les donatistes se décrièrent eux-mêmes, en se divisant avec scandale. C'était un nommé Silvain, qui avait usurpé sur les catholiques la basilique de Cirthe ou Constantine, et qui faisait le rôle d'acteur principal dans le schisme de Numidie. Il déposa son diacre Nundinaire, pour quelques déplaisirs personnels qu'il en avait reçus; et par dépit, Nundinaire se rendant le dénonciateur de son évêque, fournit aux catholiques les preuves d'une juste accusation contre ce prélat, coupable d'avoir livré les vases sacrés pendant la persécution, et de s'être fait ordonner évêque par brigue et par simonie. La procédure fut instruite sur les lieux en bonne forme, toutes les allégations parfaitement prouvées, et la relation envoyée à l'empereur, qui ne put se dispenser de condamner Silvain à l'exil, avec quelques sectaires de sa faction.

Peu après, les évêques donatistes présentèrent requête pour le rappel de Silvain, et pour obtenir liberté de conscience. Tout déposant contr'eux, ils n'avaient point de meilleure raison à faire valoir, que leur détermination à tout risquer et à tout souffrir, plutôt que de communiquer avec Cécilien. Ils obtinrent néanmoins ce qu'ils demandaient; et l'empereur écrivit au vicaire d'Afrique, qu'il eût à laisser au Tout-puissant la punition de leur fureur. C'était trop bien réussir à des factieux, pour en rester là. Ils prétendirent au libre exercice de leur religion, jusque dans Rome, où quelques-uns de leur secte s'étaient déjà établis. Ceux d'Afrique leur envoyèrent un évêque, pour présider à leurs assemblées; mais ils ne purent obtenir aucune église dans l'enceinte de la ville, de plus de quarante que déjà l'on y comptait; en sorte qu'ils se virent réduits à s'attrouper hors des murs, dans le creux d'une montagne : d'où leur vint le nom de montagnards, porté pour la même raison par leurs prédécesseurs dans le schisme, dès le temps de Félicissime. Mais ce fut après la mort de Majorin, et sous le gouvernement de son succes-

seur dans le faux titre d'évêque de Carthage, c'est-à-dire, du second Donat, différent de Donat des Cases-Noires premier auteur du schisme, que le parti prit toute sa forme et sa consistance. Ainsi le dernier Donat fut celui qui lui laissa son nom. Soit déguisement, soit vertu, il était irrépréhensible dans ses mœurs, et possédait à un point inexprimable le secret de se faire estimer ou de se faire valoir. C'était une sorte de divinité pour la secte, dont il subjuguait, sans paraître le vouloir, tout ce qu'elle comprenait de personnes distinguées. L'art ou le génie de la dissimulation était si parfait en lui, qu'il ne venait pas même en pensée de le soupçonner d'imposture. Il avait d'ailleurs de la capacité, de la pénétration, de l'éloquence, une fécondité inépuisable d'inventions et d'intrigues pour faire naître incident sur incident, avec un talent unique pour donner aux faits les tours les plus plausibles et les couleurs les plus favorables. En un mot, ce fut un de ces malheureux prodiges que Dieu laisse paraître de loin en loin pour éprouver son église, et qui fut plus étonnant lui seul, que tout son parti, le plus opiniâtre qui eût encore désolé le bercail du divin pasteur.

Dès le temps de ce suborneur, parurent les fanatiques, appelés circoncellions, parce qu'ils erraient perpétuellement autour des maisons, dans les villes et les bourgades, où ils se donnaient pour les réparateurs des torts et les vengeurs publics des injures, avec tous les désordres qu'entraînait une telle prétention. Ils mettaient les esclaves en liberté, déchargeaient les débiteurs, vidaient les prisons, et faisaient refluer dans la société, avec tous les excès imaginables, la multitude d'ames atroces qui s'y trouvaient renfermées (1). Contre ces attentats, il n'y avait de sureté, ni sur les routes, ni souvent dans les rues et les meilleures villes. Aussi bizarres que turbulens, ils faisaient descendre les maîtres

(1) Aug. 1; *cont. Gaud.* c. 28.

de voiture, pour servir à leur tour de cortége aux domestiques qu'ils établissaient en leur place. Leurs chefs, dont les plus entreprenans s'appelaient Maxide et Fasir, prenaient le titre de capitaines des saints. D'abord ces brigands ne portèrent que des bâtons, dont ils estropiaient tout ce qui faisait résistance. Ils se servirent ensuite de toutes sortes d'armes, et massacrèrent, de la manière la plus cruelle, jusqu'aux personnes du sexe et de l'âge les plus faibles.

Ils se faisaient un jeu de leur propre vie, s'ouvraient le ventre à la moindre occasion, ou se précipitaient du haut des rochers, et se tenaient assurés d'obtenir par-là la couronne du martyre. Cette frénésie saisissait les femmes aussi-bien que les hommes, et plus encore les filles, toujours le plus en butte à la séduction, qui les dépouillait de la crainte de la mort, si naturelle à leur sexe. Mais on remarqua dans une infinité de rencontres, que la crainte encore plus forte de l'opprobre faisait tout le principe de leur héroïsme. Leur mort violente, en mettant au jour le fruit de leur incontinence, trahissait l'hypocrisie, qui fait souvent toute la vertu de ces vierges folles, vouées à l'esprit de parti. La dissolution et la cruauté allèrent si loin, que leurs propres évêques recoururent à l'autorité souveraine pour les réprimer. On envoya contre ces enthousiastes barbares, des troupes qui en tuèrent un grand nombre; et par une inconséquence que nous ne concevrions pas, si des temps moins éloignés n'avaient offert un spectacle à peu près semblable, ceux que leurs pasteurs et leurs sages jugeaient dignes de l'animadversion publique, la secte les révérait après leur supplice, comme les victimes de la foi la plus épurée.

Malgré ces désordres commis par des chrétiens, Constantin se montra toujours infatigable à faire fleurir la vraie religion. Toujours il parut n'avoir reçu que pour elle le suprême pouvoir et le droit de législation. Il prescrivit la célébration du diman-

che, la cessation du travail, même pour les païens, et ne fit d'exception que par rapport aux ouvrages pressans de la campagne. Il ordonna aussi qu'on observât le vendredi d'une façon particulière, en mémoire de la passion du Rédempteur : c'étaient ces deux jours que les fidèles employaient réglément aux exercices publics de la religion. Il fit une loi expresse pour abolir le supplice de la croix, et révoqua la défense irréligieuse de rien léguer en mourant à l'église catholique. Les lois romaines déclaraient tout célibataire, incapable de recevoir des legs et des donations : ces règlemens, fort sages sous le règne du paganisme, dont le célibat n'avait pour principe que le libertinage et la débauche, le pieux empereur les changea, en faveur des chrétiens dont la continence était si différente (1). Il appartenait sur-tout à ce prince, d'honorer la chasteté, que son exemple mettait encore plus en recommandation, que ses édits ne le pouvaient faire. Ses mœurs avaient été constamment réglées, dès sa tendre jeunesse ; et dans le dessein de les conserver plus surement, il s'était soumis de fort bonne heure au joug respectable du mariage.

Par une loi nouvelle, il permit de choisir les évêques pour arbitres des différens, et donna la même autorité à ces décisions, que si elles fussent immédiatement émanées du trône (2). En toute rencontre il distinguait honorablement les chrétiens des infidèles, spécialement les ecclésiastiques, qu'il dispensa de toutes les formalités requises pour les autres états, lorsqu'il était question d'affranchir un esclave. On doit aussi compter la douceur et la bonté au nombre de ses vertus ; quoique par la suite il lui soit échappé quelques traits d'une dureté très-répréhensible, mais qui prirent plutôt leur source dans une prévention crédule et précipitée, que dans des sentimens cruels et inhumains. Il défendit, sous peine de mort, de saisir pour

(1) Eus. *Vit. IV*, 26. (2) *Const. Apost. l.* 11, *c.* 46.

dette, ni les esclaves, ni les animaux qui servaient au labourage. Il enjoignit aux officiers de ses finances, de recevoir sans nul examen tous les enfans qu'on leur apporterait, et de pourvoir sans délai à leur subsistance : deux traits que les nations les plus distinguées par leur humanité ont jugé dignes de leur imitation, dans ces derniers siècles. Constantin n'était point encore baptisé, quand il donna tous ces sujets d'édification.

Il faut néanmoins convenir, qu'étant très-sincèrement chrétien, il ne le montra point en certaines conjonctures avec assez de courage, ou pour mieux dire, avec assez de lumière. Il accepta la dignité de pontife suprême, que l'ancienne Rome déférait à ses empereurs, et il en porta les ornemens profanes; la regardant sans doute comme une partie de l'autorité civile, non comme une profession indirecte de l'idolâtrie : abus suivi par ses successeurs jusqu'à Gratien, qui fut le premier à juger ce titre et ces décorations indignes d'un empereur chrétien. Il est plus difficile d'excuser Constantin, au sujet des aruspices qu'il permit de consulter, et qu'il semble avoir consultés lui-même; quoiqu'on prétende qu'il ne le fit que pour mieux réussir à les décrier, en confrontant avec plus de notoriété la fausseté de la prédiction avec l'événement : d'autant mieux, dit-on, qu'il défendit de les consulter ailleurs que dans les temples, ni de faire aucun sacrifice dans les maisons particulières. Mais en tolérant ces restes de superstition, il ne témoignait que du mépris à leurs ministres. Il ne daignait pas même leur parler, tandis qu'il faisait aux évêques l'accueil le plus honorable. Ces voies indirectes lui paraissaient nécessaires dans les commencemens. Son zèle alla toujours croissant avec les années, et ne cessa point de se fortifier avec le pouvoir.

Le temps était enfin arrivé de faire passer l'empire entier du monde civilisé sous les lois de ce prince religieux, qui ne prisait sa puissance et ses

victoires, qu'autant qu'elles servaient à la prospérité et au triomphe de l'église. Licinius eut l'imprudence d'en accélérer le fatal moment, en se brouillant avec lui. En cela la politique ne voyait que l'issue ordinaire de l'amitié des princes ligués par l'intérêt contre des ennemis communs, et qui n'écoutent plus que leur défiance ou leur jalousie, quand une fois ses ennemis sont abattus. Mais, éclairés de lumières bien supérieures, les pieux fidèles virent dans ce revers le Dieu qui juge les justices mêmes, punir Licinius avec d'autant plus de sévérité, qu'il l'avait fait servir à ses plus éclatantes vengeances, sans que ce prince en devînt meilleur. L'instrument qui venait de frapper les premiers coupables fut brisé lui-même, quand il eut rempli sa destination. Tant de merveilles dont ce prince avait été le témoin et le ministre, ne l'attachèrent point au vrai Dieu; il s'endurcit au point de devenir lui-même persécuteur, et il fit à son tour couler le sang chrétien.

Par ses ordres fut martyrisé, entr'autres, l'illustre saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie. Licinius immola dans la même ville quarante soldats, connus sous le nom des Quarante-Couronnés. Après de cruelles tortures, il les fit exposer durant toute une nuit sur un étang glacé (1). On tenait à côté de l'étang, un bain chaud tout prêt, afin que la vue de ce contraste attrayant engageât du moins quelqu'un des confesseurs à renier la foi, dans l'espérance d'un doux et prompt soulagement. Un soldat de garde observant ceux qui étaient dans les tourmens, ne pouvait revenir de l'admiration que lui causait leur constance. Il fut encore bien plus étonné, quand il aperçut en l'air des couronnes au-dessus de leurs têtes. Mais il ne compta que trente-neuf couronnes, quoiqu'ils fussent quarante. A l'instant, un de ce nombre manquant de courage, se traîna au bain chaud, où

(1) Basil. *Hom.* 20.

cet apostat demi-mort n'acheva que plus vite de périr. Touché à l'instant d'une grâce victorieuse, le soldat spectateur s'écria qu'il était chrétien, et prit la place du renégat, dont il obtint la couronne. L'un des plus jeunes de la troupe survécut à tous les autres. Sa mère eut permission de le soulager ou de le solliciter. Mais bien loin de l'induire au crime et de le porter au bain chaud, cette femme, supérieure à toutes les faiblesses de la chair et du sang, le mit sur un des chars où étaient les trente-neuf qui allaient consommer leur martyre par le feu, et lui dit avec une foi héroïque: Achève, mon cher fils, ce glorieux combat, et ne te laisse point dévancer au triomphe par tes compagnons.

Il y eut beaucoup d'autres victimes de la même persécution en divers endroits. L'illustre saint Nicolas, évêque de Mirre en Lycie, ayant été mis en prison, n'en fut délivré que quand l'empereur Constantin eut abattu l'auteur de la tyrannie.

Il lui avait représenté diverses fois, qu'il violait leurs communes conventions, et qu'il lui faisait une injure personnelle, en vexant les chrétiens dont il le connaissait si affectionné protecteur. Ces plaintes augmentèrent la mésintelligence, jusqu'à ce qu'elle aboutît à une rupture entière. Enfin l'on arma, et l'on en vint aux mains, l'an 323. La supériorité du nombre fut à l'ordinaire du côté de l'empereur idolâtre, qui y mettait toute sa confiance. Constantin instruit à s'en peu soucier, avait pour lui, outre l'avantage de la valeur, celui de la bonne cause et du secours céleste. On se rencontra près d'Andrinople. Le camp de Licinius était dans une position fort avantageuse, sur une montagne de difficile accès. Avant de l'attaquer, Constantin n'oublia pas son recours au Dieu tout-puissant, qui l'avait rendu si souvent vainqueur. La veille d'un combat, il avait coutume de se retirer avec quelques personnes d'une piété distinguée, dans une tente séparée du camp, où l'on

gardait le *labarum*, comme dans une espèce de sanctuaire. Le lendemain de grand matin, cet étendard sacré marchait à la tête des troupes. On voyait de même la croix briller sur les drapeaux, dans chaque légion. Ainsi se prépara le pieux Constantin.

Cependant Licinius se comptant fort en sureté sur sa montagne, insultait à la piété de son auguste rival (1). Voici, mes amis, les dieux nombreux et puissans que nous adorons, disait-il à ses gens, en leur montrant ses aveugles simulacres. Notre ennemi les a tous abandonnés pour un dieu méprisable, dont le signe patibulaire déshonore les armes romaines. Adorateurs fidèles de ces anciennes divinités de Rome, combattons hardiment sous leurs auspices; et après la victoire qui ne peut nous manquer, anéantissons jusqu'au nom des impies dénaturés qui abjurent les dieux de leur patrie.

Les effets répondirent mal à tant de présomption. Aussitôt que Constantin eut fait passer, près d'Andrinople, un détachement de cinq mille hommes au delà d'une rivière qui séparait les deux armées, en un lieu où on ne l'attendait nullement, la surprise et l'effroi mirent le désordre dans tous les rangs infidèles. Il en demeura environ trente-quatre mille sur le champ de bataille. Le camp de l'empereur idolâtre fut emporté, et lui-même obligé de fuir précipitamment. Il s'arrêta dans Bysance, où il prétendait tenir ferme. Mais la flotte de Constantin, commandée par Crispe son fils, ayant remporté une victoire encore plus complète que celle de son père, Licinius, avant d'être assiégé par terre comme par mer, se réfugia au delà du détroit, dans Calcédoine, avec ses trésors. Il y fut aussitôt poursuivi. Mais y trouvant encore son armée forte de cent trente mille hommes, il revint sans délai au-devant des ennemis.

On livra une seconde bataille rangée, beaucoup

(1) Eus. *Vit.* 11.

plus meurtrière que celle d'Andrinople ; puisque d'une armée si nombreuse, à peine il se sauva trois mille combattans. Aussitôt Bysance et Calcédoine ouvrent leurs portes. Licinius se retire à Nicomédie. Bientôt désespérant de se soutenir, l'assiégé envoie sa femme Constance, qui était la propre sœur de l'empereur Constantin, pour implorer la clémence d'un frère dont elle connaissait la tendresse, et qu'elle fléchit en effet.

Peu après, Licinius bien changé de ce qu'il avait été quelques jours auparavant, vint se jeter lui-même aux pieds de son généreux beau-frère, et lui remettre la pourpre dont il s'était dépouillé ; trop content, disait-il, de la vie qu'on daignait lui conserver. Le vainqueur le releva avec des témoignages non suspects de réconciliation, le fit manger à sa table, et puis l'envoya à Thessalonique, où il devait jouir d'une considération proportionnée à sa première grandeur. Mais comme cet esprit inquiet ne put vivre en repos, et se fit soupçonner de vouloir reprendre la pourpre, on crut ne pouvoir assurer la tranquillité publique, qu'en le faisant mourir l'an 324.

Devenu seul maître de toutes les provinces, tant de l'Orient que de l'Occident, Constantin fit partout restituer aux confesseurs les biens confisqués, et la succession des martyrs à leurs proches, se réservant d'indemniser les acquéreurs qui auraient obtenu du fisc quelqu'un de ces fonds à titre d'achat ou autrement. Les principaux officiers qu'il employait à la régie des provinces, professaient le christianisme ; et il exigeait de ceux qui tenaient encore à la vieille religion, qu'ils s'abstinssent au moins des sacrifices idolâtres. Il alla jusqu'à défendre généralement de faire ces sacrifices, soit dans les villes, soit dans les campagnes, et d'exercer la divination ou toute autre superstition, du moins hors des temples. Il exhorta ses nouveaux sujets, dans toute l'étendue de l'Orient, moins en empereur qu'en apôtre, à passer des ténèbres de l'ido-

lâtrie à la lumière de l'évangile ; déclarant toutefois qu'il ne voulait contraindre personne au service d'un Dieu uniquement jaloux de l'hommage des cœurs (1). Il recommandait même aux particuliers d'éviter avec soin de se faire peine les uns aux autres, pour la diversité des cultes ; et il réprima le zèle précipité de ceux qui parlaient déjà d'abattre les temples des dieux. Mais il réédifia par-tout les églises, avec une magnificence infiniment supérieure à leur premier état, et avec une grandeur qui présageait ce qu'on avait encore peine à croire, que tout l'empire allait se faire chrétien. Il mandait aux gouverneurs de ne rien épargner, autorisait les évêques et les prêtres à tirer sans crainte de ses trésors, les y exhorta même avec tout l'empressement qu'avaient marqué ses plus plus avides prédécesseurs à en amasser.

Dirigées néanmoins par une sagesse égale à la munificence du prince, ces pieuses largesses ne semblaient qu'enrichir l'état. Le ciel répandait les biens avec profusion sur un empire, dont le vertueux modérateur n'avait rien plus à cœur que d'en faire hommage au premier auteur de tout bienfait. L'abondance et la prospérité étaient générales dans les provinces, les terres chargées des plus riches moissons, l'air même d'une salubrité extraordinaire et presque inconnue jusque-là, tous les peuples dans la joie et la paix, les villes que la guerre avait ruinées, rétablies dans un état plus heureux qu'auparavant ; en sorte que le monde présentait une face aussi nouvelle que l'innocence et la pureté des mœurs qui la lui procuraient. Depuis le rétablissement de la tranquillité et de l'harmonie entre les diverses parties de l'empire, il n'y avait plus rien à craindre, ni au dedans, ni au dehors. Les barbares étaient revenus à leur ancien respect pour le nom romain ; les armées observaient une exacte discipline ; l'empereur

---

(1) Eus. *Vit.* II, 56.

payant ponctuellement ses troupes, et pourvoyant à tous leurs besoins avec une attention paternelle, il ne restait au soldat nul prétexte de piller ni de murmurer, et il ne pensait qu'à vivre en citoyen pacifique. On accordait des récompenses aux vétérans : mais elles consistaient en terres qu'ils s'occupaient à cultiver, et que respectaient généralement les gens de guerre, par l'espérance d'un pareil traitement. Enfin l'ordre et l'équité régnaient dans tous les états : chacun jouissait en sureté de ce qu'il possédait ; et l'on ne craignait plus, comme sous les derniers potentats, plus tyrans qu'empereurs, ni le caprice du maître, ni la cupidité du ministre.

Il y avait tout lieu de s'attendre à recueillir des fruits également abondans de salut. Le champ du père de famille se trouvait admirablement préparé : mais depuis quelque temps, et avec assez peu d'éclat jusqu'alors, la semence en avait été altérée par un homme ennemi, en comparaison duquel tout ce qui avait encore paru de suborneurs, mérite à peine ce nom. Arius, prêtre de l'église d'Alexandrie, dont nous avons à parler, était natif de Lybie, et avait suivi le schisme de Mélèce, autre sectaire, d'abord évêque de Lyque ou Lycopolis dans la Thébaïde, et déposé depuis dans un concile par le saint patriarche Pierre, pour avoir sacrifié aux idoles, et pour plusieurs autres crimes. Au lieu de ménager son pardon par la soumission et la pénitence, l'incorrigible prélat ne s'étudia qu'à séduire une foule de méchans et d'esprits faibles. Sans se mettre en peine de colorer sa révolte d'aucune raison plausible, il se fit chef de secte, et se contenta de crier vaguement qu'on ne lui avait pas rendu justice. Il se répandit sans pudeur en invectives contre son pieux supérieur, et remplit toute l'Egypte de trouble et de scandale. Comme il croyait voir des vertus et du zèle dans Arius, avec ce génie aigre et fier qui se juge toujours au-dessous de la place qu'il mérite, il tenta de pro-

curer un tel appui à son schisme; et le succès de la négociation fut d'abord tel qu'on pouvait l'attendre de deux hommes si propres l'un à l'autre. Le saint évêque d'Alexandrie regagna cependant Arius, non-seulement lui rendit la communion, mais l'ordonna diacre : car il n'était pas encore dans les saints ordres, quand il s'attacha pour la première fois à Mélèce. Bientôt le saint pasteur reconnut que les génies de cette trempe reviennent rarement avec sincérité ; et lui voyant trouver mauvais qu'on excommuniât les partisans de Mélèce, quoique par sa propre conduite il vînt de les condamner, il le chassa de l'église, et ne voulut plus entendre au rétablissement de l'hypocrite, à l'égard duquel il demeura inexorable jusqu'à la fin de sa sainte carrière qu'il termina par le martyre.

Saint Achillas, qui le remplaca dans ce grand siége, fut encore la dupe de l'habile apostat, quoique prévenu par son illustre prédécesseur qui s'était exprimé là-dessus d'une manière à persuader que l'esprit de Dieu lui avait communiqué des lumières plus qu'ordinaires. Mais personne n'égalait Arius dans l'art du déguisement. Cet habile imposteur gagna le nouveau patriarche, au point de s'en faire ordonner prêtre, et d'obtenir le gouvernement de l'une des principales églises d'Alexandrie, érigées dès-lors au nombre de neuf, à peu près sur le pied de nos paroisses, dont elles fournirent un des premiers modèles. Il fit tous ces progrès, sous le pontificat d'Achillas, qui ne dura pourtant que quelques mois; et après la mort de ce prélat, il se crut en assez grande considération pour prétendre à lui succéder. Le prêtre Alexandre lui fut néanmoins préféré. Des vertus aussi éminentes que pures, jointes à une grande habileté dans les affaires, lui avaient gagné tous les suffrages. Le superbe Arius ne put jamais digérer cette préférence, et ne chercha plus qu'à s'en venger. Il n'y avait pas moyen d'attaquer les mœurs d'A-

lexandre : Arius épia l'occasion d'en censurer la doctrine ; et la singularité de sa propre façon de penser ne tarda point à la lui fournir (1).

L'évêque d'Alexandrie, dans une assemblée de ses ecclésiastiques, dit en parlant du mystère de l'adorable Trinité, qu'elle ne contenait qu'une seule essence (2). Arius interrompit son pasteur, lui dit avec insolence qu'il prêchait le sabellianisme, et que la distinction des personnes divines ne consisterait plus que dans les noms, si l'on adoptait l'unité d'essence, ou de nature (3). L'éclat était scandaleux : il y eut du tumulte dans l'assemblée, et néanmoins quelque partage dans les opinions, par l'habileté du novateur à cacher le sens de ses expressions. Arius multiplia les imputations et les cabales, pour se faire des partisans et des défenseurs : l'évêque ne montra que de la douceur et de la modestie ; et n'imaginant pas jusqu'où le prêtre indocile portait ses vues, il proposa une conférence, où il serait libre à chacun d'expliquer son sentiment avec ses raisons.

Dans l'intervalle, Arius osa débiter que le Fils de Dieu n'avait pas une seule et même essence avec son Père, et par conséquent n'était pas Fils naturel de Dieu, mais seulement Fils adoptif ; que le Père était seul vraiment et proprement Dieu ; que le Fils au contraire ne l'était que par participation, n'étant ni éternel, ni immuable, mais tiré du néant comme les autres créatures, quoiqu'avant elles. Puis se portant aux derniers excès de l'impiété, il n'eut point d'horreur d'avancer que le Fils de Dieu, par son libre arbitre, était capable de vice aussi-bien que de vertu. Le blasphémateur ne répandit d'abord cette affreuse doctrine, au moins avec clarté, que dans ses entretiens particuliers : mais quand il se vit un certain nombre de sectateurs et de patrons, il ne ménagea plus rien, et blasphéma publiquement.

(1) Theod. 1, c. 2.
(2) Socr. 1, c. 5.
(3) Sozom. 1, c. 15.

Malheureusement il était doué de tous les talens les plus propres à séduire : un extérieur grave et modeste, une taille haute et majestueuse, un air pénitent et recueilli, l'abord néanmoins doux, gracieux, insinuant, et une certaine façon de présenter les choses, qui en dérobait toute l'horreur, et faisait pénétrer agréablement dans les esprits le plus infect poison (1). Il était déjà vieux ; et son visage pâle et décharné, ses membres affaiblis et tremblans lui donnaient un air imposant, et le faisaient regarder comme un saint, qui ne tenant plus à la terre, n'y avait d'autre intérêt que celui de la vertu et de la piété. Un essaim de sourds émissaires se coulait adroitement dans toutes les sociétés, où ils ne manquaient aucune occasion de fortifier ces impressions pernicieuses, et de donner aux ébauches du séducteur toute leur funeste perfection. Avec tant d'avantages, il se fit un nombre prodigieux de partisans, gagna des diacres, des prêtres, quelques évêques, et une multitude de vierges et de femmes indociles, dont les hérésiarques ont su dans tous les siècles tirer tant de parti.

Enfin le jour de la conférence arriva. L'évêque Alexandre convoqua son clergé, et Arius eut la liberté d'exposer ses opinions. Quoiquelles fissent horreur au saint patriarche, dès la première conférence, il en accorda une seconde, où il ne gagna pas plus qu'à la première. Après quoi le zélé pasteur réfléchissant que la douceur et les délais ne servaient qu'à répandre l'erreur dans la ville et dans les autres églises, même hors de la province, il assembla un concile d'environ cent évêques de l'Egypte et de la Lybie. Les nouveautés impies y furent condamnées d'une voix unanime, leur auteur déposé et excommunié avec neuf diacres, ses principaux adhérens. Saint Alexandre crut devoir avertir, premièrement le chef de toute l'église, puis les évêques des siéges importans par leur gran-

(1) Epiph. *Hær.* 69, *n.* 13.

deur ou leur position, afin de donner à la condamnation autant de poids et d'authenticité que l'erreur avait causé de scandale.

Dans la seule de ces lettres particulières qui nous reste, et qui fut adressée à l'évêque de Bysance, on voit avec quelle unanimité les évêques épars dans tout l'Orient souscrivirent aux décisions du concile d'Alexandrie (1). Prononcez avec nous, portait-elle, à l'exemple de nos confrères dont j'ai déjà reçu la réponse, et qui ont signé le mémoire que vous verrez ci-joint à leurs lettres, lequel vous doit être remis par notre cher fils, le diacre Apion. Il y en a de toute l'Egypte et de la Thébaïde, de la Lybie et de la Pentapole, de la Syrie, de la Pamphilie, de l'Asie proconsulaire, de la Cappadoce et des provinces circonvoisines. Je m'attends à recevoir de vous une acceptation semblable. Car après plusieurs autres remèdes, j'ai cru que cette croyance uniforme de nos confrères serait le plus efficace, et achèverait de guérir les esprits faibles qui se sont laissé tromper. Ainsi le saint patriarche regardait-il le consentement des évêques, bien que dispersés, comme un témoignage infaillible de la vérité orthodoxe.

Il se plaignait cependant, que certains prélats reçussent les lettres d'Arius, et lui fissent réponse, contre la règle de l'église, qui défend à un évêque de communiquer avec un sujet excommunié par un autre évêque. J'aurais voulu user de ménagemens, ajoute-t-il dans une autre lettre qui fut aussi adressée après le concile à tous les évêques du monde chrétien, j'aurais voulu arrêter le mal à sa source, dans la personne des apostats. Mais puisqu'Eusèbe s'arroge le droit de conduire despotiquement les affaires de toute l'église; puisqu'il a scandaleusement quitté l'église de Béryte pour usurper le siége de Nicomédie; qu'il se met à la tête des réfractaires, et qu'il écrit de toute part en leur faveur; je

(1) Theod. 1, c. 3.

ne puis arrêter ou prévenir la séduction, qu'en rompant un silence qui devient si favorable à l'erreur.

Cet Eusèbe de Nicomédie, très-distingué par ses qualités personnelles, devint si fameux dans les affaires de l'arianisme, que les premiers ariens portèrent long-temps son nom (1). Il venait de scandaliser l'église par un trait inoui d'ambition, équivalent à une intrusion dans cet âge pur; c'est-à-dire, par sa translation de l'évêché de Béryte, ville commune de la Palestine, à celui de Nicomédie, capitale de la province de Bithynie, et de tout l'empire d'Orient depuis que les empereurs avaient commencé d'y faire leur séjour ordinaire. Il était d'une haute naissance, parent de Julien l'apostat, et vraisemblablement de Constantin; et c'était par le crédit de la princesse Constance, sœur de cet empereur et femme de Licinius, qu'il avait réussi dans son projet ambitieux.

Il y avait un autre Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, que l'on croit parent du premier, et qui protégea aussi Arius. Il était d'un mérite éminent, illustre par de savans ouvrages, spécialement par son histoire de l'église, qui lui a mérité le titre de père de l'histoire ecclésiastique. C'est en effet la meilleure de l'antiquité, et le digne modèle des plus modernes, quant au fond des choses, au ton de dignité et à la méthode. Pour le style, Photius y trouve peu de nombre et d'élévation, moins encore de ces grâces attiques, dont le lecteur ne peut guère juger, depuis que la langue d'Athènes n'est plus qu'une langue morte.

Outre cette histoire, il avait encore mis au jour l'excellent ouvrage de la Préparation et de la Démonstration évangélique, qui forme un corps très-considérable de controverse contre les païens et les juifs. Il tend à prouver que les chrétiens n'ont pas reçu la foi précipitamment et en aveugles,

(1) Theod. 1, c. 4.

mais seulement après un sérieux examen, et par un jugement fondé sur les plus solides raisons. Le traité de la Préparation, qui fait la première partie de l'ouvrage, pris dans sa totalité, montre pourquoi les chrétiens ont préféré à la doctrine des Grecs celle des Hébreux qu'on distingue ici des Juifs, en ce que les Juifs sont un peuple particulier soumis à la loi de Moyse et à toutes ses gênantes observances ; au lieu que par les Hébreux on entend tous les fidèles qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à Moyse, sous la direction de la loi de nature et de la droite raison commune à tous les peuples. Dans le traité de la Démonstration, l'on enseigne pourquoi les chrétiens, après avoir embrassé la doctrine des Hébreux, n'observent pas la loi mosaïque.

La Préparation est subdivisée en quinze livres, dont les six premiers contiennent la réfutation du paganisme, et les neuf suivans font sentir l'excellence des principes religieux du plus ancien des peuples. Dans la réfutation du paganisme, tous les principes de la théologie fabuleuse sont exposés, discutés, évalués, avec une exactitude et une justesse qui marque autant de profondeur que de sagacité, et une érudition prodigieuse. On rapporte les propres paroles des auteurs les plus anciens, égyptiens, aussi-bien que grecs et romains. Pour écarter l'horreur et le ridicule de la mythologie prise à la lettre, les philosophes des derniers temps avaient pris le parti du sens allégorique, et donnaient un air de mystère aux fables les plus absurdes. Eusèbe les poursuit jusque dans ce retranchement (1), prouve que la vraie théologie des païens n'était autre chose que les fables entendues aussi littéralement que dans les poëtes, et que selon même les allégories des physiciens, ce serait toujours une idolâtrie grossière d'adorer les astres, les divers élémens, les corps de tout genre,

(1) *Lib.* 3.

sous le nom de dieux et de déesses. Poussant encore plus loin ces philosophes mythologistes, et Porphyre en particulier, il leur démontre avec la plus grande force de raisonnement, et la plus vaste étendue de génie comme de connaissances, qu'ils s'engageaient par ces explications forcées, en des embarras plus grands que ceux qu'ils se proposaient d'éviter; que non-seulement ils ruinaient par-là leur religion superstitieuse, mais qu'ils anéantissaient absolument toute religion, dont ils ne laissaient plus aux hommes nulle marque sensible. Eusèbe s'attache encore dans cette première partie, savoir, dans son cinquième livre, à réfuter les oracles, comme un des principaux fondemens de la superstition dans l'esprit des peuples; et non content de saper par les moyens les plus invincibles la base de toute divination en général, il analyse en particulier tous les oracles célèbres, et en montre sensiblement l'illusion.

Après une pareille réfutation, il ne lui était pas difficile de justifier les chrétiens, sur ce qu'ils avaient préféré la doctrine des Hébreux à celle des Gentils; la morale de ces premiers peuples étant très-pure, et leurs dogmes aussi raisonnables que religieux. Quant à la loi du peuple particulier qui habitait la Judée, dont le législateur et les prophètes sont antérieurs aux écrivains grecs, il fait remarquer la conformité de ses principes avec ceux des peuples anciens, ou des Hébreux; et de ceux-ci, avec les plus célèbres philosophes, en commençant par Platon. Pour les philosophes dont la doctrine ne s'accorde point avec la nôtre, il montre qu'ils ne s'accordent pas mieux entr'eux, et les combat avantageusement les uns par les autres.

Dans la Démonstration évangélique, qui forme une excellente controverse contre les Juifs, il fait voir que nous n'avons pas dû suivre leur manière de vivre, quoique nous ayons embrassé la doctrine des Hébreux : ce qu'il prouve amplement par leurs

la foi de la providence, paraît avoir été la première production du zèle de l'auteur depuis sa conversion. Car il était né dans les ténèbres de l'infidélité; et nul témoignage n'est plus recevable, en faveur de l'église, que ses Institutions divines, qui sont divisées en sept livres, et qui font son grand ouvrage. Son but est de répondre à tous ceux qui écrivaient contre la religion chrétienne; de réfuter, non-seulement ce qu'on avait dit, mais tout ce qui pouvait se dire à ce propos. Il y combat avec une grande force la vanité du paganisme, et détruit avec une admirable facilité l'illusion de l'idolâtrie. Tel était le propre du génie de Lactance, ou de son genre d'études, l'aptitude à détruire le mensonge et l'impiété, plutôt qu'à prouver les vérités chrétiennes. Il paraît plus orateur que chrétien; il traite nos mystères d'une manière trop philosophique, et se montre peu instruit du fond de la doctrine de l'église, qu'il avait sans doute étudiée trop tard. Mais on peut assurer que personne n'a défendu la religion, dans un style plus beau et plus éloquent, d'une façon plus claire, plus vive, plus sublime, plus agréable; et c'est avec beaucoup de justesse que saint Jérôme l'appelle le Cicéron chrétien.

Il joignit à l'élévation du génie une ame également noble, et d'autant plus grande, que se soutenant par elle-même, il ne tira jamais, pour se faire valoir, aucune ressource des titres ni des avantages extérieurs. Quoiqu'il passe pour constant qu'il fut précepteur de Crispe, fils du grand Constantin, jamais cependant il ne parle de cet honorable emploi que son mérite seul lui avait obtenu, ni d'aucune autre chose qui puisse le relever devant les hommes. Son désintéressement, si pourtant ce terme rend suffisamment ce que nous voulons exprimer, son désintéressement égala sa modestie. Ses bons offices auprès du césar, fils aîné d'un empereur aussi grand et aussi libéral que Constantin, bien loin de l'enrichir, le laissè-

si son cœur, capable d'attachement, en eût aussi bien choisi tous les objets! Mais il fit la funeste connaissance d'Arius; et malgré les soins de plusieurs modernes à le justifier, il est encore trop vraisemblable qu'il persévéra toujours dans l'erreur.

Pour Eusèbe de Nicomédie, le faible intérêt d'un simple prêtre, tel qu'Arius, n'aurait pas eu grande influence sur le caractère et les démarches de ce prélat altier et courtisan, s'il ne s'y fût mêlé d'autres motifs. Mais la jalousie fut de la partie. Il souffrait impatiemment un rang supérieur au sien, dans l'évêque d'Alexandrie, qui commençait à porter le titre d'archevêque et de patriarche. Arius chassé d'Egypte et retiré en Palestine, où déjà il avait trouvé l'appui de l'évêque de Césarée et de quelques autres prélats, écrivit, apparemment par leur impulsion, à l'évêque de Nicomédie, et lui expliqua sa doctrine. Il s'appliqua aussi à tourner en ridicule les plus grands évêques qui ne pensaient pas comme lui, tels que Philogone d'Antioche, Macaire de Jérusalem, Hellanique de Tripoli, et par-dessus tous les autres, son propre pasteur saint Alexandre. Quant à ceux qui tenaient ses opinions, le sectaire ne manqua point de les donner pour des hommes d'un rare mérite et de la plus haute vertu.

Eusèbe lui répondit de le venir trouver à Nicomédie, et l'hérétique s'y rendit sans délai avec plusieurs évêques de ses partisans. On le présenta, comme un saint persécuté, à la princesse Constance, qui donna dès-lors aveuglément dans ces nouveautés. La cabale se mit en tête de le rétablir dans son église, et de le faire recevoir par son évêque. Mais pour exécuter la chose en règle, et mettre Alexandre dans un tort apparent aux yeux de la cour, on engagea Arius à lui écrire une lettre de justification. Les patrons de l'hypocrite y joignirent leurs instances; et la lettre fut signée par les deux Eusèbe, par Paulin de Tyr, et par un grand nombre d'autres prélats corrompus ou surpris.

L'hérésiarque, loin d'abjurer ses impiétés, en faisait une profession nouvelle dans sa supplique même; et il ne pouvait se montrer plus disposé à les répandre en toutes les manières. Ce fut à ce dessein qu'il composa dans ce même temps des cantiques populaires, pour insinuer agréablement le venin dans les conditions les plus communes (1). Il y en avait pour les voyageurs, pour les mariniers, pour les artisans, et même pour les personnes de mauvaise vie, qu'il put seules avoir en vue, dans sa pièce intitulée *Thalie*, et faite sur l'air des chansons les plus obscènes (2).

Tant d'attaques portées à l'évêque d'Alexandrie, ou plutôt à l'église, firent retrouver à ce saint vieillard toute l'activité et toute la vigueur du premier âge. On croit qu'il écrivit d'abord au pape saint Sylvestre, pour lui rendre compte de ses démarches, et pour se conduire par les lumières du chef de l'église. Puis, afin de détacher du mauvais parti, ou de prémunir tout ce qu'il pourrait de prélats, il publia un avertissement pastoral, en forme de lettre circulaire, où il accusait Eusèbe de Nicomédie d'avoir depuis long-temps, et avant tous ces troubles, soutenu les erreurs d'Arius. En effet il serait assez difficile de prononcer lequel des deux, d'Arius ou d'Eusèbe, méritait ici la gloire honteuse de l'invention. Saint Alexandre dit expressément, qu'Eusèbe prétendait moins défendre Arius, que se défendre lui-même, et ne faisait que renouveler par Arius ses anciennes impiétés, dont le temps avait effacé le souvenir. Selon ce témoignage respectable, Eusèbe fut plutôt le maître que le disciple, dans cette altération impie du dogme catholique; et s'il avait commis à l'audacieux Arius le soin de la prêcher ouvertement, il s'était réservé l'office moins hazardeux et plus important de la protéger. Il est au moins sûr qu'ils avaient tous deux été condisciples à l'école du mar-

(1) Philostorg. 11, c. 2. (2) Ath. *in Ar. Or.* 2.

tyr saint Lucien, dont la doctrine mal entendue fut quelque temps suspecte, et qui se vit obligé à lever ce scandale pour rentrer dans la communion de l'église où il eut le bonheur de mourir.

Eusèbe, furieux de voir sa politique déconcertée par le zèle ingénu d'un saint, ne garda plus de mesures. Dès-lors il conçut une haine à jamais irréconciliable contre le diacre Athanase, qui ne quittait point son évêque saint Alexandre, qui en avait toute la confiance, et que l'on croyait avec raison avoir la plus grande part à ses entreprises. Avec les évêques qui lui étaient vendus, Eusèbe forma une espèce de concile en Bithynie, où les sentimens d'Arius furent généralement approuvés. De là, on écrivit en tous lieux, de regarder les ariens comme orthodoxes, de communiquer avec eux, et de réduire l'évêque d'Alexandrie à faire la même chose. Mais Alexandre se montra inébranlable. Arius fit donc prier Eusèbe de Césarée, Paulin de Tyr, et Patrophile de Scytopolis, de trouver bon que lui et les siens se réfugiassent en Palestine, et y fissent des assemblées particulières, comme les prêtres avaient coutume d'en faire à Alexandrie, sans préjudice des droits épiscopaux, qui ne s'en étendaient pas moins sur toutes les parties de cette église subdivisée de la sorte. C'était apparemment la grandeur de la ville d'Alexandrie qui avait introduit cet usage. Dans les églises communes, il n'y avait d'ordinaire qu'une assemblée, où l'évêque présidait.

Les trois évêques que nous venons de nommer s'étant concertés avec plusieurs autres de la même province, accordèrent la permission qu'on leur demandait, tant pour les sectateurs d'Arius déjà venus d'Egypte en grand nombre, que pour ceux qui pourraient arriver de jour en jour dans une province aussi voisine de l'Egypte que l'était la Palestine. On ne pouvait débaucher plus ouvertement les ouailles d'Alexandre : mais afin d'observer quelque bienséance, on mit une condition

assez maître de lui pour dissimuler. Il répondit avec une imprudence brutale, que Cécilien n'avait qu'à paraître, qu'on lui imposerait les mains de nouveau, et si rudement qu'il en aurait la tête écrasée. Ce propos était digne d'un évêque accusé, comme l'était Purpurius, de la mort de son propre neveu.

Après une pareille déclaration, jamais le peuple catholique ne souffrit que son pasteur s'exposât. Les schismatiques le traitèrent en contumace; et regardant son siége comme vacant, ils firent une nouvelle élection, et ordonnèrent Majorin en sa place. Aussitôt ils répandirent de tous côtés des lettres remplies de mensonges, et dans chaque église d'Afrique, ils détournèrent les fidèles de la communion de Cécilien. Celui-ci néanmoins se crut suffisamment justifié, reconnu qu'il était par la très-grande partie de ses ouailles, et en communion avec l'église de Rome, le centre de l'unité, ainsi qu'avec la multitude des évêques.

Les choses en étaient là, quand l'empereur, instruit sans doute par le pape, fit savoir à Cécilien les ordres qu'il avait donnés au proconsul d'Afrique et au vicaire des préfets, de ne pas tolérer le schisme dans cette province. C'est pourquoi, portaient les lettres impériales, si vous voyez quelques personnes y persévérer, faites vos plaintes à ces officiers, afin qu'ils punissent les séditieux.

Cécilien n'usa point du pouvoir qu'on lui donnait; mais il prit le parti de la longanimité et de la douceur, comme le plus épiscopal et le plus conforme à l'esprit de l'évangile. Les schismatiques ne connaissaient point ces délicatesses : ils n'usèrent du temps que pour intriguer du côté de la cour; et comme le grand Constantin, en ces sortes d'affaires, montrait une indulgence qui nuisit souvent au gouvernement aussi-bien qu'à la religion, il reçut la requête où ils lui demandaient à être jugés par lui ou par des commissaires

saient-ils à Constantin, contre sa propre personne; et ce fut en cette rencontre, dit-on, que donnant l'exemple si mémorable de sa douceur, il repartit, en portant la main sur son visage : Il faut que la blessure soit bien légère, puisqu'il n'en reste aucune trace.

Il était cependant fort embarrassé, en voyant des savans de sentiment contraire ; et il ne savait en qui prendre confiance dans un pareil conflit d'opinions. Il y avait déjà quantité d'écrits de part et d'autre. Arius fit un recueil de ce qui établissait le plus plausiblement son erreur. L'évêque d'Alexandrie rassembla tout ce qu'il trouva de plus propre à faire révérer l'ancienne doctrine ; et l'on compta jusqu'à soixante-dix lettres de ce zélé prélat, dont il ne nous en reste que deux. Une division si bien soutenue causait une cruelle perplexité à Constantin, qui n'était pas encore baptisé, et n'avait qu'une connaissance insuffisante, tant de nos mystères que du régime ecclésiastique. Sa droiture et sa piété le firent recourir aux premiers pasteurs. Il ne pouvait mieux procéder : mais il était mal environné.

Depuis la défaite de Licinius et la conquête de l'Orient, il habitait assez ordinairement Nicomédie. L'évêque de cette ville, l'intrigant Eusèbe, lui fit entendre qu'on était d'accord sur le fond des choses ; que la dispute, tout animée qu'il la voyait, ne roulait que sur des mots et de vaines subtilités ; que le seul mal réel, c'était le trouble et le scandale, et qu'il fallait user de son autorité suprême pour imposer un silence absolu (1). Ainsi le patron de l'hérésie, toujours intéressée à un silence qui paraît mettre les choses dans l'égalité, abusa de la confiance du souverain pour tenir la vérité captive, et fermer la bouche aux évêques qui en sont les défenseurs naturels ; et cela sous le prétexte, de tout temps si spécieux, de la paix et de

(1) *Ep. Const. ad Al. et Ar.*

la concorde, qui n'est cependant rompue que par les agresseurs de la doctrine établie dans sa juste possession. La politique ne manqua point de trouver la question frivole, tandis qu'il ne s'agissait pas moins que de savoir, si Jesus-Christ était Dieu ou créature ; et par une suite nécessaire, si le culte chrétien n'était pas une véritable idolâtrie.

Toutefois l'empereur guidé par le Seigneur même, au défaut des hommes, ne précipita rien. Le célèbre Osius, évêque de Cordoue en Espagne, se trouvait à la cour, où selon toute apparence le souverain pontife l'avait envoyé, comme un docteur de confiance et un défenseur essentiel à la religion, dans les conjonctures délicates où elle se trouvait. Ce prélat n'avait pas moins de part à la confiance de Constantin, qu'il avait instruit dans la foi. Le religieux empereur prit le parti d'écrire à Alexandrie, et choisit Osius pour le porteur de ses lettres et pour son agent. On observe même qu'il le préféra au factieux Eusèbe, en qui sans doute il remarqua un esprit de parti et d'intérêt, tandis que l'évêque de Cordoue n'en montrait d'autre que celui de l'église.

Il n'y avait qu'un moyen légitime de rétablir la paix, qui était de fermer la bouche aux partisans de la nouveauté, et de confirmer les pasteurs dans le droit inaliénable d'enseigner la foi constante de l'église. Osius ne suivit point d'autre méthode en Egypte : mais il trouva tant de fermentation dans les esprits, qu'il revint à Nicomédie, sans avoir rien fait ; si ce n'est qu'il réconcilia, dans le concile d'Alexandrie, le prêtre Colluthe, auteur d'un second schisme, et qui se portant pour évêque, avait prétendu ordonner des prêtres, dès le temps qu'Arius commençait à dogmatiser.

Le patriarche d'Alexandrie profita néanmonis de l'occasion, pour faire parvenir la vérité dans toute son étendue aux oreilles de l'empereur. Osius l'appuya fortement, et fit concevoir au prince, qu'il s'agissait du point le plus fondamen-

tal du christianisme; savoir, de la divinité de Jesus-Christ; enfin que pour terminer ce triste différent, aussi-bien que ceux des quartodécimains et des donatistes, il convenait de célébrer un concile solennel, formé de tous les évêques qu'on pourrait rassembler des différentes parties de l'église. On voit qu'Osius avait entrepis de ramener à la pratique commune ceux qui s'obstinaient encore en grand nombre à célébrer la pâque, à l'imitation des juifs, le quatorze de la lune, quelque jour de la semaine qu'il tombât. C'était là une partie de sa mission d'Alexandrie; et il n'y avait pas mieux réussi qu'à la réduction des ariens. Le nombre des quartodécimains augmentait de jour en jour dans les provinces orientales, loin de diminuer. Les audiens, ainsi appelés du nom de leur chef Audius de Mésopotamie, marquaient un attachement extrême à cet usage : ce qui joint à quelques autres singularités, les entraîna dans un vrai schisme, et du schisme dans l'hérésie. Ils devinrent antropomorphites; c'est-à-dire, que prenant à la lettre certaines expressions de l'écriture, qui attribuent à Dieu des mains un visage, ils le crurent effectivement corporel et de figure humaine. Pour tant de causes importantes, l'empereur, du conseil des évêques, résolut de convoquer le premier des conciles œcuméniques selon la manière ordinaire de les compter, en mettant hors de rang celui de Jérusalem tenu par les apôtres.

La ville de Nicée, l'une des principales de la petite province de Bithynie, et voisine de Nicomédie, fut choisie pour le lieu de cette auguste assemblée(1). L'empereur envoya de tous côtés aux évêques, non des ordres impérieux, mais des lettres respectueuses, disent les historiens du temps, pour les inviter à venir en diligence; et il leur fournit à ses frais les voitures, et tous les moyens de subsistance. Le souverain pontife ne fut certaine-

(1) *Soz. 1, c. 17.*

ment pas oublié dans cette invitation ; puisqu'il commit en sa place, outre l'évêque Osius, les prêtres de l'église romaine, Viton et Vincent, n'ayant pu faire le voyage à cause de sa vieillesse (1). On trouve dans les actes du sixième concile un témoignage qui prouve clairement que Constantin s'était concerté pour la convocation avec le pape Sylvestre. Il paraît même certain que ce prince avait commencé par lui écrire, comme au chef de l'église universelle, avec qui il convenait de convoquer cette assemblée de l'église. Si les anciens historiens donnent beaucoup de part à la puissance impériale dans cette convocation, comme dans celles de tous les conciles de cette première antiquité ; ce n'est pas qu'ils prétendent rien ôter de leurs droits naturels aux souverains pontifes, qui ne sont pas sans doute de pire condition dans leur ordre, que les présidens-nés de toutes les sociétés ; mais c'est parce que les empereurs devant protéger l'église, veillant à la tranquillité de leurs états, et fournissant d'ailleurs aux prélats les voitures publiques et les vivres, ils entraient dans le détail de tous les soins relatifs à ces grands objets. Quoi qu'il en soit, le pape en commettant ses légats ou députés, donna les mains et concourut par son autorité apostolique à tout ce qui se fit pour la convocation. Osius de Cordoue fut nommé pour représenter la personne de Sylvestre dans le concile ; et l'on ne doute pas qu'il n'y ait présidé (2). Outre ce que dit sans exception saint Athanase, qu'*Osius a gouverné tous les conciles* fameux de son temps, nous trouvons le nom de cet évêque d'Occident, à la tête des souscriptions de Nicée. Il est encore indubitable qu'il présida au concile de Sardique, qui ne fut qu'une sorte de supplément au premier concile général. Or à quel autre titre que celui de représentant du souverain pontife, l'eût-on souffert à la tête de tous les evêques de la chrétienté, même des

(1) *Conc.* 6, *Act.* 18. (2) Gelas. l. 1, c. 5.

patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, présens en personne ? Gélase de Cyzique dit formellement qu'Osius tenait, avec les prêtres Viton et Vincent, la place de Sylvestre, évêque de la grande Rome : témoignage qui rendu par un auteur grec, sur les mémoires de ses compatriotes, ne saurait être suspect. Rien enfin de plus conforme aux usages postérieurs et constans : dans les actes de tous les anciens conciles œcuméniques, excepté le second qui n'avait pas été convoqué œcuméniquement, toujours on trouve en tête la souscription des légats du pape, qui sont le plus souvent deux prêtres avec un évêque.

Entre les prélats réunis à Nicée, au nombre de trois cent dix-huit, sans compter les prêtres ni le reste du clergé, voici quels étaient les plus illustres. Du premier siége de l'église après Rome, le saint patriarche Alexandre vint accompagné du diacre Athanase, encore jeune, mais qui annonçait déjà tout ce qu'il serait dans la suite. L'Egypte fournit de plus deux personnages vénérables, Potamon d'Héraclée et Paphnuce de la haute Thébaïde. Potamon avait perdu un œil en confessant la foi. Outre l'œil droit qu'on avait crevé à Paphnuce pour la même cause, on lui avait aussi coupé le jarret gauche. Disciple de saint Antoine, on le disait doué, comme son maître, du don de prophétie. Constantin prenait un plaisir particulier à s'entretenir avec ce saint confesseur ; et souvent dans les transports d'une foi vive, il lui baisait respectueusement la cicatrice qui lui restait au visage.

Spiridion, évêque de Trimithonte en Chypre, était doublement admirable, et par les miracles dont Dieu prévenait le plus souvent sa simplicité et ses vœux, et par son respect scrupuleux pour les écritures et les traditions ecclésiastiques. Dans une assemblée pastorale de sa province, l'évêque de Lédre fut chargé de prêcher (1). L'orateur était

(1) Soz. 1, c. 11.

éloquent, d'un goût délicat, et très-versé dans les belles-lettres. Il eut à citer le passage de l'évangile, où le Sauveur dit à un paralytique : Emportez votre grabat, et marchez. L'élégant prélat substitua un autre terme à celui de grabat qui lui paraissait bas. Spiridion en fut mal édifié ; et se levant au milieu des pères : Valez-vous mieux, dit-il au prédicateur, que celui qui a dit *grabat*, pour rougir d'employer la même expression ? Son zèle ne provenait cependant ni d'aucune amertume de tempérament, ni d'un rigorisme dur et sauvage. Sa charité au contraire était si tendre et d'une telle condescendance, qu'il lui faut en quelque rencontre supposer un motif tout particulier, pour ne pas s'en formaliser. Dans le temps du carême, où il avait coutume de passer plusieurs jours de suite sans manger, c'est-à-dire, selon les apparences, durant la semaine sainte, il lui arriva un hôte excédé de fatigue. On ne trouva rien dans la maison, sinon des viandes de provision, salées pour se conserver. Le saint ne balança point à en faire apprêter et servir à son hôte. Mais comme celui-ci, nonobstant l'extrême besoin, refusait par scrupule une nourriture prohibée dans les règles ordinaires, saint Spiridion en mangea le premier, pour l'engager à faire de même ; jugeant que les préceptes les plus positifs ne sont pas des lois qui ne doivent céder à la nécessité et à la charité (1).

Saint Jacques, évêque de Nisibe en Mésopotamie, n'était pas moins digne de la haute vénération qu'on lui portait universellement. Il avait longtemps pratiqué la vie ascétique et solitaire, sur une montagne sauvage où il passait trois saisons de l'année, exposé à toutes les intempéries du ciel, et avait tout au plus les forêts pour abri : dans les plus grandes rigueurs de l'hiver, il ne se retirait dans quelque caverne, qu'en se reprochant sa mollesse. Il s'était absolument interdit l'usage du feu, ne se

(1) *Spir. Vit. c.* 15.

nourrissait que de fruits sans saveur et d'herbes sauvages, dans le choix desquelles il consultait, non le goût qu'il semblait avoir perdu, mais uniquement l'ordre du Créateur de ne point s'exposer à s'empoisonner (1). Son vêtement n'était qu'un rude et grossier tissu de poils de chèvre. L'épiscopat, que ses compatriotes le forcèrent d'accepter, ne fut pour lui qu'un surcroît de peines. L'assiduité à instruire, la correction des pécheurs, l'administration des choses saintes, le soin des pauvres furent autant de travaux surajoutés à ses premiers exercices, sans qu'il relachât rien de ceux-ci. On raconte de lui, qu'une troupe de vagabonds et de mendians vint un jour lui demander de quoi faire enterrer un des leurs, étendu comme mort sur le chemin où l'évêque passait Il leur fit l'aumône, et pria Dieu pour le mort prétendu. Mais l'imposteur expira sur le champ; et ses compagnons le voulant faire lever quelques momens après, virent avec effroi leur jeu converti en un deuil réel. Ils recoururent vers le saint, se jetèrent à ses pieds, et confessèrent leur supercherie avec un sincère repentir. Il se laissa toucher, et ressuscita par la vertu de ses prières celui qu'elles venaient de faire expirer pour leur servir d'exemple. Cet illustre patron fut toujours une sauvegarde assurée pour la ville de Nisibe, qu'il garantit long-temps même après sa mort de l'invasion des barbares.

Paul, évêque de Néocésarée sur l'Euphrate, au voisinage de Nisibe, avait perdu, dans la persécution de Licinius, l'usage de ses deux mains, dont on lui avait brûlé les nerfs avec un fer chaud.

Il y avait entre les pères de Nicée beaucoup d'autres confesseurs de la foi, qui portaient dans leurs membres les glorieux vestiges des sacrifices sanglans qu'elle leur avait coûtés. A l'un on avait arraché un œil, à l'autre on avait abattu un bras, à un très-grand nombre on avait coupé ou brûlé

(1) Theod. 1, c. 5

le jarret, de peur qu'ils ne s'enfuissent des mines, où on les accablait de coups et de travaux, comme des bêtes de somme. Ceux qui avaient échappé aux recherches des persécuteurs, n'étaient pas moins distingués par leur zèle et leurs autres vertus. En un mot, cet auguste concile comprenait presque autant de saints que d'évêques, et semblait une assemblée d'immortels, au milieu desquels le Dieu suprême rendait ses oracles.

Il en était venu des provinces les plus reculées de l'empire, de la Dacie, du fond des Gaules et de l'Espagne, et même de l'Arménie-Majeure hors des limites de la domination romaine, savoir l'évêque Arostane; du royaume des Perses, l'évêque Jean; et du pays des Scythes, l'évêque Théophile qui prenait la qualité de métropolitain des Goths. Tous les évêques des grands siéges s'y trouvaient en personne, Alexandre d'Alexandrie, Eustathe d'Antioche, également estimé pour sa vertu et pour sa doctrine, Macaire de Jérusalem, Léonce, métropolitain de Cappadoce et instituteur de plusieurs martyrs, tant par ses exemples que par ses instructions. Il avait beaucoup souffert lui-même pour l'église, et ne mérita pas moins d'elle, en communiquant au premier Grégoire de Nazianze les solides principes, qui passèrent du père à Grégoire le fils surnommé le théologien. Cécilien de Carthage, fameux par ses vertus et ses triomphes sur les donatistes, parut avec toute la sécurité de l'innocence reconnue après de rudes épreuves, et se montra digne de la justice que le concours des deux puissances venait de lui rendre. Personne au contraire ne vint de la part de ces schismatiques. Ils ne s'étudièrent qu'à profiter des embarras qui attiraient ailleurs l'attention du gouvernement, pour exciter de plus grands troubles dans l'Afrique.

Du parti d'Arius, on compta vingt-deux évêques. entre lesquels figuraient principalement les deux Eusèbe, Paulin de Tyr, Ménophante d'Ephèse; et les plus fameux par leur obstination ou leur effronterie

effronterie dans l'impiété, Aëtius de Lydde, Second de Ptolémaïde en Lybie, Théonas de Marmarique, Maris de Calcédoine, et Théognis de Nicée même. Dans ce nombre d'ariens, si petit en comparaison des orthodoxes, encore en était-il qui cachaient soigneusement leurs erreurs.

Outre les évêques, on voyait au concile, non-seulement des prêtres et des diacres, mais plusieurs laïques, excellens dialecticiens et très-versés dans les saintes lettres. A la vérité, ils n'avaient point de voix dans les délibérations, et ils ne se trouvaient là que pour aider les juges de la foi, ou les évêques, à confondre les subtilités de l'hérésie.

Dès que les pères se virent assemblés, ils commencèrent par rendre en commun grâce à Dieu de la paix qu'il venait de donner à l'église, et ils supplièrent l'Esprit-Saint d'éclairer tout l'univers par le concours des vrais dépositaires de l'enseignement apostolique. Depuis que le monde existait, on n'avait pas vu une compagnie si vénérable; un seul temple renfermant ce qu'il y avait de plus vertueux, de plus docte, de véritablement estimable dans l'Asie, l'Europe et l'Afrique. L'empereur en augmenta le lustre, en venant de Nicomédie à Nicée, aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des prélats. Il brûlait d'un désir extrême de voir cette multitude de saints pontifes, qui par l'ardeur et la pureté de leur foi, par la sublimité de leur science et la sainte élévation de leurs sentimens, quelques-uns même par l'éclat de leurs miracles, représentaient si dignement les premiers disciples du fils de Dieu. Il désirait aussi, et par les plus saints motifs, de procurer la paix et l'union à ceux qui étaient d'avis différent. S'il appréhendait, comme maître temporel, que les disputes de la religion n'altérassent avec le calme des esprits le repos de l'empire, il craignait bien davantage, en sa qualité réelle de prince chrétien, que le scandale de cette division n'empêchât la conversion des infidèles,

qu'il souhaitait passionnément. Les pères, de leur côté, n'avaient pas moins d'envie d'étendre l'œuvre de Dieu; et ils espéraient tout de sa bonté toute-puissante, après le prodige qu'elle venait d'opérer en faisant plier toute la hauteur des Césars sous le joug de Jesus-Christ.

Le jour indiqué pour la séance publique et solennelle, était le dix-neuvième de Juin de cette année 325. Dans ces premiers conciles, il y avait toujours une session principale, où l'objet direct de la difficulté devait se vider; et l'assemblée durait fort long-temps ce jour-là. Elle commençait sur les huit ou neuf heures du matin, les pères prenant de la nourriture avant d'y entrer; et elle ne finissait d'ordinaire qu'avec le jour : souvent même, dans les plus grands jours de l'été, on n'en sortait qu'aux flambeaux. Avant cette journée décisive, on se réunissait pour éclaircir et préparer les matières. Ainsi tint-on à Nicée de fréquentes conférences, où les points de doctrine furent agités, et dans plusieurs desquelles on fit entrer Arius avec ses défenseurs (1).

Il ne cacha point sa manière de penser, et dit naturellement que le fils de Dieu avait été créé de rien; qu'il n'avait pas toujours été; qu'il était changeant de sa nature, et que c'était par son libre arbitre qu'il avait voulu demeurer bon; qu'il pouvait également prendre le parti du vice; qu'en un mot c'était une créature et un ouvrage de Dieu. Se servant même d'expressions sacriléges et de comparaisons révoltantes, il ajoutait que le fils de Dieu était tout à fait étranger au Père, quant à la substance; qu'il n'en était pas le Verbe, ou la propre sagesse; qu'il n'en était pas la vertu naturelle et véritable, et que les divines écritures ne lui attribuent ce nom, que comme elles le donnent aux chenilles et aux hannetons. Les évêques protecteurs de l'hérésiarque nil entendaient froidement proférer ces horreurs, loin d'en frémir.

(1) *Soz. l. 1, c. 17.*

Tous les autres se bouchaient les oreilles, et craignaient de se rendre complices du blasphémateur, en l'écoutant. Une indignation soudaine s'empara de la multitude. Plusieurs, afin d'étouffer plus vîte l'impiété, la voulurent condamner en général et sans nulle discussion, s'écriant qu'ils s'en tenaient à la foi reçue dès le commencement et perpétuée par la tradition. Mais d'autres lui firent entendre qu'il ne fallait rien faire sans délibération et sans le plus mûr examen. C'est pourquoi de savans évêques et de profonds théologiens qui les accompagnaient, réfutèrent avec force les nouveautés impies, s'appuyant sur les livres saints, sur les écrits des premiers pères, et même sur la dialectique. Mais aucun ne se distingua autant que le diacre Athanase.

Le patriarche d'Alexandrie l'avait cru, malgré sa jeunesse, capable de faire face aux plus dangereux sectaires; et la suite fit voir qu'il en avait bien auguré. Quoiqu'il n'eût pas encore trente ans, il fit l'admiration de toute l'église. Des talens éminens, cultivés par une excellente éducation; un esprit vaste, élevé; beaucoup de vivacité et de pénétration; une application et une érudition étonnante en tout genre, quoiqu'il évitât plus que personne d'en faire parade; un courage héroïque et supérieur à tous les travaux comme à tous les périls; un amour pour l'église, tel que jamais, ni Grec, ni Romain n'en marqua pour la patrie; une dextérité sans exemple dans les affaires; un coup d'œil unique pour découvrir des ressources quand tout semblait désespéré : toutes ces qualités mettaient une juste proportion entre cet illustre docteur et sa destination si haute et si difficile, de défendre la foi dans le plus rude assaut qu'elle eut peut-être jamais à soutenir. Sa prudence sur-tout était incomparable. Les ennemis jaloux qui l'observaient sans nombre et sans cesse, n'eurent jamais la satisfaction de lui voir faire une fausse démarche : et autant il réussissait à ménager des protections à la bonne cause, à lier entr'eux les orthodoxes, à entretenir

d'heureuses correspondances; autant il savait tirer de parti des ames les plus froides, et de ces amis faibles souvent plus dangereux que les ennemis. Il semblait lire dans le fond des cœurs. Les fidèles étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses adversaires; et ceux-ci l'accusaient de les pénétrer par les secrets de la magie; parce que sa pénétration leur paraissait avoir tout ce qu'on peut attribuer de plus incompréhensible à la divination. La piété, mais une piété noble et simple comme l'évangile dont il était pénétré, et tous les dons de l'Esprit-Saint surpassaient en lui ceux de la nature. Il ne tenait qu'à Dieu et à l'église, dont les intérêts et les siens furent inséparables pendant cinquante ans de combats, qui en ébranlant une infinité d'évêques, ne furent pour lui qu'une suite de triomphes. Du fond des antres et des tombeaux où il fut souvent réduit à se cacher, il faisait trembler ses persécuteurs appuyés de toute la puissance impériale.

Son extérieur n'avait cependant rien de fort recommandable. Il était petit, et d'une assez médiocre figure: mais la grandeur et la force de son ame se peignaient dans ses regards et dans le calme inaltérable de son front. Sa douceur dans le commerce de la vie, sa complaisance et sa gaieté même le faisaient aimer de tout le monde.

Il se fit admirer dès qu'il parut à Nicée, tant par la profondeur de sa doctrine, que par une éloquence insinuante et naturelle, qui de temps en temps étincelait de traits frappans et lumineux, et qui allait toujours à son but avec une rapidité presque inconnue aux Orientaux. Il s'opposa, sans nul respect humain, à Eusèbe de Nicomédie, le plus fier prélat de son siècle, vieux et rusé courtisan, protecteur exigeant, et très-dangereux ennemi. Aussi les ariens commencèrent-ils dès-lors à craindre Athanase comme leur plus terrible antagoniste, et les fidèles à le regarder comme le boulevard de la foi catholique.

L'empereur s'était rendu à Nicée, près d'un mois avant la séance publique et solennelle du concile. Plusieurs évêques, ariens à ce qu'on croit, lui présentèrent des mémoires contre leurs confrères. Il les reçut d'un air sérieux et froid, les fit lier et serrer tous ensemble, bien cachetés, ordonnant qu'on les lui gardât jusqu'à un certain jour où il les pourrait lire. Il s'appliqua dans l'intervalle, avec toute l'indulgence et la douce activité d'un ange de paix, à rapprocher les esprits et à dissiper les ombrages. Enfin il se fit représenter les mémoires en plainte, et les brûla en présence des évêques, les assurant qu'il n'en avait pas lu un seul article (1). C'est à Dieu, leur ajouta-t-il, de vous condamner ou de vous absoudre : pour moi qui ne suis qu'un homme, sans caractère dans l'ordre des choses saintes, je ne m'ingérerai jamais à juger ceux qu'il a établis en sa place pour nous juger nous-mêmes (2). Ensuite il les exhorta, d'une manière énergique et touchante, à se pardonner tous leurs torts réciproques; et s'il fallait faire droit sur les points essentiels, à ne rien publier, même en ce genre, qui pût scandaliser les peuples. Puis il ajouta, que s'il voyait de ses propres yeux un évêque commettre une faute honteuse, il le couvrirait de sa pourpre, pour le dérober à la malignité publique.

Il voulut que les pères s'assemblassent dans le palais impérial, avec un éclat convenable à l'état de l'église délivrée de la servitude et protégée par le maître du monde. Dans la plus grande salle du palais de Nicée, on disposa des deux côtés de longues files de bancs pour toutes les personnes qui devaient avoir place au concile. Au milieu s'élevait un trône richement paré, sur lequel on plaça le livre des saintes écritures, comme représentant l'Esprit-Saint qui les avait dictées, et qui allait les interpréter par l'organe des pasteurs à qui sa perpétuelle assistance avait été promise.

(1) Cod. Theod. *l.* 3. (2) Ruf. 1, *c.* 2.

Pour l'empereur, il ne fut pas question du tribunal, après que sa foi vive et humble venait de reconnaître avec tant d'édification qu'il n'avait nulle autorité dans ces sortes de jugemens. On ne put lui faire agréer qu'un petit siége placé dans le milieu, à un bout de la salle, uniquement distingué par la richesse de sa matière; car il était d'or.

On n'en marqua que plus de respect à son entrée, tous les pères se levant dans un respectueux silence, et témoignant une religieuse alégresse (1). Il parut sans gardes, accompagné seulement de quelques-uns de ses ministres qui étaient chrétiens. La beauté de son visage qui à l'âge de cinquante ans avait conservé toutes les grâces de la jeunesse, une mine haute et douce, des yeux extrêmement vifs, le corps le mieux fait qu'on pût voir, une démarche aisée et majestueuse, une taille au-dessus de tous ceux qui l'environnaient, tout en lui fixant les regards, faisait reconnaître d'abord le souverain de cette auguste et nombreuse assemblée. Sa pourpre étincelait d'or et de pierreries. Mais il tenait ses yeux modestement baissés, et rougissait d'une humble pudeur, qui dans une multitude presque toute composée de saints, imprima de lui une idée beaucoup plus avantageuse que n'eût fait tout le faste de la grandeur. Arrivé à sa place, il se tint debout, et ne s'assit qu'après que tous les pères l'en eurent pressé par signes; puis il les fit asseoir à leur tour.

Alors un des principaux prélats de l'assemblée, dont on ne saurait dire le nom avec certitude, se leva, du côté droit où il occupait la première place, félita le prince sur tous les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, et le pria de continuer à faire usage des faveurs divines pour la prospérité de l'église. Après s'être recueilli quelques instans, Constantin répondit, qu'il regardait comme l'une

---

(1) Eus, *Vit*, *I*, 2.

des plus grandes grâces du ciel le bonheur qu'il avait de se trouver parmi tant d'excellens personnages; qu'il ne doutait plus que par leur moyen l'on n'allât terminer les funestes divisions qui avaient ranimé l'espérance des ennemis du christianisme, ni que tant de saints et savans hommes ne s'entendissent pour achever tous ensemble de détruire l'idolâtrie. Afin de soutenir la majesté de l'empire romain, il fit son discours en langue romaine ou latine : mais on le rendit sur le champ en grec pour le grand nombre des pères, qui étant orientaux, l'entendaient beaucoup mieux que le latin.

Après ce discours, les évêques examinèrent la question de foi, avec la plus scrupuleuse attention, et avec toute la liberté que l'empereur déclarait leur laisser. On interrogea de nouveau Arius, que la présence impériale n'empêcha point de soutenir ses premiers blasphèmes. Les eusébiens, tout en voulant pallier ses impiétés, en proféraient d'aussi grandes, ou même de plus grandes au fond; les principes entraînant comme de force les conséquences, et un abyme nouveau, selon l'expression des livres saints, s'ouvrant sous un premier abyme. Eux-mêmes à la fin demeurèrent interdits, en voyant les horreurs et les absurdités de leur système dans son développement : ils se contredisaient; ils se démentaient les uns les autres; ils achevaient de confesser leur propre honte par leur air d'étonnement et par leur silence. Les orthodoxes les ayant ainsi confondus, exposèrent la croyance de l'église. Constantin écoutait tout avec une patience et une douceur inaltérables, quoique la dispute fût très-animée dans les commencemens. Il saisissait avec précision étonnante les points essentiels de la question, les présentait aux uns, tempérait la chaleur excessive des autres, parlait à tous avec une bonté et des grâces qui captivaient les cœurs. Il usa pour cela de la langue grecque, qu'il parlait très-élégamment.

On lut une lettre d'Eusèbe de Nicomédie, qui présentait l'hérésie d'une manière palpable, et manifestait la cabale des sectaires. Elle excita une telle indignation, qu'on la déchira publiquement, à l'extrême confusion de ce superbe évêque. Le parti ne perdit pourtant pas courage; mais il donna une confession de foi, dressée, dit-on, par Eusèbe de Césarée, plus modéré que celui de Nicomédie, et qui adoucissait beaucoup les blasphèmes d'Arius. On ne laissa point de la trouver défectueuse, comme rendant mal la génération éternelle du Verbe : on cria à la ruse et à la perfidie, et il s'éleva un grand murmure par tout le concile.

On demanda en deux mots aux sectaires, s'ils reconnaissaient que le fils de Dieu est la sagesse éternelle du Père, immuable, toujours subsistant en lui, qu'il est enfin le même Dieu que lui, le le vrai Dieu (1). L'interrogation était d'autant plus embarrassante, qu'elle n'avait pas été prévue. Ils demeurèrent quelque temps en balance; et l'on s'aperçut qu'ils se faisaient des signes entr'eux, et se disaient quelques mots à voix basse. Puis se déterminant à la feinte et à l'imposture, ils admirent tous ces attributs du fils de Dieu, en leur donnant parmi eux le sens qu'ils voulurent.

Pour déconcerter ce comble de l'artifice infernal, l'Esprit-Saint inspira aux évêques de se servir du terme de *consubstantiel*, en grec *omousios*, qui devint depuis si fameux. Ce fut toujours là l'effroi et la ruine de cette hérésie; nulle autre expression ne rendant avec la même énergie et la même précision la ressemblance parfaite, ou l'égalité du Père et du Fils : rapport qui ne peut être entre les personnes divines, sans identité de substance. L'évêque de Nicomédie en sentit la force mieux que personne, et on l'avait parfaitement remarqué, dès la lecture de sa lettre impie qu'on venait de lacérer. Il y répugnait à dire le Fils

---

(1) *Theod.* VIII, 8 *et* 9.

increé, précisément parce qu'en le croyant tel, il faudrait confesser aussi qu'il est de même substance que le Père, ou consubstantiel au Père.

Les hérétiques n'osèrent énoncer ce motif impie; mais ils rejetèrent cette expression avec mépris et avec un air de scandale, en criant à la nouveauté contre un mot qui ne se recontrait point dans toute l'étendue des divines écritures. On prouva sans peine que l'apôtre ne défend dans les termes que les nouveautés profanes, telles que les leurs, non les expressions qui deviennent nécessaires pour confondre les erreurs nouvelles. On leur fit néanmoins voir que le terme de consubstantiel n'était pas nouveau dans le langage ecclésiastique; et que d'illustres docteurs, tels que saint Denys pape et saint Denys d'Alexandrie, en avaient usé dans le sens dont il s'agissait, c'est-à-dire, pour assurer que le fils de Dieu est de même nature que son Père, et non pas son ouvrage. L'érudition d'Eusèbe de Césarée ne lui permit pas d'en disconvenir. On exclut de ce mot toutes les significations grossières qui pouvaient présenter quelque image corporelle, comme d'écoulement ou de division; et l'empereur, quoique peu versé dans les matières théologiques, comprit, avec tous les assistans de bonne foi, qu'une pareille génération n'avait rien que de spirituel, de sublime et d'adorable, comme la divinité à qui on l'attribuait. L'on fit encore sentir la différence qui se trouvait entre ce mot pris dans le sens catholique, et la même expression entendue dans le sens grossier, pour lequel le concile d'Antioche l'avait rejetée, à l'occasion de Paul de Samosathes; ce dogmatiseur impie voulant inférer de là une division réelle et matérielle en Dieu, telle qu'elle se rencontre entre diverses pièces de monnaie d'un même métal: c'était l'indécente comparaison qu'il employait.

Après qu'on eut mis en poudre toutes les futilités de la chicane, et fait choix des expressions les plus propres à proposer le dogme catholique,

Osius en dressa le symbole qu'écrivit Hermogène, depuis évêque de Césarée en Cappadoce. Il était conçu en ces termes : Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles; et en un seul Seigneur Jesus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père, c'est-à-dire, de la substance du Père; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré et non fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites au ciel et en la terre; qui pour nous autres hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme; a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra juger les vivans et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où il n'était pas, et il n'était pas avant d'être engendré, et il a été tiré du néant; et qui prétendent que le fils de Dieu est d'une autre hypostase ou d'une autre substance, soit muable, soit altérable; la sainte église catholique et apostolique leur dit anathème.

Tous les évêques souscrivirent cette formule de croyance, à la réserve de dix-sept (1). Constantin, qui avait laissé la plus parfaite liberté et témoigné une sorte d'indifférence avant le jugement du concile, menaça, aussitôt après, de son indignation, ceux qui demeureraient indociles. Il n'en resta que cinq, les deux africains Théonas et Second, Théognis de Nicée, Maris de Calcédoine, et le fameux Eusèbe de Nicomédie, à qui, en qualité de patron principal de la secte, il convenait au moins de faire quelques difficultés avant de se soumettre. Pour Eusèbe de Césarée, moins entreprenant et moins résolu de son naturel, il obéit sur le champ, et admit le terme de consubstantiel qu'il avait combattu la veille avec tant de vivacité. Quand l'autre Eusèbe eut fait les premières feintes, et qu'il vit

(1) *Theod.* VIII. *c.* 8.

que le crédit et la faveur ne le préserveraient pas de la déposition ni du bannissement, il trouva enfin que ce qu'il venait d'appeler nouveauté absurde et scandaleuse, n'était plus ni l'un ni l'autre. Il fut imité par les évêques de Nicée et de Calcédoine; et il n'y eut que Second et Théonas qui voulurent courir les mêmes périls que l'hérésiarque. Ils furent condamnés avec lui, et relégués en Illyrie; la princesse Constance leur protectrice n'ayant pas eu le crédit d'empêcher ces actes de vigueur. Mais comme les décisions du concile n'avaient produit aucun changement dans l'esprit de cette femme entêtée de doctrine et d'une fausse piété, elle continua d'accorder aux erreurs condamnées une protection secrète, qui devint l'une des principales causes des troubles et de la désolation de l'église.

Les écrits d'Arius furent proscrits, comme sa personne, et nommément sa Thalie. On confirma aussi la condamnation de ses partisans, faite par le concile d'Alexandrie, entr'autres, celle du diacre Euzoïus qui fut depuis évêque arien d'Antioche, et celle de Piste qui le fut d'Alexandrie.

L'un des objets du concile de Nicée était la question de le pâque, agitée depuis si long-temps. Toujours les églises de Syrie et de Mésopotamie, suivant l'usage des juifs, célébraient cette fête le quatorzième jour de la lune de Mars, dimanche ou non. Le reste de la chrétienté la célébrait le dimanche le plus proche du quatorze; même les fidèles du Pont et de l'Asie-Mineure, qui avaient autrefois prétendu tenir de l'apôtre saint Jean la coutume contraire. Il parut aux pères de Nicée que c'était le moment convenable de supprimer une diversité sujette enfin à beaucoup plus d'inconvéniens que sa suppression, sur-tout à cause du mauvais exemple ou de l'obstination factieuse de ceux qui entretenaient cette bizarrerie. Les pères prescrivirent, d'un commun accord, de célébrer la pâque le même jour, qui serait constamment le dimanche d'après la pâque des juifs. Saint

Athanase fait remarquer (1), que la définition faite à ce sujet commence par ces mots : *Nous avons voulu*, pour montrer que c'était un règlement de discipline, qui obligerait dorénavant tout le monde chrétien ; au lieu que la profession de foi n'étant qu'un témoignage de la croyance que l'église avait invariablement conservée, commençait par ces mots : *Voici quelle est la foi de l'église*.

Après les affaires générales, il en restait une de la dernière conséquence pour l'église d'Alexandrie et toutes ses dépendances, troublées depuis vingt-quatre ans par le schisme de Mélèce. Le concile statua en termes exprès, que les anciennes coutumes seraient observées en Egypte, dans la Lybie, dans la Pentapole, et que l'évêque d'Alexandrie continuerait d'exercer son pouvoir dans toutes ces provinces, puisque tel était l'usage de Rome. Ainsi l'exemple de l'église romaine influait-il dans le gouvernement ecclésiastique et l'économie de l'église universelle. On usa d'indulgence envers Mélèce, quoiqu'il en méritât si peu, comme lui et son parti ne le montrèrent que trop par toute la suite. On lui permit de rester dans la ville de Lycopolis, avec le titre d'évêque, mais sans fonctions et sans pouvoir (2). Pour les clercs auxquels il avait imposé les mains, et l'on comptait parmi eux jusqu'à vingt-huit évêques, on ordonna leur réhabilitation, en des termes que les défenseurs d'une opinion trop singulière pour être fondée, ont voulu entendre d'une ordination nouvelle. On décerna même, qu'après cela ils seraient admis à la communion, mais qu'ils n'auraient de rang qu'après les ministres institués par le patriarche d'Alexandrie. On ajouta qu'après la mort de l'évêque catholique, le mélécien pourrait occuper sa place, si on l'en trouvait digne, et si l'évêque d'Alexandrie approuvait l'élection. Les catholiques étant soutenus par la puissance civile, toutes les églises furent effective-

(1) *De Synod. p.* 823. (2) Socr. 1, *c.* 5.

ment restituées au patriarche, et les schismatiques soumis et tranquilles, au moins pour un temps.

La discipline qui commençait à se relâcher, attira aussi l'attention du concile. Il fit des canons ou règlemens généraux, au nombre de vingt, pour la conservation des anciennes coutumes. En voici les plus importans. On défend de recevoir dans le clergé ceux qui par un zèle indiscret se sont eux-mêmes faits eunuques. Le concile suggérant des voies plus raisonnables pour obvier, soit au débordement des mœurs, soit au scandale, il ne veut pas qu'un ecclésiastique ait chez lui aucune femme, si ce n'est sa mère, sa sœur, sa tante, ou quelque autre personne semblable, à l'abri de tout soupçon.

D'anciens historiens rapportent qu'on voulait passer plus avant, et défendre à ceux qui se trouvaient dans les ordres sacrés, d'habiter avec les femmes qu'ils avaient épousées étant laïques; mais que sur les représentations du saint évêque Paphnuce qui parlait sans intérêt, puisqu'il avait toujours gardé la virginité, on ne fit à ce sujet aucune loi nouvelle. Aujourd'hui l'on reconnaît que c'est là une histoire controuvée par les Grecs, qui vers la fin du quatrième siècle commencèrent à se relâcher sur le célibat des clercs majeurs, en alléguant vaguement le canon apostolique qui défend aux clercs de chasser leurs épouses. Il s'agissait uniquement dans ce canon de ne point les abandonner, et non d'user du mariage. Autrement la prétention des Grecs les mettrait en contradiction avec eux-mêmes, en ce qui regarde les évêques, qu'ils ont constamment obligés à la continence. Du temps de saint Jérôme, le célibat ecclésiastique, pour tous les ordres majeurs, était encore observé dans les patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche, et dans tout l'Orient, comme dans l'Occident. Saint Epiphane traite également d'abus le relâchement en ce point (1). Il fut au moins regardé comme abusif jusqu'au concile de Nicée.

(1) *C. Vigil. c. 1; Hær.* 59, *n.* 4.

On y ordonna aussi d'accorder l'eucharistie à tous ceux qui la demanderaient à la mort, pourvu qu'ils se fussent mis en état de la recevoir dignement (1). On défendit aux évêques de conférer les ordres aux néophytes, et de changer d'église. Il fut encore statué qu'on déposerait les clercs usuriers. Par ménagement pour les lois civiles, dans le sens que nous avons déjà observé, le concile prononça contre les seuls ecclésiastiques coupables d'usure, bien éloigné cependant de l'approuver dans les laïques. L'église tendait au contraire, par le bon exemple de ses ministres, à la bannir absolument de toutes les conditions, comme nous l'y verrons enfin réussir. Dans un autre canon, il est dit que l'évêque doit être institué par tous les évêques de la province, au moins par trois d'entr'eux munis du consentement des autres par écrit et en bonne forme; et que ce sera au métropolitain de confirmer ce qu'ils auront fait. Ici l'on trouve la division des provinces ecclésiastiques, réglée sur celle des provinces de l'empire, et le nom de métropolitain donné de même à l'évêque de la capitale, qu'on appelle en grec *métropole*, c'est-à-dire *ville-mère*.

Après la juridiction universelle de l'évêque de Rome, en sa qualité de successeur du vicaire de Jesus-Christ, on voit celle d'Alexandrie et celle d'Antioche, sur plusieurs provinces : celle d'Alexandrie, comme conférée à cette église par le prince des apôtres, son fondateur dans la personne de saint Marc, et celle d'Antioche dérivant de la même source, c'est-à-dire de la chaire de Pierre, qui avait été établie dans cette ville, avant qu'il la transférât à Rome, avec la primauté de l'apostolat. D'autres prélats des premières villes de l'empire jouissaient aussi de priviléges extraordinaires. Il y en avait trois qu'on nomma depuis exarques, savoir l'évêque d'Ephèse, capitale de l'Asie proprement dite, l'évêque de Césarée en Cappadoce, et celui

(1) *Can.* 13.

d'Héraclée en Thrace. L'évêque de Carthage avait de même une grande autorité sur toutes les provinces d'Afrique. Pour l'église de Rome, si elle est comparée à quelques-unes des précédentes, ce n'est qu'à certains égards, savoir, en considérant simplement son chef, soit comme évêque, soit comme métropolitain, soit comme primat ou patriarche. Toute la comparaison qu'on fait ici de la dépendance des églises d'Italie, nommées suburbicaires, comme de villes soumises à la juridiction des préfets du prétoire de Rome, avec les églises dépendantes de l'évêque d'Alexandrie, ne convient au souverain pontife qu'en sa qualité particulière de patriarche d'Occident, sans nul préjudice à celle de chef de l'église universelle, trop bien établie dans tous les siècles précédens, pour que les pères de Nicée trouvassent qu'il fût nécessaire d'en parler; d'autant plus qu'ils ne touchaient cette matière, que pour maintenir l'autorité de l'évêque d'Alexandrie contre les entreprises des méléciens. Pour l'église de Jérusalem, encore nommée Elia et peu considérable, mais représentant l'ancienne qui avait été honorée de la présence du fils de Dieu, les pères jugèrent à propos de la décorer du titre d'église patriarcale, et d'accorder à son évêque une préséance d'honneur, sans préjudicier néanmoins aux droits de l'évêque de Césarée, son métropolitain.

Parmi les canons de Nicée, il en est encore deux remarquables, concernant deux sortes d'hérétiques, les novatiens ou cathares, qui prenaient cette orgueilleuse dénomination du mot grec qui signifie pur, et les paulianistes sectateurs de Paul de Samosathes. Le concile décide qu'il faut rebaptiser les derniers quand ils rentrent dans le sein de l'Eglise, parce qu'ils n'étaient point baptisés au nom du Père et du Fils et du S. Esprit. Quant aux novatiens, qui n'avaient point altéré la forme du baptême, qui n'erraient pas même dans la foi de la Trinité, les pères confirmant ce qu'avait autre-

fois statué le concile d'Arles, et plus anciennement encore le pape saint Etienne, ils défendent de rebaptiser, soit ces sectaires, soit aucuns de ceux qui auront conservé le baptême de l'église catholique : expression pleine de lumière, qui nous fait connaître que les sacremens administrés hors de l'église, n'en sont pas moins les sacremens de l'église, à qui seule Jesus-Christ a fait ce don sacré (1).

Il se trouvait au concile un évêque novatien, nommé Acesius. L'empereur à qui les soins et les démarches ne coûtaient rien quand il s'agissait d'une œuvre de zèle, demanda à cet évêque s'il était content du symbole de foi et du décret sur la pâque. Seigneur, répondit-il, le concile n'a rien innové; et c'est, comme je l'ai appris, ce qu'on a cru et observé depuis les apôtres. Pourquoi donc, reprit Constantin, vous éloignez-vous de la communion générale? Acésius lui exposa les causes de la séparation de Novat, c'est-à-dire, le relâchement prétendu des catholques, en ce qu'ils admettaient à la participation des saints mystères, ceux des fidèles qui avaient péché mortellement depuis leur baptême. Faites donc une échelle pour vous, répliqua le prince en riant, et montez tout seul au ciel.

On rapporte au concile de Nicée beaucoup d'autres réglemens particuliers. Il est sûr, par exemple, qu'il défendit de se mettre à genoux pour prier le dimanche et durant tout le temps pascal, par respect pour la tradition, qu'il se piquait de révérer dans les moindres objets, quand elle était ancienne. Mais la vénération de tous les âges pour cette auguste assemblée lui fit attribuer beaucoup d'autres lois qu'elles n'a point faites. Les Arabes et tous les Orientaux des derniers temps lui rapportent toute la discipline antique, et même un grand nombre de canons inconnus à l'antiquité,

(1) *Socr.* 1, 10; *Soz.* 1, 22.

dont

dont ils révèrent infiniment le recueil. Cette compilation apocryphe est connue sous le nom des canons arabiques du concile de Nicée. Le respect des Grecs et de tout l'Orient pour ce saint concile, leur fit ordonner qu'on en célébrerait annuellement la mémoire, comme les fêtes des saints : observance encore pratiquée aujourd'hui à l'égard même de plusieurs autres conciles, qu'ils honorent de la même manière, sur le modèle de cette première institution.

Les pères, avant de se séparer, écrivirent leur lettre synodale. Quoique directement adressée à l'église d'Alexandrie et à ses dépendances, comme à la partie la plus intéressée du monde chrétien à ce qu'on venait de régler, elle concerne aussi toutes les autres églises. Avant toutes choses, disent les pères, nous avons examiné, en présence de l'empereur, l'hérésie d'Arius et de ses sectateurs; et il a été résolu tout d'une voix, de l'anathématiser, lui, sa doctrine et ses ouvrages impies, avec les blasphèmes qu'il vomissait contre le fils de Dieu, en disant qu'il fut tiré du néant, qu'il n'était point avant que d'être engendré, et qu'il y a eu un temps où il n'existait pas; que par son libre arbitre, il pouvait s'adonner au vice ainsi qu'à la vertu, et qu'il est créature. Le saint concile anathématise toutes ces horreurs, qu'il n'a même entendu prononcer qu'en frémissant. Pour ce qui regarde la personne d'Arius, déjà vous avez appris, ou bientôt vous apprendrez de la voix publique, comment on l'a traitée. Nous ne voulons pas paraître insulter à un homme qui a reçu par le bannissement la digne récompense de son crime. Son impiété a a eu la force de perdre avec lui Théonas de Marmarique et Second de Ptolémaïde : c'est pourquoi on les a enveloppés dans son châtiment. On rapporte ensuite ce qui avait été ordonné touchant le schisme des méléciens et la célébration de la pâque.

Comme ce n'était point assez de publier les décisions, l'empereur joignit son autorité pour l'exé-

cution des décrets, et fit écrire dans toutes les provinces des lettres instructives, où il proposait le jugement du concile comme un oracle divin, après lequel il n'était plus question d'examiner, mais seulement d'obéir. Tout ce qui se fait dans les saints conciles, dit-il expressément, et telle fut dans tous les temps la persuasion des vrais fidèles, doit se rapporter à la volonté de Dieu. C'est par elle que j'ai donné mes soins pour rassembler à Nicée le plus grand nombre possible d'évêques, avec lesquels moi-même, comme un d'entre vous, car je fais mon plus doux plaisir de servir le même maître, je me suis appliqué à connaître la vérité (1). On a donc examiné, avec la plus grande diligence, tout ce qui avait pu donner lieu à la division. Et Dieu veuille nous le pardonner ! quels affreux blasphèmes n'avons-nous pas entendu proférer touchant notre Sauveur, notre espoir et notre vie, par des gens d'une doctrine contraire aux divines écritures et à notre sainte foi ! Plus de trois cents évêques, très-vertueux et très-éclairés, sont convenus d'une même croyance, qui est en effet celle de la loi chrétienne. Le seul Arius a été convaincu d'avoir, par l'instigation du démon, semé l'impiété, premièrement parmi les Egyptiens ses compatriotes, puis en beaucoup d'autres endroits. Recevons donc la foi que le Seigneur tout-puissant nous a enseignée ; et que les frères séparés par les ténébreuses intrigues d'un émissaire infernal s'empressent à se réunir. Car ce que trois cents évêques ont ordonné, n'est autre chose que la sentence du Fils unique de l'Eternel ; l'Esprit-Saint ayant déclaré la volonté de Dieu par l'organe de ces grands hommes qu'il inspirait. Ainsi que personne ne balance, que personne ne diffère, mais que tous reviennent avec joie au chemin de la vérité.

L'empereur condamnait en même temps au

---

(2) *Socr.* 1, 9.

bannissement Arius, avec ses deux plus opiniâtres sectateurs, Théonas et Second. Tous les autres étaient flétris par le nom infame de porphyriens, comme renouvelant les impiétés de Porphyre, c'est-à-dire l'idolâtrie, en adorant la créature dans le fils de Dieu, qu'ils disaient tiré du néant. On les assujettissait encore à payer chacun, outre leur capitation ordinaire et personnelle, celle de dix autres personnes. Enfin les écrits de l'hérésiarque étaient condamnés au feu ; et quiconque serait convaincu d'en avoir recélé quelqu'un, au lieu de le représenter et de le brûler, devait être puni de mort aussitôt qu'il serait pris. Telle était la sévérité avec laquelle la puissance impériale avait coutume de faire exécuter ses rescrits. Autant l'empereur avait marqué d'indifférence ou laissé de liberté jusqu'au jugement, autant il usait d'autorité et de célérité pour le mettre à exécution : en sorte que cette grande affaire fut entamée et consommée dans l'espace d'un an ; et le concile même, qui finit le 25 Août, vers le commencement de la vingtième année de l'empire de Constantin, ne dura guère au delà de deux mois. On fit une seule et même fête pour célébrer l'anniversaire de l'heureux avénement de Constantin à l'empire, et l'issue non moins heureuse du concile. Eusèbe de Césarée, qui à la faveur de la supercherie et des équivoques, se faisait tolérer par l'église et considérer de l'empereur, prononça son panégyrique. Constantin combla tous les évêques d'actions de grâces, de caresses, de présens, et voulut même les régaler, avant leur séparation (1). Tous furent introduits avec honneur, entre deux lignes de gens de guerre, dans ce palais peu auparavant si redouté, et d'où il était émané contre eux tant de sanglans édits. A peine concevaient-ils ce qu'ils voyaient; et c'était pour eux comme un songe que ces gardes armés en ce beau jour pour leur honneur, après l'avoir

(1) Theod. 1, 11.

été si long-temps pour les immoler. L'empereur en disant adieu aux évêques, leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces, par lesquelles non content de pourvoir à la sureté et à la prospérité de leurs églises, il établissait des pensions pour les vierges, pour les veuves et pour tout le clergé.

Les principaux d'entr'eux étaient chargés de notifier par-tout les ordonnances du saint concile; et voici le détail de ces commissions, très-intéressant en ce qu'il nous fait connaître l'ordre hiérarchique de ce temps-là, avec la géographie ecclésiastique (1). Osius de Cordoue, tant par lui que par les deux autres légats Viton et Vincent, devait communiquer les dispositions du concile à Rome, à l'Italie, à l'Espagne, et aux autres nations dont les terres sont arrosées par l'Océan, c'est-à-dire, aux Gaulois, aux Germains et aux Bretons. Alexandre, patriarche d'Alexandrie, les devait intimer à l'Égypte, à la Pentapole, à la Lybie et aux provinces voisines; Macaire de Jérusalem et Eusèbe de Césarée, à la Palestine, à l'Arabie et à la Phénicie; Eustache d'Antioche, à la Célésyrie, à la Mésopotamie et à la Cilicie; Jean, évêque des Perses, à toute la Perse, et aux grandes Indes; Léonce de Césarée en Cappadoce, à sa province de Cappadoce, à la Galatie, au Pont, à la Paphlagonie, à la grande et à la petite Arménie; Théonas de Cyzique, à l'Asie simplement dite, ou Asie proconsulaire, à l'Hellespont, à la Lydie et à la Carie; Nunechius de Laodicée, à la première et à la seconde Phrygie; Alexandre de Thessalonique, à la Macédoine, à la Grèce ou Achaïe, à la Thessalie, à l'Illyrie, à l'une et à l'autre Scythie; Alexandre, alors prêtre et depuis évêque de Bysance, aux îles Cyclades; Protogène de Sardique, à la Dacie, à la Dardanie et aux pays voisins; Piste de Marcianople, à la Mysie et aux régions

(1) *Gelas. l. 11, c. 35.*

limitrophes ; enfin, Cécilien de Carthage aux provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie.

Cependant Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, qui avaient signé le symbole du concile après quelque résistance, ne tardèrent point à mettre au jour le fond de leur foi ou de leur fourberie. On dit même qu'ayant corrompu le dépositaire des actes du concile, ils en effacèrent leur signature. L'empereur fut outré, fit prononcer contr'eux la déposition canonique et pourvoir à leurs places, et les relégua dans les Gaules. Il écrivit incontinent à l'église de Nicomédie, pour justifier sa sévérité qu'il motive de plus loin, en accusant Eusèbe, entr'autres choses, d'avoir été complice de la cruauté de Licinius contre les fidèles, de sa conjuration même, et de la guerre qui avait enfin coûté à ce tyran la couronne et la vie.

Le saint vieillard Alexandre mourut peu après son retour à son église; et avant d'expirer, il marqua un désir extraordinaire d'avoir Athanase pour successeur. Mais l'humble diacre craignait autant cette dignité qu'il la méritait. Il s'était caché, dès qu'il avait vu le patriarche à l'extrémité (1). Le malade le demanda plusieurs fois avec un grand empressement : et comme on ne pouvait le trouver ; Athanase, s'écria-t-il d'un ton prophétique, tu n'échapperas point. Sitôt le saint expiré, les évêques de la province s'assemblèrent, avec tout le peuple catholique, qui nommait à grands cris et tout d'une voix Athanase pour son évêque. Durant plusieurs jours consécutifs, la multitude, ni ne sortit de l'église, ni n'en laissa sortir les prélats. Athanase fut enfin découvert, et solennellement ordonné, à la vue et aux acclamations de toute la province : ce qui ne put se terminer, par les obstacles qu'il y apporta, que dans les derniers jours de l'année 326, c'est-à-dire, plus de huit

(1) Theod. 1, 26.

mois après la mort de son prédécesseur, arrivée le 17 Avril précédent.

La mémoire de saint Alexandre est justement et universellement chère à l'église. Les pères de Nicée, dans leur lettre synodale, ne louent pas moins sa modération et sa sagesse à conserver la paix, que son zèle contre les nouveautés impies. Il est fort étonnant que Socrate, qui rapporte cette lettre (1), accuse ailleurs ce saint évêque d'avoir agi contre Arius par un esprit d'aigreur et de colère. Mais ce n'est pas le seul trait où cet historien se trouve peu d'accord avec lui-même dans cette matière; puisqu'il raconte inconsidérément dans un même chapitre, et qu'Alexandre, à l'occasion d'Arius, ôta aux prêtres d'Alexandrie le pouvoir de prêcher, et que les docteurs expliquaient dans cette ville les saintes écritures au peuple, les mercredis et les vendredis (2). Aussi est-il démenti dans une accusation si peu méditée, par Théodoret (3), par Sozomène, par Rufin (4), par Gélase de Cyzique (5); c'est-à-dire, par tous les garans de cés faits anciens. Sozomène va jusqu'à inculper en quelque sorte saint Alexandre du vice tout contraire, en nous apprenant que plusieurs personnes blâmaient ce prélat modéré, d'avoir toléré trop long-temps l'hérésie d'Arius (6).

Les vrais fidèles ne se consolèrent de la mort d'un si digne pasteur, que par l'élection d'Athanase. Quand la nouvelle en parvint aux pieux solitaires dont l'Egypte était remplie, ils en rendirent à Dieu les plus ferventes actions de grâces. Ceux de la Thébaïde prétendirent avoir eu des signes miraculeux de l'approbation du ciel. S. Pacôme leur chef, eut enfin une révélation, sous les symboles mystérieux de colonne et de flambeau, que ce saint et savant évêque serait celui qui éclairerait principalement l'église, et en étayerait l'édifice dans les jours de

(1) *Lib.* 1, *c.* 9.
(2) *Lib.* 5, *c.* 23.
(3) Theod. *p.* 524.
(4) Ruf. *p.* 159.
(5) Gel. *p.* 50.
(6) Sozom. *p.* 426.

sa prochaine calamité; qu'il aurait bientôt à soutenir de terribles assauts pour la défense de la foi, mais qu'il surmonterait tout, la conserverait pure et sans altération, et la ferait refleurir par tout le monde.

Ce grand maître de la vie cénobitique, à laquelle il avait mis comme la dernière main et donné une forme stable, était parvenu en quelques années à la sainteté la plus éminente. Quoique né de parens infidèles; il avait cru apercevoir dès sa plus tendre jeunesse les marques de sa prédestination, dans son amour extrême pour la chasteté, et en d'autres inclinations trop vertueuses pour n'être pas les effets d'une grâce extraordinaire. A l'âge de vingt ans, il fut enrolé pour porter les armes (1). On l'embarqua, avec plusieurs autres soldats; et le soir ils arrivèrent dans une ville, où quelques particuliers touchés de compassion pour cette jeunesse engagée contre son gré, la traitèrent avec tant d'humanité et de bienveillance, que Pacôme voulut connaître le motif d'une charité si édifiante. On lui apprit que ces ames compatissantes faisaient profession de croire que le fils de Dieu était venu sur la terre pour le salut des hommes, et qu'à son imitation ils se rendaient bienfaisans envers tout le monde, dans l'espérance d'une autre vie où ils en seraient récompensés. Dieu tout-puissant, s'écria-t-il aussitôt en levant les mains et les yeux au ciel, si vous me tirez des embarras où je suis, et me faites connaître une manière si digne de vous servir, je vous le promets et j'en jure par vous-même, je m'y attacherai avec une fidélité inviolable. Il continua son voyage, et sitôt qu'il put obtenir son congé, il revint dans la Thébaïde sa patrie, où il fut mis au nombre des catéchumènes, et peu après baptisé.

Ayant appris qu'un saint vieillard, nommé Palémon, servait paisiblement le Seigneur dans le fond du désert, près de la Mer-Rouge, il alla solliciter

(1) *Vit. Patr.*

la grâce de devenir son disciple. Les plus terribles austérités, et la peinture peut-être encore plus effrayante qu'on lui en fit, ne purent ébranler sa résolution. Il demeura douze ans avec Palémon, priant continuellement, tout en travaillant à faire des cilices, ou à d'autres ouvrages des mains, tant pour mortifier sa chair, que pour se procurer les moyens de soulager les pauvres. Ces deux fervens solitaires vivaient de rien, et presque déjà comme des ames affranchies de leurs corps. Un jour de Pâques, Palémon dit à Pacôme de préparer une nourriture un peu plus recherchée, pour honorer la fête. Celui-ci assaisonna d'huile les herbes sauvages qu'ils avaient coutume de manger. Mais au moment d'en faire usage, Palémon fondant en larmes et se frappant la poitrine ; quoi, dit-il, mon Sauveur a été crucifié, et je me nourrirais délicatement ! Jamais il ne put se résoudre de toucher à un mets qui lui parut trop exquis, tout insipide qu'il était. Lorsqu'on l'exhortait à prendre quelque soulagement dans ses infirmités, il opposait les exemples des martyrs, dont il avait été témoin oculaire dans le temps des persécutions.

Pacôme pouvait avoir trente-trois ans, quand il s'enfonça davantage dans la solitude, vers les bords les moins fréquentés du Nil. Comme il était en prières, dans un lieu nommé Tabenne, il entendit une voix qui lui dit : Demeure ici, Pacôme, et fais-y un monastère pour tous ceux qui viendront chercher sous ta conduite la route du salut. Tu les gouverneras suivant la règle que je te donnerai. Aussitôt un ange lui apparut, et lui présenta une table écrite qui contenait cette règle. Saint Palémon mourut quelque temps après, et Pacôme construisit un bâtiment, bien simple sans doute, mais d'une étendue proportionnée à la multitude qu'on lui annonçait. En peu d'années, il y vit plus de cent cénobites, qui vivaient en commun sans la moindre propriété sous l'obéissance d'un même supérieur et l'observance de la même règle. La sainteté de ces

solitaires, souvent confirmée par des miracles, attira un nombre toujours plus grand de disciples, de toutes les parties du monde; en sorte qu'il se trouva jusqu'à six cents moines dans le principal monastère, et plus de trois mille en plusieurs autres qu'il y fallut ajouter.

Dans le désert de Nitrie, aussi en Egypte, vivait un autre solitaire nommé Ammon. Il était d'une famille distinguée dans le pays par sa noblesse et son opulence, et ses parens l'avaient obligé de se marier à l'âge de vingt-deux ans. Mais appelé dès-lors à une vie plus parfaite, il persuada à son épouse de garder la continence, et ils menèrent ensemble cette vie angélique dix-huit ans entiers. Après quoi se trouvant sans doute plus en liberté, Ammon se retira au mont de Nitrie, ainsi appelé du nitre qu'on en tirait en abondance. Là, il devint supérieur d'une multitude de moines; et son épouse gouverna, de son côté, de troupes nombreuses de vierges. Il mourut, âgé de soixante-deux ans, célèbre par ses vertus et par ses miracles. Saint Antoine, son sage estimateur et son ami, éloigné de là de treize journées de chemin, vit son ame monter au ciel.

Ce père de la vie monastique, depuis le voyage qu'il avait fait à Alexandrie pendant la persécution de Maximin, habitait au fond du désert qui est entre le Nil et la Mer-Rouge. Pour éviter le commerce des gens du monde qui interrompaient la douceur de ses entretiens avec Dieu, il avait erré trois jours et trois nuits dans ces lieux sauvages, en cherchant un endroit où il pût subsister et se tenir caché. Il avait enfin trouvé une montagne d'où jaillissait une source abondante, qui devenait bientôt un beau ruisseau ombragé de palmiers et de divers arbustes. La verdure et la fraîcheur de ces bords tranquilles qui contrastaient agréablement avec les sables et les monts arides du voisinage, et qui élevaient l'esprit d'Antoine à la contemplation des perfections infinies du Créateur,

l'affectionnèrent à ce lieu, nommé Colzim. Par le moyen de quelques frères qui connurent sa retraite, il se munit d'une houe, d'un peu de blé, laboura la terre qui lui parut la meilleure, et se mit en état de vivre sans être à charge à personne. Il fit aussi un petit jardin, où il sema des légumes pour ceux des frères qui le viendraient voir.

Trois solitaires entr'autres prirent la coutume de le visiter une fois l'an. Il observa que l'un des trois ne disait mot, et laissait toujours parler les deux autres. Le saint lui en demanda raison, moins pour apprendre ce qu'il présumait, que pour avoir lieu de le guérir d'une timidité à quoi il attribuait cette extrême réserve. Mais le solitaire lui répondit : Mon père, il me suffit de vous voir, pour mon édification. En effet, tout l'extérieur d'Antoine avait un certain air de sainteté, de dignité, et je ne sais quoi d'analogue à ce qu'on racontait de lui, qui le faisait d'abord reconnaître à ceux même qui ne l'avaient pas encore vu. Il n'était pas d'une taille avantageuse ; mais il imposait par son maintien noble et recueilli, mêlé d'une gaieté et d'une sérénité qui annonçait au premier aspect tout l'empire qu'il avait sur son ame. Il semblait qu'il fût sans passions. Depuis qu'il avait acquis une entière union avec Dieu, il n'avait plus d'attache aux délices même de la contemplation, ni à sa chère solitude, quand le zèle ou la complaisance le demandait ailleurs.

Les frères lui persuadèrent de descendre de sa montagne, pour visiter les monastères de Piper, établis sous sa direction. Il partit aussitôt, accompagné de quelques-uns d'entr'eux, et fit charger sur un chameau de quoi vivre en traversant le désert. La chaleur était excessive, et l'eau manqua aux voyageurs. Ils en cherchèrent inutilement dans tout le canton. Désespérant enfin d'en trouver ; et n'ayant plus la force de marcher, ils se jettent par terre, accablés de langueur, et laissent aller le chameau à l'aventure. Plus endurci que les

autres par l'exercice de la pénitence, le saint vieillard se trouvait moins faible : mais il était pénétré de la plus vive douleur, sur le péril où il voyait ses compagnons. Il s'écarta en soupirant, et se mit en prière à genoux, les bras étendus. Du lieu même où il priait, le Seigneur fit aussitôt sortir une eau fraîche, dont toute la troupe se désaltéra. Ils récupérèrent leurs forces, remplirent leurs outres ; et toute leur inquiétude ne fut plus que pour la bête de somme, égarée et chargée de leurs provisions. Ils la trouvèrent arrêtée à une pierre, où sa corde s'était accrochée par un hasard dont ils ne méconnurent pas l'auteur, et ils achevèrent heureusement leur voyage. Le saint abbé eut la consolation de retrouver les monastères de Piper dans le meilleur ordre. Il leur accorda quelques jours, qu'il partagea entre ses enfans en Jesus-Christ et sa digne sœur, vieillie dans la virginité, et dont les filles spirituelles qu'elle formait à la perfection de leur état dans le même canton, ne le cédaient point en vertu aux communautés d'hommes les plus courageuses. Il reprit ensuite le chemin de sa montagne.

Alors il y fut visité par saint Hilarion, destiné par la providence à instituer en Palestine et en Syrie les saintes observances des solitaires de l'Egypte. Les parens d'Hilarion, comme ceux de Pacôme, étaient idolâtres : mais la grâce le prévint également de ses bénédictions (1). Du bourg de Tabathe, lieu de sa naissance, près de Gaze, on l'avait envoyé étudier à Alexandrie. Outre les sèches notions de la grammaire, il y avait appris la science inestimable du salut, où déjà il s'était rendu fort habile. Afin de s'y perfectionner de plus en plus, il demeura environ deux mois auprès de saint Antoine, dont la renommée, toute grande qu'elle était, lui parut infiniment au-dessous de la vérité. Ce court espace de temps suffit à un si digne

(1) Hier. *Vit. Hilar.*

émule de l'homme de Dieu, pour se former à sa manière de vivre, à la prière assidue, à l'humilité, à la constance dans le travail, aux austérités et à la régularité. Toutefois Hilarion n'avait alors que quinze ans : mais si la maturité dévança jamais l'âge dans l'ame forte de ces premiers orientaux ; ce fut sùr-tout dans un saint, à qui la grâce rendit, toute sa vie, l'héroïsme comme naturel. Il ramena quelques solitaires égyptiens dans son pays, où son père et sa mère venaient de mourir, et lui avaient laissé des biens considérables, qu'il partagea entre ses frères et les pauvres, sans oublier aucune autre personne que la sienne dans cette distribution.

Il y avait une vaste solitude, qui commençant à quelques milles de la ville de Majume, s'étendait fort au loin sur les rives de la mer. Elle n'était habitée que par des brigands, qui en parcouraient perpétuellement l'étendue pour surprendre les voyageurs, ou dépouiller les navigateurs échappés à la tempête. C'est là que s'établit le jeune Hilarion, entre la mer et un marais ; méprisant tout autre péril que celui que court le salut au milieu des piéges du siècle. Il portait pour tout habillement un sac avec une tunique de peau, que lui avait donné saint Antoine, et un manteau de paysan. Son lit consistait en une simple natte de joncs étendue par terre, et sa cellule, à peine de la grandeur de son corps, paraissait plutôt un sépulcre qu'une maison. Cinq à six onces de pain d'orge, avec quelques herbes cuites, c'est tout ce qu'il consomma par jour, depuis ses premières années jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qu'il ne laissa pas d'atteindre.

Dès le commencement de sa retraite, il fut découvert par les brigands, qui ne pouvant rien enlever à un homme dépouillé de tout, se divertirent à lui faire peur. Ne se donnant pas d'abord pour ce qu'ils étaient, ils lui demandèrent s'il ne craignait pas les voleurs. *Pourquoi les craindrais-je*, répliqua-t-il, *puisque je ne possède rien?* Mais

ils peuvent ôter la vie, poursuivirent les brigands. Cela est vrai, dit-il; mais quand on n'a d'attache à rien en ce monde, on craint peu de le quitter. L'ennemi du salut lui livra de rudes combats, qui ne cessèrent d'accroître ses vertus pendant vingt-deux ans, après lesquels le ciel manifesta sa sainteté par d'éclatans miracles. Quand il venait quelques malades de Syrie en Egypte, pour implorer les secours de saint Antoine; pourquoi venir de si loin, leur disait le père de la vie ascétique? N'avez-vous pas chez vous mon fils Hilarion? Il eut bientôt un grand nombre d'imitateurs. Toutes les solitudes de la Palestine et de la Syrie, et hors de l'empire, le pays de l'Euphrate, l'Arabie et la Perse furent peuplés de fervens émules, qu'un si grand exemple lui fit parmi les hommes les plus barbares.

Mais ce n'était pas seulement dans les déserts que la grâce de l'évangile opérait: le trône même fournissait de grandes leçons et de grands modèles. Constantin paraissait toujours ne considérer sa puissance, que pour faire triompher les vertus et la religion. Pour seconder les vœux de l'église, il fit une loi qui tendait à diminuer les usures si fort accréditées parmi les Romains, en attendant qu'on les pût abolir tout à fait. Il faisait journellement distribuer aux pauvres, du blé, des habits, avec de l'argent. Personne n'était exclus de ces charités: mais ses officiers avaient ordre de les répandre avec plus d'abondance sur les chrétiens. Par le même esprit, dans les lois publiées en faveur des ecclésiastiques, cet empereur déclarait que ses faveurs devaient être réservées aux catholiques, et que les hérétiques ou schismatiques, loin de prétendre aux immunités qu'il accordait, seraient au contraire plus chargés que le reste de ses sujets. Il protégeait et honorait spécialement les personnes qui se vouaient à une plus grande perfection, comme les vierges et les solitaires, dont quelques-uns en particulier, tels que saint Antoine, lui avaient donné la plus haute idée de tous les autres.

La princesse Hélène, mère de l'empereur, le secondait parfaitement dans ses desseins religieux. Elle faisait son plus doux plaisir d'être la distributrice des aumônes du prince, qui lui abandonnait absolument la disposition de ses trésors, tant pour soulager les misérables, que pour donner de l'éclat au culte public. Et jamais il ne fut plus à propos de frapper les sens par une sainte magnificence. Il s'agissait de faire impression sur des hommes qui avaient toujours ignoré ce que c'était qu'honorer la divinité avec la dignité et la grandeur convenables. Hélène s'occupa donc, pendant une bonne partie de sa vie, à bâtir ou à décorer des églises. Elle entreprit le voyage de la Terre-Sainte, dans le dessein de découvrir le sépulcre du Sauveur, enterré sous des monts de ruines. Les idolâtres avaient fait tous leurs efforts pour en effacer jusqu'à la mémoire, et pour ensevelir jusqu'à la place qui en pouvait rappeler le souvenir. Ainsi l'avaient-ils couvert d'un amas de débris et de terres rapportées, pavé par-dessus, et assez cosolidé, pour y bâtir un temple à Vénus : piége tendu, par un raffinement d'impiété, à la religion même des fidèles, qui en venant adorer le Dieu fils d'une vierge, seraient censés tout au contraire rendre leurs hommages à la déesse de l'impudicité. L'impératrice fit d'abord raser ce temple impur. Après quoi l'on creusa avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'outre le sépulcre, on trouva trois croix enterrées sous les ruines.

L'embarras fut de distinguer, entre les trois, l'instrument sacré de notre salut. Saint Macaire, alors évêque de Jérusalem, les fit toutes porter chez une femme arrêtée depuis long-temps par une maladie incurable, et connue de tout le monde. On lui appliqua chacune de ces croix, en suppliant l'Éternel d'honorer par une guérison miraculeuse celle qui avait été arrosée du sang de son Fils. L'impératrice était présente, et toute la ville dans l'attente de l'événement. Les deux premières

croix furent appliquées sur la malade, sans qu'elle s'en trouvât mieux. Mais sitôt qu'elle eût touché la dernière, elle se leva sur le champ, et se trouva parfaitement guérie (1). Quelques écrivains ajoutent que l'on approcha ensuite cette croix d'un corps mort, et qu'incontinent il ressuscita. Ce dernier fait, moins garanti que le premier par les historiens modernes, porte néanmoins sur les mêmes preuves; c'est-à-dire, sur la tradition de tous les habitans de C. P. et les témoignages par écrit de plusieurs contemporains, d'où sont également partis les auteurs respectables de l'antiquité, qui nous ont transmis la substance de ce fait merveilleux. Hélène envoya une partie considérable de la croix à l'empereur son fils, et déposa le reste dans une grande châsse d'argent, pour être conservé dans une basilique superbe, la merveille de son siècle, que l'on commença dès-lors à construire, et qui ne put être achevée que six ans après.

Voici la description que les anciens ont transmise de cette église, érigée sous le titre de la Résurrection près du Saint-Sépulcre, auquel fut habilement adapté tout le plan de l'édifice. La grotte du sépulcre était revêtue en dehors de colonnes d'un travail exquis, et de toutes sortes d'ornemens les plus précieux. De ce portique, on entrait dans une vaste cour ou place, pavée de marbre, bordée de trois côtés d'une longue galerie, et terminée au levant par le temple, encore plus admirable, tant pour sa grandeur et la justesse de ses proportions, que pour la richesse de ses décorations. On sentait au premier aspect, que la puissance romaine ne s'était pas en vain proposé de construire le plus digne monument qu'on pût voir en ce genre. L'intérieur du temple était incrusté, dans son immense étendue, du marbre le plus rare et le plus varié; le dehors bâti de pier-

(1) Theod. 1, 18; Ruf. 1, 7; Socr. 1, 17; Soz. 11, 4.

res si polies et si bien jointes, que la correction du travail causait encore plus d'admiration que la recherche des matériaux; et la voûte couverte d'un lambris en sculpture, tout doré, et d'un éclat éblouissant. Les bas-côtés formaient deux galeries à double étage, dont les voûtes ou plafonds étaient également enrichis d'or. Trois portes, d'une élévation majestueuse, s'ouvraient sur la cour, En face quand on entrait, ou au chef de tout l'édifice, on apercevait une colonnade en demi-cercle, comprenant douze colonnes dont chacune portait l'un des apôtres, et dont les chapitaux étaient ornés de grandes coupes d'argent. C'était là ce qui formait le sanctuaire, au milieu duquel se trouvait l'autel. A l'autre extrémité de tous ces bâtimens, en deçà de la cour et des portiques, il y avait une avant-cour formée par deux galeries, une de chaque côté. On y entrait par une première porte, qui donnait sur la place publique où se tenait le marché. De là les regards se portant à travers un lointain si décoré, jusque dans la profondeur du lieu saint, personne ne passait, surtout les premières fois, sans éprouver un saisissement religieux qui approchait du ravissement.

Telle était l'église si justement célèbre du Saint-Sépulcre, pourvue d'une quantité innombrable de vases d'or et d'argent, et de toutes sortes de richesses. Elle subsista jusqu'à l'an 1009 de l'ère chrétienne, qu'elle fut abattue par les Musulmans. Plusieurs autres fois elle fut ruineé, puis rebâtie, mais jamais avec sa première magnificence. Autour de l'église, hors de l'emplacement de l'ancienne Jérusalem, se forma une ville que tant d'objets capables d'inspirer l'enthousiasme faisaient presque prendre à Eusèbe, ainsi qu'il s'en exprime, pour la nouvelle Sion décrite par les prophètes. Elle reprit alors son ancien nom, et perdit celui d'Elia, que l'empereur Adrien lui avait donné.

Constantin fit encore bâtir une magnifique église sur le Mont des Olives, afin d'honorer aussi le

lieu

lieu de l'ascension du Sauveur; et une autre à Bethléem. On construisit en même temps à Nicomédie une basilique digne de cette ville impériale, c'est-à-dire, de la résidence ordinaire des empereurs d'Orient. Antioche, capitale de Syrie, eut un temple si riche, qu'on l'appelait *l'église d'or*. Le corps de l'édifice, d'une hauteur extraordinaire, était de forme octogone, accompagné tout à l'entour de chapelles et de souterrains, le tout dans une vaste enceinte bâtie avec la même noblesse. A Rome, on construisit dans le palais de Latran, l'église du Sauveur, appelée Saint-Jean-de-Latran, à cause de son baptistère où était l'image de saint Jean-Baptiste. C'est la première église de Rome, et la station des plus grandes solennités. L'empereur donna à ce baptistère, en terres et en maisons, environ cent quinze mille livres de rente.

Il bâtit à Rome sept autres églises, celle de saint Pierre au Vatican, à la place d'un temple d'Apollon, et en mémoire de la sépulture du prince des apôtres; celle de saint Paul, au lieu de son martyre; celle de Sainte-Croix, pour honorer avec la dignité convenable la partie de la vraie croix qu'Hélène avait envoyée de Jérusalem; celle de sainte Agnès, avec son baptistère; celle de saint Laurent, hors de la ville, au lieu de la sépulture de ce martyr; celle des saints martyrs Pierre et Marcellin, où fut inhumée sainte Hélène. Il y en eut encore plusieurs dans le reste de l'Italie; comme à Ostie, à Albe, à Capoue, à Naples, toutes richement dotées; en sorte que l'on conçoit difficilement, qu'un seul prince ait pu fournir à tant de dépenses.

Aussi sage néanmoins que religieux, il ne tirait pas du trésor public le fonds de ces bonnes œuvres; trop convaincu, que pour le bien même de l'église, si étroitement lié au repos public, l'état ne doit point s'épuiser en libéralités excessives, et que la munificence la plus sainte doit craindre de tomber en des inconvéniens quelque-

fois aussi fâcheux que l'épargne. Mais le sage Constantin trouvait des ressources immenses dans les biens confisqués autrefois sur les fidèles qui étaient morts sans héritiers ; dans les revenus des temples des idoles, dont il jugeait ne pouvoir mieux réparer la profanation, qu'en les consacrant au culte du vrai Dieu; enfin dans la suppression des jeux profanes qui coûtaient prodigieusement à l'empire. En Orient, il abolit les jeux des gladiateurs, voulant que ceux qu'on y condamnait pour crimes, servissent plutôt au travail utile des mines.

Tout ce qui décréditait l'idolâtrie, et la minait sans violences, sans exposer les peuples aux factions et aux troubles, il ne manquait pas de le mettre en usage. En Cilicie, il y avait un fameux oracle d'Apollon, à l'occasion duquel le zélé souverain voulut convaincre ses sujets de l'abus qu'on faisait de leur confiance (1). On abattit le temple, et l'on y trouva des ossemens et des têtes de morts qui avaient servi aux opérations magiques d'homicides sacrificateurs, avec des paquets de haillons ou de paille, qui remplissaient le creux des idoles gigantesques, où ces cruels imposteurs se cachaient. Mais nulle part on ne découvrit, ni le dieu dont on attendait les oracles, ni génie ou démon, ni fantôme épouvantable, comme on l'appréhendait. Il n'y eut toutefois lieu si secret, antre si obscur ni si profond, où les officiers du prince et les soldats ne pénétrassent : de manière que les peuples commencèrent à ouvrir les yeux sur l'imposture de leurs prêtres et les horreurs de leurs superstitions. A Héliopolis en Phénicie, ville consacrée à Vénus, les femmes de ses sacrificateurs et de ses adorateurs étaient communes entr'eux tous; et la meilleure partie du droit sacré de l'hospitalité consistait à prostituer leurs filles aux passans (2). Le pieux et chaste empereur interdit rigoureusement ces rites infames; et pour y remédier

(1) Socr. 1, 18. (2) Socr. *ibid.*

plus surement, il pressa les habitans de reconnaître le Dieu de toute pureté. Il fit encore bâtir une vaste église, pour cette ville qui n'en avait jamais eu, y établit un évêque avec un clergé nombreux. Dans les montagnes du Liban, près du fleuve Adonis, on voyait un autre temple de Vénus, ou plutôt une autre école d'impudicité, qu'il fit également ruiner. Il commanda aussi de détruire de fond en comble le fameux temple qu'Esculape avait à Egée en Cilicie, de façon qu'il n'en restât pas le moindre vestige. En Egypte, les idolâtres attribuaient au dieu Sérapis les fécondes inondations du Nil; parce qu'on gardait dans le temple de cette idole la colonne qui servait à les mesurer. On la transféra dans la grande église d'Alexandrie; et les païens publièrent que le dieu indigné empêcherait les débordemens. Mais le fleuve continuant de porter le limon et la fertilité dans les campagnes, les alarmes et les présages tournèrent à la honte du dieu, ainsi que de ses prêtres. En plusieurs villes, l'empereur fit enlever les portes ou les toits des temples, tira les statues et les simulacres des sanctuaires les plus révérés, et les exposa sur les places publiques, afin que la familiarité en inspirât le mépris.

De l'Orient, on manda au prince, que près du fameux chêne de Membré en Palestine, où le patriarche Abraham avait accordé l'hospitalité à trois anges, la foi dégénérant en superstition, il s'était érigé diverses idoles, et qu'on leur offait des sacrifices. Tous les ans il s'y tenait une foire célèbre, à dix lieues seulement de la ville sainte; et il y avait une affluence prodigieuse de négocians de toute nation et de toute religion qui honoraient leurs dieux, chacun à sa manière. Les femmes y accouraient comme les hommes, et s'y donnaient en spectacle, dans tout l'éclat de leurs charmes et de leurs parures. On assurait néanmoins, quoique tout campât pêle-mêle, que le respect du lieu, et la crainte de la vengeance divine empêchaient le

désordre, et absolument tout commerce avec les femmes. L'empereur moins crédule eut horreur du simple péril ainsi que de la superstition. Il écrivit aux évêques de Palestine, qu'il s'étonnait de leur négligence à souffrir ce profane mélange; il ordonna d'abattre les idoles, de renverser les autels des fausses divinités; et en la même place, après qu'on l'aurait purifiée, de bâtir incessamment un temple magnifique, où l'on n'adorerait que le vrai Dieu. Le comte Joseph, juif de naissance, et converti d'une manière digne d'être rapportée, fut chargé de l'exécution.

Cet Israélite, fameux par tout ce qu'il dut à la grâce de Jesus-Christ, était de Tibériade, et y tenait un des premiers rangs auprès du patriarche de sa nation : c'est ainsi qu'on nommait alors le chef de ce peuple dispersé (1). Ce patriarche, sur le point de mourir, envoya chercher l'évêque de Tibériade, sous quelque prétexte détourné; mais dans le dessein véritable d'en obtenir le baptême. L'évêque, après avoir reconnu et perfectionné les dispositions de ce juif, le baptisa en effet. Joseph qu'on avait fait sortir de la chambre du malade, avec tous les témoins incommodes, regarda par un trou de la porte, et observa curieusement tout ce qui s'y passait. Le patriarche mourut, et plusieurs années s'écoulèrent, sans que Joseph répondît à la grâce, qui durant cet intervalle ne lui laissa jamais la conscience en repos. Souvent il lisait les évangiles de saint Jean et de saint Matthieu, ou les actes des apôtres, que la providence avait comme par hasard fait tomber entre ses mains. Le Sauveur lui apparut lui-même en songe, et l'exhortant à croire en son nom; je suis, lui dit-il, Jesus que tes pères ont crucifié. Il ne se rendit point encore, et tomba dans une grande maladie, dont on n'espérait point de le voir relever. Un docteur juif, quoique des plus ardens pour la loi mosaïque,

(1) Epiph. *Hær.* 30. n. 5.

lui dit à l'oreille : Jesus-Christ fils de Dieu, qui a été crucifié, est le juge qui décidera de ton sort. Souvent les juifs, par un aveu pratique en faveur du christianisme, usaient de formules semblables, pour guérir leurs maladies. La même nuit le Sauveur apparut une seconde fois à Joseph, en lui reprochant toujours son infidélité. Il recouvra la santé, et ne se convertit point.

Il y avait à Tibériade un énergumène, dont la frénésie le faisait souvent courir tout nu par les rues. Joseph instruit par la lecture de l'évangile, de la puissance de Jesus-Christ, en voulut faire l'essai sur le possédé qu'on lui amena dans sa chambre. Il lui imprima le signe de la croix, en disant : Je te commande, esprit malin, au nom de Jesus de Nazareth qui a été crucifié, de sortir du corps de ce malheureux ; et à l'instant l'énergumène se trouva guéri. Le miracle fit une impression extraordinaire dans toute la ville, et Joseph ne laissa point de persister dans l'infidélité. Enfin cette ame inflexible, et néanmoins prédestinée à la lumière de l'évangile, résistant à tant de poursuites de la divine miséricorde ; les coups de rigueur, la tribulation, les souffrances emportèrent ce que ni visions, ni miracles n'avaient pu gagner.

Joseph qui, malgré ses désirs inefficaces de conversion, se montrait toujours zélé pour la discipline judaïque, s'attira néanmoins les soupçons, et bientôt après la haine de ses frères. Dans le dessein de lui faire peine, ils observèrent curieusement ses moindres démarches, et le surprirent un jour lisant l'évangile. C'était un grand crime, à leur jugement. Ils se saisirent du livre et du lecteur, renversèrent celui-ci avec brutalité, le traînèrent à la synagogue où on le flagella. L'évêque survint, bien accompagné, et le dégagea de leurs mains. Les juifs le rencontrant une autre fois dans un voyage qu'il faisait en Cilicie, ils le jetèrent dans le fleuve Cydnus, où ils crurent l'avoir noyé. Il en réchappa, comme par miracle ; et ce fut alors que vaincu par

tant de traits multipliés de la clémence divine, il demanda et reçut le baptême.

Outre le rang qu'il avait tenu parmi les juifs, sa foi et son mérite personnel lui attirèrent la bienveillance de l'empereur Constantin, qui lui conféra le titre de comte, avec charge de faire bâtir des églises à Membré, à Tibériade, et dans quelques autres places de la Palestine, où les juifs n'avaient jusque-là souffert aucun mélange d'étrangers. Il rencontra de grands obstacles, et ne put remplir toute l'étendue de sa commission, les juifs employant jusqu'à la magie pour le traverser. Comme on l'eut averti à la construction de l'église de Tibériade, qu'ils arrêtaient par leurs enchantemens le feu des fours à chaux, il accourut sur les lieux, remplit un vase d'eau, et fit de son doigt le signe de la croix sur le vase, en disant : Au nom de Jesus le Nazaréen, attaché à la croix par mes pères et par ceux de cette aveugle multitude, que l'eau acquière la vertu de lever les charmes de l'enfer, et qu'elle rende au feu terrestre son activité naturelle. Après quoi il prit de sa main l'eau bénite de la sorte, et en arrosa les fours. Le feu reprit à l'instant avec une vivacité si prodigieuse, que tous les spectateurs se mirent à crier : C'est le Dieu tout-puissant qui assiste ainsi les chrétiens.

Par tous ces moyens, le christianisme faisait de jour en jour des progrès édifians. Si l'espoir de la faveur impériale attirait quelques infidèles, il s'en convertissait infiniment davantage par les leçons et les exemples des saints évêques et des pieux solitaires, par les réflexions solides qu'on avait tant de lieu de faire sur la vanité et l'impureté des superstitions idolâtres, sur la beauté et la sublimité des enseignemens évangéliques. On voyait des villes et des peuples tout entiers se déclarer pour notre religion, abattre d'eux-mêmes leurs idoles et leurs temples, ou les transformer en *églises*. Les habitans de Majume, c'est-à-dire, du

port de Gaze en Palestine, abjurèrent tous à la fois leurs anciennes superstitions : ce qui donna au religieux empereur un plaisir d'autant plus vif, qu'il attendait moins ce changement d'un peuple que peu d'autres égalaient dans son attachement à l'idolâtrie. Pour leur témoigner son contentement, il érigea cette place en cité, et la nomma Constance, du nom de celui de ses fils qui lui était le plus cher. Pour une semblable raison, il donna le nom de Constantine, à une ville de Phénicie.

Le zèle de Constantin ne se renferma point dans les bornes de l'empire. Par ses soins et ses bienfaits, le christianisme pénétra fort avant chez les nations éloignées et les plus barbares. Déjà il était professé par les habitans des environs du Rhin, et dans les régions de Gaule les plus reculées vers l'Océan. Les Goths et les autres barbares voisins du Danube, en l'embrassant vers le même temps, en avaient déjà contracté des mœurs plus réglées et sensiblement plus douces. Ils commencèrent à se convertir, dans les incursions qu'ils faisaient sous les empereurs précédens. Leurs captifs rendaient la vertu respectable aux vainqueurs, et en les instruisant, formaient journellement de nouvelles églises. Le prince des Arméniens, nommé Tiridate, qu'un miracle opéré dans sa maison avait rendu chrétien, engagea ses sujets à professer la même religion. De là le christianisme se propagea dans l'Osroëne, dans l'Ibérie, et jusqu'au sein du vaste royaume des Perses (1).

Les Ibériens habitaient, entre le Pont-Euxin et la Mer-Caspienne, une grande contrée que nous appelons aujourd'hui le Gurgistan (2). Il se trouva parmi leurs prisonniers faits en guerre, une jeune fille chrétienne, de rare beauté, mais d'une vertu encore plus remarquable, et qui sut faire respecter l'une et l'autre à ces barbares. Concentrée, autant qu'il dépendait d'elle, dans la plus sévère

(1) Eus. *His. IV*, 8, *etc.* (2) Ruf. 1, 10.

retraite, elle passait en prière tout le temps qui restait à sa disposition, et ne parlait jamais à personne, à moins qu'on ne l'interrogeât. Quelquefois on lui demandait quel était son espoir et sa prétention dans une telle manière de vivre. Alors elle répondait : Je sers le Christ mon Dieu, bien assurée de sa magnificence à récompenser ses adorateurs. Rien au monde ne la pouvait ébranler, ni presque distraire. Parmi ces barbares, fort ignorans et destitués de médecins, c'était la coutume, quand il y avait quelque enfant malade, de le porter de maison en maison pour trouver quelque personne expérimentée qui pût le guérir. La conduite et la religion de la jeune étrangère, devenue fameuse sous le nom de *la belle captive*, inspirèrent l'envie de faire un essai; et une mère lui apporta son enfant très-dangereusement malade. Je ne connais, répondit-elle, aucun remède humain qui puisse opérer ce que vous me demandez : mais le Dieu que j'adore rend, quand il veut, la santé aux infirmes les plus désespérés. Ayant donc posé l'enfant sur sa couche, après y avoir étendu son cilice, en quelques momens elle le rendit parfaitement guéri à sa mère.

Ce prodige fit grand bruit, et parvint jusqu'aux oreilles de la reine, qui était tourmentée par un mal très-douloureux. Elle se fit porter chez la captive, qui l'étendit, comme l'enfant, sur son cilice, et qui par l'invocation du nom de Jesus-Christ, lui rendit une santé aussi merveilleuse. En même temps, elle lui donna connaissance du suprême médecin à qui elle devait sa guérison, et ne manqua point d'exalter le bonheur ineffable que l'on s'assure en le servant. Le roi qui fut aussitôt informé d'une merveille si agréable, n'imagina point de meilleur moyen pour marquer sa reconnaissance, que d'envoyer à la captive des présens dignes de lui. Non, seigneur, lui dit la reine déjà initiée aux sublimes principes de l'évangile, ce n'est ni or ni argent qu'il faut *à ma bienfaitrice*. Elle méprise tout ce qui est ter-

restre, les louanges et les distinctions l'attristent, la volupté est pour elle un objet d'horreur, le jeûne fait ses délices; l'unique plaisir que nous lui puissions faire, c'est d'adorer le Dieu tout-puissant qu'elle a invoqué pour me guérir. Le roi donna des espérances, négligea de les remplir; et le temps effaça peu à peu la mémoire du bienfait, quoique la piété reconnaissante de la reine le lui rappelât souvent avec ses promesses.

Quelque temps après, le prince se trouvant à la chasse dans un grand péril, il fit vœu en lui-même sans proférer aucune parole, que si le Dieu de la captive le tirait de ce danger, il quitterait tous les autres dieux, pour n'adorer plus que lui. Il fut délivré, et tint parole. Ayant aussitôt fait venir la chrétienne, il lui demanda la manière de servir Jesus-Christ, qu'elle lui apprit, autant qu'elle en était capable. Dès-lors le roi et la reine devinrent les apôtres, tant de leur cour que de leur nation, et s'efforcèrent d'instruire à leur tour, l'un les hommes, et l'autre les femmes. On bâtit une église, sur la forme que décrivit la captive; et sur son conseil, on envoya une ambassade à Constantin, pour en obtenir des prédicateurs évangéliques. La conquête d'un nouvel empire eût fait moins de plaisir au pieux empereur. Il fit bien vîte partir un évêque et des prêtres, pour affermir cette chrétienté naissante : ouvrage presque incroyable d'une pauvre captive, mais garanti par les témoignages les plus respectables. Rufin, l'un des anciens historiens qui le rapportent, dit le tenir du roi Bacurius, qui, après avoir régné sur cette nation, était devenu comte des domestiques chez les Romains, c'est-à-dire, grand - maître de la maison de l'empereur, et duc des limites de la Palestine.

Le même auteur nous a transmis la manière non moins admirable, dont saint Frumence, apôtre des Abyssins, établit la foi parmi eux (1). Un philoso-

---

(1) *Lib. c.* 9.

phe de Tyr, appelé Mérope, ayant pénétré par curiosité jusqu'au fond de l'Ethiopie, il y fut massacré par ces peuples, en haine des Romains, avec qui ils étaient en guerre. Ce philosophe menait avec lui des jeunes gens de ses parens, Edèse et Frumence, qu'il voulait instruire de bonne heure dans l'art de connaître les hommes. Les meurtriers de Mérope trouvèrent sous un arbre ces deux enfans qui préparaient leur leçon. Leur figure et leur innocence désarmèrent les assassins, qui les conduisirent à leur roi. Il fit Edèse son échanson, et Frumence qui annonçait plus d'esprit, son secrétaire. Après sa mort, la reine qui gouvernait le royaume pendant la minorité de son fils, prit la même confiance en ces étrangers, parvenus à un âge formé. Comme ils demandaient à retourner dans leur patrie, elle les pressa de partager avec elle les soins du gouvernement, jusqu'à ce que son fils fût en état de régner. Frumence se consola de ce retard, en protégeant les chrétiens qui abordaient en ce royaume, et en leur bâtissant des églises. Enfin le jeune roi étant devenu majeur, Frumence, après lui avoir rendu un compte fidèle de son administration, sollicita et obtint la permission de s'en retourner.

Son plus grand empressement, dès qu'il se vit sur les terres romaines, ce fut de communiquer à l'évêque d'Alexandrie ce qui touchait la religion des Ethiopiens, que ce grand siége, tant par sa préséance que par sa position, se trouvait le plus en état de cultiver. Lui-même raconta au saint évêque Athanase les progrès merveilleux de la foi dans cette terre inculte, en le suppliant d'envoyer un pasteur à ce grand nombre de pieux néophytes, et à ces églises toutes préparées. Et quel autre que l'auteur de cette grande œuvre, reprit le sage Athanase, la soutiendra dignement? Puis il employa toute l'onction de sa divine éloquence à inspirer un zèle tout nouveau à un homme qui revoyait à peine sa patrie, désirée depuis si long-temps. Frumence

obéit à la voix de Dieu, qui lui parlait par le patriarche; et Athanase l'ayant ordonné évêque, le renvoya tout plein de la grâce qu'il venait de lui conférer par l'imposition des mains. Il lui associa plusieurs ecclésiastiques également zélés, et leur fournit tous les moyens qu'il jugea devoir avancer l'œuvre du Seigneur. Le saint missionnaire, par ses prédications et par le don des miracles que le Seigneur proportionna aux besoins d'une mission si intéressante, convertit une infinité d'Abyssins ou d'Ethiopiens.

L'empereur prenait la plus grande part à tous ces établissemens. Il s'informait et se faisait une affaire capitale et personnelle de ce qui pouvait avancer la foi chez toutes les nations. Déjà le royaume de Perse avait des églises nombreuses; quoiqu'on ait peu de connaissances précises sur cet objet, soit par la disette d'écrivains parmi ces peuples, soit par le peu de commerce qu'ils avaient avec les Romains. Mais l'empereur Constantin ne négligeait rien pour s'en instruire, et pour imposer le joug de Jesus-Christ à des peuples qui abhorraient celui de Rome. Le roi Sapor lui ayant proposé un traité d'alliance, l'empereur le conclut aussitôt, et lui envoya des présens magnifiques (1). Il lui écrivit en même temps une lettre éloquente, où il exalta les avantages de la religion chrétienne, et les revers effroyables que s'étaient attiré ses persécuteurs, spécialement l'empereur Valérien, plus connu des Perses, par la main desquels Dieu l'avait puni. Enfin depuis la conversion du grand Constantin, la foi et la vertu furent tellement le principe de la plupart de ses actions, que l'histoire de l'église, durant presque tout ce beau règne, ne paraît que le panégyrique de ce religieux empereur.

Ce n'est pas que les idolâtres passionnés, qui ont trouvé de bruyans échos dans les mécréans de tous les siècles, ne le chargeassent de mille calom-

(1) Socr. 1, c. 25.

nies. Ils empoisonnaient ses intentions, aggravaient ces sortes de fautes ou d'erreurs qui sont comme inévitables dans les dignités éminentes, fabriquaient même des impostures dénuées de tout fondement. Mais les personnes sensées de chaque parti le regardaient comme un des plus grands et des meilleurs princes qui eût encore régné. On ne lui reprochait que le défaut presque inséparable de la grandeur, un peu trop de prévention et de facilité à se laisser surprendre. Crispe son fils, et peut-être le plus digne de ses enfans, en fut, dit-on, la triste victime. Mais cette accusation qui, avec tant d'autres, a Zozime pour principal auteur, où l'on n'énonce avec justesse, ni le lieu, ni le temps, ni aucune des circonstances que tout le monde devait connaître dans un fait de cette nature, qui tout au contraire est accompagnée de circonstances improbables, visiblement controuvées pour rendre le christianisme odieux; cette accusation, dès-lors si suspecte, est encore passée sous le plus profond silence par Eusèbe, et enfin démentie formellement par Sozomène et par Evagre.

Quelles que soient les raisons qui ont pu guider quelques modernes dignes d'attention, voici la manière dont ils racontent cet événement, où Constantin, fort coupable sans doute, ne paraîtra toutefois pas tel que Zozime le représente. Né de Minervine, première femme de cet empereur, l'infortuné Crispe avait fait concevoir de lui-même de trop hautes espérances. Il s'était signalé sur terre contre les barbares, et avec plus d'éclat encore sur mer, contre Licinius dont il avait anéanti la flotte et toutes les ressources. Chacun le jugeait digne de l'empire du monde; et il y avait déjà six ans qu'il était césar, lorsque Fauste sa marâtre, et la digne fille du tyran Maximien, résolut de perdre ce héros, pour faire passer les prétentions de l'aîné aux cadets dont elle était mère. Elle osa accuser Crispe d'avoir attenté à sa pudicité, et d'avoir résolu la mort de Constantin, après en avoir souillé le lit.

Ces plaintes firent une impression terrible, de la part d'une épouse chérie. Fauste avait d'ailleurs trop d'artifice pour ne pas fournir quelques preuves équivoques, qui jointes à l'atrocité du crime, émurent l'empereur, au point de ne plus donner d'accès à la modération, ni même à la raison. Il s'obstina à fermer l'oreille aux justes représentations de sa propre mère, l'impératrice Hélène, encore pleine de vie pour-lors, et qui depuis ne fit plus que se consumer dans une triste et mortelle langueur. C'était cette pieuse princesse qui avait pris soin de l'enfance et de l'éducation de Crispe, lui tenant lieu de sa propre mère qu'il perdit fort jeune. Mais ses sollicitations et toutes ses larmes furent inutiles. Constantin ne consulta que le dépit aveugle et furieux de la jalousie. Il sacrifia l'innocent calomnié, sans presque l'entendre. Quelques historiens disent que le malheureux Crispe eut la tête tranchée, d'autres, qu'il périt par le poison, parce que l'exécution fut sans doute fort secrète.

A peine l'indignation du père fut assouvie, qu'elle fit place aux regrets, puis aux réflexions et aux soupçons sur le compte de Fauste. Hélène pleurait inconsolablement la mort de son digne petit-fils. L'empereur voulut enfin la consoler, et il fallut l'entendre. Sur l'article des mœurs, la barbare marâtre n'était rien moins qu'irréprochable; puisque nous lisons dans Philostorge (1), qu'elle fut surprise dans le crime, avec un homme du plus bas étage. On fit ouvrir les yeux à son auguste époux, qui se persuada qu'une impératrice capable de ces infamies, était capable de tout. D'ailleurs c'était une belle-mère, et par conséquent une accusatrice fort suspecte : réflexions qui se présentaient avec d'autant plus de force, qu'elles étaient plus tardives. La conviction, pour ce qui touchait les mœurs, suivit de près le soupçon; le plus grand

(1) *Lib.* 3.

obstacle à l'accès de la verité vers les princes étant presque toujours l'embarras de les instruire.

L'empereur étant éclairé, son amour indignement trahi se convertit tout entier en fureur. Il ne vit plus dans son épouse qu'une infame parricide, qui par la main du père avait enfoncé le poignard dans le sein du fils. Mais dans cette horreur violente de l'atrocité, il ne sut pas s'en défendre lui-même, et punit Fauste d'une manière qui parut moins juste que cruelle : il la fit renfermer dans un bain chaud, pour y être étouffée. Ces deux morts en entraînèrent beaucoup d'autres, d'amis ou de complices de ces deux victimes d'une confiance et d'un ressentiment outré. Constantin, ajoute-t-on, fit pénitence de ces deux fautes; mais il ne rendit son premier lustre, ni à sa vertu, ni à sa gloire.

Il est vrai que la suite de sa vie ne répondit pas aux commencemens; et on ne le placerait qu'au rang des princes ordinaires, à le juger par plusieurs traits de ses dernières années. Bientôt il s'ingéra sans discrétion dans les affaires ecclésiastiques, lui qui au concile de Nicée, et en tant d'autres rencontres, avait été d'une réserve si humble et si recommandable en cette matière. Il se laissa grossièrement abuser par l'hypocrisie et les sourdes cabales des sectaires : il ajouta foi légèrement aux calomnies des hérétiques contre les plus saints évêques (1). Il eut encore la faiblesse de se dégoûter de l'ancienne Rome, parce qu'il n'y était pas aimé; quoique cette aversion ne provînt que de l'attachement opiniâtre du sénat et des grands pour l'idolâtrie. C'est pourquoi il se résolut à lui donner dans Bysance, qu'il nomma Constantinople et nouvelle Rome, une rivale capable d'en éclipser ou d'en partager la gloire, sans prévoir néanmoins qu'il en préparait la ruine avec la décadence de tout l'empire.

(1) *Zoz. l.* 2, *p.* 685.

L'impératrice Hélène ne vécut pas jusqu'à la fondation de cette nouvelle capitale. Elle était partie de l'ancienne, quelque temps après la mort des illustres proscrits dont nous venons de parler, afin d'effacer ou d'affaiblir, dans son esprit prodigieusement affecté, ces traces funestes. Tout odieuse que lui paraissait la calomnie de Fauste, jamais on n'eût usé envers elle d'une si effroyable rigueur, si la pieuse Hélène en eût été la maîtresse. Elle adora dans les jugemens humains la sévérité de la divine justice, et rechercha, dans la pratique toujours plus assidue des bonnes œuvres, la sérénité ordinaire de son ame. Mais malgré toute sa résignation et la santé inaltérable dont elle avait joui jusque-là quoique dans un âge très-avancé, elle sentit bientôt que les chagrins portent des atteintes plus mortelles que les années, et que les ames les plus vertueuses n'en sont souvent que plus sensibles. Elle comprit, au déclin de ses forces, que le Seigneur l'appelait à lui, et qu'il fallait faire ses derniers préparatifs pour la mort. Elle donna ses conseils à l'empereur son fils, qui les reçut en fondant en larmes, avec ses enfans. Sa mort fut aussi sainte que sa vie l'avait constamment été depuis sa conversion au christianisme. L'église l'a toujours regardée comme son insigne protectrice, et la compte au nombre des saintes.

Hélène manqua trop tôt pour les catholiques. Constantin, d'un caractère naturellement liant et communicatif, qui ne pouvait se passer d'une personne de confiance, donna dans son cœur la place de sa mère à sa sœur Constance, veuve de Licinius. Cette princesse paraissait fort pieuse; mais on avait malheureusement abusé de sa religion, pour l'engager dans les nouveautés imposantes de l'arianisme; et l'ascendant qu'elle acquit sur l'esprit de l'empereur son frère, nuisit infiniment à l'antique simplicité de la foi.

Elle avait elle-même une aveugle confiance en un prêtre que les historiens contemporains ne

nomment pas, mais qui se rendit fameux par son attachement au parti d'Arius, par son faux zèle, par un talent qui semblait tenir du prestige, pour s'insinuer dans les esprits, et gagner les personnes du plus grand génie comme de la première marque. Ce perfide suborneur persuada à la princesse que le prêtre Arius était un juste persécuté, que la haute considération dont il jouissait parmi le peuple d'Alexandrie, excitait la jalousie de l'évêque, et faisait tout le crime du prêtre. Il ne s'agissait plus que de faire passer la prévention dans l'esprit de l'empereur; et la tentative était délicate, auprès d'un prince si fortement attaché à la doctrine de Nicée. Constance elle-même n'osait parler, quoique l'intrigant directeur qui la subjuguait lui en fît une obligation de conscience. Étant tombée malade dans les entrefaites, et l'empereur lui rendant de fréquentes visites, elle le conjura par la tendresse fraternelle, de mettre dans le saint ecclésiastique qui la dirigeait, ainsi s'en exprimait-elle, toute la confiance qu'il avait en elle-même (1). Pour moi, ajouta-t-elle, je n'ai plus aucune prétention dans ce monde que je vais quitter; mais je tremble, en vous y laissant, que les cris de l'innocence persécutée n'attirent la malédiction céleste sur vous et sur vos états.

Ce discours d'une sœur chérie et mourante fit tout son effet. Constantin voulut entendre le prêtre arien, crut qu'Arius pouvait être calomnié, poussa la crédulité et la faiblesse jusqu'à écrire lui-même à l'hérésiarque, qu'on lui permettait de paraître pour se justifier. Arius bien instruit de la trame, et qui se tenait tout prêt, ne tarda point à se présenter. Toutes les batteries de la cabale étaient parfaitement dressées. Il fut trouvé innocent, sur une confession de foi dont les blasphèmes de la première avaient été retranchés, et où le venin n'était pas si facile à découvrir. On rappela pareil-

(1) Soz. 11, 16.

lement

lement Eusèbe de Nicomédie, ainsi que les évêques Maris et Théognis, sur une rétractation non moins équivoque. Ils rentrèrent sur le champ dans leurs siéges et chassèrent ceux qu'on avait peu auparavant ordonnés en leur place par la disposition d'un concile œcuménique.

Pour un triomphe parfait, il fallait encore rétablir Arius dans l'église d'Alexandrie. Mais c'était le grand Athanase qui la gouvernait; et jamais pasteur ne représenta mieux cette colonne de fer dans la maison de Dieu, à quoi les livres saints comparent les véritables évêques. Eusèbe de Nicomédie, qui bientôt après son rappel recouvra son ancienne faveur, lui écrivit, et lui fit écrire par l'empereur même. Le patriarche tint ferme et contre les paroles de séduction, et contre les menaces : car le prince obsédé sans relâche des plus habiles imposteurs, et irrité d'éprouver de la part même des chrétiens les plus grands obstacles à la paix et au triomphe de l'église, oublia sa douceur ordinaire et son ancienne réserve par rapport aux choses de la religion. La tentation fut d'autant plus délicate, qu'elle était occasionée par un prince foncièrement religieux, qu'on anima vivement, en donnant à la résistance de l'évêque du grand siége d'Alexandrie un air de révolte, ou du moins de ressentiment personnel.

A cette rude épreuve, la providence proportionna ses secours. Elle inspira de nouveau à saint Antoine, de voler de son désert à la capitale d'Egypte, pour la défense de son pasteur et de toute l'église. Ce grand saint était au comble de la réputation que méritaient ses vertus éminentes et ses fréquens miracles (1). Quand on sut qu'il arrivait, tous les peuples accoururent au-devant de lui, et l'écoutèrent comme un ange descendu du ciel. N'ayez, leur dit-il avec toute la simplicité et la franchise évangélique, n'ayez aucune com-

(1) *Vit. Ant. c.* 24.

munication avec les impies qui portent le nom d'ariens, et qui sont moins des chrétiens que des idolâtres; puisqu'en adorant Jesus-Christ, ils osent le blasphémer, et soutenir qu'il n'est qu'une créature. Il confirma ce discours simple par la guérison des maladies les plus incurables, et il délivra une multitude d'énergumènes. Les infidèles s'empressaient, comme les autres, pour voir et pour entendre l'homme de Dieu; car c'est ainsi que tout le monde l'appelait indifféremment. Ils regardaient comme un grand bonheur de toucher seulement sa robe; et en quelques jours qu'il passa dans la ville, il s'en convertit un nombre incroyable. Sa présence fut encore plus utile aux catholiques, qui faisaient l'objet de son voyage. Mais sitôt qu'il les vit bien affermis dans la foi et dans l'obéissance à leur pasteur légitime, il se dépêcha de reprendre la route de sa solitude, qu'il n'abandonnait jamais qu'à regret. Saint Athanase le reconduisit fort loin, avec son clergé, que suivit une multitude innombrable de personnes de toute condition, en louant Dieu, et en exaltant la foi qui formait de pareilles vertus.

Les ariens n'en parurent que plus ardens à semer de toute part le trouble et la zizanie. Ils étaient sur-tout furieux contre Athanase; et s'unissant de nouveau avec les méléciens, pour mieux réussir à le perdre, ils le firent citer et comparaître pardevant l'empereur. A cette première fois, leurs imputations ne trouvèrent point de créance; et Constantin ayant pris la peine de tout examiner par lui-même, il renvoya l'évêque Athanase à son église, avec autant de témoignages d'estime pour l'accusé, que de mépris pour les calomniateurs.

Ils avaient un autre antagoniste zélé, dans le patriarche d'Antioche, le premier prélat de l'Orient après celui d'Alexandrie, et qui ne voyait pareillement au-dessus de lui que le souverain pontife (1). C'était saint Eustathe qui remplissait si

(1) *Ath. ad sol. p. 812.*

dignement ce grand siége : docteur profond et disert, pasteur exemplaire et d'une extrême vigilance, confesseur intrépide dans les dernières persécutions, et qui depuis la paix de l'église s'appliquait, avec un zèle aussi éclairé qu'infatigable, à corriger les abus et à prévenir le relâchement. S'il se rendait redoutable aux hérétiques par ses écrits, il l'était encore davantage par son habileté à les pénétrer, et par son courage à leur arracher le masque qui en imposait aux simples.

Il sut connaître, et il exclut de la cléricature, Etienne, Léonce l'eunuque, et Eudoxe, qui néanmoins furent tous trois ses successeurs, par les cabales des ariens, et qui justifièrent si bien ses soupçons. Quelque puissant que fût Eusèbe de Césarée, Eustathe l'attaqua à face découverte, et releva un des premiers l'altération que cet homme équivoque n'eut pas honte de faire à la confession de foi qu'il avait donnée à Nicée. Il n'épargna pas davantage Paulin de Tyr, ni Patrophile de Scythopolis, également accrédités dans le parti.

Il n'en fallait pas tant au génie violent des sectaires, pour leur faire résoudre sa perte. Mais afin de la procurer plus surement; ils usèrent quelque temps de simulation. Eusèbe de Nicomédie, chef principal de la cabale, prit le prétexte d'aller visiter l'Anastasie, c'est-à-dire, l'église de la Résurrection, que l'empereur avait bâtie à Jérusalem. C'est ainsi que le courtisan hérétique usait, pour faire sa cour, du moyen même d'accomplir son coupable dessein. Théognis de Nicée, qui en avait le secret, partit avec lui. Ils s'abouchèrent à Jérusalem avec les évêques leurs complices, qui les accompagnèrent à leur tour jusqu'à Antioche, comme pour leur faire honneur. On nomme dans ce nombre Eusèbe de Césarée, Pamphile de Scythopolis, Aëtius de Lydde et Théodore de Laodicée. Afin de mieux surprendre saint Eustathe, ils lui firent toutes les démonstrations possibles d'amitié; et ils trouvèrent quelques raisons spécieuses de

s'assembler en concile dans sa propre église, et même avec plusieurs prélats orthodoxes.

Mais l'assemblée fut à peine formée, qu'ils dévoilèrent toute la noirceur de leur complot. On accusa Eustathe de sabellianisme. C'était l'hérésie diamétralement opposée à celle d'Arius, et dont les ariens, cherchant à faire diversion dans le goût des sectaires de tous les temps, accusaient les zélés défenseurs du dogme de consubstantialité. Dans leur conciliabule, ils introduisirent aussi une impudente, qui tenant un jeune enfant, assura avec serment qu'elle l'avait eu d'Eustathe. Il n'y avait point d'autre preuve que la parole de cette femme, visiblement suscitée contre le saint évêque ; et tous les catholiques criaient à la calomnie avec la plus vive indignation. Les évêques ariens qui étaient les plus forts, répondirent avec un air affecté de régularité et de modération, qu'ils ne pouvaient se dispenser de croire cette personne sur un serment juridique ; et sans autre forme de procès, ils déposèrent le saint évêque d'Antioche (1). Plein d'attachement pour son respectable pasteur, et n'ayant point le moindre doute de son innocence, le peuple se souleva si vivement, que la sédition allait avoir les plus terribles suites, sans les mesures qu'on prit d'abord pour l'arrêter. Eusèbe et Théognis retournèrent promptement à la cour, où ils persuadèrent à l'empereur tout ce qu'ils voulurent. Saint Eustathe fut relegué en Macédoine, avec ses prêtres et ses diacres les plus affidés ; et il mourut dans son exil. C'est le premier auteur ecclésiastique, à ce que dit saint Jérôme, qui ait écrit contre les ariens.

Après sa déposition, ces hérétiques mirent en sa place Paulin de Tyr, Eulalius, puis Euphrone, qui tous trois moururent en fort peu de temps. Le peuple orthodoxe regrettait toujours son digne évêque. On se flatta de le lui faire oublier, en

(1) *Socr.* 1, 24.

choisissant Eusèbe de Césarée, qui à plusieurs égards ne jouissait pas d'une moindre réputation. Mais soit politique, soit zèle sincère de la discipline, il ne voulut point se prêter à la translation, et l'on élut Flaccille, qui tint le siége douze ans. Jamais les fidèles catholiques ne voulurent communiquer avec lui, et ils continuèrent invariablement à tenir leurs assemblées à part, sous le nom d'eustathiens. La faction arienne fit aussi chasser de leurs siéges deux autres saints prélats, Asclépas de Gaze, et Eutrope d'Andrinople.

La fondation de la nouvelle Rome fit quelque diversion à ces fâcheux mouvemens. Après avoir examiné une multitude d'emplacemens, l'empereur crut devoir se fixer entre l'Europe et l'Asie, au centre de l'empire romain et des climats tempérés de son continent. Cette situation sur un détroit qui communique aux deux mers du Pont-Euxin et de la Propontide, lui parut, comme on la répute encore aujourd'hui, la plus agréable, la plus saine et la plus avantageuse qu'il y eût dans l'univers. De cette plaine en pente douce, la vue se porte au loin sur les terres les plus riantes, les plus fertiles et les plus diversifiées de deux parties du monde. Elle est environnée des trois côtés par la mer ou par des golfes, d'un accès aussi difficile à l'ennemi que favorable au commerce; et nulle part on ne pouvait mieux trouver les avantages réunis de la sureté et la facilité de la subsistance. La ville de Bysance, bâtie sur cette côte par un ancien roi de Thrace, dont elle portait le nom, avait été assez considérable : mais alors ce n'était plus qu'une bourgade, dont l'evêque reconnaissait celui d'Héraclée pour métropolitain.

Constantin commença par donner trois quarts de lieue d'enceinte à sa nouvelle ville, qu'il augmenta par la suite. On entreprit la bâtisse l'an 326; et elle fut en état d'être dédiée le onzième de Mai de l'an 330; les édifices intérieurs, tant publics que particuliers, s'élevant presque tous ensemble,

tandis même qu'on travaillait aux murs de la ville. Il y avait plusieurs places environnées de portiques. La principale portait le nom du fondateur; sa statue paraissait au milieu, sur une énorme et magnifique colonne de porphyre qu'on avait transportée de Rome. On construisit deux palais dignes du maître du monde, un hyppodrome ou cirque pour la course des chevaux, des carrières pour les courses à pied, un amphithéatre, différentes salles de spectacle, des bains, des aqueducs, des fontaines en grand nombre. Constantin fit édifier tout à la fois quantité de maisons, ou plutôt de palais, qu'il départit à de grands seigneurs de Rome et de toute l'empire : il défendit même, par une loi expresse, à tous ceux qui possédaient des terres dans les provinces adjacentes, d'en disposer par testament, à moins d'avoir une maison dans la ville de Constantinople.

Elle avait son sénat, ses magistrats et les ordres du peuple, semblables en tout à ceux de l'ancienne Rome, se trouvait divisée comme elle en quatorze régions ou quartiers, avait au moins la même magnificence et les mêmes priviléges. A ceux qui faisaient bâtir dans la nouvelle ville, on accorda une certaine mesure de pain par terme, pour eux et pour les leurs à perpétuité. Il se distribuait une prodigieuse quantité de blé, et jusqu'à quatre-vingt mille boisseaux par jour.

L'article de la religion fut encore moins oublié. Le but principal, allégué par le fondateur, c'était d'opposer à Rome idolâtre une Rome nouvelle et toute chrétienne. On rasa tous les temples de Bysance, ou on les transforma en autant d'églises. Les idoles qu'on ne détruisit pas, ne furent plus regardées que comme des monumens curieux et profanes, qu'on exposa dans les carrefours et sur les places publiques, pour la décoration de la ville et l'amusement des passans. Ainsi voyait-on l'Apollon Pythien, les fameux trépieds de Delphes, *les muses de l'Hélicon*; et bientôt on eut peine à

concevoir comment ces muets simulacres avaient été si long-temps l'objet de la vénération commune. Mais les vues religieuses de Constantin se manifestèrent avec plus d'éclat dans la construction des nouvelles églises, qui par leur magnificence infiniment supérieure à celle des anciens temples, annonçaient la grandeur du Dieu suprême qu'on y adorait. La plus considérable fut dédiée à la Sagesse éternelle, d'où elle prit le nom de Sainte-Sophie. Elle subsiste encore telle au moins pour l'architecture qu'elle fut d'abord, mais rebâtie par l'empereur Justinien.

L'église construite près du palais impérial en l'honneur des douze apôtres, sans atteindre à la même grandeur, n'était pas moins admirable pour la richesse et le goût des décorations. Elle était en forme de croix, d'une hauteur prodigièuse, incrustée de marbre des plus rares couleurs, depuis le pavé jusqu'au plafond que formait un lambris tout doré, le toit aussi doré et le dôme entouré d'une balustrade tellement étincelante d'or, que les regards éblouis ne pouvaient se fixer sur ce riche édifice quand le soleil y donnait. Le corps du temple s'élevait au milieu d'une vaste cour, environné de quatre galeries, où il y avait des salles publiques et des appartemens distingués pour les différens membres du clergé et de tous ses officiers. Constantin destina cette église à sa sépulture; et il y fit préparer son tombeau, au milieu de douze autres, faits en mémoire des apôtres, six de chaque côté : ce qu'il résolut par une foi vive, dit Eusèbe de Césarée, et dans la ferme persuasion de l'avantage qui en reviendrait à son ame après son trépas (1).

Outre les églises, on rencontrait de toute part de pieux monumens sur les fontaines, à l'entrée des édifices publics, au milieu des places (2). Là on voyait l'image du bon Pasteur, là Daniel au mi-

(1) Eus. *Vit. IV*, 58. (2) *Ibid. III*, 49.

lieu des lions, de toute part enfin les figures et les emblèmes les plus remarquables des saintes écritures. Au vestibule du grand palais, l'empereur était représenté avec sa famille, la croix sur la tête, et sous les pieds un énorme dragon, symbole du paganisme, qui était percé d'un dard au milieu du ventre, et qu'on précipitait dans la mer. Dans l'intérieur, au mur du fond, l'on avait érigé une grande croix de pierres précieuses enchâssées dans l'or avec une somptuosité et un art admirables. Tout enfin respirait la vraie religion; tout inspirait la foi et la piété, et jamais souverain ne marqua plus d'ardeur ni plus de goût pour faire honorer l'église : prince incomparable en ce point, et recommandable sans nulle exception, s'il ne se fût pas aussi ingéré à la régir. Mais les corrupteurs des vrais principes l'obsédaient avec tant de persévérance, qu'enfin ils l'engagèrent à bannir saint Athanase, qu'on lui fit regarder comme un perturbateur.

On se mit à calomnier plus vivement que jamais ce courageux défenseur de la foi. Les méléciens s'unirent de rechef aux Ariens; tout éloignés qu'ils étaient les uns des autres, quant au dogme et à la façon de penser. Mais ces différens ennemis de l'église, toujours d'accord quand il s'agissait de la déchirer, avancèrent de concert, qu'un prêtre égyptien, nommé Macaire, avait maltraité par l'ordre du patriarche, un autre prêtre appelé Ischiras, tandis même que celui-ci célébrait le saint sacrifice; et que Macaire s'était emporté au point de renverser l'autel, et de briser sacrilégement le calice. C'était une invention misérable, dénuée de toute preuve, et dont l'empereur avait déjà eu lieu de reconnaître la frivolité. Mais les sectaires connaissaient le prince, et savaient trop bien, qu'à force d'importunités on le ramènerait enfin où l'on prétendait. Toutefois, pour être plus sûrs de leur fait, ils forgèrent une accusation nouvelle et beaucoup plus grave.

Ils répandirent le bruit qu'Athanase avait tué Arsène, évêque mélécien d'Hypsèle en Thébaïde, et qu'il lui avait coupé la main droite, pour s'en servir à des opérations de magie. On avait pris soin de faire tout à coup disparaître Arsène; et l'on montrait, d'un air mystérieux, une main desséchée que l'on portait de tous côtés dans une boîte. Le principal acteur de cette pièce était Jean Arcaph, chef du parti mélécien. S. Athanase ne fit d'abord qu'en rire. Mais quand il sut que ce conte était parvenu jusqu'à la cour, et qu'il y faisait impression, il crut ne devoir plus rien négliger. Il écrivit donc à différens évêques de s'informer en tout lieu où l'on pourrait retrouver Arsène, et il envoya un diacre actif et affidé pour travailler à la même fin.

Arsène se tenait caché dans le monastère de Prémencyre en Thébaïde. Mais sitôt que le receleur Pinne, prêtre et supérieur de cette maison, eut vent de ce qui se passait pour la recherche, il fit embarquer l'évêque mélécien sur le Nil, pour le transporter dans la Basse-Egypte. Le diacre ne trouvant plus l'objet de l'imposture, se saisit de Pinne et du moine Elie son complice. On les présenta l'un et l'autre à l'officier qui commandait les troupes de la province. Ils confessèrent qu'Arsène était plein de vie, et qu'il avait été caché chez eux. Aussitôt Pinne en donna avis sous main à Jean Arcaph: mais la lettre tomba au pouvoir de saint Athanase, non moins habile dans les affaires que dans les sciences et les lettres. Il redoubla d'activité dans la recherche et la poursuite d'Arsène, qui fut enfin saisi à Tyr, et juridiquement reconnu par l'évêque Paul qui le connaissait de longue main.

Aussitôt Athanase envoya vers l'empereur, pour l'instruire de toute cette trame (1). Le prince fut convaincu, assura le saint patriarche du recou-

(1) *Ap. Ath. p.* 785.

vrement, du redoublement même de son estime, par une lettre fort honorable qu'il lui écrivit; marqua en même temps la plus grande indignation contre les odieux artisans d'une telle fourberie: mais on ne voit pas qu'il y ait eu aucune punition exemplaire. Aussi l'imposture recommença-t-elle bientôt après. Tout le fruit que le saint tira des bonnes dispositions passagères de l'empereur, ce fut qu'Arsène écrivît au saint évêque, pour lui demander sa communion, et faire protestation de l'obéissance qu'il lui rendait, comme à son métropolitain.

Eusèbe et son parti n'étaient pas gens à se rendre si facilement. Mais pour agir avec plus de sureté, ils continuèrent à tenir leurs trames fort secrètes, et à mettre en jeu les méléciens, fourbes avérés, qui n'avaient plus de mesures à garder. On recommença les accusations contre Athanase; et au défaut des preuves, on tenta de faire impression par l'énormité des imputations mêmes. Afin cependant de surprendre le prince par sa propre vertu, on ne parlait que de rétablir la paix dans les églises, et l'union parmi les évêques. On insinuait en même temps que l'unique moyen d'y réussir, c'était d'assembler un nouveau concile. Ces importunités eurent encore leur effet. L'empereur goûta et adopta l'expédient du concile; et la ville de Césarée en Palestine fut désignée pour le lieu de la célébration, à cause d'Eusèbe son évêque, l'un des principaux du parti.

Athanase, pour la même raison, refusa ce choix: ce qui indisposa fortement Constantin. Mais le saint fit comprendre qu'il ne pouvait se promettre aucune sureté dans cette ville; et l'on marqua celle de Tyr en sa place: champ de bataille non moins avantageux aux ariens, qui prirent soin d'y rassembler tous les héros du parti. Tels étaient Théognis de Nicée, Maris de Calcédoine, Patrophile de Scythopolis, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, George de Laodicée, Macédonius de Mop-

ueste; et deux évêques de Pannonie, Ursace et Valens qui commencèrent dès-lors à devenir célèbres dans la secte. Flaccille, aussi arien, substitué à saint Eustathe, devait présider, comme évêque d'Antioche ou patriarche de l'Orient. Eusèbe fit encore nommer le comte Denys, pour appuyer les hérétiques, sous ombre d'empêcher le tumulte. Il n'y eut presque de catholiques que ceux de la suite d'Athanase.

Ses amis lui représentèrent vivement, qu'il ne devait pas s'exposer au jugement d'une pareille assemblée. Mais l'inconvénient de reculer une seconde fois, contre les ordres de l'empereur, joint au témoignage de sa conscience qui ne lui reprochait rien, le fit partir avec quarante-sept évêques d'Egypte, sur lesquels il croyait pouvoir compter à tout événement. Il y en avait malheureusement soixante autres au concile, et bien différemment disposés. On ne commença pas plutôt à s'assembler, que le saint patriarche sentit la vérité de ce qu'on lui avait prédit. Tout annonçait la cabale et la violence. C'étaient les diacres qui avaient coutume de garder les portes dans la célébration des conciles, afin de discerner et de n'introduire que les personnes convenables : ici des geoliers conduisaient les évêques, et déshonoraient la maison de Dieu, à laquelle ils donnaient un air de prison (1). Dès qu'ils eurent présenté Athanase, on lui ordonna, en le préjugeant, de rester debout comme un criminel devant le tribunal. Le diacre Macaire qu'il avait employé à la découverte de l'imposteur Arsène, fut encore traité plus indignement : il ne comparut que chargé de chaînes et traîné par des soldats. On ne prit pas même la peine de dissimuler, au premier abord. Personne ne se leva pour faire honneur à Athanase, bien que patriarche et le premier prélat de l'assemblée. On lui manqua en toutes les manières.

---

(1) Ath. *Apol.* 2.

Cependant un saint évêque d'Egypte, nommé Potamon, ne put voir de sang froid cette indignité. Il en répandit des larmes amères; et s'adressant à l'évêque de Césarée : Quoi! Eusèbe, lui dit-il d'une voix à se faire entendre de tout le monde (1), vous siégez honorablement, et Athanase, l'innocent et vertueux Athanase est debout! Ce contraste est-il supportable? Vous souvient-il d'avoir été prisonnier avec Potamon durant la persécution? Pour moi, j'y perdis un œil; et vous voici avec vos deux yeux et tous vos membres bien sains et bien entiers: c'est à vous de nous apprendre, comment vous vous en êtes tiré, sans trahir votre foi. Eusèbe se levant plein de honte et de dépit, sortit de l'assemblée, et ne confirma que trop les idées fâcheuses que le reproche venait de réveiller. Saint Paphnuce, autre évêque d'Egypte, traversa l'assemblée, s'approcha de Maxime de Jérusalem, le prit par la main et l'emmena, en lui disant : Puisque nous portons également les livrées de Jesus-Christ, ayant vous et moi perdu un œil pour la défense de la foi, quittons ce funeste lieu, où des confesseurs sont si déplacés. Il l'instruisit en même temps de toute la trame qu'on avait jusque-là cachée à Maxime.

Le genre d'imputation, fait autrefois à saint Eustathe d'Antioche, avait trop bien réussi aux hérétiques, pour qu'ils n'y revinssent pas contre l'évêque d'Alexandrie. Mais Athanase qu'on prenait difficilement au dépourvu, et d'ailleurs averti sous main, se défendit incomparablement mieux. On l'accusa d'avoir corrompu avec violence une vierge consacrée à Dieu; et devant tous les évêques réunis, il comparut effectivement une personne du sexe, tout échevelée et comme au désespoir, demandant justice contre Athanase; qui avait abusé, disait-elle, pour la déshonorer, de sa simplicité et de son empressement à le bien traiter dans sa mai-

(1) *Epiph. Hær.* 68.

m. Athanase, qui s'était concerté avec un ecclésiastique de sa suite, demeura dans l'indifférence; l'ecclésiastique prit la parole, comme s'il était accusé (1). Cette impudente étend la main vers ui, le montre au doigt, et s'écrie d'une voix toujours plus plaintive et plus élevée : Oui, le voilà, je le reconnais avec horreur, le profanateur perde de l'hospitalité et de la sainte pureté. Puis lle spécifia le temps, le lieu, toutes les circonsances les plus particulières du crime. La grossièreté de la méprise fit éclater de rire la plus grande partie des assistans, et couvrit tous les autres de confusion. Mais les calomniateurs expérimentés ne se déconcertèrent point. Ils chassèrent l'accusatrice, comme s'ils eussent été trompés les premiers, sans vouloir néanmoins qu'elle fût arrêtée, ainsi qu'Athanase le requérait, ni qu'elle fût contrainte à nommer les acteurs qui la mettaient en jeu.

Ils en revinrent à la fable de la main coupée et de l'assassinat d'Arsène : diversion pitoyable, où l'on ne consultait plus qu'une aveugle fureur, où l'empereur avait été pleinement désabusé, et où il était si facile de mettre la vérité dans sa plus grande évidence, pour tout l'univers. Athanase laissa donc engager l'affaire, et ses ennemis s'avancèrent autant qu'ils voulurent. Ils ouvrirent la boîte mystérieuse où était la main desséchée; puis adressant la parole à l'accusé : Athanase, dirent-ils tout triomphans, voilà votre accusateur et votre conviction; voilà la main de l'évêque Arsène que vous avez coupée. Les témoins ne nous manquent pas; vous n'avez d'autre ressource que de justifier l'action même. Athanase, d'un air fort tranquille, leur demanda s'ils connaissaient l'évêque Arsène. Plusieurs répondirent qu'ils le connaissaient parfaitement. Hé bien, dit-il, qu'on fasse entrer l'homme qui est à cette porte. On ouvre, l'homme est intro-

(1) Theod. I, 30.

duit, on lui fait lever la tête, tous l'examinent fort attentivement : on reconnaît Arsène plein de vie et ayant ses deux mains. L'expérience d'Athanase lui avait fait prévoir qu'on en pourrait revenir à cette vieille imposture, et il avait eu la précaution de faire amener secrètement Arsène, que les ariens croyaient toujours dans le lieu de refuge où ils l'avaient caché.

Ils ne concevaient rien aux ressources et à la présence d'esprit d'Athanase; en sorte que la multitude se mit à crier qu'il était magicien. Quant aux auteurs plus qualifiés de la supercherie, ils n'en purent supporter la honte; et ils se retirèrent avec une précipitation qui annonçait leur défaite (1). Le reste des méléciens se jeta en furie sur le saint évêque, qu'ils auraient mis en pièces, si les officiers qui craignaient l'empereur ne l'eussent arraché de leurs mains. On revint pourtant de la surprise ; et afin de colorer une fourberie si criante, on débita qu'un évêque, assujetti servilement aux volontés d'Athanase, avait par son ordre mis le feu à la maison d'Arsène; et qu'après lui avoir déchiré le corps de courroies, il l'avait enfermé dans une chambre, d'où il s'était secrètement échappé, ce qui avait donné lieu de le croire mort.

Il ne restait plus que le conte d'Ischiras, ou du calice rompu et des saints mystères profanés. Athanase dit là-dessus, qu'ayant appris qu'Ischiras célébrait le saint sacrifice sans avoir jamais été ordonné prêtre, il lui avait fait intimer par le diacre Macaire, de venir rendre compte de sa conduite; mais que l'envoyé le trouvant malade, lui avait simplement défendu de faire aucune fonction sacerdotale. Ce fait, présenté si diversement d'ailleurs, engagea les eusébiens à envoyer des commissaires sur les lieux ; et ils s'y prirent d'une manière favorable à leur dessein, en choisissant les plus grands ennemis du patriarche, sans souffrir qu'il y eût aucun

(1) Ruf., Theod., Socr., Sozom.

lélégué de sa part. L'information fut aussi vicieuse
jue tout le reste du procédé. C'est pourquoi le
lergé d'Alexandrie, et celui de la Maréote, lieu
le la scène, voyant une prévarication manifeste et
ans palliatif, protestèrent en forme contre tout ce
ju'on voulut faire. Les évêques d'Egypte avaient
léjà protesté dans le concile, contre le choix des
léputés. Tout alla cependant son train; et les com-
nissaires du parti n'en reparurent pas moins inso-
ens à Tyr.

Athanase ne les avait pas attendus; la fureur des méléciens l'obligeant de se retirer, et les officiers mêmes de l'empereur l'ayant fait embarquer, parce qu'ils ne voyaient plus d'autre moyen de mettre sa vie en sureté. Les eusébiens triomphèrent de son évasion; comme s'il eût été légitimement convaincu, on prononça contre lui la sentence de déposition. La plupart des évêques, soit par surprise, soit par lâcheté, souscrivirent à ce jugement. Les méléciens avaient rendu trop de services à l'arianisme, pour n'être pas bien traités. Le conciliabule les reçut à la communion, et les maintint dans tous leurs honneurs, comme des fidèles injustement persécutés. Le fourbe Ischiras fut fait évêque; et Arius eût été rétabli, si les évêques de Tyr n'avaient reçu dans les entrefaites des lettres de Constantin, qui les pressaient de se rendre à Jérusalem, pour la dédicace de l'église du Sépulcre, qu'on venait d'achever.

Ils y allèrent tous, excepté ceux de l'Egypte, que le danger pressant de leurs églises, après ce qui venait de se passer, rendait si nécessaires chez eux. D'autres évêques survenus de toute part pour plaire à Constantin, les remplacèrent; en sorte que le concile qu'ils tinrent, comme il était d'usage dans ces grands concours de prélats, fut extrêmement nombreux. La grande affaire des eusébiens était le rétablissement d'Arius, qu'ils n'avaient différé qu'afin de le rendre plus éclatant. L'hérésiarque se montra avec les lettres impé-

riales, qui chargeaient les pères d'examiner sa nouvelle profession de foi, très-insuffisante encore, mais qui, à l'omission près du terme consubstantiel, paraissait assez catholique. Ce défaut n'en fut pas un pour de pareils juges. Ils reçurent honorablement Arius à la communion; écrivirent une lettre synodale à l'église d'Alexandrie, et à toutes les églises du monde, pour le faire traiter en orthodoxe, aussi-bien que tous ceux de son parti (1).

Pendant ce temps-là, Athanase, réfugié à Constantinople, sollicitait une audience qu'il ne pouvait obtenir; parce que les eusébiens, presque aussi puissans à la cour qu'à Tyr, tenaient toutes les avenues du palais soigneusement fermées. Il ne se rebuta point; et comme l'empereur passait à cheval, Athanase se présenta, et demanda à se justifier. Constantin refusa de l'entendre, témoigna même quelque appréhension de communiquer avec un homme condamné par un concile. Alors le saint s'écria : Prince, qui abandonnez l'opprimé, et n'appuyez de votre puissance que mes oppresseurs, sachez que le Seigneur jugera entre vous et moi (2). Cette représentation animée était de nature à faire impression sur l'esprit religieux de l'empereur. Il manda tous les évêques du concile de Tyr, pour apprendre au juste ce qui s'était passé. Mais on ne lui envoya que les plus rusés imposteurs, et l'on sut trouver des prétextes pour écarter tous les autres. Ces fourbes ne parlèrent à Constantin, ni d'Arsène, ni d'Ischiras; fictions trop approfondies à la cour, et trop bien détruites : mais changeant de batterie, ils accusèrent Athanase, à ce que prétendent différens auteurs, d'empêcher le transport des blés d'Egypte à la nouvelle capitale de l'empire. C'était toucher le fondateur à l'endroit le plus sensible. Le sentiment fit oublier la raison; et il crut user d'une

(1) Socr. I, 35; Soz. II, 17. (2) Ath. *Apol.* 2.

grande

grande clémence, en ne condamnant pas le patriarche à la mort, mais seulement à l'exil (1). On le relégua à l'autre extrémité de l'empire, dans la ville de Trèves, capitale des Gaules, où l'illustre banni fut accueilli en confesseur de la foi, par saint Maximin qui en était évêque, et par le jeune Constantin, fils de l'empereur, qui ne pouvait que gémir sur les préventions de son père.

Athanase éloigné, il parut peu difficile de rétablir Arius à Alexandrie. Il avait professé la foi de Nicée devant l'empereur, qui ne se départait pas de ce point fixe. Quand il eut quitté sa présence, il recommença à dogmatiser dans les mêmes principes et avec les mêmes blasphèmes qu'auparavant. Les prêtres d'Alexandrie où il se transporta, évitèrent sa communion avec d'autant plus d'horreur et de constance, qu'ils étaient inconsolables d'avoir perdu leur saint pasteur, et de voir par son expulsion son bercail en proie à des loups dévorans qui ne prenaient plus la peine de se travestir. La désolation passa au fond des déserts, parmi les vrais solitaires, qui ne connaissaient de piété solide, que celle qui a pour base la pure doctrine de l'église.

Plus vivement affecté qu'aucun autre, le grand Antoine crut ne pouvoir mieux employer qu'en cette crise effrayante la considération dont il jouissait auprès de l'empereur. Souvent Constantin, avec ses deux fils Constance et Constant, lui avaient écrit, en le traitant de père, et en lui demandant, comme une faveur, quelques mots de réponse à leur tendresse filiale (2). A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires, et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : Les maîtres du siècle nous ont écrit; mais quelle relation peut-il y avoir entr'eux et des hommes qui, étrangers pour le monde, en ignorent jusqu'au langage ? Si vous admirez la con-

(1) *Syn. Alex. p.* 729; Theod. 1, 33. (2) Hier. *Vit. Ant.*

descendance d'un empereur, formé de poudre aussi-bien que nous, et qui doit pareillement retourner en poudre, quel doit être votre étonnement de ce que le Monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main, nous a parlé par son propre Fils ? Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétrerait pas le motif, il ouvrit les lettres et y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles et des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et avec distinction (1) : mais il tint ferme pour le bannissement du patriarche, sur le préjugé de la déposition prononcée par un concile, autant que sur l'idée qu'il s'était formée d'Athanase, et que les sectaires ne cessaient de fortifier, comme d'un esprit superbe et d'un sujet séditieux.

Quand le bruit s'en fut répandu dans Alexandrie, la douleur, la consternation, une espèce de désespoir éclata dans tous les rangs. Tout se mit en rumeur et en mouvement dans cette grande ville ; et pour prévenir les dernières extrémités, la cour ne trouva point d'autre moyen que de rappeler Arius à C. P. Alors, et de la façon peut-être la plus marquée qu'on l'eût encore vu, les rênes du gouvernement flottèrent au hasard dans les mains de Constantin, et n'annoncèrent plus rien de cette sagesse suprême, qui en plusieurs rencontres n'avait pas dédaigné de lui servir de guide, dans la sphère propre de sa puissance. A l'ombre de la protection impériale, les eusébiens firent assembler un concile de toutes les provinces voisines de la capitale ; parce qu'ils se figuraient que l'hérésiarque une fois reçu par les évêques en

(1) Soz. II, 31.

présence de l'empereur, nulle église ne ferait plus difficulté de l'admettre.

C'était un saint prélat, nommé Alexandre, qui gouvernait alors l'église de C. P., et il ne voyait qu'avec une amère douleur les deux Eusèbes dominer despotiquement sur le clergé. Déjà l'on avait condamné et déposé Marcel d'Ancyre, qui paraissait à la vérité répréhensible du côté du sabellianisme : mais ce n'était pas là son véritable crime. Il n'était maltraité que pour avoir écrit contre le sophiste Astère, qui passé du paganisme au parti des ariens, publiait sans retenue les mêmes blasphèmes à peu près que s'il eût été encore païen. A l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, Alexandre montra toute la vigueur du premier âge. La cabale menaçait de le déposer lui-même, et de lui substituer un évêque qui saurait traiter Arius avec plus d'honneur. L'illustre saint Jacques de Nisibe, qui se trouvait au concile, dit au zélé vieillard : Mon frère Alexandre, c'est au Roi des rois qu'il nous faut recourir dans un abandon si général. Ces deux saints engagèrent les fidèles à joindre encore leurs prières et à jeûner pendant sept jours, au bout desquels les eusébiens perdant patience, dirent à saint Alexandre, que si ce jour-là même il ne recevait Arius dans son église, on l'y ferait placer de force le lendemain. Le saint vieillard, sans répondre un seul mot, se retira dans l'église qui portait le nom de la Paix. Là s'étant renfermé tout seul, il se jette au pied de l'autel, le visage contre terre, les yeux noyés de pleurs, et s'écrie avec sanglots : Dieu tout-puissant; s'il faut que l'impie Arius soit reçu dans l'église, épargnez à l'infortuné Alexandre la douleur de ce spectacle, et retirez-moi auparavant de cette vallée de larmes (1)!

Il parlait encore, lorsqu'on vint pour la dernière fois le sommer de la part de l'empereur,

(1) Greg. Nanz. *Or.* 16; Ambr. 1, *de Fide.*

d'admettre l'hérésiarque à la communion. Ce prince, à la merci des fourbes qui ne cessaient de l'obséder, se persuada sur leur parole, qu'Arius n'avait plus d'autre foi que celle de Nicée; d'autant mieux que le faussaire, en présentant sa dernière confession où l'on ne lisait rien qui ne fût orthodoxe à la lettre, protestait avec serment qu'il croyait ce qu'il avait écrit. Mais il portait, dit-on, sur lui un autre papier, auquel, par une misérable et sacrilége équivoque, il rapportait mentalement son affirmation (1). Que Dieu soit le vengeur du parjure, lui répondit Constantin, si vous en osez faire un de cette énormité. On avait choisi un dimanche pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi sur le soir, comme saint Alexandre continuait de prier, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville, comme en triomphe; et lui-même enchérissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolens. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place dite Constantinienne, et qu'on apercevait au fond de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde, éprouva une soudaine frayeur et de violens remords. Il sentit en même temps quelque besoin naturel (2). Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que tous les autres édifices. Il y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une grande abondance de sang, avec une partie de ses entrailles : digne fin d'un impie, trop semblable pendant la vie au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort. Ce dénouement effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux ariens, que d'espoir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de cette tragique scène devint l'horreur publique; et par la suite un arien l'acheta, afin d'effacer ou

(1) *Libel. Marcel. et Fausti.* (2) Socr. 1, 38.

d'affaiblir, en le convertissant en un autre usage, la mémoire de cet opprobre.

L'empereur fit de profondes réflexions, reconnut la main du Seigneur, conçut plus d'aversion de cette secte parjure, et plus d'attachement que jamais pour la foi de Nicée. Il sentit enfin la faute qu'il avait commise, en bannissant le principal défenseur de ce sacré concile; et il allait le rappeler, quand sa propre mort empêcha l'exécution de son dessein : mais il en donna l'ordre avant d'expirer. Il venait de régler le partage de ses états entre les princes ses fils, afin de prévenir la discorde et les troubles. A l'aîné qui portait son nom, furent assignées les Gaules, l'Espagne et la Bretagne; l'Egypte et l'Asie, à Constance; et à Constant, le plus jeune des trois, les provinces du milieu de l'empire; savoir, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Le premier étant déjà marié, l'empereur voulut enfin donner une épouse à Constance; et son choix dirigé par la seule estime, tomba sur Eusébie, douée en effet de toutes les grâces et de tous les talens convenables à sa destination, et malheureusement encore de qualités et de connaissances supérieures à son sexe : princesse accomplie, si en même temps elle n'eût eu en partage cette suffisance et cette curiosité présomptueuse, qui trop souvent engagent les femmes dans les nouveautés et les travers en fait de religion, et qui la précipitèrent dans l'hérésie d'Arius.

Le mariage fut célébré avec la plus auguste pompe. Mais digne ici de lui-même et de ses plus belles années, le grand Constantin voulut sur-tout paraître magnifique dans ses largesses. Au lieu que les autres princes avaient chargé leurs peuples d'impôts pour fournir à ces sortes de magnificences, il fit tout au contraire des présens considérables aux principales villes de l'empire. Les nations les plus éloignées lui envoyèrent des ambassadeurs, pour le féliciter et lui marquer leur respectueux dévouement. Il en vint du fond des Indes, des

extrémités du Nord et de l'Occident. Pour les Perses, ils redemandèrent, même assez fièrement, les provinces du Tigre qu'ils avaient perdues. C'était une déclaration équivalente de guerre. Constantin se prépara à marcher contre eux, et souhaita que des prêtres et des évêques l'accompagnassent, afin de nourrir sa piété par les exercices du culte divin, dans le sein même de la guerre et du tumulte. Pour cela, il fit faire comme une église portative, qu'on devait dresser par-tout où il camperait (1). La fête de Pâques étant arrivée, il en passa la veille en prières avec les fidèles, selon sa coutume, distribua d'amples aumônes, et parut enchérir sur toutes ses bonnes œuvres passées.

C'était la Pâque de l'an 337, le soixante-quatrième de l'âge de cet empereur. Il jouissait d'une santé parfaite en apparence, et il fut cependant atteint d'une maladie inconnue, où les médecins convenant d'abord de leur embarras, ne lui firent attendre quelque sorte de soulagement que des bains chauds. Après avoir essayé de ceux de C. P., il se fit transporter aux eaux d'Hélénople, vers Nicomédie : mais la violence du mal qui redoubla, l'empêcha de les prendre. Alors il tourna tous ses regards vers le Seigneur, eut la dévotion de visiter l'église fort renommée du martyr saint Lucien, où il passa un temps fort long en prières. Ce fut là que sentant sa fin approcher, il résolut de recevoir le baptême, et le demanda avec une humilité exemplaire, en se prosternant et en confessant ses péchés. Il reçut d'abord l'imposition des mains, pour devenir ce qu'on appelait compétent, c'est-à-dire, disposé prochainement au baptême, et non précisément catéchumène : car il est vraisemblable qu'il n'avait pas attendu si tard à le devenir, d'autant plus que ses historiens rapportent en différentes rencontres, comment il assistait aux divins mystères; ce qu'on ne pouvait faire sans être catéchumène.

Ensuite il se fit, dit-on, transporter au château

(1) Eus. Vit. IV, 57.

d'Aquiron, plus près de Nicomédie. Il y reprit un peu ses forces, et dit néanmoins aux évêques de sa suite, qu'il s'était toujours proposé de recevoir le baptême dans le Jourdain, en mémoire de celui du Sauveur; mais que les dispositions du ciel paraissant ne pas s'accorder avec son propos, il demandait d'être baptisé sans délai. Les critiques ne sont pas d'accord touchant le ministre qui le baptisa. Mais ceux qui prétendent que ce fut Eusèbe, évêque du lieu, observent que ce prélat professait toujours publiquement la foi de Nicée; qu'il pratiqua religieusement toutes les cérémonies ordinaires, et le revêtit de l'habit blanc. Son lit fut aussi tendu en blanc, et il ne voulut plus reprendre la pourpre. Comme les officiers qui l'entouraient fondaient en larmes, il leur dit, avec un air de tranquillité et même de joie, qu'il voyait d'un autre œil qu'eux la véritable félicité, et qu'il était bien éloigné de s'affliger du moment où il en allait jouir.

Il donna les ordres convenables pour maintenir la paix dans ses états comme dans sa famille, et engagea les gens de guerre à jurer solennellement qu'ils ne feraient rien contre l'église, ni contre ses enfans; puis il mourut le 22 Mai, jour de la Pentecôte, dans le commencement de la soixante-quatrième année de son âge, et sur la fin de la trente-unième de son règne, le plus long de tous ceux des empereurs, depuis Auguste. Il avait mandé avec empressement son fils Constance, comme le moins éloigné des trois; quoiqu'il ne l'accompagnât point en Asie : après quoi se sentant tout à fait décliner, il avait remis son testament entre les mains du prêtre arien que sa sœur lui avait laissé pour homme de confiance : ce qui contribua infiniment à accréditer cet hypocrite avec tant de dommage pour la religion, comme on le verra par la suite.

Jamais prince ne fut plus regretté du peuple et des troupes. Tout le palais retentit de cris et de gémissemens. Ses gardes et ses domestiques déchirèrent leurs vêtemens avec une douleur, dont ces signes, souvent de pur usage dans l'antiquité,

n'étaient ici qu'une faible expression. On rapporta son corps à C. P., et tous les habitans de cette grande ville, qu'il avait toujours traités en enfans plutôt qu'en sujets, ne parurent en effet qu'une famille nombreuse qui venait de perdre le meilleur des pères. On l'exposa, avec la pourpre et le diadème, dans un cercueil d'or, sur une superbe estrade environnée de chandeliers aussi d'or. Ses officiers ordinaires ne le quittaient point, et quantité d'autres personnes distinguées veillaient nuit et jour, en attendant les princes ses fils. Constance put seul arriver à temps pour l'inhumation. Il accompagna le corps jusqu'à l'église des saints apôtres, destinée par le défunt même à la sépulture des césars; puis il se retira, ainsi que les soldats, parce qu'il n'était pas encore au rang des catéchumènes. Le clergé et le peuple fidèle firent les prières accoutumées; et le saint sacrifice fut offert pour l'ame du prince défunt. Après quoi on l'enterra dans le lieu saint, mais au vestibule seulement, et près de la porte, pour servir de modèle aux maîtres du monde, qui se firent un devoir d'imiter cette humilité, et de devenir, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, les portiers du pêcheur, c'est-à-dire, du prince des apôtres. Rome, dont il avait eu lieu de se plaindre pendant sa vie, ne laissa pas de témoigner une extrême douleur, à la nouvelle de sa mort.

La mémoire de cet empereur, quoiqu'un peu ternie à divers égards, est justement en bénédiction dans l'église, pour la droiture de ses intentions, et pour mille biens solides dont il l'a comblée. Les Grecs l'ont mis solennellement au nombre des saints, et font sa fête le vingt-unième jour de Mars, avec celle de sainte Hélène sa mère. On jugea sagement que le baptême avait effacé des fautes de surprise, si difficiles à prévenir dans les conjonctures où se trouva ce grand prince.

Fin du Tome premier.

TABLE

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'établissement de l'église, jusqu'à l'an 337.

TOME PREMIER.

PAPES.

SAINT Pierre établit le siége pontifical à Rome l'an 42. Il y mourut le 29 Juin de l'an 66.
Son premier successeur, S. Lin, élu en 66, mort en 78.
II. S. Clet ou Anaclet, élu en 78 ou 79, mort en 91.
III. S. Clément, 91. 100.
IV. S. Evariste, 100. 109.
V. S. Alexandre, 109. 119.
VI. S. Sixte, 119. Mort, selon Muratori, en 127.
VII. S. Thélesphore, 127. Suivant l'opinion commune, 139.
VIII. S. Hygin, 139. 142.
IX. S. Pie, 142. 157.
X. S. Anicet, 157. 168.
XI. S. Soter, 168. 177.
XII. S. Eleuthère, 177. Mort depuis l'empereur Commode, qui périt le dernier jour de l'an 192.
XIII. S. Victor, 193. 202.
XIV. S. Zéphirin, 202. mort l'an 218 ou 219.
XV. S. Calixte, élu l'an 219, mort le 14 *Octobre* 222.
XVI. S. Urbain, 223. 25 *Mai* 230.
XVII. S. Pontien, 22 *Juillet* 230. 28 *Sep.* 235.
XVIII. S. Antère, 21 *Nov.* 235. 3 *Janv.* 236.
XIX. S. Fabien, 10 *Janv.* 236. 20 *Janv.* 250.
XX. S. Corneille, 4 *Juin* 251. 14 *Sep.* 252.
XXI. S. Luce, 25 *Sep.* 252. 4 ou 5 *Mars* 253.
XXII. S. Etienne, *mois de Mars* 253. 2 *Août* 257.
XXIII. S. Sixte II, 24 *Août* 257. 6 *Août* 258.
XXIV. S. Denys, 22 *Juillet* 259. 26 *Déc.* 269.
XXV. S. Félix, 28 ou 29 *Déc.* 269. 22 *Déc.* 274.
XXVI. S. Eutychien, 5 ou 6 *Janv.* 275. 7 ou 8 *Déc.* 283.
XXVII. S. Caïus, 17 *Déc.* 283. 22 *Avril* 296.
XXVIII. S. Marcellin, 30 *Juin* 296. 24 *Oct.* 304.

XXIX. S. Marcel, ordonné le 19 Mai 308. 16 *Janv.* 310.
XXX. S. Eusèbe, 20 *Mai* 310. 26 *Sep.* 310.
XXXI. S. Melchiade, 2 *Juil.* 311. 10 ou 11 *Janv.* 314.
XXXII. S. Silvestre, 31 *Janv.* 314. 31 *Déc.* 335.
XXXIII. S. Marc, 18 *Janv.* 336. 7 *Oct.* 336.
XXXIV. S. Jule, 6 *Fév.* 337.

ANTIPAPE.

Novatien, condamné en 251.

EMPEREURS.

César-Auguste, mort l'an 14.
Tibère, 37.
Caligula, 41.
Claude, 54.
Néron, 68.
Galba, 69.
Othon, 69.
Vitellius, 69.
Vespasien, 79.
Tite, 81.
Domitien, 96.
Nerva, 98.
Trajan, 117.
Adrien 138.
Antonin, 161.
Deux empereurs régnans de concert pour la première fois.
Marc-Aurèle, } 180.
Et Luce-Vère, } 169.
Commode, 192.
Pertinax, 193.
Sévère, après la défaite de Niger et d'Albin, proclamés empereurs, meurt l'an 211.
Caracalla, } 217.
Géta, } 212.
Macrin, 218.
Héliogabale, 222.
Alexandre, 235.
Maximin, 237.
Gordien I, } 237.
Gordien II, }
Pupien, } 238.
Balbin, }
Gordien III, 244.
Philippe, 249.
Dèce, 251.
Gallus, } 253.
Hostilien, } 251 ou 252.
Volusien, } 253.
Emilien, 253.
Valérien, } pris en 260.
Gallien, } tué en 267.
30 tyrans sous Valérien et Gallien.
Claude II, 270.
Quintille, 270.
Aurélien, 275.
Tacite, 276.
Florien, 276.
Probe, 282.
Carus, 283.
Carin, } 284.
Numérien, }
Dioclétien, } abdiquent 305.
Maximien, }
Galère, } 311.
Constance, } 306.
Sévère, } 307.
Maximin, } 313.
Licinius, } 325.
Maxence, } 312.
Constantin; } 337.

SECTAIRES.

SIMON le magicien et le premier hérésiarque, paraît l'an 41.
Cérinthe, 51.
Hyménée et Philet, 64.
Nicolaïtes, 65.
Ebion, 72.
Ménandre, 74.
Nazaréens, 82.
Osséens ou Osséniens, sous l'empire de Trajan.
Caïnites, 101.
Elxaï, 103.
Saturnin, 107.
Millénaires, 109.
Basilide et gnostiques, 110.
Carpocrate et Epiphane, 120.
Prodicus, chef des adamites, 130.
Valentin, 140.
Cerdon, 141.
Marcion, 142.
Théodote le corroyeur, 146.
Héracléon, 147.
Ophites et Séthiens, 149.
Marc et Colorbase, 151.
Lucien, 159.
Tatien, chef des encratites, 171.
Bardesane, 171.
Montan, Prisque et Maximille, 172.
Proclus, Eschine et Quintille, montanistes. Aloges, 173.
Melchisédéciens. Hermogène, 179.
Apelle, 180.
Praxéas, chef des patripassiens, 187.
Seleucus et Hermias, 190.
Artémas, 191.
Jule-Cassien, chef des docites, 201.
Noët, fameux en 239.
Valésiens, 240.
Privat, 240.
Bérille de Bostre, 242.
Arabes, 249.
Novatiens, long-temps fameux.
Aquariens, 252.
Sabellius, 257.
Paul de Samosathes, 263.
Manichéens, 277.
Hiérax, 290.
Donatistes, schismatiques.
Méléciens, schismatiques.
Ariens.
Eusébiens, ariens dissimulés.
Anthropomorphites,
Quartodécimans, qui tous ont troublé l'église pendant un long temps.

PERSÉCUTIONS.

LA première, sous Néron, commença en 64, et s'exerça au moins par intervalle, et très-durement en quelques endroits, jusqu'en 68.
Persécution cruelle de Domitien, commencée en 95, finie sur la fin de 96.
Persécution de Trajan, commencée en 106, ralentie sur la fin de son règne, ranimée d'abord sous celui d'Adrien, puis arrêtée en 126.
Persécution violente de Marc-Aurèle, depuis l'an 161,

jusqu'à l'an 180, excepté néanmoins plusieurs intervalles, sur-tout vers l'année 174.

Cruelle persécution de Sévère, depuis l'an 202, jusqu'à la fin de l'an 211. Dès l'année 197, elle avait commencé à Rome, sans ordre du prince.

Sixième persécution, sous Maximin, pendant 3 ans.

Persécution très-sanglante, sous Dèce, pendant un an, et continuée de la même manière sous le règne de Gallus.

Rigoureuse persécution de Valérien, depuis 257, jusqu'à 260.

Persécution d'Aurélien, commencée avec éclat en 273, et terminée au mois d'Avril 275.

Dixième persécution générale et d'une extrême rigueur, depuis l'an 303, jusqu'à l'an 313. Elle avait été exercée, en divers lieux, depuis l'an 285. Elle le fut encore par Licinius, depuis l'an 319, jusqu'à l'an 324.

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Hermas, auteur d'un recueil de révélations et d'instructions morales, intitulé: *Livre du pasteur*, et cité comme canonique par quelques-uns des plus anciens pères : il écrivit sur la fin du premier siècle.

Les ouvrages qui portent le nom de saint Denis l'Aréopagite, lui ont été supposés dans le V. siècle.

S. Clément, pape, a écrit aux Corinthiens une épître si révérée, qu'on la lisait encore publiquement dans l'église, plus de soixante-dix ans après.

S. Ignace, auteur de sept épîtres fameuses dans toute l'antiquité, et lues publiquement dans les églises d'Asie long-temps après sa mort arrivée en 107.

Aquila Symmaque et Théodotion ont fait des versions *de l'écriture*, vers le milieu *du II. siècle.*

Papias, auteur de l'exposition des discours du Seigneur, qui a donné lieu parmi les fidèles à l'erreur des millénaires, vers l'an 150.

Quadrat et Aristide ont composé des apologies pour les chrétiens. Il reste des morceaux de l'apologie de Quadrat : celle d'Aristide est entièrement perdue.

S. Polycarpe, mort en 166, nous a laissé une épître aux Philippiens, qu'on lisait encore dans les églises d'Asie, 300 ans après son martyre.

S. Justin, 167. Les principaux ouvrages, et les plus certains qui nous restent de lui, sont ses deux apologies, son dialogue avec Tryphon et la première partie du traité de l'Unité de Dieu.

Méliton composa beaucoup d'ouvrages pleins d'esprit et d'élégance, dont il ne

reste que des fragmens, dans l'un desquels on trouve un catalogue des livres de l'ancien testament : il est conforme à celui des juifs, excepté le livre d'Esther, omis par Méliton.

Athénagore, 166. Il a fait une apologie des chrétiens, que nous avons entière, avec un traité de la Résurrection des morts.

Hégésippe, 181. Il a fait la première Histoire de l'église, dont Eusèbe nous a conservé des fragmens.

Théophile, évêque d'Alexandrie sous l'empire de Commode. Il nous reste de lui l'élégant traité à Antolique sur le vrai Dieu et la vérité du christianisme. Il s'est servi le premier du mot *Trinité*, pour exprimer la distinction des personnes divines.

Apollinaire, évêque d'Hiéraples, dont presque tous les écrits sont perdus.

S. Denis, évêque de Corinthe, sous le pontificat de Soter, fameux par les huit belles épîtres qui nous restent de lui.

Hermias, philosophe chrétien, dont il nous reste un ouvrage imparfait qui relève les absurdités de la philosophie païenne.

Rhodon a laissé un ouvrage sur les six jours de la création, et quelques fragmens d'un traité contre Marcion, recueillis par Eusèbe.

S. Irénée, évêque de Lyon, 203, auteur d'une lettre du Schisme, d'une autre sur la Monarchie ou l'unité de principe, d'un traité de l'Ogdoade contre les Valentiniens. Ces ouvrages ont été conservés en partie. Il nous reste une ancienne version latine de tout le traité des Hérésies de ce père, avec quelques fragmens de l'original grec.

S. Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, mort dans les commencemens du troisième siècle. Il nous reste son petit traité sur les qualités du Riche qui sera sauvé ; son Exhortation aux gentils, son Pédagogue ou abrégé de la morale chrétienne, ses Stromates ou tissu des plus beaux traits de la philosophie chrétienne, et des fragmens de ses Hypotyposes.

Minutius-Félix. Beau dialogue en faveur de la religion chrétienne.

Jule-Africain. Son ouvrage chronologique fait en partie le fonds de la Chronique d'Eusèbe.

Tertullien, mort vers le milieu du III. siècle. Ses meilleurs ouvrages sont l'Apologétique en faveur du christianisme, et ses Prescriptions contre les nouveautés hérétiques. Il a composé avant sa chute les traités du Baptême, de la Pénitence, de la Prière, de la Patience, de l'Ornement des femmes, des Spectacles. Quoiqu'il fût hors de l'église quand il écrivit contre Marcion et Praxeas, et de la Couronne du soldat, ces ouvrages contiennent cependant plusieurs choses excellentes. Les plus mauvais sont les livres de la Monogamie, de

l'Impudicité, de l'Ame, et du Manteau.

S. Hippolyte, martyr, vers 250. Outre son Cycle Pascal, il a composé beaucoup d'ouvrages, dont peu restent entiers.

Origène, mort en 253. C'est le plus fécond des écrivains ecclésiastiques : le nombre de ses ouvrages monte à plus de six mille. Son attachement au sens allégorique l'a induit en plusieurs erreurs, auxquelles ses disciples en ont encore beaucoup ajouté de plus grossières. Son traité des Principes est le plus répréhensible.

S. Cyprien, 258. Il nous reste de lui 81 lettres, quelques pièces de vers, et plusieurs traités, dont les plus estimés sont ceux des Tombés, de l'Unité de l'église, des Œuvres de misérisorde, et de l'Aumône. Lactance le donne pour le premier des pères véritablement éloquens. Il a en effet cette heureuse égalité d'imagination et de jugement, qui produit la véritable éloquence. Son style mâle et véhément, brillant, sublime et majestueux, n'a rien cependant de la déclamation, il joint l'aménité à la pureté et au naturel.

Ammone-Saccas. Il reste de lui, dans la Bibliothèque des Pères, une Concorde des quatre Evangiles, composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot.

S. Denys d'Alexandrie 264. De tous ses écrits, il ne reste en entier, d'une manière incontestable que sa lettre à Basilide sur différens points de discipline.

S. Grégoire Thaumaturge, 270. Il a laissé une Épître canonique de grande autorité, et un Panégyrique très-éloquent d'Origène.

Arnobe. Son Apologie réfute beaucoup mieux les moyens et les calomnies des païens, qu'elle ne parle de la religion chrétienne.

S. Anatolius de Laodicée. Nous avons de lui un traité de la Pâque.

S. Méthode de Tyr, dont il reste le Festin des Vierges, et quelques fragmens d'autres ouvrages.

S. Pamphile, martyr, 309. Il a laissé une Apologie d'Origène.

Lactance, nommé le Cicéron chrétien, pour la pureté de sa diction. On ne lui conteste pas les livres de la Colère de Dieu, et de la Formation de l'homme. On lui a supposé beaucoup d'écrits ; mais on ne saurait guère douter que le traité de la Mort des Persécuteurs ne soit de lui.

Materne a laissé un traité sur les Erreurs des Religions profanes.

S. Alexandre d'Alexandrie, 326. Il en reste deux lettres, qui font beaucoup regretter le grand nombre de celles qui sont perdues.

PRINCIPAUX CONCILES.

CONCILE DE JÉRUSALEM, célébré par les apôtres vers l'an 51, le premier et le modèle des conciles généraux. Comme il y avait diversité de sentimens sur une matière importante, les apôtres et les premiers pasteurs se rassemblent en aussi grand nombre qu'il est possible. Le prince des apôtres préside à l'assemblée, il propose la question, on délibère mûrement et avec liberté, il dit le premier son avis, mais il n'est pas le seul juge. La décision fondée sur les monumens de la révélation divine, formée par le concert des suffrages envoyés aux églises particulières, y est donnée et reçue non comme un jugement humain, mais comme un oracle du Saint-Esprit. Elle déchargeait des observances mosaïques les gentils qui embrassaient l'évangile, leur défendait les souillures de l'idolâtrie et de la fornication réputée presque indifférente par les idolâtres, et leur faisait une loi positive de s'abstenir du sang et des viandes suffoquées.

Les canons dits des apôtres, et les constitutions apostoliques, quoique fort anciens, ne sont point des apôtres.

Les lettres attribuées aux papes qui précèdent S. Sirice, excepté la première épître de S. Clément aux Corinthiens, ne sont pas non plus des pontifes dont elles portent les noms, ou n'ont au moins aucun caractère d'autorité. Plusieurs contiennent des règles de discipline inconnues aux premiers siècles, et la plupart ont été fabriquées dans le huitième ou le neuvième.

Concile de Pergame, qui condamne les colorbasiens, espèce de valentiniens, en 152.

Concile d'Hiéraples en Phrygie, pour condamner Montan, Théodore et leurs sectateurs, en 173.

Conciles de Rome, de Césarée en Palestine, du Pont, de Corinthe, d'Osrhoëne et de Lyon, pour faire célébrer la Pâque le dimanche d'après le 14 de la lune de Mars, en 196.

Concile de Rome sous le pape S. Victor, contre les Asiatiques quartodécimans, en 197.

Concile de Lyon où l'on confirma l'usage contraire à celui des quartodécimans, et où l'on exhorta néanmoins le pape Victor à la modération envers les Asiatiques, vers l'an 197.

Concile de Carthage, qui défend de nommer un ecclésiastique pour tuteur ou pour curateur, en 217.

Concile d'Alexandrie, où Origène fut condamné, pour s'être mutilé, 23[illegible]

Concile de Bostre ou de Philadelphie, contre Berylle,

qui faisait de Jesus-Christ un pur homme, 242.

Concile d'Ephèse, contre Noët qui niait la distinction des personnes divines, 245.

Concile d'Arabie, contre ceux qui soutenaient que les ames mouraient et ressusciteraient avec les corps, 246.

Concile d'Achaïe, contre les valésiens qui se faisaient eunuques, 250.

Quatre conciles de Carthage, sous saint Cyprien, contre les schismatiques, et pour le règlement de la pénitence.

Deux conciles de Rome, sous le pape saint Corneille, pour la confirmation des canons pénitentiaux de Carthage, et pour la réunion des confesseurs.

Concile de Rome, contre les rebaptisans, 256.

Deux conciles d'Antioche, pour venger la divinité de Jesus-Christ, contre Paul de Samosathes, en 364 et en 369.

Concile d'Elvire, à qui l'on attribue quatre-vingt-un canons pénitentiaux, tirés vraisemblablement de plusieurs conciles, vers 300.

Deux conciles d'Alexandrie, contre Mélèce, en 301, et en 305 ou 306.

Concile de Cirte ou Zette, où plusieurs évêques traditeurs se donnèrent réciproquement l'absolution, 305.

Concile de Carthage, qui élut pour ce siége Cécilien, dont la déposition, faite peu après par les évêques de Numidie, donna lieu au schisme des donatistes, 311.

Concile de Rome, contre les donatistes, 313.

Concile d'Arles, assemblé de tout l'Occident, contre les donatistes, 314.

Concile d'Ancyre, remarquable par ses canons, et parce qu'il y est parlé des chorévêques pour la première fois, environ 314.

Concile de Néocésarée, pour la discipline, 313 ou 315.

Trois conciles d'Alexandrie, sous saint Alexandre, contre Arius et ses sectateurs: dans le troisième tenu par Osius, on condamna aussi les collutiens qui prétendaient que Dieu n'est point l'auteur du mal physique.

Concile de Nicée, compté pour le premier concile général, et qui dura depuis le 28 Juin jusqu'au 25 Août 325. Osius y présida, au nom du pape Silvestre. On y définit la consubstantialité du Fils de Dieu avec son Père; on anathématisa Arius et ses sectateurs; on y réunit à l'église la plupart des méléciens; on fixa la Pâque au dimanche d'après le 14 de la pleine lune de Mars; l'on dressa vingt canons de discipline.

Fin de la Table.